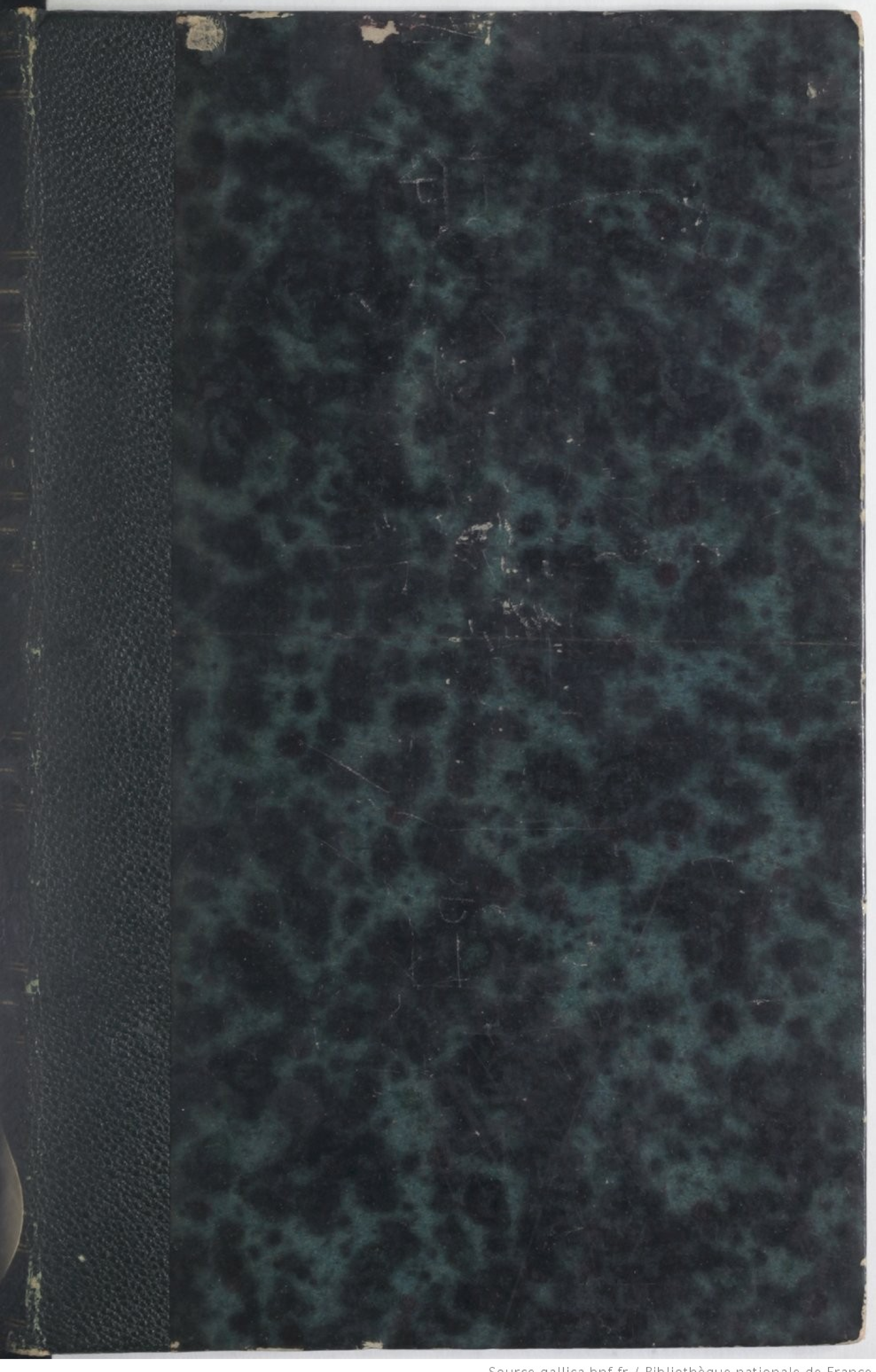
Le Drame de Waterloo, grande restitution historique, rectifications, justifications, réfutations, souvenirs, [...]



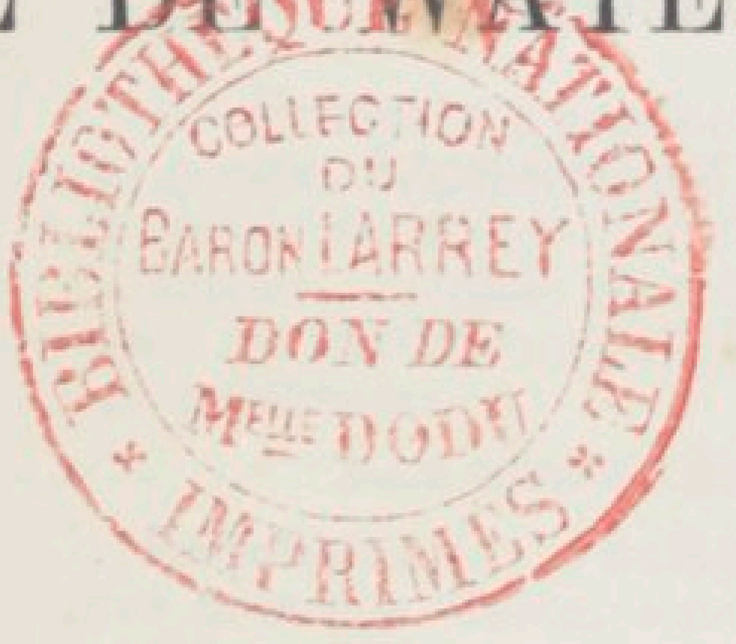




Ce livre est plein de préjugés
à l'égard de l'Empereur Napoléon 1er
il est partial et injuste ; mais il
rectifie des erreurs accréditées,
en fournissant d'utiles recherches
sur la journée de Waterloo.
-

LE

DRAME DE WATERLOO



LE
DRAME DE WATERLOO

GRANDE RESTITUTION HISTORIQUE

RECTIFICATIONS, JUSTIFICATIONS, RÉFUTATIONS, SOUVENIRS,
ÉCLAIRCISSEMENTS, RAPPROCHEMENTS, ENSEIGNEMENTS,
FAITS INÉDITS ET JUGEMENTS NOUVEAUX

SUR LA CAMPAGNE DE 1815

PAR L'AUTEUR DE LA

GRANDE ÉPOPÉE DE L'AN II

AVEC LE PLAN DES LIEUX DEPUIS LA SAMBRE JUSQU'A WATERLOO

> La France n'a pas besoin de mensonges dans sa gloire. Lhistoire qui ment ne fait qu'ajouter la honte au revers. Un homme avait tout perdu. L'armée, coupée par son imprudence, fuyait dans les ténèbres en se demandant s'il était mort ou prisonnier.
>
> LAMARTINE, *Hist. de la Restauration.*
>
> Béranger a dit : « *Le Rhin lui seul peut retremper nos armes.* » Certainement. Mais avant, il faut qu'elles soient fourbies à nouveau sur l'autel de la liberté. (L'AUTEUR.)

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS
AU BUREAU DE LA *REVUE SPIRITUALISTE*
10, RUE DE NESLES, PRÈS LE PONT NEUF, RIVE GAUCHE

1868

A LA MÉMOIRE

DE DEUX MALHEUREUX MARÉCHAUX CALOMNIÉS

ET D'UNE ARMÉE DE HÉROS

SACRIFIÉE PAR LA FAUTE DE SON CHEF

L'ouvrage qu'on va lire, sévère pour les hommes et les choses du passé, s'occupe peu de ceux du présent. Il invoque en faveur de sa libre circulation en France les déclarations si souvent répétées des organes du gouvernement de l'Empereur Napoléon III : que la presse ordinaire n'est pas soumise aux précautions qui régissent la presse quotidienne ou périodique, et que des ouvrages qui ne contiennent aucune attaque directe contre le chef de l'État peuvent circuler librement.

Il invoque aussi ces paroles solennellement prononcées au Sénat, lors de la présentation de la nouvelle loi sur la presse, par M. le président de la Cour impériale de Paris, rapporteur : « *Ce sera un honneur pour le gouvernement impérial d'avoir mis par sa conduite le dernier sceau à l'affranchissement du livre.* »

Le Drame de Waterloo invoque enfin en sa faveur ces autres mémorables paroles extraites des

OEuvres de Napoléon III, rééditées en 1856 à Paris (t. II, p. 352):

« Tout citoyen d'une république doit désirer « d'être libre, et la liberté n'est qu'un vain mot « si l'on ne peut exprimer librement par écrit « ses pensées et ses opinions. Si la publicité « avait des entraves dans un canton, elle irait « porter ses lumières et ses bienfaits dans un « autre ; et le canton qui l'aurait exclue n'en se- « rait pas plus à l'abri de ses atteintes. La liberté « de la presse doit donc être générale. »

PREMIER PRÉAMBULE

ÉCRIT EN 1856.

Quoi! écrire encore sur Waterloo? Mais c'est un sujet épuisé, sur lequel tout a été dit....

Pas autant qu'on le croit. En présence du militarisme nouveau et d'une guerre imminente avec la Prusse dans les plaines belgiques, c'est une question plus que jamais à l'ordre du jour. D'ailleurs, y a-t-il eu jamais un sujet historique qu'on puisse dire épuisé? Quelle histoire a été plus souvent traitée que l'histoire romaine? L'Allemand Mommsen vient de nous montrer qu'on ne la connaissait pas encore.

(L'AUTEUR.)

J'appartiens à cette génération de Français de laquelle Béranger a dit :

Au son de lugubres fanfares,
Hélas ! vos yeux se sont ouverts.
C'était le clairon des Barbares
Qui vous annonçait nos revers.
Dans le fracas des armes,
Sous nos toits en débris,
Vous mêliez à nos larmes
Votre premier souris.

Je suis né dans le pays même où, à la veille de son entrée en campagne, Napoléon s'arrêta pour adresser à son armée la dernière de ses proclamations et donner l'ordre

des mouvements qui servirent de prélude à la journée de Waterloo.

Il traversa alors le territoire de mon lieu natal au milieu de sa garde. Six jours après, celle-ci y reparaissait harassée, décimée, offrant le tableau de la plus effroyable défaite que jamais armée ait éprouvée.

J'eus un oncle qui figura parmi les combattants de cette malheureuse armée. Chasseur de la garde à Leipzig, il était entré en 1815 dans l'héroïque corps des cuirassiers de la division Milhaud. Après le désastre, il devait repasser isolé de ses compagnons d'armes, reconduisant intact vers le lieu de ralliement un des trésors de l'armée qu'il avait trouvé exposé à la capture de l'ennemi, dans le désordre de la retraite, au milieu de soldats blessés ou mourants.

Les chemins, les champs et les bois en étaient couverts. Partout des armes abandonnées, des fuyards à la débandade, des blessés faisant retentir l'air de leurs plaintes, demandant des secours et des soins que nul n'avait pu encore leur donner. Plusieurs de ces malheureux, recueillis et soignés par ma mère, furent bientôt massacrés sous ses yeux par des hussards prussiens.

Ces cavaliers étaient les précurseurs des bataillons de Blücher. Ceux-ci s'abattirent le 20 juin, au nombre de plus de 15,000 hommes, au sein de mon lieu natal, mêlant à leurs farouches hourras des cris de mort et de vengeance, lardant, mutilant du bout de leurs baïonnettes les cadavres des malheureux soldats que leurs cavaliers venaient de massacrer. En même temps mon père, garrotté, frappé, insulté par ces furieux, était contraint à leur servir de guide, laissant à leur discrétion ses foyers, où ma mère était traînée par les cheveux, en proie aux menaces de mort de grossiers soudards qui prétendaient obtenir d'elle ce que nul n'avait en ce moment : des vivres, de l'alcool et de l'argent. Telles furent les scènes effroyables qui marquèrent alors les premiers pas sur le sol de

la France d'un ennemi victorieux, impatient de représailles, et qui parut sur nos frontières dans toute la frénésie et les appétits qui accompagnent les batailles meurtrières, où les périls, les excitations de la lutte exaspèrent le moral, et où le manque de temps, la nécessité de marches rapides ne permettent guère de satisfaire les besoins physiques. C'est au milieu des récits de ces scènes effroyables que j'ai été élevé. Ils impressionnèrent vivement mon jeune âge, et de ces impressions il m'est demeuré une haine profonde contre les gouvernements militaires, les despotes et les ambitieux qui, dans le seul intérêt de leur grandeur personnelle, se plaisent à provoquer la possibilité d'aussi cruelles calamités.

Aux récits de mon père et de ma mère, à ceux des hommes de leur génération, aux impressions reçues dans mon lieu natal, j'ai joint plus tard les émotions de l'histoire. J'ai lu dans nos annales militaires la relation des événements mémorables qui s'accomplirent aux bords de la Sambre, à Ligny, aux Quatre-Bras, à Waterloo; j'ai même parcouru en tous sens, à différentes reprises, le théâtre de ces événements. J'ai visité les champs, les bois, les coteaux qui furent témoins de luttes gigantesques, les plus acharnées, les plus sanglantes dont l'histoire ait gardé le souvenir. Partout j'ai fait parler les témoins encore vivants de ces luttes, interrogé les lieux, recueilli des renseignements, pris des notes. J'avais comme un pressentiment qu'un jour ces documents me seraient utiles. Ce jour est en effet arrivé pour moi vingt ans plus tard.

Forcé de passer momentanément au delà de la frontière en 1851, à la suite d'événements politiques contre lesquels je m'étais cru, comme tant d'autres, obligé de protester, j'ai revu les champs de bataille de l'hospitalière Belgique; je me suis plu à parcourir de nouveau les lieux chers à ma jeunesse. Ce retour au foyer d'émouvants souvenirs, d'impressions premières, les a vivement réveillés

dans mon esprit. J'avais les loisirs de l'exilé, le goût des travaux historiques : je résolus de raconter aussi la campagne de Waterloo et d'utiliser les notes que j'avais prises autrefois. Des chemins de fer nombreux sillonnent aujourd'hui les lieux illustrés par des événements on ne peut plus mémorables. C'est la route obligée de la France vers l'Allemagne, la Prusse et les États du Nord, et de ces pays vers la France. C'est un coin de terre non-seulement curieux à connaître par les grands événements qui s'y sont accomplis, mais encore par ses sites pittoresques et les merveilles que l'industrie y crée chaque jour. Il deviendra sous peu le rendez-vous des touristes de l'Europe, comme il l'est déjà d'un grand nombre d'industriels et de marchands. J'ai pensé qu'on serait bien aise de posséder, sur des événements dont on est à même de parcourir fréquemment le théâtre, un ouvrage nouveau, plus complet et plus exact que la plupart de ceux qui existent, et je me suis occupé de cette œuvre.

Selon l'habitude que j'ai contractée pour tout travail historique, j'ai joint à mes souvenirs, à mes notes personnelles, le plus de documents possible et puisés aux sources les plus diverses : il n'y a de bonne histoire qu'à ce prix. Nous indiquons ci-dessous en note les sources auxquelles nous avons eu recours (1).

(1) Tout d'abord, j'ai consulté :

Les rapports que les généraux français, anglais et prussiens firent sur les batailles de Ligny, des Quatre-Bras et de Waterloo, le lendemain de ces batailles ou peu de jours après. J'ai consulté ensuite : les *Mémoires* de Napoléon, dictés à Sainte-Hélène aux généraux Gourgaud et Montholon ; la critique qu'en ont d'abord faite Gamot, le maréchal Grouchy, le général Jamin, le colonel Heymès, aide-de-camp de Ney ; les réclamations des généraux Gérard, Berthezène et Savary à l'égard de ces critiques ; les nouvelles répliques, les fragments historiques et les observations et témoignages apportés par Grouchy ; les jugements de Jomini,

Je ne me suis pas contenté de consulter ou de faire consulter ces ouvrages, ainsi que d'autres que je passe sous silence, afin de ne pas donner une nomenclature trop longue; je suis retourné à différentes reprises sur les lieux, les plans en main. J'ai de nouveau fait parler des témoins oculaires, et cela aux endroits où l'on avait négligé jus-

un travail spécial qu'il a écrit en dernier lieu sur la campagne, sa correspondance avec le duc d'Elchingen, fils du maréchal Ney, avec Grouchy, avec le général Monnier. J'ai consulté ensuite : les *Victoires et Conquêtes*, la *France militaire*, les mémoires, notes et documents des généraux Drouet d'Erlon, Rogniat, Berton, Delort, du colonel de Baudus, aide de camp de Soult, de Fleury de Chaboulon et du maréchal Marmont; l'*Histoire des campagnes de* 1814 *et de* 1815 de Mortonval, de Beauchamp et du général G. de Vaudoncourt; celle des *Derniers jours de la grande armée*, du capitaine Hippolyte Mauduit, ouvrage plein de détails et de faits inédits; les *Histoires de la Restauration* de M. de Capefigue, d'Achille de Vaulabelle et de Lamartine. — A la lecture de ces ouvrages j'ai joint celle de la *Vie de Napoléon* par Walter Scott, et les précieuses remarques sur la campagne de 1815, que cet auteur a empruntées au capitaine John Pringle; l'*Histoire de l'Europe* d'Alysson, et les observations judicieuses sur la campagne de 1815 qui y sont contenues. J'ai compulsé aussi la *Vie ou Biographie de Wellington*, par Maurel; celles du même personnage de Brialmont, du major Basile Jackson et du capitaine Rochefort Scott; les *Batailles de Waterloo* (*The battle of Waterloo*). de Maxwell, du général Scott, de Batty et de Bowyer. J'ai aussi fait consulter les ouvrages anglais intitulés : *An historial account of the battle of Waterloo; A voice from Waterloo, with a selection from the Wellington despatches, general orders and letters relating to the battle*, by E. Cotton; W. Siborne, *History of the war in France and Belgium; Fall of Napoléon*, by colonel Mitchel; *the History of the King's german legion*, by major Beamish. Je me suis servi des renseignements pris dans la biographie de Blücher (*Furst Blücher von Wahlstadt*), imprimée à Berlin en 1846; de celle qui est contenue dans le t. III de

qu'ici d'aller les consulter, et ils m'ont aidé à éclaircir des faits importants qui étaient demeurés obscurs, contestés ou méconnus. Il en a été de même pour certaines assertions dont j'ai pu reconnaître la parfaite imposture. Ce n'est qu'après avoir confronté, rapproché, commenté tant de renseignements divers, ce n'est qu'après un long travail de critique que je me suis mis à écrire. Ausssi je me crois autorisé à dire que j'offre des aperçus tout à fait nouveaux sur des événements qui, depuis quarante ans, avaient été inexactement racontés en France, imparfaitement jugés, et dont les principaux mystères étaient demeurés ignorés.

Des écrivains allemands, les premiers, avaient commencé à éclaircir le grand débat que ces événements ont suscité; aussi les ai-je suivis attentivement. J'ai apporté le même soin pour les documents publiés par le maréchal Grouchy, le duc d'Elchingen, les premiers qui aient aussi ébranlé la confiance aveugle qui a été apportée dans les récits que Napoléon a faits de la fatale campagne. Aujourd'hui, il m'est démontré avec la plus parfaite évidence

Warnhagen von ense, biographische Denkmales, et de celle de Rauschmitz, la meilleure de toutes. Enfin, j'ai eu recours à l'excellente *Histoire de la campagne de l'armée prussienne en Belgique en* 1815, de Wagner, ouvrage officiel imprimé à Berlin en 1825, et de la *Campagne de* 1815, *pour faire suite à l'Histoire des temps modernes, d'après les documents du général Grolmann*, *quartier-maître général de l'armée prussienne en* 1815, ouvrage dû au major de Damitz, et traduit de l'allemand en 1840-1841 par Léon Griffon. Cet ouvrage important, avec les notes du général badois de Zech, avec l'*Histoire de la campagne de l'armée anglo-hanovero-néerlando-brunswickoise et de l'armée prussienne*, attribuée au général Muffling, officier prussien attaché à l'état-major de Wellington, publiée en 1817 à Stuttgard; cette histoire, disons-nous, avec celle de Plotho, les écrits de Clausewitz et de Rauschmitz, composent tout ce qui a été publié de meilleur en Allemagne sur la campagne des *Cent Jours*.

que ces récits sont pleins d'erreurs, de faits controuvés, de suppositions forcées, de versions arrangées après coup, et que presque tous les historiens qui dans notre pays se sont appuyés sur ces récits ont mis au jour des ouvrages dont les principales bases sont à changer dans leur entier.

Selon Napoléon, Ney, Grouchy, la fatalité, la trahison, un concours d'événements imprévus, sont les seules causes de l'issue de la journée de Waterloo.

De la fatalité, il y en eut beaucoup ; de la trahison, point, ou du moins sans action aucune sur le destin de la campagne : nous le ferons voir. Pour ce qui est du brave maréchal Ney, envoyé à la mort par la furieuse réaction qui suivit le désastre, il lui a été impossible de se justifier ; mais, contrairement à l'espoir de son accusateur, il a trouvé dans la personne d'un de ses fils un puissant avocat. Celui-ci, mû par les plus louables sentiments de piété filiale, a invoqué en faveur de la mémoire de son père des documents officiels, le registre d'ordre de l'état-major de l'armée, les attestations de plusieurs aides de camp ou généraux témoins oculaires des faits ; il a invoqué ces faits eux-mêmes. Il en a été de même de Grouchy. Les documents que tous deux ont mis au jour ont commencé une œuvre de rectification qu'il s'agit aujourd'hui de compléter.

Nous disons qu'ils ont commencé, attendu que, pour tout ce qui est des faits étrangers au commandement des deux maréchaux incriminés dans les assertions de Napoléon, les jugements du duc d'Elchingen et de Grouchy, ceux de ce dernier surtout, doivent être l'objet de quelques réserves. Ne pouvant s'affranchir d'un certain culte pour la mémoire de l'Empereur, Grouchy a cherché à le justifier pour tout ce qui ne le touche pas directement. N'ayant pas scruté avec le même soin les assertions qui concernent les autres généraux, il ne paraît que trop in-

cliné, sur la parole de Napoléon, à leur donner des torts et à leur attribuer une partie des fautes de la campagne.

Jomini, l'un des écrivains militaires que nous avons aussi tout particulièrement consultés, est venu, qui, acceptant les réclamations du duc d'Elchingen et de Grouchy, et ne pouvant supposer que Napoléon ait osé altérer la vérité, arranger les faits sur la leçon des événements, s'est attaché à concilier leurs assertions réciproques, tâche difficile toutefois, et que pouvait seul tenter un admirateur de Napoléon comme l'était Jomini. La tâche n'a pas été couronnée de succès. Sur de telles données et en se proposant de ménager la mémoire de l'Empereur, il n'y avait pas de solution possible. L'essai de Jomini ne nous a pas moins doté d'un des meilleurs morceaux de critique militaire qui soient sortis de la plume de ce tacticien illustre. Pour les fautes que Napoléon n'a pu entièrement déguiser, il est foudroyant de logique, de démonstration persuasive. Quant à celles qui résultent de la marche des opérations imprimées aux troupes, et dont Napoléon a su décliner la responsabilité, il les constate également, sauf à les attribuer à des causes dont le secret, dit-il, lui est demeuré inconnu. Le secret, il faut savoir le dire, existe dans les lenteurs, les indécisions, les illusions, l'obstination aveugle ou l'inertie du chef de l'armée française, résultat du parfait affaissement moral et physique dans lequel il s'est alors trouvé. Mais Jomini, de même que Grouchy et une foule d'autres hommes qui avaient déifié ce chef et l'avaient cru infaillible sous tous les rapports, étaient loin de supposer un tel affaissement. C'est pourquoi leurs écrits manquent de conclusion, de ces traits de lumière qui portent la conviction et fixent décidément l'opinion. Bons comme documents, comme exemples de lumineuse critique pour certains faits, ils sont insuffisants pour juger l'ensemble des événements, leurs causes secrètes, les principes générateurs qu'ils ont eus du côté des

Français. Il en eût été autrement s'ils eussent admis ces deux faits qui dominent entièrement l'histoire vraie de la campagne de Waterloo : *Napoléon en dessous de lui-même, paralysé, aveuglé! Napoléon, afin de cacher ses défaillances et les fautes graves qu'elles engendrèrent, altérant la vérité !*

Le premier en France qui se soit placé franchement sous ce lumineux point de vue est le colonel de Baudus, ancien aide de camp des maréchaux Bessières et Soult, et qui à Ligny, à Waterloo, fut chargé de missions on ne peut plus importantes, et assista aux diverses opérations de l'état-major général de l'armée. Non content de montrer Napoléon tel qu'il le vit alors, c'est-à-dire inerte, mou, irrésolu, aveuglé, il a eu le courage, malgré tout le culte qu'il portait à sa mémoire, de l'accuser ouvertement d'avoir sciemment altéré la vérité. « L'empereur des Français, dit-il, une fois relégué sur le rocher de Sainte-Hélène, s'est constamment étudié, dans ses conversations avec ses compagnons d'exil, à dissimuler les fautes qui l'ont perdu ; il a voulu y déposer un sommaire mensonger de son histoire, à l'usage de ceux qui consentiraient à s'appuyer sur cette base trompeuse pour faire le récit des événements dont sa carrière a été semée, ou qui auraient assez d'abnégation pour le présenter lui-même à notre admiration comme un être infaillible. » Ainsi parle le brave colonel dans son Introduction aux *Études sur Napoléon* (1), et les révélations curieuses de son livre prouvent qu'il a su se dégager de la base trompeuse qu'il signale et se montrer conséquent avec les principes posés par lui.

Longtemps avant le colonel de Baudus, un écrivain célèbre, Walter Scott, avait porté le même jugement. Mais cet écrivain appartenait à la nation même qui nous avait

(1) Deux vol. in-8°; Paris, Debecourt, 1841.

vaincus à Waterloo, à une nation souvent peu amie de la France. Il écrivait à une époque où celle-ci aimait en général à exalter les hauts faits d'une période de luttes viriles, afin d'humilier, d'amoindrir le plus possible l'autorité du gouvernement anti national que l'étranger lui avait imposé. A cette époque, l'Empire était une cause perdue. Les âmes généreuses qui n'ont jamais flatté que l'infortune se plaisaient à le glorifier en tout, afin de l'opposer comme un écrasant contraste au régime peu prestigieux des Bourbons. On s'appliquait aveuglément à faire d'un homme plus que faillible un dieu ; à tailler sa statue sur les proportions d'une idole gigantesque, sans prévoir qu'un jour cette idole pèserait de tout son poids sur l'esprit, l'âme et le corps de ceux qui l'avaient dressée. On considéra donc avec prévention les judicieuses paroles de Walter Scott, comme étant celles d'un ennemi injuste et passionné. Ces paroles, il est bon de les rappeler, maintenant que le jour de la vérité a lui et qu'on voit où nous ont conduits tant d'éloges exagérés, de panégyriques menteurs, de légendes imaginées à plaisir. Voici donc ce que disait, il y a passé quarante ans, l'auteur de *Quentin Durward* :

« Il est remarquable que Napoléon, quoique général lui-même et général distingué, n'accorda jamais un tribut d'éloges aux généraux qu'il eut à combattre. En parlant de ses victoires, il vante souvent le courage et l'intrépidité de ceux qu'il a vaincus. C'était une manière nouvelle de faire son éloge et celui de son armée, qui avait remporté l'avantage ; mais il n'accorde jamais aucun mérite à ceux qui le vainquirent à leur tour. Il déclare que jamais il ne vit les Prussiens se bien conduire qu'à Iéna, les Russes qu'à Austerlitz. Les armées de ces mêmes nations dont il ne sentit que trop la force dans les campagnes de 1812 et de 1813, et devant lesquelles il fit des retraites aussi désastreuses que celles de Moscou et de

Leipzick, n'étaient, suivant lui, que de la canaille. De même, lorsqu'il raconte une affaire dans laquelle il a remporté l'avantage, il ne manque pas de se vanter que la fortune n'y a été pour rien; tandis que ses défaites sont entièrement et exclusivement attribuées à la fureur des éléments, à la combinaison de quelques circonstances extraordinaires ou inattendues, à la faute d'un de ses lieutenants ou maréchaux, ou enfin à l'obstination des généraux ennemis, qui, par pure stupidité et de bévues en bévues, arrivaient à la victoire par le chemin même qui aurait dû les conduire à leur perte. En un mot, dans les mémoires de Napoléon il serait impossible de trouver, d'un bout à l'autre, l'aveu d'une seule faute, de la moindre imprudence, à moins qu'elle ne provienne d'un excès de confiance ou de générosité, parce qu'alors on se fait secrètement gloire de ce qu'on a l'air d'abandonner à la censure. Si nous ajoutons foi aux propres paroles de Napoléon, nous devons croire que c'était un être parfait et impeccable; si non, nous devons le regarder comme un homme qui ne se faisait aucun scrupule, lorsqu'il s'agissait de sa réputation, d'arranger les faits à sa manière sans aucun égard pour la vérité. » (Walter Scott, *Vie de Napoléon*, tome XIII.)

M. de Lamartine, dans son *Histoire de la Restauration*, s'est montré également sévère à l'égard du grand vaincu de Waterloo, et nous ne pouvons faire autrement que d'avouer qu'il a été du petit nombre de ceux qui en France ont osé lui reprocher et le désastre et l'altération de la vérité dans le récit qu'il en fait. Ce n'est pas, toutefois, qu'il ait été pour nous d'un bien grand secours. M. de Lamartine, avant tout poëte, appliqué plutôt aux effets littéraires d'un sujet qu'à ses démonstrations rigoureuses, a une manière d'écrire l'histoire assez commode. Il n'y cherche que l'occasion de portraits imagés, d'émouvantes et pittoresques peintures, et marche à ce but sans tenir compte de

l'exactitude historique, de l'enchaînement des événements, des circonstances de temps et de lieu, en un mot de cette partie de l'histoire qui, si elle n'en est pas la plus attrayante, n'en est pas moins la plus difficile et la plus indispensable : la critique. Son ouvrage est plein d'anachronismes, de contradictions, de descriptions tactiques et topographiques aventurées, de faits erronés, etc. Une chose, toutefois, nous a frappé dans ses jugements : c'est que, bien qu'il n'administre ni à lui-même ni aux autres la preuve des fautes et des assertions controuvées de Napoléon, il le juge comme si la démonstration de ces choses lui était donnée. Heureux privilége de certains hommes de suppléer ainsi par la révélation intuitive aux lumières, à la connaissance que d'autres n'acquièrent que par un long travail ! Aussi lui avons-nous emprunté quelques-uns de ses jugements, quelques-unes des pages admirables dont il a le secret.

Marcher sur les traces du colonel de Baudus et de Walter Scott et conformément à leur point de vue, formuler les mêmes jugements que M. de Lamartine et les étayer sur tous les genres de preuves, démontrer, en un mot, ce que ces trois écrivains n'ont pu ou n'ont pas eu la latitude de démontrer, telle est la tâche que j'ai entreprise. En la terminant, je me suis affermi dans la conviction que rien n'est moins véridique que les mémoires de Napoléon, notamment pour tout ce qui touche à ses fautes militaires, et qu'avoir recours à ces archives trompeuses et accepter aveuglément l'apothéose qu'il dresse lui-même à sa propre infaillibilité, c'est manquer à la mission de l'histoire. Cette mission nous impose le devoir de déclarer hautement, une fois encore, que Napoléon est la suprême cause du désastre de Waterloo, et qu'il n'a fait que déguiser ou cacher la vérité dans le récit qu'il a consacré à cet événement.

Voilà le point capital sur lequel je me suis tout parti-

culièrement appesanti dans mon travail. Je l'ai fait tout d'abord par suite du culte que je porte à la vérité, ensuite parce que c'était une occasion pour moi d'apporter ma petite pierre au grand travail de révision et de reconstruction de cet immense édifice de surprise, de grandeur et de séduction politique que notre siècle a vu surgir avec le nom de Napoléon au moment où il s'y attendait le moins, édifice qu'on s'est plu à embellir d'ornements de tout genre, mais faux pour la plupart.

Il n'est pas digne d'une grande nation d'exalter, de déifier un homme au point où l'a été le vaincu de Waterloo, le fugitif de la Bérésina et de Leipzig, le tyran qui ordonna la mort du duc d'Enghien, des pestiférés et des prisonniers de Jaffa, fit fusiller tant d'hommes de cœur qui luttaient contre sa politique, et qui se plut toujours à fouler aux pieds ce que les hommes ont de plus sacré : bonne foi, liberté, morale, humanité. Il est temps de replacer à son vrai rang cet homme et de ne plus faire de son règne une époque incomparable, qui décourage après lui ceux qui se sentiraient aussi portés à accomplir des actes mémorables. La France a eu de tout temps des héros et des grands hommes plus ou moins célèbres selon que les circonstances ont été plus ou moins propices à leur activité, favorables à leur gloire. Les soldats qui ont pris Sébastopol et affranchi l'Italie ne sont pas au-dessous de leur devanciers. Donc, plus d'idole, de statue démesurée, plus d'apothéose, plus de culte idolâtrique, si ce n'est celui de la patrie commune, qui a su et saura toujours tirer de son sein des hommes supérieurs et à la hauteur de ses destinées.

Puisse mon livre éveiller ces sentiments, inculquer ces vérités aux enfants de la génération actuelle, et leur persuader qu'eux aussi peuvent devenir des héros et qu'il n'est rien dans le passé de mémorable qu'ils ne puissent tenter d'accomplir à leur tour. Oui, ils peuvent tout ce que

leurs pères ont pu; mais qu'ils n'oublient pas que le temps va venir où la moindre vertu civique aura mille fois plus de retentissement et d'hommages que les plus hauts faits de la gloire militaire. Puisse aussi le présent livre servir, sinon de base, du moins d'exemple à ceux qui seraient portés, en racontant la campagne de Waterloo, à imiter la marche critique que j'ai suivie et à prouver mieux que je ne l'ai pu faire combien avait été défigurée en France cette page mémorable de notre histoire. Puissé-je montrer à l'étranger qu'il a été possible à un Français d'être partout impartial et véridique en racontant les désastres dont sa patrie porte encore le deuil. C'est là, pensons-nous, faire bien plus d'honneur à son pays que de s'associer sciemment aux falsificateurs de son histoire. Le vrai patriote n'est pas celui qui égare ses concitoyens par de faux récits, des assertions controuvées, dont la créance en de graves circonstances peut devenir préjudiciable à leurs intérêts. Le bon citoyen est celui-là qui dit la vérité à son pays afin de le prémunir contre de nouveaux malheurs, et qui, placé en face des fautes commises, sait montrer comment et pourquoi elles ont été commises, afin d'apprendre à les éviter désormais. Aussi croyons-nous que l'apparition de notre ouvrage sera saluée avec plaisir par les vrais patriotes aussi bien que par tous ceux qui ont conservé dans leur cœur, avec le culte de la liberté, l'amour de la vérité et du franc parler, de la bonne et consciencieuse histoire. C'est là l'unique récompense que nous ambitionnons.

Z.-J. Piérart.

DEUXIÈME PRÉAMBULE

ÉCRIT EN JUIN 1863.

L'histoire doit être la justicière du passé; elle doit donner des leçons au présent et servir pour les triomphes de l'avenir.

(L'AUTEUR.)

L'ouvrage dont on vient de lire le premier préambule, comme on l'a vu par la date de ce même préambule, était écrit en 1856. Alors il a été communiqué par l'auteur à un historien illustre (1), à des publicistes (2), à un ancien ministre de la République française (3), qui pourraient rendre témoignage de son existence à cette époque et de la nature de ses conclusions. Un an après apparut sur le même sujet l'ouvrage du colonel Charras: *Histoire de la campagne de* 1815. Cette histoire, écrite dans un esprit tout à fait semblable, décidant dans le même sens les questions que nous avions traitées, nous a ôté la pensée

(1) M. Michelet.

(2) Au nombre de ces publicistes s'est trouvé le rédacteur en chef du journal *le Nord*, qui a signalé notre ouvrage et son contenu dans le numéro de ce journal à la date du 20 octobre 1857. Alors nous nous disposions à le publier, conjointement avec notre *Épopée de l'an II*, sous un autre titre. Du bureau du journal *le Nord*, imprimé à Bruxelles, notre manuscrit passa aux mains du colonel Charras.

(3) Carnot.

de mettre notre travail au jour. Il nous semblait faire désormais double emploi. Ce qu'il voulait prouver étant démontré jusqu'à l'évidence la plus parfaite par un homme de guerre d'une capacité notoire, il ne nous restait plus qu'à nous applaudir de n'avoir pas été le seul de notre avis et de voir que nos jugements pouvaient s'étayer d'opinions recommandables. Laisser désormais notre œuvre enfouie dans nos cartons était le meilleur parti à prendre. C'est celui que nous avons pris.

En 1861, un écrivain illustre et non moins grand citoyen que le colonel Charras publia aussi sur le même sujet un excellent livre. Nous voulons parler de M. Edgar Quinet, ce philosophe, ce prêtre de l'histoire, qui sait si bien la poétiser et en faire un grave plaidoyer des justes causes. Il terminait la préface de son ouvrage par ces lignes :

« Je me ferais scrupule de revenir sur des points qui viennent d'être approfondis, éclairés avec une supériorité incontestable par le colonel Charras, si je ne savais que d'autres ouvrages du même genre se préparent et ne tarderont pas à paraître. La France, je pense, ne veut pas, ne peut pas rester étrangère plus longtemps à la vaste enquête qui s'est ouverte en Europe, depuis près d'un demi-siècle, sur des événements où elle est bien aussi quelque chose. D'ailleurs, il est des événements inépuisables par leur nature même; ils prennent la forme de chacun des esprits qui les racontent. L'erreur enracinée ne se détruit pas d'un seul coup ; il faut plus d'un effort pour l'abattre. La preuve la meilleure du mérite et de la vitalité d'un livre tel que celui de M. le colonel Charras sera toujours d'inspirer, non pas seulement une adhésion stérile, mais d'autres travaux entrepris dans un même esprit de dévouement à la France et d'équité pour le reste du monde. »

Nous savons positivement qu'en écrivant ces lignes M. Quinet faisait allusion à notre travail, qui lui fut connu

en 1857, avant l'apparition de celui du colonel Charras.

Malgré cet encouragement donné à la publication de notre œuvre; bien que nous apportions dans le débat des appréciations et des faits nouveaux puisés à des sources que n'ont pas connues les deux écrivains qui nous ont devancé en publicité; bien que nous ayons trouvé que M. Quinet se soit un peu souvenu dans son livre qu'il avait été le chantre de Napoléon, et pas assez que celui-ci avait fait du malheureux Grouchy le bouc émissaire de son désastre, nous n'aurions pas pensé à mettre notre manuscrit au jour, sans l'apparition du volume dans lequel M. Thiers, en terminant l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, a parlé des mêmes faits. Nous avions espéré que l'illustre historien, profitant des travaux du colonel Charras et des sources nombreuses, pour la plupart officielles ou authentiques, qui existent sur la campagne de 1815, montrerait à son tour cette campagne sous son vrai jour, sous un jour auquel on n'est point accoutumé à l'entrevoir en France. Nous nous sommes trompé dans cette attente.

M. Thiers, toujours courtisan des opinions dominantes, peu préoccupé de dire ouvertement la vérité quand la vérité est une nouveauté contestée, une hardiesse dangereuse, s'est montré, en terminant son histoire de l'Empire, ce qu'il a toujours été, c'est-à-dire un écrivain subtil, très-lucide, disant, résumant fort bien ce que tout le monde pense, mais se souciant fort peu de servir la cause de la vérité quand la vérité n'est entrée que dans les convictions du petit nombre. Pour celui qui cherche uniquement le succès et jusqu'à un certain point la popularité, cette attitude est la bonne. Mais telle ne doit pas être celle de l'écrivain consciencieux pour qui l'histoire est un apostolat, qui cherche, avant tout, à agir sur les opinions des masses pour les modifier, et s'applique par tous les moyens à rectifier l'erreur, à instruire, à éclairer, fût-ce même au dé-

triment de son repos et de ses intérêts. En France tout le monde croit que les faits de la campagne de Waterloo se sont passés tels que Napoléon les a racontés. Démontrer le contraire est une tâche difficile, épineuse. M. Thiers ne s'est pas cru enchaîné par les devoirs d'une telle tâche. A l'exemple de la plupart des historiens ses devanciers, il a accepté les récits de Napoléon comme vrais de tous points, prenant même soin de les étayer sur tous les genres de vraisemblance. Les nombreuses rectifications qui résultent d'une foule de documents authentiques, des contradictions même que présentent les mémoires de Sainte-Hélène, sont considérés par lui comme non avenus. L'histoire du plus grand des désastres que la France ait jamais éprouvés, aux yeux de M. Thiers, doit demeurer telle que l'auteur de ce désastre l'a racontée lui-même. Il n'est seulement question que de l'embellir, de la solidifier par la pompe des amplifications, l'attrait des détails.

Pour nous, amant passionné de la vérité, et passionné jusqu'à la servir à notre détriment envers et contre tous, nous n'avons pu laisser passer les récits de l'historien de l'Empire sans protester.

Nous avons repris la plume, revu notre travail, nous imposant la tâche d'en examiner de tout près les passages les plus importants, afin de donner à nos assertions, à nos controverses une base plus solide encore, de telle sorte qu'en réfutant d'une manière définitive les mémoires de Sainte-Hélène à l'endroit de Waterloo, nous réfutions également M. Thiers, qui a fait de ces mémoires l'unique fondement de ses récits. Nous avons ajouté çà et là à notre manuscrit des passages nouveaux où l'historien de Napoléon est tout particulièrement pris à partie. Nous aurions voulu faire suivre l'apparition de nos protestations le plus près possible de la publication de son livre. Mais cela ne nous a pas été permis. Des obstacles divers, les uns matériels, les autres moraux, nous en ont empê-

ché. Mais peut-être ce nouvel ajournement devait-il avoir lieu. Ce qui s'est passé depuis, ce qui se passe aujourd'hui dans la politique extérieure de la France, devait restituer à notre travail un nouveau et grand mérite d'à-propos.

Après quelques retouches que le temps nous a ainsi permis de faire, notre œuvre est demeurée ce que dans notre pensée nous avions désiré qu'elle fût, c'est-à-dire un plaidoyer chaleureux de la vérité, écrit avec toute l'indépendance et la sévérité que le sujet nécessite ; une espèce d'épopée à la fois patriotique, libérale et critique, un tableau coloré, enfin, qui pût intéresser tout particulièrement les masses, les éclairer, les édifier à propos de récits de bataille, récits pour lesquels elles ont toujours eu dans notre belliqueuse France une prédilection marquée. C'est par ce moyen que l'on pourra faire pénétrer au sein du peuple des rectifications et des enseignements difficiles à répandre par une autre voie. Il jugera à sa juste valeur l'idole qu'on lui avait fait adorer après l'avoir taillée dans des proportions gigantesques. Il verra que rien n'est divin ni infaillible dans l'humaine nature, et que les gloires les plus étonnantes sont entachées, quand on les examine de près, de bien des points noirs ou scabreux. Nous avons maintenu nos jugements les plus sévères, non-seulement pour continuer à être véridique, mais encore pour satisfaire à un devoir rigoureux que les circonstances imposent en ces temps équivoques à tout homme de cœur.

Si l'on trouvait en nous lisant que notre langage est parfois empreint d'une certaine passion, qu'on se rappelle que c'est la passion du bien et du vrai, que notre ouvrage est un plaidoyer, une philippique faite, nous venons de le dire, pour agir sur les masses, et qu'on ne les a jamais remuées par des récits froids et incolores ; que, d'ailleurs, il est des circonstances où dans un intérêt sacré

l'historien doit sortir de la tiède impassibilité de l'homme à qui le bien et le mal, l'imposture et la vérité sont choses indifférentes et pour lesquelles il importe peu de varier son langage. Il n'y a que les hommes sans idéal et sans ferveur morale, corrompus ou blasés de vertu, qui puissent désapprouver les élans d'une âme émue qui sait trouver des accents chaleureux quand il s'agit d'exalter le bien et de flétrir le mal. Quand le magistrat instructeur, organe de la vindicte publique, s'adresse au criminel que ses méfaits ont conduit sur la sellette, il ne l'épargne pas. Il le traite avec toute la sévérité des lois divines et humaines outragées, et la conscience des juges l'approuve. Eh bien, l'historien est le magistrat instructeur de l'opinion. Il est de son droit et de son devoir d'accabler de paroles indignées les tyrans, les imposteurs, les grands coupables de la politique. Leurs crimes et leurs infamies ne doivent attendre de lui aucun ménagement.

C'est ce que nous avons fait.

Z.-J. Piérart.

LE

DRAME DE WATERLOO

CHAPITRE Ier.

On le vit reparaître, profitant d'une conjuration militaire et libérale, qui allait aboutir sans lui et pour un autre principe. Comme autrefois il s'annonça, embauchant le peuple et l'armée par le prestige de sa gloire et de sentiments démocratiques que les masses aveugles lui attribuaient quand même. C'est ainsi qu'en fascinant et en séduisant le peuple il put encore maîtriser la fortune et ressaisir le pouvoir. Mais ce pouvoir, qui n'avait d'autre point d'appui que la force brutale, l'obligea, malgré lui, à recourir aux chances aléatoires d'une nouvelle lutte armée contre l'Europe. Ce fut la lutte du désespoir que nous allons raconter.

(L'AUTEUR.)

SOMMAIRE. — I. La France, après les héroïques efforts de 1793 et de 1794, tombe sous le despotisme militaire. Caractère du gouvernement de Napoléon. Sa chute. — II. Retour de l'île d'Elbe, préparatifs d'une nouvelle campagne. — III. Plan de campagne de Napoléon. — IV. Napoléon arrive sur la frontière. Proclamation qu'il adresse à son armée, — V. Composition et esprit respectif des armées française, anglaise et prussienne. Tableau rétrospectif des abus et des oppressions du système impérial. — VI. Forces et positions des Anglais et des Prussiens à la veille des hostilités. — VII. Ordre de marche donné par Napoléon dans la nuit du 14 au 15 juin 1815

et incidents qui en contrarient la parfaite exécution. — VIII Défection de Bourmont. — IX. Marche sur Marchiennes-au-Pont et Charleroi. — X. Les Prussiens, attaqués avec impétuosité, se défendent avec courage. Combat de Montigny-le-Tilleul. — XI. Entrée à Charleroi. Napoléon, au lieu de poursuivre ses succès, fait faire à ses troupes une halte intempestive. — XII. Torts que Napoléon eut d'associer à l'entreprise de sa nouvelle campagne des maréchaux en qui le soldat n'avait plus confiance. — XIII. Ordre donné le 15 juin à Ney. — XIV. Combat tardif de Gilly ; mort de Letort. — XV. Nouvelles fautes de Napoléon. — XVI. Réflexions sur la journée du 15 juin ; ses résultats. — XVII. Valeur très-contestée des assertions de Napoléon sur les événements de cette journée. — XVIII. Réponse à M. Thiers relativement à la prétendue activité de Napoléon : témoignages importants qui démentent cette activité. — XIX. Napoléon a falsifié l'histoire dans le but de cacher ses fautes. Il a chargé la mémoire de Ney. Documents authentiques et raisons qui le réfutent ainsi que M. Thiers.

I

La France, sauvée, glorifiée par les héroïques phalanges de Jourdan, de Pichegru, de Hoche, de Moreau, de Brune et de Masséna, devait tomber, à l'intérieur, de lassitude, à la suite des gigantesques efforts qu'elle avait déployés pour assurer sa nationalité et sa régénération sociale. Lorsque ses plus grands dangers furent passés, lorsque les hommes audacieux qui avaient soutenu sa cause, de leur personnalité indomptable, au milieu des plus effroyables crises, eurent été dévorés par les échafauds, elle vit présider à ses destinées des hommes sans croyances et sans principes, qui ne virent dans la Révolution que l'occasion propice de travailler à leur fortune personnelle, et qui donnèrent l'exemple de toutes les corruptions, de toutes les immoralités, de toutes les trahisons. Les anciens partis relevèrent la tête, et la Révolution, exposée à de nouveaux dangers, vit, cette fois, l'armée intervenir dans ses débats pour la défendre. Un soldat heureux, sous prétexte de sauver l'ordre public, confisqua les libertés publiques et mit à la place de la volonté nationale, librement représentée, sa volonté par-

ticulière. La nation se laissa éblouir par cet homme, dont les capacités militaires, administratives et gouvernementales, lui promettaient la sécurité au dehors comme au dedans. Mais Bonaparte, au lieu d'employer un pouvoir sans contrôle, des talents extraordinaires, à fonder la cité de l'avenir, à poursuivre les conséquences logiques, inéluctables de la Révolution, préféra plutôt replâtrer des préjugés, des institutions gothiques, des croyances usées, et faire du dogme barbare et suranné de la guerre l'objet tout particulier de son activité et de sa gloire. Au lieu d'être le plus grand citoyen de son pays, le plus puissant des réformateurs, le plus sublime des Wasington, en un mot, au lieu d'être le Dieu du monde moderne, comme il le pouvait, il préféra n'être qu'un souverain parvenu, un monarque intrus, un génie de destruction, un colosse d'ambition égoïste (1). Il méconnut la cause des peuples, celle des idées, du progrès; au lieu d'asseoir son pouvoir sur les intérêts de la démocratie, sur la reconnaissance et l'amour des masses, il ne chercha à l'étayer que sur la force brutale et la gloire des conquêtes. Il ne crut qu'à la puissance de l'épée, à celle des faits accomplis. Dans son pays, on le vit froisser, persécuter,

(1) « Que signifie, dis-moi .... un homme comme lui, a dit Paul-Louis Courier, Bonaparte, soldat, chef d'armée, le premier capitaine du monde, vouloir qu'on l'appelle *Majesté!* Être Bonaparte et se faire *Sire!* Il aspire à descendre; mais non, il croit monter en s'égalant aux rois. Il aime mieux un titre qu'un nom. Pauvre homme! ses idées sont au-dessous de sa fortune. César l'entendait bien mieux, et aussi c'était un autre homme: il ne prit point de titres usés, mais il fit de son nom un titre supérieur à celui des rois. »

Lamartine a dit de lui ces mots : « Grand par l'action, petit par l'idée, nul par la vertu; » et Victor Hugo ceux-ci :

Dans la nuit des forfaits, dans l'éclat des victoires,
Cet homme ignorait Dieu qui l'avait envoyé, etc.

opprimer la partie intelligente, indépendante et honnête de la nation, ne se préoccuper de plaire qu'à la partie ignorante ou corrompue, exploitant, pour son profit, le dévouement aveugle, l'esprit belliqueux et les instincts aventureux de l'une, et se rattachant l'autre par les intérêts matériels, l'amour des places, la soif des honneurs. Dans les autres pays il dédaigna ou méconnut la cause des peuples et mendia l'alliance des rois après les avoir humiliés. Grand capitaine, grand administrateur, mais cœur sec et sans morale, petit par l'idée, il fonda un édifice gigantesque de puissance. Mais cet édifice, qui se perdait dans les nues, s'appuyait dans la boue et n'avait d'autre soutien que la force, s'écroula quand cette force vint à lui être infidèle. Alors le mauvais politique qui l'avait élevé se trouva seul contre la coalition des peuples et des rois, abandonné des intérêts égoïstes qu'il avait voulu servir et qui le renièrent au jour du dévouement et des sacrifices. Il tomba après avoir eu dans les mains les ressources, les moyens d'action les plus formidables que jamais souverain eût possédés, offrant l'exemple de la chute la plus complète dont l'histoire fasse mention.

II

Mais il devait, après un court exil, rentrer dans sa patrie amoindrie, humiliée, et qu'alarmaient les tendances d'un gouvernement nouveau pour les conséquences sociales de la Révolution. On le vit reparaître, profitant d'une conjuration militaire (1) et libérale qu'il n'avait point

(1) Cette conjuration avait déjà eu un commencement d'exécution par la marche du comte d'Erlon avec les troupes de sa division de Lille sur Amiens. — Lafayette et ses amis en étaient l'âme. Elle aurait sans doute donné la couronne au duc d'Orléans quinze ans plus tôt.

préparée et qui allait aboutir sans lui et pour un autre principe. Comme autrefois, il s'annonça embauchant l'armée et le peuple par le prestige de sa gloire et de sentiments démocratiques qu'il ne partageait pas ; en fascinant, en séduisant de nouveau les masses, il put encore maîtriser la fortune et ressaisir le pouvoir.

Une nouvelle coalition de toute l'Europe se dressa, non tant cette fois contre la France, mais contre l'homme qui voulait encore une fois l'identifier à sa destinée et l'entraîner dans un abîme de douleurs, de sacrifices et d'efforts désespérés. Il fallut repousser cette coalition, et c'est alors que les bords si souvent illustrés de la Sambre, les champs de Fleurus, devinrent de nouveau le théâtre d'événements mémorables. Nous raconterons ces événements avec un soin tout religieux, mais non avec l'intérêt qui s'attache aux guerres véritablement nationales, aux vraies luttes d idées, où la cause seule des peuples, celle de la liberté, sont en jeu. Toutefois, nous apporterons dans nos récits l'attention scrupuleuse que l'on doit à l'exposé d'événements dramatiques, de catastrophes douloureuses et de traits sublimes d'intrépidité et de dévouement militaires.

III

Napoléon, par suite d'indécisions, d'illusions, et de lenteurs incompréhensibles que l'histoire a révélées, n'avait à opposer, en 1815, aux ressources de la coalition, qu'une armée active de 122,408 hommes et 350 bouches à feu. Le reste de ses forces, composées de gardes nationaux, de garnisons confiées à des lieutenants, à Rapp, à Lecourbe, à Suchet, à Brune, à Clausel et à Lamarque, en tout 52,000 hommes, étaient destinées à maintenir l'intérieur et à donner sur nos frontières le change à l'Europe et à la France. Rapp, Lecourbe et

Brune derrière le Rhin, le Jura et les Alpes, devaient arrêter les Autrichiens et les Russes, tandis que l'armée principale agirait en Belgique contre les forces prussiennes et anglaises. Se porter inopinément et avec la plus grande célérité au point de jonction de ces forces, les accabler séparément avant qu'elles aient pu se concentrer et se réunir, courir ensuite aux Russes et aux Autrichiens et les écraser tour à tour à l'aide de la même tactique, tel fut le plan de Napoléon. Ce plan aventureux, qui faisait tout dépendre des chances d'une grande bataille, a été blâmé. Mais disons que, conforme au génie de celui qui l'avait conçu et au caractère de ses soldats, il était réclamé par la faiblesse disproportionnée de l'armée française, et l'état intérieur de la France, qui nécessitait des succès rapides. Le pays, par suite de la tiédeur civique que le régime impérial lui-même avait fait naître, n'était plus à la hauteur patriotique des grands mouvements que la Révolution avait su enfanter. Vu l'état de dissémination des armées coalisées, le plan de Napoléon était le seul qui pût donner les rapides succès que la situation réclamait. En effet, en cas de première réussite, il nous livrait la Belgique et les provinces rhénanes où l'empire avait encore des partisans. Napoléon se berçait de l'espoir qu'alors le ministère britannique qui lui était opposé ferait place à un ministère d'opposition composé d'hommes qui, amis de la paix et de l'indépendance des nations, avaient blamé la guerre contre la France affaiblie, la meilleure alliée que l'Angleterre pût trouver dans l'avenir contre les envahissements des puissances du Nord. Le plan de Napoléon, en cas de réussite, redonnait, dans un bref délai nécessaire, de l'élan et du courage à ses partisans de l'intérieur, de la crainte aux amis des Bourbons, et peut-être devait-il ramener à celui qui l'avait conçu le concours de son beau-père, l'empereur d'Autriche, si intempestivement éloigné par la con-

duite étourdie de Murat. L'Autriche neutralisée, il devenait plus facile de battre les autres puissances et de les amener à la paix. Tels étaient les calculs de Napoléon, et malgré la critique qui en a été faite, notre impartialité nous oblige à reconnaître qu'ils étaient admirablement inspirés par une nette idée des nécessités du moment. Heureuse la France si des inspirations aussi heureuses se fussent retrouvées dans l'exécution! Mais il n'en devait pas être ainsi.

Les différents corps de l'armée qui allait franchir la frontière sous la conduite de Napoléon étaient composés de vieux et de jeunes soldats. Parmi les vieux soldats se trouvaient des prisonniers revenus des déserts de Russie et des pontons de l'Angleterre. C'était tout ce qui restait des vieilles légions de la République, qui avaient aidé Napoléon à vaincre à Austerlitz, à Iéna, à Friedland et en Espagne. Les jeunes soldats appartenaient en partie aux levées d'hommes qui avaient combattu dans les deux précédentes campagnes, en partie aux contingents de 1814 et de 1815. Tous avaient cet enthousiasme et cette ardeur qui n'ont jamais manqué aux Français dans les débuts de nos grandes guerres.

Napoléon avait fait occuper sourdement à son armée la partie de nos frontières qui s'étend de l'Escaut à la Meuse. Cette armée se composait de cinq corps d'infanterie, de quatre de cavalerie et de trois cent quarante-six bouches à feu. Drouet d'Erlon concentrait sous ses ordres le premier corps à Valenciennes, Reille le second à Maubeuge, Vandamme le troisième à Marienbourg et à Rocroy, Gérard le quatrième à Mézières et à Metz, Lobau le cinquième à Avesnes. En deçà de cette dernière ville jusqu'à Laon, Pajol, Excelmans, Milhaud et Kellermann commandaient sous Grouchy, récemment promu au grade de maréchal, la cavalerie, forte de 30,000 chevaux. Le 12 juin, Napoléon, précédé de sa garde (12,900

fantassins, 3,700 cavaliers et 52 bouches à feu), partit secrètement de Paris pour se rendre au sein de son armée. Il visita, en passant, les places de Soissons et de Laon, afin d'en examiner et d'en faire compléter les moyens de défense, et le 13 juin au soir il entra dans la ville d'Avesnes. En même temps que lui s'étaient ébranlées les deux ailes de son armée, masquant leurs mouvements, aux abords de Lille, de Valenciennes, de Mézières et de Metz, par la présence et les démonstrations de détachements des garnisons et de bataillons d'élite de la garde nationale. Le 14 au soir toute l'armée était réunie de Solre-sur-Sambre à Philippeville, ayant son centre à Beaumont, où l'Empereur alla coucher avec sa garde. Ces deux dernières villes étaient situées dans une des portions de l'ancienne France que nous avaient laissées les traités de 1814 et que nous enlevèrent ceux de 1815. Il fut facile aux Français de s'y rassembler à l'insu des ennemis, le pays étant couvert de monticules et de bois qui cachaient à ceux-ci la flamme des bivacs, n'étant traversé par aucune grande route qu'ils crussent nécessaire de faire éclairer, et les Français y ayant d'ailleurs élevé partout, sur les chemins aux abords de la frontière, des barricades destinées à faire croire qu'on se disposait plutôt à repousser de ce côté une invasion qu'à se rendre envahisseurs. Les positions occupées alors par nos régiments furent tout à fait les mêmes que celles où s'étaient portées autrefois les colonnes du duc de Luxembourg et celles des armées de la Sambre avec Saint-Just, Kléber, Marceau, etc., lorsqu'elles allèrent cueillir les palmes de la victoire dans les champs de Fleurus. Au milieu était le champ de bataille de Bossut-lez-Walcourt, aussi deux fois illustré par nos armes. Derrière s'élevaient les coteaux non moins glorieux de Wattignies, que la garde, les corps de Reille, de Lobau et de Grouchy saluèrent en passant.

IV

L'Empereur, arrivé à Beaumont, révéla à l'armée sa présence et ses desseins par la proclamation suivante, datée d'Avesnes le 14 juin, et qui fut lue le lendemain 15, au moment du départ, dans chaque compagnie, dans chaque escadron et dans chaque batterie, au milieu d'un recueillement solennel suivi de formidables acclamations :

« Soldats,

« C'est aujourd'hui l'anniversaire de Marengo et de Friedland, qui décida deux fois du sort de l'Europe. Alors, comme après Austerlitz, comme après Wagram, nous fûmes trop généreux ! Nous crûmes aux protestations et aux serments des princes que nous laissâmes sur le trône ! Aujourd'hui, cependant, coalisés entre eux, ils en veulent à l'indépendance et aux droits les plus sacrés de la France. Ils ont commencé par la plus injuste des agressions. Marchons donc à leur rencontre ! Eux et nous ne sommes-nous plus les mêmes hommes ?

« Soldats, à Iéna, contre ces mêmes Prussiens aujourd'hui si arrogants, vous étiez un contre trois ; à Montmirail, un contre six.

« Que ceux d'entre vous qui ont été prisonniers des Anglais vous fassent le récit de leurs pontons et des maux affreux qu'ils ont soufferts.

« Les Saxons, les Belges, les Hanovriens, les soldats de la Confédération du Rhin, gémissent d'être obligés de prêter leurs bras à la cause de princes ennemis de la justice et des droits de tous les peuples ; ils savent que cette coalition est insatiable ! Après avoir dévoré douze millions de Polonais, douze millions d'Italiens, un million de Saxons, six millions de Belges, elle devra dévorer les États de second ordre de l'Allemagne.

« Les insensés! un moment de prospérité les aveugle. L'oppression et l'humiliation du peuple français sont hors de leur pouvoir. S'ils entrent en France, ils y trouveront leur tombeau.

« Soldats! nous avons des marches forcées à faire, des batailles à livrer, des périls à courir; mais avec de la constance, la victoire est à nous; les droits, l'honneur et le bonheur de la patrie seront reconquis.

« Pour tout Fraçais qui a du cœur, le moment est arrivé de vaincre ou de périr! »

Vaincre ou mourir, telle était en effet l'alternative que la situation offrait à Napoléon et à ses soldats. Cette proclamation habile par laquelle il cherchait à recruter des partisans au delà des frontières, où il identifiait avec si peu de légitimité la cause de la France, de la liberté, avec sa propre cause, cette proclamation où il qualifie de générosité les fautes de sa politique, et où il résume en peu de mots tout ce qui pouvait exciter l'amour-propre et les ressentiments de ses soldats, ces paroles calculées étaient bien différentes comme sincérité, élan de l'âme, foi au succès, de celles qui avaient jusque-là retenti aux oreilles de nos héroïques phalanges.

Ce n'étaient plus les mâles allocutions des représentants du peuple qui, pleins d'espoir dans la sainteté de leur cause, annonçaient à jour fixe l'entrée de nos soldats dans quelque ville ennemie. Ce n'était plus le joyeux enthousiasme des volontaires de la Révolution qui marchaient au combat au chant des hymnes nationaux et avec l'assurance du triomphe; ce n'était plus aussi le temps des proclamations d'Austerlitz et de Iéna, lorsque Napoléon disait avec une superbe confiance : « Soldats, nous allons à Berlin, l'ennemi est à nous! » Mais aussi, cette fois on ne combattait plus pour la liberté et l'avenir de l'humanité; on ne sentait plus derrière soi une patrie enthou-

siaste et confiante et, au delà des frontières, la sympathie des peuples. Après avoir fatigué les destins, désabusé et irrité les nations, Napoléon savait qu'il les avait toutes contre lui, et son génie plein de doute et de lassitude ne parlait plus que de mort, de lutte désespérée. Il y avait là un pressentiment qu'un grand holocauste se préparait, et que sur un champ de bataille les destinées de la France allaient s'accomplir.

Cependant, quel que fût ce mot d'ordre de désespoir, ses soldats l'acceptèrent avec empressement, les uns pleins d'enthousiasme, les autres mus par des sentiments purement stoïques. Mais c'est pour l'historien le lieu de faire connaître l'esprit, le caractère des soldats qui marchèrent alors sous les drapeaux de la France. Nous serons amenés tout naturellement à faire connaître l'esprit et les éléments constitutifs des deux autres armées. De part et d'autre il y eut en jeu dans ce terrible choc, cette sanglante épopée de 1815, des souvenirs, des entraînements et des mobiles divers. Les dépeindre ne sera pas sans intérêt. Il est instructif, quand on montre les hommes aux prises sur l'arène sanglante des luttes militaires, de dire de quelles passions, de quelles croyances aveugles ou légitimes ils furent les âmes dévouées. Cela nous permettra en même temps de faire un retour rétrospectif sur cette mémorable période de l'Empire que l'Europe traversa et endura au commencement du siècle.

V

Les soldats français étaient animés de sentiments divers. Les uns étaient tout dévoués à l'Empereur, ne croyaient, n'espéraient qu'en lui, ne voyaient rien au delà. Pour eux c'était toujours l'homme du destin, un génie merveilleux destiné à dominer l'Europe. Son retour de

l'île d'Elbe, événement unique dans l'histoire, accompli sans aucune effusion de sang, l'avait encore davantage grandi à leurs yeux. Ils avaient oublié en lui l'homme de Moscou, de Leipzig, pour ne songer qu'à l'homme d'Austerlitz, de Iéna, de Friedland, de Wagram. Parmi ces enthousiastes, ces croyants, se trouvaient des soldats grossiers, ne doutant de rien, prêts à sacrifier à leur idole patrie, humanité. L'insolence de ces prétoriens était extrême à l'égard de leurs compatriotes comme à l'égard des ennemis. Dans leur pays ils s'étaient montrés provocateurs, intolérants, prêts à insulter et à appeler en duel une foule de citoyens paisibles. C'était de leur bouche qu'était sorti le terme de pékin, donné dédaigneusement comme marque de mépris aux citoyens de la classe bourgeoise. Selon eux, l'armée n'était pas faite pour la France, mais la France pour l'armée Gonflés d'orgueil et de présomption à la suite des derniers événements, événements pendant lesquels on les avait vus se faire les uniques dispensateurs des destinées de leur pays, ils s'étaient affranchis des liens de la discipline et s'adonnaient, même en France, à des excès que leur empereur n'osait ou ne pouvait souvent réprimer. Selon eux, si nous avions été vaincus par l'Europe, ce n'étaient point les fautes de leur chef ou le soulèvement unanime des peuples qui en étaient cause, mais la trahison. Ils discutaient les ordres de leurs supérieurs, les mouvements que leur faisaient exécuter leurs généraux, leurs officiers, et n'étaient que trop enclins à suspecter leur fidélité. Entre eux, point de cette bonne et douce confraternité qu'on avait vue autrefois régner dans les armées du Nord, de Sambre-et-Meuse et du Rhin. Les régiments se jalousaient l'un l'autre. La cavalerie professait un souverain mépris pour l'infanterie, et celle-ci était pleine d'orgueil du rôle important qu'elle jouait dans les batailles. Tous détestaient la garde, qui de son côté n'avait pour la ligne qu'un

dédain superbe. Intraitables entre eux, insolents avec leurs compatriotes, ces soldats, pour la plupart, étaient cruels et sans quartier, préférant plutôt tuer l'ennemi terrassé que de le faire prisonnier.

On en vit, pendant leur courte campagne de la Belgique, se livrer indignement au pillage, forcer tous les habitants qu'ils rencontraient à crier vive l'empereur, brutaliser et menacer de mort jusqu'à des femmes, lorsqu'elles n'obtempéraient pas assez tôt à leurs injonctions (1). Toutefois, au milieu de cette soldatesque ignorante et brutale, et comme pour en refréner les excès, se trouvaient une foule de braves militaires aussi humains que courageux, sachant respecter les opinions, les croyances d'autrui, excellents cœurs, pleins d'urbanité et d'égards pour tous et de douceur pour leurs prisonniers, aussi pacifiques après la bataille que terribles pendant l'action. Leur dévouement à l'empereur était également excessif, ils ne croyaient qu'à lui, n'espéraient qu'en lui ; mais par éducation, par naturel, par principes, ils se gardaient bien de revêtir ces airs de brutalité et de coupe-gorge qui faisaient exécrer une partie de l'armée, en France aussi bien qu'à l'étranger. A côté des uns et des autres se trouvaient enfin un certain nombre d'anciens soldats, d'officiers et même de généraux comme Foy, Duhesme, Subervic, etc., dont le cœur était tout entier à la cause républicaine. Ils étaient dévoués à cette cause par l'effet de leur nature d'esprit,

(1) Ces faits sont de la plus parfaite exactitude. Nous en avons constaté la vérité lors des fréquentes excursions que nous avons faites dans les localités que traversa alors l'armée française. Voir, du reste, à ce sujet un grand nombre de récits contemporains, entres autre l'ouvrage intitulé : *Campagne du Mont-Saint-Jean, par un témoin*; Paris, 1816, chez Dentu. Voir aussi à ce sujet l'*Histoire des campagnes de* 1814 *et de* 1815, par Alp. de Beauchamp. Cet ouvrage a été tout particulièrement suivi par M. de Lamartine.

d'une intelligence plus cultivée, d'un caractère plus élevé, plus indépendant, par suite de leurs anciens services, de leurs souvenirs. Les uns avaient fait leurs premières armes dans ces campagnes enthousiastes de 92, de 93, de 94, etc., et s'en rappelaient le sublime élan et les vertus désintéressées. Les autres étaient d'anciens soldats des armées de Jourdan, de Hoche et de Moreau, des membres de la société secrète des *Philadelphes* qui n'avaient jamais cessé d'espérer en faveur de leur cause, même au milieu des journées les plus éclatantes de l'époque la plus florissante de l'Empire. Ces journées éclatantes même ne les avaient jamais ni éblouis ni égarés, et aucun d'eux n'avait perdu de vue les sublimes promesses de la Révolution et les grandes conséquences sociales qu'elle devait enfanter. Aussi tous, au milieu des triomphes enivrants de l'Empire, n'avaient pu s'empêcher de répéter en eux-mêmes, avec amertume et en soupirant, cette vérité si heureusement formulée plus tard par notre immortel chansonnier :

Soldats français, il n'est qu'une victoire,
C'est d'être libre, et vous ne l'êtes pas.

Et ces autres paroles extraites de *la Napoléone*, l'ode célèbre de Charles Nodier, que les Philadelphes chantaient en chœur dans leurs secrètes agapes :

Que le vulgaire s'humilie
Sur les parvis dorés du palais de Sylla,
Au-devant des chars de Julie,
Sous le sceptre de Claude et de Caligula,
Ils régnèrent en dieux sur la foule tremblante;
Leur domination sanglante
Accabla le monde avili.
Mais les siècles vengeurs ont maudit leur mémoire,
Et ce n'est qu'en léguant des forfaits à l'histoire
Que leur règne échappe à l'oubli.

Qu'une foule pusillanime
Brûle aux pieds des tyrans son encens odieux.
Exempt de la faveur du crime,
Je marche sans contrainte et ne crains que les dieux.
On ne me verra point mendier l'esclavage,
Et payer d'un coupable hommage
Une infâme célébrité.
Quand le peuple gémit sous sa chaîne nouvelle,
Je m'indigne d'un maître, et mon âme fidèle
Respire encor la liberté.

Les soldats que de telles paroles savaient animer du plus noble enthousiasme étaient de ceux qui avaient su apprécier l'Empire à sa juste valeur. Aussi avaient-ils vu non sans amertume la France devenir le patrimoine d'un homme, soumise par lui à la discipline d'une caserne et, selon les paroles d'un général même de l'Empire (1), réduite à n'être plus qu'un cadavre politique semblable à la Turquie. Ils avaient vu dix ans de gigantesques efforts, le sang de plusieurs millions de martyrs, perdus pour la liberté et pour la cause du progrès; trois millions d'hommes, la partie la plus virile de la jeunesse française, moissonnés dans des guerres stériles ou insensées ; la dette du pays, malgré tant de conquêtes, s'aggravant de plusieurs milliards; des impôts irritants assis sur la substance du peuple; des lois livrant les pauvres ouvriers à l'exploitation du capital, et, en cas de contestation entre salarié et patron, la moindre affirmation de celui-ci suffisant pour lui donner gain de cause; le patrimoine des communes, ressource du pauvre (2), aliéné; un simple décret augmentant

(1) Le général Foy, *Histoire de la gu rre de la Péninsule.*

(2) Nous voulons parler ici de la vente des biens communaux, décrétée en 1813. Ces biens étaient la ressource du pauvre, qui en profitait presque seul par les droits de *vaine pâture*, d'*affouage*, etc. En les aliénant, on en priva, sans indemnité aucune, les générations de prolétaires du présent et de l'avenir. Le se-

la contribution foncière et doublant la contribution personnelle et mobilière, et cela pour faire face à d'énormes déficits que les 200,000,000 de francs de la fortune particulière de Napoléon auraient pu en partie combler; la corruption des âmes aussi bien que celle des mœurs devenues un moyen de gouvernement; le libertinage, une presse et un théâtre frivoles se substituant aux mâles et libres pensées d'autrefois; le prêtre, le mouchard et le gendarme travaillant partout à abâtardir, à dégrader les âmes dans le pays de l'expansion franche et désintéressée, dans une contrée qui avait enfanté tant de grands citoyens, tant de dévouements civiques. Ils avaient vu un homme tournant vers de stériles questions de luttes extérieures, suscitées dans un pur intérêt dynastique ou d'ambition personnelle, l'attention, les forces vives du pays, tandis qu'à l'intérieur tous les genres de progrès étaient oubliés ou combattus. Ils avaient vu cet homme puiser dans de sanglants triomphes la force nécessaire pour mieux opprimer la France, et chaque lendemain de victoire marqué par une défaite de nos libertés. Ils se rappelaient par quels mensonges leur pays avait été amusé et trompé quand, pour lui faire accepter sa propre oppression, on lui montrait comme dédommagement la gloire de porter au moins aux nations l'indépendance et la prospérité; et pendant ce temps la cause de la malheureuse Pologne était indignement reniée; la Hollande et l'Italie, affranchies par la France républicaine, replacées sous le joug du pouvoir absolu; l'émancipation des populations alle-

cond Empire, gouffre sans fond de dépenses incessantes, devait nous montrer d'autres confiscations, d'autres aliénations de biens, la réduction de la rente et le projet de transformation en rentes ainsi réductibles du patrimoine des hospices.....! Combien de milliards d'indemnités, plus urgents que celui des émigrés, la France n'aurait-elle pas un jour à payer si elle rentrait dans la voie des réparations démocratiques!.....

mandes et hongroises méconnue, l'Europe centrale et alliée ruinée par le blocus continental. Ces généraux, ces officiers, ces soldats patriotes avaient vu de plus nos plus grandes illustrations littéraires réduites au silence ou proscrites, comme Mme de Staël et Chateaubriand; la presse, ce refuge des opprimés et des faibles, cet écho des vérités méconnues, bâillonnée, et un homme seul s'arrogeant le droit de parler au nom du pays. Non-seulement ils avaient vu l'expression de la pensée contemporaine entravée, persécutée, mais encore la réimpression des chefs-d'œuvre de notre littérature nationale frappée de droits énormes; la magistrature avilie et son indépendance détruite; l'institution du jury méconnue, et des tribunaux d'exception remplaçant les tribunaux ordinaires; les lettres de cachet rétablies, et des hommes de cœur enterrés secrètement dans les profondeurs des prisons d'État; des lois pénales dignes des temps les plus barbares; le vol simple, en certains cas, puni des galères perpétuelles, tandis que des peines de police correctionnelle étaient la seule punition de fonctionnaires ayant ruiné des familles par abus de confiance; pour les crimes d'État, la mort, toujours la mort; de même pour des discours ou des écrits séditieux; enfin, la liberté du foyer domestique mise à la merci des volontés du moindre agent. Ces anciens soldats de la Révolution se rappelaient la disgrâce dans laquelle s'étaient si longtemps trouvés Suchet, Lecourbe, Macdonald, Souham, l'amiral Truguet, Saint-Cyr, Kellermann, Caulaincourt, les héroïques frères Faucher, et une foule d'autres, à cause de leur gloire ou de leurs opinions républicaines. Ils se rappelaient: ces 25,000 républicains embarqués pour Saint-Domingue, parce qu'on savait qu'ils devaient y trouver leur tombeau, décimés par la fièvre jaune; le jeune colonel Gérard Lacuée envoyé à une mort certaine au pont de Gunzboug en 1805, tandis qu'avant l'attaque l'ordre était donné de

mettre le scellé sur ses papiers; le colonel Oudet avec les officiers de son régiment tombant au milieu d'une embuscade étrange, le soir de la bataille de Wagram (1); l'adjudant-major Argenton, et une foule d'hommes de cœur fusillés, comme le duc d'Enghien (2), dans les fossés

(1) Les hommes qui formaient cette embuscade étaient cachés dans un fourré qui les dérobait à la vue. Lorsqu'ils eurent couché par terre Oudet et ses compagnons, ils ne se découvrirent pas pour achever leur triomphe, comme cela se fait. Ils n'en avaient garde : au lieu des Autrichiens, qui étaient bien loin, on aurait reconnu des Français, émissaires de la police impériale. Oudet était un de ces hommes de cœur et de caractère qui avaient refusé le serment au coup d'État du 18 brumaire. On le soupçonnait d'être le chef de l'affiliation des *Philadelphes*. En faisant vibrer en lui la corde patriotique, le gouvernement impérial parvint à lui faire reprendre du service. On lui accorda d'être mis à la tête d'un régiment en formation, dont lui-même pourrait choisir les officiers. On espérait par là qu'il s'entourerait d'une foule d'affiliés de la société secrète dont il était l'âme, et qu'on pourrait tous les prendre d'un seul coup de filet. Oudet tomba dans le piége. Le coup de filet fut l'embuscade de la soirée de Wagram. Le général Mallet succéda au colonel Oudet comme chef des Philadelphes. (Voyez, pour ces faits et les précédents, l'*Histoire des sociétés secrètes de l'armée,* Paris, Gide fils, 1815; l'*Histoire de la Révolution* et les *Biographies* de Germain Sarrut.) Pour les autres abus et exactions du système impérial, voyez notamment l'*Histoire de Napoléon*, par Martin de Gray, député sous l'Empire et la Restauration, ouvrage aussi excellent que peu connu, écrit dans le style de Salluste, et qui a l'immense avantage de mieux dire et de dire autant en trois volumes que M. Thiers en vingt gros volumes. L'ouvrage de M. Martin est un chef-d'œuvre d'impartialité et de concision dans l'abondance et la preuve des faits.

(2) Voici ce que dit dans une brochure célèbre, au sujet de la mort de ce malheureux prince, un orléaniste devenu un des plus grands partisans du nouvel Empire : « Un jeune prince à la fleur de l'âge, surpris par trahison sur un sol étranger, où il dormait en paix sous la protection du droit des gens, entraîné violem-

des citadelles, contrairement à toutes les formes juridiques, et même sans jugement. Ils se rappelaient le temps où l'on avait vu en France l'espionnage le plus éhonté, le secret des lettres violé, les prisons d'État regorgeant de prisonniers et le château de Ham trop étroit pour tous les suspects de libéralisme. Ils se rappelaient en un mot leur pays ruiné, les sources du commerce taries, les familles plongées dans le deuil par suite de la conscription, l'instruction du peuple nulle ou abandonnée aux frères ignorantins, les intérêts sacrés des masses en tout et partout foulés aux pieds (1), et par contre les complaisances excessives de Napoléon pour le clergé et les membres de

ment vers la France, traduit devant de prétendus juges qui, en aucun cas, ne pouvaient être les siens ; accusé de crimes imaginaires et privé du secours d'un défenseur ; mis à mort de nuit dans les fossés d'un château fort servant de prison d'État : tant de vertus méconnues, de si chères espérances détruites, feront à jamais de cette catastrophe un des actes les plus révoltants auxquels ait pu s'abandonner un gouvernement absolu. »

DUPIN aîné, *Dissertation sur le jugement du duc d'Enghien.*

(1) Napoléon, en effet, ne fit jamais rien dans l'intérêt du peuple. L'aveu lui en échappa plusieurs fois. Voir surtout dans l'histoire les paroles qu'il prononça lorsqu'à l'Élysée, au retour de Waterloo et au moment où tous ses anciens courtisans l'avaient abandonné, il se trouva entouré des acclamations frénétiques du peuple des faubourgs qui voulait mourir pour lui. On a remarqué aussi que, dans sa conversation comme dans ses mémoires, Napoléon affecta toujours un extrême dédain, un souverain mépris pour les masses. Dans le *Mémorial* d'O'Meara, chaque fois qu'il a à parler du peuple, il ne le désigne que par l'expression méprisante de *la canaille*. Cela étant, peut-on concevoir que cette canaille, puisque canaille il y a, si négligée, si maltraitée par lui, ait pu porter un pareil culte à sa mémoire et donner l'exemple de l'engouement du 10 décembre 1848. Aussi le prince Napoléon, dans son fameux discours sur la papauté et l'Italie, du 1er mars 1861, rappelant ces paroles extraites du *Mémorial de Sainte-*

l'ancienne noblesse, son amour pour l'étiquette, le cérémonial des cours, les titres nobiliaires, et ses fureurs contre tout ce qui montrait de la dignité, de l'indépendance de caractère. Enfin ils se rappelaient la féodalité reparaissant dans la création des fiefs, des majorats; la cause de la liberté étouffée, le sentiment démocratique éteint et la servilité envahissant toutes les âmes pour faciliter, après la disparition du César, le règne de quelque moderne Tibère, de quelque histrion couronné, de quelque nouveau Caracalla. Ces généraux, ces officiers, ces soldats, ces cœurs républicains se rappelaient tout cela, et ils voyaient avec amertume, connaissant l'engouement du peuple français pour la gloire des conquêtes, que la victoire, en rendant à Napoléon toute sa puissance, tout son ascendant, ramènerait son despotisme, et que ce despotisme serait de nouveau l'ajournement indéfini des réformes sociales, de l'ère du progrès. Eux et les autres soldats enfants du peuple verseraient comme par le passé leur sang pour l'ambitieux monarque, et le résultat de ces efforts serait de nouvelles chaînes pour le peuple, le rétablissement de l'influence cléricale et nobiliaire, de nouvelles alliances avec les potentats, tant étaient grandes les prédilections de Napoléon pour les hommes du passé, et irrésistible l'empressement qu'il avait de se faire amnistier auprès d'eux de son origine révolutionnaire, de cultiver leur amitié, amitié que pourtant il savait si peu sincère. Ils savaient, ils prévoyaient tout cela, mais ils n'en marchaient pas moins avec empressement à la suite du conquérant, parce qu'ils plaçaient au-dessus de tout la cause de la patrie

Hélène: « J'ai 600,000 soldats prêts à marcher à ma voix, plus les paysans et les ouvriers, qui ont en moi une confiance aveugle », a-t-il pu ajouter avec vérité que Napoléon III pouvait tenir le même langage. *Une confiance aveugle !* l'expression est on ne peut plus conforme à la vérité. Aussi, rendons hommage au prince Napoléon pour avoir eu la franchise d'un tel aveu.

menacée, et que, selon eux, Napoléon était le seul qui pouvait la sauver contre les rois. Ainsi avaient fait Brune, Lecourbe, Carnot, de même qu'une foule de républicains disgraciés par Napoléon au temps de sa plus grande puissance, tandis que Murat son beau-frère, le prince Eugène son beau-fils, tandis que Marmont, Berthier, Oudinot, Augereau, Bernadotte, Clarke, tandis que tant de généraux, de sénateurs, de hauts fonctionnaires gorgés de biens et d'honneurs par lui, l'avaient trahi ou abandonné. La conduite de ces républicains qui se préparaient ainsi à mourir pour la cause d'un homme dont ils condamnaient les tendances, les abus de pouvoir, était sublime, parce qu'elle était parfaitement désintéressée.

Dans l'armée anglo-hollandaise il y avait aussi des sentiments divers. Les Belges et les Hollandais qui s'y trouvaient avaient, pour la plupart, servi sous Napoléon, et conservaient pour lui un fond de sympathie que le sentiment patriotique et celui de la fidélité au drapeau tempéraient cependant, surtout quand ils se rappelaient ce que leur pays avait souffert par suite de la conscription et du blocus continental, blocus imposé par Napoléon à l'étranger et enfreint par lui-même. Les Anglais comptaient des officiers éminemment instruits, hommes du monde, accoutumés dans leur pays à chérir la liberté, à souffrir la contradiction; hommes tolérants et humains qui rendaient justice au courage des Français, aux talents militaires de leur chef, qui eurent pour nos prisonniers, nos malheureux blessés, de généreux égards. Leurs soldats, au nombre de 32,000 Anglais proprement dits, de 26,000 Allemands et de 25,000 Hollando-Belges, hommes froids, sans passion, comme leurs chefs, comme le sont souvent des troupes mercenaires, étaient en partie de vieux vétérans qui avaient fait les guerres de l'Inde et de l'Espagne avec Wellington, cet Annibal, ce Waldstein de la coalition, ou qui avaient appris à combattre sous les dra-

peaux de l'Empire français au temps où celui-ci s'étendait de Cadix à Hambourg. En tête de l'armée anglo-hollandaise se trouvaient : le prince d'Orange, l'un des généraux de Wellington en Espagne, prince qu'animait une haine héréditaire contre le nom français et le désir ardent de conserver à son père un trône dont il était l'héritier; lord Hill, lieutenant de Wellington, qu'il avait suivi dans ses dernières campagnes, personnage considéré dans la Grande-Bretagne, où il avait sucé dans le spectacle et la pratique d'institutions libres la haine du despotisme et le mépris des gouvernements militaires; Miguel Alava, général espagnol plein d'ardeur guerrière, fier d'appartenir à un pays qui, le premier, avait eu l'insigne honneur d'opposer aux envahissements d'un ambitieux despote une résistance désespérée. Ce général, ennemi du repos, était venu cultiver dans la tente de Wellington une amitié contractée dans les bivacs de la Péninsule et s'exposer avec lui à de nouveaux dangers. On voyait encore dans le camp anglais Pozzo di Borgo, personnage politique qui avait puisé dans les chancelleries et les missions diplomatiques une grande connaissance des hommes, et qui, en sa qualité de Corse, était plus à même que tout autre de donner d'utiles avis sur le caractère de Napoléon et la nature de son génie. Le général Pozzo di Borgo représentait la Russie dans le camp anglais, le baron Vincent l'Autriche, et le général Alava l'Espagne. Il y avait aussi sous les ordres du généralissime anglais sir Thomas Picton, le héros de Badajoz, caractère antique, général illustre, surnommé le bras droit de Wellington, qu'il avait suivi en Espagne et qui avait consenti à s'arracher aux douceurs d'une opulente retraite pour le suivre encore en Belgique, malgré le pressentiment de la mort qui l'y attendait. Il y avait enfin lord Uxbridge, officier de mérite, l'âme de la cavalerie anglaise dont il était le chef, et qui lui devait son

organisation, sa bonne tenue, et l'exemple d'une valeur intrépide qui savait affronter la mort. Parmi les soldats qui marchaient à la suite de ces chefs divers se trouvaient 12,000 Écossais en costume national, troupes solides et pleines d'une mâle énergie, avec leurs vieux airs et le pibroc des montagnes. Ces excellents soldats devaient bientôt se renforcer d'autres Écossais qui, sans se donner le temps d'aborder sur le sol anglais, franchissaient en ce moment la distance qui sépare la Belgique du Canada, où ils étaient allés guerroyer. Parmi les Allemands de l'armée anglaise on comptait 16,000 Hanovriens, pour la plupart grenadiers à haute stature, hommes pleins de calme et de force, continuateurs de ces troupes auxiliaires de l'Angleterre qui avaient commencé leur renommée, soixante ans auparavant, dans la guerre de la succession d'Autriche et dans celle de sept ans. Puis venait la légion germanique, forte de 7,500 hommes, qui s'était aguerrie contre nous en Espagne. A ces Allemands il faut ajouter 6,700 Brunswickois, parmi lesquels se trouvaient ces hussards aux panaches noirs et flottants qui s'étaient rendus si célèbres dans les campagnes précédentes, notamment en 1813. Leur chef, le jeune duc de Brunswick-Œls, était le neveu de Georges III et le beau-frère du prince régent d'Angleterre. Cœur ulcéré par la perte d'un père illustre, qu'un coup mortel avait atteint à Iéna, dont Napoléon avait profané la tombe et confisqué les domaines, il avait, en mémoire de cette mort, fait porter un crêpe et des vêtements noirs à ses troupes, et sur le schako de ses hussards on voyait des os en sautoir surmontés d'une tête de mort. En 1809, on l'avait vu, à la tête d'un corps de volontaires appelé *Légion vengeresse*, traverser toute l'Allemagne pour courir au secours de l'Autriche. Après la bataille de Wagram, refusant tout armistice, il avait regagné avec ses braves et au travers de provinces sou-

mises à la domination française le port d'Elsflet, en face duquel l'attendaient des navires anglais. De nouveaux traits d'héroïsme déployés dans la mémorable campagne de 1813 lui avaient enfin valu le surnom de nouvel Arminius, et la jeunesse allemande, dans son enthousiasme, aussi bien que l'empereur de Russie dans ses proclamations, s'étaient plu à lui conserver ce nom. Quoique rentré en possession de ses États à la chute de Napoléon, ses ressentiments n'étaient pas encore éteints. Il s'était trouvé le premier prêt à la tête de son contingent, et il attendait avec impatience que le moment fût venu de donner dans de nouveaux combats libre cours à la haine qui l'animait.

Comme la plupart de leurs généraux et comme leurs officiers, les soldats de l'armée anglo hollandaise étaient aussi inaccessibles à la crainte qu'à trop d'enthousiasme, qu'à trop de témérité courageuse; calmes et réfléchis comme on l'est dans leur pays, bons pour une guerre défensive, pour des mouvements lents, circonspects et toujours certains de bien se battre, de ne jamais se laisser ébranler, pourvu qu'ils se trouvassent dans de bonnes positions, derrière quelque retranchement naturel ou autre, et surtout que le confortable ne leur fasse pas défaut.

Dans l'armée prussienne on trouvait des bataillons et des escadrons de volontaires et de landwher mêlés sous le nom de chasseurs, tirailleurs ou partisans, et pour un tiers à peu près, aux milices du premier ban, à des brigades de l'armée permanente. C'étaient, comme dans nos armées républicaines de l'an II et de l'an III, des soldats exercés, des officiers brisés à l'expérience des batailles, se mêlant à des volontaires et à des réquisitionnaires de fraîche date, afin de les guider au feu, et recevant d'eux en échange une flamme patriotique, une ardeur belliqueuse que les fatigues ou les revers, l'habitude d'une longue obéissance passive dans la vie énervante des gar-

nisons, n'avaient pas encore attiédies. Comme chez les Français, on retrouvait dans cette armée des soldats pleins de brutalité, de passion, prêts à égorger des prisonniers, des blessés, et c'est à peine si leurs officiers, pour la plupart hommes instruits, pouvaient tempérer ce débordement de fureur. D'autres, et en très-grand nombre, étaient des soldats enthousiastes, dont l'ardeur était plus grande encore. Ils appartenaient aux régiments de landwher, espèce de levée en masse, de garde nationale mobile de la Prusse. C'étaient, pour la plupart, de jeunes volontaires, des étudiants allemands, des membres affiliés de la fameuse société de *Tugend Bund*, soulevés de toute part, en 1813, aux chants des Kerner, des Ruckert, des Tieck, des Arnim et des Brentano, ces Tyrtées de la Teutonie; soulevés à la voix de pasteurs, de philosophes, de professeurs vénérés; à l'appel du célèbre baron de Stein, le chef de leur affiliation, ministre et administrateur habile, dont les réformes libérales, avec celle de ses successeurs Arndt et Jahn, avaient réveillé partout l'esprit patriotique et l'élan démocratique des populations prussiennes. Entraînés, excités par ces trois hommes d'État, ces jeunes gens avaient pris de toute part les armes et s'étaient organisés en bataillons intrépides, sous la direction de l'illustre Scharnhorst, autre âme de feu, qui trouva la mort à Lutzen. Ils s'étaient armés aux noms de liberté, d'honneur et de patrie, électrisés par l'exemple mémorable qu'avaient montré, aux deux extrémités de l'Allemagne, quatre ans auparavant, les héroïques chefs de partisans Hoeffer, Speckbaker, Schill, Doerneberg et le duc de Brunswick. Jurant d'imiter le dévouement de ces hommes de cœur, ils avaient résolu de combattre jusqu'à la mort le tyran de l'Europe, et, par leur intervention fanatique, ils n'avaient pas peu contribué aux succès de la coalition lors des événements de 1813 et de 1814. Ils se rappelaient le désastre d'Iéna, leur patrie humiliée, abaissée et ruinée; les

populations allemandes, si douces, si placides, pillées (1), insultées, leurs sœurs et leurs mères outragées; l'infortunée reine de Prusse enlevée par une mort prématurée à l'amour de ses sujets et descendant dans la tombe sous le coup des insultes de Napoléon et des malheurs de sa maison. Ils se rappelaient ces 7,139 fonctionnaires de la Prusse méridionale réduits à la misère par suite des changements opérés par la paix de Tilsitt; la libre et riche cité de Hambourg expiant la joie d'avoir été un moment affranchie du système continental et de l'oppression de la police bonapartiste par 40 millions de contributions, le pillage de sa banque, l'exil de 25,000 des siens, la démolition de leurs habitations et l'exécution militaire de douze de ses plus courageux citoyens, en représaille aveugle de quelques excès populaires. Ces jeunes gens avaient présents à leur mémoire non-seulement toutes ces humiliations, ces malheurs, mais encore d'autres affronts subis par leur patrie, où l'on avait vu l'ascendant de la force et des exploits d'un conquérant étranger dégradant, avilissant et corrompant tout, jusqu'au grand Gœthe, jusqu'à l'illustre historien Jean de Muller et au littérateur Zchokke, tandis que la langue, la littérature, les modes, les mœurs légères et l'incrédulité françaises s'implantaient au sein de l'austère Germanie, et qu'à la cour de Westphalie un jeune roi frivole vivait dans le scandale et la licence, livré aux inspirations d'un Pigault-Lebrun, le plus cynique des romanciers.

(1) Il faut savoir être juste, même à l'égard de ceux qu'on aime le moins. La conduite des Prussiens, lorsqu'en 1814 et en 1815 ils envahirent la France, ne fut qu'une représaille des excès commis chez eux par nos soldats. Tous nos anciens officiers en faisaient l'aveu. Voir, entre autres ouvrages à ce sujet, le *Journal de la Campagne de Russie en* 1812, par M. de Fezensac, lieutenant général, et les *Souvenirs militaires et intimes du vicomte Pelleport.*

Les jeunes volontaires allemands avaient dans leur sein Karl Ludwig Sand, le fanatique austère et pieux qui crut, en 1819, venger dans le sang du renégat Kotzebüe la cause trahie de la civilisation et de la liberté. Avec eux marchait aussi le fils de ce malheureux Palm, libraire de Nuremberg, fusillé à Braunau le 16 août 1806 pour avoir publié, antérieurement à l'invasion française, une brochure où était plaidée chaleureusement la cause de sa patrie (1), crime d'autant plus odieux qu'un récent article du *Moniteur français* (du 22 janvier 1806), aussi mensonger qu'impudent, assurait que la liberté de la pensée était la conquête du siècle et qu'en France il n'existait pas de censure! Les jeunes Allemands avaient encore présent à leur esprit le souvenir de cet exécrable attentat, puis celui de la mort d'un des leurs, de Staps, ce jeune fanatique aussi fusillé malgré sa tendre jeunesse, sa douceur, sa piété, son amour, ses vertus, son égarement, et à cause de cet égarement.

Pour ces jeunes enthousiastes, imbus de l'esprit de progrès et d'indépendance de la philosophie allemande, Napoléon était le tyran de la France, le fléau de l'Europe, l'homme qui, après avoir usurpé, dans l'intérêt de sa vanité et de son ambition, le gouvernement de son pays, avait arrêté le rayonnement d'idées sublimes que la Révolution française avait fait éclore, et substitué partout à la sainte préoccupation du progrès social le mutisme et l'obéissance passive, les idées sauvages de guerre et la nécessité de re-

(1) Cet écrit, intitulé *l'Allemagne dans son profond abaissement*, avait pour auteur M. Gentz. En 1808, un général russe, Guillaumensches Duboscage, qui avait publié à Hambourg une *Histoire de Suwarow*, vit mettre son livre sous les scellés, parce qu'en célébrant la gloire de l'illustre général moscovite, il n'avait point parlé de celle de Bonaparte, personnage toutefois bien étranger à la carrière de Suwarow. (Voyez une préface qui fut ajoutée postérieurement aux exemplaires de cet ouvrage.)

courir à l'emploi de la force brutale pour sauver les nationalités menacées. Pour ces enfants de la méditative, studieuse et profonde Allemagne, pour ces intelligences cultivées, accoutumées à toutes les spéculations de la pensée, les milices superbes de Napoléon, les soldats intrépides qui avaient si souvent vaincu, dominé, vexé, foulé le sol germanique, n'étaient pour la plupart que des prétoriens ignares, pleins d'outrecuidance et de brutalité, à qui il fallait à toute force donner de sévères leçons. Pleins du fanatisme de la liberté et de la philosophie, égarés par les fallacieuses promesses de constitution et d'indépendance que leur avaient faites leurs souverains, ces jeunes gens avaient marché contre la France animés des mêmes passions, des mêmes idées que nos volontaires de 93 avaient montrées contre les potentats de l'Europe. Aussi, fortifiés par cette croyance qu'ils étaient à leur tour les soldats de l'idée, des baïonnettes intelligentes combattant contre les geôliers de la pensée qui opprimaient la terre de la Révolution, le pays de Descartes, de Voltaire et de Rousseau, ils avaient montré dans les précédents événements un courage, une constance, une activité admirables. Ces vertus militaires, ils avaient résolu de les déployer encore. Pleins d'arrogance comme le reste des Prussiens, ils chantaient hautement leurs triomphes passés, leurs victoires de Gross-Beeren, de Dennewitz, de la Katzbach, de Leipsick, de la Rothière et de Montmartre, leur entrée dans Paris la grande ville, et, comme tous les Allemands, ils avaient juré de ne plus reculer devant ce qu'ils appelaient les prétoriens de France. Ils avaient pour généralissime Blücher, le vainqueur de Wahlstadt, le héros du peuple, l'idole de l'armée, vieillard éprouvé par l'adversité, que distinguaient un caractère indomptable et une nature entreprenante, ce qui l'avait fait surnommer par ses soldats *le maréchal Vorwærts*, c'est-à-dire *le maréchal en avant!* Gneisenau et Grolmann, l'un chef d'état-major, l'autre quartier-maître

de l'armée prussienne; Bulow, le héros de Lukau, de Gross-Beeren et de Dennewitz; le Saxon Thielmann, Ziethen, de Pirch, Muffling, chefs habiles et vénérés, qui, comme Blücher, joignaient à leur autorité militaire un grand ascendant moral et politique, marchaient à la tête des jeunes volontaires, et sous de tels chefs, imbus comme eux de l'esprit de la nouvelle Allemagne, ils ne doutaient nullement de vaincre ou d'opposer une barrière momentanée aux pas du conquérant, en attendant qu'il fût submergé sous le flot irrésistible des peuples et des rois. Dans la prévision de la guerre qui allait éclater, ils allaient tous les jours s'exercer au dur métier des armes sur les rives montueuses de la Sambre et de la Meuse. Tous, volontaires noirs, chasseurs verts, vêtus de la tunique allemande et du petit schako ombragé de plumes de coq, se rendaient à leurs évolutions militaires en répétant harmonieusement, en chœur et en musiciens exercés comme on l'est dans leur pays, les nouveaux refrains de leurs poëtes nationaux, refrains auxquels ils mêlaient le son de leurs retentissantes fanfares, de leurs bruyants clairons.

Telle était la situation d'esprit, le moral de l'une et de l'autre des trois armées qui allaient s'entre-choquer. Chez les Français, un enthousiasme ou un dévouement à toute épreuve, soit pour la cause de la patrie, soit pour celle de Napoléon; après cela, l'habitude des combats, du moins chez la plupart, une supériorité, une aptitude militaire marquée, et par-dessus tout cette bravoure intrépide, cette fougue, cette vivacité sans pareille, cette promptitude d'élan qui est le propre de la nation française, nation qui doit à son tempérament sanguin, à sa nature mobile, à l'usage du vin, d'être le peuple le plus admirablement doué pour l'action de tous les peuples de la terre. Dans l'armée anglaise, du courage calme et froid, de l'habileté et une grande expérience militaire, un grand amour-propre national, le mépris du despotisme; chez les Prussiens,

de la haine, de l'enthousiasme, le fanatisme de la liberté, l'orgueil d'avoir été vainqueurs et la résolution de ne plus se laisser vaincre. Aussi, avec de telles dispositions de part et d'autre, on doit penser combien devait être grande et acharnée, sanglante, la lutte qui allait s'ouvrir.

VI.

L'armée prussienne, forte de 124,074 hommes et de 312 bouches à feu, se partageait en quatre corps, comprenant chacun quatre divisions ou brigades d'infanterie, une de cavalerie et de 10 à 12 batteries d'artillerie. Le premier, commandé par le général Ziethen et fort de 32,692 combattants, bordait la Sambre depuis Lobbes jusqu'au delà de Charleroi, ayant Fleurus pour point de concentration; le deuxième, commandé par le général de Pirch et fort de 32,704 hommes, était à Namur et aux environs; le troisième, commandé par Thielmann et fort de 24,456 soldats, bordait la Meuse autour de Dinant et devait se concentrer à Ciney; le quatrième enfin, au nombre de 31,102 combattants, occupait, sous les ordres de Bulow, la ville de Liége et son voisinage. L'armée anglo-hollandaise, commandée par lord Wellington, était divisée en trois grands corps, dont deux d'infanterie et un de cavalerie, en tout 95,503 hommes et 186 canons. Le premier de ces corps, sous les ordres du prince d'Orange, se composait de deux divisions anglaises et de deux divisions hollando-belges, qui avaient pour point de réunion Enghien, Soignies, Braine-le-Comte et Nivelles, et pour quartier-général Braine-le-Comte. Le deuxième corps était commandé par le général lord Hill, dont le quartier général était à Bruxelles. Il se composait de quatre divisions anglo-hanovriennes et des troupes du duché de Brunswick, et ces cinq divisions avaient pour point de

réunion Bruxelles, Ath, Hal et Gand. La cavalerie, qui avait Grammont pour quartier général, était commandée par lord Uxbridge. Le grand parc de réserve était cantonné autour de Gand. Deux brigades anglo-hanovriennes occupaient Anvers; trois autres étaient à Oudenarde, à Nieuport et à Ostende; trois brigades hollando-belges occupaient Erpe, Termonde et Ostende. Certes, les différents corps anglais étaient trop disséminés, occupaient une ligne trop étendue, et c'est là un des reproches qu'on a faits au duc de Wellington. Ce général, qui, en considération de ses victoires en Espagne, de sa prudence, de sa fermeté et de son expérience militaire, avait été placé à la tête des troupes coalisées de la Belgique, ne fit pas, par là, au dire de quelques auteurs, preuve d'habileté et de prévoyance. Il est vrai qu'on a allégué pour sa justification que ses troupes étaient dans la position d'une armée qui est sûr la défensive, qui a toutes ses frontières à garder, et qui ne peut ni ne doit se concentrer à l'avance sur aucun point, dans l'ignorance où elle est de celui où elle sera attaquée; que d'ailleurs, sa base d'opérations étant la mer, il ne pouvait faire autrement que de tenir des troupes de ce côté, afin de ne point se laisser couper d'une base aussi indispensable. Mais il était visible que Napoléon, vu les divers points de la frontière où étaient cantonnées ses troupes de ligne, attaquerait par Mons ou par Charleroi, et l'impartialité oblige à dire que, dans l'un et l'autre cas, Wellington ne pouvait avoir la latitude nécessaire pour appeler à lui assez à temps les troupes trop éloignées, trop disséminées de son aile droite, et surtout d'y réunir son artillerie et sa cavalerie, que, par une imprévoyance impardonnable, il avait laissées en partie éparpillées loin de l'infanterie, à laquelle ces armes doivent prêter constamment et au premier appel un prompt secours. Quant à cette raison que la mer était sa base d'opérations, le point seul par où il pouvait communiquer avec

l'Angleterre, on doit y répondre par cette considération : que la mer se retrouverait aussi bien en Hollande qu'à Ostende et à Anvers, dans le cas où Napoléon se portât dans la direction de ces villes.

La marche de Napoléon et de sa garde, de Paris à la frontière, et la concentration de ses troupes entre Philippeville et Maubeuge avaient été si rapides et si secrètes que pas le moindre bruit n'en avait transpiré à Bruxelles. Les Anglais et les Prussiens, mais les Anglais surtout, étaient dans la plus complète sécurité, ne s'attendant pas à une si brusque agression des Français et espérant demeurer paisibles dans leurs cantonnements jusqu'au 1er juillet, jour fixé pour l'entrée en France des armées alliées. Napoléon, à qui cette quiétude des troupes ennemies, ainsi que leurs positions, fut révélée par les rapports des affidés qu'il avait envoyés en Belgique, en fut dans la plus grande joie. Ainsi, il avait pu porter des masses sur le front des armées anglaise et prussienne, sans que celles-ci en fussent informées, et il pouvait, en toute assurance, marcher à la réalisation de ses plans audacieux. On voit par ses mémoires qu'il s'était proposé de tomber comme la foudre sur le corps de Ziethen qui gardait la Sambre, de le détruire, de détruire les autres forces prussiennes au fur et à mesure qu'elles se présenteraient devant lui, soit isolées, soit concentrées, et il prévoyait qu'il aurait l'un et l'autre de ces avantages, Blücher étant, dit-il, plus rapproché de lui, ayant un caractère plus prompt, plus décidé, plus téméraire que Wellington qui, avant tout, était l'homme des marches lentes et circonspectes ; et Napoléon, avant de se porter vers celui-ci, pensait avoir le temps de disperser et de détruire l'armée prussienne, qui, quoique moins disséminée que l'armée anglaise, l'était par trop encore et n'avait pris sur son front, pas plus que l'armée coopératrice, la moindre précaution défensive.

VII

En conséquence, le 15 juin, pendant la nuit, l'armée française reçut l'ordre de s'ébranler, à la pointe du jour, par trois directions, et d'aller passer la Sambre à Charleroi, en deçà et au delà, sur une étendue de deux lieues. Par suite de cet ordre de marche, Reille à gauche, Vandamme au centre, Gérard à droite, se tinrent prêts à partir de Leers-Fosteau en avant de Thuin, de Barbançon et de Philippeville, lieux de leurs bivacs, le second ayant en tête, comme avant-garde, le corps de cavalerie Pajol, dont une division, celle de Domon, devait s'ébranler à deux heures et demie. D'Erlon, partant de Solre-sur-Sambre, dut suivre le mouvement de Reille, en évitant de passer sur la rive gauche de la Sambre, afin de ne point donner l'éveil aux Anglais et en s'arrêtant, retards malhabiles, à Thuin, à l'abbaye d'Alnes et à Marchiennes, pour y élever des têtes de pont. Lobau à quatre heures, la jeune garde à cinq, les chasseurs de la garde à cinq heures et demie, puis les grenadiers de la garde une heure plus tard, puis enfin la cavalerie de la garde à huit heures et demie, devaient se mettre en route sur les pas de Vandamme. Pour qu'il n'y eût pas d'encombrement, les corps de cavalerie Excelmans, Kellermann et Milhaud reçurent l'ordre de partir à cinq heures et demie et de marcher par des chemins de traverse sur les deux côtés de la route que devait suivre la colonne du centre. Tous les bagages furent mis à la suite de l'armée. Chaque division d'infanterie dût avoir avec elle son artillerie, toutes leur ambulance. Il fut enjoint, en outre, aux généraux Pajol, Reille, Vandamme et Gérard, de faire marcher les sapeurs de leurs corps d'armée après leur 1er régiment d'infanterie légère, afin qu'ils frayassent,

partout où besoin en serait, un libre passage aux troupes. De leur côté, les généraux du génie Rogniat et Haxo reçurent l'ordre de se porter avec les marins, les sapeurs de la garde, à la suite du 1er régiment de Vandamme (1). Par cet ordre de marche, Napoléon se proposait, ainsi que nous l'avons dit, de surprendre et d'écraser le corps de Ziethen, qu'il avait devant lui, de forcer les passages de la Sambre, ou de les rétablir en un clin d'œil si l'ennemi les détruisait. Il se proposait, en outre, selon toute apparence, d'arriver le plus tôt possible aux Quatre-Bras et à Sombref, débouchés, points de communication et de concentration probables des armées prussienne et anglaise, d'empêcher par là leur jonction, de les forcer à reculer au delà de Bruxelles pour se réunir, ou bien, s'ils ne le faisaient, de s'exposer à être battus isolément.

L'exécution de cet ordre de marche fut d'abord contrariée par des circonstances malheureuses qui vinrent en atténuer quelque peu les bons résultats. D'Erlon fut lent dans ses mouvements et n'arriva que très-tard le soir sur les pas de Reille, qui, de son côté, fut loin de montrer la promptitude convenable. Vandamme, au lieu de partir à trois heures, par suite d'un fâcheux accident (2), de son

(1) Voyez cet ordre de marche dans Damitz et dans les pièces justificatives de l'*Histoire des campagnes de* 1814 *et de* 1815, de Guillaume de Vaudoncourt.

On le trouve aussi dans les pièces justificatives de Grouchy, où ce maréchal a inséré la copie du registre d'ordre de l'état-major de l'armée, dont l'original est au dépôt de la guerre. Depuis 1856, où ceci fut écrit pour la première fois, d'autres ouvrages ont paru en France contenant les mêmes documents officiels. L'espace ne nous permettant pas de reproduire ces documents, nous renvoyons le lecteur à ces ouvrages.

(2) La cause du retard de Vandamme fut due à une chute de cheval qui, en amenant la fracture de la jambe de l'officier por-

inintelligence de la situation et de son manque d'initiative, ne partit qu'à six, ce qui força Napoléon à marcher à sa place en tête de la garde. Gérard eut les mêmes retards que Vandamme et prit une fausse direction. De plus, son corps d'armée fut, au moment du départ, té-

teur des ordres destinés au général, en retarda la transmission. Le général du génie Rogniat, à qui il avait été prescrit de se rendre à la suite du premier régiment de Vandamme, vers le pont de Charleroi, avec la compagnie des sapeurs et celle des marins de la garde, afin de rétablir ce pont en cas qu'il fût détruit, ne voyant pas, à partir de trois heures, le moindre mouvement dans le corps de Vandamme, se rendit chez ce général pour lui en marquer son étonnement. Il trouva celui-ci au lit et n'ayant encore reçu aucun ordre. Il se passa alors, dit Hippolyte de Mauduit, un colloque assez vif de part et d'autre. « Vandamme, ne voulant tenir aucun compte des instances du général Rogniat, dont il devait cependant protéger la marche et au besoin les opérations, ainsi que le prescrivaient les instructions écrites de celui-ci, Rogniat lui montra ces instructions en lui disant : *Voyez et lisez que vous devez me précéder et surprendre l'ennemi afin de lui ôter le temps de détruire le pont de Charleroi.* » — « Je n'ai point d'ordre de l'empereur, je ne puis donc quitter ma position, » lui répondit Vandamme. Il se leva néanmoins, mais tout en persistant dans son refus de s'en remettre aux instructions écrites, et pourtant si formelles, qui lui étaient communiquées. Ne pouvant rien obtenir, le général Rogniat se décida à franchir la frontière avec ses deux compagnies et son demi-équipage de pont, sans autre appui que la cavalerie d'avant-garde. (Voir à ce sujet la *Campagne de Waterloo*, par E.-F. Janin, colonel d'état-major ; Paris, 1820.)

Gérard, pas plus que Vandamme, ne reçut à son heure l'ordre de marche qui le concernait, et on voit, par la défection de Bourmont, qu'à cinq heures du matin la division de celui-ci n'avait pas encore quitté ses bivacs. A quoi attribuer ce nouveau retard ? Est-ce à la négligence du major-général de l'armée ? On ne sait. Toutefois, ce qu'on est en droit de reprocher à celui-ci, c'est d'avoir confié la transmission d'un ordre impor-

moin d'une défection fameuse dans l'histoire de ces jours néfastes : nous voulons parler de la désertion à l'ennemi du général Bourmont, qui commandait à Florennes la droite de Gérard.

VIII

Bourmont, comte de Gaisme, était un ancien émigré de l'armée de Condé. Il avait commandé les chouans comme major-général, ce qui n'avait pas empêché Napoléon de le nommer, avec le plus grand empressement, colonel en 1809, à l'époque où il laissait tant de braves généraux républicains dans l'oubli et la pauvreté. Au retour de Louis XVIII, il avait été nommé général de division et s'était montré très-attaché aux Bourbons. Cela n'avait pas encore empêché Napoléon de lui maintenir son grade dans l'armée active, à la sollicitation du maréchal Ney et malgré les représentations de son ministre de la guerre, l'honnête et austère Davoust. Bourmont paya ces marques de confiance en passant à l'ennemi, le 15 juin à 5 heures du matin, accompagné de l'adjudant commandant Clouet, de l'officier d'état-major Villoutreys et de trois aides de camp. Il quitta ses troupes encore bivaquées et, sous l'apparence d'aller faire une reconnaissance, il galopa droit aux avant-postes prussiens. Cette défection coupable eut une certaine influence sur les événements de la campagne. Elle sema la défiance dans les rangs de l'armée française, prédisposa

tant à un seul officier, qui, un accident survenant, se trouvait ne pouvoir accomplir sa mission au moment prescrit. Cette faute grave devait se reproduire du reste dans tout le cours de la campagne, et l'impartialité historique nous oblige à le déclarer.

le soldat à voir de la trahison partout et, par conséquent, le rendit plus accessible aux découragements et aux terreurs paniques (1). Mais il n'est pas vrai, comme on l'a prétendu, que Bourmont porta à l'ennemi le plan de campagne de l'armée française. Il venait de Metz à la tête d'une division de notre extrême droite et ne pouvait pas plus connaître ce plan que la direction prise par chacun des autres corps. Il n'est pas vrai non plus qu'il prévînt l'ennemi plus tôt qu'il ne l'aurait été de l'approche de l'armée de Napoléon. Le 14 au soir, les mou-

(1) Bourmont, depuis, a cherché à se réhabiliter de ce fait de défection, prétendant qu'il n'avait fait que quitter l'armée pour aller joindre le roi à Gand. En 1840, nous avons vu partout en France des hommes colporter sa justification, justification mise au jour par ses fils. Un général qui, au moment d'une marche en avant, passait dans le camp opposé, désorganisait par là le corps auquel il appartenait, entachait la responsabilité de ceux qui avaient répondu pour lui, et devenait pour l'armée une cause de défiance générale; qui, de plus, par le fait même de sa défection, avertissait une fois de plus l'ennemi de l'attaque inopinée qui le menaçait, n'avait, selon ses justificateurs, commis aucun acte condamnable. M. Thiers, en signalant la défection de Bourmont, l'appelle simplement une faute et s'applique à atténuer l'odieux de cette faute. Les Prussiens, eux, tout ennemis de Napoléon qu'ils étaient, n'ont pas laissé que de qualifier la conduite de Bourmont comme elle le méritait. Quand, le 15 juin, ce général eut rencontré Blücher vers les quatre heures de l'après-midi à Sombref, le feld-maréchal le reçut froidement, et comme des officiers de son entourage lui faisaient remarquer, pour provoquer un meilleur accueil de sa part, la cocarde blanche que Bourmont portait à son chapeau. « Qu'importe la cocarde, répartit Blücher, un coquin est toujours un coquin ! » (Damitz.) Napoléon, de son côté, s'entretenant de cette défection avec ses lieutenants à Charleroi et à Fleurus, leur dit : « On a beau faire, les *bleus* sont des bleus et les blancs seront toujours des blancs. » Certainement. Mais alors pourquoi fourrait-il partout des blancs, dans son gouvernement et ses administrations?

vements de cette armée avaient été aperçus en avant de Beaumont, de Philippeville et en deçà de Thuin par les avant-postes du général Ziethen, et celui-ci, averti d'ailleurs par de simples soldats déserteurs, en avait informé Blücher qui, dès 11 heures du soir, ce même jour, avait fait expédier à ses troupes des ordres de concentration et de marche sur Sombref et s'était porté, en les attendant, vers Charleroi. Bourmont le rencontra à Sombref et en reçut l'accueil glacial qu'un chef, déserteur de son drapeau en face de l'ennemi, était en droit d'attendre d'un vieux soldat et d'un brave. Blücher laissa le transfuge Bourmont partir aussitôt pour Gand, où était le roi Louis XVIII, et ne changea en rien, après l'avoir vu, les dispositions qu'il avait déjà prises. Aussi, quand Napoléon dit dans ses mémoires que sans la trahison du général qui, le 14 juin, sortit de nos rangs et courut avertir l'ennemi, il dispersait et détruisait toutes ses bandes, sans qu'elles eussent pu se réunir en corps d'armée, il avance, comme on le voit, un fait bien peu conforme à la vérité. Mais nous reviendrons plus loin sur ce fait, qui n'eut pas lieu, comme l'a affirmé Napoléon, le 14, mais le 15.

IX

Malgré les retards de Reille, de d'Erlon, de Vandamme et de Gérard, les Français s'avancèrent avec confiance et un élan admirable à la rencontre de l'ennemi. Leurs colonnes, au fur et à mesure qu'elles débouchaient devant l'empereur, à travers les côteaux boisés qui couronnent en ces lieux les affluents de la rive droite de la Sambre, le saluaient de leurs acclamations. Ces acclamations, mêlées à des refrains guerriers, aux vivats des paysans Belges, qui en cette contrée ont toujours eu le

cœur français, allaient se répercuter dans les échos des vallons et des bois et remplissaient d'effroi les vedettes prussiennes. Ainsi, en 1794, la même contrée avait vu s'avancer les bataillons enthousiastes de Kléber, de Marceau et de Duhesme. Celui-ci, comme tant d'autres vieux soldats, saluait avec joie des lieux parcourus et illustrés au service de la grande république. Tous faisaient des vœux pour que le Dieu des batailles bénit encore une fois les drapeaux de la France.

X

Comme toujours, le premier choc de l'armée française fut irrésistible. Reille culbuta les avant-postes de la deuxième brigade de Ziethen, celle de Pirch II, à Lobbes et à Thuin (1), et les refoula, par la rive droite, sur Marchiennes-au-Pont, point de concentration de cette brigade. Les Prussiens, dans leur fuite, s'arrêtèrent sur les bords de l'Heure, résolus à disputer la forte position de Montigny-le-Tilleul, comme l'avaient fait à pareil lieu, vingt et un ans auparavant, les Autrichiens. Là, deux de leurs escadrons de dragons furent taillés en pièces, et un de leurs bataillons, le 2e de landwher westphalienne, fut enveloppé par un escadron de chasseurs-lanciers du général Piré et fait prisonnier. Mais ce bataillon était composé d'étudiants allemands, de ces jeunes enthousiastes qui, comme nous l'avons dit, étaient animés des plus furieuses passions contre Napoléon. Tandis que les lanciers continuaient leur route, laissant les prisonniers à la garde d'un certain nombre d'entre eux, les jeunes gens ressai-

(1) On voit encore au pignon de la maison d'un médecin de cette ville l'un des premiers boulets qui furent tirés. Ce fut le premier de la campagne.

sissent leurs armes et recommencent le combat. Les lanciers, forcés de plier, vont chercher quelque renfort et reviennent aussitôt à la charge avec une furie et une impétuosité terribles. Mais l'acharnement que les Prussiens mettent à se défendre n'est pas moins grand. Enfoncés plusieurs fois, ils reforment leurs rangs sur les pas des lanciers qui passent et repassent à travers leur carré, tandis que celui-ci se referme à chaque fois avec une promptitude et une ténacité sans exemple. Cette lutte eût ainsi duré jusqu'à extinction de combattants, si les Prussiens, apercevant dans le lointain le gros des forces françaises qui arrivait, ne s'étaient rompus d'eux-mêmes pour fuir. Mais ils furent poursuivis par les cavaliers français et massacrés jusqu'au dernier. Ce combat, prélude de la grande lutte qui allait s'engager, montra combien elle serait implacable et tenace de part et d'autre.

La cavalerie du général Pajol, qui formait l'avant-garde du centre, rencontra les mêmes résistances aux abords de Charleroi. Des bataillons prussiens, appartenant à la même brigade que ceux qui s'étaient défendus à Thuin et à Montigny, sans se laisser arrêter par leur isolement et l'impossibilité où ils étaient d'être secourus, s'y formèrent en carrés et s'y défendirent en désespérés. Il fallut que le colonel Desmichels, à la tête des 4e et 9e chasseurs, dirigeât sur eux des charges multipliées. La moitié des carrés mit bas les armes, mais le reste se sauva au delà du pont de Charleroi et essaya de s'y défendre encore en se barricadant. Là, les Prussiens repoussent, par un feu de mousqueterie fort bien nourri, les sapeurs et les marins de la garde qui avaient accompagné au pas de course la cavalerie Pajol, dans l'intention de rétablir le pont en cas que l'ennemi le détruisît. Mais bientôt Pajol, débouchant vers le pont, s'élance pour les soutenir : une digue est comblée, les palissades

du pont sont renversées et Pajol, trouvant le passage libre, pénètre dans la ville malgré une grêle de balles. Les Prussiens défendent les hauteurs de la rive gauche de la Sambre comme ils en ont défendu les abords. Chaque maison, un simple talus, le plus petit accident de terrain, sont pour eux autant de points de résistance. Mais ils sont repoussés à la fois de Marchiennes-au-Pont par le corps de Reille, qui y a franchi la Sambre, et des hauteurs de Charleroi par la cavalerie Pajol. Une de leurs colonnes est poussée sur la route de Bruxelles. Pajol la fait poursuivre par la brigade de cavalerie Clary, que renforce aussitôt le général Lefebvre-Desnouettes, avec les chasseurs et les lanciers de la garde et ses douze pièces de canon. Une autre colonne se rallie sur les hauteurs de Gilly; Pajol s'apprêtait à fondre encore sur elle, quand il reçut l'ordre de s'arrêter et d'attendre des renforts. Il n'en avait pas eu besoin jusque-là. Rien ne lui annonçait une résistance dangereuse, et il aurait fort bien pu se porter jusqu'à Fleurus, c'est-à-dire à la même distance de Charleroi où étaient arrivés les chasseurs du général Clary. Il est toujours bon à une armée en marche de se faire éclairer le plus loin possible, afin de connaître les mouvements importants de l'ennemi.

XI

Il était midi. Le gros de l'armée française, qui avait commencé à s'ébranler à trois heures du matin, arrivait enfin sur la Sambre. Napoléon venait d'entrer à Charleroi avec la garde, dont il avait pris le commandement immédiat à la place du maréchal Mortier, qui, nous le verrons tout à l'heure, était demeuré à Beaumont. Arrivé au delà de la Sambre en même temps que la cavalerie de Grouchy, il fit partir une division de jeune garde à pied pour

servir de réserve à Pajol, avec ordre d'en détacher un régiment pour soutenir Lefebvre-Desnouettes, et envoya l'ordre de demeurer sur la défensive, et cela quand la situation voulait qu'on poursuivît l'ennemi à outrance, quand Napoléon avait assez de forces pour le faire et l'oser, Blücher, selon lui, étant encore bien loin de concentrer ses troupes, et le corps de Ziethen ayant dans ce moment-là, sur la gauche des Français, sa première brigade en retard dans son reploiement de Fontaine-Levecque sur Fleurus, brigade qu'on pouvait avec un peu de promptitude facilement couper (1). Mais il s'obstina à attendre Vandamme, qui, on a vu pourquoi, était en retard et n'arriva à Gilly qu'à trois heures, et Reille, à qui il fallut une marche de quatre heures du matin à midi pour franchir les deux lieues et demie qui séparent Thuin de Marchiennes (2).

Ayant ainsi donné à ses colonnes l'ordre de s'arrêter dans la poursuite de l'ennemi, et pendant que la cavalerie de Grouchy et sa garde achevaient de défiler sur la rive gauche de la Sambre, il s'assit sur une chaise à l'entrée d'une cour qui était située à la partie haute de Charleroi, à l'embranchement des routes de Bruxelles et de Na-

(1) « Chacun se demanda la cause de cette halte si brusque que l'on nous ordonna à la sortie de Charleroi, après nous avoir fait précipiter notre marche, et surtout alors que nous apercevions l'ennemi en position au-dessus de Gilly..... Celui ci n'avait que 7 bataillons, 8 pièces de canon et un régiment de dragons; mais il profita *du loisir* qu'on lui faisait si gratuitement pour embarrasser la route par quelques abatis d'arbres. »

(Hippolyte DE MAUDUIT, *Histoire des derniers jours de la grande armée.*)

(2) Il n'y a pas plus de cinq lieues de Charleroi aux lieux où se trouvaient les corps de l'armée française les plus rapprochés de l'ennemi. Mais Napoléon avait ordonné qu'on s'amusât à faire des têtes de pont aux divers passages de la Sambre.

mur, et s'y endormit, sans que les vivats des soldats qui passaient devant lui en agitant leurs armes pussent le réveiller (1). Vers trois heures, quand Reille enfin eut franchi le Piéton, fut arrivé devant Gosselies, y eut fait jonction avec Lefebvre-Desnouettes, chassant devant lui la première brigade de Ziethen, qui s'était repliée du poste qu'elle occupait à Fontaine-Levecque, Napoléon fut arraché à son sommeil. Grouchy, inquiet de son inaction, de ne pas le voir comme d'habitude se porter vers le point où la situation le réclamait, était accouru vers lui. Ayant trouvé, lors d'une reconnaissance, que l'ennemi se retranchait au delà de Gilly, le maréchal en était venu avertir l'empereur (2). Apprenant cette circonstance, puis en même temps que Gérard, retardé par l'embarras des chemins et une fausse direction prise par lui, arrivait aux abords de Charleroi, Napoléon fit dire à ce dernier d'aller passer la Sambre à Châtelet avec ses troupes, de marcher de là par la route de Fleurus, afin de contribuer, s'il le fallait, à l'attaque qu'on se préparait à porter contre les Prussiens (3). Cela fait, il se borna à aller reconnaître avec Grouchy la position que l'ennemi occupait. Mais les Prussiens avaient profité du loisir qu'on leur avait laissé. C'est l'expression même de Damitz, leur historien officiel. Ils s'étaient barricadés et avaient pris position sur le revers des collines boisées qui sont au delà de Gilly. Napoléon, comme toujours, afin d'épargner sa garde, évita de les faire forcer par la cavalerie de Grouchy et la jeune garde qu'il avait sous la main. Il préféra attendre que Vandamme fût en ligne et courut hâter l'arrivée de ses dernières colonnes (4),

(1) Ce fait est ouvertement attesté par le colonel de Baudus, aide de camp de Soult, dans ses *Mémoires*. Voyez à la fin de ce chapitre.

(2) Voyez les *Mémoires* et les pièces justificatives de Grouchy.

(3) Registre d'ordre de l'armée.

(4) *Idem.*

hésitations, tâtonnements inutiles, pertes de temps nouvelles devant un ennemi qu'on savait bien n'être pas en force suffisante et dont l'attitude n'avait pour objet que de masquer les mouvements de concentration du feld-maréchal Blücher. Telles furent les premières fautes de Napoléon. Cette persistance à ne point se servir de sa garde, si ce n'est à la fin des grandes batailles, devait se renouveler aux Quatre-Bras et à Waterloo, quand, pour frapper à temps un coup décisif, il eût été urgent de s'en servir. On verra que, pour avoir été trop ménagée, la garde fut obligée de se sacrifier tout entière en pure perte le 18 juin. A la Moskowa, boucherie humaine prolongée, l'armée russe dut ainsi son salut à l'inertie de la garde. Mais Napoléon, qui avait voulu là encore ménager ce corps d'élite, n'y gagna rien, car l'armée russe non détruite devait bientôt, avec les frimas, avoir bon marché de ces soldats privilégiés (1).

XII

Mais d'autres fautes avaient été commises dans la préparation de la campagne. La première était d'avoir appelé le maréchal Soult au poste de major général de l'armée; la seconde, d'avoir choisi pour ses lieutenants les maréchaux Mortier et Ney et de n'avoir appelé celui-ci qu'au dernier moment, seulement à la veille de son départ pour la frontière, quand le maréchal ne pouvait avoir ni le temps d'étudier les lieux où il allait combattre, ni de prendre une parfaite connaissance des plans et des des-

(1) Notre impartialité nous oblige à dire que le second Empire n'a point eu à se reprocher ces fautes. A Sébastopol comme à Magenta, la garde a été employée sans préférence, au besoin, dans les circonstances les plus meurtrières.

seins de l'empereur ainsi que du caractère des généraux qu'il allait commander.

Soult, nommé ministre de la guerre par Louis XVIII, avait par ses rigueurs envers ses anciens compagnons d'armes, son affectation de royalisme outré, exaspéré le peuple et l'armée. C'était lui qui avait rétabli les aumôniers dans les régiments. Lors de la cérémonie expiatoire du 21 janvier, on l'avait vu, un cierge à la main, simuler les génuflexions et les dévotions d'un sacristain. Quand il s'était agi d'ériger une colonne à la mémoire des émigrés de Quiberon, on l'avait entendu déclarer tout haut qu'il manquait à sa gloire d'avoir été le compagnon d'armes de ces émigrés. Napoléon ayant débarqué sur le sol de France, il l'avait, dans une proclamation, traité d'usurpateur et d'aventurier, ce qui n'avait pas empêché celui-ci de l'appeler encore à son service. L'empereur avait préféré cet illustre caméléon pour être major général de l'armée au maréchal Jourdan, qui pourtant, à cause de son patriotisme éprouvé et des opérations militaires qu'il avait autrefois dirigées aux lieux qui allaient devenir le théâtre de la guerre, était éminement propre pour occuper le poste de major général et pour inspirer aux soldats la plus grande confiance (1). Mais Jourdan était une des illustrations de la République, et ces illustrations portaient ombrage à Napoléon. On ne sait pas au sûr si Soult, le maréchal préféré, fut complétemeut fidèle et dévoué à la cause du gouvernement des *Cent jours*. Ce qu'on sait, c'est que, trois semaines après la catastrophe de Waterloo, on le vit déclarer, en présence du conseil général de la Lozère, qu'il n'avait pas cessé d'être fidèle au

(1) L'empereur, dit Fleury de Chaboulon dans ses *Mémoires*, avant de quitter Paris, avait fait appeler le maréchal Jourdan et en avait tiré une foule de renseignements stratégiques importants.

roi; c'est que sa présence à côté de Napoléon eut une fâcheuse influence sur l'esprit des officiers comme sur celui des soldats. Comme on l'a dit, il leur parut un mauvais génie épiant la fortune sous la propre tente de son maître, qu'il ne pouvait plus, après tant d'insultes, servir avec sincérité ni amitié. Ce qui est certain encore, c'est que l'empereur, qui lui avait ordonné au commencement de juin de faire partir pour la frontière les régiments de cavalerie qui étaient autour de Laon (1), fut tout étonné de les y trouver encore lors de son passage dans cette ville, l'ordre n'ayant pas été transmis. Ce qui est avéré, enfin, c'est la négligence que le nouveau major général de l'armée apporta, les 17 et 18 juin, à s'assurer d'une libre et sûre transmission d'ordres entre Napoléon et le maréchal Grouchy, négligence qui contribua grandement à la catastrophe de Waterloo. Quant à Ney et à Mortier, ils s'étaient aussi fait remarquer par leur royalisme excessif, leur empressement à déserter la cause de leur ancien maître en 1814. Celui-ci avait été nommé pair de France, chevalier de Saint-Louis. Celui-là en 1815, avait consenti à marcher contre Napoléon débarqué, l'appelant un fou suivi de trois cents bandits, et promettant de le ramener dans une cage de fer. S'il avait ensuite fait volte-face, c'était au moment où il avait vu le peuple et l'armée se prononcer pour l'exilé de l'île d'Elbe. Ces actes donnaient la mesure du peu de constance et de caractère de la plupart de ces maréchaux, qui passaient ainsi sans vergogne d'un camp à l'autre, brûlant et adorant tour à tour des

(1) Ce fait est attesté par les déclarations du chef d'état-major du maréchal Grouchy, par celles de ses officiers. Voir aussi le livre d'ordre du maréchal Soult. Voir également l'*Histoire de la Révolution*, de Germain Sarrut, et l'*Histoire des derniers jours* précitée, du capitaine Mauduit (t. I, p. 498). Celui-ci, en divers endroits de son ouvrage, laisse surtout peser des soupçons de trahison sur le maréchal Soult. Nous croyons plutôt qu'il y eut incurie.

idoles contraires. D'ailleurs, riches et au faîte des honneurs, les anciens lieutenants de Napoléon s'étaient laissé amollir, avaient perdu leur énergie. Déjà en 1813 leur maître avait dit d'eux qu'il leur fallait des lits moelleux, de longues nuits, que les fatigues de la guerre étaient devenues trop fortes pour leurs corps affaiblis. Cependant en 1815, au lieu de les congédier, de placer à côté de lui des généraux plus jeunes, plus purs de tout antécédent équivoque, plus actifs et plus dévoués, parce qu'ils avaient de la gloire à conquérir et leur fortune à faire, il préféra appeler autour de lui le duc de Trévise et le prince de la Moskowa. Il lui semblait que par leurs titres de ducs, de princes, de maréchaux, et par leur ancienne renommée, ils exerceraient une plus grande influence sur l'esprit du soldat. C'est ainsi que Napoléon plaçait toujours de vains titres au-dessus de l'ascendant qu'exercent les caractères nobles et vertueux. Il croyait, lui parvenu de la Révolution, qu'il n'y avait pour conduire les Français à la victoire que des ducs, des princes et des comtes, que ceux qui les y avaient déjà conduits. Il ne se rappelait pas les merveilles qu'avaient accomplies autrefois ces jeunes généraux de la République, enfants du peuple, et lui-même dans les immortelles campagnes de 1796. Mortier, appelé à l'armée pour y commander la garde, se sentit tout à coup, à la veille des nouveaux périls qu'il allait courir, atteint d'une goutte sciatique et demeura à Beaumont tandis que l'armée se mettait en marche. Ney, moins accessible aux infirmités du corps, s'était mis en route à l'appel de Napoléon, sans domestiques, sans équipages, sans argent, sans état-major, afin d'arriver plus tôt. Il n'avait pas même de chevaux et avait été obligé d'acheter en route ceux de Mortier. Mais, malgré son empressement, il n'arrivait plus avec le même caractère qu'autrefois. Les événements avaient troublé cette nature toujours si bien inspirée et maîtresse d'elle-même dans son impé-

tuosité. Il allait montrer dans son commandement, à côté de sublimes élans d'audace, de l'étourderie, une précipitation intempestive et irréfléchie, qui devaient avoir des conséquences fatales sur le sort de la campagne. Comme l'a dit un grand écrivain, « Ney, combattu entre son ardeur et ses repentirs, toujours le premier soldat de l'armée française, était plus propre désormais, par l'inquiétude de son cœur, à se précipiter dans la mort qu'à assurer la victoire (1). »

XIII

Il avait traversé les bataillons de Vandamme et de la vieille garde sur sa route. Les soldats l'avaient reconnu et acclamé au passage par les cris de : « Voilà *le Rougeot!* » sobriquet que lui valait la couleur de sa barbe et de ses cheveux, et qui leur rappelait l'un des plus vaillants hommes de nos grandes guerres. Il joignit Napoléon à Charleroi à quatre heures et demie, au moment où celui-ci venait de reconnaître la position de Gilly. Après les premiers compliments, Napoléon lui dit, en présence du colonel Heymès, aide de camp du maréchal : « Vous allez prendre le commandement des 1er et 2e corps d'infanterie. Le général Reille marche sur Gosselies; le général d'Erlon doit coucher ce soir à Marchiennes; vous aurez avec vous la division de cavalerie légère de Piré; je vous donne aussi les deux régiments de chasseurs et lanciers de ma garde, mais ne vous en servez pas. Demain vous serez rejoint par les réserves de grosse cavalerie aux ordres de Kellermann. Allez et poussez l'ennemi. » Parvenu au sein des troupes de Reille, Ney trouva celui-ci à Gosselies (2), au moment où il venait

(1) Lamartine, *Histoire de la Restauration.*

(2) A environ 5,000 toises, 6 kilom. de Charleroi, une lieue et demie de 25 au degré.

d'ordonner de repousser au delà de Frasne l'avant-garde d'une brigade hollando-belge qui, obéissant aux inspirations de son chef, le duc Bernhard de Saxe-Weymar, alla occuper les Quatre-Bras, centre de ses cantonnements (1), avec l'intention de s'y défendre. Reille allait faire reconnaître la position par la cavalerie Piré quand Ney arriva. Celui-ci, ayant eu connaissance sur sa route que des forces considérables, qu'on disait être prussiennes, se trouvaient derrière lui, sur la droite, dans la direction de Ligny et des bois de Lambusart, où il entendait du reste le canon, crut prudent de ne point risquer, à une aussi grande distance et sur un poste non reconnu, une attaque de nuit. Il ordonna à Piré de se reployer sur Frasne, position plus rapprochée du gros de l'armée française (2). Derrière la cavalerie de celui-ci, il plaça les lanciers et chasseurs de Lefebvre-Desnouettes et la division d'infanterie du général Bachelu. Le reste du corps de Reille bivaqua à Gosselies et aux environs. Cette conduite fut prudente et rationnelle. Comme nous venons de le dire, Ney, n'ayant encore qu'une partie de ses forces sous la main, ne pouvait prétendre aller occuper de nuit une position défendue et non reconnue, et cela à quatre lieues et demie en avant du gros de l'armée française et quand derrière lui, sur sa droite, des forces ennemies considérables lui étaient signalées et que tout annonçait sur ce point un engagement sérieux. Tout ce qu'il fit et dut faire fut de se lier fortement avec le reste de l'armée et de détacher, pour s'éclairer comme pour inquiéter le flanc des Prussiens, la division d'infanterie du général Girard, soustraite du corps de Reille. Cette division alla camper à Heppignies, près Fleurus.

(1) A quatre lieues et demie de Charleroi, 9,500 toises.

(2) A une lieue trois quarts de Gosselies, trois lieues trois quarts de Charleroi, près de neuf kilomètres de Fleurus.

XIV

Les troupes qui avaient été cause de l'attitude circonspecte de Ney étaient, outre celles que Blücher était déjà occupé à rassembler à Ligny, celles que son lieutenant Ziethen avait portées au nord de Gilly pour masquer ce commencement de concentration, c'est-à-dire l'héroïque division de Pirch II, qui depuis quatre heures du matin avait tenu, en se repliant, tête à l'armée française, de Thuin à Gilly. Cette division se composait d'un régiment de dragons, de huit bouches à feu et de sept bataillons, dont quatre en première ligne et trois en réserve. Elle s'appuyait sur deux bataillons de la 3e division de Ziethen, celle de Jagow, qui occupaient les abords de la Sambre, entre Farcienne et Lambusart, où devaient bientôt venir se concentrer deux autres bataillons, quatre régiments de cavalerie et seize bouches à feu de la même division. Pirch II avait placé ses quatre bataillons de première ligne d'un côté à l'autre du ruisseau de Soleilmont, sur la corde de l'arc déterminé par la lisière des bois, depuis celui de Ransart jusqu'au chemin de Gilly à Lambusart. Ces bataillons se couvraient des bâtiments de l'abbaye de Soleilmont, d'un petit bois intermédiaire et des nombreux abatis d'arbres que l'inertie de Napoléon avait donné le temps aux Prussiens d'amonceler. Les trois bataillons de réserve et le régiment de dragons flanquaient la gauche de cette ligne, au débouché du chemin de Gilly à Lambusart. L'artillerie battait la chaussée de Fleurus.

Napoléon, qui était demeuré immobile depuis son entrée à Charleroi, passant tour à tour son temps soit à dormir sur une chaise, soit à attendre des colonnes superflues devant le petit nombre d'ennemis qu'il avait à chas-

ser, trouva, en sortant de son entrevue avec le maréchal Ney, Grouchy et Vandamme aux prises avec l'ennemi. Ils s'étaient avancés, le premier en échelons, le second sur la droite du premier, ayant en réserve la jeune garde. L'attaque avait commencé à six heures (1).

Les Prussiens firent bonne contenance. Ils avaient reçu de Blücher l'ordre de retarder le plus longtemps possible le mouvement agressif des Français. Ils n'y firent pas faute. Il fallut plusieurs attaques du général Vandamme pour les déloger. Mais, pris en flanc par une vigoureuse charge de dragons aux ordres de Grouchy, ils cédèrent. Ils se retirèrent toutefois en bon ordre, s'arrêtant de distance en distance pour former des carrés et déployer leur artillerie. Napoléon, en arrivant, fut irrité de cette contenance et des retards qu'elle occasionnait après tant d'heures perdues. Il fit charger trois des bataillons prussiens par son aide de camp Letort, à la tête des quatre escadrons de service de sa garde qu'il avait autour de lui. Letort partit au galop, se rua sur les Prussiens, enfonça deux de leurs carrés, détruisit presqu'entièrement un de leurs bataillons et refoula les dragons qui voulaient les protéger. Mais il paya de sa vie cette charge impétueuse : atteint d'un coup mortel, il fut rapporté du champ de bataille et mourut deux jours après, vivement regretté de l'empereur. Au dire de celui-ci, « nul officier ne possédait au plus haut degré l'art d'enlever une charge, de communiquer l'étincelle électrique aux hommes comme aux chevaux. A sa voix,

(1) C'est l'heure que donnent les documents français et prussiens les plus exacts. Le bulletin même de la journée, dicté par Napoléon, ou du moins publié par ses ordres, dit cinq heures. Dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, il y a quatre heures. L'empereur des Français, prévoyant les reproches qu'on pouvait lui faire sur ses lenteurs de l'après-dînée du 15, les aura ainsi voulu diminuer d'une heure, puis de deux.

à son exemple, les plus timides devenaient les plus résolus. »

Pendant que Letort chargeait par la route de Fleurus et y était frappé à mort, les dragons d'Excelmans, que dirigeait Grouchy, renouvelaient leurs charges. Ils poussaient les cavaliers prussiens de la même arme sur le chemin de Lambusart parallèlement à la route. Ceux-ci furent vigoureusement assaillis pendant qu'ils s'enfournaient dans ce chemin aux abords du bois, et pour un moment tellement terrifiés qu'un grand nombre d'entre eux mit bas les armes; un dragon français nommé Pissi en ramena vingt-sept à lui seul.

XV

Il était sept heures du soir. Napoléon, malgré son inertie récente, pouvait mettre ce succès à profit, et, puisqu'il avait ordonné à Ney de pousser l'ennemi sur la route de Bruxelles, il pouvait ordonner la continuation de ce mouvement jusqu'aux Quatre-Bras et en faire exécuter un semblable sur la route de Sombref. En le portant au delà des bois de Lambusart et des ombrages de Fleurus, ce mouvement lui eût permis d'appuyer celui de Ney et de pénétrer le mystère du combat de Gilly, c'est-à-dire de savoir pourquoi l'avant-garde isolée des Prussiens s'était arrêtée là avec tant d'insistance pour lui barrer le passage. L'attitude des Prussiens en ce lieu, en effet, faisait présumer qu'ils avaient voulu masquer sur leurs derrières quelque grand mouvement de concentration de la part de forces plus importantes. Tout faisait une loi à Napoléon de se hâter afin d'être à même le lendemain à la pointe du jour de pénétrer le mystère et de tomber sur les masses prussiennes dont il faisait supposer la concentration, et cela avant qu'elle se soient assises et reconnues sur leur point de concentration. Prendre ainsi l'ennemi en flagrant délit

de manœuvres, tel avait été autrefois le secret de ses triomphes. Il avait avec lui sa garde, la cavalerie Grouchy, Vandamne et la division Girard. Lobau et Gérard suivaient de tout près. Il pouvait tout oser. Mais il ne crut pas devoir exécuter un mouvement qui entrait si bien dans les dispositions, les espérances de son plan de campagne. Il était fatigué, lui qui autrefois était un exemple de célérité; il sentait le besoin de repos, et comme il avait accoutumé ses lieutenants à ne rien faire sans son impulsion, il crut devoir ne pas aller plus loin. Il ordonna au corps de Vandamme ainsi qu'à sa garde de s'arrêter (1), et cela quand il restait encore deux heures de jour à utiliser et une soirée éclairée des rayons d'une lune brillante. Vandamme et Grouchy établirent leurs bivacs dans les

(1) Grouchy, dans ses *Mémoires et notes justificatives*, prétend que Napoléon lui avait ordonné de pousser jusqu'à Fleurus et Sombref, d'en chasser l'ennemi et de pousser même de fortes reconnaissances vers Gembloux et la route de Namur, et que ce fut Vandamme qui l'en empêcha en s'obstinant à établir ses bivacs dans les bois de Lambusart. Le fait est possible. Il prouve que, conformément aux intentions de son plan de campagne, Napoléon eut d'abord le projet de pousser plus loin que Charleroi aussitôt son passage de la Sambre, et qu'il ne renonça à son dessein que par suite de son état d'affaissement et des obstacles que son inertie avait permis aux Prussiens d'opposer à sa marche. Selon toute apparence, les premiers desseins de Napoléon furent communiqués à Grouchy vers le milieu de la journée. Après le combat de Gilly, s'étant décidé à n'y pas donner suite, il dut ordonner à Vandamme de s'arrêter, et on voit en effet dans les *Mémoires de Sainte-Hélène* que cela eut lieu. Il ne vit point alors Grouchy, occupé à quelque distance sur la droite de Vandamme à faire poursuivre les Prussiens, et, par suite d'une de ces négligences dont il donna alors tant d'exemples, il oublia de faire avertir son lieutenant du changement de ses projets. De là les récriminations de Grouchy à l'égard de ce qu'il appelle la désobéissance de Vandamme.

bois de Fleurus et de Lambusart, ayant derrière eux, à Gilly, à Châtelet et à Charleroi, la garde, Gérard et Lobau. Pendant ce temps Napoléon regagnait Charleroi, où l'attendait ce qu'il cherchait avant tout, c'est-à-dire un bon gîte, meilleur que celui des bivacs.

Aussi, rentré dans cette ville, sa première pensée fut de se jeter sur un lit et d'y chercher de nouvelles heures de sommeil (1), comme il l'avait fait de une heure à trois. Vers onze heures il reçut la visite du maréchal Ney, qui lui rendit compte de ses opérations et de la situation de son corps d'armée. Il rompit avec lui, dit l'aide de camp du maréchal, le pain de l'amitié. L'Empereur ne lui donna aucune nouvelle instruction et l'ajourna à cet effet au lendemain. Ney repartit ensuite pour Gosselies, où était son quartier général. Il y était de retour à deux heures du matin.

XVI

Tels furent les derniers actes de la journée du 15 juin 1815, qui marqua l'entrée en campagne de l'armée française et son passage de la Sambre. Cette entrée en campagne, habilement conçue, fut loin d'être satisfaisante dans l'exécution. A part les causes qui retardèrent la marche de Vandamme et de Gérard, cette exécution fut entravée par l'ordre malencontreux qui avait été donné à d'Erlon d'élever des têtes de pont en face des divers débouchés de la Sambre, ce qui retarda considérablement l'entière arrivée de son corps d'armée (2). Mais l'hésitation et la len-

(1) Voyez à ce sujet une lettre du baron Fain, écrite par ordre de Napoléon à son frère Joseph, afin de lui rendre compte de la journée. Cette lettre est datée de Charleroi, le 15 juin, à neuf heures du soir.

(2) Voyez, dans les registres d'ordre de l'armée, l'ordre de marche prescrit aux troupes dans la matinée du 15 juin. Damitz

teur que Napoléon mit de son côté à pousser devant lui la poignée de Prussiens qu'il avait chassée de Charleroi fut la plus grande faute commise. Il avait pour cela, d'abord, le corps de Pajol, les dragons d'Excelmans, la jeune garde, les cuirassiers de Milhaud, la vieille garde et les troupes de Vandamme, qui ayant commencé à déboucher de Charleroi à trois heures ne furent lancées sur l'ennemi qu'à partir de six heures, et certes ces forces étaient quatre fois plus que suffisantes. Quant aux lenteurs, aux négligences pretendues de Ney, nous démontrerons tout à l'heure ce qu'il en faut croire. Tout autre fut la conduite des Prussiens dans cette journée. Ils y déployèrent non-seulement une ténacité égale au courage des Français, mais montrèrent une célérité, une contenance, une habileté de manœuvres auxquelles on ne peut s'empêcher de rendre justice. Ils ne furent coupés ni cernés sur aucun point, comme ils auraient dû l'être, et furent loin d'éprouver des pertes proportionnelles aux masses qui les assaillirent. Aussi, comme le dit un de leurs historiens, le major Damitz, « quand Napoléon soutient dans ses *Mémoires* avoir attaqué les troupes prussiennes dans leurs retranchements et les avoir dispersées, c'est tout simplement une fable. » Les faits l'ont prouvé.

En effet, la division du général Steinmetz aurait pu être coupée dans son reploiement de Fontaine-Levecque sur Fleurus : elle ne le fut pas. Le corps de Ziethen aurait pu être écrasé aussitôt que le passage de la Sambre fut effectué par l'élite de l'armée française : il ne le fut pas. Les communications de Wellington et de Blücher auraient pu être interceptées : elles demeurèrent libres ; l'armée de celui-ci aurait pu être disloquée, enveloppée dans ses premiers mouvements de concentration : elle ne le fut pas

et divers auteurs font à ce sujet une critique semblable à la nôtre.

et put livrer bataille le lendemain en force suffisante et dans une position choisie, fortifiée. Damitz et les autres historiens prussiens sont unanimes à s'étonner de ces fautes, à les blâmer, tout en témoignant la joie qu'elles causèrent à leurs généraux.

Suivant son habitude au sujet des journées infécondes ou désastreuses, Napoléon, après avoir dissimulé les véritables résultats de son entrée en campagne, ajoute que son triomphe eût été plus grand encore sans les fautes de ses lieutenants. De là les faits controuvés qu'il met à la charge du maréchal Ney ; de là le reproche fait à Vandamme d'avoir différé, de concert avec Grouchy, jusqu'à sept heures l'attaque de Gilly, qu'il prétend avoir prescrite pour quatre heures.

Les faits, les témoignages les plus formels, prouvent que cette attaque eut lieu à six heures, et que si elle ne fut pas ordonnée plus tôt, ce fut la faute de Napoléon, qui avait assez de forces pour chasser les Prussiens de Gilly avant qu'ils s'y fussent retranchés, et qui dès trois heures put s'appuyer non-seulement de sa garde et de la cavalerie Grouchy, mais d'une partie du corps de Vandamme alors arrivé sur la rive gauche de la Sambre. Les faits prouvent aussi que s'il ne fut pas tiré d'autres fruits du combat de Gilly, ce fut encore la faute de celui qui deux heures avant la nuit close quitta les avant-postes de son armée pour aller coucher à deux lieues en arrière (1), donnant à Vandamme l'ordre de s'arrêter, oubliant d'enjoindre la même chose à Grouchy poussé en avant par suite d'ordres antérieurs (2).

(1) Du point où Napoléon poussa ses reconnaissances sur les traces de Ziethen jusqu'à la ville basse de Charleroi, qui fut son quartier général, il y a passé sept kilomètres. En comptant un cinquième pour les petites sinuosités de la route, cela donne deux lieues.

(2) Voyez plus haut. Grouchy affirme ce fait. Il y a, en outre,

Dans sa préoccupation de chercher partout ailleurs que dans sa propre négligence des raisons pour justifier la non-réussite de ses plans, l'empereur des Français va même jusqu'à en faire retomber la plus grande responsabilité sur le général Bourmont, qui, dit-il, passa à l'ennemi le 14 juin et s'en fut prévenir l'ennemi de son approche. Mais il est avéré que Bourmont ne fit défection que le 15 et qu'il ne put révéler qu'une chose que savait déjà parfaitement alors le généralissime prussien, c'est-à-dire l'ébranlement vers Charleroi de l'armée française. Mais là ne devait point se borner ce tissu d'assertions mensongères, de faits arrangés, par lesquels l'auteur des *Mémoires de Sainte-Hélène*, chercha à cacher les fautes capitales qui le perdirent dans sa campagne de Waterloo. D'autres assertions aussi peu sincères ont été émises partout ailleurs, et le soin de les dévoiler ne sera pas la moindre portion de la lourde tâche que nous avons entreprise, tâche que viennent de rendre d'un autre côté plus difficile et plus rigoureuse les assertions, les justific - tions d'un historien célèbre, M. Thiers.

XVII

Selon M. Thiers, Napoléon montra sa vigilance, son activité ordinaires au début de la campagne. A cheval sans interruption depuis dix-huit heures, il n'en descendit qu'à neuf heures du soir pour se jeter sur un lit et y écouter des rapports, expédier des ordres. Les faits, les renseignements que nous avons pris, le registre d'ordre de l'état-major de l'armée, prouvent que Napoléon n'expédia

dans ses *Documents inédits*, une déclaration en forme du général Senecal, alors chef de l'état-major de la cavalerie, témoin auriculaire, qui le confirme. Selon cette déclaration, Grouchy voulait alors pousser le succès de Gilly jusqu'à Sombref.

aucun ordre, n'écouta aucun rapport. La lettre du baron Fain que nous avons citée dit tout simplement qu'il se jeta sur un lit pour chercher du repos. Et à ceux que l'inaction montrée par Napoléon dans le milieu de la journée du 15 peut surprendre, ou à ceux qui, comme M. Thiers, se croient fondés à nier cette inaction, qu'il nous soit permis d'opposer les paroles du colonel de Baudus, alors aide de camp du maréchal Soult, âme intègre qui demeura fidèle à la mémoire de l'Empereur après sa chute, nonobstant les avances des Bourbons et les suggestions des hommes de sa caste, et dont les assertions sont pour nous à tous égards du plus grand poids.

« Quand bien même nous devrions déplaire aux fana-
« tiques partisans de l'empereur, dit le colonel, qui
« veulent absolument faire de lui un homme infaillible, et
« qui n'ont pas même pu pardonner à M. de Ségur d'a-
« voir affirmé que, pendant l'expédition de 1812, ce
« prince avait toujours été dans un état fâcheux de
« santé, nous dirons franchement que la courte cam-
« pagne de 1815 ne nous fit pas retrouver dans Napoléon
« l'homme que nous avions connu si vigilant, si actif, si
« prompt à profiter de ses succès, si admirable dans les
« rapides déterminations de son génie guerrier. Son
« point d'attaque fut bien choisi, il y a justice à le re-
« connaître, mais l'exécution de ce plan de campagne ne
« fut nullement en rapport avec le talent qui avait pré-
« sidé à la conception. On assurait à cette époque que
« Napoléon, qui pendant toute sa vie avait fait un grand
« usage de café, en prenait davantage encore en 1815,
« sans pouvoir parvenir à vaincre totalement l'état de
« somnolence qui lui était devenu habituel. Ce fait est
« exact, car l'armée française eut alors sous les yeux
« une preuve convaincante du singulier affaissement
« dans lequel cet homme était tombé, au moral comme
« au physique.

« Après avoir passé la Sambre à Charleroi, Napoléon, « voulant voir défiler les troupes, gravit la hauteur qui « domine la rive droite de cette rivière et, comme la « route est fort resserrée dans l'endroit où il s'arrêta, il « se plaça à l'entrée d'une vaste cour, se fit apporter une « chaise sur laquelle il s'établit et s'endormit bientôt « profondément. On ne peut se faire une juste idée, sans « l'avoir vu, de l'enthousiasme manifesté par les soldats « en passant devant lui, et je ne saurais rendre l'indigna- « tion dont je fus transporté quand je vis que ces vivats, « ces cris de joie, noble et énergique traduction de l'in- « fâme exclamation des gladiateurs romains : *Morituri* « *sulatamus te*, *Cæsar*, n'eurent pas plus le pouvoir de le « faire sortir de son sommeil qu'ils n'avaient eu, dès le « premier moment, le privilége de le prévenir. » (De Baudus, *Études sur Napoléon*, Introduction.)

De telles affirmations n'ont pas besoin de commentaires, elles parlent assez d'elles-mêmes. Elles valent mieux que les assertions de M. Thiers, qui, s'étayant des dires non écrits et certifiés d'un page alors âgé de dix-sept ans, a cru pouvoir étouffer d'un mot toutes les vraisemblances aussi bien que les objections d'une foule d'historiens recommandables. Mais c'est ici le lieu, avant de terminer ce premier chapitre, de parler des reproches faits par Napoléon à Ney, relativement à la fameuse occupation des Quatre-Bras. Car M. Thiers a cru devoir ici prendre également parti en faveur des *Mémoires de Sainte-Hélène*.

XVIII

Napoléon affirme dans ces mémoires avoir, dès sa première entrevue le 15 avec Ney, ordonné à ce maréchal de tomber sur tout ce qui s'offrirait à lui sur la route de Bruxelles, de prendre position aux Quatre-Bras et de

porter de fortes avant-gardes devant lui et sur sa droite, c'est-à-dire à Genappe et à Marbaix. « Monsieur le maréchal, aurait dit Napoléon en terminant ces instructions verbales, vous connaissez la position des Quatre-Bras ? — Oui, aurait répondu Ney. Comment ne la connaîtrais-je pas? il y a vingt ans que j'ai fait la guerre dans ce pays. Cette position est la clef de tout. — Eh bien ! ralliez-y vos deux corps et, s'il est nécessaire, élevez-y quelques redoutes; pressez la marche de d'Erlon et qu'il rappelle tous les détachements qu'il aura laissés sur la Sambre. Tout doit être rallié avant minuit. — Fiez-vous à moi, sire, aurait répondu Ney : dans deux heures nous serons aux Quatre-Bras, à moins que l'armée anglaise ne s'y trouve. » Et à cela les *Mémoires* ajoutent que Reille marchait sans obstacles avec son infanterie pour aller camper aux Quatre-Bras, d'où son avant-garde avait chassé le prince de Saxe-Weymar, quand Ney le rejoignit; mais que celui-ci (nonobstant les ordres de Napoléon), attendu l'importante canonnade qu'il entendait dans la direction de Fleurus, crut prudent de rétrograder jusqu'à Gosselies, laissant une forte avant-garde à Frasne.

Les panégyristes quand même de Napoléon, ceux qui, comme M. Thiers, s'obstinent à présenter ses mémoires militaires comme étant de la plus exacte vérité, n'hésitent pas à déclarer que des ordres semblables furent en effet donnés à Ney. D'autres disent que leur probabilité ressort de la dépêche expédiée le 15 juin au soir à Paris, et qui parut dans le *Moniteur* du 18, laquelle renferme ce passage : « L'Empereur a donné le commandement de la gauche au prince de la Moskowa, qui a eu le soir son quartier général aux Quatre-Chemins, sur la route de Bruxelles (1). »

(1) M. Thiers ne paraît pas avoir eu connaissance de cette dé-

Appuyées sur une telle assertion les raisons alléguées par les partisans des affirmations napoléoniennes ne manqueraient pas de valeur, si cette assertion était la seule, et si elle n'était renversée par une foule de témoignages et de considérations de la plus grande autorité.

D'abord, il est possible que la pensée d'aller jusqu'aux Quatre-Bras, le 15, exista et fut manifestée dès le matin à l'état-major d'où est sortie la dépêche adressée à Paris. L'ordre verbal d'aller jusqu'à Sombref le même jour, ordre que Grouchy prétend lui avoir été donné par Napoléon et dont nous avons parlé, semble faire supposer la réalité du projet que révèle la dépêche précitée. Mais Napoléon paraît avoir changé ses premiers desseins dans l'après-midi du 15, sans doute après sa reconnaissance de Gilly, dont le résultat lui laissait pressentir des causes de retard. L'état-major, non averti de cet ajournement des premiers plans, aura écrit en conséquence. On pourrait aussi supposer que l'état-major, ou même Napoléon, dans le but de montrer à l'opinion de grands résultats tout d'abord obtenus, ait présenté comme effectué un mouvement qui ne devait s'exécuter que le lendemain. Il est possible aussi qu'on ait voulu entendre par les Quatre-Chemins la position de Frasne, située près de la rencontre de la route de Bruxelles et de la voie romaine de Bavay à Tongres. La dépêche insérée au *Moniteur* doit être expliquée par l'une de ces trois suppositions, car vouloir l'interpréter dans le sens d'ordres positifs donnés à Ney pour

pêche, qui pourtant était de nature à fortifier son argumentation, du moins il n'en fait pas mention. En adversaire de bonne composition, c'est un moyen de défense que nous nous empressons de lui offrir. L'opinion que nous défendons étant la bonne, la mieux fondée sur tous les genres de preuves, peut fort bien faire cette gracieuseté à un partisan de l'opinion contraire.

l'occupation des Quatre-Bras le 15, c'est aller, répétons-nous, à l'encontre d'une foule de témoignages et de considérations de la plus grande autorité. Les témoignages, les voici.

Ney, dans une lettre justificative de sa conduite, qu'il écrivit quelques jours après la défaite de Waterloo et que les journaux ont rendue publique, prétend : 1° n'avoir reçu aucun ordre du genre de celui dont parle Napoléon; 2° que, bien plus, le 15 juin celui-ci était encore incertain du point où il allait porter ses forces (incertitude que ne justifient que trop, du reste, les termes de la lettre que Napoléon fit porter à son lieutenant le lendemain par son aide de camp Flahaut) (1); 3° que l'empereur ne sut nettement se décider ni pour l'occupation des Quatre-Bras ni pour celle de Sombref, et que le lendemain il avait la pensée de livrer deux batailles à la fois, l'une aux Anglais par sa gauche, l'autre aux Prussiens par sa droite.

D'un autre côté, le duc d'Elchingen, second fils du maréchal Ney, ayant réuni sur la campagne des Cent Jours des *documents inédits*, témoignages et observations d'une grande importance, qui ont été publiés en 1840 (2), a combattu les assertions des *Mémoires de Sainte-Hélène* par des raisons puissantes. Non-seulement il a fait observer que Napoléon, dans son exil, n'écrivait que d'après ses souvenirs, n'ayant pas de documents écrits, et qu'il pouvait s'être trompé (il aurait pu employer un mot plus sévère) sur cet ordre prétendu donné dans le brouhaha

(1) Voyez ci-après les principaux passages de cette lettre.

(2) *Documents inédits sur la campagne de* 1815. In-8°, Paris, 1840, librairie Anselin et Laguionie, rue et passage Dauphine, 36 Des copies de toutes les pièces, certifiées conformes aux originaux par le général Pelet, ont été remises au dépôt de la guerre. M. le duc d'Elchingen, et aujourd'hui sa famille, ont conservé la plupart des originaux.

d'une bataille, de plus, après avoir renvoyé le lecteur à un premier ouvrage consacré à la justification de son père, où se trouve la lettre de Ney précitée (1), il oppose aux assertions du prisonnier de Sainte-Hélène : 1° deux lettres du major général, c'est-à-dire de Soult, qui ne parlent que de Gosselies et non des Quatre-Bras ; 2° les expressions de la lettre dictée le lendemain au général Flahaut, par lesquelles, sans témoigner ni reproches ni surprise de ce que les Quatre-Bras n'étaient pas occupés, Napoléon prescrivait, comme si c'eût été la première fois, de les occuper ; 3° une conversation que le duc d'Elchingen eut avec le maréchal Soult en 1829, et d'après laquelle il résulte que l'ordre d'occuper les Quatre-Bras n'aurait été donné que le 16, après le déjeuner de l'empereur ; 4° la déclaration du général Heymès, aide de camp de Ney, qui, témoin de son entrevue avec Napoléon, n'entendit point parler des Quatre-Bras (2) ; 5° une déclaration du général Reille portant que le 16, à sept heures du matin, le maréchal Ney lui avait dit qu'il attendait des ordres : d'où la conclusion qu'il n'en avait pas encore reçu (3) ; 6° enfin une déclaration du général Flahaut portant que l'ordre d'attaquer les Quatre-Bras avait seulement été écrit par lui à Charleroi, sous la dictée de Napoléon, entre huit et neuf heures du matin, le 16 juin.

(1) Cet ouvrage a été publié en 1818 par M. Gamot, beau-frère du maréchal Ney, d'après les renseignements et les attestations fournis par Davoust, Foy et Heymès, aide de camp de Ney.

(2) Voyez, du reste, la *Relation de la campagne de* 1815, *pour servir à l'histoire du maréchal Ney*, par le colonel Heymès, publiée à la suite du tome IX des *Mémoires de Napoléon*, Paris, 1830, ainsi qu'en tête des *Documents inédits* du duc d'Elchingen.

(3) Voir la *Notice historique sur les mouvements du 2e corps pendant la campagne de* 1815, par le général Reille, brochure insérée dans les *Documents inédits* du duc d'Elchingen, page 54.

Tel est l'exposé sommaire des documents publiés par le duc d'Elchingen.

Quant aux recommandations que Napoléon aurait faites à Ney de presser la marche de d'Erlon, de rappeler toutes les troupes de son commandement avant minuit pour s'aller poster aux Quatre-Bras, ce que Ney lui aurait promis de faire, elles sont non-seulement contredites par le témoignage de Reille et par les autres autorités que nous venons de citer, mais encore par deux ordres du major général à d'Erlon en date du 15, l'un donné à trois heures et l'autre postérieurement à l'entrevue de Ney et de l'empereur. Par ces ordres on voit qu'en ce moment le corps de Kellermann était encore sur la rive droite de la Sambre, en arrière de Charleroi, que le premier corps commençait à peine à déboucher de Marchiennes (à deux lieues et demie de Gosselies). Ayant encore fort tard dans la soirée des troupes autour de Thuin, même à Solre-sur-Sambre (1), Ney ne pouvait assurer qu'il serait aux Quatre-Bras dans deux heures avec toutes les troupes de son commandement (2).

Cela étant, faut-il pour le fait tant contesté des Quatre-Bras s'incliner devant les témoignages unanimes, fondés et impartiaux que nous venons de citer? Faut-il s'en rapporter plutôt aux affirmations intéressées de Napoléon? Faut-il s'en référer enfin au seul passage du *Moniteur* en interprétant les quatre chemins de Frasne dans le sens des Quatre-Bras, ou dans le sens d'un mouvement qui, étant à l'état de projet, a pu être signalé comme ayant reçu son exécution ? Faut-il croire plutôt que l'empereur

(1) Voir le registre d'ordre de l'armée au dépôt de la guerre, ou la copie qu'en a fait prendre Grouchy, et qui figure dans ses *Pièces et documents officiels*, 7e série.

(2) Des Quatre-Bras à Charleroi, ville basse, où était le quartier général de Napoléon, il y a passé 20 kilomètres, et même plus, en comptant un cinquième pour les sinuosités de la route.

des Français, qui s'attendait, comme il le dit, à avoir pour sûr d'abord affaire aux Prussiens, et qui cependant négligea de se porter de leur côté à Sombref le 15, put montrer la même négligence, la même lenteur à l'égard de l'occupation des Quatre-Bras, moins pressante, vu l'éloignement des Anglais, plus dangereuse même, attendu que lui, généralissime, demeurait à Charleroi avec le gros de ses forces, c'est-à-dire à dix-huit kilomètres en arrière, sans être certain de pouvoir arriver à temps au secours de Ney si les Prussiens et les Anglais, comme cela pouvait très-bien être, parvenaient à l'envelopper. Aussi, à ceux qui, contrairement à tous les faits et à tous les témoignages, s'obstinent cependant à regarder comme parfaitement véridiques les *Mémoires de Sainte-Hélène*, nous dirons : Si Ney devait occuper les Quatre-Bras, Napoléon devait nécessairement occuper Sombref ou Fleurus ; Sombref ou Fleurus n'ayant point été occupés, Ney a bien fait de ne pas aller aux Quatre-Bras. Si réellement l'ordre de s'emparer de cette position a été donné dans l'après-midi du 15 et si ç'a été une grande faute de ne point exécuter cet ordre, c'en a été une bien plus grande à Napoléon de ne pas pousser le 15, comme il le pouvait, ses colonnes victorieuses, sinon jusqu'à Sombref, du moins jusqu'à Fleurus.

Pour revenir sur ces faits et pour nous résumer, est-il bien sûr, demanderons-nous encore une fois, que Napoléon parla à Ney d'occuper les Quatre-Bras le 15. Sa négligence de ne pas accélérer ce même jour ses mouvements devant une simple division prussienne, de ne pas courir aussitôt à Sombref, position bien plus importante à occuper sans délai, attendu qu'elle empêchait la concentration et facilitait la dispersion, voire même la destruction des troupes de celui des deux généraux ennemis qui était le plus rapproché, le plus intrépide et le plus disposé à prendre l'offensive, cette négligence nous donne

la certitude que le chef de l'armée française croyait avoir encore le temps d'exécuter ce mouvement le lendemain. A plus forte raison devait-il en être ainsi pour les *Quatre-Bras*. Aussi l'ordre verbal qu'il prétend avoir donné à Ney, et que tout le monde révoque en doute, doit-il être regardé comme une assertion mensongère. D'un autre côté, Ney ne pouvait dire qu'il connaissait la position des Quatre-Bras pour y avoir combattu en 1794. Il était alors aide de camp de Kléber, qui ne dépassa pas Gosselies et qui, après la bataille de Fleurus, laissa les Quatre-Bras à seize kilomètres sur la droite pour se diriger par Fontaine-Levecque et Binche sur Mons. (Voyez notre *Épopée de l'an II*.)

Toutes ces choses étant exposées, on est en droit de répéter avec un témoin oculaire, le brave général Janin, alors colonel d'état-major, ces paroles auxquelles son admiration et son dévouement pour Napoléon donnent le plus grand poids :

« Le paragraphe, dit-il, où Napoléon reproche à Ney « de n'avoir pas occupé les Quatre-Bras le 15 juin « dans la soirée fait peser sur celui-ci trois accusations « capitales : celles de lâche, de traître et d'ignorant. Le « maréchal Ney aurait pu renverser d'un seul mot, « d'un souffle, tout cet échafaudage d'accusation, et je ne « doute pas qu'il l'eût fait; mais il était loin de prévoir « que sa mémoire eût besoin d'être défendue contre de « semblables attaques..... »

« S'il est vrai, ajoute plus loin le brave général, que « Napoléon ordonna à Ney d'aller alors occuper les « Quatre-Bras avec les forces de son commandement, « pourquoi ne chargeait-il pas un ou plusieurs de ses « officiers d'ordonnance ou de ses aides de camp de « suivre les mouvements de cette colonne, mouvements « d'autant plus importants qu'ils donnaient à toute l'aile « gauche de son armée une direction très-excentrique

« et la compromettaient beaucoup pour peu que l'ennemi « mît d'activité dans les siens? Pourquoi lui-même ne « liait-il pas par des détachements de cavalerie le centre, « qu'il commandait en personne, avec cette aile gauche « où se trouvait une si grande masse de ses troupes? « *Pourquoi le 16 au matin, lorsque je fus envoyé pour re-* « *connaître les forces auxquelles le maréchal avait af-* « *faire, n'ai-je reçu aucune instruction, et, pour tous* « *renseignements, que je trouverais les postes en avant* « *de Gosselies* (1)? » Ces dernières paroles du général Janin, d'un témoin oculaire qui, malgré tout son dévouement à la mémoire de Napoléon, n'a pu étouffer en lui l'accent de la vérité, sont sans réplique. Avec les autres témoignages, les considérations dont l'exposé figure ci-dessus suffisent aux jugements de l'impartiale histoire.

XIX

Aussi a-t-on lieu de s'étonner que devant tant de documents, devant des réclamations aussi unanimes, devant des raisons aussi concluantes, M. Thiers se soit obstiné à maintenir comme véridiques les assertions de Napoléon. « Les prévenus, dit-il, ne mentiraient pas plus « impudemment en justice que Napoléon n'aurait menti « devant la postérité si son assertion était fausse. » A cela M. Thiers ajoute que le prisonnier de Sainte-Hélène, qui a souvent dissimulé et trompé pendant son règne pour l'accomplissement de ses entreprises, est celui de ses contemporains qui ait le moins menti en fait d'histoire. L'examen minutieux des récits de Napoléon mis en face de sources et de témoignages sans nombre ne con-

(1) Voyez l'ouvrage intitulé : *Campagne de Waterloo, ou Remarques critiques et historiques sur l'ouvrage du général Gourgaud*, par E. F. Janin, colonel d'état-major en disponibilité. Paris, Chaumerot, 1820.

firme guère cette manière de voir... La lecture du présent ouvrage et des preuves officielles ou authentiques sur lesquelles il s'appuie ne la confirmera pas davantage. On sait que Napoléon savait altérer la vérité dans le récit de ses opérations militaires aussi bien que dans celui des autres actes de son gouvernement. Les différentes affirmations contenues dans les ouvrages du colonel de Baudus et du colonel Janin, ainsi qu'une foule d'autres que nous insérerons plus loin, en donneront la preuve (1). Cette preuve on la trouve aussi dans un grand nombre de Mémoires mis au jour par des contemporains, des serviteurs de Napoléon, entre autres ceux du maréchal Marmont. On sait que rien n'était plus mensonger que les bulletins de guerre de l'Empire. La catastrophe de Trafalgar, comme nous le disons plus loin, demeura pendant plusieurs mois ignorée des Français, et quand ils en eurent pour la première fois connaissance, ce fut dans un bulletin où les faits étaient présentés sous un jour faux. En mars 1814, les alliés arrivaient sous les murs de Paris, que ses habitants n'en savaient rien, et le soir de la grande bataille qui fut livrée autour de cette capitale, on chercha vainement l'état réel de nos revers dans le *Moniteur*, qui ne renferma ce jour-là que des discussions médicales et littéraires. Aussi, *mentir comme un bulletin* était une expression alors passée en proverbe, tant les faits lui avaient donné sa raison d'être. Qui ne connaît l'histoire du fameux testament de Pierre le Grand, imaginé par Napoléon en 1812, à la veille de la folle expédition de Russie, afin de rendre cette expédition populaire (2). On sait qu'après la jour-

(1) Voyez l'ouvrage précité du colonel Janin.

(2) Depuis, on est parvenu en France à faire croire que ce testament est réel et authentique. Voir à ce sujet le *Morning-Star* du 7 octobre 1863.

née de Culm, Napoléon forgea des ordres tout à fait contraires à ceux qu'il avait donnés avant le désastre. On verra, plus loin, qu'il en agit de même à Waterloo; on verra également qu'après la journée d'Iéna, il se plut à calomnier dans un bulletin officiel les généraux Klein et Lassalle, et qu'à Fontainebleau on le vit outrager gratuitement le brave et modeste général L'Héritier (1). Aussi, n'en déplaise à M. Thiers, nous disons, avec la certitude et l'assurance que donne la conviction la mieux fondée, que Napoléon se plut à imiter ces précédents dans ses *Mémoires de Sainte-Hélène*, où Grouchy, comme Ney, est en butte aux imputations les plus mensongères. Pour en revenir à ce dernier, nous dirons que les assertions isolées de l'auteur de ces Mémoires, partie intéressée et d'une sincérité plus que suspecte, ne peuvent être de mise dans le débat. Restent donc les témoignages invoqués par l'historien de Napoléon. Examinons-les.

Ces témoignages se réduisent à un seul, à savoir que le général Berthezène, qui se trouva dans le corps de Vandamme en 1815, affirme, dans ses mémoires, que Soult lui aurait dit que Ney avait reçu verbalement de Napoléon l'ordre de se porter aux Quatre-Bras. Mais jusqu'à quel point peut aller le crédit que l'on doit accorder à Berthezène, très-brave et digne général sans doute, mais dont les assertions, pas plus que tant d'autres qui s'appuient sur de simples récits, ne sont à l'abri

(1) Ainsi en fut-il dans une foule d'autres circonstances qu'il serait trop long de rappeler ici. D'ailleurs, n'existe-t-il pas un monument remarquable de la duplicité qui faisait le fond du caractère de Napoléon dans sa *Correspondance*, publiée de nos jours? Qu'on y voie le sans-façon avec lequel ce potentat, qui, comme Lysandre, sut coudre la peau du renard à celle du lion, dément en public des ordres donnés en secret, et réciproquement, et on verra si ses assertions sont toujours de nature à satisfaire l'histoire véridique.

de la critique? N'est-il pas le même général qui, s'étant répandu en insinuations diverses contre le maréchal Grouchy, est venu ensuite en reconnaître l'inexactitude et donner toute réparation à ce dernier dans des lettres qui ont été rendues publiques (1)?

Il nous semble qu'au-dessus des conversations plus ou moins précises du maréchal Soult, de ses paroles plus ou moins bien comprises et rapportées, on doit placer de préférence les ordres qu'il a consignés lui-même dans le registre d'ordre de l'armée. D'ailleurs il n'a jamais démenti les allégations du duc d'Elchingen. Il les a confirmées, au contraire, en répondant aux questions que d'autres lui adressèrent sur les mêmes faits, comme le montrent les observations de Jomini. Le motif qu'allègue M. Thiers de la crainte que le duc de Dalmatie avait d'affliger le fils du maréchal Ney, en confirmant des choses défavorables à la mémoire de son père, ce

(1) *Pièces et documents officiels* de Grouchy, 4e série. En citant ici pour la quatrième fois les documents publiés par le maréchal Grouchy, disons une fois pour toutes que ce sont peut-être les documents rectificatifs les plus précieux que nous possédions sur la campagne des Cent Jours, à cause de l'abondance, de l'ordre, de la précision des témoignages. Toutefois, nous devons dire que, pour tout ce qui tient aux faits qui ne lui sont pas personnels, les commentaires du maréchal sont quelquefois erronés, attendu qu'il n'a pas pris soin de les contrôler comme il l'a fait de tous ceux qui le concernaient. Ces documents n'en ont pas moins été généralement appréciés. Wellington, bien que Grouchy l'ait blâmé pour le choix fait du champ de bataille de Waterloo, n'a pu s'empêcher, vingt-cinq ans plus tard, de leur rendre justice, déclarant hautement, en diverses occasions, que Grouchy était du petit nombre de ceux qui avaient rendu un compte fidèle de la campagne de Belgique. Cette opinion a été reproduite dans un grand dîner qui lui fut donné à Douvres, et dont les journaux anglais de l'époque ont rendu compte, compte rendu que le *Moniteur français* a reproduit.

motif ne nous paraît pas vraisemblable; Soult ne pouvait, pour un tel motif, céler à ce point la vérité, et laisser affirmer devant la postérité des faits qu'il aurait su être faux. Mais ces faits, on l'a vu, sont conformes aux preuves surabondantes qu'en a si bien administrées le duc d'Elchingen.

Les ordres prétendus donnés à Ney le 15 juin 1815 n'ont donc jamais existé que dans les récits de Napoléon. C'est non-seulement le brave des braves qui l'a dit, ce que nie M. Thiers, c'est non-seulement le général Heymès, témoin oculaire, c'est non-seulement les généraux Reille et Janin, les mieux informés après Heymès, qui l'ont affirmé, mais c'est encore, comme il a été montré, outre toutes les vraisemblances tirées des faits, les ordres et les lettres officielles de Napoléon lui-même envoyés à son lieutenant le 16 juin, qui en administrent la preuve Par ces ordres, adressés tous à Gosselies et non aux Quatre-Bras, on a vu qu'il n'est marqué aucun étonnement, aucun reproche, aucune contrariété de la non-occupation de cette position. On en parle en des termes qui montrent que c'était pour la première fois qu'il en était question, et cela suffit, avec les assertions de Reille, pour montrer, contrairement à ce que dit M. Thiers, que l'ordre d'occupation a pu être donné, si pas dans l'après-midi du 15, au moins dans la nuit.

M. Thiers, après avoir cité le général Berthezène, va à un autre genre de preuves. Il prétend que l'ordre d'occuper les Quatre-Bras a dû être donné par Napoléon avant neuf heures, le 16, parce que des raisons stratégiques lui faisaient tout simplement une loi d'occuper cette position. Napoléon, dit-il, avait tout intérêt de pousser jusqu'aux Quatre-Bras après le passage de la Sambre. Nous ne le nions pas, personne ne l'a jamais nié, pourvu que le mouvement sur Sombref ou Fleurus, aussi indispensable, corollaire naturel et obligé du pré-

cédent, fût en même temps effectué. Mais, dit M. Thiers, Napoléon, et celui-ci en fait lui-même l'aveu, Napoléon ne poussa pas jusqu'à Sombref, parce qu'il voulait laisser déboucher les Prussiens pour les combattre tout de suite; tandis que, pour ce qui est d'avoir à pousser vers les Anglais, c'était tout autre. Napoléon dit cela, il est vrai, pour expliquer l'immobilité incompréhensible des forces qu'il avait immédiatement sous la main dans la soirée du 15 et dans la matinée du 16. Mais est-il bien sincère dans son aveu? Ne dit-il pas ailleurs qu'il voulait surprendre les Prussiens dans leurs mouvements de concentration? Attendre qu'ils fussent concentrés, ce n'était guère effectuer un tel projet, c'était même commettre une grande faute. Les Prussiens, rassemblés sur un terrain librement choisi, étudié par eux, pouvaient opposer en s'y fortifiant, une résistance qui donnerait le temps aux Anglais de les joindre. Et sans la négligence, les lenteurs que montra Wellington, et qui n'étaient pas à prévoir, cette jonction était faite avant que Napoléon attaquât les Prussiens.

Mais Ney, dira-t-on, était détaché aux Quatre-Bras justement pour empêcher cette jonction. Quoi! Napoléon, demeuré à Charleroi avec le gros de ses troupes jusqu'au lendemain à onze heures, aurait donc réellement eu la pensée d'envoyer son lieutenant à une telle distance (20 kilomètres), pour tenir tête à une armée comme l'armée anglaise, et cela dans un lieu qui n'était nullement une position, mais un point stratégique sans défense; il l'aurait envoyé, ainsi isolé, entre les Prussiens et les Anglais, quand ceux-ci, on pouvait le prévoir, ne seraient en retard que de quelques heures pour se concentrer à leur tour et joindre leurs alliés! Et tout indiquait à Napoléon que les Prussiens manœuvraient pour se concentrer, et le combat de Gilly, accepté pour masquer et favoriser cette concentration, et les rapports des

généraux Girard et Reille, qui avaient déclaré apercevoir des forces considérables sur leur droite. Napoléon, pendant qu'il demeurait immobile toute une soirée, toute une nuit, toute une matinée devant la concentration probable des Prussiens, aurait donc eu la pensée d'une opération aussi excentrique, aussi précipitée, aussi dangereuse que celle qu'il reproche à Ney de n'avoir pas effectuée! Mais si cela avait pu être, ç'aurait été plus qu'une faute, et il n'y aurait pas eu là matière à justifier les assertions de M. Thiers, qui veut que son héros, en tant que capitaine, se soit toujours montré infaillible, aussi actif que prévoyant et bien inspiré. Si Napoléon, en demeurant immobile devant les Prussiens, eût fait faire à Ney le mouvement que M. Thiers prétend lui avoir été prescrit, c'eût été une violation flagrante de toutes les lois de la prudence, de tous les principes de la guerre. Et ce n'est pas nous seuls qui disons cela, ce sont tous les hommes de guerre qui se sont occupés de la campagne de 1815, c'est le général Jomini, le Polybe des temps modernes. Napoléon semble lui-même reconnaître tacitement la gravité de cette faute lorsque, pour qu'on lui pardonne les faits qui résultent de son assertion à l'égard de Ney, il prétend avoir marché en avant le 16 beaucoup plus tôt qu'il ne le fit en réalité (voyez ci-après). Ailleurs, dans ses *Mémoires* (t. IX, p. 159), il fait plus. Dans un moment de franchise, il se plaint de huit heures perdues le 15, et que cette perte de temps fut *bien fâcheuse*, qu'elle l'empêcha de porter son quartier général à Fleurus. Devant cet aveu même de Napoléon, que devient l'argumentation de M. Thiers?

Pour en finir, disons, une bonne fois pour toutes, que Napoléon n'ordonna nullement l'occupation des Quatre-Bras dans l'après-midi, pas plus que dans la nuit du 15 juin. Que s'il resta alors immobile à Charleroi, avec le gros de son armée, il le fit non pour tendre,

comme il l'insinue, un piége aux Prussiens, mais par les mêmes raisons qui firent qu'il les attaqua trop tard le 16, à Ligny, qu'il négligea de les poursuivre, qu'il laissa Wellington s'échapper en toute sécurité le 17, ne lui livra bataille qu'à l'heure de midi le 18; c'est-à-dire par suite des raisons que nous exposons plus loin avec la plus parfaite évidence, et qui ne sont autres que son état d'affaissement physique et moral, des lenteurs, des indécisions et des négligences dans lesquelles cet état l'avait jeté.

M. Thiers dit qu'une des raisons qui lui font refuser de croire que Napoléon ait négligé d'occuper les Quatre-Bras aussitôt après son passage de la Sambre, c'est qu'il étudiait beaucoup la carte et qu'en l'étudiant il ne pouvait manquer d'être frappé de l'importance de cette position, qui permettait à Ney d'empêcher la portion de l'armée britannique qui occupait le front d'Ath et de Nivelles de se réunir à celle qui formait la réserve à Bruxelles. Cela est-il croyable? Comment, des Quatre-Bras, Ney aurait empêché un tel reploiement des Anglais? Quand et comment en aurait-il eu le temps, la possibilité, la sécurité, avant que le mouvement de retraite fût effectué? Et l'historien de Napoléon avance ce fait comme preuve que celui-ci avait profondément étudié la carte, ce que Wellington ne faisait pas! Autre nouveauté!... Or, nous demanderons au dernier des Belges, au premier étudiant en géographie venu, si on peut prendre une telle assertion au sérieux. Tous s'en étonneront et diront que si Napoléon étudiait beaucoup la carte, M. Thiers n'a guère, cette fois, fait connaissance avec elle.

L'illustre historien a dit, dans le volumineux ouvrage qu'il a consacré aux annales *du Consulat et de l'Empire*, tome XIV, que la pensée d'avoir pu avancer un fait faux le couvrait de confusion. Cela est très-bien, très-louable.

Mais il y a une chose meilleure encore que de formuler un pareil principe de science historique, c'est de s'y conformer; il y a une chose encore non moins indispensable que de dire des choses vraies, c'est de dire des choses sérieuses qui ne compromettent pas la gravité de l'histoire. Mais nous reviendrons plus loin sur d'autres passages du volume où l'ancien ministre du 1er mars a raconté si à son aise la campagne des Cent Jours.

Mais il y a une chose meilleure encore que de formuler un pareil principe de science historique, c'est de s'y conformer; il y a une chose encore non moins indispensable que de dire des choses vraies, c'est de dire des choses sérieuses qui ne compromettent pas la gravité de l'histoire. Mais nous reviendrons plus loin sur d'autres passages du volume où l'ancien ministre du 1er mars a raconté si à son aise la campagne des Cent jours.

CHAPITRE II.

BATAILLE DE LIGNY.

Ces acclamations et ces chants n'étaient plus le cri fameux de Vive la République! *et les refrains émouvants de* la Marseillaise *et du* Chant du Départ, *qu'avaient fait retentir aux mêmes lieux, et à pareil jour, vingt et un ans auparavant, les phalanges enthousiastes de la Révolution. Cette fois, c'était le cri de* Vive l'Empereur! *et des chants moins sublimes qui troublaient les vieux échos de Fleurus, et réveillaient les mânes des soldats qui, dans les guerres précédentes, y avaient trouvé la mort.*

(L'AUTEUR, chap. II.)

XX. Activité de Blücher. Il profite des lenteurs de Napoléon pour concentrer son armée. Paroles du général Gérard à propos de l'inactivité de l'armée française — XXI. Ce que fit Napoléon depuis le 15 à sept heures du soir jusqu'au lendemain à onze heures du matin. Critique de ses actes; observations à l'adresse de M. Thiers. — XXII. Ordres tardifs donnés à Ney et à Grouchy. L'empereur, étant arrivé à Fleurus à midi, est surpris d'y trouver les Prussiens concentrés en nombre considérable. Il se résout à les attaquer. Critique d'une partie des mesures prises par lui. — XXIII. Description des positions occupées par Blücher à Saint-Amand et à Ligny. — XXIV. Nouvelles dispositions de Napoléon; ordres envoyés à Ney pour amener son intervention sur la droite des Prussiens. — XXV. Après bien du temps perdu, l'ordre d'attaquer l'armée prussienne est donné : lutte acharnée dans les villages de Saint-Amand et de Ligny. — XXVI. Napoléon se dispose à intervenir avec sa garde, et en est empêché par la présence d'un corps d'armée sur sa gauche; cet incident, qu'il devait parfaitement s'expliquer puisque lui-même avait appelé ce corps d'armée, étant éclairci, il lance sa garde et sa cavalerie de réserve sur les Prussiens. — XXVII. Danger que court Blücher; défaite et fuite de son armée après une courageuse résistance. — XXVIII. Fautes réciproques du feld-maréchal prussien et de Napoléon. — XXIX. Principales assertions controuvées de Napoléon re-

XX

Tandis que Napoléon arrêtait ses colonnes victorieuses et revenait à Charleroi deux heures avant la nuit (1), Blücher, averti de l'agression de l'armée française à dix heures du matin et accouru en toute hâte sur le théâtre de hostilités, mettait le temps à profit pour conjurer au plus tôt le danger qui le menaçait. Des ordres partout expédiés par lui pressaient l'arrivée de ses colonnes et préparaient leur concentration sur Sombref. Ces colonnes marchant de nuit firent tant de diligence que dans la matinée du 16, le premier, le deuxième et la moitié du troisième corps de l'armée prussienne, 75,000 hommes environ, se trouvaient concentrés entre Sombref, Wagnelée et la route de Namur à Nivelles, prêts à donner la main aux corps les plus rapprochés de Wellington. Le reste du 3e corps prussien, de 15,000 hommes, venant de Ciney, devait arriver dans la journée, ayant à faire quatorze lieues de chemin. Quant au quatrième, il franchissait à la hâte les seize lieues qui séparent Sombref de Liége afin de rejoindre le plus tôt possible le feld-maréchal et porter à 133,000 hommes l'armée prussienne. Ces mouvements de concentration déjà commencés la veille et portés à la connaissance de Napoléon par des avis émanés du corps de Reille, lui furent de nouveau signalés par deux dépêches de Grouchy datées du bivac en avant de Fleurus, à cinq et à six heures du matin (2).

(1) A la mi-juin, il fait encore jour à neuf heures; ajoutez à cela qu'on était au moment d'un clair de lune.

(2) Voyez *Pièces et documents officiels de Grouchy*, 2e série. Il s'y trouve une déclaration du colonel Bella, plus tard directeur

Mais Napoléon n'en tint aucun compte.

Lui qui, même en l'absence de semblables nouvelles, vait tout à gagner dans cette difficile campagne à ne pas erdre un instant, à se porter au plus tôt au centre des ommunications des armées ennemies, ne sut pas réparer ; 16 ses lenteurs de la veille. Il laissa passer les preiières heures, les heures décisives de la matinée, et ne rit son parti que fort tard.

Ces lenteurs étonnaient ses soldats et ses généraux, qui avaient vu autrefois si actif, si prompt, si résolu, ne donant jamais à l'ennemi le temps de se reconnaître, faisant, uand il le fallait, forcer les marches, passer les nuits. érard surtout s'en plaignit, lors d'une visite que lui fit Châtelet, entre les huit et neuf heures du matin, le génél de cavalerie Excelmans. En effet, pourquoi lui avoir it prendre la veille la direction de Châtelet préférableent à celle de Charleroi, si on ne se hâtait de profiter de tte position plus rapprochée de l'ennemi pour surveiller maîtriser ses mouvements. « J'augurais mal de ces tards, dit Gérard dans ses *Documents sur la campagne s Cent-Jours*, car, d'après ma manière de voir, ce n'ét que par des mouvements rapides, qui nous amèneent au milieu des cantonnements ennemis presque à ır insu, que nous pourrions espérer de voir de grands sultats. »

XXI

A quoi donc Napoléon passa-t-il son temps pendant les ıres si précieuses de la soirée du 15 et de la matinée

l'Institut agronomique de Grignon, qui, aide de camp de uchy en 1815, est venu attester non-seulement avoir porté e de ces missives, mais plusieurs autres niées ou passées s silence par Napoléon.

du 16? A cette question on pourrait faire la réponse que nous a fournie le colonel de Baudus, et ce serait la plus fondée. Quant à M. Thiers, il prétend « que le chef de l'armée française n'avait pas encore le 16 au matin toutes ses troupes réunies, à sa portée, reposées et prêtes à marcher en avant; que 25,000 hommes avaient dû défiler le matin par le pont de Charleroi avec un matériel considérable, tandis qu'à Châtelet les troupes de Gérard n'avaient pas toutes franchi la Sambre et étaient harassées de fatigue que, par suite de cette double circonstance, il ne fallai pas moins de trois heures pour que les divers corps d l'armée française fussent, non pas en ligne, mais en me sure de s'avancer vers la ligne de bataille où ils devaien combattre, et que, d'ailleurs, il était naturel pour lui d n'agir qu'à coup sûr et d'employer à se renseigner l temps que les troupes emploieraient à marcher. »

N'en déplaise à M. Thiers, nous prétendons que le 1 juin, à l'aube du jour, Napoléon eut toutes ses troupes à s portée. Vandamme, Grouchy, la garde, avaient, comm nous l'avons vu, passé au delà de Charleroi le 15; Reill s'était porté à Gosselies et à Frasne, comme le prouven des ordres du registre d'état-major général; le corps d d'Erlon avait bivaqué en avant de Gosselies, comme l montre également une déclaration d'un des généraux de c corps, Durutte (1). Pour ce qui est de Gérard, les parole que nous venons de citer ci-dessus font voir jusqu'à qu point l'assertion de M. Thiers est erronée. Il n'y ava donc plus de troupes autres à défiler par Charleroi qu les 10,500 hommes de Lobau, et ils pouvaient, tout en d filant le matin, suivre d'assez près les mouvements d autres corps. M. Thiers, qui revient sans cesse sur la fa tigue de nos troupes pour expliquer les lenteurs de Nap

(1) Voyez les *Documents inédits* du duc d'Elchingen, page 7 et la *Sentinelle de l'armée* du 8 mars 1838.

éon, devrait bien savoir que dans cette fatale campagne le quatre jours elles n'eurent pas à beaucoup près les narches et les fatigues des troupes prussiennes; nous lémontrerons cela plus loin, en même temps que cet autre ait, que nos braves soldats, loin de se sentir fatigués, ne e plaignirent jamais, au contraire, que de l'inaction inoncevable dans laquelle on les tint à la fin de la première ournée et au commencement des trois autres. Pouvaients être fatigués, d'ailleurs? Ils s'étaient rendus de Paris, le Metz, de Lille, de Mézières, d'Avesnes, de Valeniennes et de Maubeuge vers Charleroi par étapes ordiaires; le 15 au matin beaucoup n'avaient fait que cinq à ix lieues; les corps de Gérard, de Vandamme et de d'Eron, huit lieues au plus (1). Les raisons de M. Thiers, déienties par les faits démontrés par les propres paroles u général Gérard, sont donc peu recevables; celles par esquelles il nous montre Napoléon attendant dans l'inacon le moment d'être renseigné sur les mouvements de ennemi ne le sont pas davantage. Il est acquis à l'hisoire que Grouchy, en reconnaissance dès quatre heures u matin sur les chemins de Fleurus, lui signala à cinq eures et à six heures la concentration de grandes masses russiennes sur les hauteurs de Ligny. A six heures et à ept heures, en recevant ces nouvelles, Napoléon eut û agir. Quoi qu'en dise M. Thiers, il n'agit pas. Les rdres de départ portés à ses troupes ne furent dictés

(1) De Solre-sur-Sambre et de Philippeville aux points où se ouvaient les régiments les plus éloignés de d'Erlon et de Gérard Charleroi, il y a sept lieues en ligne droite, soit huit lieues ı comptant les sinuosités de la route. Mais d'Erlon n'avait été nu de venir passer la Sambre qu'à Marchiennes et Gérard à hâtelet; leurs troupes n'avaient donc fait que huit lieues, une etite étape ordinaire. Qu'était-ce que cela à côté de tant de arches forcées qu'avaient faites autrefois les armées franises?

qu'entre huit et neuf heures et n'arrivèrent qu'à onze heures à ceux de ses généraux qui étaient les plus éloignes (1). Mais on a prétendu que le temps perdu par Napoléon à Charleroi lui était nécessaire pour donner une nouvelle organisation à la direction de ses forces, laissant, par exemple, à Ney ce qu'il lui avait déjà donné à commander la veille, remettant aux ordres du maréchal Grouchy la direction des corps de Vandamme, de Gérard, de la cavalerie légère de Pajol et des dragons d'Excelmans, et gardant au centre, sous sa main, les cuirassiers de Milhaud, le corps de Lobau et la garde. Ces dispositions étaient bonnes sans doute, puisqu'elles lui permettaient de peser avec tout le poids de son centre et de ses réserves sur l'une ou l'autre de ses ailes, selon les mouvements que feraient Blücher et Wellington (2); mais elles arri-

(1) La plupart des auteurs qui ont écrit sur la campagne des Cent Jours, en s'affranchissant des assertions de Napoléon et du système de les trouver véridiques en tout point, sont tous d'accord pour lui reprocher la faute qu'il commit en s'arrêtant si longtemps à Charleroi. Jomini la déclare incompréhensible. Un jugement semblable en est porté dans les ouvrages cités de Damitz, de Muffling et de Rogniat. Napoléon lui-même montre dans ses *Mémoires* que ce fut là une grande faute, car, pour la cacher, il y affirme mensongèrement que l'ordre de marcher en avant fut donné beaucoup plus tôt à ses lieutenants. Cela étant on se demande à quoi donc peuvent servir les explications, les justifications de M. Thiers.

(2) Jomini n'a pas été aussi complaisant que nous à cet égard Il fait un reproche à Napoléon d'avoir commencé sa campagne avec deux ailes sans autre centre que sa réserve, ne pouvant par suite de cette disposition, renforcer efficacement le point décisif de ses efforts. S'il eût eu, ajoute Jomini, une aile moins forte le 16, et qu'en échange le corps de d'Erlon eût formé une partie de son centre, on n'aurait pas eu, comme on l'a vu, tant de troupes inactives dans cette journée, qui eût été décisive. (Jomini, fragments cités par Grouchy.) On remarque qu'un sem

raient trop tard. Elles mettaient au moment même du combat à la tête des troupes et au-dessus de généraux capables habitués déjà à ne prendre d'ordre que de l'empereur lui-même, deux maréchaux qui n'avaient pu faire le moindre apprentissage du caractère, de l'esprit, des aptitudes des hommes qu'ils allaient avoir sous leurs ordres. Il semble que Napoléon, qui depuis quinze jours avait arrêté son plan de campagne et savait au milieu de quelles circonstances il se trouverait, aurait bien pu prendre plus tôt ces dispositions définitives. Il semble aussi que ces dispositions n'étaient pas si longues à prendre et qu'elles pouvaient fort bien être communiquées avec l'ordre de la marche en avant, pendant la nuit ou à l'aube du jour, au lieu de n'arriver que vers les dix et onze heures du matin. On a aussi objecté que ces lenteurs eurent comme la veille pour cause la pensée que l'empereur eut d'attendre l'agression des généraux ennemis, de la provoquer même, pour l'attirer dans les piéges que sa stratégie leur préparait, et c'est là un des motifs sur lequel insiste encore tout particulièrement M. Thiers. A ce compte, répétons-le, ce n'était donc plus l'empereur qui devait prévenir et surprendre les deux armées coalisées, mais celles-ci qui devaient l'attaquer. A quoi donc

…lable système d'opérations avait été proposé par Wellington dans son plan d'invasion générale de la France, à l'ouverture des hostilités. D'après ce plan, trois masses à peu près égales devaient franchir les frontières nord, nord-est de France : les armées anglo-hollandaise et prussienne à droite, par la Sambre et l'Oise, l'armée russo-allemande au centre, par la Marne et l'Aisne, l'armée austro-sarde à gauche, par la Saône et la Seine. La masse du centre était destinée à se porter, d'après les circonstances, ou sur la droite ou sur la gauche, et à renforcer de cette manière par un mouvement rapide une des ailes, pour lui donner une telle prépondérance de forces qu'elle pût livrer bataille avec l'espoir de la victoire.

lui aurait servi, dans l'hypothèse d'une telle justification, de s'être fait informer par des affidés des différents cantonnements occupés par les forces coalisées, et pourquoi un passage de la Sambre si inopiné et si brusque, s'il n'en profitait pour aller tout d'abord se placer au point de rencontre, sur la ligne de communication des forces ennemies, soit pour les séparer et les forcer à abandonner les bassins de la Sambre et de la Dyle, si elles ne voulaient combattre, soit pour les écraser en détail au moment de leurs mouvements, en cas qu'elles voulussent accepter la lutte? Oui, disons-le hardiment, et c'est l'aveu de Jomini, son admirateur, Napoléon perdit dans la matinée du 16 comme dans la soirée du 15 des heures on ne peut plus précieuses, et cette perte de temps fut le prélude des malheurs qui suivirent. Ce sont là des faits positifs que toute l'habileté, la fécondité d'argumentations de M. Thiers ne parviendront pas à renverser.

XXII

Voici les ordres de mouvement qui furent dictés par Napoléon dans la matinée du 16, entre huit et neuf heures (1) :

Au maréchal Ney, il fut ordonné de se porter, avec ses deux corps d'armée, augmentés de la division de grosse cavalerie aux ordres de Kellermann, en tout 43,000

(1) C'est l'heure même indiquée par Flahaut, aide de camp de Napoléon, et par Soult, et la teneur montre que c'était pour la première fois qu'il était ordonné à Ney d'aller aux Quatre-Bras. Napoléon cependant, dans ses *Mémoires*, avance que l'ordre fut porté à Ney dans la nuit, et qu'il devait être exécuté à la pointe du jour. Dans un premier récit, il avait même indiqué pour la transmission la date de 10 heures du matin le 15, c'est-à-dire avant que Ney fût arrivé à l'armée.

combattants et 110 bouches à feu, aux Quatre-Bras et au delà, d'y occuper une bonne position à cheval sur la route de Bruxelles, en faisant garnir les abords de la position par des flanqueurs destinés à surveiller la chaussée de Nivelles, en envoyant une division à Genappe et une autre à Marbais, en laissant à Frasne, au débouché de la voie romaine, les 3,000 cuirassiers de Kellermann, afin que Napoléon pût les attirer à lui vers Sombref, si besoin en était (1). A Grouchy, il fut enjoint de se porter, par la route de Charleroi à Gembloux, avec les troupes de son

(1) On voit, par l'ordre qui fut transmis par le comte Flahaut, aide de camp général, que Napoléon ne marquait ni étonnement ni reproche à Ney de ce que celui-ci ne s'était pas encore emparé des Quatre-Bras, et lui prescrivait de le faire en des termes qui montrent que c'était pour la première fois que l'ordre de s'y rendre était donné. A son ordre officiel, adressé par le major général de l'armée, Napoléon crut devoir joindre une lettre officieuse dans laquelle il entrait dans de plus grands détails et corroborait les instructions envoyées par Soult. Dans cette lettre on voit que Napoléon, contradictoirement à ce qui est dit dans ses *Mémoires*, croyait d'abord avoir principalement affaire aux Anglais et comptait pousser jusqu'à Bruxelles le 17 juin. Il prescrivait en effet à Ney de se tenir prêt à marcher sur cette ville, afin d'y arriver vers les sept heures du matin le 17. Cette lettre fut cause de l'obstination que Ney montra au combat des Quatre-Bras à attaquer l'armée anglaise au lieu de la contenir, bien qu'il ait reçu postérieurement avis de se borner à cette simple mesure, tant l'idée des ordres de la matinée, qu'il avait nourris dans sa tête, devaient naturellement prédominer sur son esprit. Voici les principaux passages de la lettre officieuse de Napoléon à son lieutenant, écrite à Charleroi le 16 juin, entre huit et neuf heures du matin :

« Mon cousin...... je porte le maréchal Grouchy avec les 3e et 4e corps d'infanterie sur Sombref; je porte ma garde sur Fleurus et j'y serai de ma personne avant midi. J'y attaquerai l'ennemi si je le rencontre, et j'éclairerai la route jusqu'à Gembloux. Là,

commandement, en tout 38,000 hommes et 112 pièces de canon (1), sur Sombref et d'y prendre position. Napoléon, à cause de son éloignement et de sa négligence à faire

d'après ce qui se passera, je prendrai mon parti. Vous, soyez prêt à marcher sur Bruxelles. Je vous appuierai avec la garde, qui sera à Fleurus et à Sombref, et je désirerais arriver à Bruxelles demain matin. Vous vous mettriez en marche ce soir même, si je prends mon parti d'assez bonne heure pour que vous puissiez en être informé de jour et faire ce soir trois ou quatre lieues, et être demain à sept heures du matin à Bruxelles. . . .
. . . .

« Vous sentez assez l'importance attachée à la *prise de Bruxelles*. Cela pourra donner lieu à des incidents, car un mouvement aussi prompt et aussi brusque isolera l'armée anglaise de Mons, d'Ostende, etc.

« Je désire que vos dispositions soient faites pour qu'au premier ordre vos huit divisions puissent marcher rapidement et sans obstacles sur Bruxelles. »

(1) Voici, avec plus de détails, quelle fut, dès le début, la situation et la composition de l'effectif de l'armée française, dont le total général, nous l'avons dit, était de 128,088 hommes et de 344 pièces de canon. A l'aile gauche, deux corps d'infanterie (d'Erlon et Reille) composés chacun de quatre divisions d'infanterie (Alix, Donzelot, Marcognet et Durutte; Bachelu, Guilleminot, Girard et Foy), et d'une division de cavalerie légère (Jacquinot et Piré); plus, le corps de cavalerie de Kellermann, composé de la division Lhéritier (dragons et cuirassiers) et de la division de cuirassiers Roussel d'Hurbal. La division de chasseurs et lanciers de la garde de Lefebvre-Desnouettes avait été détachée vers ces corps, qui comprenaient : le premier, 19,939 hommes et 46 bouches à feu; le deuxième, pareil nombre de bouches à feu et 24,361 hommes; le troisième, 3,360 cavaliers avec deux batteries à cheval. — A l'aile droite, sous les ordres de Grouchy, se trouvaient les troisième et quatrième corps d'infanterie (Vandamme et Gérard), composés chacun de trois divisions d'infanterie (Lefol, Habert et Berthezène; Pecheux, Vichery et Hulot), et d'une division de cavalerie légère (Domon et Maurin); plus

enlever Fleurus, n'était pas encore persuadé, au moment où il donnait cet ordre, entre huit et neuf heures, que Blücher était presque entièrement concentré à Ligny. Par suite d'illusions étranges et d'un aveuglement incompréhensible dont il donna un continuel exemple dans cette fatale campagne, les renseignements que lui avaient transmis par deux fois Grouchy, sur la concentration des forces prussiennes, étaient considérés par lui comme n'existant pas. Parti à dix heures et demie de Charleroi, arrivé une heure après à Fleurus (1), et s'obstinant à croire les Prussiens et les Anglais en retard de concentration, obligés de se replier au delà de Bruxelles pour se joindre,

le corps de cavalerie légère de Pajol, composé des divisions Soult et Subervic et le corps des dragons Excelmans (divisions Strolz et Chatel). Le troisième corps comptait 19,160 hommes et 38 bouches à feu; le quatrième, près de 16,000 hommes et pareil nombre de canons; le corps de Pajol, 2,717 hussards et chasseurs, avec deux batteries à cheval, et celui d'Excelmans, 3,220 dragons avec un égal nombre de batteries à cheval. — Au centre, comme réserve et sous la main de Napoléon, se trouvaient : le corps de cuirassiers Milhaud (divisions Wathier et Delort), en tout 3,194 cavaliers et deux batteries à cheval; plus, le sixième corps commandé par Lobau, 10,500 hommes, répartis en trois divisions d'infanterie (Simmer, Jeannin et Teste), et 22 bouches à feu ; enfin, la garde impériale, composée de la division Guyot (grenadiers à cheval et dragons, 1,600 hommes et deux batteries à cheval), des divisions Friant (grenadiers de vieille garde, 4,140 hommes), de Morand (chasseurs de vieille garde, 4,603 hommes), de Duhesme (voltigeurs et tirailleurs de jeune garde, 4,283 hommes), ayant chacune trois batteries à pied. — Il y avait pour l'armée entière cinquante-deux bouches à feu de réserve, environ 3,500 hommes du grand parc, des équipages de pont, etc., et à chaque division d'infanterie était attachée une compagnie du génie.

(1) C'est l'attestation de Grouchy. Tous les habitants de Charleroi et de Fleurus, témoins que nous avons consultés, conviennent également de ces heures.

il ne se pressa nullement de les attaquer. Il laissa tout d'abord Gérard, Grouchy, Vandamme, continuer leur marche sur Sombref. Il fallut que de nouvelles reconnaissances faites, les assurances réitérées de ces deux derniers, le décidassent à admettre l'état réel des choses et à le constater de ses propres yeux. Arrivé à l'embranchement de la route de Charleroi à Sombref et du chemin qui fait communiquer Fleurus avec Ligny, il monta au faîte d'un moulin à vent qui domine la plaine, accompagné d'un arpenteur de Fleurus qui lui fut amené comme étant l'homme qui pouvait le mieux le renseigner sur la topographie de la contrée. Promenant sa lorgnette sur les côteaux qui étaient à l'horizon, il y découvrit, en effet, autant que le lui permettait la hauteur des blés, les masses considérables qu'on lui avait signalées, et partout, sur une lieue et demie d'étendue, de sa gauche à sa droite, les uniformes prussiens. Il reconnut que Blücher avait été plus audacieux, plus expéditif qu'il ne croyait, plus vigilant que lui-même; que, tandis qu'il s'arrêtait la veille autour de Charleroi à midi, à trois heures et à sept heures du soir, et en grande partie, le croira-t-on, pour dormir, celui-ci avait trouvé assez de temps pour venir prendre, à la face de l'armée française inactive, une forte position de laquelle on ne pouvait le débusquer qu'avec de grands efforts. Blücher se flattait, avec ses 90,000 hommes, d'être à même de pouvoir se maintenir là le temps nécessaire pour que le corps de Bulow, qu'il attendait venant de Liége, pût le rejoindre en même temps que l'armée anglaise. Ainsi, au lieu de corps séparés qu'on aurait pu surprendre et écraser l'un après l'autre, les Français allaient avoir à combattre une armée entière, avantageusement postée. Ce résultat n'aurait pas dû étonner Napoléon. Lui-même ne dit-il pas, dans ses mémoires, que connaissant le caractère prompt, aventureux, téméraire, les habitudes de hussard du feld-

maréchal prussien, il savait qu'il n'hésiterait pas à marcher vers lui à la première nouvelle de l'aggression de l'armée française? Or Napoléon savait fort bien que Blücher avait dû être informé du point principal de cette aggression dans l'après-midi de la veille, sinon plus tôt, et comment pouvait-il penser qu'ayant un jour et une nuit devant lui, il n'en profitât pas pour faire franchir à ses troupes les six, huit et douze lieues qui les séparaient du point où elles devaient rejoindre celui de leur corps qui avait défendu le passage de la Sambre? Ou l'auteur des *Mémoires de Saint-Hélène* s'exprime mensongèrement en parlant de l'espoir qu'il fondait sur le caractère de Blücher, ou ses assertions sont véritables. Si elles le sont, son inaction est inexplicable; si elles ne le sont pas, la sévère histoire doit lui reprocher une fois de plus d'avoir altéré la vérité. M. Thiers, son défenseur, ne peut sortir de là. Mais disons plutôt qu'il y a eu à la fois, chez son héros, inaction impardonnable d'une part et assertion mensongère de l'autre.

Toutefois, quelle que fût la stupéfaction de Napoléon devant Blücher qui le prévenait ainsi dans sa marche, il ne s'effraya pas de sa présence La concentration des Prussiens pouvait devenir une bonne fortune pour lui si elle n'était pas peu après suivie de celle des Anglais. Rien n'annonçait qu'il en fût ainsi. Les éclaireurs de Ney, qui depuis la veille n'avaient cessé de reconnaître la position des Quatre-Bras ainsi que celle de Sart-Amavelines, pas plus que ceux de Girard, qui étaient interposés entre ces positions et Fleurus, n'avaient signalé aucun mouvement de la part de troupes venant dans la direction de Bruxelles.

Certaines causes avaient pu ou pouvaient encore retarder ces troupes. Napoléon, à l'heure avancée où il était, n'avait que trois choses à faire: détourner à l'instant les corps de Vandamme et de Gérard de la direction de Sombref,

qu'il leur avait assignée, les pousser aussitôt sur les Prussiens, les faire appuyer de ses réserves et de la cavalerie de Grouchy ; prescrire à Lobau d'aller se placer entre la division Girard et Ney; ordonner enfin à celui-ci d'aller prendre une position défensive entre les Quatre-Bras et l'armée prussienne, de manière à pouvoir arrêter les Anglais, s'ils se présentaient, tout en étant à même d'intervenir contre les Prussiens avec les forces qui lui resteraient disponibles (1). De ce côté, en effet, se trouvaient des circonstances topographiques admirablement appropriées à une telle attitude : entre les routes des Quatre-Bras à Charleroi et à Sombref, un bois montueux, celui de la Hutte, et entre ce bois et les Quatre-Bras, trois ruisseaux s'interposant successivement sur le passage des Anglais et coupant la route de Nivelles à Namur, par où ils devaient joindre l'armée prussienne; le long du plus septentrional de ces ruisseaux, la ferme de Gémioncourt, forte position, commandant le débouché des Quatre-Bras sur Charleroi, puis deux étangs, des fossés marécageux se prolongeant au delà de la route de Namur, dont les deux ponts non gardés pouvaient être détruits; le long du second des cours d'eau, l'importante ferme de l'*Airable* et les hameaux de *Pireaumont* et du *Paradis*, situés sur des collines opposées aux Anglais; enfin, la Thile, prenant son cours dans le bois de la Hutte et déterminant au-delà sur la route de Namur, une troisième ligne de résistance facile à défendre. Le maréchal Ney, en faisant occuper *Gémioncourt*, l'*Airable*, *Pireaumont*, le *Paradis*, par de forts avant-postes munis de canons; en se portant, avec le gros de ses forces derrière la Thile, dans le bois où elle prend sa source, et barricadant les issues, faisant sauter les ponts, était aussi

(1) C'est ce que Jomini aurait voulu que Napoléon fît. (Voir son *Précis politique et militaire.*)

bien à même d'arrêter momentanément l'armée anglaise qu'à portée de tomber sur le flanc et les derrières des Prussiens. (XXXIV.)

Napoléon, par ses affidés, par le géomètre Simon qui l'accompagnait, par les habitants du pays, aurait pu s'assurer de circonstances topographiques que la carte lui révélait suffisamment, du reste, et prendre ses mesures en conséquence. De telles dispositions lui permettaient de satisfaire à une des grandes lois de la stratégie, celle qui consiste à avoir le plus possible toutes ses forces rassemblées sur un petit espace, à portée des ordres du chef d'armée et en mesure d'agir d'une manière prompte et décisive; elles lui permettaient en outre d'accabler les Prussiens par leur droite, c'est-à-dire du côté par où ils devaient se joindre aux Anglais ou de les rejeter en cas d'une défaite incomplète bien loin de la base d'opérations de ces derniers.

Mais il fut loin de prendre d'aussi heureuses mesures. Comptant sans doute sur la lenteur, la mollesse des Prussiens; toujours aveuglé sur les desseins de ses ennemis, il crut que Ney suffirait à arrêter Wellington bien loin de lui dans un simple hameau ouvert de toute part, parfaitement accessible aux troupes ennemies; que lui, Napoléon, pourrait accabler Blücher avec les 68,000 hommes et les 210 bouches à feu qu'il avait sous la main. Il laissa Ney continuer sa marche sur la position faible et excentrique des Quatre-Bras, fit arrêter Lobau au nord de Charleroi, et se contenta d'ordonner un changement de front à gauche aux troupes de Vandamme et de Gérard.

En conséquence de ces ordres, Vandamme avec la division Girard fut posté en face de Saint-Amand, sur la droite des Prussiens; Gérard fut dirigé sur leur centre à Ligny; Grouchy avec la cavalerie légère de Pajol et les dragons d'Excelmans alla sur leur gauche en face de Sombref, tandis que la garde et les cuirassiers Milhaud venaient

sur leurs pas occuper en réserve les vallons de Fleurus.

A deux heures ces mouvements étaient entièrement effectués et les dispositions pour l'attaque prises; mais Napoléon, toujours hésitant, toujours tâtonnant, continua à tenir ses troupes immobiles. Il se borna à faire écrire à Ney la lettre suivante par son major général :

« Monsieur le maréchal,

« L'Empereur me charge de vous prévenir que l'enne-
« mi a réuni un corps de troupes entre Sombref et Bry,
« et qu'à deux heures et demie M. le maréchal Grouchy
« avec les 3e et 4e corps l'attaquera. L'intention de sa
« Majesté est que vous attaquiez aussi ce qui est de-
« vant vous et qu'après l'avoir vigoureusement pressé,
« vous vous rabattiez sur nous, pour concourir à enve-
« lopper le corps dont je viens de vous parler. Si ce corps
« était enfoncé auparavant, alors Sa Majesté ferait ma-
« nœuvrer dans votre direction pour hâter également vos
« opérations. Instruisez de suite l'Empereur de ce qui se
« passe sur votre front (1). »

Cet ordre était peu pesé. En effet, tout devait prouver à Napoléon qu'il y avait plus qu'un corps de l'armée prussienne, mais l'armée presque tout enière, et lui-même convient de s'en être tout d'abord convaincu. Un rapport fait par le général Girard à Reille, le chef de son corps d'armée, et transmis à 9 heures au quartier général de Charleroi, le lui avait déjà appris quatre heures aupa-

(1) Selon les *Mémoires de Napoléon*, cet ordre aurait été envoyé à Ney à onze heures et demie, et contenait des reproches relatifs aux huit heures de retard que le maréchal aurait apportées dans l'occupation des Quatre-Bras. Autant d'inexactitudes, comme on peut le voir par le registre d'ordre de l'armée. Ce ne fut qu'à deux heures que Napoléon fit écrire à Ney, et la dépêche, comme on le voit, ne contient pas le moindre blâme.

ravant (1). Il avait aussi les affirmations positives de Grouchy qui depuis quatre heures du matin observait les Prussiens. Cela étant, la rapide concentration de Blücher faisait supposer une activité semblable de la part des Anglais afin de venir l'appuyer dans la position qu'il avait prise. Envoyer Ney contre ces derniers ne faisait pas supposer une tâche facile qui lui permît de se rabattre sur les Prussiens à une distance si éloignée et en présence de forces qui devaient aller toujours grossissant. Il eût fallu au moins immédiatement appeler à soi les troupes qui formaient la seconde moitié de l'aile gauche française, c'est-à-dire d'Erlon et Kellermann. On oublia Kellermann comme on oublia bientôt aussi d'Erlon après l'avoir appelé. On attendit pour l'appeler près de deux heures encore. Pendant ce temps la journée s'avançait et il n'allait plus être au pouvoir des Français de la rendre décisive. D'un autre côté, les Anglais arrivaient et Blücher s'affermissait dans ses positions et y recevait ceux de ses régiments qui marchaient à l'arrière garde.

Mais c'est ici le lieu de faire connaître ces positions; la description en sera d'autant plus intéressante que c'est précisément là que se décida en 1690 la fameuse bataille de Fleurus gagnée par les Français sous la conduite du maréchal de Luxembourg.

XXIII.

Le champ de bataille sur lequel se rencontrèrent le 16 juin 1815 les armées française et prussienne, occupe la partie nord-est du triangle que détermine la route de Namur à Nivelles en coupant celles qui de Charleroi se rendent à Bruxelles et à Namur par Sombref. Le point de séparation des deux armées fut un ruisseau, le *Ligny*, qui serpente

(1) Voyez la relation de Reille dans les *Documents inédits* du duc d'Elchingen.

sur tout le prolongement du terrain où les combattants s'abordèrent. Ce ruisseau est d'abord formé de deux petits cours d'eau marécageux qui se montrent en deçà du village de Marbaix. Après avoir décrit chacun une courbe et arrosé, l'un le pied du village de Wagnelée, l'autre celui de Bry, ces cours d'eau vont se joindre en face de Saint-Amand-la-Haie, section de village ainsi désignée par suite des haies et des grands arbres qui y environnent partout les habitations. Le ruisseau issu de cette jonction va ensuite de l'ouest à l'est, traverse ou plutôt longe au nord la longue rue qui compose la commune de Saint-Amand proprement dite, et reçoit les eaux de trois ravins venant des plaines qui sont au sud de Fleurus, et dont le principal, le *ru de Plumecoq*, contourne le territoire de ce village à partir de Lambusart (1). C'est à ce point de jonction que commence à proprement parler le Ligny, ainsi appelé de ce qu'il traverse à une petite distance de là, deux kilomètres au plus, le village du même nom. De l'un à l'autre village, le ruisseau est encaissé entre deux fortes levées de terre formées des boues que l'on retire périodiquement de son fond sourcilleux afin d'en entretenir le curement, ce qui le rend très-difficile à franchir. Au delà il est longé par un second ruisseau servant de déversoir au premier, appelé *Faux ruisseau*, et formant un nouvel obstacle indispensable à franchir à quiconque a traversé le premier venant de la plaine de Fleurus. Après avoir alimenté, à l'entrée de Ligny, les fossés du château de la Tour à droite et le bief du moulin de Ligny à gauche, après avoir séparé, en les longeant, les deux principales rues du village, le cours d'eau va s'encaissant de plus en plus, baignant de ses replis la partie méridionale des communes de Sombref, de Tongrinnes et le village boisé de Boignée,

(1) On prétend que c'est de ces ruisseaux ou *rus* aux bords fleuris que *Fleurus*, ou *Flosrus* en wallon, tire son nom.

pour mêler deux lieues plus loin ses eaux à celles de l'*Orneau*, petite rivière qui se rend de Gembloux à la Sambre. Des lignes de grands arbres rapprochés l'un de l'autre s'élèvent sur les deux berges du ruisseau. Au delà, sur la rampe qui va de Ligny à Saint-Amand, sont plusieurs carrières qui y rendent on ne peut plus difficile l'accès du terrain (1). Dans Ligny, toutefois, les berges sont aplanies en certains endroits et laissent à côté des ponts des parties guéables.

Le ruisseau de Saint-Amand à droite, celui de Ligny au centre et à gauche, formaient la limite du terrain occupé par l'armée prussienne, à laquelle Blücher fit faire à la hâte les manœuvres que nécessitaient les positions prises à l'instant même devant lui par les corps de Gérard et de Vandamme. Au centre, le général Ziethen, avec 30,000 hommes environ, défendait en première ligne les abords du cours d'eau de Saint-Amand à Ligny, portant en avant de ce village, au château et à la ferme de la Tour, une forte avant-garde. Le corps de Pirch, fort de 32,000 hommes, était placé derrière le précédent, partie en deuxième ligne entre Bry et Ligny, partie en troisème ligne autour de l'auberge dite des Trois Burettes. Les 24,000 hommes de Thielmann formaient la gauche et la réserve de Sombref à Tongrinnes, ayant quarante-huit bouches à feu sur leur ligne à Mont-Potériaux et à Tongrenelle. Pareil nombre de bouches à feu garnissait la colline de Ligny et trente-deux autres défendaient les approches de Saint-Amand.

(1) Nous devons quelques-uns de nos renseignements sur la topographie de ces diverses localités et sur des incidents curieux de la bataille à l'obligeance de MM. les curés de Ligny et de Saint-Amand. Celui-ci, vieillard qui est né sur les lieux, y a constamment vécu et s'est beaucoup occupé d'histoire locale, a porté à notre connaissance plusieurs faits curieux, inédits. Nous lui payons ici un juste tribut de reconnaissance.

Blücher résolut d'accepter la bataille sur ce terrain, étudié par lui à l'avance, pour les raisons suivantes : 1° parce qu'en ce moment un mouvement rétrograde de sa part ou une marche de flanc en face de l'armée française pour se joindre aux Anglais vers Genappe ou Waterloo, était un mouvement dangereux ; 2° parce que la position qu'il occupait avec ses 87,000 hommes était, après tout, une position qui lui permettait de résister aux Français jusqu'à ce que toutes ses forces y fussent réunies; 3° parce qu'il ne pouvait guère rétrograder vers Bruxelles et les Anglais sans abandonner sa base d'opérations qui était la Meuse, et par conséquent ses vivres et ses munitions ; 4° parce qu'enfin il comptait sur le concours de Wellington, sur une rapidité de mouvements de sa part égale à celle dont lui, Blücher, venait de donner l'exemple. Le général anglais, en effet, devançant son armée et traversant librement au galop le hameau des Quatre-Bras non encore menacé par Ney, venait d'accourir à la rencontre du feld-maréchal jusqu'au moulin à vent de Bussy, au sud-est de Bry. Là, examinant avec lui les mouvements de l'armée française et reconnaissant à l'aide d'une longue vue la présence de Napoléon sur la plate-forme du moulin de Fleurus, Wellington avait promis de venir en aide à la droite de Blücher et de tourner notre gauche par Frasne, Mellet et Villers-Perwin, assurant que vers quatre heures il aurait au moins 20,000 hommes à sa disposition pour intervenir. Cette circonstance étant connue, on conçoit que Blücher n'ait point appuyé sa droite à quelque forte position et qu'il l'ait postée en l'air, comme dit Napoléon. S'il en agit ainsi, c'est parce qu'il espérait être soutenu à temps sur ce point et non parce que, comme on l'a prétendu, il ne s'attendait pas à être attaqué (1). D'ailleurs, pour qui-

(1) L'intention de Blücher de combattre à Ligny ressort d'ail-

conque a vu le réseau de haies épaisses et de fossés qui environnent Saint-Amand, ses bâtiments de ferme et les murs du château de l'Écaille, pour quiconque a visité cette localité, l'armée prussienne ne paraît pas y avoir été aussi en l'air que les *Mémoires de Sainte-Hélène* ont bien voulu le dire.

XXIV

Les positions des Prussiens limitées par un cours d'eau profond, aux bords escarpés, à la vallée marécageuse, par de forts villages dont l'un, celui de Saint-Amand, offrait une suite d'embuscades, de postes couverts, de talus, de fossés, de clôtures, c'est-à-dire autant de retranchements naturels, et dont l'autre, celui de Ligny, avait, outre le château de la Tour, une vraie forteresse, toutes ses habitations crénelées, ses issues barricadées, ces positions, disons-nous, étaient admirablement défensives. Derrière ces villages, il est vrai, le terrain s'élevait en amphithéâtre, de manière à y laisser à découvert les masses de la première ligne prussienne devant notre artillerie; mais la seconde ligne se cachait en partie dans un fond, et du haut de son point central le le généralissime prussien pouvait découvrir jusqu'au moindre de nos mouvements et ordonner à ses deux cent vingt-quatre bouches à feu de plonger, par-dessus les soldats de Ziéthen, sur l'armée française, qui n'avait guère pour s'abriter, que les légères ondulations de la plaine

leurs des propres paroles de Napoléon prononcées devant plusieurs témoins auriculaires. Celui-ci, après avoir examiné ses positions et vu sa contenance, prononça ces mots : *Le vieux renard ne débusque pas*. Du reste, s'il est vrai que ce fut une faute pour Blücher de placer sa gauche en l'air, on verra bientôt que Napoléon n'en profita guère.

de Fleurus. Parmi ces ondulations s'élevait un tumulus gaulois, encore aujourd'hui debout. Un tumulus semblable, que l'on voit sur des cartes du XVIIIe siècle, existait au centre de l'armée prussienne. On sait que ces pyramides de terre étaient élevées, chez les anciens peuples, en commémoration de leurs luttes armées. Quelque nation celte avait sans doute combattu là contre des envahisseurs germains. Étrange coïncidence des destinées humaines, qui mettait de nouveau aux prises dans ces lieux des peuples de même origine !

Ces champs, portant la trace des luttes anciennes, devaient être le théâtre d'une des batailles les plus meurtrières de l'âge moderne. Tout annonçait en effet que la journée serait meurtrière. Ce n'était pas une petite tâche pour les 68,000 hommes de Napoléon de débusquer de là 87,000 Prussiens pleins de confiance, d'enthousiasme, de haine et de colère tenace, et qui s'attendaient à recevoir, avant peu d'heures, des renforts considérables. Mais les Français, sans compter leurs ennemis, se préparèrent à combattre avec leur bravoure et leur intrépidité accoutumée, intrépidité que doublaient chez le soldat des sentiments d'une haine implacable. Ils se sentaient à l'avance sûrs du succès. Napoléon paraissait en être aussi certain. En effet, rien ne lui annonçait l'arrivée des Anglais. Ney, du reste, marchait vers eux et allait les arrêter avec son intrépidité accoutumée ; mais il fallait se hâter, car, nous l'avons dit, le maréchal ne serait pas longtemps en mesure d'arrêter Wellington, tandis que, d'un autre côté, les dernières troupes de Blücher pouvaient, en achevant de le rejoindre, le rendre de plus en plus solide dans sa position. Napoléon néanmoins ne se pressa pas. Nous avons déjà dit qu'il attendit, qu'il atermoya comme il l'avait fait la veille et dans la matinée. Ce ne fut que vers trois heures qu'il donna l'ordre d'attaquer.

A trois heures et quart, l'action ayant commencé sur

oute la ligne, il envoya une seconde dépêche au chef de ;on aile gauche, pour lui faire savoir que « la bataille :tait engagée et qu'il devait manœuvrer sur-le-champ, de nanière à envelopper la droite de l'armée ennemie et à omber à bras raccourcis sur ses derrières. A cela il joutait que cette armée était perdue si le maréchal gissait vigoureusement; qu'enfin le sort de la France :tait entre ses mains (1). » La situation de Blücher, en ffet, était critique; les Anglais ne paraissaient pas et ulle canonnade ne se faisait entendre sur le point par ù Wellington avait promis de nous tourner. Ainsi e feld-maréchal prussien, qui s'attendait à recevoir des enforts considérables sur sa droite, courait le danger l'être lui-même tourné. Napoléon, impatient cette fois l'assurer un tel résultat, eut deux inspirations qu'on)eut regarder comme les meilleures de cette journée, et jui auraient eu le plus grand effet si elles ne fussent ırrivées si tard, et s'il eût jusqu'au bout veillé à leur ésultat. Il appela d'abord à lui Lobau, puis, quelques nstants après le départ de la seconde dépêche adressée ı Ney, il ordonna à son aide de camp Labédoyère d'aller oindre le comte d'Erlon, qu'on supposait à l'arrière-garde du maréchal, et de lui dire d'interrompre sa narche vers les Quatre-Bras afin de se rabattre sur les Prussiens. Peu après, il envoyait à Ney le colonel de Baudus, aide de camp de Soult, pour le prévenir du nouvement qu'on faisait exécuter à d'Erlon et pour dire ı ce maréchal qu'en cas qu'il fût trop fortement engagé)our quitter ses positions, il y demeurât sur la défensive ıvec le corps de Reille, se bornant à contenir les Anglais afin d'empêcher leur jonction avec les Prussiens (2).

(1) Voyez le registre d'ordre de l'armée.

(2) Au moment où l'affaire était fortement engagée sur toute a ligne, dit le colonel de Baudus, Napoléon m'appela et me dit : « J'ai envoyé l'ordre au comte d'Erlon de se porter avec tout son

XXV

En attendant que cette intervention par l'extrême gauche de l'armée française eût lieu, les corps de Vandamme et de Gérard s'étaient joyeusement portés à la rencontre de l'armée prussienne. Le général Vandamme, ayant derrière lui la division de jeune garde, avait été chargé de faire attaquer le village de Saint-Amand par la division Lefol, suivie à gauche de celles de Berthe-

corps d'armée en arrière de la droite de l'armée prussienne. Vous, allez porter au maréchal Ney le duplicata de cet ordre, qui a dû lui être communiqué. Vous lui direz que, quelle que soit la situation où il se trouve, il faut absolument que cette disposition soit exécutée; que je n'attache pas une grande importance à ce qui se passera aujourd'hui de son côté; que l'affaire est toute où je suis, parce que « je veux en finir avec l'armée prussienne. » Quant à lui, il doit, s'il ne peut faire mieux, se borner à contenir l'armée anglaise » Lorsque l'Empereur eut fini de me donner ses instructions, le major général me recommanda, dans les termes les plus énergiques, d'insister avec force près du duc d'Elchingen pour que de sa part rien ne vînt entraver l'exécution du mouvement prescrit au comte d'Erlon. »

Nous avons cru devoir citer ce passage du colonel de Baudus, afin de rectifier une omission et une erreur reproduites par plusieurs historiens, qui ne parlent nullement de la missive de l'aide de camp de Soult, et qui font aller jusqu'aux Quatre-Bras le colonel Labédoyère, puis après lui le colonel Laurent. Quant à Forbin-Janson, parti à trois heures et un quart et quelques minutes, il n'arriva qu'à six heures aux Quatre-Bras, c'est-à-dire qu'il mit près de trois heures pour faire trois lieues! On s'est vivement récrié contre une pareille lenteur, et de ce nombre est le capitaine Mauduit dans son ouvrage précité. Ce qui est certain, c'est que le colonel de Baudus, parti un peu plus tard, mit le même temps. A quoi attribuer ces retards? On les explique par la nécessité où les aides de camp furent de s'informer de leur che-

zène et de Habert, tandis que la division Girard, qui, comme nous l'avons dit, avait campé à Heppignies, devait s'avancer pour appuyer son attaque à gauche en marchant à l'assaut de Saint-Amand-le-Hameau et de Saint-Amand-la-Haie. A droite, Grouchy, avec la cavalerie légère de Pajol et les dragons d'Excelmans, avait commencé à inquiéter la gauche de Blücher en face de Sombref et de Tongrinnes. Au centre, Gérard avec les divisions Pécheux et Vichery, avait marché à l'attaque de Ligny à travers la plaine onduleuse qui s'étend au nord de Fleurus, détachant vers Grouchy sa 3e division, celle de Hulot, la même dont Bourmont avait eu le commandement. Au nord de Fleurus, sur la plaine et dans ses enfoncements et derrière les côteaux du *ru de Plumecoq*, s'était porté le gros de l'artillerie française, tandis que la garde, à gauche de Fleurus, et les cuirassiers de Milhaud à droite, étaient venus se placer en réserve. Trois coups de canon, tirés à intervalles égaux, avaient été le signal de l'attaque. A ces détonations avaient succédé, dans l'armée française, des chants, les sons d'une musique guerrière et de longues acclamations. C'était ainsi, en chantant, que les Français avaient marché au combat, comme autrefois leurs pères dans les beaux, les sublimes jours de 92 et de 94.

min, au milieu des traverses d'un pays inconnu par eux et par la route qu'ils suivirent. Ils ne se rendirent pas effectivement aux Quatre-Bras par le chemin le plus court, mais par Wangenies, Ransart, le bois de Lombues et Gosselies, comme le portait une indication écrite au dos de leurs dépêches. Ces dépêches étaient, en outre, adressées à M. le prince de la Moskowa à Gosselies, ce qui prouve que Napoléon, loin d'avoir prescrit à Ney de s'emparer des Quatre-Bras dès le matin, le croyait encore à quatre lieues en arrière vers le milieu de l'après-dînée. (Voyez à ce sujet les *Documents inédits*, etc., publiés par le duc d'Elchingen, ouvrage précité.)

Toutefois, ces acclamations et ces chants n'étaient plus le cri fameux de *Vive la République!* et les refrains émouvants de la *Marseillaise* et du *Chant du Départ* qu'avaient fait retentir aux mêmes lieux et à pareil jour, vingt et un ans auparavant, les phalanges enthousiastes de la Révolution. C'était, cette fois, le cri de *Vive l'Empereur!* et des chants moins sublimes qui troublaient les vieux échos de Fleurus et réveillaient les mânes des soldats qui dans les guerres précédentes y avaient trouvé la mort. Mais le nouveau cri, pour être moins grandiose, et les chants, pour être moins célèbres, n'en étaient pas moins prononcés avec tout l'élan, l'enthousiasme et l'exaltation qui font les héros. Les Prussiens, s'ils n'eussent été animés de passions et d'un enthousiasme aussi grands, en eussent pu être ébranlés, tant les accents des soldats de Napoléon avaient de force et d'unanimité. Mais, immobiles, la main sur la détente de leurs fusils, ils attendaient, avec le phlegme allemand, l'approche de l'irrésistible avalanche qui menaçait de les écraser. Des chants, une musique harmonieuse aussi avaient retenti parmi eux; mais c'étaient de graves airs patriotiques, des hymnes où se mêlait une certaine religiosité particulière aux Allemands. Ils s'étaient enthousiasmés de ces airs et y avaient puisé des sentiments de résignation passive qui les préparait à braver héroïquement la mort. Lorsque nos soldats eurent atteint à travers les blés les bords des vallons de Saint-Amand et de Ligny, et ne furent plus qu'à une demi-portée de fusil, un feu de mousquetterie, couvrant toutes les voix, s'abattit sur eux et les coucha par centaines dans les champs et sur le fond des chemins.

A la mousqueterie succède la mitraille, qui fait des brèches effroyables dans leurs rangs. Les nombreuses batteries que Blücher a échelonnées au delà du vallon se répondent d'un bout à l'autre en vomissant leurs feux

omme autant de volcans destructeurs. Mais rien n'arrête es soldats de Napoléon. Ceux qui survivent enjambent es cadavres de ceux qui viennent de trouver la mort. Ils bordent les villages avec cette impétuosité française qui e donne guère à la fusillade le temps de réitérer ses ra- ages. Ils escaladent les murs, les barricades, franchis- ent les fossés d'un seul bond et se jettent avec furie sur s Prussiens. Alors a lieu une étreinte de corps à corps, plus furieuse, la plus acharnée qu'on eût jamais vue. *oint de quartier*, s'écrient les Français; *mort aux Saxons à tous les traîtres! Es lebe Deutschland! es lebe die Fre- eit! herunter mit dem Tyran! herab mit dem Mordern tapps and Palm!* c'est-à-dire : Vive l'Allemagne! Vive la berté! A bas le tyran! Mort aux meurtriers de Stapps et e Palm! vocifèrent les Prussiens. Et les soldats des deux ations de se fusiller à bout portant, de se décharger les rmes dans le visage et dans les yeux, de s'éventrer à oups de baïonnettes, de s'assommer à coups de crosses e fusil, de s'étreindre, de se terrasser, de s'égorger sans itié à l'entrée des villages, sur les bords du ruisseau de aint-Amand à Ligny, dans ce ruisseau même dont le lit, uelques instants après, est comblé de cadavres que cha- ient des flots de sang. Plusieurs fois les Français pé- ètrent dans les villages et en occupent les habitations, nais toujours ils en sont chassés par les Prussiens ren- orcés. Ils parviennent cependant à les traverser jusqu'au elà du Ligny; mais, à chaque fois, les Prussiens les efoulent. Des luttes terribles, des combats épouvan- ables de fureur et de carnage se renouvellent sur toute ligne. A Saint-Amand, chaque maison, chaque verger, haque clôture, le moindre talus, le plus petit fossé, out, jusqu'aux arbres nombreux qui ombragent ce vil- age, deviennent autant de points de résistance aussi ivement disputés qu'attaqués. A Ligny, où des obstacles ussi nombreux n'existent pas, ce sont des fermes,

des maisons, des murs crénelés qu'il faut emporter comme autant de forteresses. Là s'immortalisent les 30e, 96e, 63e de ligne et le 6e léger de la division Pécheux, et les 59e, 76e, 48e et 69e de ligne, de la division Vichery. Le château et la ferme de la Tour, situés en avant du village, deviennent surtout l'objet des plus persévérants efforts. Les Français, désespérant de s'en emparer de vive force, l'abîment sous une nuée d'obus. Le feu y surgit et en chasse ses défenseurs. On tue sans pitié tout ce qui s'en échappe ou veut y porter secours. Les Prussiens, forcés enfin là et par la partie occidentale du village, se reploient de nouveau de maison en maison, et il faut à chaque pas un nouvel incendie et d'autres assauts pour les débusquer. On se combat ainsi au milieu des balles, des obus, des flammes, de l'éboulement et de la chute des murailles et des charpentes enflammées, sans que la chaleur suffocante d'un soleil ardent jointe à celle des incendies vienne en rien amortir les courages. Les Prussiens, fugitifs, sont poursuivis jusque dans les greniers, les caves, les hangars, les écuries; ils sont massacrés sans pitié sous des tonneaux, des lits, des tas de foin, partout où ils cherchent un abri. C'est ainsi que, dans l'énergie d'un premier assaut, les Français parviennent à s'emparer de la plus grande partie de Ligny, c'est-à-dire de la portion du village qui est en deçà du ruisseau. Mais, à peine s'y sont-ils établis, qu'un retour offensif des Prussiens renforcés les en déloge, malgré la résistance opiniâtre qu'ils opposent à leur tour dans le cimetière, derrière l'église et les maisons avoisinantes. Les Français, accablés par des forces supérieures, sont repoussés en deçà du village. Mais Drouot, le vigilant général, qui suivait d'assez près l'attaque des soldats d'artillerie de Gérard, ne permet pas aux Prussiens d'aller plus loin. Comme à Wagram, une idée lui est inspirée par la circonstance. Il lui vient à la

ensée de tomber subitement avec l'artillerie qu'il a sous
a main, sur les masses ennemies avant qu'elles aient eu
e temps de se reconnaître et de pousser en avant. Il s'é-
ance donc avec quatre batteries de la garde, prend les
Prussiens à revers et les refoule dans le village. Une
rande quantité d'entre eux s'abrite et s'entasse dans un
hemin creux qui, débouchant à côté du moulin, fait
ommuniquer par un pont les deux portions séparées des
abitations de Ligny. Il fait pointer ses pièces sur cette
nasse, et bientôt elle n'est plus qu'un monceau de ca-
avres dont le chemin creux est comblé. Une nouvelle
ttaque et les scènes précédentes recommencent. Le vil-
age est une seconde fois à moitié repris, puis une troi-
ième, puis une quatrième : jamais on n'avait vu une pa-
eille lutte. « Ce combat, dit Blücher dans son rapport
ur la journée, peut être considéré comme un des plus
charnés dont l'histoire fasse mention. » Du côté de
Saint-Amand, mêmes péripéties. Les Français, guidés par
Lefol, Berthezène, Habert et Girard, étaient parvenus à
'emparer sur ce point de la suite d'habitations qui con-
tituent la commune de Saint-Amand proprement dite,
a circonscription de la Haie et le hameau. Ils avaient
orté une de leurs brigades avec du canon en face de
Wagnelée, afin d'empêcher les Prussiens d'en déboucher.
Déjà ils commençaient, malgré un effroyable feu d'artil-
erie, à se déployer au delà du ruisseau, sur les hauteurs
qui dominent les habitations, quand Blücher, qui tenait
par-dessus tout à la possession de Saint-Amand, par où il
pouvait nous déborder, joindre les Anglais, et porter
Bulow, qu'il attendait de minute en minute (1), fit avan-

(1) D'après les calculs de Blücher, le corps d'armée de Bulow
devait arriver plus tôt qu'il ne le fit. Il fut retardé par un mal-
entendu dans la transmission des ordres qui lui étaient adressés.
(*Damitz.*)

cer sur ce village et ses dépendances les principales forces du corps de Pirch. Quarante bataillons et une cavalerie nombreuse y est guidée par le vieux feld-maréchal lui-même, qui les fait défiler devant lui en leur criant : « En avant! au nom de Dieu, en avant! » Ces bataillons attaquent, en face de Saint-Amand et de la Haie, les régiments intrépides de Girard et de Vandamme. Ceux-ci, quoique soutenus par les brigades de cavalerie Domon et Subervic et par la jeune garde, en tête de laquelle s'immortalise le brave général Chartrand, sont rejetés dans les vergers, des vergers en deçà du ruisseau, du ruisseau dans les habitations, et des habitations à l'entrée au village. Ils recouvrent et conservent cependant la moitié des habitations. Le brave Girard, qui veut reporter les siens vers Saint-Amand-la-Haie, se décide à un nouvel et périlleux effort. Il masse encore une fois ses régiments, les héroïques 11e et 12e léger et l'inébranlable 82e de ligne, en groupe les débris autour de leurs drapeaux, fait battre la charge et les reporte au combat, baïonnette croisée. Il récupère ses premières positions, mais tombe au premier rang, enseveli dans son triomphe, « C'était, dit Napoléon, un officier du plus grand mérite. un des plus intrépides soldats de l'armée française. Il possédait éminemment le feu sacré. »

Pendant ce temps, Grouchy, à droite, avec les intrépides généraux de cavalerie Excelmans, Pajol, Berton, Maurin, etc., et la division Hulot, etc., inquiétait vivement la gauche des Prussiens aux abords de Sombref, de Tongrinnes et de Boigée, menaçant la route de Namur, base des opérations de Blücher, et empêchait Thielmann de pouvoir se porter au secours des corps de Ziethen et de Pirch. L'artillerie française, de son côté, plus meurtrière sur les masses découvertes des Prussiens, qui n'avaient point, comme nos bataillons, des replis de terrain pour pouvoir s'abriter, lançait un déluge de projectiles au-

dessus des nôtres et emportait à chaque coup des files entières au sein des masses profondes qui s'étendaient en première et deuxième ligne, autour de Ligny et de Bry. Napoléon lui-même, mêlé aux canonniers de sa garde, en général d'artillerie consommé, dirigeait une partie de ce tir meurtrier. On le vit, avec des paroles d'une impassibilité cruelle, prendre un plaisir particulier à ces effroyables décharges et indiquer les moyens de les rendre plus destructives (1). Mais les Prussiens demeuraient inébranlables à leurs rangs au milieu de cette grêle de projectiles, aussi intrépides à recevoir la mort que prompts à la donner. Depuis le grand mouvement démocratique que leur pays avait vu en 1813, depuis qu'ils pouvaient se considérer comme les soldats de la liberté, ces hommes avaient réellement grandi. L'histoire a enregistré avec les plus grands éloges leur noble conduite à cette sanglante journée, et les noms des divisions de Steinmetz, Jürgas, Tippelskirchen et Marwitz (cavalerie) à Saint-Amand, de Jagow, Henkel et Krafft à Ligny, sont demeurés dans leurs annales environnés d'une gloire ineffaçable. La première de ces divisions, sur un effectif de moins de neuf mille hommes, en compta trois mille hors de combat, y compris quarante-six officiers. Celle de Henkel, sur quatre mille sept cent vingt et un hommes, en vit tomber deux mille cinq cents. L'un des régiments du général Krafft, le vingt et unième de l'armée prussienne, avait recommencé jusqu'à six fois avec une intrépidité toujours soutenue l'attaque des rues de Ligny. Par plusieurs fois, les braves soldats de ces divisions, à bout

(1) Voyez à ce sujet un fait recueilli par M. Thiers. Dans ces circonstances malheureusement nécessaires et auxquelles se trouvaient fatalement enchaînés l'avenir et la gloire de la France, l'égorgeur des prisonniers de Jaffa, l'homme des lacs d'Austerlitz, le théoricien de la chair à canon, se montrait de nouveau dans toute la vérité de son caractère.

d'efforts, avaient fait demander des renforts. Il leur avait été répondu d'attendre et de mourir au besoin, et ils s'étaient héroïquement conformés à une telle réponse.

XXVI

La lutte durait ainsi depuis deux heures et Napoléon la contemplait impassiblement du haut de la plaine de Fleurus. Il était cinq heures. Jusque-là il avait tenu sa garde immobile à quelques pas de lui sous les ombrages des ravins de Fleurus, afin de la porter en avant aussitôt que la nouvelle lui parviendrait de l'approche de Ney, ou tout au moins d'une partie de son corps d'armée. Pendant ce temps, Vandamme et Gérard, l'un ne pouvant déboucher de Saint-Amand, et l'autre maître seulement d'une moitié de Ligny, s'épuisaient en efforts héroïques pour tenir tête aux corps de Pirch et de Ziethen, sans cesse renforcés par Blücher, qui venait de faire entrer en ligne la seconde moitié de son troisième corps, arrivant de Ciney. Le général Gourgaud, celui de ses aides de camp que l'Empereur avait détaché sur les pas de Gérard afin de voir de près les progrès de son attaque, vint lui annoncer que les réserves de ce général étaient entièrement engagées. La position des trente mille braves Français qui soutenaient ainsi à eux seuls l'effort de plus de soixante mille Prussiens commençait à devenir critique. Sans attendre plus longtemps la diversion de Ney, Napoléon se dispose à intervenir avec la cavalerie de réserve et la garde, corps redouté à qui était toujours dévolu l'honneur de porter les coups décisifs. En conséquence, appelant à lui les dix milles cinq cents hommes de Lobau pour s'en faire une réserve, il donne à sa garde et à

sa grosse cavalerie l'ordre de se porter en avant. Il était six heures du soir (1).

Au moment où elles s'ébranlaient, des officiers, dépêchés par Vandamme, accourent dire à l'empereur qu'une forte colonne qu'on croyait être ennemie descendait dans la direction de Wagnelée; que la division Gérard, la prenant pour un corps prussien et d'ailleurs déjà ébranlée par la perte de son chef, a abandonné Saint-Amand-la-Haie; que si cette colonne n'est pas arrêtée dans sa marche, les troupes qui occupent l'autre partie du village vont se voir obligées de rétrograder à leur tour. Oubliant qu'il avait fait dire à d'Erlon de quitter la route des Quatre-Bras, pour se rabattre sur la droite de Blücher et ayant négligé d'en faire avertir Vandamme, de plus, ne présumant pas qu'une reconnaissance insuffisante avait pu faire prendre les troupes du premier corps pour des ennemis, Napoléon, poussant jusqu'au bout l'oubli de ses ordres, ne put, dit-on, s'expliquer l'arrivée de cette colonne. Il la crut anglaise et supposa quelle avait pu passer entre Ney et Blücher ou entre les Quatre-Bras et Charleroi. Plein d'inquiétude, il envoie au secours de Girard et de Vandamme deux brigades, l'une de grenadiers, l'autre de chasseurs de sa garde. Il tient le reste de ses réserves sous sa main y compris le corps de Lobau, afin de faire face, s'il en est besoin, aux nouveaux

(1) L'arpenteur Simon, qui fut le cicérone de Napoléon dans cette journée et qui ne le quitta pas d'un instant, a raconté que Napoléon voulait faire assaillir les Prussiens entre Saint-Amand et Ligny, au point central et découvert de leurs positions, et qu'il en fut détourné lorsque son guide l'eut positivement renseigné sur la nature encaissée du ruisseau, sur son passage difficultueux et sur les carrières qui se trouvaient au-delà. Napoléon, sur l'avis de Simon, se détermina alors pour le passage qui est à l'est du village que l'on appelle encore aujourd'hui Bon-Pont. Ce qui lui permit d'attaquer le centre prussien par le flanc gauche.

et mystérieux adversaires qu'on lui a signalés. En même temps il envoie pour reconnaître ceux-ci un officier de confiance (1). Au bout d'une demi-heure, cet officier reparaît et tout s'explique. Cette colonne mystérieuse n'était rien autre que le corps du comte d'Erlon qui, obtempérant aux ordres transmis par Labédoyère, confirmés par le colonel de Baudus, s'était détourné de sa route pour prendre part à la bataille (2). Napoléon, coupable de ces retards par son oubli inconcevable, commet une nouvelle négligence, celle de laisser d'Erlon abandonné à lui-même sans lui envoyer dire aussitôt ce qu'il doit faire, sans lui indiquer comment et où il doit intervenir. Il reporte son attention exclusive sur l'armée prussienne dont les seuls mouvements absorbent ses pensées. Le moment, en effet, était favorable, on ne peut plus favorable pour l'accabler. Blücher, en ébranlant ses réserves, les avait entassées vers la droite de sa première ligne, exposées aux ravages de notre artillerie et de manière à n'avoir plus le moindre espace libre pour le déploiement ordonné de ses forces. De plus, voyant sur la gauche de l'armée française un premier mouvement d'hésitation et de reploiement, comptant d'ailleurs que Wellington, selon sa promesse, marchait en ce moment sur le flanc gauche de cette armée, et assez négligent pour ne pas envoyer

(1) Les *Mémoires de Sainte-Hélène* disent que cet officier de confiance fut le général Dejean. Dejean a nié ce fait. (Voyez les *Documents inédits* du duc d'Elchingen.)

(2) L'alerte qui fit prendre les soldats du comte d'Erlon pour une colonne ennemie fut due à la lâcheté d'un officier envoyé pour la reconnaître, et à qui le cœur manqua au moment de l'aborder. Il crut que c'était l'ennemi et vint en répandre la nouvelle dans le camp de Vandamme. Si celui-ci eût été averti par les soins de Napoléon du mouvement que devait faire le comte d'Erlon sur sa gauche, l'alerte n'eût pas eu lieu et une fâcheuse perte de temps eût été épargnée.

s'en assurer, le général prussien venait d'imprimer à ses troupes un mouvement général d'offensive pour lequel il avait même négligé de faire avancer sa gauche inactive. Napoléon tressaille de joie en voyant une agression aussi peu réfléchie. Comptant cette fois sur un succès certain, il fait reprendre à sa garde son premier mouvement. L'infanterie de cette garde, massée sur deux colonnes flanquées à droite de ses soixante pièces d'artillerie, suivie des dix-sept cents grenadiers et dragons de la garde à cheval d'une part, et de quinze cents cuirassiers Milhaud aux ordres de Delort de l'autre, s'avance, impatiente de sa longue immobilité avec un élan sans pareil. Napoléon, placé tour à tour derrière le tumulus gaulois ou dans l'enfoncement du chemin de Ligny, voit défiler devant lui ces redoutables soldats, les salue du geste, reçoit leurs acclamations frénétiques et leur montre comme point de direction les hauteurs de Bussy. Le terrain a été déblayé pour eux. Une large voie propre à laisser passer cent hommes de front a été ouverte par les sapeurs à travers les haies du village. Les colonnes y pénètrent aux cris de *Vive l'empereur! Point de quartier!* L'une, formée de l'infanterie de la garde, se dirige vers le pont du moulin à gauche ; l'autre gagne le pont qui à droite fait communiquer les deux rues principales de Ligny, pont plus praticable à la cavalerie, que l'arpenteur Simon a signalé à Napoléon, et qui en raison de sa supériorité porte encore aujourd'hui le nom de *Bon Pont* (1). Tandis que les

(1) Napoléon, dont le système favori était de rompre par le centre l'armée qui lui était opposée, à cause des grands résultats que donne en général une telle attaque, oubliant que son intérêt dans cette journée était d'accabler plutôt les Prussiens avec ses principales forces par leur droite (voyez plus loin), avait eu d'abord la pensée de porter ses réserves devant lui, à travers le ruisseau de Ligny, à égale distance de ce village et de celui de Saint-Amand. Il en fut dissuadé par l'arpenteur Simon, qui lui

colonnes achèvent de désobstruer les passages, leur artillerie foudroie, paralyse par le plus terrible des feux les rangs Prussiens. Les héroïques bataillons de Gérard ranimés par ces circonstances nouvelles font un dernier et suprême effort et s'emparent de la seconde partie du village, ce qui permet alors aux colonnes de déboucher. Pendant ce temps-là, sur la droite, le maréchal Grouchy, renforcé de la moitié des cuirassiers Milhaud aux ordres de Wathier, traverse à son tour le Ligny, porte la division Hulot en avant de Sombref, à la ferme de Poteriaux, d'où il chasse l'ennemi et tient en respect les troupes de Thielmann massées et craintives. A notre extrême gauche, la division Girard et la jeune garde, qu'une division, des chasseurs de la garde a renforcées font un nouvel effort sur la droite de Blücher. La division de cavalerie Domon et celle de Subervic, accourue de l'extrême droite, appuient leur attaque. La lutte devient sur ce point plus meurtrière que jamais. Blücher y tient toujours ses principales forces, car c'est là l'objet capital de sa pensée; c est par là qu'il a résolu de tourner Napoléon. Les Français reculent. Ils cèdent une partie des habitations,

montra toute la difficulté qu'il y avait à franchir ce ruisseau profond, fortement encaissé dans des levées de terre, et qui lui indiqua de préférence le *Bon Pont*, situé à l'est de Ligny, agression décisive, car, dans l'autre direction, les réserves de Napoléon, indépendamment des difficultés que présentait le passage du ruisseau, se fussent trouvées au pied et en face des masses formidables qui couvraient en ce moment les hauteurs de Bry vers Saint-Amand. A Waterloo, Napoléon essaya une agression centrale, semblable à celle dont il eut d'abord l'idée à Ligny. Il y échoua par suite de difficultés aussi grandes. Heureux s'il eût eu avec lui en ce moment un homme comme l'arpenteur Simon, qui l'eût exactement renseigné sur le fameux chemin creux au fond duquel Wellington s'abrita avec ses plus grands moyens de défense. (Voyez plus loin la bataille de Waterloo.)

gardant toutefois une contenance qui ne permet pas à l'ennemi de réaliser facilement ses projets. Mais bientôt le destin de la journée se prononçant sur un autre point leur permet de respirer.

Au moment où Blücher, trop préoccupé de sa droite, croit pouvoir écraser Vandamme, il voit refluer en désordre vers lui les troupes de son centre. Ces troupes il les a trop oubliées et ce n'est pas à Saint-Amand désormais que l'action doit devenir décisive, mais sur la plaine de Ligny.

XXVII

De ce côté, l'agression des Français est devenue vraiment irrésistible. Le corps de Gérard a commencé à gravir les hauteurs de Ligny, facilitant l'accès des cuirassiers de Delort, des grenadiers et dragons de la garde qui, après avoir traversé le Bon Pont sans obstacles, sont accourus pour soutenir l'agression parallèle des bataillons de la garde. Ceux-ci, portés, comme nous l'avons dit, au delà du Ligny, à l'ouest du village, ont abordé la division affaiblie de Henkel avec un élan sans pareil. Un bataillon de la division de Langen, puis la cavalerie de Ziethen, se présentant pour la soutenir, sont également repoussés par eux. Sur ces entrefaites, la cavalerie de la garde arrive. Elle ébranle, écrase, rompt et disperse les escadrons de Ziethen et les derniers bataillons de Henkel et de Langen. Blücher, qui en rencontre les débris en accourant des hauteurs de Bry avec trois régiments et de nouveaux escadrons, les rallie à la faveur de batteries habilement postées ; mais infanterie, cavalerie, artillerie ne suffisent plus pour arrêter l'élan des Français. Quatre escadrons de ulhans, chargeant à l'improviste sur le flanc droit de l'infanterie de la garde, croient pouvoir l'ébran-

ler : un quart d'entre eux tombe sous le feu meurtrier d'un bataillon carré, et au nombre des blessés que nos soldats recueillent se trouve le colonel des ulhans, l'intrépide partisan Luetzow, l'un des héros du mouvement national de 1813. Les ulhans n'en combattent pas moins avec acharnement et reviennent plusieurs fois à la charge, n'ayant plus en main que des hampes brisées; mais ils finissent par être rompus, sabrés, dispersés, ainsi que le reste des escadrons de Blücher. Dans ces charges le vieux feld-maréchal, au moment où il descend au galop les rampes de Bry, cherchant son salut dans la fuite, tombe sous son cheval mort. Les cuirassiers de Delort passent au-dessus de lui sans l'apercevoir; il en est de même des siens lors d'un retour offensif, et par quatre fois le général en chef de l'armée prussienne, blotti sous son cheval et plus mort que vif, sent la terre trembler sous le poids des charges et le pied des chevaux effleurer son visage. Il va demeurer prisonnier des Français. Mais quelques dragons prussiens, attirés par les cris de son aide de camp Noltiz, l'aperçoivent dans une dernière charge et le dégagent. Il se retire brisé, moulu, avec un bras fracturé. Il n'en remonte pas moins sur le cheval d'un de ses dragons et rejoint son quartier général. On l'emporte à Gentinnes, à deux lieues en arrière du champ de bataille, où il consent à laisser visiter et panser sa blessure.

Pendant ce temps, les Français achèvent la déroute de ses bataillons. Quatre mille jeunes gens de la landwher, parmi lesquels sont un grand nombre de ces intrépides étudiants qui avaient combattu la veille avec tant d'héroïsme, essayent de résister en se formant en carré dans un champ situé à peu de distance du moulin de Bussy. Par trois fois nos cuirassiers cherchent à les entamer, mais à chaque fois leurs charges viennent échouer devant le courage exalté de ces intrépides jeunes gens. A la troisième fois, cependant, les assaillants parviennent à faire

une large brèche ; ce n'est plus alors qu'une épouvantable boucherie. Les cuirassiers passent et repassent à travers le carré, sabrant, perçant, écrasant et piétinant de leurs glaives et du poids de leurs chevaux les courageux jeunes gens qui refusent de demander quartier et périssent pour la plupart, au cri de vive l'Allemagne! vive la liberté! Ces cris, les plaintes affreuses de ceux qu'on égorge, les vociférations dont les cavaliers accompagnent chacun de leurs coups, fournissent en se réunissant une clameur d'une intensité inouïe. Le canon et la fusillade avaient cessé. L'épouvantable clameur s'élève dans ce silence momentané. Elle plane sur tout le champ de bataille et se fait entendre à Fleurus et à Sombref. Les habitants de ces lieux devaient en conserver le souvenir. Guidé par plusieurs d'entre eux, nous avons visité le théâtre de l'horrible hécatombe, la plus effroyable qui ait marqué les tristes luttes des nations. Il s'appelle le *Sart Molé*.

La nuit heureusement vient à tomber sur ces entrefaites, dérobant les Prussiens aux coups furieux de leurs vainqueurs. Leur centre est en pleine déroute, mais leurs ailes se mettent en retraite en bon ordre sous la direction du général Gneisenau, chef d'état-major de leur armée, à qui Blücher a laissé le commandement. Elles campent même en partie à peu de distance des Français, car ceux-ci reçoivent l'ordre de s'arrêter au milieu du mouvement irrésistible qui les pousse sur la trace des fuyards.

Quoi qu'il en soit, par suite de la faute que Blücher avait commise d'amener trop de troupes à la fois sur les points de Saint-Amand et de Ligny, et surtout sur celui de Saint-Amand-la-Haie, si bien qu'elles y furent gênées dans leurs mouvements, exposées aux ravages de notre artillerie, et qu'elles lui manquèrent comme réserves au moment décisif, par suite de cette faute et grâce à l'illusion qui porta le feld-maréchal à prendre l'offensive quand Napoléon avait encore à sa disposition ses plus grandes ressources,

les Prussiens, malgré des fautes non moins grandes commises par Napoléon et par suite de l'impétuosité irrésistible de nos soldats, étaient battus. Ils avaient 15,708 blessés, près de 12,000 hommes à la débandade (1), et laissaient sur le champ de bataille quinze pièces de canon, huit drapeaux ou étendards et près de 10,000 morts, mais peu de prisonniers; car dans cette lutte acharnée de quelques heures les Français en firent peu, les Prussiens ne demandant pas de quartier et les nôtres n'ayant point l'intention de leur en accorder. Jamais troupes ne donnèrent l'exemple d'autant de fureur. Chaque combattant se comportait comme s'il eût eu une injure personnelle à venger. Les soldats de la vieille garde, qui, tout calmes et réfléchis qu'ils étaient, s'étaient portés à la rencontre de l'ennemi aux cris de: *Point de quartier!* n'avaient que trop tenu parole (2). Des deux côtés une seule pensée

(1) Douze mille d'entre eux et non vingt mille, comme le prétend Napoléon, se débandèrent. Parmi les fuyards, plusieurs milliers se sauvèrent jusqu'au delà d'Aix-la-Chapelle, où les vit arriver le lendemain le maréchal Marmont, alors domicilié en cette ville.

(2) Cette fureur sauvage qui porta nos soldats à ne point faire de prisonniers fut en partie due aux excitations des chefs. « Au moment où la vieille garde se disposait à assaillir l'ennemi, — dit le capitaine Mauduit, — le lieutenant général comte Roguet, notre colonel en second, ayant réuni en cercle autour de lui tous les officiers et sous-officiers du régiment, nous adressa ces paroles mémorables, qui provoquèrent de si cruelles représailles à Planchenoit et pendant la bataille de Waterloo : « *Messieurs, prévenez* « *les grenadiers que le premier d'entre eux qui m'amène un* « *prisonnier, je le fais fusiller.* » Paroles dignes d'un des soldats de l'homme qui avait commandé autrefois cette affreuse tuerie des prisonniers de Jaffa, objet de l'exécration de l'histoire !

On ne peut trop blâmer ces paroles sanguinaires, prononcées de sang-froid avant l'ivresse de la lutte, et qui érigeaient ainsi à l'avance en système l'extermination des prisonniers. Sous quelque point qu'on les envisage, elles sont odieuses. Elles retombè-

animait les combattants : tuer ou se faire tuer. On vit jusqu'à des blessés des deux nations se traîner à terre, se combattre et s'égorger avec le peu de forces qui leur restait ! Les soldats de la division Girard, après une troisième attaque et après avoir vu tomber leur chef, exténués de fatigue et réduits au tiers de leur effectif, ne demandaient qu'une chose : des cartouches et des Prussiens. On raconte qu'au milieu de ces luttes sans pitié, un jeune fourrier français reconnut son frère parmi les soldats d'un bataillon prussien que lui et ses camarades avaient massacrés à coup de baïonnette. Il s'en brûla la cervelle de désespoir, et aujourd'hui les corps des deux frères, religieusement enterrés le lendemain du combat, reposent à côté l'un de l'autre dans le cimetière de Saint-Amand.

Malgré le carnage, la victoire n'était guère complète. Elle l'eût été : 1° si tout l'effort des forces françaises s'était porté sur la droite plus abordable des Prussiens et les eût complétement séparés des Anglais ; 2° si, au lieu de s'arrêter sur le champ de bataille de Ligny, Napoléon eût fait poursuivre les vaincus toute la nuit, au moins par sa cavalerie ; 3° si, au lieu de tenir inactifs sur le plateau de Bry les 10,500 hommes de Lobau, il les eût lancés sur les pas des fuyards ; 4° enfin, si le comte d'Erlon eût reçu l'ordre d'attaquer sur un point déterminé, comme c'était l'attente générale. Mais ce général, abandonné à lui-même par Napoléon, rappelé par Ney, n'avait pas tardé à retourner sur ses pas, trompant ainsi l'attente de ceux qui avaient eu connaissance de son apparition sur la gauche de Vandamme.

rent sur ceux-là même qui les avaient mises en pratique. Les Prussiens, à leur tour, ne firent pas de prisonniers quand le sort des armes mit la chance de leur côté, et par là s'explique leur rage à l'égard de nos malheureux blessés de Waterloo. Tristes effets du caractère et des mœurs que finissent par développer au sein des armées les gouvernements militaires.

Les Prussiens, non poursuivis et brûlant de prendre leur revanche, rencontrèrent à Gembloux et en deçà les 31,000 hommes du corps de Bulow, qui les couvrirent pendant la matinée du 17. A l'aide de ces circonstances favorables, Blücher put reformer ses régiments, rappeler à lui une portion des 12,000 hommes débandés qui s'étaient mis en retraite vers la Meuse, plus une partie du corps de Pirch, qui avait pu bivaquer en toute sécurité à côté du champ de bataille, sur les derrières de Bry. Il put replier ses colonnes en ordre dans deux directions : sur Wavres et le long de la Dyle, où il avait été poussé par Napoléon lui-même, c'est-à-dire parallèlement à la ligne de retraite de Wellington. Mais pendant qu'une si grande diligence était déployée du côté des vaincus, du côté des vainqueurs, par suite des négligences de Napoléon, on ne voyait qu'inertie, fautes accumulées. On n'envoyait pas même à Ney un courrier pour lui faire part de l'issue de la bataille et des dispositions du lendemain.

XXIX.

Après avoir raconté succinctement la bataille de Ligny, il est bon de revenir sur ce choc sanglant et sur les circonstances qui l'ont précédé, afin de faire connaître par un court résumé comment Napoléon a osé en faire l'histoire, de quelles réfutations ses assertions sont passibles et combien peu M. Thiers a été fondé à les justifier. Nous ne pouvons nous livrer à un meilleur travail en terminant ce chapitre. Pour cela, omettons le rapport que Napoléon a fait des événements le surlendemain de Waterloo; omettons aussi tous ses commentaires du *Mémorial de Sainte-Hélène*, ainsi que la 1re et la 2e édition de son récit de la campagne publié sous le nom du général Gourgaud. Nous aurions trop à faire si nous relevions les inexacti-

tudes, les fausses assertions, les contradictions contenues dans ces documents. Ne prenons que la dernière édition, l'édition revue, corrigée de son récit, celle qui figure au tome IX de ses mémoires. Voici ce qu'il y est dit :

1° « *Le maréchal Ney reçut l'ordre dans la nuit de se porter le 16, à la pointe du jour, en avant des Quatre-Bras..... Le comte de Flahaut, aide de camp général, porta les ordres.* » Nous avons plus haut démontré la parfaite fausseté de cette assertion; nous la démontrerons encore. (Voyez les paragraphes XVIII, XIX, XXXIII.)

2° Arrivée en avant de Ligny, « *l'armée française fit halte et se forma : il était dix heures du matin.* » A dix heures du matin Napoléon était encore à Charleroi, et Gérard venait seulement de recevoir l'ordre qui lui ordonnait de marcher en avant. (XXII.)

3° Pendant que Napoléon était occupé à reconnaître l'armée prussienne du haut d'un moulin, et non du haut de plusieurs, comme il le dit, « *un officier d'état-major de la gauche fit le rapport que le maréchal Ney, au moment où il prenait les armes pour marcher à la position en avant des Quatre-Bras, avait été arrêté par la canonnade qui s'était fait entendre sur son flanc droit et par les rapports qu'il avait reçus que les deux armées anglo-hollandaise et prusso-saxonne avaient déjà opéré leur réunion aux environs de Fleurus; que, dans cet état de choses, s'il continuait son mouvement, il serait tourné; que, du reste, il était prêt à exécuter les ordres que l'Empereur lui enverrait aussitôt qu'il connaîtrait ce nouvel incident.* L'EMPEREUR LE BLAMA D'AVOIR DÉJA PERDU HUIT HEURES; *ce qu'il prétendait être un nouvel incident existait depuis la veille; il lui réitéra l'ordre de se porter en avant des Quatre-Bras, et qu'aussitôt qu'il aurait pris cette position* IL EUT A DÉTACHER UNE COLONNE DE 8,000 HOMMES D'INFANTERIE AVEC LA DIVISION DE CAVALERIE DE LEFEBVRE-DESNOUETTES ET VINGT-HUIT PIÈCES DE CANON, PAR LA CHAUSSÉE

DES QUATRE-BRAS A NAMUR; QU'ELLE QUITTERAIT CETTE CHAUSSÉE AU VILLAGE DE MARCHAIS (*lisez Marbais*), POUR ATTAQUER LES HAUTEURS DE BRY, SUR LES DERRIÈRES DE L'ARMÉE ENNEMIE; *ce détachement parti, il lui resterait encore dans sa position des Quatre-Bras* 32,000 *hommes et quatre-vingt-quatre pièces de canon, ce qui était suffisant pour tenir en échec les cantonnements de l'armée anglaise qui pourraient arriver dans la journée du* 16. LE MARÉCHAL REÇUT CET ORDRE A ONZE HEURES; *il était avec son avant-garde, près de Frasne; il devait avoir pris à midi sa position en avant des Quatre-Bras : or, des Quatre-Bras aux hauteurs de Bry il y a* 4,000 *toises;* LA COLONNE QU'IL DÉTACHERAIT SUR LES DERRIÈRES DU MARÉCHAL BLUCHER DEVAIT DONC ARRIVER AVANT DEUX HEURES AU VILLAGE DE MARCHAIS (*lisez Marbais*).

Autant d'inexactitudes, de faits controuvés.

D'abord, Napoléon ne reçut pas de rapport à cette heure du chef de son aile gauche. La seule dépêche qu'il reçut et dont il est fait mention au registre d'ordre de l'armée fut celle d'un officier de lanciers qui vint faire verbalement part à l'Empereur, lorsque celui-ci était encore à Charleroi, que l'ennemi présentait des masses du côté des Quatre-Bras. Cette nouvelle amena la dépêche suivante, datée de Charleroi le 16 juin.

A monsieur le prince de la Moskowa,

« Monsieur le maréchal, un officier de lanciers vient de dire à l'Empereur que l'ennemi présentait des masses du côté des Quatre-Bras. Réunissez les corps des comtes de Reille et d'Erlon et celui du comte de Valmy, qui se met en ce moment en route pour vous rejoindre. Avec ces forces vous devez battre et détruire tous les corps ennemis qui peuvent se présenter; Blücher était hier à Namur et il n'est pas vraisemblable qu'il ait porté des troupes

vers les Quatre-Bras ; ainsi, vous n'avez à faire qu'à ce qui vient de Bruxelles.

« Le maréchal Grouchy va faire le mouvement sur Sombref que je vous ai annoncé, et l'Empereur va se rendre à Fleurus ; c'est là que vous adresserez vos nouveaux rapports.

« *Le maréchal d'Empire, major général,*

« Duc de Dalmatie. »

Après cette dépêche, on n'envoya à Ney, le 16 juin, que celles que nous avons fait connaître et qui sont datées de Fleurus, à deux heures, et entre trois et quatre heures. (XXII, XXIV.) Aucune d'elles, comme on a pu le voir, ne faisait au maréchal reproche de prétendues lenteurs ; aucune ne lui parlait de détacher une colonne de 8,000 hommes d'infanterie avec la cavalerie de Lefebvre-Desnouettes, par la chaussée des Quatre-Bras à Namur, pour attaquer les hauteurs de Bry sur les derrières de l'armée prussienne. Il n'y eut de donné, entre trois et quatre heures, que l'ordre d'appeler vers les Prussiens le comte d'Erlon. Mais cet ordre, Napoléon n'en a pas fait mention, parce qu'il était de nature à faire suspecter l'existence de celui qui concernait le détachement des 8,000 hommes et de la cavalerie des Quatre-Bras sur Bry (1), et parce que, comme nous le montrerons plus loin, l'empereur oublia d'Erlon après l'avoir appelé, sans lui indiquer le lieu, le mode et le moment de son intervention, et que l'aveu de cette négligence pesait à son amour-propre. (XLII.)

(1) Il paraît que ce fut une idée fixe chez Napoléon, lorsqu'il dicta l'histoire de ces événements, d'imaginer ainsi des ordres d'envoi de 8,000 hommes en détachement. Nous le verrons plus loin encore inventer l'histoire d'un tel ordre de détacher 7,000 hommes, qui auraient été envoyés à Grouchy dans la nuit du 18 juin.

4° *A deux heures*, « *la ligne qu'occupait l'armée près de Fleurus n'était pas offensive; une partie était masquée.* » ... Alors « *l'Empereur ordonna un changement de front, la droite en avant. Cette manœuvre porta le 3e corps à deux portées de canon de Saint-Amand, le 4e à deux portées de canon de Ligny, la droite à deux portées de canon de Sombref.* »

Il résulte de tous les documents positifs relatifs à la journée qu'entre une et deux heures les corps de Vandamme et de Gérard étaient arrivés devant l'ennemi et occupaient les lignes de bataille qui leur avaient été assignées. Leur ligne pouvait donc devenir aussitôt offensive; ce qui le prouve, c'est le peu de temps que mit Blücher pour faire dans la sienne les manœuvres que nécessita le changement d'attitude des Français. Si Napoléon attendit jusqu'à près de trois heures pour attaquer, lorsque depuis longtemps il avait les forces nécessaires pour cela, c'est par suite des hésitations, de l'inertie morale et physique qui l'avaient paralysé la veille, qui le retinrent, le matin même de la bataille, immobile à Charleroi, et qu'il devait montrer de nouveau dans la matinée des deux journées suivantes. (XVII, XLVII, LXIII.)

5° « *Le général Monthion fut dans la nuit chargé de poursuivre la gauche des Prussiens.* »

Le général Monthion, lieutenant du maréchal Soult à l'état-major, c'est-à-dire le chef d'état-major général de l'armée, détaché des derrières du champ de bataille à la place d'un général de cavalerie à la poursuite des Prussiens! cela, certes, a lieu de surprendre! « Si ce choix a réellement été fait, — dit le général Jomini, — c'est une des circonstances que je m'explique le moins. » Mais disons que le général Monthion ne fut pas chargé de la poursuite. Disons, de plus, qu'il n'y a pas eu de poursuite, car l'on ne doit pas décorer de ce nom la reconnaissance que le général de brigade Teste, du corps de Lobau, fit

le lendemain sur la route de Namur. Qu'on voie du reste à ce sujet ce que nous disons plus loin. (XLVII.)

Voilà les principales assertions controuvées de Napoléon au sujet de la journée de Ligny. Ces assertions, non-seulement M. Thiers les accepte, mais encore il en imagine d'autres qui n'ont pas plus de fondement.

XXX.

Napoléon, dit-il, ne reçut qu'à sept heures du matin (plus loin il dit après sept heures) la dépêche par laquelle Grouchy lui annonçait la présence de grandes masses prussiennes à Ligny. Pourquoi ne parler que d'une dépêche quand il y en a deux, la première ayant été envoyée à cinq heures et qui arriva au quartier général à six heures (1)?

Napoléon, dit encore M. Thiers, donna ses ordres de mou-

(1) Devant l'allégation de M. Thiers, nous ne pouvons mieux faire que de reproduire cette première dépêche telle qu'elle a été conservée par Grouchy et attestée par le colonel Bella, aide de camp du maréchal, qui l'a lui-même portée au quartier général de Charleroi :

« Au bivac près Fleurus, le 16 juin 1815, 5 hres du matin.

« Sire,

« En faisant la tournée de mes avant-postes, je viens d'apercevoir de fortes colonnes ennemies se dirigeant sur Bry, Saint-Amand et autres villages environnants; elles paraissent venir par la route de Namur.

« Le général Girard, dont la division d'infanterie, placée sur ma gauche, occupe un plateau plus élevé que ceux où se trouvent les troupes que je commande, vient de confirmer l'arrivée incessante, depuis le point du jour, de corps prussiens.

« Je ne perds donc pas un instant à transmettre à Votre Ma-

vement à son armée vers sept du heures matin. La vérité est que ces ordres furent donnés à huit heures et demie, comme l'a affirmé le général Flahaut (2), c'est-à-dire après le déjeuner, comme l'a déclaré le maréchal Soult (3), et l'on ne voit pas qu'il ait fallu une heure et demie pour que, sortant de la bouche de l'Empereur, ils soient transcrits et remis à ceux qui devaient les porter. Prendre les duplicata des deux ordres transcrits par Soult, l'un pour Ney, l'autre pour Grouchy, les remettre aux aides de camp chargés de les transmettre, est une opération qui paraît avoir pris l'intervalle de huit heures et demie à neuf heures, car c'est à neuf heures que partirent pour leur destination les aides de camp de l'état-major. Si les ordres avaient été donnés à sept heures, ils seraient au moins partis une heure après et Gérard, qui était à une lieue et demie de Charleroi, Ney à trois lieues, les auraient reçus avant les heures où ils leur furent transmis : neuf heures et demie et onze heures (4). M. Thiers

jesté ces renseignements importants et positifs. Je réunis en ce moment mes troupes pour effectuer le mouvement que vous avez ordonné vers Sombref.

« Je suis..... Le maréchal Grouchy. »

Une heure après, Grouchy envoya à Napoléon une deuxième lettre, conçue en ces termes :

« Sire, je viens d'être informé par le général Girard que l'ennemi continue à se porter en force par Sombref sur les hauteurs qui environnent le moulin de Bry. Je m'empresse de transmettre à Votre Majesté ce nouvel avis, confirmatif de celui que je lui ai fait parvenir il y a une heure.

« Je suis..... Le maréchal Grouchy. »

(2) Voyez la lettre que ce général écrivit en 1829 au duc d'Elchingen, et qui figure dans les *Documents inédits* de ce dernier.

(3) Voyez les *Documents inédits* du duc d'Elchingen.

(4) Voyez les *Documents* précités de Gérard, et dans ceux du duc d'Elchingen les déclarations du colonel Heymès et de Reille.

n'est donc pas fondé à dire que ce fut à sept heures que Napoléon apprit par Grouchy l'arrivée en force des Prussiens sur Saint-Amand et Ligny, et que c'est à cette heure-là même qu'il donna à son armée les ordres de mouvement. Un de nos écrivains militaires les plus judicieux, et qui fut témoin oculaire de ces graves événements, l'illustre général Lamarque, ne s'est pas fait faute d'accuser Napoléon de lenteur et de négligence dans ces heures importantes de la matinée du 16 juin, et il en fait une des principales causes des désastres de la campagne. « Si on s'était mis en mouvement de Charleroi à la pointe du jour, dit-il, si l'Empereur s'était trouvé comme autrefois aux avant-postes dès les premiers rayons du soleil, il eût reconnu l'armée ennnemie; il eût, sur-le-champ, donné des ordres au maréchal Ney, mis en mouvement toutes les troupes, et la bataille aurait commencé avec ensemble vers les neuf heures du matin..... Elle eût été décidée vers trois heures, et alors, quels immenses avantages ces audacieux mouvements sur le centre de toute la ligne n'eussent-ils pas eus!... Ce n'est pas la première fois que des victoires sont ainsi restées stériles parce qu'on avait trop tard engagé le combat. Celles de Lawfeld, de Rocoux, de Maestricht sont de ce genre... » Mais, ajouterons-nous, pour que Napoléon pût observer les positions ennemies à la pointe du jour, il ne fallait pas qu'il abandonnât après le combat de Gilly le corps de Vandamme, la cavalerie de Grouchy et sa garde, qu'un mouvement irrésistible poussaient sur Fleurus, où il aurait pu fort bien établir son quartier général s'il l'eût voulu. Il s'en ravit la possibilité en retournant à Charleroi retrouver ce que à cette époque il recherchait particulièrement, c'est-à-dire les commodités d'un bon gîte et d'un sommeil persistant.

M. Thiers, après avoir prétendu que les ordres de mouvement aux troupes furent donnés de bonne heure,

s'efforce aussi de montrer que si celles-ci arrivèrent tard, ce fut à cause de la distance qu'elles avaient à franchir : il fait faire d'abord à Vandamme deux lieues pour se rendre à Fleurus et trois lieues à Gérard. Plus loin il parle de quatre à cinq lieues, de fatigues excessives..... Des champs de Lambusart, où bivaqua Vandamme, et du Chatelet, où coucha Gérard, à Fleurus, il y a une demi-lieue et deux lieues. Il n'y avait certes pas là de quoi harasser des soldats pleins d'ardeur, et qui, au contraire, ne cessèrent de se plaindre de leur inaction.

Voulant excuser Napoléon d'avoir trop différé l'attaque des positions prussiennes et de s'être exposé par là à ce que les forces anglaises aient eu le temps d'y accourir, M. Thiers dit que ce danger n'était pas à craindre, attendu que les Anglais, ayant été avertis de l'agression de l'armée française douze heures plus tard que les Prussiens et ayant une distance double à parcourir, ils ne pouvaient évidemment intervenir à temps. A cela nous répondrons que les faits prouvent que la première nouvelle de l'arrivée de l'armée française sur la Sambre fut portée à Wellington en même temps qu'à Blücher et quelle n'eut à parcourir qu'une distance d'un tiers plus grande, soit douze lieues au lieu de huit, car telle est la différence des distances de Charleroi à Namur et à Bruxelles. Tous les renseignements pris démontrent que Wellington eut les mêmes renseignements que Blücher sept heures après lui, c'est-à-dire à cinq heures du soir. Les Anglais pouvaient donc facilement intervenir le soir, quand Blücher avait pu être concentré dès le matin. Il fallait donc attaquer aussitôt celui-ci, car les lenteurs de Wellington n'étaient pas à prévoir. (XXXI.)

Non content d'imaginer des obstacles, des impossibilités qui n'ont pas existé, pour justifier Napoléon de n'avoir pas été plus expéditif dans la journée du 16 juin, M. Thiers revient sans cesse sur cette allégation, que le

chef de l'armée française tarda ce jour de marcher en avant parce que, s'attendant à avoir affaire aux Prussiens, il voulait leur donner le temps de dessiner leurs mouvements et de venir tous tomber dans le piége que sa stratégie leur avait tendu. Nous avons déjà répondu à cette allégation. Répondons-y une bonne fois pour toutes.

Plus on étudie les faits, les ordres donnés, plus on recueille les témoignages des hommes compétents qui furent présents à cette campagne de quatre jours, et plus on demeure convaincu que Napoléon, contrairement à ce qu'il dit et à ce que prétend M. Thiers après lui, ne s'attendait pas à avoir tout d'abord affaire aux Prussiens et aux Anglais lors de son entrée en Belgique. Il calculait que, surpris dans leurs cantonnements par l'irruption inopinée des Français sur la ligne centrale de leurs communications, et n'osant se joindre par des marches de flanc devant les agresseurs, ils jugeraient plus prudent d'aller faire leur jonction sous les murs de Bruxelles ou au delà. Mais ils agirent contrairement à ce qu'ils devaient faire, et ils se seraient réellement perdus, par suite de la lenteur non prévue que l'une des deux armées mit à joindre l'autre, si Napoléon avait eu, en ces graves circonstances, son activité, son coup d'œil, ses inspirations d'autrefois. La fortune lui fournit, le 16, une occasion inespérée, précieuse, dont il ne sut qu'imparfaitement profiter. Il a prétendu pourtant avoir su en tirer parti et n'avoir été trompé dans ses plans que par la faute de son principal lieutenant. C'est bien plus, il a prétendu que la chance qui lui fut offerte avait été le résultat prévu de ses calculs. Il comptait, dit-il, que Blücher, par son caractère imprudemment agressif, viendrait s'offrir à ses coups. M. Thiers insiste beaucoup sur cette explication.

Mais c'est là une raison donnée après les événements par Napoléon pour montrer que la journée de Ligny fut

tout entière le résultat de ses conceptions et qu'elle eût été décisive si tous ses généraux avaient rempli son attente. La lettre portée ce jour-là même, 16 juin, par Flahaut au maréchal Ney, prouve que, malgré l'avis de la présence des Prussiens qui lui avait été donné par Grouchy et par Reille, il ne s'attendait guère à combattre par sa droite. Elle prouve que son unique et principale pensée fut d'aller coucher à Bruxelles. Les ordres transmis à la même heure par le major général aux deux ailes de l'armée française montrent la même préoccupation.

Nous avons montré le peu de cas que Napoléon fit de la dépêche que Grouchy lui envoya, à cinq heures, de Fleurus, relativement à la concentration des Prussiens. Plusieurs généraux, témoins oculaires, ont constaté que cette préoccupation exclusive de Napoléon relativement à Bruxelles et cette illusion touchant le reploiement supposé des Prussiens existaient encore lorsqu'il fut en présence de ceux-ci. On lit dans l'*Essai historique sur les Cent Jours* du général Lamarque, « que l'Empereur fut bien stupéfait, en arrivant à Fleurus, d'apercevoir l'armée que commandait Blücher ; qu'il ne croyait pas à la présence de ce dernier; qu'il alla trouver Vandamme, ne pouvant croire à ce qu'on lui disait à ce sujet; qu'il envoya plusieurs officiers s'assurer du fait, mais qu'il ne voulait pas y croire. » Le colonel Janin, de son côté, dit : « Le 16, tandis que le centre se portait sur Fleurus et que le maréchal Ney était à Frasne avec une partie de l'aile gauche, le 6e corps fut laissé à Charleroi avec ordre de se porter au secours de ce dernier s'il en était besoin. Tel était l'objet d'une mission dont je fus chargé. » En effet, comme on l'a vu, Lobau fut d'abord laissé en arrière, à l'embranchement de la route de Bruxelles, et ce n'est que plus tard qu'on l'appela à Fleurus, pour ne point l'utiliser toutefois. Donc Napoléon, même en face de Blücher, ne croyait pas à sa présence et songeait encore à porter

ses plus grandes forces dans la direction de sa gauche.

Cela, plus que tout ce qu'on peut dire, répond à Napoléon et à son historien, quand ils prétendent que la bataille de Ligny fut le résultat d'un plan arrêté d'avance, d'une opération voulue, cherchée et obtenue à souhait.

Étant enfin persuadé d'avoir affaire à toute l'armée prussienne, Napoléon agit-il de tout point comme il le fallait? M. Thiers, sans hésiter, dit hardiment oui. A cette affirmation nous répondrons non, et nous aurons encore pour nous la plupart des généraux français et étrangers qui ont écrit sur cette mémorable campagne.

Napoléon, aussitôt qu'il eut porté ses troupes en face des Prussiens, aurait dû les attaquer et ne pas perdre deux heures en vaine attente, car, de moment en moment, les Prussiens devaient s'augmenter de leurs arrière-gardes et les Anglais arriver. La raison que M. Thiers donne de cette perte de temps, que l'Empereur, avant d'agir, avait besoin de savoir ce qu'il adviendrait à Ney, n'est pas recevable. Ou Ney devait pouvoir arrêter les Anglais, ou il ne le devait pas pouvoir. S'il parvenait à les arrêter sans avoir besoin de toutes ses forces, la moitié de celles-ci devait intervenir sans perdre un moment, afin de rendre, dès le début, la journée de Ligny décisive. S'il ne parvenait pas à arrêter les Anglais, c'était une raison de plus pour accabler aussitôt les Prussiens avec toutes les forces disponibles, d'appeler à l'instant, et bien avant le premier coup de canon tiré, Lobau et d'Erlon, voire même Kellermann, afin que, lorsque les Anglais deviendraient menaçants, on n'eût plus à compter qu'avec eux seuls, les Prussiens étant écrasés, dispersés par un de ces solides et rapides coups de collier comme les Français savent, à l'occasion, en donner. Mais Napoléon ne le fit pas. (XXII.)

Ce point étant débattu, il se présente une autre question. Aussitôt que l'on sut que l'armée prussienne était à

Ligny, convenait-il d'envoyer Ney aux Quatre-Bras ? convenait-il, après l'y avoir envoyé, de lui réitérer l'ordre d'enlever ce hameau ? A cette question il y a une réponse, et elle nous est fournie par Jomini. Voici donc ce que dit ce général, dans sa correspondance avec Grouchy, à propos des deux ordres envoyés à Ney dans l'après-midi du 16 juin :

« Ce premier ordre, bien qu'il fût l'expression d'une grande pensée tactique, était mal formulé. En effet, si le corps reconnu à Bry était toute l'armée de Blücher, le concours de Ney devenait indispensable pour l'attaque ; si ce n'était que la moitié de cette armée, on pouvait se flatter de détruire cette moitié en s'aidant également de la puissante coopération des huit divisions de l'aile gauche ; dès lors c'était une faute de s'en priver, en prescrivant à cette aile de tomber à bras raccourcis sur l'ennemi qui se trouvait devant elle, et de le presser vivement. Il eût fallu, au contraire, lui prescrire de se borner à observer le corps anglo-belge qui pouvait se trouver aux Quatre-Bras, puis de diriger à l'instant tout ce qui serait disponible sur Bry, notamment le corps entier de d'Erlon, qui était à Frasne. En effet, si Ney devait culbuter et presser vivement le corps placé aux Quatre-Bras, il fallait nécessairement qu'il le poursuivît vers Genappe, sur la route de Bruxelles ; or, c'était le moyen le plus sûr de s'enlever son concours pour une attaque contre Bry sur la route de Namur.

« Enfin ce fut à trois heures et demie seulement que le major duc de Dalmatie expédia à Ney l'ordre formel de marcher sur Bry et Saint-Amand pour envelopper la droite de Blücher. Cet ordre, qui ne put arriver qu'après cinq heures, trouva naturellement Ney aux prises avec des forces supérieures vers les Quatre-Bras et fit plus de mal que de bien ; on en connaît trop les suites pour que je les rappelle ici.

« Il est évident — ajoute Jomini — que les trois causes qui influèrent sur la journée du 16 furent :

« 1° De n'avoir pas dirigé Ney sur les Quatre-Bras à cinq heures du matin ;

« 2° De n'avoir pas poussé l'arrière-garde de Ziethen de Fleurus sur Ligny, à la même heure, pour reconnaître à temps la position de Blücher ;

« 3° Enfin, et par-dessus tout, de n'avoir pas donné, aussitôt après cette reconnaissance, l'ordre qui ne fut reçu qu'à trois heures et demie, et qui aurait pu être envoyé à neuf heures du matin.

« La relation attribuée au général Gourgaud porte le cachet d'un grand maître, mais porte aussi celui de toutes les préventions, en voulant à tout prix rejeter ces fautes sur les lieutenants de l'Empereur. En définitive, je suis convaincu que l'incertitude sur le point de rassemblement adopté par Blücher occasionna de l'incertitude dans les idées de Napoléon, et suffit pour tout expliquer.

« L'Empereur n'était pas homme à faire des fautes vulgaires. Croyant Blücher à Namur et Wellington à Bruxelles, il prit la mesure la plus convenable, en portant Ney le 16 aux Quatre-Bras, pour contenir le dernier, tandis qu'il se dirigeait sur Sombref pour marcher ensuite contre Blücher, après s'être emparé de la chaussée par où les ennemis auraient pu lier leurs opérations. Ces dispositions, excellentes dans les hypothèses admises, se trouvaient différentes dès que Blücher avait réuni ses forces à Bry et non à Namur. Aussitôt qu'on en fut certain (et cela eut lieu à six heures du matin), il aurait fallu arrêter la marche de Ney et le diriger sur les Prussiens. On le pressa, au contraire, de pousser sur Genappe. Voilà le seul point difficile à expliquer (1). »

(1) Grouchy, *Correspondance avec Jomini*, 8e série des *Pièces justificatives*.

Non-seulement Napoléon aurait dû rapprocher Ney plus près de son centre d'action et le mettre à même de pouvoir intervenir à Ligny, mais, comme nous l'avons déjà dit, il aurait dû de plus s'appliquer à pousser, à accabler Blücher par sa droite, par le point où il espérait se joindre aux Anglais. Le feld-maréchal, en portant de ce côté ses principales forces, ses plus grands efforts, montra toute la crainte qu'il eut d'une telle tactique. Un général du génie français qui assista à cette mémorable journée, le baron Rogniat, s'est expliqué à ce sujet en des termes qui méritent d'être reproduits : « La raison, dit-il, nous conseillait d'attaquer cette droite : par là nous évitions en partie les défilés du ruisseau de Ligny ; nous nous rapprochions de notre corps de gauche, qui se battait aux Quatre-Bras, de manière que les deux armées pussent se donner mutuellement secours, et enfin nous rejetions les Prussiens loin des Anglais en les forçant de se retirer par Namur. Mais Napoléon agit différemment : il attaque de front ; après plusieurs combats sanglants, il force enfin le défilé de Ligny et il débouche sur le centre de l'armée prussienne, dont la retraite, favorisée par la nuit, se fait naturellement vers les Anglais, du côté de Bruxelles, puisque nous la chassions dans ce sens. »

Il est vrai que M. Thiers, toujours disposé à accepter les récits de Napoléon et à justifier ses plans, n'a point ratifié une pareille manière de voir, toute rationnelle qu'elle soit. Il s'indigne même qu'un général français l'ait formulée. « Napoléon, à Sainte-Hélène, dit-il, a repoussé ces critiques avec la hauteur du génie offensé répondant à la médiocrité présomptueuse et dénigrante. » Nous prierons poliment M. Thiers de nous permettre de n'être pas de son avis. Un général du génie français n'est pas une médiocrité, et si les circonstances, la nature toute spéciale de son arme, peut-être de ces scrupules tels qu'il

n'en vient pas à ceux qui veulent vite parvenir, n'ont point permis au général Rogniat d'atteindre à une célébrité retentissante, il n'en a pas moins, aussi bien que tout autre, qualité pour juger le vaincu de Waterloo, l'homme de Marengo, d'Essling, d'Eylau, de la Moskowa, de Leipzig. Les plus grands hommes n'ont pas été à l'abri de la critique. Tous ont fait des fautes et Napoléon par-dessus tous. On n'a pas besoin, d'ailleurs, d'être un Annibal, un Scipion, un Philopœmen, pour être un Polybe. Folard, Feuquières, ont bien pu juger Condé, Turenne et Villars, sans gagner, comme eux, des batailles. Fréron, sans être Voltaire, a pu le critiquer très-judicieusement, et Jomini, dont M. Thiers s'est si souvent servi sans le citer, a bien pu critiquer Napoléon sans s'être illustré par des actions d'éclat. Mais le général Rogniat a cela d'avantageux que son jugement n'est pas isolé, et que d'autres stratégistes compétents l'ont formulé après lui. Jomini est de ce nombre, et parmi les écrivains militaires qui ont pensé comme Rogniat se trouvent les généraux Janin et Lamarque, et les généraux allemands Wagner, Clausewitz, de Zech et Damitz. L'opinion de ces derniers, courte et concise, est bonne à recueillir.

De Zech. « Sans doute de puissants motifs poussèrent l'Empereur à tenter sans le 1er corps le résultat stratégique qu'il chercha. A six heures et demie du soir, toute inquiétude sur la colonne qu'on avait remarquée dans la direction des Quatre-Bras avait cessé. Au lieu de ramener sa garde à Ligny, il pouvait, en suivant avec elle la division Girard, se jeter aussi promptement sur le flanc droit de la position prussienne qu'en retournant à Ligny. Il aurait emporté le village de Bry, et il n'eût guère été possible aux Prussiens d'opérer, le 17 juin, leur retraite sur Wavres. L'éloignement où la garde se trouvait du centre ne pouvait causer aucun préjudice, puisque,

dans ce moment même, elle était remplacée par le 6e corps accouru de Charleroi (1). »

Damitz : « La séparation entre Ney et Vandamme était trop considérable et pouvait facilement donner lieu à des accidents ; il les eût évités en s'avançant par la voie romaine et en s'unissant de plus près à son lieutenant. Napoléon avait alors de 120 à 130,000 hommes rassemblés ; les Prussiens et les Anglais, dans ce moment, étaient non-seulement plus faibles, mais encore divisés ; il ne pouvait obtenir de grands avantages en se serrant entre Ligny et Boignée (2). »

Le résultat de la journée, résultat par lequel l'armée prussienne, chassée sur l'armée anglaise, put faire sa jonction avec elle, les graves conséquences qui s'ensuivirent et d'où le désastre de Waterloo tire sa source, montrent que les raisonnements de Rogniat, appuyés par des écrivains compétents, ne sont pas aussi absurdes que M. Thiers veut bien le dire. Oui, Napoléon eut le tort de ne pas accabler les Prussiens par leur droite, et il aurait pu le faire, même en l'absence de d'Erlon. Il n'avait qu'à porter de ce côté, avec Lobau, une partie de sa cavalerie, demeurée inactive en face de Sombref. « Les Français, dit Damitz, n'eurent sur leur gauche, où ils pouvaient devenir dangereux, que dix-sept escadrons... La cavalerie française, dans la bataille, n'a rien fait qui pût inquiéter l'armée prussienne. Cette cavalerie était pourtant supérieure à la nôtre, qui se tenait sur la défensive. »

Mais Napoléon ne songea pas plus à cette cavalerie qu'à d'Erlon qu'il avait appelé à lui, qu'à Lobau qu'il eut sous la main à la fin de la journée. Il l'avait laissé au

(1) *Observations sur la bataille de Ligny*, extrait des *Documents militaires* laissés par le major de Zech, traduits par P. Himly.

(2) Damitz, ouvrage cité.

nord de Charleroi, quand tout lui faisait une loi de l'attirer à lui. Lorsque, longtemps après, il l'appela sur le théâtre de l'action, ce fut pour le laisser encore inactif, et cela dans un moment où il n'avait pas trop de toutes ses forces disponibles pour remporter une victoire décisive. Tel a été encore l'avis d'une foule d'hommes de guerre, Jomini en tête.

M. Thiers excuse cette conduite sous prétexte que Lobau était sa seule réserve, comme s'il n'est pas des instants décisifs où il faut savoir employer toutes ses forces, quelles qu'elles soient! « L'envoyer à la poursuite des Prussiens, ajoute-t-il, si on avait été informé de ce qui se passait aux Quatre-Bras, eût été possible. Mais, n'ayant reçu de Ney aucun officier, n'ayant que cette seule réserve de troupes fraîches (la garde tout entière avait donné), Napoléon pensa qu'il fallait la conserver autour de lui; car, en cas d'un retour offensif de l'ennemi, c'était le seul corps qu'on pût lui opposer. »

Nous prouverons plus loin qu'on eut des nouvelles de Ney dans la nuit du 16, et que, par conséquent, Napoléon n'a pu être paralysé dans l'œuvre de la poursuite par les inquiétudes qui pouvaient venir de ce côté. Quant au retour offensif des ennemis, il n'était nullement à craindre, surtout à une pareille heure. En tout cas, ils auraient trouvé, pour les recevoir, les mêmes hommes qui venaient de les battre, et ceux-ci en partie moins fatigués, puisque l'armée prussienne tout entière n'avait cessé de combattre à la suite de marches considérables et d'une nuit passée en mouvements de concentration, tandis que chez les Français les corps de Gérard et de Vandamme étaient les seuls qui eussent autant combattu. La cavalerie et la garde, n'ayant que peu ou point donné, ne pouvaient être fatiguées, comme le prétend M. Thiers. Elles pouvaient fort bien, l'une garder solidement le champ de bataille, l'autre courir sur les pas de l'ennemi

en même temps que le corps de Lobau. Mais laissons à ce propos parler un des soldats de la garde même, témoin oculaire et indigné de l'inaction où fut, en général, laissée l'armée française dans les journées qui précédèrent Waterloo. « Lobau — dit le capitaine Mauduit — pouvait, sans danger aucun pour notre base d'opérations, quitter sa position à huit heures et demie du soir, puisqu'à cette heure-là nous avions franchi Ligny, que nous étions maîtres des hauteurs, et qu'enfin toutes les troupes prussiennes placées devant Saint-Amand étaient en pleine retraite. Le 6e corps, cependant, n'arriva à Ligny et ne traversa nos lignes de carrés que vers neuf heures et demie, et pour se contenter de prendre position à quelques toises en avant de nous. Pourquoi, nous le demandons de nouveau, pourquoi ce retard? Pourquoi cette excessive circonspection envers une armée vaincue? »

Pourquoi? Nous l'avons déjà dit, nous le dirons encore bientôt : parce que, dans cette fatale campagne, l'homme que M. Thiers prétend être le seul qui eût conservé ses facultés ordinaires, a été justement celui-là qui fut au-dessous de lui-même et qui ne vit rien de ce que tout le monde voyait, qui demeura immobile quand tout le monde demandait à agir. (XLVII.)

Après avoir négligé et oublié tant de choses depuis son entrée en campagne, Napoléon, on peut le dire, oublia ou négligea de faire poursuivre aussitôt les ennemis vaincus. La victoire qu'il recueillit fut incomplète. M. Thiers n'en dit pas moins que, nonobstant cela, « il avait lieu d'être satisfait, car son plan avait jusqu'à ce moment parfaitement réussi. Il était parvenu à surprendre les armées anglaise et prussienne, à s'interposer entre elles..., à les rejeter l'une et l'autre dans des directions assez divergentes pour avoir, le lendemain ou le surlendemain, le temps de battre séparément le duc de Wellington!!! »

Nous verrons plus loin, jusqu'à quel point Napoléon eut lieu de se bercer d'un pareil espoir, et jusqu'à quel point M. Thiers a été fondé à formuler une si étrange conclusion.

Nous verrons plus loin, jusqu'à quel point Napoléon eut lieu de se bercer d'un pareil espoir, et jusqu'à quel point M. Thiers a été fondé à formuler une si étrange conclusion.

CHAPITRE III.

BATAILLE DES QUATRE-BRAS.

Les Français se montrèrent, aux Quatre-Bras comme à Ligny, dans toute la frénésie des passions politiques, de l'orgueil humilié, du désir d'une éclatante revanche des humiliations de 1814. Ce n'étaient plus des hommes : c'étaient des lions, et il ne fallut rien moins que le courage calme, l'attitude solide, froide et réfléchie des vieux soldats de Wellington, pour opposer une barrière à leur audace.

(L'AUTEUR, chap. III.)

XXXI. Wellington reçoit, le 15 juin, cinq messages, lui annonçant l'agression de l'armée française, sans qu'il se décide à marcher contre elle. Cause de ces retards. — XXXII. Enfin, il donne des ordres de mouvements sur les Quatre-Bras, mais il en excepte une partie de ses forces. Son arrivée aux Quatre-Bras; mesures qu'il prend. — XXXIII. Ney reçoit le 16, à onze heures du matin, l'ordre de marcher aux Quatre-Bras et se met en mesure d'aller occuper ce poste, devançant ainsi l'ordre précis d'attaquer les troupes qui le défendent, lequel lui est envoyé de Fleurus à deux heures. — XXXIV. Description du terrain occupé aux Quatre-Bras par les Hollando-Belges. — XXXV. Le prince d'Orange est attaqué par les divisions Foy, Bachelu et Piré. — XXXVI. Premiers renforts arrivés aux défenseurs des Quatre-Bras. Seconde charge de la cavalerie Piré. — XXXVII. Grande attaque des divisions Bachelu, Guilleminot, Foy et Piré; prodiges d'héroïsme; mort du duc de Brunswick — XXXVIII. Wellington reçoit le secours de la division Alten et du contingent de Nassau. Désappointement que causent à Ney les nouvelles dépêches de Napoléon. Sa négligence, son obstination irréfléchie. — XXXIX. Ney lance sur les Quatre-Bras le général Kellermann à la tête de 800 cuirassiers; charge admirable, succès avorté. — XL. Nouvelle obstination de Ney à rappeler le comte d'Erlon, malgré la volonté connue de l'empereur. — XLI. Wellington prend l'offensive et repousse Ney de Frasne; justification et blâme de la conduite de ce maréchal. — XLII. Explications au sujet des faux mouve-

ments du comte d'Erlon : ils doivent être reprochés à la fois à ce général, à Napoléon et à Ney. — XLIII. Le général Durutte, laissé par d'Erlon en présence des Prussiens, perd son temps par de fatales hésitations. — XLIV. Deux traîtres passent de nouveau à l'ennemi. — XLV. Examen rétrospectif de la journée des Quatre-Bras. Assertions et reproches de Napoléon et de M. Thiers; leur réfutation. — XLVI. Jugements de Jomini et de Clausewitz; ils ont prouvé : 1° que Ney ne pouvait attaquer les Quatre-Bras plus tôt qu'il ne le fit; 2° qu'à l'heure où l'ordre de cette occupation lui fut réitéré, ce fut une grande faute d'y persister: 3° enfin, que quand même le poste eût été conquis, le résultat des opérations générales de la journée n'eût pas été différent de celui qui a eu lieu.

XXXI

Les lenteurs que Wellington mit à joindre les Prussiens et à se conformer au plan arrêté à l'avance entre lui et Blücher, lenteurs qui firent la partie à Napoléon plus belle qu'il n'aurait pu l'espérer, ont fait accuser Wellington d'incurie, de négligence aveugle par les Français et les Allemands. Les Anglais se sont toujours plu à justifier le noble duc, alléguant la nécessité où il se trouvait de ne pas découvrir sa base d'opérations, Ostende et Anvers, alléguant en outre sa perspicacité, sa prudence, sa vigilance bien connues. Jusqu'à un certain point, ils n'ont pas eu tort. Nous allons démontrer ce fait, peu accrédité jusqu'ici, que Wellington eut des raisons, d'abord, pour ne pas croire à une agression si prochaine; qu'il eut des motifs, ensuite, pour douter que cette agression eût lieu par Charleroi.

Wellington eut des raisons pour ne pas croire à une agression si prochaine. Prouvons ce fait; il nous révélera une des particularités secrètes les plus curieuses de cette époque.

Tandis que Napoléon se faisait rendre compte par ses affidés de la position des troupes alliées en Belgique, de leurs moindres mouvements, s'instruisant ainsi du point par lequel il lui était le plus avantageux de les

assaillir, un de ses ministres, un traître, rendait les mêmes services au duc de Wellington. Ce traître était un de ces hommes qui, n'ayant vu dans les douloureuses crises de la Révolution qu'une occasion de s'enrichir, en avait évité habilement les dévouements, les représailles, pour aller ensuite, un des premiers, saluer le despotisme issu du 18 brumaire. Il en avait reçu richesses plus grandes encore, dignités, honneurs. Tel était Fouché, passé du sein de la partie impure et corrompue du terrorisme conventionnel au rang de sénateur, de ministre d'empire. Napoléon avait fait de ce moine défroqué, de ce compère de Collot d'Herbois, un duc d'Otrante, une des principales colonnes du régime qui, selon lui, avait restauré l'ordre, la religion, les principes, et sauvé la France!

Or, en 1815, pendant que nos soldats s'apprêtaient à aller mourir sur les champs de bataille, Son Excellence monseigneur le duc d'Otrante, grand cordon de la Légion d'honneur, recevait des étrangers le prix de leur sang et correspondait criminellement avec eux. Lui-même, au milieu d'explications et de réticences destinées à diminuer l'odieux de tels actes, en a fait l'aveu en ces termes :

« Dans un moment aussi décisif, ma situation était aussi critique que difficile; je ne voulais plus de Napoléon...... D'un autre côté, j'avais des obligations à Louis XVIII....... En outre, mes agents avaient obtenu la promesse de monts d'or de la part de Metternich et de Wellington. — Le généralissime s'attendait à recevoir de moi le plan des opérations. Dans le premier moment...... Mais la voix de la patrie, la gloire de l'armée française, qui n'était à mes yeux que celle de la nation, enfin le sentiment de l'honneur me firent trembler à l'idée que le nom du duc d'Otrante pût devenir synonyme de traître, et je restai pur. Cependant, dans de telles circonstances, que devait faire un homme d'Etat à qui il n'était pas per-

mis de rester dans l'indécision? Voilà ce à quoi je me décidai : Je savais assurément que l'attaque imprévue de Napoléon aurait lieu au moins du 16 au 18, puisque, le 17, l'empereur se proposait de livrer bataille à l'armée anglaise séparée des Prussiens, après avoir auparavant culbuté ceux-ci. Napoléon pouvait compter sur le succès de son plan, d'autant mieux que Wellington, trompé par de fausses nouvelles, croyait que la campagne ne s'ouvrirait pas avant le 1er juillet. L'heureuse issue du plan de Napoléon ne reposait donc que sur une surprise. Je fis donc mes dispositions en conséquence. Le jour du départ de Napoléon, j'expédiai Mme D..... avec des notes écrites en chiffres qui contenaient le plan de la campagne. En même temps je mis une foule d'entraves pour qu'elle ne pût franchir de suite la frontière, ce qui fit qu'elle arriva trop tard au quartier général de Wellington. De là l'immobilité du généralissime qui a étonné tout le monde et donné lieu à une foule de conjectures (1). »

Fouché, en transfuge habile, qui sait avoir un pied

(1) Tel est dans toute sa naïveté l'aveu d'un homme qui prétendait *demeurer pur* en entretenant avec l'*étranger* les correspondances les plus criminelles. Mais c'est bien plus : Fouché, qui trahissait Napoléon en vendant ses secrets, trahissait aussi ses ennemis en révélant leurs projets, leurs opérations à Napoléon. Voici ce que dit à ce sujet Fleury de Chaboulon : « Des agents soudoyés par le roi allaient et revenaient de Gand à Paris et de Paris à Gand. M. le duc d'Otrante, qui sans doute avait de bonnes raisons pour les connaître, offrit à l'empereur de lui procurer des nouvelles de ce qui se passait au delà des frontières, et ce fut par eux que l'empereur connut en grande partie la position et la force des armées ennemies. » Tels étaient les principes et les actes des hommes qui s'étaient empressés en France d'acclamer l'empire et son despotisme, et que celui-ci s'était plu à placer partout à la tête de ses pouvoirs. Napoléon s'était adressé à ce qu'il y avait d'instincts égoïstes, lâches et hypocrites dans la nation pour consolider son œuvre. Il récol-

dans les deux camps et les y voir prudemment, avait donc promis au général anglais de l'informer des plans d'opération de l'armée française; mais il n'avait point tenu parole, tout en ayant l'air d'avoir envoyé quelqu'un pour cela, si bien que Wellington, trompé par ce silence, avait été entretenu dans la fausse sécurité qui faillit le perdre et la cause des alliés avec lui. Le général anglais, il est vrai, a démenti ces faits; mais les mémoires de Fouché sont trop explicites à ce sujet, et entre celui-ci, qui confesse de honteuses intrigues qu'il n'avait aucun intérêt à dévoiler, et Wellington, qui nie ce que sa considération lui faisait une loi de cacher, le jugement de l'opinion ne peut hésiter.

Or, voici quels furent, au sein du quartier général anglais, les résultats de la vaine attente d'un avis qui ne vint pas :

Le 14 au soir, un tambour de la garde passe du côté des Prussiens, déjà mis en éveil par des bruits de mouvements de l'armée française. A cette nouvelle qui annonçait l'approche de Napoléon, car la garde ne marchait jamais qu'avec lui, Blücher, à qui les bruits précédents avaient déjà inspiré l'idée de rapprocher de lui le corps trop éloigné de Bulow, assigne à ce corps, ainsi qu'à ceux de Thielmann et de Pirch, l'ordre de venir se joindre vers Sombref à celui de Ziethen, préposé à la garde de la Sambre.

Wellington eut, comme Blücher, quelques heures après, avis de ces bruits de mouvements de l'armée française, mais il n'y prit aucune attention.

Le 15 juin, à neuf heures du matin, il reçoit un message de Ziethen, daté de Charleroi, lui annonçant le pre-

tait ce qu'il avait semé : la trahison. Exemple mémorable fait pour instruire, si les hommes pouvaient l'être par les leçons du passé!

mier choc des Français à Thuin. Le généralissime anglais ne tint pas plus compte de ce message qu'il l'avait fait des précédents.

Le Hollandais Chassé, celui de ses généraux de division qui était en contact direct avec Ziethen, lui fait peu après transmettre des nouvelles plus précises encore. Même impassibilité que précédemment.

De huit à neuf heures du soir, une dépêche de Blücher lui ayant donné connaissance que Thuin avait été attaqué et que les Français semblaient se diriger sur Charleroi, Wellington se borna à rassembler ses troupes par division et à leur ordonner de se tenir prêtes à marcher au premier avis.

Ce jour là il y avait une grande soirée à Bruxelles, chez la duchesse de Richmond, où était conviée l'élite de la société belge et des officiers supérieurs de l'armée anglo-néerlandaise. Wellington s'y rendit, l'esprit calme, comme un homme que les grondements d'un lointain orage n'effrayent pas, parce qu'il sait que le vent ne l'a pas encore poussé de son côté.

La soirée était brillante. Beaucoup d'officiers et de généraux y parurent le front serein, sans soupçonner les graves périls qui les attendaient le lendemain. Plusieurs, en effet, ne devaient plus revenir. De ce nombre fut le vaillant duc de Brunswick. Il s'était rendu de son quartier de Braine-Lecomte à Bruxelles. Il ne partageait pas la quiétude du généralissime anglais. De sombres pressentiments l'agitaient. A dix heures du soir, l'agression de l'armée française sur Charleroi se confirmant, il supplia vivement Wellington de prendre des mesures en conséquence et ne le quitta, pour rejoindre son commandement, que sur la certitude qu'un mouvement était au moins ordonné. Par suite de ce mouvement, les cantonnements de l'armée anglaise qui, comme nous l'avons dit, s'étendaient entre Malines, l'Escaut, Mons et Nivelles,

furent dirigés sur cette dernière ville et sur Enghien, de manière à former au centre de l'espace qu'elles occupaient une ligne brisée de sept lieues, la face tournée vers Mons, les réserves à Bruxelles, en deçà et au delà. Ce n'était pas encore là, comme on le voit, s'acheminer vers le point dangereux. Wellington, décidément, ne voulut pas croire à l'irruption de Napoléon sur Charleroi.

Cependant, vers onze heures, il lui arriva de Sombref, des Quatre-Bras, des renseignements positifs lui annonçant la prise de Marchiennes et de Charleroi, le combat de Gilly, la possession de Frasne par les Français, qui, si on n'y mettait obstacle, seraient le lendemain à Bruxelles.

XXXII

A cette nouvelle l'effroi fait place au mouvement dans le brillant salon de la duchesse de Richmond. Les instruments se taisent. Wellington, qui tenait un enfant sur ses genoux, le laisse choir : c'était le prince de Ligne, aujourd'hui président du Sénat belge. Il se lève, engage ses généraux, ses officiers présents, à rejoindre au plus tôt leurs corps respectifs. Un moment après des courriers galopaient dans toutes les directions pour que les troupes qui, d'après son ordre, devaient se concentrer à Enghien et à Nivelles, se portassent en partie sur les Quatre-Bras. Les réserves de Bruxelles, de Vilvorde et de Hal devaient aussi s'y diriger au point du jour. Toutefois, il laissait deux divisions à Arquennes, sur la route de Nivelles à Binche, et, les deux jours suivants, il devait encore laisser un tiers de ses forces ainsi éloignées sur sa droite non menacée.

Les renseignements donnés par Fouché, la marche du comte d'Erlon de Lille sur Maubeuge, de fortes recon-

naissances poussées par celui-ci sur Binche le 15 au matin, semblaient l'avoir confirmé dans la pensée qu'il devait être assailli par sa droite. Des bruits nombreux avaient transpiré de ce côté. Parmi ces bruits, il en est un dont nous avons constaté l'existence en nous rendant sur les lieux : l'avant-veille et la veille de l'entrée en campagne, des affidés se répandirent partout sur la distance qui sépare Mons de Binche, aux villages d'Haulchin et de Lestines notamment, disant à qui voulait l'entendre que l'armée française devait s'avancer de Valenciennes et d'Avesnes, par Maubeuge, sur Binche, et cette nouvelle, des hommes vêtus en officiers d'état-major ne tardèrent pas à la confirmer en venant faire aux mêmes lieux des reconnaissances simulées, prenant des notes, désignant des endroits qui devaient être des points de passage et de halte pour nos troupes. Ces bruits, ces démonstrations, qui avaient été commandés à dessein, reportés à Wellington, l'avaient confirmé plus que jamais que c'était dans la direction de Nivelles que les Français porteraient le gros de leurs forces.

Il ne quitta Bruxelles qu'à huit heures du matin, sur les pas de ses troupes de réserve, auxquelles il fit faire halte au mont Saint-Jean, à l'embranchement de la route de Nivelles, se refusant encore de croire à la grandeur du péril, incertain s'il ne ferait pas mieux de diriger ses forces vers cette ville plutôt que vers les Quatre-Bras ! Singulier effet d'impressions premières sur la pensée, l'imagination, la volonté ; étonnante influence d'une idée fixe, nourrie dans l'esprit et devenue dominante au point de ne plus permettre de s'en dégager et d'empêcher celui qui l'a conçue de voir la véritable lumière du moment ! Napoléon fut le jouet d'une fascination semblable lorsqu'il s'imagina que les Prussiens n'auraient ni la promptitude ni l'audace nécessaire pour venir l'affronter à Ligny, et lorsque, les ayant vaincus, il s'ob-

stina à les voir en déroute sur la Meuse. Tel fut aussi l'aveuglement de Ney, qui, sous l'impression première de l'intention où était Napoléon d'aller tout d'abord vers les Anglais et à Bruxelles, s'obstina à ne voir que la possession des Quatre-Bras, au moment où il ne s'agissait plus que de garder la défensive, d'observer cette position et d'empêcher purement et simplement Wellington de se joindre aux Prussiens. (XXXVIII, XXXIX, XL.)

Wellington, ayant expédié des courriers du Mont-Saint-Jean, prit les devants sur la route de Charleroi, par où les nouvelles lui arrivaient de plus en plus menaçantes. Arrivé aux Quatre-Bras vers onze heures, il y trouva le prince d'Orange, accouru de son quartier général de Braine-le-Comte, plus la division belge de Perponcher. Celui-ci, au lieu de se tenir à Nivelles, conformément aux ordres donnés, était venu, par suite d'une heureuse inspiration, occuper ce poste important, où il avait renforcé de sa première brigade sa seconde, celle du duc de Saxe-Weymar, reployée jusque-là, la veille, à l'aspect des troupes de Ney. Ces troupes, on les apercevait au loin, et tout faisait croire que leur attaque n'allait pas tarder.

N'ayant auprès de lui qu'une simple division, ayant entendu le rapport de ses éclaireurs et de quelques cavaliers prussiens qui s'étaient repliés vers les Quatre-Bras, le général anglais sentit combien avait été grande son illusion et, par suite, l'incurie qui lui avait fait perdre tant d'heures précieuses. Fort préoccupé, mais concentrant et cachant ses impressions, calme et impassible comme le sont les Anglais, il dit au prince d'Orange : « Si l'ennemi a plus d'une division, nous ne pourrons tenir. » Parcourant ensuite avec ce prince les monticules sur lesquels se tenaient les vedettes hollando-belges, il examina avec une longue-vue les abords du village de Frasne, d'où Ney débouchait alors pour pous-

ser des reconnaissances, et ajouta : « J'ai fait la guerre assez longtemps en Espagne contre les Français pour connaître leurs habitudes et leur organisation. Ce n'est pas un simple général de division qui commande : je vois trop d'officiers d'état-major; c'est un maréchal, un corps d'armée que nous avons devant nous. S'il attaque, nous sommes en danger. N'importe, dit-il, il faut tenir jusqu'au dernier homme ; » et aussitôt, faisant venir tous les officiers d'ordonnance, et jusqu'à de simples cavaliers, il les envoya dans toutes les directions pour faire hâter l'arrivée de ses colonnes, leur disant : « Mes amis, recommandez qu'on fasse diligence ; que pas un corps n'attende l'autre; il ne s'agit pas d'avancer par divisions, mais par brigades, et même par bataillon. » Ces ordres ne concernaient point toutefois les deux divisions qu'il avait envoyées prendre position à Arquennes, en avant de Nivelles. Le généralissime anglais, non encore entièrement convaincu par l'évidence, ne pouvait tout à fait effacer de son esprit l'idée d'un mouvement de l'armée française sur Nivelles par Binche. Ce n'était qu'à Ligny qu'il pouvait acquérir des idées plus précises sur ce qu'il y avait à faire. Il y courut pour se concerter avec Blücher, après avoir recommandé à la division Perponcher de faire la plus vive résistance en cas d'attaque. Nous avons dit plus haut quel fut le résultat de cette entrevue.

Pendant que Wellington court ainsi à franc étrier au quartier général de l'armée prussienne, voyons ce qui se passe au sein des troupes que Napoléon a chargées de l'arrêter.

XXXIII

Comme nous l'avons dit plus haut, Ney avait reçu, le 16, vers onze heures du matin, à Frasne, l'ordre de se

porter aux Quatre-Bras (1), d'y porter six de ses divisions d'infanterie, d'en poster une autre à deux lieues en avant, et la huitième à Marbais, sur la route de Nivelles à Namur, entre les Quatre-Bras et Sombref; de laisser en arrière, à la rencontre de la voie romaine et de la route de Charleroi aux Quatre-Bras, le corps des cuirassiers Kellermann, afin que Napoléon pût l'attirer à lui vers Sombref, en cas de besoin. Cet ordre prescrivait aussi de ne point se servir des chasseurs et lanciers de la garde,

(1) Wellington, en effet, n'envoya l'ordre de faire diligence qu'aux seules colonnes qu'il avait mises en mouvement dès le matin vers les Quatre-Bras, c'est-à-dire aux deux tiers de son armée. Toujours préoccupé de l'idée qu'il serait attaqué par Mons, et se refusant obstinément d'ouvrir les yeux à l'évidence, le noble duc, au moment de partir, avait fait concentrer son aile droite sur Braine-le-Comte et Nivelles, avec l'ordre de s'y arrêter. Ainsi la division de cavalerie Collaert, venant des bords de la Haine, était venue se joindre dans cette dernière ville à celle de Chassé (infanterie hollando-belge), et s'y était arrêtée. Il en avait été de même de la 3e brigade d'Alten, commandée par Ompteda, qui, venant de Soignies, s'était postée à Arquennes, près Nivelles. Mais, c'est bien plus, la division Picton, les Bruswickois et le contingent de Nassau, qui vers les huit heures du matin arrivèrent de Bruxelles au Mont-Saint-Jean, à l'embranchement des routes de Charleroi et de Nivelles, y firent halte jusqu'à midi, attendu que, pendant toute la matinée et jusqu'à sa reconnaissance en face de Ney, Wellington était encore incertain s'il devait se porter sur Nivelles plutôt que sur les Quatre-Bras. Quant aux troupes qu'il avait laissées disséminées à Renaix, Oudenarde, et plus à droite encore entre l'Escaut et la Lys, et à celles qui étaient entre Mons et Tournai, etc., en tout 23,000, c'est à peine si elles purent arriver à Braine-le-Comte et à Enghien à la nuit. Si Napoléon eût eu plus de promptitude, eût moins retardé l'envoi de ses ordres à Ney, on voit combien Wellington eût payé cher la faute d'avoir autant disséminé ses troupes et l'illusion dans laquelle il fut qu'il serait attaqué dans la direction de Mons et de Nivelles.

en cas d'une échauffourée avec les Anglais, l'empereur voulant ménager ce corps d'élite.

Les troupes de Ney, au moment où il reçut cet ordre, couvraient tout l'espace compris entre Jumet et Frasne. Le comte d'Erlon était à Jumet et en arrière. Les divisions Foy et Guilleminot, du corps de Reille, à Gosselies, où se trouvait également ce général, et où arrivait, venant de Charleroi, la grosse cavalerie de Kellermann. La troisième division de Reille (division Bachelu), avec la cavalerie de Piré et celle de Lefebvre-Desnouettes, occupait Frasne et les hameaux environnants, et c'est là que se trouvait le maréchal Ney au moment où Flahaut lui remit la dépêche de l'empereur. Depuis sept heures du matin qu'il avait quitté Gosselies, le maréchal allait et venait çà et là dans la direction de l'ennemi, poussant des reconnaissances, tant du côté des Prussiens que du côté des Anglais. Dans son impatience, et quand une pareille vigilance lui était commandée par la situation, il s'étonnait de ne pas recevoir d'ordres. Il s'étonnait aussi de ne point voir, dès le milieu de la matinée, Napoléon aux prises avec les masses prussiennes qu'on avait signalées à toute l'armée française dès la veille et l'aube du jour, comme se concentrant vers Saint-Amand et Ligny. Aussi la dépêche tardive de Napoléon fut accueillie par lui avec un indicible empressement (1). Reille, qui à Gosselies avait

(1) Les *Mémoires de Sainte-Hélène* disent formellement que Ney reçut dans la nuit l'ordre d'attaquer les Quatre-Bras à la pointe du jour. On a vu par ce qui précède, on peut voir par la teneur des registres d'ordre de l'armée, par la missive confiée au comte Flahaut, notamment par les attestations précitées de Reille, d'Heymès et du colonel Janin, que cette attestation n'est pas plus fondée que celle par laquelle Napoléon prétend avoir prescrit à Ney d'enlever les Quatre-Bras la veille, 15 juin. Il est aujourd'hui avéré jusqu'à la plus parfaite évidence que Ney ne reçut que vers onze heures, le 16, l'ordre de s'emparer des

pris connaissance de cette dépêche, s'était tenu prêt à marcher en avant aussitôt que son chef immédiat lui en donnerait l'ordre, attitude que lui commandaient, du reste, de nouveaux renseignements envoyés de Wangenies par Girard, le chef de sa quatrième division. Ces renseignement confirmaient la concentration menaçante qu'avaient prise les Prussiens à Saint-Amand et à Ligny, concentration qui, peut-être, allait changer les dispositions de Napoléon et modifier les ordres de Ney. Reille crut qu'il était prudent, pour se mettre en marche, de les attendre.

Vers midi ces ordres lui arrivèrent; aussitôt il se mit en marche. Deux heures plus tard il était à Frasne avec l'une de ses divisions, celle de Foy, ayant franchi à la hâte les deux lieues et demie qui le séparaient de Ney. La division Guilleminot le suivait à une certaine distance. Ney se trouva alors à la tête des deux premières divisions de Reille, de la cavalerie Piré, en tout 9,000 hommes d'infanterie, 1,850 chevaux et vingt-deux bouches à feu. Sûr d'être bientôt rejoint par Guilleminot, d'être, au besoin, appuyé par d'Erlon, en marche pour le suivre, et, en cas de grande nécessité, par Kellermann et Lefebvre-Desnouettes, il résolut d'attaquer à l'instant

Quatre-Bras. C'est d'ailleurs l'aveu de Jomini et celui d'un écrivain qui a cherché partout à justifier Napoléon, Achille de Vaulabelle. Ney, accusé de négligence, de perte de temps dans son quartier général de Gosselies, s'y montra au contraire on ne peut plus vigilant. Une enquête minutieuse que nous avons été faire sur les lieux, près de témoins dignes de foi, nous a montré que dès sept heures du matin ses chevaux étaient tous prêts à partir; qu'il alla faire alors une découverte dans la plaine, du côté d'Heppignies; après quoi il rentra à Gosselies pour se rendre avec tout son état-major à Frasne, au sein de son avant-garde. C'est alors que Wellington le vit, sur la hauteur qui domine le vallon de Gemioncourt, occupé à reconnaître la position des Quatre-Bras.

même. Deux heures sonnaient qu'il tirait son premier coup de canon, devançant ainsi les ordres que, dans le même moment, Napoléon lui adressait de Fleurus (voyez ci-dessus). Comme on le voit, et quoi qu'on en ait dit, il n'avait pas perdu de temps.

XXXIV

Il n'en perdit pas davantage dans son attaque; elle fut prompte, énergique, comme tout ce que ce vaillant soldat avait l'habitude de faire. Mais avant d'en raconter les péripéties sanglantes, faisons connaître le champ de bataille et ce qui s'y passait à l'heure où Ney y arrivait.

La position des Quatre-Bras, déterminée par la rencontre des routes de Charleroi à Bruxelles et de Nivelles à Namur, consiste en une grande ferme, une auberge et quelques bâtiments qui s'élèvent sur un petit mamelon légèrement ondulé. Au sud-ouest de ce groupe d'habitations, entre les chaussées qui se rendent à Nivelles et à Charleroi, et presque parallèlement à celle-ci, à une distance de 400 mètres, s'étendait alors, sur le prolongement du mamelon des Quatre-Bras, un bois dit bois de Bossu, aujourd'hui entièrement défriché, et dont trente mille arpents furent donnés par le roi des Pays-Bas à Wellington, en mémoire de sa victoire de Waterloo. De la croupe de terrain sur laquelle s'élevait le bois, naissent, dans une direction sud-ouest-nord-ouest, deux vallons qui s'approfondissent à partir de la route de Charleroi, coupent celle de Namur et descendent vers la Thile au village de Sart-Amavelines. Le deuxième vallon, situé à 1,800 mètres des Quatre-Bras, est vaseux et boisé. Un ruisseau en sort, alimente un étang, reçoit un affluent venant du hameau de Pireaumont, et coupe profondément la route de Namur, à quelques centaines de mètres en deçà du lieu

où la Thile la coupe à son tour. A la source du premier ruisseau, et presque sur la route de Charleroi, se trouve l'importante ferme de Gemioncourt, dont les bâtiments sont reliés entre eux par de hautes murailles baignées de fossés, et dont les abords sont couverts de haies et de grands arbres. Au sud ouest de la ferme de Gemioncourt, près du lieu où se termine le bois de Bossu, se trouve une autre ferme importante, celle du Grand-Pierrepont, commandant le débouché du bois et importante à occuper pour les Français, dont elle assurait le flanc gauche contre toute surprise et toute disposition d'attaque qu'auraient masquée les épais feuillages de la forêt. Le terrain circonscrit entre les différents points que nous venons de décrire s'élève insensiblement dans la direction du sud, de manière à permettre à l'observateur venant de Frasne de prendre une suffisante connaissance des lieux.

La position défendue la veille contre les éclaireurs de Ney par la brigade Bylandt, la première de la division hollando-belge de Perponcher, avait été occupée le 16 à dix heures du matin par la division tout entière accourue à la voix de son chef, à qui cependant des ordres contraires avaient maladroitement prescrit de rétrograder sur Nivelles. C'était environ 8,000 hommes. Le prince d'Orange, chef du 1er corps de l'armée anglaise, auquel appartenait cette division, était accouru en toute hâte sur les lieux, par Braine-le-Comte, son quartier général. Il avait fait occuper le Grand Pierrepont et le bois de Bossu par la brigade Bylandt, Gemioncourt et Pireaumont par celle du prince de Saxe-Weimar. De l'artillerie habilement postée défendait au centre de cette ligne les abords de la route. Ces fortes positions, plus défensives que celle des Quatre-Bras, bien gardées, suffisaient pour arrêter les Français pendant le temps nécessaire à l'arrivée des autres troupes de Wellington. C'est pourquoi

celui-ci, avant de se rendre au quartier général prussien, avait adjuré le prince d'Orange de s'y tenir énergiquement.

XXXV

Ney, après une vive canonnade, fit attaquer les hollando-belges par les divisions Foy, Bachelu et Piré. Réservant au général Guilleminot, aussitôt qu'il entrerait en ligne, l'attaque de leur droite sur Pierrepont et le bois de Bossu, il avait résolu de forcer aussitôt leur gauche par Pireaumont et Gemioncourt, afin, s'il était possible, d'intercepter leurs communications avec l'armée prussienne. A cet effet, laissant en réserve la cavalerie de Lefebvre-Desnouettes, dont il ne doit pas se servir, il dispose ses forces sur une ligne de bataille qui, partant de la route, converge vers le hameau de Pireaumont. Sur la route se déploie la division Foy, dont la deuxième brigade doit observer Pierrepont. A droite de Foy, la division Bachelu s'avance en colonne par bataillons, protégée sur ses deux flancs par la cavalerie Piré. Reille conduit l'attaque. Bachelu chasse de Pireaumont les tirailleurs qui s'y trouvent, tandis qu'un des régiments de Piré s'élance sur un bataillon ennemi et le rejette en désordre au delà de Gemioncourt. Mais l'artillerie du prince d'Orange raffermit les fuyards. Foy, qui a déployé la sienne ainsi que celle de Piré, foudroie, désorganise les canons hollando-belges et ne donne guère la latitude au prince d'Orange de continuer tranquillement son feu. Le prince, qui ne peut continuer cette lutte à distance, tant le feu de nos artilleurs est terrible, se résout à les charger. Il s'avance résolûment sur les batteries françaises à la tête d'un bataillon. Mais, pris en flanc par un des régiments de Piré, il est culbuté, rejeté en déroute sur la ferme. Il s'y rallie toutefois, à l'aide de deux bataillons de réserve

accourus des Quatre-Bras, et s'y défend avec courage. Mais Foy, se précipitant sur la position avec sa première brigade tout entière, l'en chasse et le force à se replier sur les Quatre-Bras. Quelques instants seulement avaient suffi pour enfoncer partout l'ennemi, lui arracher d'importantes positions et désorganiser son excellente ligne de bataille. Mais aussi, jamais les Français ne s'étaient montrés aussi irrésistibles : ce n'étaient plus des hommes, mais des lions furieux. Ils avaient, avant de charger les hollando-belges, essayé de fraterniser avec eux, les appelant des frères, leur rappelant leurs exploits communs dans les guerres passées. Mais ceux-ci s'étaient souvenus que, parmi ces guerres, avaient figuré les désastreuses aventures d'Espagne et de Russie, où tant de leurs compatriotes avaient trouvé la mort; ils s'étaient souvenus aussi de la conscription et du blocus continental qui avaient ruiné leurs familles. Enorgueillis de ce qu'au lieu d'être les soldats d'un homme, ils étaient devenus les défenseurs d'un pays libre, de tout temps fidèle au serment et réfractaire au despotisme, ils avaient repoussé les avances des Français. A leurs paroles de fraternisation ils avaient répondu par la fusillade et par des coups de sabre. Ceux-ci n'en étaient devenus que plus furieux. On les vit dès lors, ne connaissant plus d'obstacles, se jeter avec frénésie sur l'ennemi, le massacrer sans pitié ou s'en faire massacrer plutôt que de reculer. Heureuse la France, si la cause de la vraie liberté eût alors été le mobile d'un héroïsme semblable !

XXXVI

A peine Foy s'emparait-il de Gemioncourt, que Guilleminot, accourant sur ses derrières, se jetait sur le Grand-Pierrepont et le bois de Bossu, en chassait l'ennemi

et y prenait position. Mais, pendant ce temps, le prince d'Orange reçoit pour renfort 1,100 chevaux que le général Van Merlen lui acconduits par la route de Nivelles. Presque aussitôt arrive une division de 7,000 hommes, composée des meilleurs soldats de l'armée anglaise, et en tête de laquelle marche le brave général Picton. Deux batteries et une section d'artillerie accompagnent ces renforts, qui débouchent au pas de course avec toute la célérité qu'avait recommandée Wellington. C'est ainsi que le prince d'Orange est tiré d'une position critique. Il masse sur sa droite, entre la route et le bois de Bossu, les troupes que les Français viennent de culbuter. Derrière, il met la cavalerie Van Merlen, tandis que Picton va se placer à sa gauche, en face du ravin de Gemioncourt, ayant sa seconde ligne adossée à la chaussée de Namur. Ainsi posté, le prince attend les Français avec une assurance nouvelle.

A peine ces mouvements s'exécutent-ils que Ney lance devant lui Foy et Piré. La cavalerie Van Merlen, hussards et dragons, accourt pour les arrêter, suivie d'un peu d'infanterie et d'artillerie. Tentative vaine. Deux régiments de Piré, le 6ᵉ chasseurs et le 5ᵉ lanciers, se jettent sur la cavalerie hollando-belge. Elle est sabrée, rompue et rejetée en déroute, partie sur les Quatre-Bras, partie sur la division Picton, qui, trompée par les uniformes des dragons belges, qui portaient encore leurs habits de 1814, les fusille au passage par une meurtrière décharge à bout portant. Les intrépides régiments de Piré ne peuvent toutefois pousser plus loin. Au moment où ils croient conquérir les Quatre-Bras, ils se trouvent en présence d'une portion du corps du duc de Brunswick arrivant de Bruxelles, c'est-à-dire d'un renfort de 3,000 fantassins et de 800 hussards et hulans. Force est aux braves chasseurs et lanciers de se retirer.

Sur ces entrefaites, Wellington, de retour de son entre-

vue avec Blücher sur les hauteurs de Bry, reparaît aux Quatre-Bras. Voyant les progrès des Français, il court ranimer de sa présence les soldats qu'a dirigés jusque-là le prince d'Orange. Il déploie en avant des Quatre-Bras, autour du bâtiment isolé d'une bergerie (1), deux des bataillons que le duc de Brunswick vient de lui amener, fait placer à côté la cavalerie de ce prince et, en réserve, deux autres bataillons. La trouée causée par la déroute de Van Merlen étant ainsi bouchée, il attend les Français de pied ferme.

Mais ces dispositions nouvelles sont loin de paralyser l'élan de ceux-ci. Ney vient de recevoir la lettre que Napoléon lui a envoyée de la plaine en avant de Ligny, à deux heures, et qui lui prescrit d'attaquer énergiquement les forces qui sont devant lui, et, après les avoir vigoureusement pressées, de se rabattre sur Ligny, afin d'y envelopper les Prussiens. Plus impatient que jamais de saisir sa proie et d'exécuter les ordres de l'Empereur, il dispose ses colonnes pour une attaque générale, tandis que son artillerie, redoublant ses feux, désorganise celle de Wellington.

XXXVII

L'attaque commence par la division Bachelu. Les quatre régiments se mettent en mouvement, moins un bataillon laissé à la ferme de Pireaumont pour faire face à celui que Wellington a envoyé sur la chaussée de Namur. Bachelu s'avance à la rencontre des soldats de Picton, laissant un de ses régiments en réserve, le 108e de

(1) Cette bergerie a été remplacée par une maison. C'était le seul bâtiment qui existât alors en deçà des Quatre-Bras.

ligne. Les trois autres traversent, non sans peine, les accidents de terrain du vallon. Désunis par cette marche et au moment où ils gravissent la colline, ils sont reçus par une formidable décharge à bout portant. Elle émane de la première ligne anglaise de Picton qui s'est couchée dans les blés. Après leur décharge, les six bataillons de cette ligne se jettent à la baïonnette sur les assaillants, que cette manœuvre inattendue a troublés, et les rejettent du premier vallon dans le second, et du second sur la crête opposée. Telle est la première rencontre des Anglais avec les soldats de Ney. Ceux-ci, à une telle attitude, reconnaissent qu'ils ont affaire à ces braves et solides soldats contre lesquels beaucoup d'entre eux s'étaient déjà mesurés à Busaco, à Salamanque, à Badajoz, à Pombal, à Redinha, à Vittoria et à Toulouse, et desquels Napoléon a dit qu'un des leurs valait bien un des nôtres. On ne sait ce que serait devenue la poursuite, si les régiments en déroute n'avaient trouvé à se rallier derrière le brave 108e, qui, placé en réserve, s'était aussi couché dans les blés, à l'imitation des Anglais. Ceux-ci, foudroyés au passage par une décharge à brûle-pourpoint, puis assaillis à leur tour à la baïonnette, arme redoutable entre les mains des Français, sont ramenés en arrière. Sur ces entrefaites apparaissent le 6e lanciers et le 1er de chasseurs de la division Piré, envoyés pour réparer l'échec éprouvé par Bachelu. Ces braves, guidés par leur général même et son état-major, se jettent sur les Anglais avec une impétuosité irrésistible, écharpent un bataillon d'Ecossais, passent sur le ventre à un autre, et ne reculent que devant le feu de deux bataillons d'Hanovriens, ceux d'Osterode et de Lunebourg, composés en grande partie de ces jeunes Allemands qui montrèrent tant d'héroïsme dans les dernières campagnes de la coalition contre Napoléon.

A l'aide de ces puissantes diversions, Bachelu reporte ses colonnes en avant et refoule Picton au lieu de sa position

première (1). A l'aile gauche, les succès de Ney sont plus décisifs encore. La division Guilleminot s'est avancée sur deux colonnes, afin de déloger l'ennemi du bois de Bossu et d'affermir notre ligne par la possession de cette position qui domine le champ de bataille. La première colonne, unie à quelques bataillons de Foy, est dirigée sur la portion supérieure du bois qui avoisine les Quatre-Bras et que Bylandt défend toujours ; la seconde est portée plus au sud, contre la partie que défend le prince de Saxe-Weymar. Ce dernier mouvement est exécuté avec le plus rare bonheur. En tête de la colonne marche l'intrépide 1er léger avec son jeune colonel, l'héroïque Cubières. Arrivé en face de l'ennemi, celui-ci se retourne vers son régiment, composé en grande partie de vieux soldats qui avaient été prisonniers en Angleterre : « Camarades, dit-il, voilà les Anglais, souvenez-vous des pontons ! » Et aussitôt il les lance en avant au pas de course. Huit cents anglo-belges sont renversés. Dans la lutte, Cubières reçoit cinq coups de sabre, ce qui ne l'empêche pas de combattre encore. Il poursuit l'ennemi l'épée dans les reins, frayant ainsi un passage aux autres régiments qui le suivent. Le duc de Saxe-Weymar finit par être chassé de la forêt et ne s'arrête qu'au delà, dans la plaine de Houtain-le-Val. Pendant ce temps, la seconde colonne de Guilleminot à

(1) S'il est vrai que la plupart des récits qui ont été faits sur la campagne des *Cent Jours* sont pleins d'inexactitudes, d'obscurités, de lacunes, de contradictions, c'est surtout au sujet du combat des Quatre-Bras. Nous avons eu infiniment de peine à rétablir conformément à la vérité les différents incidents de ce combat. L'un des ouvrages qui nous ont le plus aidé dans ce travail est celui d'Hippolyte de Mauduit, précité, ouvrage qui, par les détails que donne l'auteur, les recherches, les rectifications qu'il a été à même de faire à l'époque où il était rédacteur d'un journal militaire, est, à notre avis, le guide le plus précieux et le plus complet sur la matière.

droite a refoulé la brigade Bylandt et, donnant la main aux soldats victorieux de la première brigade, elle menace par le flanc la position des Quatre-Bras.

Ney, voyant ces succès, ébranle son centre et le lance, sous la conduite de Foy, à la rencontre des troupes du duc de Brunswick, que Wellington vient de placer en travers de la route. Le duc résiste avec le courage et la vigueur dont il est capable. Mais il est obligé d'abandonner les bâtiments de la bergerie qu'il occupe à cinq cents mètres sur le front des Quatre-Bras, et de laisser Foy y placer ses bataillons. Toutefois il les fait charger par ses uhlans. Mais Ney, qui ne perd rien de vue, ébranle les escadrons de Piré. Le 6e chasseurs, à droite de Foy, se jette, suivi du 5e lanciers, sur les Brunswickois au cri de : *Vive l'Empereur!* avec un élan extraordinaire. Les bataillons aussi bien que les escadrons du duc de Brunswick sont sabrés, mis en fuite, et leur chef, qui accourt avec ses hussards pour les rallier, ne le peut faire, et tombe lui-même mortellement frappé d'une balle. Les hussards, dispersés à leur tour, se réfugient en partie dans les bataillons de Picton, en partie aux Quatre-Bras. Les lanciers français, sans s'arrêter, chargent sur un carré anglais, l'enfoncent, tuent son lieutenant-colonel et l'un des deux majors, pénètrent dans un autre carré et ne se retirent que sous une grêle de balles. Les chasseurs, de leur côté, malgré le feu le plus meurtrier, traversent les Quatre-Bras, vont sabrer les hussards jusque sur la chaussée de Namur, et pénètrent jusqu'à l'escorte et l'état-major de Wellington, qu'ils sont sur le point de faire prisonnier. Mais au même instant 3,000 hommes du contingent de Nassau venant de Bruxelles, puis peu après 6,000 hommes de la division Alten, débouchant par la route de Nivelles, se présentent et forcent les intrépides chasseurs à la retraite. Ces renforts portaient les forces de Wellington à 30,000 hommes et à quarante-huit

pièces de canon, tandis que Ney n'en a à lui opposer que 20,000, secondés de trente-huit bouches à feu. Le maréchal qui, par un respect inintelligent pour les ordres de l'Empereur, n'a point osé envoyer sur les pas des escadrons de Piré les chasseurs et lanciers de la garde qu'il tenait en réserve, qui, de plus, a laissé les cuirassiers de Kellermann éparpillés, les trois quarts à Liberchies et l'autre quart inactif sur ses derrières, est ainsi obligé de s'arrêter de nouveau au moment où il était sur le point de saisir sa proie. Mais il compte sur la prompte arrivée du comte d'Erlon, à qui il a envoyé courriers sur courriers, et il ajourne le mouvement décisif par lequel il espère accabler bientôt les Anglais.

Il était cinq heures et demie. Le canon de Ligny tonnait dans le lointain avec une intensité qui annonçait aussi de ce côté une lutte non moins importante. Du côté des Français comme du côté des Anglais l'anxiété la plus grande agitait les esprits. Chacun était dans l'attente de ce qui allait se passer et comptait avec une impatience fiévreuse sur l'arrivée des renforts que les circonstances nécessitaient de part et d'autre.

XXXVIII

Dans ce moment arrive au quartier général de Ney le colonel Forbin-Janson, porteur des ordres par lesquels Napoléon prescrit à son lieutenant de manœuvrer aussitôt de manière à envelopper la droite de l'armée prussienne, ajoutant que « cette armée est perdue s'il agit vigoureusement, que le sort de la France est entre ses mains. »

Mais Ney est trop engagé pour exécuter immédiatement ces ordres. Quitter en ce moment la partie devant l'ennemi avec le corps de Reille est chose dangereuse

et d'ailleurs impossible. Cette position des Quatre-Bras, trois fois assignée comme but de ses efforts, n'est pas encore enlevée. Il lui faut donc le faire au plus tôt, puisque, même en présence de l'armée prussienne, Napoléon, au lieu de l'appeler à lui, l'a voulu. C'est pour cela qu'il a envoyé courriers sur courriers à d'Erlon afin de presser son arrivée. Respectant encore les ordres qui lui avaient prescrit de ne point employer les chasseurs et lanciers de la garde et de laisser à l'intersection de la chaussée Brunehaut et de la route de Charleroi le corps de Kellermann, afin que l'Empereur, selon sa dépêche du matin, pût l'attirer à lui, il se contente d'envoyer à la brigade de ce corps que Kellermann tient plus rapprochée de lui l'ordre d'accourir au plus tôt; il espère pouvoir tenter avec ce renfort un coup décisif avant l'arrivée de d'Erlon. Au moment où cet ordre vient d'être envoyé, le général Delcambre, aide de camp de d'Erlon, se présente au maréchal pour lui faire part des ordres transmis par Labédoyère, ordres par lesquels Napoléon avait ordonné au 1er corps d'interrompre son mouvement sur les Quatre-Bras et de venir se déployer sur la droite des Prussiens, en face de Wagnelée. Ney fut stupéfait à cette nouvelle. Il se livre à toute l'amertume de la plus vive contrariété, déplorant hautement le contre-temps qui vient paralyser ses opérations. Montrant à ceux qui l'entourent les projectiles qui font voler le terre autour de lui: «Voyez-vous ces boulets, dit-il, je voudrais qu'ils m'entrassent tous dans le ventre. »

Voici le raisonnement qu'aurait dû faire Ney en ces graves circonstances et le parti auquel il aurait dû se ranger.

Les deux dépêches envoyées par Napoléon à deux heures et à trois heures et quart lui montrant qu'un grand coup, un coup décisif, allait être frappé sur l'armée prussienne, il aurait dû considérer désormais la bataille

qui s'était engagée à Ligny comme le fait le plus important de la journée et l'attaque de l'armée anglaise comme le fait secondaire. Napoléon, qui avait demandé son concours contre les Prussiens et qui, par ses ordres les plus récents, bornait ce concours à l'intervention de d'Erlon, lui montrait de plus qu'il n'avait pas l'intention d'attirer à lui ni les cuirassiers de Kellermann, comme il en avait eu la pensée, ni aucune autre troupe. Alors le rôle de Ney était tout tracé. Laisser aller vers les Prussiens le comte d'Erlon, puisque Napoléon en avait donné l'ordre; appeler à lui le corps de Kellermann tout entier; le porter sur sa droite avec la cavalerie Lefebvre-Desnouettes, afin de couper les communications de Wellington et de Blücher par la chaussée de Namur; ou bien, plutôt, s'éclairer sur cette chaussée afin de surveiller les mouvements que pourraient y faire les Anglais et porter la cavalerie de Kellermann et de Lefebvre-Desnouettes derrière la division de Foy, afin de tomber sur les troupes de Wellington au cas où elles prendraient l'offensive; tels étaient les différents partis qu'il avait à prendre. Si, à toute force et nonobstant les renforts considérables qu'il savait être arrivés aux Anglais et devoir leur arriver encore de minute en minute, il voulait les débusquer des Quatre-Bras, la raison lui faisait une loi d'employer au moins pour cela toute la cavalerie qu'il avait sur ses derrières, c'est-à-dire les chasseurs et lanciers de la garde et les trois brigades restantes du corps de Kellermann qui occupaient Liberchies. Il ne sut se décider ni pour l'un ni pour l'autre de ces partis. Au lieu de demeurer sur la défensive, de se borner à contenir les Anglais et à couper leurs communications directes avec Blücher, seule mission que la situation lui imposait, il résolut de les attaquer encore, et bien qu'il sût que le comte d'Erlon ne pouvait plus être de retour assez à temps pour prendre part à son entreprise, il renvoya vers lui le général Delcambre avec l'or-

dre formel de le faire revenir aux Quatre-Bras. Il continua en outre à laisser inactives et dans leurs positions la cavalerie de Lefebvre-Desnouettes et les trois brigades du corps de cuirassiers, et, sans plus attendre, il résolut de faire attaquer les Quatre-Bras à outrance par la seule brigade de ce corps que lui amenait Kellermann. Telles furent les fautes de Ney, et notre impartialité nous fait un devoir de les signaler.

XXXIX

A peine Delcambre, porteur du malencontreux contre-ordre, s'éloignait-il, que Kellermann se présentait avec les 8e et 11e régiments de son arme. « Mon cher général, lui dit Ney, il s'agit du salut de la France ! il faut un effort extraordinaire; prenez votre cavalerie, jetez-vous au milieu de l'armée anglaise, enfoncez-la, je vous ferai soutenir par Piré. » Kellermann, qui avait jeté un coup d'œil sur la position et qu'on avait instruit de ce qui s'y passait, est d'abord stupéfait de la tâche effroyable, de l'œuvre de titans qui lui est assignée. En effet, Wellington venait de remplacer sur le front des Quatre-Bras les troupes du duc de Brunswick et de Perponcher et de renforcer les ailes. Trois nouvelles batteries et la brigade Halkest, de la division Alten, avec deux bataillons brunswickois ralliés, étaient venus se poster entre la route et le bois de Bossu, tandis que les 3,000 hommes du contingent de Nassau allaient renforcer sur la lisière et dans la partie septentrionale de ce bois les troupes ébranlées du prince de Saxe-Weymar. En même temps, Picton formait deux épais bataillons carrés de ses troupes au lieu de sa position précédente, tandis qu'à son extrême gauche allait se placer la seconde brigade d'Alten, celle de

Kielmansegg, défendant ainsi les abords de la route de Namur.

Toutefois, devant ces forces et ces dispositions nouvelles, l'héroïque Kellermann ne sent point faiblir son courage. Il s'inspire du souvenir de Marengo, où son choc avait décidé, dans des circonstances plus critiques encore, du gain d'une grande bataille. Il forme ses escadrons en pelotons, s'élance au galop par la route à travers le vallon de Gémioncourt, monte la rampe du terrible plateau, tourne à gauche dans la plaine, fait sonner la charge et précipite ses huit cents cuirassiers tête baissée sur les régiments du général Halkest.

Ceux-ci ne purent résister à cette attaque. Le premier régiment que les cuirassiers rencontrent est le 69e. Ce régiment fait sa décharge à trente pas; mais, sans en être arrêtés, les escadrons de Kellermann lui passent sur le ventre, le détruisent presque en entier, tuent son colonel et enlèvent son drapeau aussi bien que ses canons. Un seul régiment fait bonne contenance, le 30e. Mais, tournant à l'entour, les cuirassiers vont se jeter sur un autre régiment de Halkest, le 33e, le traversent et l'écrasent ainsi que les deux bataillons de Brunswick, et arrivent à la ferme des Quatre-Bras, au milieu d'une batterie qu'ils désorganisent, et à deux pas du lieu où se tenait Wellington, qui pour la deuxième fois ne parvient à s'échapper qu'à grand'peine.

Mais les braves cuirassiers ont devancé par la rapidité et l'admirable succès de leurs charges les mouvements que Ney s'est proposé d'ordonner pour les faire soutenir. L'infanterie de Foy n'a pu les suivre à temps. D'un autre côté, Piré, las sans doute, à la suite de tant d'efforts inouïs, s'est ébranlé au pas et est arrivé trop tard. Au lieu de se jeter uniquement par la brèche que Kellermann vient de faire, il aborde les formidables bataillons carrés de Picton et ne peut les entamer. Pendant ce temps, la

fusillade pleut de toute part sur les braves cuirassiers. Un lâche ou un traître fait entendre dans leur sein le cri de : *Sauve qui peut !* Et pour comble de malheur le cheval de Kellermann tombe mort, entraînant son cavalier dans sa chute. Les cuirassiers, ébranlés par ces incidents, reculent, entraînant dans leur fuite leur général, qui, mis à pied, ne parvient à se retirer qu'en s'accrochant par chaque main aux mors de bride de deux de ses cuirassiers. Tous repassent ensuite en désordre à côté de Foy, continuent leur fuite et ne s'arrêtent que sur les hauteurs qui sont en arrière, où les lanciers de Lefebvre-Desnouettes leur barrent le passage. Ney eut beau pousser en avant toutes ses autres troupes : l'occasion était manquée et ne devait plus se reproduire ; ses efforts furent impuissants devant les bataillons anglais que Wellington reporta dans leurs positions premières.

XL

Sur ces entrefaites arrive le colonel de Baudus, aide de camp de Soult, dépêché par Napoléon pour porter aux Quatre-Bras le duplicata de l'ordre qui avait été envoyé à d'Erlon par Labédoyère et que le général Delcambre était déjà venu faire connaître. Ney, qui n'a tenu aucun compte des observations du général Delcambre, ne fait pas davantage attention au duplicata apporté par le colonel de Baudus (1). Loin d'envoyer aussitôt révoquer

(1) « Le maréchal, dit M. de Baudus, au désespoir de n'avoir plus aucun renfort à porter au secours des divisions qu'il n'avait engagées que parce qu'il croyait avoir 20,000 hommes à sa disposition pour les soutenir, venait de faire sommer impérativement le comte d'Erlon de revenir à la position qu'on lui avait assignée. J'insistai auprès du maréchal avec la plus grande force pour changer une détermination évidemment opposée aux

l'ordre formel qu'il a expédié au comte d'Erlon, il s'obstine à attendre l'arrivée de celui-ci et ne perd pas l'espoir d'enlever enfin les Quatre-Bras. Pour cela il fait de nouvelles dispositions d'attaque.

Mais Wellington vient de reçevoir de nouveaux renforts; c'est d'abord l'excellente division des gardes anglaises et trois batteries qui arrivent par la route de Nivelles; c'est ensuite le reste du corps de Brunswick, trois bataillons et seize bouches à feu. Ces renforts portent ses forces à 39,000 hommes et à soixante-dix canons, tandis que celles des Français ne se sont augmentées que des 800 cuirassiers maintenant occupés à se rallier. La division Cooke est aussitôt portée en première ligne, à droite du bois de Bossu et dans le bois même; les bataillons de Brunswick, avec leurs dix bouches à feu, vont prendre la place occupée par ceux de Halkest, tandis que ceux-ci se reforment et viennent se joindre aux réserves que Wellington porte en avant.

Devant ce nouveau déploiement de forces, Ney ne désespère de rien. Ame de lion qui grandissait toujours en proportion des dangers, il croit pouvoir garder partout ses positions en attendant le secours que d'Erlon ne peut plus tarder à lui amener, et duquel, chose étrange, il n'a pas le moindre doute. Coupable d'obstination aveugle et de désobéissance irréfléchie aux ordres de Napoléon, il efface ses fautes par un héroïsme, par une intrépidité dont l'histoire offre peu d'exemples.

intentions de l'Empereur; je crus l'avoir décidé à le faire. Mais après l'affaire, lorsque je vis, en retournant en arrière avec lui, que le comte d'Erlon était revenu, je dus croire le contraire. »

(De Baudus, ouvrage précité, t. Ier, Introduction.)

XLI

Mais Wellington prend l'offensive. La division de Guilleminot est chassée du bois de Bossu après la plus héroïque résistance. Les gardes anglaises en débouchent et s'emparent de Pierrepont. A la nouvelle de ce succès qui menace notre gauche et même notre retraite, Wellington ébranle son centre ainsi que les bataillons de Picton et la brigade Kielmansegg. Il reconquiert Gemioncourt et Pireaumont. Ney, qui n'a point encore perdu tout espoir, se défend avec opiniâtreté, prenant position derrière chaque ravin, chaque accident de terrain qu'il trouve propice. Il compte toujours sur l'intervention de d'Erlon, et cent fois, dans l'espoir de le voir arriver, il tourne la tête derrière lui, frappant du pied avec impatience.

Vaine attente. Ce général n'arriva pas et ce ne fut que dans Frasne, où Ney alla enfin bivaquer, qu'il rencontra son lieutenant à neuf heures du soir. Le champ de bataille demeura ainsi aux Anglais; mais ce n'avait pas été sans des efforts chèrement payés. Parmi les 10,000 morts ou blessés qui avaient arrosé de leur sang le champ de la lutte, ils en comptaient pour leur part 6,170. De plus, la parole formellement donnée par leur généralissime de porter secours à Blücher et de l'aider à vaincre n'avait pu être tenue. Grand résultat pour les Français, qui compensait amplement la perte du champ de bataille et dont les généraux ennemis se plurent à confesser l'importance dans leur bulletin de la journée (1).

(1) Les passages de ces bulletins où cet aveu est consigné sont bons à connaître; les voici :

« L'armée prussienne conserve sa position avec sa bravoure et sa persévérance accoutumées ; malgré la grande disproportion

Tel fut le combat des Quatre-Bras, l'un de ceux où la valeur et l'impétuosité française se signalèrent le plus glorieusement. Ce combat montra que notre cavalerie, à l'occasion, ne le cède en rien à notre infanterie et jusqu'à quel point ses charges sont irrésistibles et soudaines. Mais il faut dire que jamais soldats ne furent excités par autant de haine, de fureur et d'enthousiasme. Les Français se montrèrent aux Quatre-Bras, comme à Ligny, dans toute la frénésie des passions politiques, de l'orgueil humilié, du désir d'une éclatante revanche des désastres de 1814. Nous l'avons dit ce n'étaient plus des hommes, mais des lions déchaînés, et il ne fallut rien moins que le courage calme, l'attitude solide, froide et réfléchie des vieux soldats de Wellington, pour opposer une barrière à leur audace. Ce combat des Quatre-Bras est aussi une des phases les plus glorieuses qui parent la vie de l'héroïque maréchal Ney. Il s'y signala comme toujours par son intrépidité, son énergie, son coup d'œil et ses inspirations au moment du danger. Toutefois il fit des fautes, et nous allons montrer tout à l'heure encore quelles furent ces fautes.

Mais il ne commit point celles que Napoléon lui reproche, et cela, nous l'avons déjà dit, dans le but arrêté,

des forces, le 4e corps, sous les ordres du général Bulow, n'ayant point encore rejoint, *il me fut impossible de lui donner du renfort comme je le désirais, étant attaqué moi-même.*

« Wellington. »

« L'issue semblait dépendre de l'arrivée des troupes anglaises et de celle du 4e corps prussien. — ..... Mais on apprit que la division anglaise destinée à nous appuyer était violemment attaquée par un corps de l'armée française, et qu'elle ne se maintenait qu'avec une extrême difficulté aux Quatre-Bras. Le 4e corps prussien n'avait pas paru, en sorte que nous fûmes forcés de soutenir seuls l'engagement avec un ennemi supérieur en nombre. » (*Rapport du quartier général prussien.*)

le système évident de couvrir les siennes propres. Ainsi Napoléon lui reproche de n'avoir pas attaqué à la pointe du jour, comme l'ordre lui en avait été transmis pendant la nuit par Flahaut. On a vu par les registres d'ordre de l'armée et autres témoignages authentiques combien ce reproche est mal fondé. Napoléon, de plus, après avoir dit qu'il réitéra cet ordre à midi, étant à Fleurus, ce qui est faux, ajoute que Ney n'aborda franchement l'ennemi qu'à trois heures. Le contraire a été démontré, et il résulte des faits recueillis d'après les témoins oculaires de l'une et de l'autre armée que l'attaque eut lieu à deux heures, et que du moment où Ney tira son premier coup de canon, il fit tout ce qu'il était convenable et possible de faire. Peut-être eut-il le tort, sitôt qu'il reçut à onze heures, à Frasne, la dépêche que Flahaut lui avait apportée de Charleroi, d'attendre pour se porter en avant Reille avec la division Foy. Mais on l'a excusé de ce tort, en montrant que c'était agir prudemment que de ne point aller se risquer contre un ennemi dont il ne connaissait pas précisément la force, et cela rien qu'avec deux divisions disponibles (1); quand surtout il savait qu'à deux lieues sur sa droite il se trouvait des masses considérables d'ennemis. Ces ennemis ayant pu se concentrer en nombre imposant dès la veille, pouvait-on

(1) Le major de Damitz loue le maréchal Ney de cette prudence. « Il savait, dit-il, que l'armée prussienne était concentrée à deux lieues sur sa droite; aussi crut-il ne devoir s'avancer que quand l'armée de Napoléon serait à la hauteur de la sienne et aurait pris possession de Fleurus, et ce fut une sage mesure; car, ajoute Damitz, il est toujours bon à un lieutenant ou chef d'un corps détaché de ne jamais dépasser la ligne générale d'opérations sur laquelle il pivote, et d'observer une armée de 95,000 hommes dont on n'est séparé que par deux lieues de chemin, afin de lui donner de l'inquiétude sur son flanc. » C'est aussi l'opinion exprimée par le colonel Janin.

supposer qu'il n'en fût pas ainsi des Anglais et que Wellington montrât à arriver une lenteur si surprenante et si impossible à prévoir ?

Il est vrai que la situation ne permettait pas le moindre retard et que c'est une grande faute de n'avoir pu attaquer les Quatre-Bras plus tôt. Mais le reproche doit être fait à Napoléon, qui n'envoya l'ordre de cette attaque qu'à neuf heures et qui, en se portant si tard devant les Prussiens à Ligny, fut cause des inquiétudes qui rendirent Ney si circonspect pour la sûreté de sa droite et de ses communications avec l'état-major général de l'armée. Disons-le donc, Ney se comporta aux Quatre-Bras avec une ardeur et une promptitude à l'abri des reproches qu'on a fait peser sur sa mémoire, et, quoi qu'en dise M. Thiers, trop complaisant écho des accusations de Napoléon, il fit ce qu'il était convenable de faire et il obtint un beau résultat, celui de tenir en échec l'armée anglaise et de l'empêcher de rejoindre Blücher. S'il ne fit pas davantage, ce ne fut pas sa faute. D'ailleurs, eût-il chassé les Anglais des Quatre-Bras, qu'il n'aurait pas moins eu à les tenir en respect avec toutes les forces de Reille, ce qui rendait impossible la moindre intervention de sa part contre les Prussiens. Seulement, l'histoire sera toujours en droit de lui reprocher, d'une part, son obéissance inintelligente aux ordres de Napoléon, qui le porta à ne point se servir des excellentes réserves de cavalerie qu'il avait sous la main et que l'empereur avait oublié d'appeler à lui (1), et, d'un autre côté, de sa désobéissance

(1) L'Empereur, dans la lettre portée par le comte Flahaut à Ney, avait recommandé en ces termes de ne point se servir des lanciers et chasseurs de la garde : ..... « Cependant couvrez la division Lefebvre-Desnouettes par les deux divisions de cavalerie de d'Erlon et de Reille, afin de ménager la garde, car s'il y avait quelque échauffourée avec les Anglais, il est préférable que ce soit avec la ligne qu'avec la garde. » Ney aurait dû comprendre

irréfléchie aux mêmes ordres, qui le porta à rappeler le comte d'Erlon, quand il savait que son intervention ne pouvait lui arriver à temps et que sa présence sur le flanc des Prussiens était non-seulement conforme à un ordre spécial de Napoléon, mais encore dans les nécessités de la situation, dans les intentions de ses ordres antérieurs.

XLII

On a vu pourquoi d'Erlon, après avoir manqué à Ney aux Quatre-Bras, manqua également à Napoléon dans sa lutte contre les Prussiens. Le témoignage irrécusable du colonel de Baudus, entre autres, nous a montré que la cause en fut à la dépêche portée par Labédoyère et à l'inobservance qu'en fit le maréchal Ney. Cependant, comme Napoléon cru devoir taire dans ses mémoires la missive dont il chargea Labédoyère, afin de n'avoir point à s'excuser de l'oubli incompréhensible dans lequel il laissa d'Erlon après l'avoir appelé à lui, une foule de conjectures ont été émises à ce sujet. Les uns ont parlé de trahison, les autres de malentendu. D'Erlon, dans ses mémoires, en confirmant la version du colonel de Baudus, n'a plus laissé le moindre doute à cet égard. « Il était onze heures ou midi, dit-il, quand le maréchal prince de la Moskowa m'envoya l'ordre de faire prendre les armes à mon corps d'armée et de le diriger sur Frasne et les Quatre-Bras, où je recevrais des ordres ultérieurs. Après avoir donné l'ordre au général qui commandait la tête de colonne de

que, n'ayant pas sous la main la cavalerie de d'Erlon, pas même la moitié de celle de Kellermann, et que la lutte étant bien autre chose qu'une échauffourée, il devait, dans la grave et décisive circonstance où il se trouvait, ne pas hésiter à lancer Lefebvre-Desnouettes sur les pas de Kellermann.

faire diligence, je pris l'avance pour voir ce qui se passait aux Quatre-Bras, où le corps d'armée du général Reille me semblait engagé. Je m'arrêtai au delà de Frasne avec des généraux de la garde et j'y fus joint par le général Labédoyère, qui me fit voir une note au crayon qu'il portait au maréchal Ney et qui enjoignait à ce maréchal de diriger mon corps d'armée sur Ligny. Le général Labédoyère me prévint qu'il avait donné l'ordre pour ce mouvement en faisant changer de direction à ma colonne et m'indiqua où je pourrais la rejoindre. Je pris aussitôt cette route et envoyai au maréchal mon chef d'état-major Delcambre pour le prévenir de ma nouvelle destination (1). » Ainsi, on le voit, la missive de Labédoyère,

(1) Napoléon, dans ses *Mémoires*, ne parle nullement de cet ordre envoyé au comte d'Erlon d'abord, à Ney ensuite, de détacher le 1er corps vers l'armée prussienne Il donne à entendre que d'Erlon, qui avait été laissé en réserve à Frasne, se rabattit de lui-même sur Saint-Amand. Ailleurs, notamment dans des conversations particulières, il rejeta sur Ney l'idée d'avoir détourné le 1er corps de sa route. Cependant il savait bien que c'était à lui qu'était due l'intervention de d'Erlon, et cette réticence, dont nous avons indiqué le motif, n'est pas moins passible des justes sévérités de l'histoire que toutes les assertions mensongères, forgées, arrangées par lui dans ses *Mémoires*. Jomini a donné son opinion relativement à l'étonnement prétendu où Napoléon fut d'apprendre l'arrivée d'une colonne dans la direction qu'il avait lui-même assignée à d'Erlon, et de l'oubli où il laissa cette colonne dès qu'elle lui eut été signalée comme appartenant à son armée. « Dès que Napoléon, dit-il, avait ordonné un mouvement pour porter son aile gauche de la route de Bruxelles dans la direction de Bry, il était évident que cette colonne devait être celle qu'on attendait; la surprise, ajoute Jomini, qui fut manifestée à ce sujet doit donc paraître un peu extraordinaire. Toutefois, s'il est vrai que Vandamme donna formellement cette colonne comme ennemie, il était au moins prudent de s'en assurer, et dès lors la mission contestée du gé-

nonobstant la réticence calculée de Napoléon, est un fait parfaitement acquis à l'histoire de ces jours néfastes.

D'Erlon, ayant rejoint son corps d'armée, lui fit prendre une fausse direction. Au lieu d'arriver droit sur Bry, parallèlement à la chaussée romaine, il se dirigea sur Fleurus. C'est lors de ce premier mouvement qu'il fut aperçu par les troupes de Girard et de Vandamme, et causa dans l'armée qui attaquait Blücher une si grande alerte. Arrivé au delà de la ferme de Chessart, si célèbre dans les précédentes guerres, s'apercevant de sa fausse direction, il rectifia sa route et marcha dans la direction de Wagnelée. Il n'attendait plus, pour attaquer, que Napoléon, par de nouveaux ordres, lui indiquât le mode et le point précis de son attaque. Il en était là, quand, tout à coup, le général Delcambre, arrivant des Quatre-Bras, vient lui intimer l'ordre de retourner sur ses pas et de rejoindre sur le champ le maréchal Ney. Le devoir de d'Erlon était de désobéir, car, entre les ordres de son Empereur, que lui avait communiqués Labédoyère, et ceux du maréchal, sa conduite était toute tracée. Il devait opter pour la volonté du chef suprême, de qui la direction de toutes les opérations émanait avant tout et qui en connaissait l'ensemble, l'idée mère, la situation et les nécessités. D'Erlon n'eût-il point connu les volontés de l'Empereur, qu'il devait également désobéir au maréchal. En effet, au moment où Delcambre le rejoignit, il était sept heures. De la position qu'il occupait à celle des Quatre-Bras, il y a passé deux lieues, et il ne pouvait y arriver qu'à la fin de la journée, c'est-à-dire à la cessation de tout combat, quand son intervention devenait inutile. Il savait, devait savoir ou sentir que l'affaire des Quatre-Bras n'était qu'un engagement

néral Dejean aurait été des plus naturelles; mais il fallait au moins y joindre la mission positive de diriger ces troupes sur Bry, ce qui ne fut pas fait. Cet oubli, quoi qu'on allègue, était une faute manifeste. » (*Précis politique et militaire* précité.)

secondaire, ayant seulement pour but de tenir une partie de l'armée anglaise en respect pendant qu'on écraserait les Prussiens, qu'à Ligny était toute l'importance de la journée et que, de ce côté au moins, il pouvait intervenir immédiatement, tourner Blücher, comme l'avait demandé Napoléon, et être cause de son anéantissement. Mais, comme beaucoup de généraux français dans cette fatale campagne, d'Erlon manqua d'intelligence, d'audace, d'inspiration et d'initiative. Il désobéit à Napoléon, parce que Napoléon, plus coupable encore par sa fatale incurie, le laissait à lui-même sans instructions nouvelles, parce que Ney, son chef immédiat, le lui ordonnait; il agit, mû par un respect peu réfléchi pour la hiérarchie, par un sentiment exagéré de l'obéissance militaire, et peut-être parce qu'en voyant la persistance que mettait le maréchal à ne tenir aucun compte de la volonté de son Empereur, il douta de la véracité ou du moins de la parfaite exactitude des ordres que lui avait donnés Labédoyère. En conséquence, il fit plier bagage à la plus grande partie de son corps d'armée, lui fit faire demi-tour et le guida vers Frasne, où, comme nous l'avons dit, il arriva à neuf heures, c'est-à-dire au moment où Ney, rejeté en avant de cette position, venait de cesser de combattre et établissait ses bivacs. Il releva les troupes exténuées de Reille, qui passèrent en seconde ligne.

Ainsi, par suite de la désobéissance de Ney à Napoléon, qui lui prescrivait formellement par ses derniers ordres de se borner à observer les mouvements de Wellington et de porter la moitié de ses forces sur les derrières de l'armée prussienne ; par suite du vertige qui poussa ce maréchal à s'obstiner, nonobstant les ordres qu'il avait reçus, à emporter une position devenue inexpugnable et à rappeler pour cela à lui un corps d'armée si nécessaire ailleurs; par suite d'un aveuglement semblable de la part de d'Erlon, qui empêcha celui-ci de voir

quelle était la véritable situation du moment, qu'à Ligny était le destin de la journée et non aux Quatre-Bras, par suite aussi de l'oubli que Napoléon eût des ordres envoyés au comte d'Erlon et de la négligence qu'il montra en ne lui envoyant point de nouvelles instructions; par suite enfin de ces fatals malentendus, de ces infractions aux ordres donnés, de ces manques de mémoire et de vigilance de part et d'autre, 20,000 hommes s'étaient promenés tout un demi-jour de la gauche au centre et du centre à la gauche des forces françaises, manquant d'un côté aussi bien que de l'autre, inutiles à Ney, perdus pour Napoléon. Les mêmes fautes, les mêmes négligences devaient se renouveler le lendemain de la part d'autres généraux et de Napoléon lui-même, et amener, comme nous le verrons, la perte d'une héroïque armée et les malheurs de la France.

XLIII

Le corps du comte d'Erlon tout entier ne suivit pas toutefois son chef dans son reploiement vers les Quatre-Bras. Celui-ci, avant de faire demi-tour, mû sans doute comme par un reproche secret au sujet du mouvement rétrograde qu'il allait faire effectuer à ses soldats, et aussi pour empêcher que les Anglais, en cas de succès aux Quatre-Bras, ne pussent couper les communications entre Napoléon et Ney, ordonna à l'une de ses divisions, celle de Durutte, qui était la plus rapprochée des Prussiens, de demeurer en place, s'en rapportant à l'expérience et à la prudence de son chef pour les mouvements que les circonstances exigeraient d'elle. Il mit en outre à son service trois des régiments de cavalerie du général Jacquinot. Le général Durutte dirigea la cavalerie vers la chaussée de Nivelles à Namur, en laissant Wagnelée à

droite, mais en appuyant toujours sur ce village. Sa marche, d'abord, fut lente. Averti par un courrier du comte d'Erlon d'être prudent, parce qu'au dire de celui-ci les affaires allaient mal aux Quatre-Bras, il ne s'avança qu'avec hésitation, faisant observer et reconnaître le bois de Villers-Perwin, par où les Anglais pouvaient déboucher tout à coup. Sa cavalerie étant arrivée à portée de canon de la chaussée de Nivelles à Sombref et y ayant rencontré les hussards de Silésie, chargés de maintenir les communications de Wellington et de Blücher, Durutte, en l'absence d'ordres nouveaux de Fleurus, fut encore circonspect, et, tandis qu'il fallait donner hardiment tête baissée devant lui, il perdit trois quarts d'heure à canonner ces hussards. Lorsque ceux-ci se furent retirés, ne recevant plus de fâcheuses nouvelles des Quatre-Bras, il se décida enfin à marcher au delà de Wagnelée où s'entendaient et s'apercevaient des signes non équivoques de la plus furieuse lutte. Mais arrivé en face de l'ennemi, Durutte, l'un des plus braves et des plus honnêtes généraux de l'armée, mais aussi, comme tant d'autres alors, plein de scrupules et d'irrésolutions, n'ose prendre sur lui d'attaquer; ne recevant pas plus que d'Erlon des nouvelles du quartier général de Fleurus, abandonné à lui-même, ne sachant sur quel point précis et de quelle manière il doit intervenir, il s'effraye de l'importance de la diversion qu'il peut y avoir à faire sur le flanc des Prussiens. Il expédie, non sur Fleurus, mais sur les Quatre-Bras, un officier pour demander des instructions, quand le temps presse et qu'il est manifeste qu'il n'y a qu'à se joindre aux braves régiments de Girard, qui, à quatre pas de là, soutiennent une lutte de géants contre des forces supérieures. Cette lutte dont les soldats de Durutte calculent et voient de tout près les moindres phases, les électrise au point qu'ils font retentir de toute part les cris de : *En avant! en avant!* et murmurent hau-

tement des délais qui les font assister l'arme au bras à l'égorgement de leurs frères, tandis qu'une si belle occasion s'offre de tourner et d'accabler les Prussiens. Le général résiste d'abord à ces cris, mais les murmures devenant de plus en plus unanimes et véhéments, il se résout à les écouter et donne l'ordre d'aborder les Prussiens. Mais bientôt, sous prétexte qu'il faut un guide pour conduire ses colonnes dans Wagnelée, village qu'il avait cependant à découvert devant lui et où chacun aurait pu se rendre les yeux fermés, il arrête de nouveau ses bataillons et perd une heure à la recherche du guide dont il croit avoir besoin. Pendant ce temps le jour baisse et l'armée prussienne, battue à Ligny, se met en retraite. Les bataillons de Blücher avaient quitté Wagnelée et les hauteurs de Saint-Amand, que Durutte attendait toujours son guide. Alors le général de brigade Brué, exaspéré de tant d'hésitation, en fait hautement reproche à son supérieur, s'écriant : « Qu'il était inouï qu'un général assistât l'arme au bras au défilé d'une armée vaincue, quand tout indiquait qu'il ne fallait que l'attaquer pour la détruire ! » Durutte s'excusant sur sa responsabilité, responsabilité dont est dégagé son inférieur, celui-ci lui répond : « Plut à Dieu, général, que je fusse responsable, nous serions déjà aux prises !... » Enfin Durutte se décide à attaquer. Deux compagnies de grenadiers du 85e pénètrent dans Wagnelée. Elles n'y trouvèrent plus qu'une faible arrière-garde, qui fit peu de résistance en se retirant, et ce fut là toute la participation qu'eut la division Durutte à la journée du 16 juin, digne couronnement des fautes, des hésitations de cette journée, des ordres malencontreux, des négligences et des retards incompréhensibles qui firent avorter tous les fruits qu'on était en droit d'attendre du sublime courage de l'armée française.

XLIV

Avant d'assister aux dernières hésitations de son chef, la division Durutte avait été témoin d'une autre scène bien faite pour mettre le comble à son exaspération et à ses défiances. Au moment où elle s'acheminait vers Wagnelée, le colonel Gordon, chef d'état-major de la division, était passé à l'ennemi, suivi de son aide de camp, le commandant Gaugler. On les avait vus tout à coup quitter nos rangs, galoper dans la plaine et disparaître par la route de Nivelles. Ce second Bourmont, qui passait ainsi à l'ennemi un jour de bataille, devait se présenter vingt jours plus tard devant la place forte de Condé, afin de la sommer d'arborer le drapeau blanc. Reconnu alors par des soldats de la garnison, il y fut massacré, à l'insu et malgré les ordres du brave général Bonnaire, commandant de la place, ce qui devait amener quelque temps après la dégradation, en pleine place Vendôme, du malheureux général (1), son emprisonnement et sa mort à la prison de l'Abbaye, conséquences du jugement le plus inique dont réaction politique se soit jamais souillée.

XLV

Tels furent les incidents particuliers et peu connus qui se rattachent à la mémorable journée du 16 juin 1815. In-

(1) Un vieil officier de cour, le maréchal duc de Maillé, après avoir forcé le brave et malheureux général de s'agenouiller, malgré une jambe ankylosée et les atroces douleurs qu'une telle position lui causait, arracha au général en pleurs la croix de la Légion d'honneur et les insignes de son grade à la vue des soldats.

terrompons-en le récit pour revenir au drame des Quatre-Bras. Napoléon, comme d'habitude, en parlant de cette bataille, a arrangé les faits au profit de sa plus grande gloire et au préjudice de la réputation d'autrui. Récapitulons donc ses assertions principales, en ne prenant toutefois, comme dans le chapitre précédent, que celles de la dernière édition retouchée de ses mémoires. Nous aurions trop à faire si nous devions aller plus loin.

La première de ces assertions, à savoir que Ney reçut dans la nuit l'ordre de se porter aux Quatre-Bras à la pointe du jour, a été démontrée fausse; la seconde, parlant de nouveaux ordres expédiés de Fleurus à midi par Napoléon, n'est pas mieux prouvée. Ney ne reçut les premiers ordres de la journée, ceux que lui porta Flahaut, qu'à onze heures. Depuis ce temps jusqu'à deux heures il ne lui en fut pas envoyé. (XXI, XXII.)

Les Mémoires disent : « *Ce ne fut qu'à trois heures que Ney aborda franchement l'ennemi.* » Ney aborda l'ennemi à deux heures, et de la façon qu'il était convenable et possible de le faire en ce moment. (XXXIII, XXXIV.)

Le mouvement de d'Erlon sur Saint-Amand ne retarda ce général que d'une demi-heure dans sa réunion avec Ney. D'Erlon reçut vers cinq heures des mains de Labédoyère l'ordre de marcher sur Bry : à neuf heures seulement il avait rejoint Ney à Frasne. On voit que la demi-heure a été grande. (XXVI, XLI.)

M. Thiers a-t-il, dans son histoire, signalé l'erreur manifeste de ces assertions ? Nullement. Comme partout ailleurs, il a maintenu les récits de Napoléon. Il a cherché soit à les expliquer, à rendre leur réalité vraisemblable, ou bien il a glissé sur ce qu'ils avaient de faux. Il a fait plus : il s'est gardé de signaler la réticence par laquelle le chef de l'armée française a laissé croire que le mouvement de d'Erlon sur la droite des Prussiens, mouvement devenu regrettable par la négligence que Napoléon eut à

lui donner suite, n'avait point été ordonné par lui. Cette réticence, aussi blâmable qu'elle est avérée, méritait pourtant bien d'être montrée et jugée avec la plus grande sévérité. C'est ce que M. Thiers n'a pas fait. Bien plus, non content de ratifier les reproches tout gratuits adressés à Ney dans les *Mémoires de Sainte-Hélène*, il s'est plu à lui en faire d'autres auxquels personne n'avait jamais songé. Ainsi M. Thiers fait un reproche au maréchal Ney de s'être amusé à prendre les postes de Pierrepont et de Gemioncourt et à s'emparer du bois de Bossu.

Mais Pierrepont et Gemioncourt, occupés par des ennemis, se trouvaient sur les flancs immédiats du maréchal et commandaient entièrement sa base opérations, le développement de sa ligne d'attaque sur les Quatre-Bras. — M. Thiers aurait donc voulu qu'on laissât là les ennemis? Mais le bois de Bossu masquait les mouvements que ceux-ci pouvaient faire sur sa gauche et leur permettait de déboucher à son insu sur ses derrières, tandis que, possédé par les troupes du maréchal, ces avantages non-seulement passaient de notre côté, mais nous mettaient à même de battre dans une excellente position la route de Nivelles, par où les Anglais arrivaient en force; de là on pouvait les empêcher de se former en bataille pour assaillir les Quatre-Bras. Ce qui arriva à la fin de la journée montre l'extrême importance que Wellington attachait à la possession de ce bois. Il y envoya ses meilleures troupes, les gardes anglaises. Si Ney ne s'y fût porté, il eût été obligé de battre en retraite plus tôt qu'il ne fit, menacé sur son flanc gauche comme il le fut; et s'il n'eût possédé les points d'appui que lui fournirent Pierrepont et Gemioncourt, sa retraite, au lieu de se faire en bon ordre, se fût changée en désastre. Il semble en bonne tactique que, s'il est convenable de concentrer toutes ses forces pour l'attaque d'un point important, cela ne doit pas aller jusqu'à faire négliger le

soin de se créer avant tout une bonne base d'opérations, de s'assurer des moyens de retraite, de garantir ses flancs. Ney, chargé avec 20,000 hommes d'arrêter une armée comme l'armée anglaise, ne pouvait être trop prudent, dans l'éventualité très-possible d'un échec. Voilà ce que les hommes du métier pourront répondre à M. Thiers. Le reproche de s'être amusé à prendre des points d'appui aussi indispensables n'a pas le moindre sérieux. Cette ferme importante domine la route par laquelle les Français devaient arriver aux Quatre-Bras. Elle en est à peine à une portée de pistolet. Il fallait donc laisser au pouvoir de l'ennemi cet important débouché. Cela ne se réfute pas.

XLVI

Pour ce qui est de l'occupation même des Quatre-Bras, que Napoléon et son historien après lui ont reproché à Ney d'avoir entreprise trop tard et de n'avoir pas effectuée, nous ne pouvons mieux faire, en terminant ce chapitre, que de faire valoir des considérations qu'on a peu mises en relief jusqu'à ce jour. Elles démontreront une fois de plus : 1° que Ney ne pouvait pas attaquer les Quatre-Bras plus tôt qu'il ne le fit; 2° qu'à l'heure où l'ordre de l'occupation quand même de cette position lui fut réitéré, ce fut une grande faute d'y persister; 3° enfin que, quand bien même le poste eût été conquis, le résultat des opérations générales de la journée n'eût pas été différent de celui qui a eu lieu. Sur ces points, laissons d'abord parler Jomini, le meilleur juge, le critique le plus autorisé en semblable matière.

Écrivant en 1841 au duc d'Elchingen, après avoir constaté que Ney ne reçut l'ordre dont était porteur le comte de Flahaut qu'à onze heures, une demi-heure

après que celui-ci l'eut communiqué à Reille, Jomini ajoute « que Reille fut tout d'abord paralysé par la nouvelle de l'arrivée sur sa droite de grandes masses prussiennes; que, cela étant, il avait cru bien faire d'attendre la détermination de son chef pour savoir si l'on devait exécuter les ordres qui poussaient aux Quatre-Bras, ou plutôt marcher aux Prussiens; que cela avait été une cause de retard, mais qu'elle n'était point imputable à Ney, lequel ne tarda pas un instant d'ordonner à son lieutenant de le suivre sur la route de Bruxelles. »

« Quant à la détermination prise par Reille, dit plus loin Jomini, je ne pense pas qu'on puisse non plus en faire un reproche à ce dernier. Il ne faut pas oublier que le général Reille venait d'envoyer à neuf heures la nouvelle certaine de la présence de toute l'armée prussienne vers Ligny ; il devait en conclure que la gauche serait appelée à prendre part à l'attaque de cette armée, et que ce serait un malheur si, après de tels renseignements, il s'engageait sur la route de Genappe quand il faudrait se rabattre à droite sur Bry. Ce raisonnement était plus que logique, il était fondé sur les lois de la grande tactique, et l'Empereur lui-même, s'il eût été présent à Gosselies à la réception des renseignements donnés par le général Gérard, n'aurait pas agi autrement que Reille. Il faut ajouter encore que les ordres de l'Empereur étaient adressés au maréchal Ney, et que c'était de celui-ci qu'il devait attendre la décision définitive du mouvement qu'il s'agirait de faire.

« Du reste, ce retard eut une faible influence sur la marche des affaires; il n'eut de résultat que sur la première période du combat des Quatre-Bras, entre deux et quatre heures. Si Reille, suivi plus tard par d'Erlon, fût arrivé sur ce point à midi, il est probable que le prince d'Orange en eût été délogé avant l'arrivée de Wellington et des Anglais venant de Bruxelles ou de Nivelles; le ma-

réchal Ney, au lieu d'être repoussé et forcé à la retraite sur Frasne, se fût maintenu ; mais c'était là tout ce qu'on pouvait espérer de lui, puisque vers le soir il aurait eu plus de 40,000 hommes sur les bras. Il n'aurait pu même conserver ce poste que dans la supposition où d'Erlon eût été avec lui, en sorte que cela n'eût pas donné un homme de plus pour combattre l'armée prussienne. Le maréchal eût repoussé Wellington, au lieu d'être repoussé par lui, voilà tout.

« La bataille de Ligny ne pouvait donc avoir de suites décisives qu'en y portant tout ou moitié de l'aile gauche; et pour obtenir ce résultat, le moyen le plus sûr était de faire ce que voulut sans doute faire Reille : arrêter la gauche derrière le ruisseau de Pont à Migneloup, entre Gosselies et Frasne, pour en diriger une forte partie droit à Bry sur le flanc des Prussiens...... »

C'est une attitude semblable que nous avons plus haut indiquée lorsque nous avons parlé de la position défensive que Ney aurait pu occuper des hauteurs de Frasne à la route de Namur par les collines et ruisseaux du bois de la *Hutte*, position, selon nous, plus préférable encore que celle à laquelle Reille avait pensé.

..... « On sait, dit Jomini, que si le premier et le plus important des principes de la guerre est de réunir le gros de ses forces pour frapper un coup décisif sur une position de la ligne ennemie, il en est un second qui en forme le complément : c'est celui de ne pas compromettre l'aile affaiblie, et au contraire de la refuser de manière à ce qu'elle ne puisse point être engagée dans une lutte inégale. Un engagement sérieux aux Quatre-Bras était donc un véritable malheur à cette heure-là...

« A midi, la question de l'occupation des Quatre-Bras changea entièrement de face ; on se trouvait en présence de 90,000 Prussiens ; l'intérêt tout stratégique de cette occupation ne devenait plus alors qu'un intérêt

secondaire devant l'avantage tactique d'avoir Ney plus près de soi, sous la main, afin de pouvoir jeter sans délai l'un de ses deux corps d'infanterie et sa grosse cavalerie sur le flanc droit des Prussiens, ce qui pouvait s'exécuter de Frasne tout aussi bien que des Quatre-Bras. Sans doute, il eût été désirable que ce point central des Quatre-Bras fût occupé préalablement par le corps de Reille et la cavalerie légère de Colbert et de Lefebvre-Desnouettes ; mais ce n'était plus là une question décisive, car, en définitive, on pouvait couvrir la route de Bruxelles en laissant ces corps en avant de Frasne, pour masquer celui du prince d'Orange, et rien ne s'opposait à jeter d'Erlon et Valmy avec 20,000 hommes sur Bry, comme on le voulut plus tard.

« Cette vérité, qu'aucun militaire éclairé ne contestera, prouve que la non-occupation des Quatre-Bras, le 16, quoique malheureuse au fond, n'aurait pas eu, dans le fait, les suites qu'on lui a attribuées, *si l'on eût donné à temps des ordres pour le meilleur emploi possible de la gauche*, ce qui ne fut fait qu'à trois heures après-midi. »

A ces considérations importantes de Jomini ajoutons celles qu'a portées sur les mêmes points Clauzewitz, un des écrivains militaires les plus distingués de l'Allemagne.

Cet auteur, après avoir placé en regard des assertions de Napoléon le texte des ordres qui ont été réellement donnés, et avoir montré que ces derniers contredisaient les assertions, ajoute, en parlant du prétendu ordre envoyé de Fleurus à midi au chef de l'aile gauche (1) : « Ney aurait été envoyé deux milles en avant sur la route de Bruxelles avec 40,000 hommes, où il se serait rencontré avec 50 ou 60,000 Anglais ou Néerlandais ; il aurait dû les battre, et cela sans aucun doute pour le résultat ?

(1) Voyez p. 52, dernier paragraphe.

« La masse principale des forces du maréchal est à midi à Gosselies. De là aux Quatre-Bras il y a trois lieues, et, bien que le maréchal fût de sa personne avec son avant-garde à Frasne, ses troupes auraient eu d'abord cette distance à parcourir; il aurait dû ensuite entamer le combat, le terminer, puis faire trois lieues en arrière avec 10,000 hommes pour aider à achever une autre bataille? — Si tout cela n'était pas réellement impossible, c'était du moins peu praticable.

« Pourquoi ces 10,000 hommes sur les derrières de 80,000 Prussiens, dans un pays ouvert où l'on voit partout autour de soi, devaient-ils nécessairement amener la perte de cette armée? Ils pouvaient, au contraire, par leur apparition, occasionner une bataille douteuse en obligeant Blücher à se retirer plus tôt. Mais de là à une destruction complète comme celle de Iéna il y a loin encore.

« Nous croyons que cette relation a été fort enflée, et que dans le moment même de l'action les idées étaient beaucoup plus simples et naturelles..........

« Des critiques ont poussé un cri puissant contre Ney. — Il a négligé, dit-on, d'occuper le poste des *Quatre-Bras* avant qu'une force imposante des Anglais y fût arrivée, absolument comme si les Quatre-Bras eussent été une forteresse qui, une fois enlevée, eût complétement rempli le but qu'on cherchait.

« L'expression *poste* de doit pas s'employer aveuglément comme une formule algébrique : cela conduirait à des phrases vides et à des considérations absurdes.

« *Ney avait pour destination d'arrêter tout ce qui viendrait de Wellington en aide aux Prussiens.*

« Ceci pouvait avoir lieu de deux manières : soit en attaquant et en battant le corps ennemi, soit en l'arrêtant et en lui rendant impossible d'avancer.

« Différentes circonstances étaient nécessaires dans le

premier cas ; dans le deuxième, il suffisait d'une bonne position. Il eût été difficile à Ney d'estimer la force qu'il aurait eue à combattre, car ce n'était pas seulement ce qu'il y aurait eu de réuni le 16, mais aussi dans la matinée du 17. Nous avons vu que l'armée anglo-néerlandaise s'élevait à peu près à 80,000 hommes. Dans le premier moment, Ney trouva à Frasne et aux Quatre-Bras moins d'ennemis que ce qu'il pouvait prévoir, en tout cas beaucoup moins que ce qu'il avait lui-même. Mais défaire ce petit nombre n'eût été qu'un faible avantage qui ne pouvait lui assurer une victoire plus importante. S'il avait battu le 15 au soir ou le 16 de grand matin ce qu'il avait de la division Perponcher devant lui, Wellington aurait naturellement pris ses mesures d'après cela en s'établissant dans une position plus en arrière avec les premières réserves qui lui seraient arrivées ; il y aurait rallié la division battue et, par sa résistance, aurait gagné le temps nécessaire pour réunir à lui les autres corps. Plus Ney se serait avancé, et plus il aurait rapproché le moment où toutes les troupes de Wellington eussent été rassemblées. Quelque hardi et heureux que pût être ce maréchal, cela devait l'amener à une grande disproportion de force et le placer dans une très-dangereuse position. Pour ne pas admettre cette conséquence, il faudrait supposer que l'armée de Wellington aurait été séparée, complétement détruite, et que toutes ses divisions eussent été exterminées par Ney, supposition illusoire. On dira bien que si Ney, le 16 ou le 17 au matin, avait trouvé un ennemi trop supérieur, il aurait toujours rempli le but de tenir cet ennemi éloigné de toute action sur Ligny et qu'alors il aurait pu se retirer.

« Mais Ney pouvait-il donc savoir avec une telle précision qu'une force supérieure ne lui serait pas opposée dès la journée du 16 ? Pouvait-il donner *tête baissée* en avant sans savoir si, à la fin, en levant la tête et les yeux,

il ne serait pas entouré à droite et à gauche par les colonnes ennemies ? N'aurait-il pu rencontrer le sort de Vandamme en 1813? De quel général a-t-on jamais pu exiger de se porter en avant sur une seule route entre deux corps ennemis?

« On voit, en suivant cette idée, que Ney ne pouvait penser à détruire complétement l'ennemi qui venait de ce côté ; son but ne pouvait donc être que de s'emparer du point des Quatre-Bras et d'en chasser ceux qui s'y trouvaient déjà. Bonaparte ne lui a rien demandé de plus. On arrive à examiner si le point des Quatre-Bras était une très-bonne position, au moyen de laquelle le maréchal français pouvait arrêter un ennemi supérieur dans la journée du 16.

« Lorsqu'on emploie l'expression *poste*, on semble faire cette supposition, toute gratuite cependant, car personne n'a démontré que les Quatre-Bras fussent un *poste*, personne ne l'a affirmé ou même avancé. La critique ne doit donc pas admettre ainsi sans fondement une semblable supposition.

« Pour juger si le point des Quatre-Bras était une position pour Ney, il faudrait y avoir été, car on ne peut guère en juger d'après les plans. En général, un tel croisement de chemins n'est pas avantageux, parce qu'on ne peut avoir sa route de retraite perpendiculairement derrière soi. Mais, lors même que les Quatre-Bras eussent été une *bonne position*, ce n'était certainement pas une *forte position ;* et comme le maréchal n'avait pas eu le temps de s'y établir, on ne pouvait compter sur elle comme moyen puissant de résistance contre un ennemi très-supérieur.

« Bonaparte avait indiqué au maréchal Ney le point des Quatre-Bras, où se croisent les deux chaussées, parce que le chemin de Bruxelles à Namur, que devait prendre Wellington, se trouvait coupé. Rien de plus naturel que

ette indication, et s'il eût dépendu de Ney d'occuper ce oint sans danger, il aurait eu tort d'y manquer ; mais e tort était sans conséquence du moment où Wellington, ar la présence de Ney à Frasne, n'avait pu venir au seours des Prussiens par la chaussée de Namur. Et l'on eut conclure, d'après les considérations qui précèdent, ue si Ney eût agi le 15 au soir ou le 16 au matin, les irconstances qui se sont présentées pour lui ou contre ui n'auraient eu aucun autre résultat ou même des résultats plus fâcheux pour le corps français.

« *Ney a complétement rempli son but d'arrêter le secours le Wellington ; l'idée de le faire coopérer à la bataille de igny est postérieure à la reconnaissance de la position de Blücher* ., et parce que Bonaparte ne savait pas que Ney vait un ennemi puissant de son côté. Alors il était trop ard pour exécuter ce mouvement. S'il eût eu cette idée le 5 au soir, il n'eût pas rendu Ney si fort ; il eût mieux alu diriger un corps sur la route des Romains, pour rendre Blücher par derrière.

« Rendre Ney fort au commencement pour l'affaiblir près eût été un contre-sens, puisque dans le premier moent il pouvait sans danger être faible, tandis que de moent en moment il n'en était plus ainsi, le nombre de ses nnemis grossissant sans cesse.

« Tout ce bruit contre Ney ne prouve rien autre que le ésir de rendre le plan de campagne plus brillant et plus abile qu'il ne l'était au moment de l'action. Les intenions de Bonaparte étaient beaucoup plus simples. Il était mpossible au maréchal d'agir dans le sens de certaines irconstances avant qu'elles se fussent présentées (1). »

(1) Clauzewitz : *Der Feldzug von* 1815 *in Frankreich*, etc.

CHAPITRE IV.

JOURNÉE DU 17 JUIN.

Comment expliquer les huit heures perdues à examiner le champ de bataille, quand on avait tant d'intérêt à poursuivre les Prussiens ?

(JOMINI, *Correspondance avec Grouchy*.)

L'inaction de l'armée française dans la journée du 17 et dans la matinée du 18 juin a été la véritable cause de la perte de la bataille de Waterloo.

(Général baron DELORT, *Commentaires sur l'ouvrage de Damitz*.)

Le 17, nous aurions dû nous mettre en mouvement dès la pointe du jour, mais il était près de onze heures quand l'Empereur se mit en marche, et, au grand étonnement des officiers, on se partagea en deux corps, dont l'un devait suivre les Prussiens et l'autre se porter vers les Anglais. Malheureuse conception que fut la cause de nos désastres.

(Général LAMARQUE, *Mémoires*.)

.VII. Napoléon ne sait pas profiter de la journée de Ligny et passe toute ne matinée précieuse — en promenades stériles. — Ayant poussé les Prusiens vaincus sur la même base d'opérations que l'armée anglaise, résultat egrettable, il ne les fait ni poursuivre ni surveiller. Pourquoi une telle égligence. — XLVIII. Inanité des raisons alléguées par M. Thiers pour xpliquer l'inaction inconcevable de la matinée du 17 juin. Ney de nouveau ıstifié. — XLIX. Murmures et pressentiments des soldats français en oyant les lenteurs de Napoléon. — L. Napoléon se décide enfin à enoyer des troupes sur la trace des Prussiens et charge Grouchy de les oursuivre dans la direction de la Meuse. Documents authentiques qui le rouvent. — LI. Réfutation nouvelle des assertions et des jugements de

M. Thiers : il n'est pas fondé à parler de Grouchy dans les termes auxquels il a recours. — LII. Napoléon, avec plus de vigilance le 17 juin, non-seulement aurait surveillé et contrarié la retraite de Blücher, mais aurait pu surprendre et envelopper l'armée anglaise. Mouvement rétrograde de Wellington. Napoléon se met à sa poursuite. — LIII. Rectifications nouvelles relatives à la conduite de Ney dans la matinée du 17 juin. — LIV. Pluie diluvienne qui contrarie le mouvement des troupes. — LV. Combat de Genappe; conduite héroïque du colonel Sourd. — LVI. L'armée française prend ses bivacs en face des Anglais. Avertissements sinistres.

XLVII

Que faisait Napoléon pendant que Blücher, général septuagénaire, à cheval depuis trente-six heures, froissé, moulu, un bras en écharpe, ralliait, comme on l'a vu, ses colonnes et assurait ses communications avec l'armée anglaise?

Napoléon, confiant dans une victoire incomplète où il avait perdu 13,868 hommes, dont 4,930 tués, rentrait dans Fleurus vers onze heures du soir, s'y enfermait, interdisant l'accès de sa chambre à ses généraux, même au maréchal Grouchy, à qui il avait cependant ordonné de venir le trouver une heure auparavant. Grouchy, n'ayant pu parler à l'Empereur à minuit, se présenta à la pointe du jour et ne put encore avoir d'audience (1). Ce n'est

(1) Grouchy a constamment affirmé ces faits; d'ailleurs ils ont toute vraisemblance, car, s'ils n'avaient pas existé, on ne saurait comment expliquer l'incurie, l'inaction inconcevable de Napoléon après la journée de Ligny. Les affirmations de Grouchy, du reste, s'appuient sur les meilleurs témoignages. Il y a d'abord celui du général Le Sénécal, son chef d'état-major, qui accompagna partout le maréchal; ensuite celui du colonel de Blocqueville, l'un de ses aides de camp. De plus on a du général Sénécal une déclaration en forme attestant qu'au moment où Napoléon, le 16 juin à dix heures du soir, fit appeler à lui le maréchal Grouchy, celui-ci lui fit répondre qu'il

qu'à huit heures et demie que Napoléon parut. Il était fatigué, souffrant. Au lieu de se préoccuper de la situation de son armée, de ce que pouvaient être devenus les Anglais, les Prussiens, et de donner en conséquence des ordres à Ney, à Grouchy, il monta en voiture avec ce dernier et Soult et se dirigea vers le champ de bataille de la

ne pouvait encore quitter ses troupes, attendu que les Prussiens effectuaient leur retraite lentement et en bon ordre; qu'ils recevaient de moment en moment des troupes qui leur venaient de Saint-Amand, et que, quand il les serrait de trop près, ils faisaient halte et paraissaient disposés à prendre l'offensive afin de ne pas se laisser couper de leur aile droite. Selon M. Thiers, Napoléon se serait levé à cinq heures, le 17 juin, et n'aurait pas perdu un moment pour prendre les mesures que la situation réclamait et envoyer des ordres. Sur quoi s'appuie donc l'historien de l'Empire pour soutenir un fait si en désaccord avec les faits, avec tous les genres de témoignages? Sur rien que ce soit, ou bien toujours sur les simples dires d'un jeune page, lesquels il place au-dessus des faits, des vraisemblances, des preuves officielles les mieux établies. Ici, de même que pour une foule d'autres faits, non content des preuves authentiques que nous possédions à l'appui des assertions contraires, nous nous sommes rendu sur les lieux. Voici ce que nous avons appris : l'empereur passa la nuit du 16 au 17 juin chez un propriétaire de Fleurus nommé de Paul, et dont la maison de campagne, la plus septentrionale du bourg, se trouve à l'entrée d'un verdoyant vallon qui se dirige sur Saint-Amand. On nous a montré la chambre où il dormit. Elle est encore, meubles et lit, dans le même état qu'en 1815. Il nous a été affirmé par les habitants, et cette affirmation a été confirmée par une lettre du curé de Saint-Amand que nous possédons, que l'empereur ne sortit de cette maison qu'à huit heures du matin, un peu après son lever. Si, avant cette heure, il y eut des mesures prises par lui, des ordres donnés, quelles furent ces mesures? quels ont été ces ordres? Il n'y en a point de trace ni au registre de l'état-major général de l'armée, ni ailleurs, et ce qu'on va lire prouve jusqu'à la plus parfaite évidence que Napoléon, enfermé dans sa chambre jus-

veille. Bientôt, impatient de la lenteur avec laquelle sa calèche traversait les sillons et les chemins boueux de la plaine de Fleurus, il monta à cheval, parcourut les villages de Saint-Amand et de Ligny, ainsi que les côteaux environnants, s'arrêtant sur tous les points où l'engagement avait été le plus sérieux, consolant et faisant secourir les blessés de l'une et de l'autre nation. En divers endroits, sur son passage, on fut obligé de déblayer les chemins des cadavres qui les encombraient, car le carnage avait été si grand, qu'on comptait 4,000 morts amoncelés rien que dans l'intérieur du village de Ligny. En ce moment, les soldats étaient occupés, les uns à faire la soupe, les autres à démonter leurs fusils pour les nettoyer, comme le feraient, le lendemain d'une petite guerre, les troupes oisives et tranquilles d'un camp de plaisance. A son approche, tous, quittant leurs bivacs, sans armes, venaient se ranger sur le bord des chemins pour le saluer de leurs acclamations. Il s'adressait parfois aux soldats ainsi groupés, les questionnant sur les circonstances de la bataille, sur les besoins d'un chacun, prodiguant à tous l'éloge et les promesses. Après toute une matinée

qu'à huit heures du matin, s'y montra aussi inerte et oublieux de tout que dans les autres heures de la matinée qui suivirent. Et qu'on n'aille pas invoquer comme preuve de temps employé la lettre que Napoléon aurait écrite à son frère Joseph. Cette lettre fut écrite par le maréchal Soult. Et quant au rapport sur la bataille de Ligny, c'est la veille, avant de se coucher, que Napoléon en fit la dictée. Il est vrai qu'on a prétendu faire dicter à six heures du matin par Napoléon une lettre au maréchal Ney. Mais cette lettre, que nous reproduisons plus loin, fut écrite par Soult, et un de ses passages montre qu'elle le fut vers huit heures, au moment où Napoléon se préparait à aller visiter le champ de bataille de Ligny (LII). L'aide de camp de Soult, le colonel de Baudus, dit positivement qu'en ce moment le major général n'avait pas fini d'expédier les ordres.

employée ainsi en allées et venues stériles, en vaines causeries, il descendit de cheval et s'entretint longuement avec le général Gérard, non de l'ennemi et de sa poursuite, non des mouvements et des mesures que la situation réclamait impérieusement et sans le moindre délai, mais de l'état de l'opinion à Paris, du parti républicain qui, selon lui, relevait la tête, et de sa satisfaction de l'effet que produirait contre ce parti et sur les Parisiens la victoire de la veille. Cette victoire, il en avait exagéré l'importance et les résultats dans son bulletin de la journée, afin de frapper de nouveau l'opinion du prestige de sa personne et de mettre de son côté dans la balance l'avantage d'un de ces faits brutaux dus à l'aveugle fortune, au moyen desquels on vit souvent les conquérants éblouir les peuples et leur faire perdre de vue leurs véritables intérêts. Ainsi, Napoléon était au milieu des préoccupations terribles d'une campagne audacieuse, désespérée, qui pouvait à tout moment se tourner en désastre pour lui; un million d'hommes, dans la supposition que les Anglais et les Prussiens fussent anéantis, devaient se lever pour le combattre; la Vendée et le midi de la France s'agitaient frémissants, prêts à se soulever; un parti riche, astucieux et puissant par l'intrigue conspirait sa perte à Paris et dans les provinces; rien de tout cela ne le préoccupait autant que quelques hommes de cœur, de caractère et d'intelligence éparpillés en petit nombre sur la surface de la France, ennemis de ses ennemis, mais avant tout dévoués à leur patrie, à son avenir et à ses libertés. Ces hommes, plus que toute autre chose, portaient ombrage à son cœur de despote, et il craignait une poignée de républicains plus que tous ses ennemis réunis. Hommage remarquable rendu en des moments de haute pénétration, par cette grande intelligence, à l'ascendant qu'exercent les convictions généreuses, sincères et désintéressées, à la vitalité, à la force d'un parti, puissant alors, non par le

nombre de ses adhérents, mais par le principe qu'il représentait et la cause qu'il servait, cause qui, étant dans la logique des faits et dans celle des idées, paraissait à Napoléon comme devant aboutir tôt ou tard à un avénement fatal, irrésistible (1).

Ç'avait été une grande faute dans la soirée de la veille de ne point lancer à la poursuite des Prussiens toute la cavalerie française et le corps de Lobau; c'en avait été une plus grande encore de ne pas le faire dès l'aube du jour; ç'avait été une faute énorme enfin de n'avoir pas prévenu nos soldats qu'ils devaient se tenir prêts à marcher et de les avoir laissés, les cavaliers s'éloigner pour fourrager, les fantassins démonter leurs fusils pour les nettoyer. Mais que penser d'un général en chef qui, en face d'un ennemi vigilant, deux fois plus nombreux et dans une campagne où le bon emploi du temps et la rapidité des mouvements sont non-seulement appelés à rétablir l'équilibre, mais encore sont nécessités par des circonstances on ne peut plus impérieuses, passe ainsi un demi-jour tout entier à se prélasser dans les résultats d'une victoire inachevée? Ce qu'on en doit penser est pénible à dire et il faut toute la magie d'un nom trop glorifié pour porter l'historien à fermer les yeux sur de semblables fautes (2).

(1) « Dans cinquante ans, a-t-il dit à Sainte-Hélène, la France sera républicaine ou cosaque! » Ceci a été dit vers 1819. Si la prophétie est vraie, la réalisation ne peut plus se faire attendre longtemps. Qui vivra, verra.

(2) Tous les historiens, tous les biographes impartiaux et bien renseignés, français ou étrangers, sont tous d'accord sur ces faits de négligence et d'incurie de Napoléon. Il n'y a que ceux qui se sont faits quand même ses panégyristes, ses glorificateurs, ses idolâtres, pour mieux dire, qui les ont passés sous silence. Voici du reste ce que dit à ce sujet l'un des généraux français présents à Waterloo, brave militaire, tout dévoué à la mémoire de l'Em-

On a objecté, pour justifier ces faits de négligence et d'incurie, la santé de Napoléon. Cette justification est en partie fondée. L'empereur des Français, après toute une année d'inactivité suivie d'un excessif travail de cabinet, de préoccupations et de soucis incessants, s'était retrouvé en 1815 dans cette même paresse, ce même affaissement, ce même assujettissement aux moindres incommodités, aux plus petites infirmités du corps, qu'il avait montrés à son début de la campagne de Russie, et qui avaient eu alors une si fatale influence sur les événements de cette campagne. Il était devenu l'homme qu'a si bien dépeint

pereur : « L'inaction de l'armée française dans la journée du 17 et dans la matinée du 18 juin a été la véritable cause de la perte de la bataille de Waterloo.....; et un juste sentiment d'impartialité veut qu'on reconnaisse que le maréchal Grouchy affirme n'avoir reçu aucun ordre relatif à la poursuite des Prussiens après la victoire de Ligny. Baron Delort : *Précis hist. des événements milit. de* 1815, *en réponse à la relation de Damitz.*

C'est aussi, sur ce sujet, l'opinion d'un des juges les plus compétents et les plus légitimement accrédités, Jomini : « Comment expliquer les huit heures perdues à examiner le champ de bataille, quand on avait tant d'intérêt à poursuivre les Prussiens? » s'écrie ce prince de la critique militaire. — Grouchy, de son côté, dans une de ses notices, dit : « Quelque entière que fût la confiance que nous avions dans l'étendue et la supériorité des lumières de l'Empereur, nous étions étonnés qu'il n'eût donné aucun ordre ni fait savoir aux troupes si elles auraient un mouvement à faire dans la journée. — Quelque important qu'il fût d'en être informé, j'osais d'autant moins le pressentir à cet égard, que lorsque je lui avais demandé des ordres, il m'avait fort sèchement répondu qu'il me les donnerait dès qu'il le jugerait convenable. » Gérard et Vandamme ne marquaient pas un moindre étonnement. L'un déplorait de nouveau d'incompréhensibles, d'irrémédiables lenteurs. « Le Napoléon que nous avons connu, disait l'autre, n'existe plus. Notre succès d'hier va demeurer sans résultat. » Le fidèle Drouot, l'intrépide Excelmans pensaient la même chose et ils devaient en faire l'aveu plus tard.

Marmont dans ses *Mémoires*, « cet homme gras, lourd, sensuel et occupé de ses aises jusqu'à en faire une affaire capitale; insouciant, craignant la fatigue, négligeant dans la conduite de la guerre les plus simples règles de la prudence, comptant sur sa fortune, son étoile, ne croyant à la vérité que lorsqu'elle se trouvait d'accord avec ses passions, ses intérêts et ses caprices, etc. (1). » L'armée et la France subirent pendant les Cent Jours les fatales consé-

(1) Benjamin Constant, de son côté, dans ses *Lettres sur les Cent Jours*, dit, à propos d'une entrevue qu'il eut avec Napoléon : « Il interrompait les conversations les plus importantes pour se livrer à des entretiens qui ne touchaient en rien à ses intérêts. Il ne domptait plus, comme autrefois, les distractions, le sommeil, la fatigue. » Le comte Miot de Melito, dans ses *Mémoires*, dit qu'ayant été introduit auprès de Napoléon à son retour de l'île d'Elbe, il sortit de cette audience peu satisfait. « Je n'y avais pas retrouvé l'Empereur tel que je l'avais vu autrefois. Il était soucieux. Déjà il ne comptait plus sur sa destinée. » A ces jugements viennent tout naturellement s'ajouter, avec plus de poids encore, ceux que nous extrayons des *Mémoires sur Carnot*, XIe partie, p. 423. « *Je ne le reconnais plus*, disait souvent alors, dans son intimité, l'illustre républicain. L'audacieux retour de l'île d'Elbe semble avoir épuisé sa séve énergique. Il flotte, il hésite. Au lieu d'agir, il bavarde, lui homme aux promptes résolutions. Cet homme, si impérieux dans le commandement, demande des conseils à tout le monde... Il a des distractions fréquentes, lui que j'ai connu doué de la faculté de s'occuper de ce qu'il voulait et de tout ce qu'il voulait; il est devenu somnolent, lui qui savait dormir et s'éveiller à volonté, et...... » A ces témoignages on peut ajouter ces paroles que nous extrayons des *Considérations sur la Révolution française*, par Mme de Staël, chap. XIX.

Après avoir parlé de la façon cassante, maladroite à force d'être orgueilleuse, avec laquelle Napoléon reçut en 1814 les avis de quelques membres de son corps législatif, Mme de Stael ajoute : « Une anecdote singulière ferait croire qu'alors il était déjà atteint par l'engourdissement qui s'est montré dans son ca-

quences de cette éclipse momentanée dans les facultés du conquérant et de la pente qu'avait prise son esprit. C'est là un des mille mauvais côtés des pouvoirs absolus, de concentrer la direction de toute chose aux mains d'un seul homme et de faire dépendre le sort d'une armée,

ractère pendant la dernière crise de sa vie politique. Un homme tout à fait digne de foi m'a dit que, causant seul avec lui, la veille de son départ pour l'armée, au mois de janvier 1814, quand les alliés étaient déjà entrés en France, Bonaparte avoua, dans cet entretien secret, qu'il n'avait pas de moyen de résister. Son interlocuteur discuta la question ; Bonaparte lui en présenta le mauvais côté dans tout son jour, et puis, chose inouïe, il s'endormit en parlant sur un tel sujet, sans qu'aucune fatigue précédente expliquât cette bizarre apathie. » A cela M[me] de Staël, tenant le même langage que Marmont, ajoute : « L'existence physique, à force de jouissances et de facilités, s'était emparée de cet homme autrefois si dominé par sa pensée. Il était pour ainsi dire épaissi d'âme comme de corps; son génie ne perçait plus que par moments cette enveloppe d'égoïsme qu'une longue habitude d'être compté pour tout lui avait donnée. Il a succombé sous le poids de la prospérité avant d'être renversé par l'infortune. »

Malgré les preuves les plus positives, les plus circonstanciées, malgré les témoignages les plus honorables, certains auteurs, à la suite de M. Thiers, se sont crus, de nos jours encore, autorisés à présenter Napoléon comme ayant été de tout temps infaillible au physique comme au moral, et à traiter d'écrivains antipatriotiques ceux qui, à l'exemple du colonel Charras, n'ont pas ratifié cette manière de voir : comme s'il importait au patriotisme des Français qu'un homme qui par deux fois les a mis à la merci de l'étranger et accablés de maux sans nombre ait pu faire seul exception aux défaillances qui sont le lot de la pauvre humanité! Voici donc ce que nous lisons dans un ouvrage publié en 1866, sous le titre de *Napoléon à Waterloo*, à la librairie Dumaine. « Dans des récits qu'on croirait plutôt sortis de la main de l'étranger que d'une plume française, un spectacle peut-être encore plus ridicule qu'affligeant a été donné au monde : on a vu un militaire, jeune encore, sans nom dans l'armée, sans précé-

d'un empire, d'un peuple, du moindre manque d'activité, de prévoyance et d'énergie, des moindres défaillances, des moindres accidents, des dangers ou des circonstances qui peuvent altérer la santé, le caractère, ou compromettre la vie de cet homme. Napoléon avait l'habitude de tout di-

dents, sans autorité, porté à un grade élevé par le malheur des révolutions, et qui aurait été bien embarrassé, peut-être, de faire manœuvrer devant l'ennemi un bataillon d'infanterie ou un escadron de cavalerie, se poser en juge souverain du plus grand capitaine des temps anciens et des temps modernes, censurer les plus belles conceptions de son génie et s'évertuer à trouver, dans des fautes imaginaires très-gratuitement attribuées à Napoléon, la preuve d'une prétendue défaillance de ses facultés morales et physiques, et la cause des revers de sa dernière campagne, sans remarquer que c'était attaquer en même temps l'honneur de l'armée francaise tout entière, nécessairement solidaire de celui de son chef. »

Telle est la façon de s'exprimer de l'écrivain anonyme qui s'intitule un *ancien officier de la garde impériale* sur le compte du colonel Charras, c'est-à-dire de l'un des officiers supérieurs les plus capables, de l'un des historiens militaires les plus remarquables et de l'un des plus grands citoyens qu'ait possédés la France ! On se demandera avec stupéfaction en quoi l'honneur de l'armée française peut être *nécessairement solidaire* de celui qui l'a sacrifiée par sa faute, et de la déchéance plus ou moins grande de ses facultés intellectuelles et physiques. Comme on l'a dit, l'infaillibilité d'un chef doit-elle faire partie de la gloire nationale? Mais croirait-on que ce même écrivain anonyme, qui s'indigne qu'on ait présenté Napoléon sous ce réel point de vue, ait pu, quelques pages plus loin, écrire ce qui suit : « En 1815, Napoléon..., il faut en convenir, avait subi cette influence inévitable de l'âge et de l'adversité. Son esprit avait conservé toute sa puissance; mais il avait perdu quelque chose de cette audace, de cette décision spontanée, de cette énergique volonté, de cette confiance enfin *dans son étoile*, à laquelle il avait dû autrefois la moitié de ses succès. Il avait commencé cette campagne, il l'a dit lui-même, avec de noirs pressentiments. ... » Comme on le

riger par lui-même, d'embrasser l'ensemble et les détails. Quand il était dans une armée, ce n'était plus comme au temps de la République, ou chez les Gaulois nos pères, où des conseils de guerre avisaient aux mesures à prendre, initiaient le moindre général à l'esprit du plan de campagne. Quand Napoléon était présent quelque part, il n'y avait plus d'autre initiative, d'autre direction que la sienne. Cette direction, cette initiative venant à manquer, à se ralentir ou à prendre une fausse voie, tout périclitait, tout se faisait à contre-sens. C'est ce qui arriva à Ligny aussi bien qu'à Charleroi. A Ligny, les maréchaux Soult et Grouchy n'osèrent, pendant que Napoléon s'enfermait dans sa chambre, prendre l'initiative de la poursuite, des reconnaissances à faire, des mouvements à ordonner, et l'Empereur fut assez négligent pour ne pas s'en préoccuper (1). Les deux maréchaux attendirent le réveil de Napoléon; ils attendirent ses ordres, et celui-ci,

voit, ce n'était guère la peine de malmener autant la mémoire d'un homme de la valeur du colonel Charras, et de dire qu'un chef est déshonoré si l'on fait connaître son fâcheux état physique et moral, comme s'il était au pouvoir de n'importe qui de s'affranchir à volonté de telles fatalités. Mais, disons-le, ce qui déshonore Napoléon au sujet de Waterloo, ce n'est pas le fâcheux état dans lequel il se trouva alors fatalement plongé, au physique comme au moral, mais c'est de n'avoir pas su en faire l'aveu, d'avoir, pour expliquer son désastre, altéré la vérité et chargé la mémoire des innocents.

(1) Jomini, dans sa correspondance avec Grouchy, que celui-ci a rendue publique, lui dit : « On objecte que vous commandiez l'aile droite qui avait vaincu à Ligny, et que c'était à vous à poursuivre sans attendre d'ordre. Mais l'Empereur étant présent de sa personne, pouviez-vous disposer de vos forces sans lui? Ne s'était-il pas réservé de donner des ordres lui-même là où il se trouverait? D'ailleurs, n'auriez-vous pas pu envoyer ainsi vos forces dans une direction qui eût contrarié ses vues? Cela est si vrai que la relation de Gourgaud affirme que le soin

qu'on vit monter à cheval et se promener sur tout le champ de bataille (ce qui prouve quoi qu'on en ait dit, que l'état de sa santé ne l'empêchait pas d'agir), ne songea ni à la poursuite des Prussiens, ni aux actives reconnaissances qu'il convenait d'ordonner dans toutes les directions qu'ils avaient pu prendre, pas plus qu'il ne songea à Wellington et à la possibilité qu'il y avait de pouvoir le surprendre et l'accabler. Mais, comme nous l'avons dit, Napoléon n'était plus lui-même, et nous ne pouvons que répéter ceci : qu'en cette circonstance, comme en tant d'autres, on vit combien il est funeste d'abandonner au pouvoir d'un seul la conduite absolue des destins d'une nation. Heureuse alors la patrie française, si le chef de sa vaillante armée se fût dessaisi d'une partie de son initiative entre les mains du plus capable de ses lieutenants, ne se réservant que la conduite des opérations générales et le soin de surveiller l'exécution de ses plans. Pourquoi n'y eut-il pas, à la place de ce chef que le temps avait détrempé, amolli, rendu hésitant et somnolent, l'âme d'un Gérard, d'un Kléber, d'un Marceau ou de tout autre de ces généraux impétueux et inspirés qui avaient naguère combattu aux mêmes lieux? Pourquoi faut-il, en un mot, comme l'ont fort bien dit les historiens allemands, que « Napoléon se soit trop souvenu alors de l'empereur et pas assez du général Bonaparte!..

XLVIII

Mais non, au lieu de voir les vraies fautes commises et de les attribuer à leur unique auteur, la plupart de nos

de poursuivre les Prussiens fut confié au général Monthion. Si ce choix est vrai, c'est une des circonstances que je m'explique le moins. »

historiens, et M. Thiers à leur tête, se sont appliqués à nous montrer un Napoléon toujours actif et infaillible, inaccessible aux affaissements du corps comme à ceux de l'esprit. Sur la foi de ses propres assertions, ils ont préféré accuser ses lieutenants, la trahison, la fatalité. Ils ont excusé les retards, l'inertie incompréhensible de la matinée du 17 juin, en chargeant la mémoire de Ney. Selon eux, on était sans nouvelles du maréchal. Il avait négligé de faire son rapport, il fallut attendre, et de là la fatale perte d'un temps précieux.

Inscrivons-nous tout d'abord en faux, et de la manière la plus accentuée, contre de telles assertions. Elles sont de la plus complète inexactitude, disons plus, elles sont d'odieuses calomnies (1). Disons que Napoléon fut parfai-

(1) Une enquête minutieuse que nous avons faite à Frasne nous a appris que Ney fit positivement son rapport; que, de plus, ce rapport fut dicté, de sa voiture où il passa la nuit, à des aides de camp qui écrivaient sur une table placée au pied de cette voiture. De son côté, le colonel Heymès assure que le maréchal fit son rapport le soir même du combat des Quatre-Bras, et que ce rapport arriva chez l'Empereur à minuit. Napoléon lui-même, dans sa première relation de 1818, signée Gourgaud, publiée par Mongie aîné, libraire, en fait l'aveu. Mais n'y aurait-il point eu de rapport, Napoléon n'aurait pu être autorisé à dire qu'il a été sans nouvelles de Ney, car les colonels Forbin-Janson et de Baudus, qui avaient été envoyés en mission près du maréchal Ney et qui étaient demeurés près de lui toute la soirée, rentrèrent à Fleurus au quartier général, l'un à minuit, l'autre à deux heures du matin, rapportant tous les deux des nouvelles du maréchal. (Voyez les *Études sur Napoléon* du colonel de Baudus, t. I, p. 221.) Il en fut de même du comte Flahaut, qui se présenta au quartier général dans les premières heures de la matinée, arrivant de Frasne. (LII.) Et on en verra la preuve par la lettre même qu'il fit envoyer à Ney avant de quitter Fleurus (LII.)

Napoléon et ses justificateurs, en tête desquels figure M. Thiers, ont d'après cela mauvais ton de prétendre que l'inaction du 17

tement informé, dès la fin de la journée du 16 juin et en heure convenable, de la situation de son aile gauche. Il le fut par le rapport de Ney lui-même et par le retour des aides de camp envoyés vers lui, qui arrivèrent à Fleurus vers le milieu de la nuit. Mais admettons que ces faits acquis à l'histoire n'aient aucun fondement; admettons que Ney ait commis la faute incompréhensible qu'on lui reproche, il en résulterait donc que le soir, pendant la nuit du 16 et le matin du 17, le quartier général de l'armée française, n'ayant aucune nouvelle de la gauche de cette armée, ne prit aucun souci de s'en procurer. Napoléon, que le soin impérieux de poursuivre l'ennemi, d'éclairer les devants et les côtés de son armée, de connaître la situation d'une notable partie de ses forces, devait préoccuper avant tout, ne s'en serait nullement préoccupé. Il n'aurait d'abord envoyé vers Ney personne qui pût lui en donner des nouvelles. En ce cas, quelle incurie! Quoi, voilà un corps d'armée qui combat à deux lieues seulement des opérations principales, et quand tout presse, le temps, les renseignements, les événe-

au matin fut due à l'absence de toute nouvelle de la part de Ney. Disons que cette inaction fut le résultat d'une détermination positive prise dès le matin. Napoléon voulait à loisir passer la revue des troupes qui avaient été engagées la veille. C'est conformément à cette intention communiquée aux soldats que ceux-ci purent démonter leurs armes pour les nettoyer, s'éloigner pour fourrager et même obtenir la permission de visiter individuellement le champ de bataille. Ils devaient être passés en revue à onze heures. Voici ce que dit à ce sujet un témoin oculaire, celui qui a été à même de recueillir sur la campagne de Waterloo le plus de documents et de rectifications, Hippolyte de Mauduit : « Vers huit heures et demie, dit-il, l'Empereur monta en voiture pour se rendre sur le champ de bataille, mais, devant nous passer en revue à onze heures, nous obtînmes de nous absenter. Nous descendîmes donc en toute hâte des hauteurs de Bry, où nous avions passé la nuit en carré, et rentrâmes dans Ligny. »

ments, quand les minutes sont des siècles, il faut onze heures pour que le généralissime se procure des nouvelles de son lieutenant, et, quand il y a urgence de se mettre immédiatement à la poursuite d'un ennemi, de se préparer à courir à un lieutenant pour compléter sa victoire s'il est victorieux, ou pour couvrir sa défaite s'il est vaincu, on laisse la cavalerie s'éloigner pour fourrager, les fantassins démonter leurs armes pour les nettoyer et une armée demeurer ainsi tout un demi-jour avant de recevoir l'ordre de se mettre en marche! Oui, quelle incurie! quelles négligences! Lorsque l'impartiale et scrupuleuse histoire les constate, il y a à croire que l'homme qui dirigeait l'armée française dans cette fatale campagne n'avait jamais fait la guerre ou avait perdu la tête. Il devait payer cher de telles négligences, et la France en verser pendant longtemps des larmes amères (1)!

(1) Achille de Vaulabelle cherche à excuser la perte de temps faite par Napoléon dans la matinée du 17 en disant que, placé en présence de deux armées ennemies dont il ignorait la position et les mouvements, il lui était difficile d'arrêter la moindre disposition avant de connaître avec certitude, soit le point où elles se tenaient arrêtées, soit la direction qu'elles suivaient ou qu'elles semblaient prendre. — A cela nous répondrons : D'abord, si Napoléon ignorait la direction qu'avaient prise ses ennemis, c'était de sa faute; il n'avait qu'à les faire poursuivre activement, les faire reconnaître sur tous les points dès l'aube du jour et même pendant la nuit. Mais les excuses alléguées n'ont pas le moindre fondement. Le plan que Napoléon devait suivre était tout tracé. Ce plan consistait à empêcher la jonction des deux armées coalisées et, par conséquent, à tomber comme la foudre sur celle des deux qui serait la plus rapprochée ou la plus lente à se retirer. Il savait fort bien, par ses affidés, et lui-même en fait l'aveu, dans quelle direction et sur quels points devaient s'ébranler Blücher et Wellington. Il lui était très-facile de surprendre leurs mouvements, et c'était, selon ses propres dires, le but qu'il s'é-

On était sans nouvelles de Ney. « Mais, dit Jomini, on ne saurait supposer que l'Empereur ignorât entièrement l'échec essuyé par Ney aux Quatre-Bras ; car, si le maréchal n'avait pas eu le temps d'en faire le rapport détaillé, il n'avait sûrement pas oublié son devoir jusqu'à laisser ignorer le fait en lui-même. C'était d'ailleurs une raison de plus pour y marcher sans délais. Au demeurant, on savait bien que Ney n'avait pu remporter un grand succès, ni éprouver un grand revers, à cause de l'état de dispersion où se trouvait l'armée anglo-néerlandaise et du double mouvement du comte d'Erlon. Laisser la matinée du 17 à Wellington pour se reconnaître était donc une faute plus réelle peut-être que de laisser celle du 16 à Blücher, comme on l'avait fait. Nous dirons plus tard quel en fut le résultat. Sans doute l'Empereur eut de puissants motifs pour se résigner à un pareil délai qui ne pouvait être que funeste ; mais ces motifs ne sont jamais venus jusqu'à moi. » Ainsi s'exprime l'un des plus grands admirateurs de l'Empereur.

Mais si Jomini n'a pas connu les causes de tant de retards, de négligences, des historiens plus scrutateurs les ont fait connaître ; ce sont celles que nous avons exposées ci-dessus, ce sont celles que nous rappellerons plus d'une fois encore.

XLIX

Les négligences, les hésitations, les retards de Napoléon, méconnus, masqués, palliés par ses apologistes, n'échappèrent pas à la pénétrante sagacité de ses soldats.

tait proposé. Mais pour surprendre les mouvements d'une armée, pour les empêcher de s'effectuer, il ne faut pas attendre qu'ils aient eu lieu. Il est trop tard alors. C'est ce qui fait que M. de Vaulabelle nous semble tout à fait dans l'erreur.

Ils sentaient instinctivement que cette nouvelle campagne devait avoir un caractère tout particulier de promptitude et d'activité, et ils voyaient avec une peine extrême que depuis le passage de la Sambre on les avait presque toujours tenus immobiles devant l'ennemi. Les idées de trahison qu'avait éveillées la défection de Bourmont s'étaient plus que jamais emparées de leur esprit. Les habitants de Ligny, dit M. de Vaulabelle, racontent que, dans la matinée du 17, un groupe de généraux étant venu à traverser le village, des soldats les poursuivirent de ces cris : « Nous avons fait la soupe à la pointe du jour, afin d'entrer aussitôt en danse, et voilà quatre heures qu'on nous laisse sans rien faire ! Pourquoi ne se bat-on pas? Il y a encore quelque chose là-dessous. » Pendant la bataille de Ligny, on vit plusieurs fois des alertes causées par des bruits de trahison. Tout mouvement, toute manœuvre, toute inaction dont le soldat ne voyait pas clairement le but était taxée par lui de trahison. Au début de la bataille, un vieux caporal de la garde, se détachant des rangs, courut dire à l'Empereur : « Sire, méfiez-vous du maréchal Soult, soyez certain qu'il vous trahit. — Sois tranquille, lui répondit l'Empereur, j'en suis sûr comme de moi-même. » Lors de l'apparition du comte d'Erlon sur la gauche de l'armée, apparition qui causa une si grande alerte dans le corps de Vandamme, ce général s'étant porté au galop dans cette direction, un officier accourut vers le maréchal Soult, annonçant que Vandamme venait de passer à l'ennemi et ajoutant que tous les soldats demandaient à grands cris qu'on en instruisît l'Empereur. Sur la fin de la journée, un dragon, le sabre tout dégouttant de sang, accourut vers Napoléon et lui dit : « Sire, venez vite à la division ! le général Maurin harangue les dragons pour passer à l'ennemi ! — L'as-tu entendu ? lui dit l'Empereur. — Non, sire, mais un officier qui vous cherche l'a vu et m'a chargé de vous le dire. » Pendant ce

temps, le brave général Maurin tombait grièvement blessé, atteint par un boulet (1).

Napoléon ne paraissait pas faire attention à cette épidémie de défiance, à ces soupçons, à ces bruits incessants de trahison qui se propageaient dans les divers rangs de l'armée, surtout chez le simple soldat. Il ne comprenait pas bien les raisons qui avaient fait naître ces préoccupations, cette obstination qui avait fait mettre en suspicion la fidélité des chefs. Pour lui, homme des faits accomplis, ayant toujours eu une conduite réglée sur sa politique et une politique fondée sur l'égoïsme (2), habile à tirer parti des événements les plus divers, des principes les plus opposés pour les faire servir à sa fortune, expliquant tout par la doctrine de l'intérêt bien entendu, pour cet homme, celui qui manquait à ses serments n'était pas criminel. Il l'avait prouvé par son peu de répugnance à se servir encore de ceux de ses maréchaux qui avaient montré un zèle excessif pour la cause des Bourbons. Mais si Napoléon était plein d'indulgence pour la conduite de ces maréchaux, et l'expliquait par des motifs de nécessité, de convenance politique, il n'en était pas de même de ses soldats. Cœurs simples, francs, honnêtes et incorrompus pour la plupart, ils ne pouvaient pardonner aux palinodies des caméléons de 1814 et de 1815, et ne croyaient pas que des personnages aussi haut placés par leurs dignités et leur gloire militaire pussent parler dans un sens après avoir agi dans un autre, affecter hypocritement des sentiments étrangers à leur cœur sans une arrière-pensée de perfidie. Ils avaient vu la plupart des généraux qui les commandaient abandonner Napoléon lors de la prise de Paris l'année précédente, se répandre en insultes, en reproches contre lui, ramper aux

(1) *Campagne de* 1815, par Gourgaud.

(2) Ce sont les propres paroles de son frère Lucien.

pieds des Bourbons, et ils les avaient pris au sérieux. Ces généraux, selon eux, n'attendaient qu'une occasion propice de trahir encore la cause du grand homme. On verra quelle influence funeste ces préoccupations du soldat eurent dans les moments les plus critiques de la bataille de Waterloo.

L

Après avoir parcouru à loisir le champ de bataille, après s'y être prélassé, pourrait-on dire, Napoléon, sa revue passée, vers midi, averti que Wellington ne s'était pas encore retiré, songea enfin à donner les ordres que son armée attendait et que les circonstances exigeaient depuis si longtemps. Une reconnaissance faite par les généraux Domon et Subervic sur la route des Quatre-Bras lui ayant appris que cette route était libre jusqu'au delà de la forte position de la Thile et de Sart-Amavelines, que Ney, enfin prévenu, était en mesure de tomber sur Wellington de concert avec les troupes qui étaient plus particulièrement sous la direction de Napoléon, celui-ci résolut de marcher de ce côté. En conséquence, le corps de Lobau, les cuirassiers de Milhaud et la garde gagnèrent la route et se dirigèrent sur les Quatre-Bras. En même temps l'Empereur fit venir le maréchal Grouchy. Il lui ordonna de se mettre à la poursuite des Prussiens avec toutes les troupes de son commandement (1). (Il en était bien temps, après quatorze heures perdues). Napoléon, qui avait négligé de pousser une reconnaissance vers Tilly et Mont-Saint-Guibert, c'est-à-dire dans la direction par où il

(1) C'est-à-dire avec les corps de Gérard et de Vandamme, avec ce qui restait de la cavalerie légère de Pajol et les dragons d'Excelmans, plus la division de Teste, détachée du 6e corps, en permutation avec Subervic. (Voyez la note de la page 110.)

avait poussé l'armée prussienne (1), s'était contenté de celle qui avait été faite dans la matinée sur la route de Namur par la division Teste soutenue d'une partie de la cavalerie Pajol. Comme ce général avait rencontré des troupes prussiennes dans cette direction, à Mazy, leur avait pris huit canons et quelques équipages, le chef de l'armée française en avait conclu sur ce seul indice que les Prussiens s'étaient retirés vers la Meuse. Aussi il dit à Grouchy en le congédiant et malgré les objections du maréchal Soult : « Suivant toute probabilité, c'est vers la Meuse et vers Liége que Blücher effectue sa retraite.

(1) Napoléon affirme cependant, dans ses mémoires, avoir dit le contraire. Mais son affirmation est fausse, et sa fausseté ressort non-seulement des attestations de plusieurs témoins oculaires, parmi lesquels s'est trouvé le général Baudrand, mais des dispositions mêmes prises par Napoléon et de la première dépêche envoyée le 17 au maréchal Ney, dépêche dans laquelle le maréchal Soult dit que Pajol est à la poursuite de l'armée prussienne sur les routes de Liége et de Namur. (LII.) Ce qui prouve, d'un autre côté, que Napoléon ne songea point à pousser des reconnaissances le long de la Dyle et qu'il y laissa les Prussiens s'y retirer en toute sécurité, c'est le séjour que fit le 17 dans cette direction, à Tilly, tout près du champ de bataille de la veille, la brigade de cavalerie prussienne de Shor. « De Shor, dit Damitz, posté dans cet endroit pour observer les Français, les vit défiler par Bry dans la direction des Quatre-Bras. Après onze heures du matin il se retira lentement du côté de Mont-Saint-Guibert, où il ne parvint que dans la nuit du 17, parce qu'il avait pris plusieurs fois position dans l'attente d'une poursuite. La cavalerie française n'envoya d'abord contre lui que quelques éclaireurs, ensuite elle ne s'en inquiéta plus. » Il importait pourtant de pousser de fortes reconnaissances de ce côté, car Napoléon, dit Jomini, ne devait pas oublier qu'au moment où il enfonçait le centre des Prussiens à Ligny, la moitié de leurs forces tenaient encore à Saint-Amand à huit heures du soir, et que cette partie de l'armée ne devait pas être cherchée sur la route de Namur, mais bien sur la Dyle. »

Ainsi, dirigez-vous de ce côté. » Il ajouta encore : « Vous correspondrez avec moi par la route pavée (qu'il montra du doigt et qui est celle de Namur à Nivelles (1). ») Grouchy fit observer que l'exécution de ces ordres était bien dif-

(1) Cependant, dans le rapport officiel qui fut fait sur la bataille de Waterloo, rapport inséré au *Moniteur*, il est dit que Grouchy fut dirigé à Sombref à la suite de Blücher, lequel, selon ce rapport, avait pris la direction de Wavre, où il paraissait vouloir se placer. La même assertion est reproduite dans les *Mémoires* de Sainte-Hélène, où l'on avance, de plus, que Grouchy reçut l'ordre d'aller coucher à Wavre. Il y a là un récit mensonger de la part de l'auteur des mémoires comme de la part de l'auteur du rapport, c'est-à-dire de la part de Napoléon. Pour s'excuser de sa faute, de la négligence qu'il avait mise à faire surveiller de tout près les pas de Blücher, il a imaginé, arrangé après coup des ordres donnés. Mais, dans l'hypothèse inadmissible que ces ordres aient été réellement donnés, Napoléon serait inexcusable, sachant que Blücher s'était retiré sur Wavre, de ne point l'avoir fait surveiller par les rives de la Lasne et de la Dyle, et de n'avoir envoyé de ce côté aucun éclaireur, pas la moindre reconnaissance qui pût établir des communications avec le corps de Grouchy. Sachant que Blücher était à Wavre, c'était directement vers cette ville, par la rive gauche de la Dyle, qu'il fallait envoyer vers lui Grouchy, et non vers Namur d'abord et vers Gembloux ensuite, comme il le fit. Mais, comme le dit le major de Damitz : « le prétendu ordre de se porter sur Wavre ne s'accorde nullement avec les dispositions faites par Napoléon lui-même dans la matinée du 17 ; bien plus, il porte le cachet d'une instruction faite après que les événements se sont passés. » — Grouchy, de son côté, comme nous le disons ci-dessus, affirme expressément ne pas avoir reçu un tel ordre. Il prétend avoir dit à Napoléon, lorsqu'il le chargea de poursuivre les Prussiens : « Que ceux-ci ayant commencé leur retraite dès dix heures du soir, la veille, ils avaient gagné une avance de dix-sept à dix-huit heures ; que les troupes françaises étant dispersées et encore occupées à faire leur ordinaire, il faudrait bien du temps pour les rassembler et les mettre en marche. » Grouchy prétend en

ficile, attendu que les Prussiens avaient commencé leur retraite à dix heures du soir, qu'il s'écoulerait beaucoup de temps encore avant que ses troupes, qui étaient fort disséminées (et qui, ne s'attendant plus à marcher, avaient démonté leurs armes pour les nettoyer), pussent être mises en mouvement. A cela il ajouta que, peut-être, il vaudrait mieux ne pas sortir du cercle des opérations de l'armée principale, qu'il serait plus prudent de se tenir à une lieue ou deux sur le flanc droit de celle-ci, pour la couvrir contre les Prussiens s'ils revenaient à elle. (Et tel avait été, dit le colonel de Baudus, l'avis du maréchal Soult.) Napoléon accueillit ces paroles, où se cachaient des conseils, avec humeur. « En voulez-vous savoir plus que moi? » dit-il, et il insista pour que ses ordres fussent rigoureusement exécutés. Mais, s'apercevant de l'impression pénible qu'avait causée à son lieutenant la rudesse de sa réponse, « Maréchal, ajouta-t-il d'un ton plus radouci, vous vous êtes parfaitement battu hier; c'est au maréchal Ney à en faire autant demain. Ainsi que je vous l'ai dit, c'est vers la Meuse et vers Namur que se retirent les Prussiens, dirigez-vous de ce côté et tâchez de leur faire bon nombre de prisonniers (1). »

outre avoir combattu l'opinion de Napoléon qui voulait, d'après les rapports de la cavalerie Pajol, que les Prussiens eussent pris la direction de Namur. Ce qui prouve que les assertions de Grouchy à ce sujet ne sont pas controuvées, c'est, disons-le encore une fois, la négligence que Napoléon mit à se faire éclairer vers la Dyle, et l'indication qu'il fit de la route de Namur aux Quatre-Bras comme étant celle par où il voulait que son lieutenant correspondît avec lui, et réciproquement. Ce qui eut lieu. Si celui-ci eût été dirigé sur Wavre, on eût maintenu ses communications avec lui par la Dyle, et tout l'espace compris entre cette rivière et Gembloux et le Mont-Saint-Jean eût été la direction choisie de préférence pour la transmission des dépêches, cette direction abrégeant considérablement les distances.

(1) La réalité de ces instructions, outre l'affirmation du maré-

Nos perquisitions sur les lieux nous ont appris que Napoléon, sur ces entrefaites, descendit au village de Marbaix, sur la route des Quatre-Bras, et s'y informa auprès des habitants qu'il put y trouver de la direction qu'avaient prise les Prussiens. Aucun ne put le dire. Les Prussiens avaient en effet évité de traverser le village. Toute la partie gauche de leur armée, c'est-à-dire le corps de Pirch et la plus forte portion de celui de Ziethen, après avoir profité pour se reposer des quelques heures de sécurité que Napoléon leur donnait en ne les faisant point poursuivre, avaient filé par la droite du village à travers le petit hameau de Marbisoux. Laissant les rives de la Thile à leur gauche, passant par les villages de Tilly, Mellery et Gentinnes, ils avaient gagné par des chemins écartés à travers les plaines Mont-Saint-Guibert, lieu de leur première halte dans la direction de Wavre, point de ralliement général de l'armée prussienne. Une simple reconnaissance dans Marbisoux suffisait pour apprendre à Napoléon ces circonstances, car des habitants de ce hameau nous ont assuré avoir parfaitement assisté au défilé de l'armée prussienne. Cette reconnaissance à environ 15 minutes de distance et par un chemin que la carte indiquait et que l'ennemi avait pu suivre n'eut pas lieu, et le chef de l'armée française, par sa faute, continua à demeurer dans la plus fatale des illusions. C'est au milieu de ces illusions qu'il prit son déjeuner dans la maison d'un riche propriétaire de Marbaix nommé Delestange, où l'on nous a montré une gloriette sous laquelle, cédant de nouveau au sommeil, il s'assoupit pendant quelques instants (1).

chal Grouchy, a pour témoignage une lettre écrite par un témoin oculaire, le lieutenant général Baudrand, plus tard pair de France. Sa lettre, datée de Paris, 16 décembre 1841, figure à la huitième série des *Mémoires justificatifs* de Grouchy.

(1) Nous prenons soin de consigner ces circonstances jusqu'ici

Cependant, avant de s'éloigner des champs de Ligny et comme si un rayon de vérité fût venu l'éclairer pendant son sommeil, il crut devoir quelque peu modifier les ordres verbaux qu'il avait donnés à Grouchy; il lui fit écrire par son grand maréchal du palais Bertrand la lettre suivante (1) :

Ligny, 17 juin, vers trois heures.

« Monsieur le maréchal,

« Rendez-vous à Gembloux avec le corps de cavalerie du général Pajol, la cavalerie du 4e corps et le corps de cavalerie du général Excelmans, la division Teste, dont vous aurez un soin particulier, étant détachée de son corps d'armée, et les 3e et 4e corps d'infanterie. Vous vous ferez éclairer, sur la direction de Namur et de Maëstricht et vous poursuivrez l'ennemi. »

« Éclairez sa marche et instruisez-nous de ses manœuvres, de manière que je puisse pénétrer ce qu'il veut faire. Je porte mon quartier général aux quatre chemins, où ce matin étaient encore les Anglais. Notre communication

inédites, parce que nous les croyons importantes. Nous l'avons dit : Napoléon, dans la campagne de 1815, se montra dans un tat constant de somnolence et d'affaissement. Contre ceux qui le nient, il importe de citer le plus de faits et de témoignages possible, d'autant plus que, sans cela, la manière dont cet homme autrefois si actif, si prompt, si résolu, dirigea alors son armée, serait incompréhensible.

(1) Cette lettre, écrite de la propre main du général Bertrand, a été imprimé à Paris en 1840 par les soins de l'imprimeur Bauduin. Elle porte pour titre : *Ordre de l'empereur Napoléon au maréchal Grouchy, reçu sur la route de Namur, où Napoléon avait enjoint de se rendre au moment où il quitta le champ de bataille de Ligny pour se porter aux Quatre-Bras. D'après la lettre autographe du grand maréchal du palais Bertrand.* Brochure in-8°. Elle figure dans les *Mémoires justificatifs* de Grouchy, qui en a conservé l'original lequel se trouve aujourd'hui dans

sera donc directe par la route pavée de Namur. Si l'ennemi a évacué Namur, écrivez au général commandant la 2e division militaire à Charlemont de faire occuper cette place par quelques bataillons de garde nationale et quelques batteries de canon qu'il formera à Charlemont. Il donnera ce commandement à un maréchal de camp.

« Il est important de pénétrer ce que l'ennemi veut faire : ou il se sépare des Anglais, ou ils veulent se réunir encore pour couvrir Bruxelles et Liége en tentant le sort d'une nouvelle bataille. Dans tous les cas, tenez constamment vos deux corps d'armée réunis dans une lieue de terrain et occupez tous les soirs une bonne position militaire ayant plusieurs débouchés de retraite. Placez des détachements de cavalerie intermédiaires pour communiquer avec le quartier général. »

« Dicté par l'Empereur. En l'absence du major général,

« *Le grand maréchal*, BERTRAND. »

LI

Cette lettre montre clairement que Napoléon, en congédiant Grouchy le 17 juin, fut loin de lui indiquer Wavre

les archives de sa famille. (*Mémoires de Grouchy.*) Faisant une fois de plus offense à la mémoire de Grouchy, des auteurs ont prétendu dernièrement que la date de cette lettre était fausse, que Napoléon avait dû la faire écrire plus tôt, puisque à trois heures il était aux Quatre-Bras. Selon toute apparence il en eut la pensée avant de se rendre aux Quatre-Bras, à la suite de son déjeuner, qui paraît avoir duré de une heure et demie à deux heures et demie. Si l'on fait attention à ce fait que Napoléon put se rendre aux Quatre-Bras en une demi-heure, et qu'il fallut un peu de temps à Bertrand pour transcrire la lettre et son duplicata, il n'y a rien d'impossible à ce que la lettre porte la date de : *vers trois heures*.

et les rives de la Dyle comme point de direction pour la poursuite des Prussiens, dans la supposition même qu'ils cherchassent à se réunir aux Anglais. Il est aujourd'hui démontré jusqu'à la plus parfaite évidence que Namur, Gembloux, la Meuse, Liége, furent les seuls lieux vers lesquels l'Empereur insista d'abord pour qu'on poussât des reconnaissances. Cela étant, on ne peut trop condamner la mauvaise foi de Napoléon, qui, dans ses Mémoires et dans son compte rendu officiel de la bataille de Waterloo, affirme avoir dirigé son lieutenant sur Wavre, lui avoir ouvertement prescrit d'aller coucher dans cette ville. Mais que penser de M. Thiers qui, acceptant de tout point ces récits, s'est appliqué avec un soin tout particulier à leur donner des explications dont l'imagination étonne? Selon lui, les assertions de Grouchy touchant la soirée du 16 juin, la matinée du 17, l'ordre qui le détacha à la poursuite des Prussiens, « sont fausses, ses récits sont inexacts, ses raisonnements chimériques et puérils ». Et sur quelles autorités s'appuie M. Thiers pour taxer ainsi le langage d'un de nos plus dignes maréchaux, avant tout homme honorable ? Sur rien que ce soit, sur rien autre que les assertions de Napoléon, comme s'il ne résultait pas du moindre examen que la plupart de ces assertions ne sont qu'un tissu d'impostures. Une pareille manière de nier et de condamner est commode. Mais le nom de M. Thiers, pas plus que celui de son héros, ne suffisent pour faire autorité ; car ici il ne s'agit ni de talent, ni de célébrité, mais de questions de bonne foi. Ces questions-là relèvent avant tout de l'opinion, et la seule déité devant laquelle elles doivent s'incliner est la vérité. Oui, la vérité, qui n'a d'égal que Dieu ! Que disons-nous qui n'a d'égal que Dieu ? Elle est Dieu lui-même !.. Eh bien, au nom de la vérité, nous dirons : que les assertions de Grouchy sont fondées, qu'elles s'appuient sur tous les genres de témoignages et qu'elles ont

de plus pour elles les faits, les vraisemblances, la logique. Aussi, de même que nous l'avons fait pour le général Rogniat, nous protestons ici, sans plus attendre, contre le langage de M. Thiers. L'homme qui, le 15 juin, pendant que Napoléon dormait à Charleroi, se trouva à cheval pour suivre de tout près le reploiement des Prussiens sur Gilly, pour observer leur attitude en cet endroit et en venir prévenir Napoléon; qui coopéra puissamment au succès; qui, à six heures, refoula l'ennemi au delà du bois de Fleurus; qui eut la pensée de pousser sa marche victorieuse ce jour-là même où il fallait qu'elle fût poussée, c'est-à-dire à Sombref; qui eût effectué son projet sans la décision contraire de Napoléon ; le maréchal qui, le lendemain, debout et vigilant à l'aube du jour, épia les premiers mouvements de concentration de Blücher et en fit prévenir immédiatement le chef de l'armée française; qui coopéra puissamment au triomphe de Ligny, et qui l'eût rendu plus décisif si de l'infanterie eût été mise à sa disposition ; qui eut la pensée, par une poursuite immédiate, de donner à ce triomphe tout le fruit nécessaire; qui prévint alors Napoléon que les Prussiens se retiraient en ordre, recevant des renforts ; qui fut obligé d'interrompre sa poursuite pour se rendre à un ordre qui l'appelait auprès de l'Empereur, où on refusa ensuite de le recevoir, parce que celui-ci, de nouveau livré au sommeil, avait ordonné qu'on le laissât tranquillement dormir; l'homme qui, ne pouvant alors obtenir d'avis sur des mesures qui lui paraissaient urgentes, réitéra sa demande et ses instances dans la matinée du 17 sans avoir la satisfaction d'être écouté; qui fit, lors de la malheureuse décision qui le détacha sur la trace perdue des Prussiens, des objections prudentes et judicieuses dont l'expérience ne devait que trop montrer la sagesse; le maréchal vigilant, ponctuel, infatigable et prévoyant qui a su apporter tant de preuves, de témoignages authentiques à l'appui de sa

conduite et de ses assertions, méritait, certes, de la part de l'historien de l'Empire, plus de justice et d'égards. C'est pourquoi nous protestons ici de nouveau. Nous ne le pouvons trop faire devant l'obstination incompréhensible que l'on met à poursuivre, malgré tant d'éclaircissements positifs, de déclarations lumineuses, la mémoire d'un malheureux maréchal rendu bien à tort le bouc émissaire de désastres que sa prudence a cherché au contraire à éviter. Nous pouvons d'autant moins nous abstenir que Napoléon, à Sainte-Hélène, lorsqu'il n'a point eu à parler de Waterloo, à placé, dans un moment de justice, le maréchal incriminé, avec Gérard, Lamarque et Clausel, au nombre des hommes de guerre qui offraient le plus d'espoir à la France. C'est pourquoi il l'avait, au retour de l'île d'Elbe, élevé à la dignité de maréchal de France, préférablement à tout autre. L'histoire n'oubliera pas, devant les imputations mensongères dont Napoléon a cru devoir charger la mémoire de son lieutenant, les paroles qu'il fit insérer au *Moniteur* lorsqu'il l'éleva au plus haut grade de l'armée. « L'attachement, dit-il, que vous avez montré pour moi et pour la patrie, joint aux belles manœuvres, aux talents et au courage que vous avez déployés dans d'autres circonstances, et notamment à Friedland, à Wagram et dans les plaines de la Champagne, m'ont porté à vous nommer maréchal. »

Il nous semble que M. Thiers aurait dû parler avec plus de ménagement d'un homme sur lequel Napoléon lui-même a pu porter un tel témoignage, et il le semblera sans doute aussi à chacun de nos lecteurs.

LII

Comme nous l'avons dit plus haut, Ney demeura sans nouvelles de l'Empereur depuis le 16 au soir jusqu'au

lendemain vers les neuf heures, où une reconnaissance dont le maréchal avait pris l'initiative, puis bientôt une dépêche du maréchal Soult, lui apprirent qu'une partie de l'armée victorieuse à Ligny se disposait à marcher sur sa droite, et qu'il devait, en vue de cette intervention, prendre position aux Quatre-Bras, si toutefois il ne s'y trouvait qu'une arrière-garde. Dans le cas contraire, il devait en informer l'Empereur, afin que celui-ci se mît à même de le seconder (1). Ney, qui s'était levé la nuit pour courir à ses

(1) Voici d'ailleurs cette lettre importante à connaître et à laquelle nous avons déjà plusieurs fois renvoyé nos lecteurs. La voici dans sa plus indispensable étendue. Nous en soulignons les passages les plus importants.

Fleurus, le 17 juin 1815 (vers huit heures du matin).

« Monsieur le maréchal,

« Le général Flahaut, qui arrive à l'instant, fait connaître que « vous êtes dans l'incertitude sur les résultats de la journée « d'hier. *Je crois cependant vous avoir prévenu* de la victoire « que l'Empereur a remportée. » (Comment, quand, par qui avait-il prévenu? Il n'y en a pas la moindre trace nulle part, pas même dans la mémoire du major général, qui *croit seulement avoir prévenu!* Après avoir dit que *Pajol est à la poursuite des Prussiens sur les routes de Namur et Liége*; après avoir parlé du choc de Ligny, la lettre ajoute :) « *L'Empereur se rend au mou-« lin de Bry*, où passe la grande route qui conduit de Namur aux « Quatre-Bras : il n'est donc pas possible que l'armée anglaise « puisse agir devant vous. Si cela était, l'Empereur marcherait « directement sur elle par la route des Quatre-Bras, tandis que « vous l'attaqueriez de front avec vos divisions, qui à présent « doivent être réunies, et cette armée serait dans un instant dé-« truite. Ainsi, instruisez Sa Majesté de la position exacte des di-« visions et de tout ce qui se passe devant vous. » (Après avoir fait un reproche à Ney d'avoir agi la veille sans que toutes ses forces fussent réunies, et déploré la non-intervention de d'Erlon

avant-postes par suite d'une fausse alerte; qui depuis l'aube du jour avait fait prendre les armes à ses troupes, dans l'attente sinon d'une agression beaucoup plus prompte de Napoléon sur l'armée anglaise, du moins pour être à même d'effectuer les nouveaux ordres qu'il en recevrait, avait été surpris de n'avoir à l'aube du jour aucune dépêche du quartier général de l'armée. Dans son impatience il s'était porté aux avant-postes et s'était mis en devoir de faire reconnaître l'armée anglaise. Il s'était assuré que Wellington était encore aux Quatre-Bras. Il en avait informé l'empereur aussitôt, et c'est alors que celui-ci lui avait fait écrire par son major général qu'il se disposait à partir pour Marbais à la suite d'un corps d'infanterie et de sa garde qui l'y avaient devancé et que, étant en mesure de le faire seconder, il l'engageait à attaquer (L). Mais cet ordre demanda environ une heure pour être transmis à Frasne. Une heure était nécessaire au maréchal pour faire ses dispositions et at-

sur Saint-Amand, comme il en avait reçu l'ordre, ce qui prouve une fois de plus la coupable réticence de ce fait dans les *Mémoires* de Sainte-Hélène, le major général ajoute :) « L'intention « de Sa Majesté est que vous preniez position aux Quatre-Bras, « ainsi que l'ordre vous en a été donné (la veille); mais si, par « impossible, cela ne peut avoir lieu, rendez-en compte sur-le-« champ avec détail, et l'Empereur s'y portera, ainsi que je vous « l'ai dit. Si, au contraire, il n'y a *qu'une arrière-garde*, atta-« quez-la et prenez position. *La journée d'aujourd'hui est né-« cessaire pour terminer cette opération et pour compléter les « munitions, rallier les militaires isolés et faire rentrer les dé-« tachements.....* » (Donc l'intention du quartier général était de ne pas agir ce jour-là. Comment pouvait-on alors parler d'une bataille à livrer aux Anglais, le cas échéant? Comment pouvait-on courir au secours de Ney en laissant les troupes démonter leurs armes, se disperser pour fourrager, etc.?). . . . .

Duc de Dalmatie. »

teindre les Quatre-Bras. Aussi les Anglais n'y furent-ils pas attaqués aussitôt qu'il convenait. Ils purent se retirer en toute sécurité par Genappe. Plus de soins et de vigilance de la part de Napoléon aurait empêché ce résultat (1). On a su que Wellington à la nouvelle de la défaite des Prussiens, défaite qu'il n'avait connue que le 17 vers sept ou huit heures du matin, par suite de la négligence de Blücher à l'en instruire (2), voyant l'immobilité des Français avait cru ne point devoir se replier immédiate-

(1) Dans son rapport officiel sur la bataille, Napoléon soutient s'être mis en marche avec son armée dès le matin. En alléguant un fait aussi contraire à la vérité, il reconnaît donc implicitement que c'était ainsi qu'il devait agir. Marcher dès l'aube du jour contre l'armée anglaise, telle était l'opinion de la plupart des généraux français. — C'était surtout, au dire de Fleury de Chaboulon, celle du brave et digne général Drouot. Si Napoléon eût agi ainsi, il pouvait, selon l'avis de cet illustre militaire, conduire ce jour-là même ses troupes à Bruxelles. Le colonel de Baudus se prononce aussi dans le même sens et ajoute que si l'on avait attaqué le matin on n'eût point été retardé comme on le fut dans l'après-midi par la pluie diluvienne qui tomba sans interruption.

(2) Les historiens prussiens ont prétendu que Blücher, pendant la nuit, dépêcha à Wellington un courrier pour l'avertir de sa retraite, de ses intentions, de la direction qu'il prenait, mais que cet officier fut tué en route. S'il fut tué, par qui le fut-il? Ce ne fut certes pas par les Français, car il est avéré que ceux-ci ne poursuivirent point les Prussiens, et qu'aucun d'eux ne dut se trouver sur le trajet du quartier général prussien au quartier général anglais, c'est-à-dire de Mellery à Quatre-Bras. Grand nombre de bataillons de Blücher, on l'a vu, avaient campé autour de Bry pendant la nuit, et leurs derrières avaient été parfaitement libres de toute opération ennemie. Ce qui prouve que le fait allégué par les historiens prussiens est de pure invention, c'est qu'ils ne nomment nullement le premier courrier qui aurait été envoyé, tandis qu'ils en agissent autrement à l'égard du second que reçut Wellington vers les huit heures du matin, au moment où son aide de camp Gordon, de retour d'une reconnais-

ment. Il avait attendu pour le faire que ses troupes eussent pris leur repas. Il était demeuré dans ses bivacs jusqu'à dix heures, fournissant ainsi à Napoléon, si celui-ci eût été plus vigilant, l'occasion de l'accabler (1), ce qui était infaillible, attendu qu'il manquait au généralissime anglais toute son aile droite, 37,000 hommes, laquelle, comme nous l'avons dit, avait été laissée à Nivelles, à Braine-le-Comte et à Enghien. Mais les Français demeurant immobiles sur toute la ligne après la reconnaissance de Ney, Wellington put se retirer tout à son aise. Il le fit sur le Mont-Saint-Jean en laissant sur les lieux, afin de nous masquer sa retraite, la cavalerie de lord Uxbridge et quelques batteries d'artillerie.

LIII

Cependant Napoléon, ayant rejoint près des Quatre-Bras les troupes qu'il avait envoyées en avant, c'est-à-dire Domon, Subervic, sa garde, le corps de Lobau et les cuirassiers de Milhaud, fit aussitôt attaquer la position. Lobau s'avança flanqué à droite par les cuirassiers et à gauche par la cavalerie légère de Domon. Après une légère

sance, vint lui apprendre la retraite des Prussiens sur Wavre. Nous nous sommes montré impartial dans notre ouvrage à l'égard de tous; nous avons rendu hommage à la belle conduite de Blücher et des Prussiens : la justice nous oblige de dire qu'ici ils firent preuve d'une grande négligence, car, dans la supposition où un premier courrier ait été tué en route, le devoir d'un chef d'état-major est d'envoyer toujours les nouvelles importantes par plusieurs courriers à la fois.

(1) Voyez la note de la page 173, qu'un oubli typographique a rattachée au paragraphe XXXIII, tandis qu'elle appartient à la fin de celui qui précède.

escarmouche, lord Uxbridge se retira par échelons. Alors Napoléon occupa les Quatre-Bras. En même temps que lui y parut le comte d'Erlon que Ney n'avait cru devoir lancer en avant qu'à l'approche des troupes que Napoléon amenait par la route de Namur, c'est-à-dire depuis environ une heure. Il est vrai que vers les dix heures, il avait reçu du chef de l'armée française l'ordre d'attaquer en cas qu'il n'y eût plus aux Quatre-Bras qu'une arrière-garde et que les forces de Wellington se fussent repliées. Mais Ney, qui ne soupçonnait pas la faute qu'avait commise Wellington en éparpillant une partie de ses troupes à Nivelles, à Braine-le-Comte et à Enghien, et qui croyait l'armée anglaise tout entière réunie devant lui, n'avait point eu connaissance de son reploiement, faute de reconnaissances suffisantes, et ces reconnaissances n'avaient pas été ordonnées par lui parce qu'il avait cru utile d'entretenir les Anglais dans une fausse sécurité qui permît à l'armée française tout entière de les envelopper. Aussi, bien qu'on en ait dit, quand Napoléon, arrivant aux Quatre-Bras, s'y rencontra avec son lieutenant, il ne lui fit aucun reproche et le reçut avec la même cordialité que précédemment. Quels reproches d'ailleurs lui aurait-il faits ? Ney venait d'agir avec prudence et la veille il avait glorieusement répondu à l'attente de Napoléon. N'avait-il pas empêché Wellington de se joindre à Blücher? Et si Napoléon, qui aurait pu accabler celui-ci, surtout dans sa retraite, ne l'avait pas fait, ce n'était pas la faute du maréchal. S'il n'avait dès le matin tombé sur les Anglais, c'était la faute de Napoléon, qui aurait alors dû marcher nécessairement vers lui pour concourir avec toutes ses forces à cette importante attaque. Celui-ci ne pouvait donc rien avoir à reprocher à son lieutenant si ce n'est d'avoir si malencontreusement rappelé la veille le comte d'Erlon. Mais lui-même n'avait-il pas, de son côté, commis la faute d'oublier ce général après l'avoir distrait

du commandement de Ney ? Aussi les prétendus reproches de Napoléon à Ney ont-ils été révoqués en doute par des témoins oculaires (1). Selon eux, il se borna à échanger quelques paroles amicales avec le brave des braves, dont il avait tant d'intérêt à se concilier le dévouement en ces graves circonstances. Après s'être ainsi amicalement entretenu avec Ney, il lança ses troupes mêlées aux siennes sur les pas de la cavalerie anglaise. D'abord vinrent d'Erlon, Lobau, les cuirassiers de Milhaud et la garde ; les corps de Kellermann et de Reille suivirent. La cavalerie prit les côtés à travers champs, ayant en éclaireurs les généraux Subervic et Domon avec leurs divisions.

LIV

La pluie, qui depuis l'ouverture de la campagne était tombée à certains intervalles, avait redoublé en ce moment et depuis quelques heures s'abattait sans interruption par torrents, sur la terre. Le ciel était partout sombre et chargé de nuages épais ; l'air était lourd, étouffant, rempli d'électricité et tout faisait présager que l'eau allait continuer à inonder le sol avec la même intensité le reste de la journée et la nuit suivante. Napoléon en voyant cette pluie pour ainsi dire diluvienne chaque année à l'é-

(1) D'après les *Mémoires* de Sainte-Hélène, Napoléon aurait témoigné à Ney son mécontentement de tant d'incertitudes, de tant de lenteurs et de ce qu'il venait de lui faire perdre trois heures bien précieuses. On a vu combien ces reproches, s'ils eurent lieu, étaient peu fondés. Mais ils n'eurent pas lieu. Napoléon, répétons-le, ne pouvait reprocher aux autres des pertes de temps dont il était tout le premier la suprême cause. Mais il n'y eut aucun reproche. Le colonel Heymès, témoin oculaire, l'affirme ouvertement.

poque du solstice d'été, dut regretter de n'avoir pas différé ou avancé de quelques jours son entrée en Belgique. La pluie, en effet, en détrempant les chemins allait entraver l'exécution de ses plans dans une campagne où la rapidité des marches, la promptitude des mouvements était le principal et presque le seul moyen de succès. Les nuées étaient tellement intenses et tombaient avec tant de force que, sur la chaussée, le soldat avait de l'eau jusqu'à mi-jambe. Dans la campagne, il enfonçait jusqu'aux genoux. La cavalerie qui dans la plaine s'avançait à travers les récoltes, côtoyant chaque côté de la route, s'arrachait avec des peines inouïes des terres détrempées. Mais ce n'était pas le moment d'attendre la cessation de la pluie, trop de temps avait déjà été perdu.

Napoléon, malgré la pluie, monta à cheval, prit les devants, impatient d'inquiéter les Anglais dans leur retraite et de joindre le corps principal de leur armée. Il se porta sur leurs traces avec quelques batteries d'artillerie légère de la garde. Il fit serrer de tout près la cavalerie anglaise. Il la fit foudroyer et charger aux abords de Genappe, où un passage trop étroit l'empêchait de fuir avec la même facilité. Mais, au sortir de la ville, lord Uxbridge s'arrêta sur les mamelons qui sont sur la rive gauche de la Dyle et fit exécuter plusieurs charges sur nos troupes à mesure qu'elles débouchaient à l'issue de la longue et étroite rue qui traverse Genappe. Toutefois, il paya cher cette audace. Napoléon fit avancer les lanciers de Subervic et les cuirassiers Milhaud, qui, en dignes émules de ceux de Kellermann, firent sentir aux Anglais la force de leurs coups. Leur 7e de hussards, si réputé pour sa bravoure, en fut écharpé, laissa sur le carreau deux de ses principaux officiers (1). Sans l'intervention de lord Uxbridge

(1) L'un de ces officiers était le capitaine Elphinstone. Grièvement blessé, évanoui par la perte de son sang, il fut l'objet de

lui-même à la tête des gardes du corps britanniques, on ne sait pas ce qui serait advenu des autres escadrons engagés. Mais, par une charge à fond de ces cavaliers d'élite, il parvint à rétablir le combat et à assurer sa retraite. Ce combat de cavalerie fut signalé par la bravoure inouïe d'un des plus vaillants hommes de l'armée française, officier supérieur que sa belle conduite dans une foule de circonstances antérieures avait déjà fait placer au premier rang de nos braves. Nous voulons parler de l'intrépide général Sourd, alors colonel du 2e lanciers, et qu'on pourrait à juste titre, plus que tout autre, appeler le Bayard de la grande armée.

Sourd, après avoir traversé la cavalerie anglaise avec trois de ses escadrons, après l'avoir sabrée sur ses derrières par la route de Bruxelles, était revenu sur ses pas la prendre en queue afin de dégager le premier régiment de lanciers que les Anglais avaient enveloppé. Cerné lui-même et dans l'impossibilité de battre en retraite il est sommé de se rendre par un officier supérieur anglais. Pour toute réponse il lui passe son sabre au travers du corps ainsi qu'à tous ceux qui osent l'approcher. Mais bientôt après trois violents coups de sabre lui abattent le bras droit. Ne pouvant plus combattre il se fait placer sur une borne élevée au bord de la route et de là ne cesse d'animer les siens, les électrisant par sa force d'âme, ses gestes et ses cris. L'ennemi ayant fui, il fait amputer son bras à la hâte par Larrey, remonte ensuite

l'attention particulière de Napoléon, qui lui envoya un gobelet d'argent plein de vin de ses propres provisions. Napoléon, qui en ce moment s'appliquait à satisfaire l'opinion publique en Angleterre, ne devait pas perdre le bénéfice de cette attention particulière. Lorsqu'un mois plus tard, il fut prisonnier à bord du *Vellérophon*, il reçut la visite de lord Keith qui lui témoigna sa reconnaissance pour les soins qu'il avait montrés à l'égard du capitaine Elphinstone, son neveu.

à cheval, se lance à la poursuite des Anglais et fournit de nouvelles charges (1). L'Empereur, apprenant ces traits d'héroïsme de la part d'un homme qui en avait déjà tant déployés, déplora sa blessure en s'écriant : *Quelle perte qu'un tel brave!* et le nomma général sur le champ de bataille, ce que Sourd refusa, préférant ne point se séparer de ses lanciers et n'enviant d'autre grade que celui de colonel. Plus tard, Horace Vernet devait traduire sur la toile cet admirable épisode. Dans un des tableaux de ce grand peintre, on voit Sourd atteint de six coups de sabre, tenant tête à une foule de cavaliers ennemis et combattant sur le cadavre d'un colonel et de plusieurs soldats anglais (1).

LV

Napoléon fit poursuivre lord Uxbridge l'épée dans les reins jusqu'à une lieue et demie de Genappe, au delà d'un hameau appelé la *Maison du roi*, situé dans un vallon boisé assez profond que la route traverse. Deux kilomètres plus loin, l'ennemi, qui jusque-là n'avait riposté qu'avec quelques pièces de canon, en démasqua tout à coup quinze. Il était six heures du soir. La brume due à une atmosphère pluvieuse ne permettant pas de distinguer la force des troupes qui étaient massées derrière ces pièces de canon, Napoléon fit avancer les cuirassiers Milhaud et joignit à cette démonstration le feu de quatre batteries d'artillerie légère. L'ennemi démasqua alors près de soixante bouches à feu. Cela fit comprendre que l'armée anglaise était enfin arrêtée. On était peu loin de

(1) M. de Lamartine a placé mal à propos ce fait parmi les grandes charges qui eurent lieu le lendemain sur le champ de bataille de Waterloo.

la forêt de Soignes. Napoléon présuma que Wellington voulait garder la position, au moins jusqu'à ce que la nuit lui permît d'effectuer sa retraite avec plus de sécurité. Alors il regretta le temps perdu à Ligny et se plaignit de la fortune qui ne lui avait pas accordé deux heures de plus pour précipiter l'armée anglaise sur les défilés de la forêt. « Combien ne donnerais-je pas, s'écria-t-il, pour avoir en ce moment le pouvoir de Josué ! » Ne pouvant plus entreprendre d'attaque sérieuse, il arrêta son armée et lui fit prendre ses bivacs en partie autour du village de Plancenoit, en partie dans les plaines qui séparent Genappe du hameau la *Maison du Roi*. Pour lui, il revint sur ses pas, redescendit dans ce hameau et s'en fut loger dans une maison de campagne désignée sous le nom de *Ferme du Caillou*. Pendant presque toute la nuit les régiments de sa malheureuse armée marchèrent, pêle-mêle, dispersés par bataillons et par compagnies, cherchant avec des peines inouïes à travers des fossés, des ravins, des fondrières, des haies, des récoltes toutes ruisselantes d'eau, à travers des sillons changés en torrents, quelque lieu convenable pour camper, sinon à l'abri des averses, au moins ailleurs que dans la boue. Beaucoup de régiments ne purent trouver le terrain qu'ils désiraient et furent obligés de bivaquer dans des terres humides et détrempées, changées en bourbiers, parsemées de flaques d'eau. Ils s'y couchèrent sans vivres, sans le moindre feu qui pût sécher leurs habits surchargés d'eau et d'épaisses couches de boue, et réchauffer leurs pieds nus, car beaucoup, dans ces marches et contre-marches pénibles au sein d'un sol mouvant, avaient perdu leurs chaussures. Nuit affreuse ! triste prélude des maux, de la mort et de la catastrophe qui attendaient tant de vaillants hommes dans la journée du lendemain !

Une fatalité sombre semblait ainsi peser sur les destins de l'armée française. De tristes pressentiments l'agitaient.

Mais les éléments, en quelque sorte conjurés contre elle, n'étaient pas les seuls qui lui donnassent de sinistres avertissements. Les hommes y concouraient aussi pour leur part. Dans la matinée, Napoléon, parcourant le champ de bataille de Ligny, s'était trouvé face à face avec un officier d'origine française enrôlé au service de la Prusse et lui avait adressé la parole. Cet homme, atteint d'un coup mortel, au moment d'expirer, dans la suprême crise de l'agonie, dont les dernières paroles étaient regardées comme prophétiques par les anciens, lui avait prédit une catastrophe. En traversant le bois du Callois, qui avoisine le lieu où Napoléon devait passer la nuit, un officier de la garde avait trouvé sur un papier attaché à un poteau ces mots : *Ici sera le tombeau des Français.* Napoléon lui-même trouva le soir parmi les dépêches qu'il reçut une lettre mystérieuse, qu'on put croire venue d'une main traîtresse ou d'une main ennemie. Elle était conçue en ces termes :

« Napoléon Bonaparte, tu touches à ta perte ; tu vas devenir par les soins que nous avons pris, pareil aux idôles des psaumes : tu auras des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne point entendre, des pieds qui resteront immobiles..... Un invisible réseau t'enveloppe. Il n'en sortira rien pour ton salut, et tu ne pourras t'en retirer qu'après ta ruine consommée. — Adieu, Bonaparte.

« *Signé :* duc d'ENGHIEN, FERDINAND VII, PIE VII. »

L'historien de qui nous tenons ces faits (1) en présente le récit comme émanant d'une confidence intime faite par Bonaparte à Regnault de Saint-Jean-d'Angély lors de son retour à Paris. Il ajoute que l'Empereur froissa cette lettre de colère, sans trop se préoccuper de son

(1) Voyez *Napoléon, sa famille, ses amis, ses généraux, ses ministres, etc.*, par M. le..... et ministre de sa majesté impériale et royale. Paris, Krabbe, 1840.

contenu. Nous allons voir combien il eut tort d'en agir ainsi. La sanglante épopée qui va se dérouler devant nous montrera jusqu'à quel point furent grands en effet son aveuglement, sa surdité, son immobilité, dans la fatale journée du 18 juin 1815.

LVII

Revenons maintenant sur la journée du 17 juin, veille d'une grande bataille, et, comme nous l'avons fait précédemment, voyons comment Napoléon a pu en écrire l'histoire, et comment M. Thiers, après lui, a eu le sans façon de confirmer ses récits en les amplifiant.

« A la pointe du jour, le général Pajol... avec la divi-
« sion Teste... se mit à la poursuite de l'armée prus-
« sienne, dans la direction de Wavre, par les routes de
« Tilly et Gembloux. »

On a vu que le général Pajol avec la division Teste, envoyé en reconnaissance sur la trace des Prussiens, non par Napoléon, mais par Grouchy, se dirigea uniquement sur Namur, et qu'il ne fut pas d'abord question de Gembloux, encore moins de Tilly et de Wavre. De cela, il y a pour preuve officielle les termes de la première dépêche envoyée à Ney ce jour même. (LII.)

« Le maréchal Ney avait reçu l'ordre de se porter sur
« les Quatre-Bras à la pointe du jour et d'attaquer vive-
« ment l'arrière-garde anglaise. »

La même lettre adressée à Ney, et qui fut écrite, selon les termes de la lettre même, au moment où Napoléon allait se rendre de son quartier général de Fleurus à Bry, c'est-à-dire à huit heures, dément cet ordre *d'attaquer vivement l'armée anglaise à la pointe du jour*. Elle prescrit seulement de prendre position aux Quatre-Bras en cas que l'armée anglaise n'y soit plus ou qu'une arrière-garde seule-

ment y ait été laissée. « En cas que toute l'armée ennemie y soit encore, dit la dépêche, il faut en avertir l'Empereur, qui alors marchera pour l'attaquer de concert avec son lieutenant. » Ce qui n'empêchait pas en même temps Napoléon de donner des ordres pour une revue, de laisser les soldats de Ligny se disperser pour fourrager, et démonter leurs armes pour les nettoyer ! Belle manière de se disposer à attaquer l'armée anglaise !.... (XLVII, LII, LIII.)

Ney, selon le dire napoléonien, ayant reçu l'ordre d'attaquer à la pointe du jour, « le comte de Lobau, avec « deux divisions d'infanterie de son corps, sa cavalerie « légère et les cuirassiers de Milhaud, se porta par la « chaussée de Namur sur les Quatre-Bras, pour favoriser « l'attaque du maréchal en prenant l'armée anglaise par « son flanc. »

Ces troupes furent seulement d'abord envoyées à Marbaix, et nullement à la pointe du jour, mais après la revue de Napoléon. Ce n'est qu'à partir de midi qu'elles marchèrent sur les Quatre-Bras en même temps que la garde, mais lentement et s'arrêtant très-souvent, comme l'a fait connaître Hippolyte de Mauduit. (LII, LIII.)

Arrivé aux Quatre-Bras....., « cependant les troupes de « gauche ne débouchaient pas encore. Impatienté, on en« voya l'ordre directement aux chefs de corps. Le comte « d'Erlon parut enfin. Il prit la tête de la colonne et se mit « en devoir de pousser vivement l'arrière-garde anglaise ; « le général Reille le suivit. Lorsque Ney parut, l'Empe« reur lui témoigna son mécontentement de tant d'incer« titude, de tant de lenteur, et de ce qu'il venait de lui « faire perdre trois heures bien précieuses. Ce maréchal « s'excusa sur ce qu'il croyait que Wellington était encore « aux Quatre-Bras avec toute son armée. »

On a vu plus haut comment les choses se sont passées, et on se demande si Napoléon a été, là comme précédemment, bien fondé à se plaindre de son lieutenant. S'il était

quelqu'un à qui des reproches de lenteur pouvaient s'adresser, c'était à lui-même, et non à Ney. En effet, Ney avait demandé avec instances au quartier général de Fleurus des nouvelles de la bataille de la veille. On lui avait répondu bien tard par une lettre où se trouve ce passage incroyable : « *Je* CROIS *cependant vous avoir prévenu de la victoire que l'Empereur a remportée.* (LII.) On ne se rappelait plus ce que l'on avait fait à l'égard de Ney depuis la veille à trois heures...! On l'avait totalement oublié. Après lui avoir dit enfin dans la matinée d'attaquer l'armée anglaise, qu'il serait soutenu dans son attaque, on n'envoyait vers lui des forces qu'après l'heure de midi et elles n'arrivaient qu'à deux heures, si bien que s'il eût attaqué il aurait eu le temps de se faire écharper par Wellington. Heureusement celui-ci s'était retiré, masquant sa retraite par sa cavalerie, et si habilement, que son reploiement ne put être connu. Napoléon, pas plus que Ney, ne s'en fût aperçu. Aussi répétons que Ney ne pouvait, dans l'incertitude où il fut à ce sujet, s'exposer seul contre toute l'armée anglaise. Il ne pouvait guère faire autre chose que ce qu'il fit, et, en admettant qu'il eût agi autrement, qu'il eût été se risquer avant l'achèvement du mouvement concentrique que Napoléon faisait opérer par la route de Namur, qu'il eût enfin abordé seul l'arrière-garde anglaise, cela n'aurait pas changé le destin de la journée. L'armée française serait arrivée un peu moins tard, il est vrai, en face du Mont-Saint-Jean, mais le temps n'aurait pas été suffisant pour livrer avant la nuit, au milieu du plus épouvantable des orages, une grande et décisive bataille. Mais disons que Napoléon ne put reprocher à son lieutenant une perte de temps dont il fut le premier coupable. Il ne le fit pas alors; mais dans ses *Mémoires* il devait le faire. Il devait amèrement mettre à sa charge trois heures perdues, lui qui, ce jour-là même, en perdit trois fois autant. (XLVII, XLVIII.)

« Le maréchal Grouchy... partit ...pour appuyer Pajol « et suivre Blücher l'épée dans les reins, afin de l'empêcher « de se rallier. Il avait l'ordre positif de se tenir toujours « entre la chaussée de Charleroi à Bruxelles et Blücher, « afin d'être constamment en communication et en mesure « de se réunir sur l'armée. Il était probable que le maré- « chal Blücher se retirerait sur Wavre, cet ordre pres- « crivait qu'il y fût en même temps que lui; si l'ennemi « continuait à marcher sur Bruxelles et qu'il passât la « nuit couvert par la forêt de Soignes, qu'il le fît suivre « jusqu'à la lisière de la forêt; s'il se retirait sur la « Meuse, pour couvrir ses communications avec l'Alle- « magne, qu'il le fît observer par l'avant-garde du géné- « ral Pajol et occupât Wavre..., afin de se trouver en « communication avec le quartier général qui marchait « sur la chaussée de Charleroi à Bruxelles... »

Les pièces officielles qu'on a lues précédemment, les témoignages de plusieurs généraux témoins auriculaires, la nature des mouvements mêmes de Napoléon, aussi bien que le fait de la route par laquelle il ne cessa de correspondre avec son lieutenant (LIX, LXX), démontrent d'un bout à l'autre la fausseté des assertions qui précèdent. A entendre ces assertions, Grouchy aurait été dirigé sur Wavre en même temps que Ney recevait l'ordre de se porter sur les Quatre-Bras, c'est-à-dire à la pointe du jour! Mais ce n'est qu'à une heure de l'après-midi qu'il reçut une telle mission, et, disons-le encore, au lieu d'être dirigé sur Wavre, il le fut sur Namur d'abord, sur Gembloux ensuite. (L, LI.)

« *Il ne devait pas perdre de vue les Prussiens, il devait les poursuivre l'épée dans les reins, les empêcher de se rallier*; et depuis quatorze heures ils faisaient leur retraite en bon ordre au nombre de 90,000 hommes. Et néanmoins Grouchy « *devait les joindre, les attaquer et compléter leur défaite*, et cela avec 33,000 hommes et quatre-

vingt-seize bouches à feu, tandis que chacun des corps de Blücher, y compris les troupes fraîches du corps de Bulow, avait à lui seul un effectif presque équivalent à celui de Grouchy! Peut-on, en falsifiant l'histoire, se jouer à ce point du bon sens et de la réalité des faits!...

Mais, c'est bien plus, à ce récit incroyable, Napoléon ajoute celui-ci, touchant l'état de son aile droite à neuf heures du soir :

« Le maréchal Grouchy avait poursuivi Blücher par les « routes de Mont-Saint-Guibert et de Gembloux; mais « des rapports lui ayant fait croire que la majeure partie « de l'armée prussienne s'était retirée sur Gembloux, il « se porta avec ses principales forces sur ce point; il y « arriva le 16 à quatre heures du soir.....; il fit prendre « position à ses troupes. Il n'avait fait cependant que « deux lieues. Sur le soir, il reçut des renseignements « positifs que les principales forces de l'ennemi s'étaient « dirigées sur Wavre; mais il était plus de six heures, « les soldats faisaient leur soupe, il jugea qu'il serait « temps le lendemain de suivre l'ennemi, qui se trouvait « ainsi avoir gagné trois heures sur lui. Cette funeste « résolution est la principale cause de la perte de la ba- « taille de Waterloo. »

Tout est controuvé dans ce passage, où se reconnaît le grand art du prisonnier de Sainte-Hélène de confondre, d'enchevêtrer les faits, d'en déplacer l'heure, les circonstances de temps et de lieu au gré de sa narration et de leur donner la couleur du vrai. Répétons que le maréchal Grouchy fit poursuivre d'abord les Prussiens dans la direction que lui avait indiquée en premier lieu Napoléon, c'est-à-dire sur la route de Namur; qu'ensuite il se détourna sur Gembloux, même avant que Napoléon, modifiant ses ordres, ne le lui eût prescrit. Il y était de sa personne vers sept heures du soir, au milieu de la cavalerie Excelmans, qui l'avait devancé depuis longtemps,

ayant sur sa route échangé avec les chefs de ses deux corps de cavalerie des correspondances (1) qui ont été conservées et qui prouvent qu'il fut vigilant, exact et ne négligea rien de ce qui pouvait le renseigner, de ce qui pouvait le mettre à même de répondre aux intentions de la lettre écrite par le général Bertrand, c'est-à-dire *de poursuivre l'ennemi, d'éclairer sa marche et d'instruire l'Empereur de ses mouvements*. Cette lettre recommandait encore « que Grouchy eût *dans tous les cas constamment ses deux corps d'infanterie réunis dans une lieue de terrain ayant plusieurs débouchés de retraite; plaçant des détachements de cavalerie intermédiaires pour communiquer avec le quartier général*, ce qui eut lieu vers le soir même, car à partir de dix heures les deux corps d'infanterie de Grouchy étaient à Gembloux et aux environs, sur une distance d'environ une lieue, se faisant éclairer au delà par la cavalerie qui leur était attachée, et cela sur les directions de Maëstricht et de Wavre, qu'on supposait, d'après les renseignements, avoir été prises par l'ennemi. (XCIX.) Contrairement à ce que dit Napoléon, ils avaient fait passé trois lieues en place de deux.

On a dit : Mais pourquoi les troupes d'infanterie de Grouchy, qui n'avaient à franchir depuis Saint-Amand et Ligny jusqu'à Gembloux qu'une distance de trois lieues, y arrivèrent-elles si tard? Pourquoi? Grouchy en avait fait pressentir les raisons à l'Empereur en lui disant que les troupes étant occupées à fourrager, à chercher des vivres, à faire la soupe et à nettoyer leurs armes, il faudrait bien du temps pour se mettre en route. Pourquoi encore? C'est que, excessivement fatiguées de leur lutte gigan-

(1) Voyez ces diverses correspondances, qui ont reçu tous les témoignages nécessaires et des attestations en forme, dans l'ouvrage intitulé : *Le maréchal Grouchy, du* 16 *au* 19 *juin* 1815, etc. Paris, Dentu, 1864.

tesque de la veille, surprises à leur départ par une pluie extraordinaire qui abîma les chemins de traverse qu'elles eurent à parcourir, elles ne purent, avec toute la meilleure volonté du monde, faire leur trajet en moins de sept heures de temps. Le plus éloigné, Vandamme, était arrivé le premier, à neuf heures, au delà de Gembloux ; le moins éloigné, Gérard, était parti trop tard et était arrivé le deuxième, à dix heures, en deçà de Gembloux. Mais ces retards ne sont pas imputables à Grouchy, et s'il n'eut pas connaissance dès lors de la direction prise par les Prussiens, ce ne fut pas sa faute, mais celle du chef qui avait négligé de les faire poursuivre et de se faire éclairer dans la direction que leurs forces principales avaient prise et devaient naturellement prendre (la Dyle), et qui avait perdu quatorze heures avant d'envoyer sur leurs traces. (XLVII, XLVIII, L.)

Disons donc, en réponse aux *Mémoires* de Sainte-Hélène, 1° que Grouchy fit la seule chose qu'il pût faire en s'arrêtant à Gembloux pour y passer la nuit ; 2° qu'il n'y *apprit pas le passage du corps de Bulow*, puisque ce chef s'était arrêté plus loin (à la Basse-Baudeset pour rétrograder au nord), et que le maréchal n'eut connaissance que du passage des seules troupes de Thielmann que faillirent rencontrer les dragons d'Excelmans ; 3° que, par conséquent, il ne reçut pas des « *renseignements positifs annonçant que les principales forces de l'ennemi étaient dirigées sur Wavre*, comme le prouve du reste la lettre qu'on verra plus loin et qu'il écrivit à Napoléon à dix heures du soir (LX) ; 4° *qu'il ne prit pas position à six heures*, et qu'en ce moment *les soldats ne faisaient pas la soupe*, puisqu'ils arrivèrent plus tard, plus vite même que l'infanterie qui se porta avec Napoléon, par une bonne route des Quatre-Bras vers Plancenoit (1), plus

(1) En effet, l'infanterie que Napoléon conduisit des Quatre-

vite même, toute proportion gardée, que ne le fit le général Thielmann dans son reploiement de Gembloux à Wavre, ce qui fit qu'on ne peut dire *que l'ennemi alors avait gagné trois heures* sur Grouchy, attendu que ce fut Grouchy qui gagna sur Thielmann la distance de Ligny à Gembloux. Voilà comment les faits réfutent les assertions de Napoléon et rendent justice à la mémoire de son lieutenant.

Dire que les faits réfutent Napoléon, c'est dire à plus forte raison qu'ils réfutent M. Thiers, car non-seulement ici, comme partout ailleurs, cet historien s'appuie sur les dires napoléoniens, mais encore entre à leur sujet dans des explications, des détails erronés de tous points. Là encore, selon son habitude, M. Thiers, au lieu de reproduire les textes des ordres donnés, en fait des *analyses fausses;* il prend de nouveau pour base de ses assertions des distances *inexactement évaluées*, *des heures anticipées* ou *retardées* au gré de son argumentation; si bien que s'il le fallait réfuter entièrement, rien ne serait plus long, plus fastidieux. Cependant, essayons de le faire pour quelques passages qui sont un curieux spécimen de la facilité que M. Thiers a d'imaginer et de se contredire.

Page 173, ligne 12 : « *Il* (Grouchy) *n'avait pas même envoyé* de reconnaissance *par* sa droite sur Gembloux. » Mais écoutez bien, pourtant, même page, ligne 20 : « *sa cavalerie battant l'estrade avait aperçu les Prussiens en grand nombre du côté de Gembloux.* » Ainsi, à huit lignes de distance, M. Thiers dit le pour et le contre, nie le fait d'une reconnaissance faite et l'affirme ensuite.

Bras sur les pas de l'infanterie anglaise fut très-lente dans ses mouvements. Ce n'est que bien tard qu'elle put prendre ses bivacs. D'Erlon et Lobau, qui en formaient la tête, n'arrivèrent qu'à huit heures du soir à la hauteur de Plancenoit, ayant ainsi mis six heures pour faire deux lieues. La garde arriva ensuite. Reille s'arrêta à Genappe.

Plus haut, page 146, après avoir fait sortir Napoléon de son quartier général de Fleurus à sept heures pour monter en voiture, il le fait, à la page 150, causer dans le même quartier général jusqu'à huit heures!

Page 151. « Napoléon, dit M. Thiers, ne croyait guère à un reploiement des Prussiens sur la Meuse par la ligne de Namur à Maëstricht, et c'est pourquoi, assure-t-il, il n'envoya pas de ce côté-là Grouchy à leur poursuite. » Voilà d'abord la première allégation de l'historien de l'Empire; mais attendez, page 155 vous allez apprendre autre chose : « *Entre Marbais et les Quatre-Bras, la cavalerie légère, lancée à travers champs sur notre droite, avait vu les blés couchés par le passage de troupes nombreuses, et c'était une preuve qu'un corps prussien avait pris la route de Tilly conduisant à Wavre et suivant le cours de la Dyle.* C'ÉTAIT UNE INDICATION QUI DÉTRUISAIT TOUT A FAIT LA SUPPOSITION D'UNE RETRAITE DES PRUSSIENS VERS LE RHIN. *Napoléon, n'ayant pas en ce moment le maréchal Soult auprès de lui, se servit du grand maréchal Bertrand pour donner au maréchal Grouchy une direction plus positive que celle qu'il lui avait assignée de vive voix deux heures auparavant. Il lui prescrivit de se diriger sur Gembloux.* » Ainsi donc, selon M. Thiers, Napoléon ne croit pas à la résolution des Prussiens de se replier sur la Meuse..... Mais cela n'empêche pas que la circonstance des blés couchés ne détruise en lui la supposition de ce mouvement. Cette supposition avait donc existé, puisqu'on donne des ordres en sens contraire. Pour que la supposition d'un mouvement soit *détruite*, il faut bien qu'elle ait existé, car on ne peut, en bonne logique, anéantir ce qui n'existe pas. Telles sont les curieuses contradictions dans lesquelles tombe M. Thiers dans l'arrangement fantaisiste de ses récits historiques, et ces contradictions sont nombreuses.

Le fait des blés couchés dans la direction de la Dyle

n'en paraît pas moins vrai cependant. Mais comment se fait-il que M. Thiers n'en tire pas le moindre rayon de lumière pour ses jugements subséquents? Ainsi donc, Napoléon connut le reploiement d'un corps prussien par Tilly, route directe de Wavre (et nous verrons plus loin qu'il en eut d'autres preuves). Alors, pourquoi ne poussa-t-il pas de ce côté une partie de la poursuite? pourquoi ne s'y fit-il pas même éclairer, comme cela lui incombait? Mais non, il n'en dit pas même un mot à son lieutenant dans la lettre qu'il lui fit écrire par son grand maréchal du palais. Ce qui ne devait pas l'empêcher d'accabler à ce sujet de récriminations ce lieutenant, lui reprochant d'avoir méconnu, négligé des reconnaissances et une poursuite nécessitées par un fait que le maréchal incriminé ne connut ni ne pouvait connaître dans la direction excentrique où il fut envoyé, et que celui qui en eut connaissance lui laissa tout d'abord ignorer.

CHAPITRE V.

MATINÉE DU 18 JUIN. ATTAQUES D'HOGOUMONT ET DE LA HAIE-SAINTE.

Les défenseurs britanniques
Apparaissent sur les monts,
Comme dans nos jeux scéniques
Errent les rouges démons.
On distingue à leur costume
Ces soldats nés dans la brume,
Les Ecossais, demi-nus ;
Au centre sont les Bataves,
Qui regrettent d'être braves
Et de nous avoir connus. . . .
. . . .
. . . .

Bientôt, hélas! pour mourir et s'éteindre ,
D'autres concerts, d'autres sons , d'autres voix,
Sur ce gazon que tant de sang doit teindre
Retentiront pour la dernière fois.
Pompeux tableau de la puissance humaine
L'Europe entière est là dans cette plaine,
Entendez-vous ces belliqueux accords?
Le voyez-vous, bondissant dans l'espace ,
L'aide de camp qui dicte un ordre et passe?
Une seule âme agite ce grand corps,
Tout est brillant, plein de vie et d'audace!
O voyageurs qui suivez ce chemin,
Comme il est beau! Venez le voir demain.
. . . .

BARTHÉLEMY et MÉRY.

LVIII. Description du champ de bataille de Waterloo et des lieux avoisinants — LIX. Napoléon, craignant que Wellington ne lui échappe à la faveur de la nuit, se rend à une heure du matin dans la plaine de Waterloo afin

d'observer l'armée anglaise. Joie qu'il témoigne de l'immobilité de celle-ci et raisons qui montrent combien cette joie était peu fondée. — LX. Ordres prétendus envoyés par Napoléon à Grouchy et dépêches de celui-ci. Mauvaise foi évidente de Napoléon dans ses Mémoires et nouvelle réplique à M. Thiers. — LXI. Napoléon, seulement préoccupé de Wellington, et croyant les Prussiens en retraite vers la Meuse, va de nouveau visiter la plaine de Waterloo, afin d'y reconnaître l'ennemi à la clarté du jour. — LXII. L'armée française se met en mouvement et se déploie majestueusement sur trois lignes à la vue des Anglais. Enthousiasme des soldats. — LXIII. Positions occupées par les Anglais. — LXIV. Plan d'attaque de Napoléon après beaucoup de temps perdu. — LXV. Première dépêche envoyée à Grouchy. — LXVI. Attaque meurtrière du château d'Hogoumont non couronnée de succès par suite de l'imprévoyance de Napoléon et des généraux qui la dirigent. — LXVII. Première attaque du corps de Drouet-d'Erlon paralysée par suite de la disposition vicieuse de ses colonnes que trois régiments de dragons anglais mettent en désordre. — LXVIII. Destruction de plusieurs batteries françaises et massacre des dragons Anglais par nos cuirassiers et nos lanciers. Beaux faits d'armes de part et d'autre. — LXIX. Premier combat autour de la Haie-Sainte. Incendie du château d'Hogoumont par les Français. Nouvel assaut repoussé. Critique de cette attaque. Beaux faits d'armes. — LXX. Deuxième attaque du comte d'Erlon; prise de la Haie-Sainte; désordre et panique dans l'armée anglaise.

LVIII.

Le terrain sur lequel bivaquèrent les deux armées dans la nuit du 17 au 18 juin, et qui fut le théâtre de la sanglante bataille de Waterloo, est une plaine onduleuse située au point de séparation des bassins de la Dyle et de la Senne. Nous allons, avant d'aller plus loin, le décrire, ainsi que toute la partie du territoire avoisinant qui servit aux divers mouvements du corps de Grouchy et de l'armée prussienne dans cette même journée du 18 juin.

La Senne et la Dyle sont deux rivières du Brabant qui font leur jonction au-dessous de Malines, la première venant du Hainaut par Hal et Bruxelles, la seconde de Genappe par Wavre et Louvain. De Genappe à Wavre, celle-ci court sur un espace d'environ cinq lieues, fortement encaissée dans des couches alternatives de schiste et de calcaire, et traverse les bocages et les habitations

e Cour-Saint-Étienne, de Moustiers, d'Ottigines, de imelette et de Limal. A deux lieues au-dessous de Wa-re, elle reçoit à gauche la *Lasne*, petite rivière qui, ortant du ravin au bord duquel le hameau la *Maison-du-Roi* est situé, arrose Plancenoit, Couture Saint-Germain, Lasne, La Chapelle-Saint-Lambert, Genval et Rixensart. En face de la Lasne et dans une direction pposée, à partir du village de Lillois, sur la route de Bruxelles à Nivelles, coule aussi une autre petite rivière, e *Hain*, qui va arroser Braine-la-Leud et court se jeter dans a Senne à Tubise, près de Hal. Le centre de la plaine, que limitent ces deux cours d'eau entre Braine-la-Leud et Couture-Saint-Germain, est, à proprement parler, le champ de bataille où se rencontrèrent les armées aux ordres de Napoléon et du duc de Wellington. Cette plaine se compose d'une suite d'ondulations que coupent les routes de Charleroi et de Nivelles à Bruxelles, routes qui, après s'être réunies au hameau du Mont-Saint-Jean, ne forment plus qu'une seule chaussée. Cette chaussée, à un kilomètre de là, traverse le centre du long et important village de Waterloo, pénètre ensuite dans la forêt de Soignes pour aller aboutir, à quatre lieues plus loin, à la capitale de la Belgique. Au sud de la plaine, entre le hameau dit la Maison-du-Roi et Lillois, sont les bois du Callois et de la Neuve-Cour, hauteurs culminantes dont la première avait, peu de temps auparavant, servi d'observatoire pour les travaux du cadastre. A partir de ces bois, et notamment le long de la route de Charleroi, le terrain va en s'affaissant insensiblement vers l'un et l'autre cours d'eau, fournissant de légers ravins, faibles replis de terrain creusés par l'eau des pluies. La route court ainsi en quelque sorte sur la crête qui forme le point de départ des pentes, laisse à droite le mamelon de Rossomme, ainsi désigné d'une ferme aujourd'hui ruinée qui s'y trouve, passe en face d'une chaumière appelée la

maison d'Ékoster (1), du nom de son propriétaire, lequel servit de cicérone à Napoléon pendant la bataille et de guide après sa défaite. A 450 mètres plus loin que la maison d'Ékoster, la route sépare deux maisons ombragées de quelques arbres, dont l'une à droite est la Belle-Alliance. A partir de la Belle-Alliance, elle s'incline à travers une assez forte tranchée vers un ravin qui, prenant naissance à 500 mètres à gauche de la route, va de l'ouest à l'est fournir, à environ 2 kilomètres de celle-ci, entre les fermes de Papelotte et de la Haie, le hameau de Smohain et le château de Frischermont, un petit ruisseau affluent de la Lasne. Une ferme importante, la Haie-Sainte, précédée d'une cour environnée de hautes murailles et contigüe à un verger, borde la gauche de la route au fond du ravin. La chaussée, à partir de la ferme, remonte par une pente abrupte pour aller se réunir, 1,300 mètres plus loin, à celle de Nivelles dans le hameau du Mont-Saint-Jean, au centre d'un large plateau circonscrit entre la forêt de Soignes, les ravins de la Haie-Sainte et de Merbes-Braine. Sur le haut de la colline qui longe le derrière de la Haie-Sainte se trouve le grand chemin de Wavre à Braine-la-Leud et à Nivelles par Ohain et Rixensart. Ce chemin, entre la route de Charleroi et celle de Nivelles, était, en 1815, encaissé entre deux escarpes profondes de 8 à 10 pieds, bordées de haies d'aubépines, ce qui en faisait un véritable chemin couvert, position avantageuse qui permettait à un grand nombre d'Anglais de s'y tenir cachés à l'abri des balles et des boulets, et de vomir par des embrasures la mort au fond du ravin qu'elle dominait (2). Avant d'arri-

(1) Prononcez d'Ékostre : de là le nom de maison d'Écosse donné improprement à cette chaumière qui joua un grand rôle dans la bataille.

(2) Les escarpes de ce chemin, surtout celle du rebord méridional, ont disparu par suite des immenses déblais qui servirent

ver à ce chemin, le voyageur qui se rend de Nivelles au Mont-Saint-Jean laisse sur sa droite, à 300 mètres dans les terres et à la rencontre de deux légers ravins courant sur Braine, la ferme, le château, le parc et le bois d'Hogoumont, importante position qui commande la route de Nivelles et se trouve sur l'arc de cercle qu'on décrirait entre les deux routes en portant une pointe de compas au Mont-Saint-Jean comme centre, et l'autre à la Belle-Alliance. Wellington, décidé à attendre dans ces positions l'armée française, et cela pour des raisons que nous ferons connaître plus loin, avait pris pour ligne de bataille le chemin qui relie les deux routes l'une à l'autre et y avait rassemblé ses principales forces depuis Braine-la-Leud jusqu'au hameau de Smohain, portant dans ce hameau, dans les fermes de la Haie et de Papelotte, dans celle de la Haie-Sainte et au château d'Hogoumont de fortes avant-gardes, et plaçant sa réserve de cavalerie en seconde et en troisième ligne à la hauteur de la ferme du Mont-Saint-Jean et du hameau de ce nom. En cas de revers, Wellington avait plusieurs issues pour se retirer et

à l'érection de la pyramide de Waterloo, énorme tumulus surmonté du lion Belge que fit élever le roi Guillaume en mémoire de la victoire remportée par les alliés, et à la place même où le prince d'Orange, son fils, avait été blessé. L'enlèvement des terres nécessaires pour la construction de cette pyramide fut tellement considérable, que la terrasse du Mont-Saint-Jean en a été déprimée de plus de 10 pieds, et qu'il est impossible de se faire une idée aujourd'hui de la rapidité de celui des versants qui regardait la Haie-Sainte. Cependant on peut encore voir quel a pu être le niveau primitif par la hauteur des tertres où sont assis les monuments funèbres qui ont été élevés à la mémoire de plusieurs Anglais victimes de la bataille. On dit que Wellington, parcourant quelques années après 1815 les lieux où il avait combattu, se montra fort mécontent des changements qu'on y avait opérés : il ne reconnut plus son champ de bataille.

pouvait le faire avec beaucoup plus de succès que ne l'a prétendu Napoléon. En effet, la forêt de Soignes, principalement composée de hautes futaies et de clairs taillis, permettait à son infanterie de la traverser sans trop de peine, en se servant de ses gros arbres comme d'autant de moyens de défense contre la nombreuse cavalerie française, tandis que sa cavalerie, ses bagages et son artillerie trouvaient pour leur propre reploiement non-seulement une belle chaussée qui, à l'entrée du bois, jetait un large embranchement sur sa droite, mais encore un chemin (la route de Lœven) qui côtoie les abords de la forêt dans la même direction, plus la route déjà presque entièrement pavée d'Alsenberg, faisant communiquer Braine-la-Leud avec Bruxelles. A ces routes il faut ajouter trois autres larges issues créées à travers la forêt pour le service de son exploitation Ainsi, une immense terrasse défendue par un fossé avec glacis en talus; sur l'étendue de cette terrasse, des plis de terrain qui en dérobaient la surface à la colline opposée; derrière, une forêt qui offrait, en cas de retraite, tout à la fois un point d'appui et des issues suffisantes : telle était la position occupée par Wellington. Ajoutez à cela que sur son front il disposait de la ferme, du château et du parc d'Hogoumont, véritable forteresse aux murs crénelés; de la Haie-Sainte, également crénelée, et de deux autres fermes et d'un hameau, que tous il avait fait garnir de troupes. Au choix de cette position on reconnaissait le général prévoyant et circonspect qui jusque-là, conformément au génie de sa nation, avait toujours mis dans ses campagnes la nature de moitié dans ses moyens de défense, et n'avait cessé d'opposer des obstacles de fer, de pierre et de terre à l'élan, à la fougue impatiente des Français, attendant pour prendre l'offensive que cette fougue soit venue, comme à Crécy, à Poitiers, à Azincourt, se heurter, se briser contre ces obstacles et ait

ait place à un premier état de lassitude et de découragement. Le général anglais, pour se maintenir avec avantage dans une telle position, avait en outre une armée admirablement appropriée à la circonstance, armée peu manœuvrière, peu habituée aux évolutions de l'offensive, il est vrai, mais très-propre pour attendre solidement le choc de l'ennemi dans une bataille rangée; armée douée du genre de courage qu'il convenait le plus de déployer dans la position défensive du Mont-Saint-Jean : le courage passif. L'infanterie de cette armée surtout devait combattre avec succès dans une telle position. Outre qu'elle était très-aguerrie, elle avait conservé la tactique des anciennes troupes de ligne. Elle ne se rangeait point en colonnes, mais se déployait en ligne de bataille, de manière à permettre de faire feu jusqu'au dernier de ses quatre rangs et d'inonder l'ennemi d'une mousqueterie intense et constamment soutenue. Les Français, qui ne se formaient jamais que sur trois rangs et le plus souvent attaquaient en colonne dont la tête seule faisait feu, ne sentirent que trop l'effet de cette mousqueterie dans la journée du 18 juin.

La position du Mont Saint-Jean était déjà célèbre dans l'histoire de nos guerres. En 1794, après la bataille de Fleurus, elle avait été le théâtre d'un combat et d'une victoire qui avaient conduits les Français dans Bruxelles (1). Wellington n'avait pas manqué d'en apprécier les avantages lorsque, le jour précédent, et même antérieurement, il l'avait traversée et examinée. Elle devait devenir un des lieux les plus célèbres du monde, le

(1) Ce combat avait été livré au prince d'Orange par le général de division Morlot, accompagné de la cavalerie Dubois, victorieuse à Fleurus, et avait été décidé par l'arrivée sur le champ de bataille de la division Lefebvre. Le prince de Hesse Philipstadt y avait été tué. C'était le troisième prince de la même maison depuis 1792. (Voyez notre *Épopée de l'an II.*)

champ de bataille le plus visité des touristes, champ de bataille non-seulement remarquable par les événements qui s'y accomplirent, mais par son peu d'étendue relativement aux combattants qui s'y rencontrèrent. Il compte tout au plus une lieue carrée, et l'on frémit quand on songe à l'acharnement avec lequel y luttèrent pendant onze heures consécutives trois armées dont l'effectif total se montait à plus de 220,000 hommes et 700 pièces de canon.

LIX.

Si Napoléon eût pris de prime abord, comme il le pouvait, une connaissance parfaite des positions de Wellington et des barricades par lesquelles le général anglais avait fermé sur sa ligne de bataille les routes de Charleroi et de Nivelles, il aurait pu avoir la certitude que son ennemi était décidé à l'attendre là et à y combattre à outrance. Mais il ne croyait pas à une bataille. Il supposait que les Prussiens, contenus par Grouchy, fuyaient vers la Meuse, et il ne pensait pas que Wellington, seul, osât hasarder les chances de la lutte. Il supposait que l'intention de celui-ci était de profiter de la nuit pour traverser la forêt de Soignes ; que le lendemain Bruxelles serait abandonné et que les Anglais ne s'arrêteraient devant lui qu'autant qu'ils auraient opéré leur jonction avec les Prussiens vers Maëstricht, et qu'alors seulement aurait lieu la grande bataille qui devait décider du sort des Pays-Bas. Plein de ces pensées, après s'être reposé quelques heures, il se leva au milieu de la nuit, sortit à pied de son bivac, accompagné seulement de son grand maréchal du palais Bertrand, et parcourut les lignes des grand'gardes de son armée. Comme il le dit dans ses *Mémoires*, « la forêt de Soignes lui apparut comme un

ncendie. L'horizon entre cette forêt, Braine-la-Leud, les ermes de la Belle-Alliance et de la Haie-Sainte, était esplendissant du feu des bivacs ; le plus profond silence égnait. L'armée anglo-hollandaise était ensevelie dans in profond sommeil, suite des fatigues qu'elle avait éprouvées les jours précédents. Arrivé près du bois du château d'Hogoumont, l'Empereur entendit le bruit d'une colonne en marche : il était deux heures et demie. Or, à cette heure, l'arrière-garde devait commencer à quitter ses positions si l'ennemi était en retraite ; mais cette llusion fut courte, le bruit cessa. La pluie tombait par torrents. Divers officiers envoyés en reconnaissance et des affidés de retour à trois heures et demie confirmèrent que l'armée anglo-hollandaise ne faisait aucun mouvement. A quatre heures, des coureurs lui amenèrent un paysan qui avait servi de guide à une brigade de cavalerie anglaise allant prendre position sur l'extrême gauche du village d'Ohain (1). Deux déserteurs belges qui venaient de quitter leur régiment lui rapportèrent que leur armée se préparait à la bataille et qu'aucun mouvement rétrograde n'avait eu lieu. »

Napoléon fut pénétré d'une grande joie, ajoutent les *Mémoires* de Sainte-Hélène, en apprenant que Wellington l'attendait... Pour lui, tenir la bataille, c'était tenir la victoire. Oubliant les journées d'Essling, de Wagram et de Leipsick, où on le vit combattre n'ayant derrière lui qu'un pont fragile ; oubliant que même encore, derrière lui, à Genappe, il n'avait qu'une issue par un étroit passage sur une rivière gonflée d'eaux pluviales, et sur laquelle il n'avait fait jeter aucun nouveau pont en cas de retraite ; ne tenant aucun compte de la nature de la forêt de Soignes et des grandes issues qui la longeaient,

(1) Cette brigade était celle de Vivian dont il sera parlé plus loin.

la contournaient ou la traversaient dans la direction de Bruxelles (1), il revint à son quartier général en taxant d'impéritie la conduite du général anglais qui osait ainsi seul l'affronter, lui Napoléon, ayant à dos une vaste forêt. Mais dans la supposition que la forêt de Soignes eût été un obstacle à une facile retraite, la résolution de combattre au Mont-Saint-Jean, de la part d'un homme aussi calme, aussi prévoyant et aussi circonspect que Wellington, cachait un mystère qui aurait dû, au contraire, faire réfléchir Napoléon et changer sa satisfaction en inquiétude.

En effet, si Wellington s'arrêtait sur le plateau du Mont-Saint-Jean, c'était non-seulement pour défendre Bruxelles à tout prix, et par là retarder le grand succès moral et stratégique que l'occupation de cette ville devait donner à son adversaire, mais c'était surtout parce que le général anglais était certain d'être secouru dans cette forte position. C'est que, circonstance que Napoléon ignorait et que cependant il aurait dû supposer, prévoir et même connaître s'il s'était donné la peine de se faire convenablement éclairer, c'est que, disons nous, les 31,000 Prussiens du corps de Bulow étaient en partie campés à quelques pas de la Belle-Alliance, entre la Lasne et la Dyle (2), n'attendant pour tomber sur notre droite que leur réunion et leur concentration définitive et le signal que leur devait donner le général anglais; c'est que Blücher lui-même avait rallié et concentré ses colonnes à Wavre, à quatre lieues du Mont-Saint-Jean, et avait fait dire à Wellington, avec qui il était en communication parfaite, qu'il était à même

(1) Ces issues étaient indiquées sur la carte que possédait Napoléon.

(2) Nous tenons d'un vieillard de la Chapelle-Saint-Lambert qu'un détachement d'avant-garde du corps de Bulow avait bivaqué près de ce village dans la nuit du 17 au 18 juin.

d'intervenir s'il plaisait au généralissime anglais d'accepter la bataille (1). Wellington savait en outre par Blücher que Napoléon avait détaché une partie de son armée à la poursuite des Prussiens, mais que les troupes du corps détaché erraient bien loin à l'aventure, incertaines de la direction que le feld-maréchal avait prise, et que dans la la soirée du 17 elles étaient encore à Gembloux, à sept lieues du champ de bataille, tandis que tout l'espace compris dans la direction de ce corps d'armée, entre la Dyle et Napoléon, était couvert de postes prussiens (2) qui le parcouraient en tout sens sans y rencontrer le moindre éclaireur français (3).

(1) Ce fut Gneisenau, le major général de l'armée prussienne, qui vint s'entendre avec Wellington pendant la nuit qui précéda la bataille. Voici la réponse que fit Blücher lorsqu'il sut que le général anglais accepterait le combat s'il pouvait compter sur 30,000 hommes : « J'arriverai, dit-il, non-seulement avec 30,000 hommes, mais avec mon armée entière, à condition que si Napoléon n'attaque pas demain les Anglais, après-demain nous l'attaquerons ensemble. » Si on compare la résolution, l'activité, la promptitude de ce vieillard de soixante-treize ans, après son échec et ses blessures de l'avant-veille, à l'inertie, à l'irrésolution, à la mollesse et aux lenteurs de Napoléon, on ne peut s'empêcher de dire que cette fois le dieu des batailles n'était plus du côté des Français.

(2) Il y en avait un entre autres composé d'un escadron de chasseurs à la ferme d'Agnisart, dépendante du village de Waix, entre cette commune, les villages de Glabaix et de Bousval (voyez la carte). Non contents d'occuper ce lieu qui domine tous les environs et est situé sur la direction du Mont Saint-Jean à Gembloux, les Prussiens en firent surveiller tous les abords par des piquets de cavalerie. (Renseignement recueilli sur les lieux.)

(3) Ce fait est avéré et de la plus grande authenticité. Voir, entre autres ouvrages dignes de créance, celui de Damitz. Aussi, contrairement à ce que prétend Napoléon, nos flanqueurs de droite n'ont pu lui apprendre que pendant toute la journée du 17

Ainsi, Napoléon avait devant lui 90,000 Anglo-Hollandais parfaitement postés, nourris et reposés ; sur sa droite, 31,000 Prussiens qui devaient se renforcer en moins de quatre heures d'une grande partie de leur armée, c'est-à-dire de 35 à 40,000 hommes, et, pour résister à ces forces écrasantes, Napoléon n'avait que 72,000 soldats affamés, fatigués de marches, de combats et d'insomnies, pleins de défiance à l'égard d'un grand nombre de leurs chefs, qu'ils soupçonnaient d'intelligence avec l'ennemi. Il est vrai de dire qu'indépendamment de ces 72,000 soldats, il y avait les 33,000 hommes de Grouchy.

et la nuit du 18 ils avaient été en communication, par la Dyle, avec ceux de Grouchy. Il n'y eût ni flanqueurs, ni reconnaissances, et, par conséquent, aucun rapport n'a dû être fait au chef de l'armée française sur ce qui se passait sur son flanc droit. S'il y avait eu une telle communication, on en aurait profité pour envoyer, par le chemin le plus court, à Grouchy les dépêches qui ne lui ont été portées que par le chemin le plus long, c'est-à-dire par les Quatre-Bras, Gembloux, etc. Il est vrai qu'on a invoqué le rapport du colonel des hussards Marbot, détaché de la division de Jacquinot pour observer le cours de la Lasne, et qui assure avoir échelonné de petits détachements par Saint-Lambert jusqu'au pont de Moustiers, et que ce fut ce détachement qui fit prisonnier le porteur d'une dépêche prussienne. S'il en a été ainsi, le service d'éclaireurs dut être de peu chose et ne pas durer longtemps, car les Prussiens assurent formellement n'avoir rencontré de ce côté, où ils se firent partout éclairer à partir de neuf heures et demie du matin, aucun cavalier français. (Voyez plus loin, LXXII.) En tout cas, le service fut trop tardif. Mais nous doutons qu'il en fut ainsi que le dit le colonel Marbot. La route la plus directe du quartier général français au pont de Moustiers était par l'abbaye d'Aywiers, Ceroux et le Try de Ceroux, et non par Saint-Lambert. D'un autre côté, Napoléon parle de chasseurs au lieu de hussards. Le porteur de la dépêche de Bulow à Wellington dut probablement se faire prendre en deçà de la Lasne, dans les environs d'Ohain ou du bois de Paris, le seul point qui fût sérieusement occupé par les éclaireurs du général Jacquinot.

Mais ceux-ci, nous venons de le montrer, se trouvaient détachés à sept lieues sur la droite, par un temps affreux, qui rendait les chemins impraticables, et au delà de deux rivières très-difficiles à franchir, dont les bords étaient couverts de troupes ennemies; les 33,000 hommes se trouvaient détachés, sans communications directes assurées avec l'armée principale, et ne pouvaient jamais, quelle que fût leur intervention à l'égard de celle-ci, être assez puissants pour rétablir l'équilibre et donner la victoire. Cela étant, on voit combien était mal fondée la confiance de Napoléon, et combien était peu justifié le mépris qu'il fit de son adversaire. Mais on conçoit que, dans le vertige du moment et dans les illusions qui étaient le résultat de la négligence qu'il avait mise à faire éclairer la droite de son armée, il ait pu exprimer le matin de la bataille un tel jugement. Mais après les événements, dans les loisirs, les éclaircissements, les rectifications, les enseignements de Sainte-Hélène, quand tout avait dû être expliqué pour lui, on ne comprend pas qu'il y ait persévéré. Comme l'a dit M. de Lamartine dans son *Histoire de la Restauration*, « il est à regretter que Napoléon n'ait pas reconnu son erreur avec plus de désintéressement de gloire, et qu'il ait obstinément consacré son intelligence à prouver que son vainqueur était indigne de se mesurer avec lui. Ce sont des petitesses de la gloire. Les protestations ne changent pas les événements et ravalent les personnages historiques. Il faut regarder sa fortune en face, aussi bien quand elle est sévère que quand elle est complaisante. Le génie doit justice au génie, même dans un adversaire ; ce dénigrement n'est pas du patriotisme, il n'a ni grandi l'un, ni dégradé l'autre. »

Mais Wellington était si sûr de la victoire, que le jour de la bataille, au matin, il écrivait à sir Charles Stuart ces mots : « Tranquillisez, je vous prie les Anglais, si vous le pouvez. Qu'ils se préparent à partir. Mais qu'ils

ne mettent ni précipitation ni frayeur, car les affaires tourneront bien pour nous. » Au duc de Berry, il adressait la lettre suivante : « Nous avons eu une bataille très-sanglante, près de la ferme des Quatre-Bras, moi, et près de Sombref, les Prussiens. J'avais très-peu de monde avec moi et point de cavalerie. Cependant j'ai repoussé l'ennemi et j'ai eu des succès. Les Prussiens ont beaucoup souffert et se sont retirés dans la nuit; j'ai été obligé d'en faire autant dans la journée d'hier. Les Prussiens ont été rejoints par leur 4e corps, de 30,000 hommes, et moi j'ai presque tout mon monde. — *J'espère et j'ai raison de croire que tout ira bien*; mais il faut tout prévoir. C'est pour cela que je prie Votre Altesse royale de faire ce qui est écrit dans cette lettre. Que le roi parte pour Anvers, non sur de faux bruits, mais sur une nouvelle certaine que l'ennemi serait entré à Bruxelles malgré moi. » (Voyez *The Dispatches*.)

LX

Après minuit, Napoléon reçut deux rapports du maréchal Grouchy, l'un vers deux heures, l'autre vers six heures, le premier, à son retour de la reconnaissance qu'il avait été faire sur le front de l'armée anglaise. Celui-ci était daté de Gembloux à dix heures du soir, le second du même lieu à deux heures (1). Par le pre-

(1) Les *Mémoires* de Sainte-Hélène disent que l'Empereur reçut la première dépêche de Grouchy à dix heures et la seconde à deux heures. Cela ne peut avoir eu lieu, attendu que les lettres de Grouchy portent la date l'une de dix heures du soir, l'autre de deux heures du matin. Elles ne purent être arrivées certainement à l'heure même de leur départ, quand il fallait passé trois heures de course pour les apporter. Il y a donc ici encore une rectification à faire dans les heures indiquées par les *Mé-*

mier, Grouchy annonçait qu'il avait fait halte à Gembloux, ignorant la direction qu'avait prise Blücher, s'il s'était porté sur Bruxelles ou sur Liége; qu'en conséquence il avait établi des avant-gardes, l'une entre Gembloux et Wavre, l'autre à une lieue de Gembloux, dans la direction de Liége. Par sa seconde dépêche, le maréchal annonçait qu'il était toujours à Gembloux et que sa cavalerie était détachée à Sauvenière (à une lieue dans la direction de Perwez, sur le chemin de Tongres et Liége)· que les Prussiens, forts de 30,000 hommes, continuaient leur mouvement de retraite ; que, d'après tous les rapports, ils se retiraient dans trois directions : sur Wavre,

moires. Comme on va le voir tout à l'heure, Napoléon négligea de répondre à ces deux missives de son lieutenant, bien que ceux qui les avaient apportées eussent l'ordre de ne point s'en retourner sans réponse. Ce fait a été affirmé par Marmont dans ses *Mémoires*, sur la foi du général Bernard, aide de camp de l'Empereur, personnage honorable, qui mourut pair de France, entouré de l'estime de tous. Nous allons du reste tout à l'heure démontrer la parfaite vraisemblance du fait dont il a porté témoignage. En parlant de la seconde dépêche de Grouchy, Napoléon en falsifie le sens. Il prétend que son lieutenant y disait positivement qu'à dix heures du soir il savait que le corps principal de l'armée prussienne s'était retiré sur Wavre, et qu'à la pointe du jour il se dirigerait sur cette ville. Plus loin, en revenant sur cette dépêche, il affirme encore la même chose, et pourtant il est constant que Grouchy, dans son second rapport, ne lui parla de son intention de poursuivre le *corps le plus important de l'armée prussienne qu'aussitôt qu'il saurait la direction que ce corps aurait prise, et que par conséquent il ne pouvait dire, à dix heures du soir, le* 17, *que ce corps avait pris la route de Wavre.* (Voyez, pour les deux dépêches envoyées par Grouchy, le registre d'ordre de l'état major-général de l'armée, au Dépôt de la guerre. Guillaume de Vaudoncourt, de Vaulabelle, Damitz, Hippolyte de Mauduit, Grouchy, ont reproduit ces deux importantes dépêches.)

Liége et Namur; mais qu'aussitôt qu'il apprendrait de quel côté s était retiré le corps le plus important, il dirigerait sa poursuite sur ce point. A cela Grouchy ajoutait que les Prussiens avaient eu 20,000 hommes hors de combat, que Blücher avait été blessé au bras, ce qui ne l'avait pas empêché de commander après s'être fait panser.

Tout ce que ces rapports apprenaient de plus certain à Napoléon, c'est que Grouchy, mis sur les traces de Blücher quatorze heures seulement après le mouvement de retraite de celui-ci, ne savait pas encore à deux heures du matin dans quelle direction le feld-maréchal prussien s'était retiré avec les 90,000 hommes qui lui restaient. Cependant ces nouvelles insuffisantes n'ôtèrent point à Napoléon sa confiance. Bien qu'il en ait dit, il ne répondit pas aux dépêches de Grouchy, malgré les instances de ceux qui les lui avaient apportées (1). Il ne fit pas davantage attention aux observations que le maréchal Soult crut devoir lui présenter à cet égard. Le major général, écho des bruits qui avaient transpiré dans

(1) Ce fait est avéré. Le registre d'ordre de l'état-major général de l'armée, la teneur des deux seules dépêches envoyées à Grouchy dans la journée du 18 juin, aussi bien qu'une foule de témoignages recommandables, en administrent la preuve. Il est vrai que, dans ses *Mémoires*, Napoléon, en vue d'obvier au silence du registre d'ordre de l'armée qui ne fait mention d'aucune dépêche, parle d'ordres verbaux envoyés à Grouchy à dix heures du soir et à trois heures du matin. Par le premier ordre, annonçant à son lieutenant que l'armée anglo-hollandaise était en position en avant de la forêt de Soignes, sa gauche appuyée au hameau de la Haie, il lui aurait enjoint de détacher avant le jour, de son camp de Wavre, une division de 7,000 hommes de toutes armes et seize pièces de canon sur Saint-Lambert, pour se joindre à la droite de la grande armée et opérer avec elle; qu'aussitôt qu'il serait assuré que le maréchal Blücher quitterait Wavre, soit pour continuer sa route sur Bruxelles, soit pour se porter dans une autre direction, il devait marcher avec la majorité de ses

l'armée et que nos officiers avaient recueillis lors de leur passage à Genappe, préoccupé en outre du reploiement sur Wavre d'un corps de cavalerie auquel Milhaud avait

troupes pour appuyer le détachement qu'il aurait dirigé sur Saint-Lambert.

Par le second ordre verbal prétendu, Napoléon, accusant à Grouchy réception de sa première dépêche, lui aurait reproché ses lenteurs et lui aurait prescrit formellement de partir, même avant l'aurore, de passer la Dyle au-dessus de Wavre, et de tourner par Chapelle-Saint-Lambert le flanc gauche des Anglais. Il espérait, assure-t-il, que Grouchy aurait reçu cette seconde dépêche à six heures du matin.

L'histoire de ces prétendus ordres verbaux est parfaitement controuvée. Dans la première édition de sa *Campagne* de 1815, le captif de Sainte-Hélène, ne réfléchissant pas au démenti que lui donnerait le registre d'ordre de l'armée, avait cru ne devoir parler que d'ordres écrits. Il n'y en eut pas plus de verbaux que d'écrits. D'abord, s'il ne fallait que trois heures, au dire de Napoléon, pour aller de la ferme du Caillou à Gembloux, huit lieues de poste environ, la première dépêche de Grouchy, écrite, à ce que prétend Napoléon, à cinq heures à Gembloux (c'est-à-dire avant que Grouchy fût arrivé à Gembloux), dut arriver avant dix heures, date de l'envoi du premier ordre verbal, et par cette dépêche Napoléon sut que son lieutenant était à Gembloux et non à Wavre. Mais à sa première assertion, que nous avons ci-dessus mentionnée en note, le général Bernard a ajouté que « l'officier du 15[e] régiment de dragons qui apporta la première dépêche de Grouchy demanda vainement à Napoléon une réponse, et qu'à minuit l'aide de camp de l'Empereur vint la réclamer sans plus de succès; et qu'il en fut de même à quatre heures de la part de l'officier de dragons, qui, bien qu'il eût déclaré que ses instructions portaient qu'il ne devait pas s'en retourner sans réponse, fut cependant obligé de partir sans la moindre missive de Napoléon à son lieutenant.

Au témoignage du général Bernard, aide de camp de l'Empereur, nous pouvons joindre celui du colonel de Baudus, aide de camp de Soult. « Le major général, dit-il, persistant dans son opinion que Napoléon avait eu le tort de donner deux corps d'ar-

donné momentanément la chasse le matin en face de Tilly (L), ouvrit sans succès l'avis de la possibilité de la retraite de Blücher sur Wavre et de la nécessité de rappeler une partie des forces de Grouchy. Napoléon, au lieu

mée entiers à Grouchy, crut de son devoir d'ouvrir l'avis d'en rappeler sur-le-champ la plus grande partie pour l'affaire du lendemain. Mais ses observations à ce sujet ne furent pas plus écoutées dans la soirée qu'elles ne l'avaient été dans la matinée. » Comme on le voit, Napoléon était bien éloigné alors de prescrire à Grouchy d'envoyer un corps de 7,000 hommes sur Saint-Lambert.

Ce qui, plus que les assertions des aides de camp Bernard et de Baudus, témoins oculaires les mieux informés, plus que tous les témoignages, plus que le silence du registre d'ordre de l'état-major général de l'armée, prouve la non-existence des deux prétendus ordres dont parle Napoléon, c'est la teneur de la dépêche qui figure dans le même registre d'ordre à la date de dix heures, le jour de la bataille de Waterloo. (Voyez plus loin, LXV.) Par cette dépêche, la première que Napoléon ait envoyée à Grouchy depuis son départ des Quatre-Bras, il n'est fait nulle mention des ordres verbaux qui auraient été envoyés à Grouchy pendant la nuit précédente. Cette dépêche répond à la seconde missive datée de Gembloux à deux heures du matin, et dont nous avons indiqué le contenu page 279. Bien loin d'insister de nouveau sur l'envoi d'un détachement à Saint-Lambert, l'Empereur, dans cette dépêche, ne dit rien qui prouve qu'une telle mesure ait été prescrite. Non-seulement il n'en renouvelle pas l'ordre, mais encore il ordonne tout simplement à son lieutenant de marcher sur Wavre, afin de *ne point laisser les Prussiens s'y rassembler et de pouvoir, par cette ville, lier ses communications avec le quartier général.* D'où l'on doit conclure avec Damitz, avec plusieurs autres historiens, que les deux ordres verbaux dont parlent les *Memoires de Sainte-Hélène* sont de pure invention, et que, comme tant d'autres dont il a déjà été question, il faut les ranger au nombre des fables que Napoléon a insérées dans l'histoire de la fatale campagne.

Relativement à ces prétendus ordres, voici comment s'exprime

de réfléchir à ce sujet et de prendre des mesures en con-
séquence, entre autres celle de faire tenir ses troupes prêtes à attaquer dans le milieu de la matinée, demeura dans une

Jomini dans une lettre que Grouchy a rendue publique (voir les *Documents inédits*) :

« Vous avez, dit-il au maréchal, contesté la vérité de l'envoi qu'on prétend vous avoir fait d'un officier à Wavre dans la nuit du 17 au 18, pour vous prescrire de faire occuper Saint-Lambert. Je crois qu'en contestant ce fait vous êtes fondé à le faire, pour les motifs que je vais vous expliquer. 1° Napoléon ne pouvait guère vous supposer à Wavre le 17 au soir, quand il vous avait laissé à une heure à Sombref en vous assignant une direction sur Namur. 2° Aucune trace n'existe d'un pareil ordre dans les registres de l'état-major général, et vous ne l'avez jamais reçu. 3° Si vous eussiez été maître de Wavre, il est constant que Blücher et son état-major en fussent déjà partis ou pour se joindre à Wellington par Saint-Lambert, ou pour continuer de se replier sur Bruxelles, dans le cas où les alliés ne voudraient pas recevoir bataille devant la forêt de Soignes. Or, dans le premier cas, Blücher aurait déjà dépassé Saint-Lambert avant que votre division pût y marcher, et, dans le second cas, votre détachement n'eût servi à rien. »

Tels sont les faits et les raisonnements divers qui démentent l'histoire des deux courriers qui auraient été envoyés à Grouchy dans la nuit du 17 au 18 juin par Napoléon. Mais cette histoire reçoit un premier et tout naturel démenti de l'absence totale de traces et de preuve matérielle quelconque des courriers envoyés. Napoléon seul en fait mention, mais Grouchy déclare n'en avoir vu aucun, et les Prussiens disent n'avoir capturé aucun cavalier qui aurait pu être dépêché vers Grouchy. D'ailleurs on n'expédie pas de tels ordres sans prendre au moins le nom de l'officier qui en est chargé, de telle sorte que si cet officier ne remplit pas sa mission par sa faute, il en soit au moins responsable, et que, s'il la remplit, il puisse en porter témoignage contre ceux qui n'auraient pas exécuté les ordres prescrits. Mais il n'est resté nulle part le moindre nom, la moindre mention relativement aux deux missives. Pour ce qui est du contenu de ces missives, Napoléon,

quiétude parfaite et chercha de nouveau dans le sommeil quelques heures de repos. (V. Damitz, de Baudus.)

LXI

Vers huit heures du matin il sortit de nouveau. Toujours exclusivement préoccupé de Wellington et, s'opiniâtrant, par une fatalité incompréhensible, à croire que les Prussiens fuyaient dispersés vers la Meuse, il ne songea nullement à Grouchy ni aux instructions nouvelles qui pouvaient lui être envoyées. Il reparut sur la plaine qu'il avait parcourue la nuit afin d'y compléter ses reconnaissances. Quelques rares rayons de soleil brillaient sur les broussailles et les moissons. Napoléon gagna au trot de son cheval la hauteur culminante de Rossomme et parcourut du regard tout l'espace qui s'offrait devant lui depuis Braine-la-Leud jusqu'au château de Frischer-

en en forgeant l'histoire, ne fait qu'en donner l'analyse. M. Thiers, lui, va plus loin. Il se croit autorisé, nous ne savons d'après quelle source, à en donner le texte ! Ainsi, parlant de la première missive, il fait dire à Grouchy :...... « Que si les Prussiens « se sont retirés sur le Rhin ou Bruxelles par Wavre, il suffi « d'envoyer vers eux un millier de chevaux et de se rabattre en- « suite vers l'armée anglaise pour concourir à sa ruine. Que si « enfin, ils se sont arrêtés en avant de la forêt de Soignes, de « Wavre ou ailleurs, il faut vous placer entre eux et nous, les « occuper, les contenir et détacher une division de 7,000 hommes « afin de prendre à revers la gauche des Anglais. »

M. Thiers assure, page 179 de son volume, que l'officier porteur de ces instructions arriva à deux heures du matin auprès de Grouchy, et il fait un reproche à ce dernier de ne s'y être pas conformé, bien que plus loin, à la page 251, il dise que le porteur de la missive *n'est pas parvenu à destination.* Comprenne et concilie qui voudra de telles assertions. Et pourtant M. Thiers passe pour un historien sérieux ! Cela est-il possible ?

mont. Il écouta ensuite les rapports de plusieurs officiers expérimentés qui venaient de reconnaître l'armée anglaise. Ils l'évaluaient, en y comprenant les 6,000 hommes environ des brigades de flanqueurs, à 90,000 hommes (cette appréciation n'était pas fondée, l'armée anglaise de Waterloo ne fut que de 70,187 hommes). Parmi les brigades détachées il s'en trouvait quelques-unes que Wellington avait envoyées à Braine-la-Leud et au delà, en vue de parer au mouvement effectué la veille au soir à Montplaisir, sur la route de Nivelles, par 2,000 hommes de cavalerie française. Ces 2,000 cavaliers, pendant la nuit, étaient revenus prendre leur bivac sur le gros de l'armée; mais le général anglais, qui craignait toujours d'être tourné par sa droite, n'en laissa pas moins dans leur position, pendant une grande partie de la journée, les troupes de Braine-la-Leud. Celles qui formaient son extrême droite à Hal, 17,000 hommes environ, ne devaient point prendre part à la bataille. Ce qui fit que Napoléon n'eut, en réalité, en face de lui, à Waterloo, qu'une armée inférieure en nombre, surtout en artillerie et en cavalerie.

LXII

L'ordre enfin avait été donné à l'armée de s'ébranler. Les Français, quelles que fussent les insomnies d'une nuit passée dans la boue, à la merci des averses; quels que fussent les travaux d'une matinée employée à nettoyer leurs armes, leurs habits et leurs buffleteries, précautions prises par ordre en vue d'une entrée triomphale à Bruxelles le jour même; quelles que fussent les fatigues déployées par les soldats à chercher, à travers les terres détrempées, chacun son guidon, son drapeau, son étendard; les Français, malgré cela, s'ébranlèrent avec leur élan et leur gaieté habituels. La plupart, cependant,

n'avaient pris d'autre nourriture qu'un peu du biscuit qu'ils avaient emporté de France. Mais le désir d'en venir aux mains et un enthousiasme sans pareil suppléaient chez eux à toute autre force, et c'est avec leur agilité accoutumée qu'ils franchirent les terres argileuses et mouvantes qui les séparaient des Anglais. Vers huit heures et demie, étant arrivés sur le débouché de la plaine, au delà du vallon de la *Maison-du-Roi*, ils firent halte. Alors beaucoup de généraux se détachèrent pour courir vers l'Empereur, qui, descendu de cheval sur la hauteur de Rossomme, était en ce moment occupé à déjeuner. Ils lui annoncèrent les bonnes dispositions des troupes. Lorsqu'ils furent tous réunis, Napoléon leur dit: « L'armée anglaise est supérieure à la nôtre de plus d'un tiers, et cependant nous n'avons pas moins de quatre-vingt-dix chances sur dix de vaincre aujourd'hui. — Sans doute, s'écria Ney, si Wellington est assez simple pour nous attendre; mais déjà son armée est en pleine retraite, et je viens annoncer à Votre Majesté que ses colonnes disparaissent une à une dans la forêt. — Vous avez mal vu, répliqua Napoléon : il n'est plus temps pour Wellington d'ordonner la retraite; le jour est trop avancé, nous sommes trop près : il s'exposerait à une perte certaine. Il a jeté les dés, désormais les dés sont à nous. »

D'autres généraux, échos des bruits qui avaient été recueillis de la bouche des habitants du pays, et lors du passage de l'armée à Genappe, et lors des bivacs de la nuit, firent observer à leur tour que l'armée prussienne pourrait fort bien se réunir par Wavre à celle de Wellington. Napoléon sourit à cette nouvelle et répondit: «L'armée prussienne est complétement battue; elle ne peut se rallier en trois jours. J'ai 75,000 hommes, les Anglais en ont 90,000: j'attaquerai l'armée anglaise et je la battrai. La ville de Bruxelles m'attend à bras ouverts; l'opposition anglaise ne demande pas mieux pour lever

la tête. Adieu subsides, adieu coalition! » (Voyez, à ce sujet, Damitz, Muffling et les mémoires de plusieurs généraux français.) La conversation roula ensuite sur les qualités particulières aux soldats anglais et sur le degré de résistance qu'opposerait leur armée à la valeur française. Sur ce point, les avis étaient partagés. « Leur cavalerie, disaient ceux qui avaient fait la guerre en Espagne, ne vaut point la nôtre; mais leur infanterie est plus redoutable qu'on ne le pense généralement. » C'était principalement l'avis du général Reille, le bon conseiller qui avait prévu et voulu faire éviter le désastre de Vittoria. Reille avait beaucoup combattu les Anglais en Espagne. « Retranchée derrière des murailles, leur infanterie, dit-il, est dangereuse par son adresse à tirer juste; en plaine, elle tient ferme, et si on la culbute, elle se rallie cent pas plus loin et revient à la charge. » (Voyez la biographie de Reille.) Ces observations étaient fondées; mais Napoléon ne les écouta pas plus que les précédentes. Il les accueillit même avec humeur, comme il l'avait fait de celles de Grouchy la veille, au moment où il l'envoyait à la poursuite des Prussiens. Nous l'avons déjà dit et démontré, cet homme était aveuglé! L'abus du pouvoir absolu l'avait amené à ne croire à la vérité que quand elle se trouvait d'accord avec ses passions, ses intérêts ou ses caprices. Pour n'avoir pas à abandonner des illusions qui lui étaient chères, il appliquait les forces de son esprit à se persuader que ses désirs étaient des réalités, de telle sorte qu'il lui était impossible de voir des choses qui étaient devenues évidentes pour le dernier de ses officiers. Singulière aberration dans les facultés d'un aussi grand esprit. Lorsqu'on les constate, on se demande si ce ne fut pas là l'aveuglement que lui avait annoncé la mystérieuse missive signée duc d'Enghein, Pie VII et Ferdinand d'Espagne, dont nous avons ci-dessus parlé, et qu'il avait trouvée la veille mêlée à sa correspondance

à la ferme du Caillou. Mais on va voir bientôt cet aveuglement persister et s'ajouter à une inertie semblable en tout à celle de la Moskowa, ainsi qu'à celle que la même lettre mystérieuse lui avait prédite.

Napoléon donc, plein d'espoir, malgré tant de raisons sérieuses d'inquiétude, congédia ses généraux en leur répétant que Wellington ayant jeté les dés, ces dés étaient désormais acquis aux Français. A peine ces paroles, qui devaient recevoir des faits un si cruel démenti, mais qui n'en remplirent pas moins le cœur de ceux qui les entendirent de cette confiance qui est la moitié de la victoire, étaient-elles prononcées, que Napoléon monta à cheval. Il se porta aux tirailleurs, vis-à-vis de la Haie-Sainte, reconnut de nouveau la ligne ennemie, et chargea le général du génie Haxo de s'en rapprocher davantage pour s'assurer s'il n'y avait point été élevé quelque redoute ou retranchement. Ce général revint promptement annoncer qu'il n'avait vu aucune trace de fortifications. L'Empereur, disent les *Mémoires de Sainte-Hélène*, réfléchit un quart d'heure, puis dicta l'ordre de bataille, que deux généraux écrivirent sur leurs genoux, assis par terre. Les aides de camp en prirent des copies et les portèrent aux divers corps qui les attendaient sous les armes.

L'armée se remit de nouveau en marche et s'ébranla de manière à se former sur trois lignes. Ces trois lignes furent fournies par onze colonnes qui s'avancèrent flanquées de leur artillerie respective et suivie chacune de leur parc et de leur ambulance. En première ligne, et à partir de la gauche de la route de Charleroi, vint se masser le corps de Reille, qui, conjointement avec sa cavalerie, division Piré, formait deux colonnes. A droite de la route, et formant également deux colonnes, s'avança le corps du comte d'Erlon et sa cavalerie aux ordres du général Jacquinot. En seconde ligne, à gauche, derrière les deux premières colonnes, accoururent se ranger

une colonne de cavalerie et une d'infanterie, composées, la première des deux divisions de Kellermann, et l'autre, des deux divisions du corps de Lobau. Derrière les colonnes de d'Erlon et de Jacquinot, à droite, se massèrent le corps des cuirassiers de Milhaud et la cavalerie légère de Domon et Subervic, formant aussi deux colonnes. Les trois colonnes de la troisième ligne, fournies par les grenadiers et dragons de la garde du général Guyot, par les trois divisions de vieille, moyenne et jeune garde à pied, que commandaient Friant, Morand et Duhesme, et par les chasseurs et lanciers de la garde de Lefebvre-Desnouettes, vinrent prendre leur position, la première colonne à cheval sur la grande route, la deuxième à gauche de cette grande route, la troisième à droite.

Ces troupes débouchèrent par les hauteurs de Plancenoit, de Rossomme et du bois du Callois, et se déployèrent le long des pentes qui de ces hauteurs s'abaissent à droite et à gauche de la route de Charleroi, vers le Hain, la Lasne et le ravin de la Haie-Sainte. Le mouvement des onze colonnes, qui se déversaient ainsi des hauteurs d'un vaste amphithéâtre au son de leurs musiques, au bruit des tambours et aux cris de vive l'empereur, offrit un spectacle grandiose, et qui causa aux Anglais la plus profonde impression. L'armée française, dans ces évolutions multiples, leur apparut plus nombreuse qu'elle ne l'était. On pouvait supposer de plus que les gorges et les hauteurs dérobaient encore des réserves à leurs regards. Les colonnes s'avançaient sous l'aspect de six triangles mouvants, dont les bras obliques s'ouvraient au fur et à mesure de leurs évolutions. En les faisant se déployer ainsi comme si elles eussent marché à la parade, en perdant un temps précieux à ces manœuvres de pure et vaine pompe, temps dérobé aux soins d'une prompte disposition offensive, l'empereur avait, dit-on,

deux buts : celui de donner à l'armée le spectacle d'elle-même, d'ajouter par ce spectacle à la confiance du soldat, tandis qu'il frapperait les troupes anglaises du prestige de sa force et des nombreuses ressources qu'un tel déploiement ferait supposer. Si le prestige ne causa aux Anglais aucune crainte, il n'en exista pas moins. Un de leurs historiens, Alysson, a raconté en ces termes le spectacle qui fut alors offert aux soldats de Wellington :

« Du côté des Français, dit-il, onze colonnes se déployaient simultanément pour aller occuper leurs positions. Pareilles à d'énormes serpents revêtus de leurs éblouissantes écailles, elles défilaient lentement le long des collines opposées au milieu d'un bruit continuel de trompettes et de roulements de tambours mêlés à des hymnes guerriers..... Ces forces redoutables étaient rangées en un magnifique ordre de bataille, et les soldats anglais contemplaient avec admiration leurs glorieux antagonistes. Deux cent cinquante pièces de canon rangées le long de la crête de la montagne en avant de la ligne, avec leurs mèches allumées, semblaient un terrible présage du conflit qui s'approchait..... »

Le spectacle, en effet, devait impressionner. Un écrivain français, contemporain de la bataille, devait, de son côté, en retracer un digne tableau, que nous croyons bien faire de reproduire.

« A peine, dit-il, l'armée avait-elle occupé les différents postes assignés, au son des tambours et des musiques militaires, que Napoléon, s'élançant avec son état-major au sommet de tous ces triangles de baïonnettes, de sabres et d'artillerie, les parcourut au pas, montant et descendant au trot de son cheval et au cris de vive l'empereur, du sommet à la base, de la base au sommet, comme pour imprimer dans le regard de ces 72,000 combattants l'empreinte de la cause vivante du général pour lequel ils allaient vaincre ou mourir. Sa vue allait être

pour les uns le prix de leur mort, pour les autres, l'excitation à la victoire! Un seul cœur battait entre ces hommes et lui. Dans un pareil moment, une même âme dans la même cause! Quand on va tout risquer pour un seul homme, on vit ou l'on meurt en lui. L'armée, c'était Napoléon!

« Elle ne fut jamais autant à lui. L'Europe le répudiait; elle l'adoptait avec idolâtrie, elle se faisait volontairement le grand martyr de sa gloire. Il dut se sentir plus qu'un homme, plus qu'un souverain, à pareille heure, car ses sujets ne saluaient en lui que la puissance, l'Europe son génie, mais son armée saluait le passé, le présent, l'avenir, la victoire, la défaite, le trône ou la mort avec son chef. Elle était résolue à tout, même au sacrifice d'elle-même pour lui rendre son empire ou pour illustrer sa dernière chute. Complices à Grenoble, prétoriens à Paris, victimes à Waterloo, un tel sentiment dans les lieutenants de Napoléon n'avait rien que de conforme aux habitudes et aux vices mêmes de l'humanité. Sa cause était leur cause, son crime leur crime, sa puissance leur puissance, sa gloire leur gloire. Mais le dévouement de ces 72,000 soldats était plus vertueux, car il était plus désintéressé. Qui saurait leur nom? qui leur payerait les gouttes de leur sang? Cette plaine ne conserverait pas même leurs ossements. Avoir inspiré un tel dévouement était la grandeur de Napoléon, l'éprouver jusqu'à la folie était la grandeur de son armée. Cette grandeur, ce dévouement, ce désintéressement de son propre sang, ce sacrifice d'elle-même, non à la patrie, mais à un homme, l'absolvait ce jour-là de sa faute. A travers son sang, qu'elle allait répandre, on ne voyait plus sa défection à la France, on ne voyait que son expiation et son martyre.

« Les soldats semblaient le comprendre. Il y avait dans leurs acclamations l'accent lugubre des funérailles, dans les physionomies la pâleur et l'empreinte d'une tragique

résolution, dans les regards la tristesse d'un adieu. Ce n'était plus, comme dans les premières batailles d'Italie, d'Égypte et d'Allemagne, la gaieté française du courage, c'était la gravité romaine des soldats de César la veille de Pharsale. Une telle armée, bien commandée, pouvait tout faire contre dix armées, aussi bien vaincre que bien mourir (1). »

Il était dix heures, que l'armée française avait exécuté tous ces mouvements.

Impatiente et pleine d'ardeur, elle mesurait de l'œil l'espace qui séparait sa ligne de bataille de celle des Anglais. Le moment était venu d'attaquer. Trop de temps, un temps précieux, avait déjà été perdu et le matin et dans les manœuvres de pure parade qu'elle venait d'accomplir. Une plus longue attente était des heures précieuses livrées à l'inconnu, et les moindres règles de la guerre, comme celles de la vulgaire prudence, veulent que, quand l'heure est propice, l'exécution d'une entreprise ne soit jamais inutilement retardée. Cependant Napoléon, hésitant, irrésolu, comme à Charleroi, comme à Ligny, comme le 17 juin, ne prenait aucune décision et laissait les minutes s'écouler sans donner le moindre ordre d'attaque.

Plus tard, reconnaissant combien avait été fatale cette inaction de tout un demi-jour, il a voulu l'excuser par la nécessité d'attendre que l'écoulement des eaux eût raffermi le terrain. Mais quelques heures de plus sous un ciel brumeux n'étaient pas suffisantes pour procurer un tel résultat, et c'est ce que sentit très-bien Blücher, qui à la même heure mit en mouvement ses colonnes, son artillerie par des chemins affreux, des plaines boueuses, à travers des vallons, des défilés fangeux, noyés dans les eaux.

Napoléon, donc, nullement pressé d'aborder Welling-

(1) Lamartine, *Hist. de la Restauration.*

ton, après avoir animé de sa présence jusqu'au dernier de ses soldats et en avoir été salué par les acclamations les plus frénétiques, revint sur la hauteur de Rossomme afin d'examiner de nouveau à loisir l'armée anglaise et de se donner le temps de bien méditer son plan d'attaque. Il descendit aussitôt qu'il eut choisi le lieu où il voulait combattre de l'œil et de la pensée. Ce lieu était le voisinage de la petite chaumière que nous avons désignée sous le nom de la maison d'Ekoster, et qu'on trouve encore debout entre la ferme de Rossomme et la Belle-Alliance. De la paille fut étendue sur le sol à côté de cette habitation. L'empereur y fit apporter une table et un banc et s'y assit avec ses cartes, ses lunettes, ses états de troupe, à côté de son chef et de ses généraux d'état-major.

LXIII

De là il pouvait dominer tout le champ de bataille autant que le lui permettaient la hauteur des récoltes, les arbres de la route et le bouquet d'habitations et de feuillage de la Belle-Alliance. Mais si ses regards, à cause de ces obstacles et de son éloignement, ne pouvaient pénétrer avec certitude dans les positions de la Haie-Sainte et du Mont-Saint-Jean qu'il avait devant lui, il pouvait examiner tout à loisir les troupes anglaises qui se montraient déployées à droite et à gauche de ces positions le long du grand chemin de Wavre à Braine-la-Leud. A gauche, il apercevait, à peu de distance, le bois, le parc et le château d'Hogoumont, où Wellington avait porté ses meilleures troupes; puis, derrière, entre Braine-la-Leud et la route de Nivelles, la division Clinton, portion de la droite anglaise, laquelle droite avait pour chef lord Hill. Sur le prolongement de cette droite se montraient à dé-

couvert le clocher et les habitations de Braine-la-Leud et de Merbe-Braine, où Wellington avait porté le reste du corps de lord Hill, c'est-à-dire la division hollandaise de Chassé et une division brunswickoise, afin de surveiller de ce côté les avenues de la route de Nivelles et de se relier à la division de lord Colville qui flanquait l'extrême droite de Wellington à Braine-Château, à Glabeck et à Tubise, et aux 12,194 combattants aux ordres du prince Frédéric des Pays-Bas, qui venaient de se replier de Braine-le-Comte sur Hal (1). Entre les troupes de lord Hill et la route de Charleroi, c'est-à-dire entre les deux chaussées, Napoléon pouvait apercevoir le centre de l'armée anglaise commandé par le prince d'Orange. La première moitié de ce centre se tenait le long de la bifurcation la plus méridionale du chemin de Braine-la-Leud à Wavre. Elle se composait des brigades Maitland, Bing et Halkest, la première appuyée à la route de Nivelles, celle de Bing entre les deux autres, et ayant derrière elle, intercalée en seconde ligne au milieu des brigades Maitland et Halkest, une brigade de l'infanterie de Nassau. A partir de la brigade Halkest, s'étendaient, le long du chemin creux, la brigade hanovrienne de Kielmansegg, la seconde brigade de l'infanterie de Nassau et la brigade Ompteda, l'une des deux brigades de la légion alle-

(1) On a reproché à Wellington d'avoir ainsi disséminé sur son extrême droite une portion notable de ses forces. Mais, comme on le verra plus loin, sitôt qu'il se vit sérieusement menacé au centre, il se hâta d'y appeler les troupes de Braine-la-Leud et de Merbe-Braine. Toutefois, il oublia les autres qui se montaient à environ 17,000 hommes. Nous l'avons dit (XXI, XXXII), on ne peut expliquer une telle faute de la part d'un homme aussi prudent que par l'empire qu'avait conservé sur son esprit l'idée qu'il serait attaqué par Nivelles, ce qu'il devait aux faux renseignements de Fouché et aux démonstrations simulées des officiers de Napoléon. (XXXI, XXXII.)

mande. Ces brigades formaient la seconde moitié du centre de l'armée anglo-hollandaise. Une brigade de cavalerie de Brunswick se trouvait en réserve derrière les brigades Bing et Kielmansegg, adossée à la route de Nivelles. Depuis cette route jusqu'à celle de Charleroi on trouvait également en réserve la cavalerie légère de Grant et d'Arenstchild, les dragons de Dœrnberg et la grosse cavalerie de Somerset, troupes que commandait plus spécialement lord Uxbridge et qui avaient derrière elles, en troisième ligne, les trois brigades de carabiniers, de hussards et de dragons hollando-belges de Tripp, de Ghigny et de Van-Merlen, aux ordres du lieutenant général Collaërt. Le château d'Hogoumont était occupé par quelques troupes des brigades Bing, de Nassau et de Brunswick ; la Haie-Sainte par deux bataillons d'Ompteda. A droite de la route de Charleroi, sur le prolongement du chemin creux et derrière les buissons qui la longent, on apercevait, un peu plus à découvert, l'aile gauche de Wellington, composée : 1° de la division Cole, ayant ses deux brigades le long de la route, la première, celle de Lambert, en première ligne; la seconde, celle de Best, derrière la première; 2° les brigades Kempt, Bilandt, Pack et Winck, la première, la troisième et la quatrième de la division Picton, la seconde appartenant à celle de Perponcher. Derrière ces troupes et à la hauteur de la ferme du Mont-Saint-Jean se trouvaient les trois régiments de dragons de la brigade Ponsonby et la brigade de cavalerie légère de Vandeleur. Au bas du plateau, et sur le prolongement du ravin de la Haie-Sainte, se montraient, au milieu des arbres, les fermes de la Haie, de Papelotte, et le hameau de Smohain, où les Hollando-Belges avaient posté en partie la seconde brigade de Perponcher, composée de quatre bataillons de Nassau aux ordres du duc de Weymar, troupes qui, comme celles des généraux Picton, Bylandt, Halkest, Kielmansegg, Van Merlen, etc., s'étaient déjà mesurées

avec les nôtres aux Quatre-Bras. A l'est de ces positions, la côte qui s'étend majestueusement en amphithéâtre entre le château de Frischermont et la Lasne, et que couronne le bois de Paris, apparaissait nue, étalant le magnifique tapis vert de ses récoltes (1). Napoléon, comme mû par un secret pressentiment, y jetait souvent les yeux. C'est par là que devaient arriver Bulow et les Prussiens. Plus loin que le bois de Paris, sur sa gauche, c'est-à-dire dans le prolongement du ruisseau de Smohain et à la distance d'environ une lieue de ce hameau, se montrait le village d'Ohain, sur le chemin duquel Wellington, dans l'intention de lier ses communications avec Blücher, avait, comme on l'a vu, envoyé pendant la nuit une brigade de cavalerie aux ordres du général Vivian. Cette brigade flanquait tous les débouchés de l'extrême gauche anglaise depuis Smohain jusqu'à Ohain. Derrière Napoléon, à droite, étaient les ombrages de l'abbaye d'Aywiers et de Maransart et, plus près, dans un étroit ravin, le petit village de Plancenoit, localités dont les terri-

(1) Cette côte se termine, en face des défilés de la Chapelle-Saint-Lambert, par des hauteurs qui forment comme une espèce de promontoire au confluent de la Lasne et du ruisseau de Smohain. Ce promontoire commande Ohain, les défilés de Saint-Lambert et les pentes de la Lasne. Il est situé à une lieue seulement de la Belle-Alliance. On y trouve, en deçà des cours d'eau, les hameaux de Jean Loo, de Bauchêne, puis, plus loin, le village de Lasne avec l'importante ferme de la Cour qui dominent le cours de la petite rivière au point de passage choisi par les Prussiens. On ne comprend pas comment Napoléon, qui prétend avoir enjoint à Grouchy de lier par là ses communications avec lui, n'ait pas lui-même, le premier, établi les siennes en faisant de bonne heure occuper cette position si facile à garder et à défendre avec peu de monde, position qui l'aurait couvert pendant quelque temps contre l'agression possible des Prussiens, et même lui aurait permis d'intercepter les communications de ceux-ci avec Wellington.

toires devaient bientôt se couvrir d'éclaireurs français et devenir aussi en partie le théâtre d'une lutte acharnée.

LXIV

Napoléon parcourut longtemps de l'œil et de la pensée ce vaste demi-cercle où se mêlaient, au ton grisâtre des habitations, à la verdure et au fond sombre des nuages, les uniformes rouges de l'armée anglaise, sinistre présage des flots de sang qui allaient dans quelques heures inonder la plaine. Enfin, à onze heures et quelques minutes, après avoir une dernière fois examiné du bout de sa lorgnette les différents points de cet horizon et jeté alternativement les yeux sur l'armée anglaise et sur le plan des lieux qu'il avait devant lui, il arrêta son projet d'attaque. Ce projet fut : 1° d'emporter le château d'Hogoumont, afin de nous étendre perpendiculairement à notre ligne d'opération et parallèlement au front de l'armée anglaise, et par là de faire mine de menacer l'aile droite de cette armée; 2° tandis que Wellington porterait toute son attention et une partie de ses forces de ce côté, soit pour s'y défendre, soit pour reconquérir Hogoumont, l'ordre devait être donné d'attaquer énergiquement son aile gauche par le point où elle se liait à son centre, c'est-à-dire par la route de Bruxelles, afin de ravir cette issue au centre et à l'aile droite et de rejeter le tout sur Hal et la forêt (1).

(1) Voici, du reste, l'ordre d'attaque donné par Napoléon tel qu'il figure dans les documents officiels relatifs à la bataille :

« Une fois que l'armée sera rangée en bataille, à peu près à une heure de l'après-midi, au moment où l'empereur en donnera l'ordre au maréchal Ney, l'attaque commencera par s'emparer du village du Mont-Saint-Jean, où est l'intersection des deux routes. A cet effet, les batteries de 12 du 2e corps et celles du 6e se

Le général Reille, qui était allé se poster avec son corps d'armée en face d'Hogoumont, de la route de Nivelles à la Belle-Alliance, fut chargé de l'exécution de la première partie de ce plan ; le corps du comte d'Erlon, qui s'étendait de la Belle-Alliance au ravin de Papelotte, dut se préparer pour l'accomplissement de la seconde. Napoléon se réservait de porter ses réserves de seconde et troisième lignes où besoin s'en ferait sentir et à l'heure où il conviendrait de frapper un coup décisif et de compléter l'exécution de ses desseins.

LXV

Toutefois, avant de faire commencer l'attaque, il avait enfin songé à envoyer à Grouchy une réponse aux deux dépêches que ce général lui avait adressées la nuit précédente. Cette réponse avait pour but de prescrire à son lieutenant les mouvements qu'il voulait lui faire exécuter pendant la bataille sur les traces des Prussiens. Il avait en conséquence fait écrire par son major général la lettre suivante, datée de la ferme du Caillou, le 18 juin, à dix heures du matin :

« Monsieur le maréchal,

« L'Empereur a reçu votre dernier rapport daté de Gembloux ; vous y annoncez que deux colonnes prus-

réuniront à celles du 1er corps. Ces vingt-quatre bouches à feu tireront sur les troupes du Mont-Saint-Jean, et le comte d'Erlon commencera l'attaque en portant en avant sa division de gauche et la soutenant, selon les circonstances, par les divisions du 1er corps.

« Le 2e corps s'avancera pour garder la hauteur du comte d'Erlon. Les compagnies de sapeurs du 1er corps seront prêtes pour se barricader sur le Mont-Saint-Jean. »

siennes ont passé à Sauvenière et à Sart-à-Walhain, tandis que d'autres rapports indiquent qu'une troisième colonne plus forte a passé à Gery et Gentines et se dirige sur Wavres.

« L'Empereur me charge de vous prévenir qu'en ce moment Sa Majesté va faire attaquer l'armée anglaise, qui a pris position à Waterloo, près de la forêt de Soignes. Ainsi Sa Majesté désire que vous dirigiez vos mouvements sur Wavres afin de vous rapprocher de nous, de vous mettre en rapport d'opérations et lier les communications, poussant devant vous les corps de l'armée prussienne qui ont pris cette direction et qui ont pu s'arrêter à Wavres, où vous devez arriver le plus tôt possible. Vous ferez suivre les colonnes ennemies qui ont pris votre droite par quelques corps légers, afin d'observer leurs mouvements et ramasser leurs traînards. Instruisez-nous immédiatement de vos dispositions et de votre marche, ainsi que des nouvelles que vous avez sur l'ennemi, et ne négligez pas de lier vos communications avec nous; l'Empereur désire avoir très-souvent de vos nouvelles (1). »

Comme on le voit par cette lettre, Napoléon ne parlait nullement du corps de 7,000 hommes qu'il prétend avoir par deux fois ordonné à Grouchy d'envoyer à travers la Dyle, bien loin de lui, à Saint-Lambert; il ne lui marquait aucun étonnement de ce qu'il ne lui avait pas encore accusé réception de ces deux ordres, envoyés, selon lui,

(1) A l'époque où Damitz écrivit son histoire, vers 1840, cet ordre n'était mentionné dans aucune des relations écrites en France sur la bataille de Waterloo. La cause, sans doute, dit Damitz, en est à ce que les Français qui écrivirent jusque-là sur cette bataille ne firent que répéter les *Mémoires* de Sainte-Hélène, qui s'étaient bien donné garde de reproduire cette dépêche, si peu en harmonie avec les prétendus ordres envoyés précédemment par Napoléon.

Maintenant que nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs

la nuit précédente, à dix heures du soir et à trois heures du matin. Loin de là, il s'adressait à Grouchy en des termes qui prouvent que c'était la première fois, depuis que Napoléon s'était séparé de son lieutenant, qu'il lui

les termes de la première des deux seules dépêches envoyées par Napoléon à Grouchy, depuis l'après-midi de la veille, 17 juin, où il se sépara de son lieutenant, il demeure avéré que le chef de l'armée française ne songea nullement à appeler à lui dans la matinée de Waterloo les troupes de Grouchy, en partie pas plus qu'en totalité. Cependant M. Thiers, toujours plein de déférence pour les dires de son héros, veut absolument, malgré l'évidence la plus parfaite, que celui-ci non-seulement ait prescrit l'envoi du détachement de Saint-Lambert mais encore ait appelé Grouchy lui-même sur le champ de bataille du Mont-Saint-Jean dès la matinée même. Comme la missive signée duc de Dalmatie, que nous venons d'insérer, est la preuve tout à fait contraire de ce fait, il n'hésite pas à la traiter de dépêche *ambiguë* (pourquoi ?), et au-dessus de ce document officiel, authentique, il place hardiment, devinez quoi ? la relation de l'officier polonais Zenowicz, porteur de la dépêche, relation portant des traces manifestes d'assertions controuvées, mais dont M. Thiers va de plus jusqu'à fausser le sens en l'amplifiant. Dans ce récit d'un officier d'ordonnance, où l'historien de l'Empire a puisé une bonne partie de ses assertions sur la journée de Waterloo, on lit cette chose incroyable : que l'Empereur, s'arrachant aux graves préoccupations que nécessitaient en ce moment les opérations de son armée, conduisit Zenowicz sur un mamelon et, lui montrant l'horizon dans la direction de la Dyle, lui dit (à peu près dans les termes d'un mandat d'amener délivré à un brigadier de gendarmerie) : « *J'attends Grouchy de ce côté, je l'attends impatiemment.... Allez le rejoindre, amenez-le, et ne le quittez que lorsque son corps d'armée débouchera sur notre ligne de bataille...* Passez par Gembloux, vous seriez pris en suivant la ligne la plus courte. » L'officier polonais termine cet étrange récit en disant qu'à son arrivée devant Wavre, il fut introduit dans la chambre où se trouvait le maréchal Grouchy en conférence avec le général Gérard, et que celui-ci, dès

envoyait des instructions. La lettre du 18 juin à dix heures du matin prouve en outre qu'à cette heure de la

qu'il eut reçu communication de la lettre du major général, s'écria en s'adressant au maréchal : « *Eh bien ! je te l'avais bien dit ! Si nous sommes f..., c'est ta faute.* » C'est-à-dire que l'officier polonais termine sa relation par deux impossibilités flagrantes : la première, c'est que Grouchy, quand il reçut la missive de Soult, s'était porté aux avant-postes vers Wavre, laissant Gérard et Vandamme ralliant leurs régiments pour s'y rendre à leur tour ; la seconde, c'est que Gérard ne put tenir un semblable langage, pour la double raison qu'il était d'abord excessivement déplacé et hors des habitudes de ce général bien élevé, et qu'ensuite la dépêche de Soult, écrite avant la bataille de Waterloo et prescrivant simplement à Grouchy de se rendre à Wavre, ne pouvait inspirer à Gérard l'idée de lui reprocher une catastrophe, des malheurs qui n'existaient pas encore et dont personne n'avait pu faire mention.

Voilà pourtant les autorités dont s'étaye M. Thiers : les assertions et jugements d'un homme qui, pour se donner de l'importance, amplifie à son gré les circonstances de la mission dont il a été chargé, les altère même, et qui en tout cas n'était pas en place pour recevoir sur d'aussi graves événements les confidences de l'Empereur. Sa relation, toutefois, aux yeux de M. Thiers, n'est pas *ambiguë*, comme il veut que les termes de la lettre du maréchal Soult le soient. L'historien de l'Empire a tellement à cœur de faire passer pour telle cette lettre, que dans l'analyse qu'il en donne il se fait de nouveau falsificateur. Ainsi, parmi les instructions données à Grouchy, il fait figurer celles-ci, dont la dépêche ne parle nullement : « *S'interposer entre les Anglais et les Prussiens, assaillir ceux-ci n'importe comment, pourvu qu'on les occupe et qu'on les empêche d'apporter la victoire aux Anglais.* » (Voyez la dépêche, p. 398.)

Voilà la scrupuleuse exactitude qu'apporte M. Thiers dans l'analyse ou la reproduction des documents, et il en agit ainsi dans beaucoup d'endroits de ses écrits. Un jour viendra, et qui n'est pas loin, où cet historien qu'ont déjà si bien pris à partie MM. Chauffour Kestner, Barni, Philarète Chasles et autres, sera remis au rang qui lui appartient devant la sévère opinion.

journée, et au moment d'engager la bataille, l'Empereur ne prescrivait point à Grouchy de venir immédiatement vers lui par le chemin le plus court, mais au contraire de poursuivre les Prussiens (que son lieutenant, il le savait, avait perdus de vue) dans toutes les directions, principalement sur Wavre, où il devait se rendre dans tous les cas. Par sa lettre, enfin, l'Empereur ordonnait au chef de son aile droite de lier ses communications, de se mettre en rapport d'opérations, ce que lui, Napoléon, avait le premier, de son côté, parfaitement négligé de faire ou d'ordonner.

Après avoir donné ses ordres relativement à la dépêche de Grouchy, après avoir arrêté son plan d'attaque, Napoléon, toujours peu disposé à se hâter, jeta un dernier coup d'œil sur la plaine. Tout y était dans le plus profond silence. Les Français avaient cessé leurs acclamations et leurs chants. Les Anglais avaient continué à demeurer silencieux, attendant avec leur assurance et leur calme habituels le moment de faire parler le langage plus significatif des bouches à feu et de la mousqueterie. Presque entièrement formés en carrés avec leur cavalerie à l'arrière et leur artillerie habilement disposée sur la crête du Mont-Saint-Jean, ils étaient en partie cachés derrière cette crête, en partie dans les replis du plateau et dans le chemin creux. Quant aux soldats de la seconde ligne, plus à découvert, ils étaient prêts à se tenir couchés à plat ventre lorsque le moment viendrait de laisser passer nos boulets par-dessus leurs têtes. Adossés à leurs cantonnements de la veille et de l'avant-veille, ainsi qu'à une grande ville, reposés depuis près de vingt heures, les soldats de Wellington n'avaient pas en outre, comme les Français, à désirer la satisfaction des besoins du corps. De nombreuses distributions de vivres et de boissons leur avaient été faites, et ces circonstances propices, avec leur forte position, n'allaient pas peu contribuer à la solidité de

leur défense. Les Français, eux, n'avaient point eu à leur disposition des circonstances aussi favorables. Leurs vivres venaient de loin, en partie par des chemins de traverse, et n'avaient pu suivre leurs rapides mouvements. Comme en tant d'occasions fameuses, ils allaient combattre à jeun. Mais ils avaient, à la place des forces physiques, des excitants moraux qui les valaient bien : de chaleureuses passions guerrières, un enthousiasme excessif pour leur empereur, l'amour de la gloire et le désir d'effacer la tache de l'invasion de 1814 étaient leur soutien. Les vicissitudes de la politique mettaient ainsi de nouveau aux prises deux nations éternellement rivales et bien différentes par l'esprit et le caractère. L'une, véritable héritière de ces Gaulois chevaleresques qui se faisaient gloire de combattre la poitrine découverte et regardaient comme une honte l'usage des armes de trait, où le combattant ne peut rendre à son ennemi les coups qu'il en a reçus, nation d'initiative, sachant supporter les privations, impétueuse, héroïque par-dessus tout, mais aussi prompte au découragement que terrible dans l'audacieuse confiance de son premier élan ; l'autre, froide, positive, cherchant plutôt le succès que la gloire, de peu d'initiative et de promptitude dans la lutte, mais d'un calme et d'une ténacité à toute épreuve, surtout quand les avantages d'une bonne position et les besoins du corps satisfaits ne font point défaut.

Les deux armées se mesuraient de l'œil et de la pensée depuis quelque temps, quand vers onze heures et demie l'ordre d'attaquer est enfin envoyé au général Reille, tandis que d'Erlon reçoit celui de faire tirailler le centre et la gauche de l'armée anglaise. Au feu de nos tirailleurs répond celui des tirailleurs anglais, et aux deux cent quarante pièces de canon de l'armée française répondent, sur le rebord du plateau du Mont-Saint-Jean, deux cents autres bouches à feu. La commotion que les décharges im-

priment à l'air dissipe les nuages ; un soleil d'été brille un moment dans un ciel pur. Mais bientôt la fumée des décharges couvre la vallée comme un sombre brouillard entrecoupé de cent mille éclairs. Les éclats du formidable tonnerre vont se répercutant dans les bois et les vallons, sont portés, sur les couches de l'air, à plus de dix lieues de distance, où elles annoncent aux populations émues et inquiètes qu'une nouvelle grande bataille va décider de leur sort et de celui de l'Europe.

Telle fut l'ouverture du terrible drame que nous allons raconter.

Parmi les batteries françaises sont, sur la droite de la route, le long de la crête qui est en avant de la Belle-Alliance, trois batteries de 12 de d'Erlon, de Reille et de Lobau, deux batteries du même calibre de la garde, plus les batteries divisionnaires du 1er corps, en tout soixante-dix-huit bouches à feu de la meilleure artillerie. Sur la gauche de la route sont quarante pièces de canon du corps de Reille, destinées à foudroyer la droite de Wellington et à favoriser sur le front de cette droite l'attaque du château d'Hogoumont. Des batteries de réserve attendent par derrière le moment d'intervenir à leur tour.

LXVI

Cette position se composait alors d'une résidence seigneuriale et de plusieurs bâtiments de ferme disposés autour d'une cour centrale enceinte de murailles et ayant deux entrées, l'une au nord, l'autre du côté de la route de Nivelles. Sur le derrière des bâtiments, dans la direction de la Haie-Sainte, était un grand jardin environné de hautes murailles en briques, excepté du côté du nord où il n'était fermé que par une haie épaisse. Sur les flancs

est et nord de ce jardin s'étendaient un verger et un bois, et, dans l'intervalle du verger et du bois, existait une prairie clôturée de haies du côté de la plaine. Le verger aussi était enfermé dans des haies épaisses environnées d'un fossé, lesquelles haies et fossé se prolongeaient parallèlement au mur méridional du jardin de manière à le séparer du bois. Celui-ci était contourné, au nord et au couchant, par un léger torrent qui, venant du bois du Callois et traversant la route de Nivelles en face du château, va se jeter dans le Hain à Braine-la-Leud. Dans les bâtiments et le jardin se trouvaient quatre compagnies de *cold-stream* (gardes anglaises), dans les bois et le verger un bataillon de Nassau et deux compagnies hanovriennes dont une armée de carabines.

Napoléon devant porter l'effort décisif de son attaque sur la Haie-Sainte et le Mont-Saint-Jean, les conseils de la sagesse devaient l'engager à renoncer à la possession de cette résidence seigneuriale, dont les Anglais avaient fait une vraie forteresse. Sa situation dans le bas de la colline, du haut de laquelle les Anglais pouvaient plonger leurs feux, n'en faisait pas une conquête fort avantageuse aux mains des Français. Mieux eût valu ne chercher qu'à posséder le bois, de l'épais feuillage duquel les Français pouvaient fusiller les défenseurs du château qui auraient été tentés d'en sortir; mais on n'eut point cette sagesse. On s'obstina à prendre tout d'abord Hogoumont, sans même recourir aux plus sûrs moyens de le faire.

Les meilleurs moyens, les moyens les plus sûrs de réduire cette position formidable, étaient : 1° de s'emparer du bois et du verger, et d'amener ensuite à l'angle de la prairie qui regardait le jardin quelques pièces de douze qui, tirant à outrance sur les murs sud et est, auraient pratiqué des brèches nécessaires à une escalade; 2° ou bien de porter à travers le bois quelque pétard, quelque sac de poudre, afin de faire sauter, dans le même but, un ou

deux pans de muraille ; 3° enfin de faire foudroyer les avenues par où les renforts devaient arriver, et de tâcher d'ouvrir aux murs de la cour du château une brèche qui permît de s'y introduire et de couper par là la retraite aux troupes du bois et du jardin. Mais Napoléon ne songea point à prescrire ces mesures, et elles ne vinrent à la pensée d'aucun des généraux qui furent chargés de l'attaque. Ces généraux étaient le comte de Reille, le prince Jérôme Bonaparte, cette fois à la tête de la division qu'avait commandée Guilleminot aux Quatre-Bras; c'était Guilleminot lui-même et les deux généraux de brigade Bauduin et Soye ; c'était Foy, enfin, sous les ordres de qui marchaient les généraux Gauthier et Jamin, mais dont les conseils n'avaient malheureusement pas le poids prépondérant que méritait cet homme illustre.

Tandis que la cavalerie de Piré, déployée sur la gauche de la route de Nivelles, y fait des démonstrations destinées à tenir à distance et disséminées vers Braine-la-Leud les troupes de lord Hill, la brigade Bauduin s'élance à gauche, et tourne le bois pour attaquer la position par sa partie ouest. Par la partie méridionale pénètrent les soldats de la brigade Soye. Ils escaladent les abords du bois avec une intrépidité irrésistible, tombent sur les Nassau, les repoussent d'arbre en arbre et les rejettent au delà du fossé et de la haie épaisse qui sont en deçà de l'enceinte du jardin. Mais cette enceinte, haute de passé deux mètres, crénelée de toute part, possède en outre derrière elle un échafaudage qui permet de tirer par-dessus. Une triple ligne de feux s'en échappe. Reçus à bout portant dans l'intervalle de la haie et de la muraille, criblés de balles et couchés par centaines dans cet étroit espace, les Français s'arrêtent. Bientôt ils sont assaillis à leur tour par les gardes anglaises, que Wellington a fait renforcer du général Bing avec tout ce qui restait de ce corps d'élite, et ils sont ramenés sur la lisière du bois.

Les soldats de Soye n'en revolent pas moins au combat. Le bois est encore enlevé, mais encore perdu par suite de la même résistance. Les efforts de la brigade Bauduin qui avait voulu forcer l'entrée des cours de la ferme et du château, ne sont pas plus heureux : une sortie vigoureuse la force à se tenir à distance. Alors la division Foy marche à son tour à l'attaque. Elle pénètre dans le verger en ouvrant de larges brèches à ses clôtures de haies vives, en chasse ceux qui la défendent, tourne la position à droite et tient à distance les renforts qui peuvent arriver de ce côté. Cette fois les formidables murs du jardin sont attaqués dans deux directions par les Français, plus entreprenants que jamais. Wellington penché sur l'extrémité de la colline qui domine Hogoumont, envoie encore un bataillon de Nassau et un de Brunswickois, ordonne un mouvement de ce côté à sa première ligne, et fait redoubler le feu de ses pièces de canon, qui foudroient les troupes de Foy et de Bauduin et dominent l'artillerie de Reille. Les Français reculent une quatrième fois, mais recommencent aussitôt leur attaque. Mieux inspirés que leurs chefs, les soldats demandent à grands cris l'appui de quelques pièces de douze destinées à leur frayer un passage à travers les murailles. Mais les pièces de douze du corps de Reille ne sont plus là. Par les ordres de Napoléon on les a mises en batterie de l'autre côté de la Belle-Alliance, et les instances des soldats demeurent sans écho. Furieux d'une telle incurie et des obstacles qui les arrêtent, voyant en outre qu'on n'a pas même un sac de poudre pour faire sauter un pan de muraille, ébrécher l'inabordable enceinte, ils prennent la résolution d'en faire l'escalade. Ils montent sur les cadavres dont le pied du mur est encombré, s'accrochent aux crénaux, bien que les Anglais les foudroient en pleine poitrine, et se jettent au milieu d'eux dans le jardin. Mais, trop peu nombreux pour s'y défendre, ils y sont massacrés, malgré les offi-

ciers des gardes qu'émeut un tel courage et qui s'interposent en vain entre eux et leurs soldats irrités. Le combat cesse un moment. Les Français, attristés de ces circonstances fatales et de l'incurie qui, contre leur habitude, rendent leur premier élan infructueux, se recueillent un instant en attendant de nouveaux ordres.

LXVII

Deux heures après la première attaque du château d'Hogoumont, tandis que, selon les prévisions de Napoléon, Wellington portait de ce côté toute son attention et une partie de ses réserves, l'Empereur, qui n'avait point détourné les yeux du Mont-Saint-Jean, but principal de ses efforts, objet capital de sa pensée, avait envoyé au maréchal Ney l'ordre d'attaquer cette position. Ney, conformément à cet ordre, avait formé, des quatre divisions du corps de d'Erlon, les divisions Alix, Donzelot, Marcognet et Durutte, quatre colonnes profondes disposées par bataillons déployés et serrés en masse sur le premier bataillon de chaque division. Au lieu de diriger toutes ces forces sur la Haie-Sainte comme point de direction, en se servant de la route de Bruxelles pour la colonne de gauche, d'enlever cette ferme afin de s'en faire un point d'appui pour marcher ultérieurement à l'attaque du plateau, Ney, conformément au même ordre, avait dirigé la première colonne de d'Erlon seule sur la Haie-Sainte, échelonné la deuxième et la quatrième sur les flancs de la troisième, laquelle prit pour point de direction le centre de l'aile gauche anglaise. Ces colonnes étaient tellement rapprochées qu'il leur eût été impossible de se déployer, soit pour faire usage de leurs armes, soit pour se former rapidement en carrés et se défendre sur toutes leurs faces.

Cet ordre de bataille si défectueux avait déjà été employé à la Moskowa, également en présence et avec l'assentiment de l'Empereur (1). Les colonnes ainsi formées sous ses yeux s'ébranlèrent non sans peine au milieu du terrain glissant et bourbeux du ravin qui les séparait de l'ennemi. La division Alix, commandée par le général de brigade Quiot et soutenue d'une division de cuirassiers,

(1) On a reproché à Napoléon d'avoir ainsi disposé ou laissé disposer, pour l'attaque du Mont-Saint-Jean, les quatre divisions de d'Erlon en colonnes profondes destinées à attaquer dans une direction oblique. Ces échelons, ont dit les hommes du métier, n'étaient pas assez nombreux, laissaient de trop grands vides entre eux, et ne se trouvaient pas assez étendus de front, mais beaucoup trop de flanc, ce qui affaiblissait leurs moyens d'attaque et les exposait à être percés par la première charge de cavalerie qui descendrait du haut de la colline. Le moindre dérangement causé à ces lourdes masses devait se communiquer à toute la colonne. C'est ce qui arriva. Les Anglais, en perçant les échelons, en y semant le désordre, en allant derrière eux abîmer notre artillerie, nous causèrent un grand préjudice et firent échouer la première attaque de d'Erlon, ce qui fut, dans un moment où les minutes étaient des heures, une perte de temps irréparable. Napoléon, pressentant le reproche qu'on était en droit de lui adresser relativement à cette fausse disposition des colonnes d'attaque de son premier corps d'armée, a cherché à s'en excuser en disant qu'il fut forcé de disposer ainsi sur une ligne oblique des échelons profonds et compactes en vue de parer à la présence de Bulow qui s'avançait sur sa droite. Ceci est encore une explication inventée par lui après coup, car il ne reconnut la présence de Bulow au delà de la Lasne que deux heures après avoir donné ses ordres d'attaque contre le centre anglais, et Bulow ne commença à menacer sa droite que vers quatre heures et demie. Disons que c'était là un genre d'attaque de prédilection de sa part, mais bon seulement dans un terrain favorable et découvert. Nous allons tout à l'heure voir Napoléon renouveler la même disposition offensive, lorsqu'il s'agira de porter la garde au Mont-Saint-Jean.

descendit, malgré divers obstacles, jusqu'au verger de la Haie-Sainte. La division Marcognet s'avança fièrement, sans même se faire précéder de tirailleurs, contre la brigade Bylandt, qui fit pleuvoir sur elle un déluge de balles et de mitraille. Malgré ce feu, les bataillons de Marcognet traversent le fond vaseux du ravin, gravissent la colline opposée et abordent avec un élan sans pareil la brigade hollando-belge. Celle-ci est culbutée presque au premier choc. Le 55e et le 105e régiments français, suivant les fuyards, arrivent sur le plateau. Ils y sont arrêtés par la brigade Kempt, de la division Picton, accourue de la deuxième ligne à la première. Celle-ci allait être obligée de céder à son tour sous l'élan des fantassins français, quand le général Picton, qui avait posté sur leur flanc droit la brigade Pack et l'avait tenue couchée et cachée sous les blés, manœuvre déjà usitée par lui aux Quatre-Bras, la fait tout à coup se lever, faire feu et charger à la baïonnette. Cette brigade, composée de trois régiments écossais, se rue ainsi avec l'impétuosité, l'aplomb et la force dont elle est capable, sur le 55e et le 105e. Celui-ci est mis en désordre et perd son aigle. Mais presque aussitôt rallié par les autres régiments de Marcognet, il se reporte en avant. Les Écossais reculent à leur tour. Sur ces entrefaites, leur chef, l'intrépide Picton, qui, grièvement blessé aux Quatre-Bras, avait celé sa blessure afin de ne pas alarmer les siens, tombe frappé d'une balle à la tête. Il est emporté mourant du champ de bataille, et peu d'instants après l'éloignement de ce héros, des cris de victoire retentissant d'un bout à l'autre des pentes de la Haie-Sainte annoncent aux ennemis effrayés ce premier succès des armes françaises (1).

(1) De même que pour le combat des Quatre-Bras, il nous a été d'une difficulté extrême, à cause des contradictions des historiens, de rétablir dans toute leur exactitude et de placer en leur

Pendant cette attaque, le canon tonne toujours de part et d'autre avec un horrible fracas et lance ses projectiles au-dessus des combattants. L'artillerie française, servie avec plus de promptitude et d'habileté, ajoute ses ravages aux attaques meurtrières des colonnes de d'Erlon. Les trente pièces de douze, placées à droite de la route de Charleroi, entre la Belle-Alliance et le ravin de la Haie-Sainte, causent surtout dans les masses anglaises d'épouvantables désordres. Ne pouvant atteindre les troupes que Wellington a massées dans le chemin creux ou fait se coucher à plat ventre dans les sillons de la plaine, elles prennent surtout pour point de mire les réserves de la troisième ligne; elles emportent des files entières, désorganisent les parcs d'artillerie, font sauter les caissons. Des régiments de la réserve anglaise, effrayés du carnage que cause l'artillerie, du mouvement rétrograde de la deuxième ligne de Wellington, font volte-face et gagnent la lisière de la forêt de Soignes, malgré tous les efforts du général anglais, qui envoie courriers sur courriers pour les arrêter. Ils entraînent avec eux les charretiers, les soldats du train, et tracent un courant de panique

temps et lieu les différentes phases, les incidents divers de la bataille de Waterloo. Notre guide le plus sûr à ce sujet a encore été l'ouvrage d'Hippolyte de Mauduit, dont les affirmations sont le résultat d'un long et minutieux travail d'informations et de rectifications les plus nombreuses, obtenues de témoins oculaires touchant une foule de points. Nous nous sommes de même servi ici, dans nos rectifications, du précieux ouvrage du sergent-major Cotton, intitulé : *A voice from Waterloo*, qui, résultat d'informations semblables, renferme, sur la journée du 18 juin, des détails qu'on ne trouve pas ailleurs. Le sergent-major Cotton a longtemps résidé sur le champ de bataille même où, comme cicerone, il eut souvent l'occasion d'accompagner des officiers et généraux anglais, français, prussiens, etc., et de recueillir de leur bouche beaucoup de faits inédits.

sur la route de Bruxelles. Ney voit ce désordre. La pensée lui vient de l'aggraver en faisant transporter une partie de son artillerie sur les lieux mêmes que semblent vouloir abandonner les troupes de Wellington. Tirant à bout portant, cette artillerie doit tout abattre. Sans réfléchir à la nature mouvante du sol, surtout dans le ravin qu'il a devant lui, circonstance qui rend difficile jusqu'aux moindres mouvements, à plus forte raison ceux de l'artillerie, il envoie à plusieurs batteries l'ordre de descendre de la colline, de franchir le ravin et de s'aller poster à côté de nos bataillons sur la crête opposée. Les artilleurs obéissent, dirigés par un de leurs chefs, le brave Chandon, et descendent au galop la pente du coteau. Mais, arrivés dans le bas-fond, les canons s'y embourbent et ne peuvent plus s'en retirer. Les hommes et les chevaux se trouvent dans la boue jusqu'aux genoux, et les affuts, recouverts jusqu'au-dessus des essieux, demeurent comme enracinés au sol, malgré les efforts surhumains des artilleurs pour les en arracher. Wellington, à cheval à quelques pas de là, sur la crête opposée, où il était revenu se placer après avoir cherché à conjurer la panique de ses réserves, est témoin du contre-temps qui retient une partie de l'artillerie française immobile dans le bas-fond. De plus, il a examiné la direction et la disposition des colonnes de d'Erlon, colonnes ayant peu de largeur et de solidité en face des siens, mais une grande profondeur et s'avançant obliquement dans la direction de son centre, présentant ainsi le flanc aux coups de sa cavalerie. Il ne désespère pas de culbuter ces colonnes, composées en grande partie de jeunes fantassins encore peu exercés à se former à la hâte en solides bataillons carrés, fantassins dont les mouvements sont plus impétueux que circonspects, et qui, par leurs cris répétés de *vive l'Empereur*, ne laissent point arriver jusqu'à eux les ordres de leurs officiers. Il s'aperçoit en outre que deux de ces colonnes, la

seconde et la quatrième, au lieu de marcher parallèlement à la troisième, se sont mises à converger sur sa queue. Alors le général anglais se résout à lancer à travers les bataillons de d'Erlon des régiments de cavalerie d'élite qu'il a fait avancer et préparer à cet effet. Ces régiments sont ceux de la brigade Ponsonby, les gigantesques *Scott-greys* (Écossais gris), les terribles *Inniskillings* et les non moins redoutables *Royals-dragoons* (1), en tout 1,200 dragons d'une stature herculéenne, et montés sur les meilleurs, les plus forts chevaux de la cavalerie britannique. Il leur a fait distribuer du rhum, leur a ordonné d'enlever les gourmettes de leurs chevaux, afin que l'ardeur des soldats en soit doublée et que leurs montures, emportées par la descente et par la masse sans que la main du cavalier puisse involontairement les retenir, se précipitent d'un élan et d'un poids irrésistibles sur l'infanterie française (2). Au moment où il voit les bataillons de Marcognet se désunir pour franchir la haie et les fossés du chemin d'Ohain, il donne le signal de la charge. Les Écossais s'ébranlent au bruit de leurs cornemuses, de leurs chants nationaux, que font entendre de leur côté leurs compatriotes de la division Picton. Fantassins et cavaliers se saluent au passage. Un immense hourra! cri terrible de ces enfants des montagnes, sort de leurs robustes poitrines, et aussitôt les dragons se jettent ventre à terre devant eux. Ils tombent avec l'irrésistibilité d'une avalanche sur les bataillons de la division Marcognet, les traversent avec la force d'un bloc de granit qui, arraché de sa base, roulerait du sommet de la montagne dans l'abîme, rejettent ces bataillons en désordre sur ceux de

(1) Différents auteurs ne parlent que de deux régiments. Il y en eut trois.

(2) Nous empruntons ces particularités à Achille de Vaulabelle.

Donzelot et de Durutte, renversent les carrés de ces dernières colonnes, enlèvent trois drapeaux; puis, sans s'arrêter dans leur course, arrivent jusqu'à nos batteries embourbées au fond de la vallée, égorgent les artilleurs sur leurs pièces, coupent les traits des attelages, les jarrets des chevaux, renversent les affûts, tuent le colonel Chandon, et éteignent pour le reste de la journée le feu de près de vingt pièces de canon. Quelques escadrons vont même plus loin : dans leur fougue indomptée, ils montent la pente de la colline, au haut de laquelle sont les terribles pièces de douze de l'armée française, et tentent de les désorganiser aussi.

LXVIII

Napoléon, qui, du haut du tertre qu'il occupait à côté de la Belle-Alliance, avait vu descendre la cavalerie de Ponsonby sur les pentes de la Haie-Sainte à travers les colonnes du comte d'Erlon, s'était porté au galop derrière ces colonnes, au sein des cuirassiers Milhaud. Stupéfait de l'audace des dragons anglais et du désastre d'une partie de son artillerie, il ordonne à une brigade de cuirassiers, celle du général Travers, composée des 4e et 12e régiments, de tomber sur les assaillants. Les escadrons français, qui n'ont d'autre ivresse que le désir d'en venir aux mains et qui n'ont pas besoin, pour se porter en avant, que leurs chevaux les y conduisent, ne passent point leur temps à défaire les gourmettes et à boire de l'eau-de-vie : ils s'élancent sur des montures qu'à cause de cela ils savent mieux gouverner, et les dirigent avec une célérité intelligente vers les dragons. Ils enveloppent, isolent les uns des autres ces cavaliers

téméraires qui se sont mis dans l'impossibilité de maîtriser leurs montures et de régler leurs mouvements, et en font une affreuse boucherie. Cependant une notable portion d'entre eux, profitant d'un vide, s'est dirigée vers leur gauche afin de pouvoir aller détruire une batterie de douze située derrière la division Durutte. Heureusement, de l'infanterie avait été laissée à côté de cette batterie. Deux bataillons du 45e de ligne, se formant aussitôt en carré à la voix de leur colonel, l'intrépide Masson, et du général Brué, arrêtent les redoutables dragons. Pendant ce temps le 3e chasseurs et le 4e lanciers français, massés à peu de distance, accourent, commandés par leurs colonels, Lawœstine et Brô, chefs intrépides, doués d'un rare coup d'œil. Ils osent se mesurer avec les gigantesques cavaliers anglais, dont les montures plus gigantesques encore ne connaissent aucun obstacle. Les dragons apprennent de nouveau à connaître tout ce que peut l'impétuosité, la dextérité et la valeur française, et combien la lance est terrible dans les mains de nos cavaliers. Ils ne peuvent résister au choc. Les lances s'abattent sur eux, les percent et les renversent par centaines. Les chasseurs arrivent et les achèvent. Au nombre des cavaliers démontés est l'audacieux Ponsonby, qu'un lancier, le maréchal des logis d'Urban, a culbuté de son cheval. Des dragons accourent pour reconquérir ce trophée. D'Urban, craignant de se le voir arracher, perce le général et le couche à ses pieds, puis court au premier des dragons, véritable hercule, qui s'avance sur lui tenant en main l'un des trois drapeaux enlevés à l'infanterie française. D'un coup de lance dirigé au défaut de l'épaule de son cheval, il le démonte, et d'un second vigoureusement appliqué il tue le cavalier pendant qu'il cherche à se dégager. Faisant à l'instant volte-face contre un second adversaire qui voulait venger son général et son camarade, d'Urban le tue

encore, puis court ramasser l'aigle qui gît à terre; il l'enlève du bout de sa lance et la rapporte à son colonel aux applaudissements de tous ses compagnons d'armes. Cet intrépide soldat, déjà honoré de la croix des braves, comptait dans ses services plusieurs exploits semblables. Les dragons, décimés, échappent comme ils peuvent au carnage : c'est à peine si quelques-uns peuvent remonter la colline pour aller annoncer le sort de leurs compagnons d'armes à Wellington. La brigade de cavalerie légère de Vandeleur, qui s'était avancée pour les dégager, s'arrête à la vue des lanciers français, et, voyant le petit nombre de dragons qui a échappé, recule d'effroi sans oser croiser le fer. Elle avait, un moment auparavant, essayé d'accabler l'infanterie de Durutte. Mais celle-ci, ralliée et faisant bonne contenance, l'avait accueillie par la plus vive fusillade. Telle fut l'issue de cette brillante charge de cavalerie anglaise. Les terribles dragons y avaient presque tous trouvé la mort après l'avoir si largement donnée. Non-seulement elle leur avait coûté la perte de leur chef Ponsonby, mais encore celle d'un neveu de ce général, le lieutenant-colonel Ponsonby, qui, grièvement blessé, foulé aux pieds sous le flux et le reflux des charges de cavalerie qui suivirent, fut trouvé, remuant encore, par un lancier de la garde qui le frappa cruellement de sept coups de lance, ce qui ne lui ravit pas pour cela la vie. Le jeune colonel, demeuré sur le champ de bataille dans l'état le plus affreux jusqu'au lendemain, devait raconter en termes émouvants comment il fut ensuite généreusement préservé par des combattants ou des blessés français. C'était le troisième membre de sa famille qui versait ainsi son sang contre la France. A la célèbre journée de Fontenoi, un de ses ancêtres avait perdu la vie dans les mêmes circonstances.

LXIX

Pendant que tous ces faits se passent au centre et à la droite du comte d'Erlon, à sa gauche, la division Alix s'empare du verger de la Haie-Sainte et essaye d'enfoncer celle des portes de la ferme qui débouche sur la route, entreprise dangereuse à cause du feu meurtrier des créneaux avoisinants et de deux pièces qui, postées quatre pas plus haut derrière la barricade qui obstrue la route, balayent celle-ci. Là se distingue un officier du génie français, qui plus tard doit périr sur la brèche de Constantine, le lieutenant Vieux. Homme d'une stature et d'une force herculéenne, Vieux, une hache à la main, tente d'abattre la porte principale de la ferme et ne lâche prise qu'après que deux blessures l'ont mis hors de combat. La Haie-Sainte, contre laquelle on oublie de faire jouer de l'artillerie, demeure aussi inexpugnable que l'a été Hogoumont. Un bataillon de la brigade hanovrienne de Kielmansegg, celui de Lunebourg, accourt pour soutenir ses défenseurs et parvient à en dégager les abords. Mais les cuirassiers de la brigade Dubois, qui suivaient en réserve le mouvement de la division Alix, se jettent sur le bataillon hanovrien avec un élan semblable à celui qu'avaient montré aux mêmes lieux, en 1794, les cavaliers d'un autre général Dubois (1). Les Hanovriens sont rompus et dispersés. Les cuirassiers continuent leur charge, donnent dans le flanc de deux bataillons de la légion allemande d'Ompteda, occupés à manœuvrer derrière la Haie-Sainte. Ils massacrent un de ces bataillons, lui prennent son drapeau et viennent ensuite charger le

(1) Voyez notre *Épopée de l'an II*.

reste des troupes de Kielmansegg, composées de quatre bataillons. Ces derniers, qui ont à peine eu le temps de former leurs carrés, courent risque d'être aussi rompus sans l'arrivée de treize escadrons de la grosse cavalerie de Somerset, qui fondent du haut du plateau sur les intrépides cuirassiers. Plusieurs escadrons de ces derniers, surpris par le choc de la cavalerie ennemie, sont poussés vers une profonde carrière creusée sur le revers de la colline pour l'extraction du sable et que, dans la précipitation de leur fuite, ils ne peuvent éviter. Les premiers rangs s'y jettent de toute la rapidité de leur course; les seconds en font autant; ainsi des autres, et tous, pêle-mêle, roulent au fond du gouffre, se heurtant, s'écrasant du poids de leurs chevaux, de leurs casques et de leurs cuirasses, se perçant involontairement de leurs sabres. Beaucoup y périssent. Ceux qui échappent à ce fatal incident vont se rallier au fond du ravin, en face de la Haie-Sainte, qui les abrite contre les boulets.

Tel fut le dernier épisode de la première attaque du Mont-Saint-Jean. Cette attaque, par suite de la mauvaise disposition donnée aux colonnes qui en furent chargées, de l'incurie qui fit livrer sans défense une partie de notre artillerie aux coups de la cavalerie anglaise, et lancer contre les murs de la Haie-Sainte de braves soldats que n'appuyaient ni les canons, ni les obusiers nécessaires à une escalade, cette attaque, disons-nous, par suite de tant de fautes accumulées, nous coûta 5,000 hommes, dont 2,000 prisonniers, absorba en pure perte des heures précieuses, donna aux Anglais, avertis sur nos projets, le temps de prendre les mesures nécessaires et d'accumuler des renforts sur le point menacé. Ces renforts furent d'abord une brigade du général Chassé, qui accourut de Braine-la-Leud sur la chaussée de Nivelles, ensuite l'infanterie de Brunswick, qui renforça le centre et fut suivie dans ce mouvement par la division Clinton,

tandis que la Haie-Sainte se trouvait occupée par 200 défenseurs de plus, et que la brigade hanovrienne de Vincke allait se placer en réserve en avant du Mont-Saint-Jean. (LXIII.)

A Hogoumont, la bonne fortune des Français, par suite d'une égale imprévoyance des chefs, n'était guère plus grande. Par six fois les soldats de Soye, de Bauduin et de Foy avaient recommencé leurs attaques ; par six fois ils avaient été repoussés. La lutte durait depuis quatre heures sans que les Français eussent gagné un pouce de terrain et sans que les Anglais eussent reculé d'une semelle. Soye, Jérôme Bonaparte et Foy y avaient été mis hors de combat. Le brave général Bauduin, ainsi que 5,000 hommes des deux partis, dont 3,000 Français, y avaient perdu la vie. Rien n'annonçait que la lutte allait aboutir à un succès quelconque, quand Napoléon, averti du peu de progrès de sa gauche et voyant revenir vers lui son frère blessé, se fit minutieusement rendre compte de ce qui se passait. Il se rappela alors ce que lui avait dit Reille sur l'infanterie anglaise et il apprit trop tard qu'il y avait là une véritable forteresse et qu'on ne prend point une forteresse sur les Anglais avec la simple baïonnette. Il espéra, autre illusion, que des flammes les en chasseraient. Jetant les yeux sur une des cartes étendues devant lui et désignant du doigt un point situé au sud-ouest d'Hogoumont : « Là, dit-il, qu'on prenne huit obusiers et que tout cela finisse. » Cet ordre n'amena que l'incendie du château et de la ferme, par la porte desquels les Français essayèrent vainement d'entrer. Des renforts y affluant toujours, malgré les flammes et les obus, il fut impossible d'y prendre pied. D'un autre côté, pendant l'incendie des bâtiments, les Anglais se réfugièrent derrière les murs crénelés de la cour et du jardin, auxquels on eut l'inexplicable négligence de continuer à ne pas faire la moindre brèche. Toujours repoussés, les Fran-

çais se bornèrent à occuper le bois qu'ils gardèrent jusqu'à la nuit (1).

Trois divisions dont une de cavalerie, deux pour attaquer et l'autre pour faire diversion, avaient donc été employées en pure perte à l'assaut irréfléchi d'une position inexpugnable. Mieux employées ou dirigées sur le centre anglais où elles eussent pu soutenir les attaques de notre droite, le brillant courage de ces divisions eût procuré d'utiles résultats. Il n'en fut pas ainsi, et tout ce qu'on recueillit des assauts meurtriers d'Hogoumont fut une page de plus à ajouter aux annales de la bravoure française. Le 1er léger surtout, le même qui s'était si bien comporté aux Quatre-Bras lors de l'enlèvement du bois de Bossu (XXXVII), se signala en cette occasion. L'histoire a recueilli le dévouement d'un de ses officiers nommé Legros, que de nombreux actes d'audace dans de précédentes campagnes avaient fait surnommer *l'Enfonceur*. Legros, comme le lieutenant Vieux à la Haie-Sainte, eut le courage de s'avancer avec une hache contre la grande porte, plus accessible, qui donnait entrée dans la partie nord du château. Il y fit une large brèche, aidé de quelques braves qui l'avaient suivi. Mais au moment où il pénétrait dans la cour, une terrible décharge l'étendit mort. Il faillit en être de même de son colonel, le brave Cubières, qui l'avait suivi avec son régiment et qui tomba sous son cheval mort, lors d'une sortie des Anglais. Ceux-ci, saisis d'admiration à la vue du courage de ce jeune chef, que ses blessures reçues aux Quatre-Bras n'avaient pas empêché de combattre encore, relevèrent leurs

(1) Napoléon affirme qu'à la suite de l'ordre qu'il donna de faire foudroyer le château d'Hogoumont par une batterie de huit obusiers, les Français s'en rendirent maîtres. C'est encore, parmi tant d'autres, une assertion que la réalité des faits a démontrée fausse.

armes au lieu de le tuer. Cubières, se dégageant avec peine de dessous son cheval, se retira en saluant les ennemis généreux qui avaient épargné son courage, générosité rare dans cette furieuse campagne de quatre jours, et qui, plusieurs fois répétée par les Anglais, leur a fait le plus grand honneur.

LXX

Trois heures. — Au Centre de l'armée française, Ney et d'Erlon, après avoir consacré une heure à reformer leurs colonnes, les reportent de nouveau en avant. Comme Napoléon, mieux inspiré, s'est décidé à faire enlever avant tout la ferme de la Haie-Sainte, base indispensable de tout mouvement sur le Mont-Saint-Jean, d'Erlon prend cette ferme pour principal point de direction. Ney, investi de la mission de surveiller l'attaque générale, y fait préluder par de nouvelles charges de cavalerie. Il ordonne aux cuirassiers de Milhaud d'aborder les revers de la colline. Il se propose par là de déblayer les abords de la Haie-Sainte afin d'en mieux livrer l'assaut. Il se propose ensuite de faire des trouées à côté de la barricade qui coupe la route et défend l'accès du plateau, afin de conduire les divisions Donzelot et Alix. Les Hanovriens de Kielmansegg et les bataillons allemands d'Ompteda, ralliés et reformés à la suite de la précédente attaque, étaient de nouveau postés sur ce point. Les Hanovriens, qui essaient de se former de nouveau en carrés, sont culbutés. Les Allemands sont sabrés et dispersés. Leur colonel Ompteda est tué. Alors Ney ébranle les colonnes de d'Erlon. Lui-même s'avance avec une partie de la division Donzelot et enveloppe de toute part la Haie-Sainte. Les An-

glais font pleuvoir sur lui du haut de la terrasse du Mont-Saint-Jean un déluge de balles, de mitraille et de fusées à la Congrève. Rien ne l'ébranle, et, sans s'arrêter à faire jouer de l'artillerie contre les murs ou les bâtiments crénelés de la ferme afin de les ébrécher ou de les incendier, il ne désespère pas de s'en emparer en forçant ses issues la hache et la baïonnette à la main. Les soldats du général Quiot, après de gigantesques efforts, parviennent à pénétrer dans la grange du côté opposé à la route. Ils en chassent ceux qui en défendaient l'accès et débouchent dans la cour. Là, un massacre épouvantable a lieu; les soldats du deuxième bataillon de la légion allemande, qui s'étaient jusque-là si héroïquement défendus dans cette position, ne pouvant fuir faute d'issue sur le derrière de la ferme, reçoivent presque tous la mort; quelques-uns qui se sont réfugiés dans les caves y sont impitoyablement massacrés (1).

Fort cette fois d'un point d'appui qui l'abrite sur sa gauche et garantit sa retraite, Ney marche à l'assaut de la barricade qui coupe la route quelques pas plus haut, et cerne ceux des fuyards de l'armée anglaise qui, poursuivis de tout près, n'ont pu, à cause de leur nombre et de la presse, passer au delà. Les fuyards sont massacrés. « Alors, aux pieds des talus comme aux pieds des murs d'une forteresse a lieu une lutte formidable : Français, Anglais, officiers, soldats, hommes et chevaux, les uns cherchant à gravir, les autres à précipiter, tous à frap-

(1) Les circonstances affreuses de ce massacre souterrain ont été depuis racontées par une servante de la Haie-Sainte qui, demeurée dans la ferme pendant la bataille, s'était cachée au fond d'un des caveaux. Une inscription qu'on voit sur les murs du principal bâtiment de la ferme rappelle encore aujourd'hui au voyageur le sacrifice de la brave légion allemande.

per, s'abordent, se déchargent leurs fusils dans la poitrine, se sabrent, se percent, s'étreignent, s'entre-déchirent, se faisant des cadavres d'hommes et de chevaux renversés, les uns un rempart, les autres des degrés, pour défendre ou escalader les talus. Ney, qui voit à travers la fumée les premiers uniformes français border le plateau, ne doute plus de la victoire. Il fait dire à l'Empereur qu'un dernier effort de la réserve va lui donner le champ de bataille et que les Anglais, ébranlés, font filer déjà leurs équipages sur Bruxelles.

« Je les tiens donc ! » s'écrie l'Empereur. Son visage assombri par l'insuccès d'une première attaque et par des préoccupations que nous ferons bientôt connaître, s'éclaircit; son geste et sa voix s'animent et font passer la confiance dans son état-major. Il remonte à cheval, court près de là aux généraux de sa garde, leur donne l'ordre de former leurs colonnes d'attaque et de se préparer à marcher sur les pas de Ney. Pendant qu'il galope çà et là, un boulet emporte à côté de lui le général d'artillerie Devaux. Il le voit tomber avec douleur; mais des soins plus pressants ne lui permettent pas de déplorer une perte. Il redescend de nouveau de son cheval pour observer l'exécution des ordres donnés et recevoir de nouveaux renseignements sur les éclaireurs de sa droite et sur les progrès de Ney.

Ces progrès continuent à être de plus en plus marqués. — Le maréchal vient de refouler entièrement la première ligne anglaise dans le chemin creux et au delà. Ce refoulement influe d'une façon notable sur les seconde et troisième lignes que ravage notre artillerie. Des courses qu'y font d'audacieux chasseurs de la garde au risque de mille morts, ainsi que des longues-vues braquées sur la direction de la route de Bruxelles, révèlent le désordre qui s'y passe. Les bagages et l'arrière-garde de Wellington, désorganisés par nos boulets, se sont remis à

fuir, saisis d'une terreur panique. Les charretiers et les soldats du train, les blessés, les fuyards, se pressant et s'embarrassant l'un l'autre, se précipitent en désordre sur la forêt et en obstruent les abords. Les hussards de Cumberland, poussés par la même panique, se mêlent à cette longue file de fuyards Ils traversent les bois au galop, pressant, heurtant, écrasant les hommes de pied pour arriver plus vite. Ils gagnent ainsi les abords de Bruxelles et vont porter l'effroi dans des groupes nombreux accourus de cette ville pour recueillir des nouvelles du champ de bataille.

Les habitants de cette capitale, déjà fortement agités par la nouvelle de la défaite de Ligny et par le passage des nombreux blessés des Quatre-Bras, attendaient avec la plus grande anxiété l'issue de la lutte formidable dont le bruit, répercuté par les échos de la forêt, se faisait entendre à eux dans toute son intensité. Tous, aussi bien ceux qui se sont groupés dans les rues et les places publiques que ceux qui se sont portés aux avenues des routes de Charleroi et de Namur, recueillent avidement les moindres nouvelles. Lorsqu'ils voient arriver les premiers fuyards de l'armée anglaise, ils ne doutent plus, conformément à leurs prévisions, que celle-ci ne soit vaincue. Ils la croient seule contre Napoléon, et ce conquérant a tellement accoutumé les peuples à ses victoires, que personne n'ose croire au triomphe de ses ennemis. Les amis de la France, ceux qui regrettent l'Empire, ne peuvent en cacher leur joie, et plusieurs vont faire des préparatifs pour recevoir libéralement les vainqueurs. Une foule de fonctionnaires, de ces caméléons qui n'encensent jamais que la bonne fortune, pensent déjà aux cris et aux discours qu'ils prononceront pour faire oublier leurs adulations à l'égard du roi Guillaume et les imprécations qu'ils ont vomies un an auparavant contre l'ogre de Corse. Mais la masse des citoyens se rappelle

le blocus continental, la conscription, le despotisme brutal d'un gouvernement militaire qui a foulé aux pieds les libertés municipales si chères à la Belgique, et emprisonné, au mépris des lois et du jury, l'un de ses plus courageux citoyens, le bourgmestre d'Anvers (1). Elle songe aux calamités, aux sacrifices du régime impérial et elle appréhende que la victoire en ramène le retour. Aussi l'alarme se répand partout dans la grande ville. Les hôpitaux et les magasins militaires sont évacués à la hâte. Ceux qui croient avoir quelque chose à redouter des Français, hommes, femmes et enfants, s'enfuient pêle-mêle, à pied, à cheval, en voiture, sur les routes de Gand et d'Anvers, n'emportant que des objets de première nécessité. La panique, en se répandant au loin, fait rebrousser chemin aux subsistances, aux munitions, aux renforts qu'attend l'armée anglaise. On voit le vieux prince de Condé courir sans s'arrêter de Bruxelles à Malines. A Gand, le roi Louis XVIII et sa cour sont dans le plus grand émoi, prêts à partir pour Ostende, et le duc de Berry, qui avec un corps de volontaires royaux défendait à Alost les approches de la nouvelle résidence du roi de France, n'apprend pas plutôt les premiers triomphes de Napoléon qu'il oublie de se replier sur la ville qu'il doit couvrir et se jette par un chemin de traverse dans la direction d'Anvers.

Pendant que ceci se passe sur les derrières de l'armée anglaise, au milieu de cette armée la situation n'est pas plus rassurante. Son chef voit sa gauche sur le point d'être tournée, ses communications avec Saint-Lambert

(1) Poursuivi par ordre de Napoléon pour lui avoir fait résistance dans des actes de son administration, il avait été acquitté par le jury de Bruxelles, mais renvoyé malgré cela à Douai pour y être jugé à nouveau. Il y était mort de douleur au moment où la chute de l'Empire allait le rendre à la liberté.

coupées, son centre gravement menacé par des colonnes qui s'avancent compactes et irrésistibles, n'attendant plus, pour tout emporter, comme à Ligny, que l'arrivée de la terrible garde de Napoléon. Pressé sur son front par des soldats d'un élan et d'une audace que rien n'arrête, voyant sa première ligne à moitié décimée, ses réserves foudroyées et en désordre et les Prussiens trop lents à intervenir, Wellington doute un moment du destin de la journée. Toutefois, il conserve sa fermeté et son sang-froid. — Après avoir eu sept chevaux tués ou fatigués sous lui, on le voit remonter sur un huitième, courir ranimer les brigades qui l'environnent, envoyer l'ordre à celles qui sont détachées sur son aile droite d'accourir sur le champ de la lutte; puis adresser de nouveaux aides de camp aux conducteurs de bagages et aux troupes de sa troisième ligne, pour les rallier. Cela fait, il vient reprendre son poste de combat sous l'arbre élevé où il s'était tenu jusque-là afin que ses officiers ne s'égarassent point à le chercher, quand une phase nouvelle du combat voulait une décision ou un secours (1). Ainsi ce chef, posté au premier rang, environné partout d'ennemis, montrait, sous les boulets et les balles qui pleuvaient autour de lui et au-dessus de sa tête, un sang-froid, une assurance à toute épreuve. Autrefois, en Espagne, on l'avait vu déployer, dans des circonstances plus critiques encore, le même calme et la même assurance.

(1) Cet arbre était situé sur le bord méridional du chemin creux en face de la Haie-Sainte, trois circonstances favorables qui abritaient Wellington contre nos boulets. C'était un orme gigantesque. Le cultivateur auquel il appartenait l'a vendu pour un prix fort élevé à quelques amateurs anglais. On s'en est partagé les parcelles en Angleterre comme si cela avait été un morceau de la vraie croix. Elles ont fourni chez ce peuple, avant tout commerçant et spéculateur, un nombre fabuleux de cannes et de tabatières.

Sur le point d'être cerné avec 14,000 hommes seulement, à Fuente-Guinaldo, par une armée de 65,000 hommes aux ordres du maréchal Marmont, il avait imposé à l'ennemi par son attitude résolue, l'avait tenu à distance pendant trente-six heures, le temps nécessaire à une tranquille retraite.

CHAPITRE VI.

INTERVENTION DE BULOW A WATERLOO. — ATTAQUES DE LA CAVALERIE FRANÇAISE ET DE LA GARDE.

Derrière un mamelon la garde était massée,
La garde, espoir suprême et suprême pensée
« Allons, faites donner la garde »! cria-t-il,
Et lanciers, grenadiers aux guêtres de coutil,
Dragons que Rome eût pris pour des legionnaires,
Cuirassiers, canonniers qui traînaient des tonnerres,
Portant le noir bonnet et le casque poli,
Et tous ceux d'Austerlitz et ceux de Rivoli,
Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fête,
Saluèrent debout leur dieu dans la tempête.
Leur bouche, d'un seul cri, dit : Vive l'Empereur!
Puis, à pas lents, musique en tête, sans fureur,
Tranquilles, souriant à la mitraille anglaise,
La garde impériale entra dans la fournaise.

Victor Hugo.

LXXI. Napoléon apprend que Bulow s'avance sur son flanc droit, que Blücher est à Wavre, et que Grouchy, ignorant ces faits, n'avait pas encore quitté Gembloux à neuf heures du matin. Ses faux calculs à ce sujet. — LXXII. Napoléon fait repousser Bulow par Lobau, puis par Duhesme, puis enfin par quelques bataillons de la vieille garde. Trois de ces derniers repoussent 10,000 Prussiens, — LXXIII. Pendant l'attaque de Bulow, Wellington a repris l'offensive. Il est repoussé par les troupes du 1er corps et par une brigade de cuirassiers Milhaud. Ney voyant le résultat de la charge de ces derniers les fait soutenir par les chasseurs et les lanciers de la garde. — LXXIV. Napoléon ne sait pas profiter des premiers succès de sa cavalerie pour précipiter toutes ses forces sur ses pas et attend, pour envoyer à son aide, qu'elle soit repoussée sur notre ligne. — LXXV. La cavalerie de Kellermann se joint à celle de Milhaud, aux lanciers et chasseurs de Lefebvre-Desnouettes, pour assaillir les Anglais, et, par suite d'un malentendu, elle est suivie par les grenadiers et dragons de la garde. —

LXXI

Wellington montrait ainsi une assurance, un sang-froid stoïques au milieu des plus grands dangers. Il savait que tenir de pied ferme était moins dangereux pour lui que de rétrograder. De plus il attendait les Prussiens, qui ne pouvaient tarder à arriver, surtout Bulow, à qui il avait déjà fait savoir la situation critique dans laquelle il se trouvait et le besoin qu'il avait de son concours.

Cependant il était passé quatre heures, et Bulow ne paraissait pas, et Ney s'avançait toujours, n'attendant plus que l'arrivée de la garde pour porter un dernier coup. Wellington, inquiet, ne cessait de porter ses regards à travers les nuages de fumée qui tourbillonnaient autour des batteries du comte d'Erlon. Tout à coup il crut voir, bien loin derrière le flanc droit de ces batteries, se mouvoir des gerbes de feu accompagnées de détonations. Ces détonations s'étendaient sur un grand espace en augmentant d'intensité. Elles le rendirent on ne peut plus attentif. Enfin, dans une éclaircie de fumée, il reconnut les bataillons et l'artillerie de Bulow et les vit couronnant les hauteurs qui sont au nord-est de Plancenoit. Le général prussien venait enfin d'entrer en ligne, et, déployant ses 31,000

hommes sur la droite de Napoléon, l'obligeait à disséminer ses forces et à ajourner son triomphe.

L'avant-garde du corps de Bulow avait commencé à faire son apparition sur les hauteurs de la rive gauche de la Lasne et à la vue du champ de bataille de Waterloo vers une heure de l'après-midi. C'était au moment où Ney se préparait à prendre l'offensive à la tête du 1er corps. Cette apparition avait d'abord attiré l'attention de Napoléon et de son état-major et causé la plus vive inquiétude. Mais bientôt la grande attaque de la Haie-Sainte et des hauteurs du mont Saint-Jean avait fait négliger l'avant-garde prussienne, que quelques généraux d'état-major, du reste, avaient assuré n'être que des arbres (1). Un moment après on amena au quartier général un sous-offi-

(1) Napoléon dit que l'arrivée de ces éclaireurs lui fut annoncée par un nuage de poussière, ce qui est bien étrange, vu l'état profondément humide du sol. Mais la vérité, c'est que ce fut le maréchal Soult qui le premier s'en aperçut. Voici ce que dit à ce sujet l'aide de camp de ce maréchal, le colonel de Baudus : « Le major général, toujours poursuivi par l'inquiétude que les Prussiens n'arrivassent sur notre droite pendant l'affaire, observait le point du bois de Paris avec une attention particulière. Je le vis vers une heure de l'après-midi se rapprocher de Napoléon et le prévenir qu'il voyait très-distinctement un corps nombreux dont les armes étaient en faisceaux. Peu d'instants après on conduisit à Napoléon un maréchal des logis de la cavalerie prussienne qui venait d'être pris, qu'on avait fouillé et sur lequel on avait trouvé un billet écrit au crayon, adressé par le général Bulow au général anglais pour lui annoncer qu'il était en mesure de l'appuyer. Ce fut seulement alors que l'Empereur se détermina à envoyer un officier au maréchal Grouchy pour lui ordonner de marcher par Saint-Lambert contre le corps du général Bulow; mais il était trop tard, et l'on voit, par le rapport de ce maréchal, que cet officier ne put arriver près de lui qu'à sept heures du soir. Il ne fallut rien moins que cette découverte, faite par le major général, pour convaincre l'Empereur qu'il cou-

cier prussien qui avait été fait prisonnier par une colonne volante de 300 chasseurs français qui battaient l'estrade entre le hameau de Smohain et Ohain. Ce sous-officier était, dit Napoléon, fort intelligent, et donna avec empressement tous les détails qu'on exigeait de lui. Il était porteur d'une lettre par laquelle Bulow annonçait à Wellington qu'il se préparait à attaquer le flanc droit de l'armée française. Il apprit que les troupes qu'on apercevait autour du bois de Paris n'étaient rien autre que l'avant-garde de Bulow qui arrivait de La Chapelle-Saint-Lambert avec plus de 30,000 hommes. A cela il ajouta que le reste de l'armée prussienne (environ 70,000 hommes) était à Wavre, et que des éclaireurs avaient été envoyés pendant la nuit par Blücher au sud de cette ville sans y rencontrer aucun corps français (1).

rait le risque de voir une partie de l'armée prussienne sur son flanc droit ; *jusque-là il avait refusé de croire à la possibilité de ce fâcheux résultat.* » (*Etudes sur Napoléon*, I, 225.)

(1) Napoléon, dans ses *Mémoires*, dit que la colonne qui fit l'officier prussien prisonnier battait l'estrade entre Saint-Lambert et Wavre. Ceci est une assertion qui a été contredite. Non-seulement il n'y eut point de patrouille francaise qui poussât des reconnaissances aussi loin, mais encore il n'y en eut point qui dépassât de ce côté le bois de Paris, situé à trois quarts d'heure du champ de bataille. « Entre neuf et dix heures du matin, dit Damitz, le major général Luetzow prit les devants du corps de Bulow avec un détachement de hussards silésiens et arriva dans le bois de Paris. Il n'y rencontra aucun détachement français. Même on n'avait pris aucune mesure pour se couvrir de ce côté. Le major Luetzow se porta en avant du bois où se trouvaient, à l'aube du jour, les avant-postes anglais de l'aile gauche, et put facilement apercevoir les mesures prises par les deux armées en avant et en arrière de la Belle-Alliance. Luetzow, laissant quelques hussards dans cette position, s'en retourna vers le corps de Bulow et s'adressa au quartier-maître général Grolmann, qui se hâta de pousser en avant dans la forêt des troupes

A peine achevait-on d'interroger le sous-officier prussien que Napoléon reçut de Grouchy des nouvelles qui n'étaient pas moins fâcheuses. Les troupes du maréchal, au lieu d'être toutes parties à la pointe du jour de Gembloux, y avaient encore leur arrière-garde à neuf heures et demie. L'officier porteur de la dépêche en attribuait la cause au mauvais état des chemins, occasionné par la pluie de la veille et par celle de la nuit (1). Il apprit en outre à l'Empereur qu'au

qui, se grossissant successivement, purent se former en colonnes sur un large front des deux côtés du chemin de Lasne à Plancenoit : l'artillerie sur ce chemin et la cavalerie de réserve sur le bois. « Cependant, ajoute Damitz, *on ne se dissimulait pas qu'une fois arrivés sur le plateau à découvert, quelques bataillons ennemis ne pussent beaucoup entraver notre marche. On se demande encore ce que fit jusqu'à quatre heures et demie, pour s'y opposer, Napoléon, qui depuis une heure de l'après-midi était informé de l'approche des Prussiens.* » (*Hist. de la campagne de* 1815 précitée, p. 272.)

Ces réflexions de l'écrivain allemand parlent plus haut que toute chose! Napoléon, qui, comme nous l'avons déjà dit, aurait non-seulement dû se faire suffisamment éclairer vers la Dyle, mais encore faire occuper le village de Lasne, le bois de Paris et les abords de cette rivière dès le matin, négligea de faire réparer aussitôt cette négligence, et n'envoya que trop tard des forces de ce côté. Quant au service de postes échelonnés sur la direction du pont de Moustiers du colonel Marbot, dont il a été parlé, il ne peut être considéré, s'il a eu lieu, comme une œuvre sérieuse d'éclaireur; car si on eût pu compter sur elle, il n'y avait nul besoin d'envoyer par Genappe, les Quatre-Bras et Gembloux, les deux missives qui ont été dépêchées à Grouchy. La ligne des postes détachés du colonel Marbot était la direction toute naturelle et de préférence pour cela. Les assertions des historiens prussiens sont unanimes à dire que la droite de l'armée française fut insuffisamment ou pas du tout éclairée dans la direction de Wavre.

(1) Cet officier était le major Lafrenaie, ancien page de Napoléon. Il avait pris la voie la plus directe pour se rendre au

moment où il avait quitté Grouchy à Sart-à-Walhain (1), vers onze heures, le maréchal allait faire attaquer une arrière-garde prussienne composée d'infanterie, d'artillerie et de troupes à cheval; que le général Excelmans, qui depuis le matin poussait devant lui des piquets de troupes légères ennemies, les avait joints, et que ceux-ci paraissaient disposés à lui barrer le chemin de Wavre.

Ces nouvelles diverses étaient certes bien de nature à faire réfléchir Napoléon.

Ainsi l'armée prussienne, qui, d'après une précédente dépêche de Grouchy, n'avait perdu que 20,000 hommes, était parfaitement concentrée et en état de prendre l'offensive; bien plus, résultat que l'Empereur avait cherché

quartier général français, pensant que l'Empereur, par de suffisantes reconnaissances, avait pris soin d'assurer ses communications avec Grouchy. Il n'en était rien cependant, et ce n'est qu'avec le plus rare bonheur que Lafrenaie avait passé au milieu des postes prussiens qui surveillaient toute la rive gauche de la Dyle et la vallée de la Lasne, et, grâce à son excellente monture, il n'avait mis que deux heures pour faire le trajet. Il n'en fut pas ainsi, comme nous le verrons plus loin, des autres officiers que l'on dépêcha vers Grouchy dans la journée du 18. Lafrenaie, parti après onze heures, date de la lettre de Grouchy, n'ayant mis que deux heures à faire la route, se trouva rendu à la Belle-Alliance vers une heure, comme nous l'avons indiqué. Napoléon dit cependant que la réponse à cette lettre fut envoyée à onze heures, et que l'officier chargé de la porter promit de s'en être acquitté pour une heure. On verra que cette réponse, seulement datée du champ de bataille de Waterloo à une heure après-midi, n'arriva auprès de Grouchy qu'à sept heures, ayant été envoyée par Genappe, les Quatre-Bras, Sombref, Gembloux, Sart-à-Walhain, route indiquée par Napoléon et sur laquelle il fallut courir six heures, quand le major Lafrenaie, agissant d'inspiration, n'en avait employé que deux par une autre voie.

(1) Entre les chemins de Wavre et de Tirlemont à Gembloux, et à peu près à deux lieues nord de ce dernier endroit.

à empêcher jusque-là, cette armée était à même de se réunir sans obstacles à celle de Wellington. Bulow n'était séparé de celle-ci que d'une lieue et demie, Blücher que de trois. La promptitude, l'empressement que le feld-maréchal prussien avait mis à opérer cette jonction dans la journée du 16, son caractère entreprenant, audacieux et décidé, bien connu de Napoléon, étaient un sûr garant qu'il allait le faire sans retard. Grouchy, dont l'arrière-garde n'était partie de Gembloux qu'à neuf heures et demie, et à qui, d'ailleurs, Napoléon avait envoyé à dix heures l'ordre de marcher sur Wavre, et qui s'y trouvait aux prises selon toute apparence en ce moment avec un corps prussien, ne pouvait pas arriver à temps pour arrêter Blücher, ou serait trop faible pour le tenter, si l'idée lui en venait.

Ainsi l'arrivée de Bulow menaçait gravement Napoléon. Bien plus, si Blücher, comme tout le faisait croire, marchait vers lui, il était perdu. Et Blücher devait le faire, car, disons-le encore une fois, Grouchy à qui Napoléon avait envoyé à dix heures l'ordre formel de se porter de Gembloux sur Wavre, c'est-à-dire par une direction parallèle et éloignée de six lieues du champ de bataille, ne pouvait ni vaincre le feld-maréchal prussien, si, contre toute attente, celui-ci demeurait immobile dans la forte position de Wavre, ni arriver assez tôt pour s'interposer entre lui et Bulow. D'ailleurs, essayât-il de le faire en forçant le passage difficile de la Dyle, malgré l'état horrible des chemins et la nature excessivement accidentée du pays, que le général français courait le risque de se trouver lui-même enveloppé par les forces des deux généraux prussiens, comme le fut Vandamme à Kulm en 1813. En tout cas, l'un des trois corps de l'arrière-garde de Blücher se trouvait à lui seul numériquement assez fort pour occuper toutes les troupes de Grouchy et donner le temps aux deux autres de rejoindre Bulow. D'un autre côté, si

au lieu d'un corps prussien Grouchy se trouvait assez heureux pour en occuper trois à lui seul, il était certain qu'il ne les pouvait vaincre (1). La jonction des Prussiens et des Anglais devenait probable le lendemain, et les Français perdaient toutes les chances sur lesquelles s'appuyait le plan de campagne de Napoléon. Aussi, placé devant ces faits, celui-ci n'avait plus que deux alternatives : 1° ne pas compter avant la nuit sur le concours de son aile droite, envoyer aussitôt occuper les hauteurs de la rive gauche de la Lasne, si faciles à défendre avec quelques bataillons et plusieurs pièces d'artillerie, et avec ces forces, suffisantes dans une telle position, amuser, contenir Bulow, tandis que lui, Napoléon, se porterait de son côté et à l'instant même avec ce qui lui restait de réserves contre la gauche de l'armée anglaise (2) ébranlée, afin de l'é-

(1) Napoléon, qui fait un crime à Grouchy de n'être point venu à son aide à travers l'armée prussienne ou en présence de cette armée, s'applique, pour donner plus de légitimité à son reproche, à montrer la faiblesse de cette armée par suite des pertes excessives qu'elle aurait faites à Ligny : 30,000 hommes mis hors de combat, 20,000 fuyards, devaient avoir réduit, à l'entendre, l'armée de Blücher à 40 ou 45,000 hommes, soustraction faite du corps de Bulow. Pourtant il savait combien avait été peu décisive sa victoire sur les Prussiens. Aussi n'a-t-il pu raisonnablement faire un pareil calcul. S'il y a recours dans ses *Mémoires*, c'est encore dans l'intention de donner une apparence de fondement aux assertions qu'il émet, aux reproches qu'il fait.

(2) Tout devait engager Napoléon à porter sur ce point le corps de d'Erlon au lieu de lui imprimer une marche oblique sur le centre si fortement défendu et par le chemin creux, et par la nature du terrain, et par l'accumulation que Wellington y venait faire de ses réserves et des troupes de sa droite. Les succès de Durutte, la nature plus découverte du terrain occupé par les Anglais en face de ce dernier, des pentes moins abruptes, des plis qui, en deçà de ce terrain, abritaient la marche de nos colonnes, auraient dû décider Napoléon à choisir ce point de la

craser entièrement avant l'arrivée probable de Blücher; 2° ou bien, s'il ne voulait tenter les chances d'une agression aussi audacieuse, se retirer du champ de bataille en ordre, chose possible devant l'armée peu manœuvrière de Wellington, se retirer à la faveur des ravins de la Lasne, de la Maison du roi et du bois du Callois et de la Neuve-

ligne anglaise pour but principal de son agression. Un autre motif devait l'y engager: c'est que par une telle manœuvre, non-seulement il se rapprochait de Grouchy, tournait la gauche des Anglais, mais encore coupait totalement leurs communications avec les Prussiens, ce que Napoléon devait surtout chercher promptement à faire, depuis qu'il savait que Blücher était à Wavre et pouvait intervenir d'un moment à l'autre. Mais tourner l'armée anglaise, la rejeter sur Hal, donnait à Napoléon des résultats moins grands que de la couper par le centre, le long de la route de Bruxelles, et d'en exterminer ou capturer les deux fractions disloquées entre cette route et les bas-fonds de la forêt de Soignes. C'est-à-dire que Napoléon prétendait encore remporter une victoire complète quand lui-même était menacé gravement, et quand il lui aurait fallu ne songer qu'à garantir son armée. Il paya cher cette folle prétention, et le destin de la journée dût lui rappeler dans toute sa force combien il est imprudent de prétendre anéantir ses ennemis quand on n'a plus pour cela des armes suffisantes et qu'on court soi-même les plus grands périls. Le désastre qu'il éprouva lui montra qu'en telle occurrence il faut se contenter de la chance des petits succès, et n'avoir rien autre en vue que de conjurer son propre danger. Mais de telles erreurs étaient dans le caractère même de Napoléon. En 1813, lorsqu'il avait à sauver la France, il prétendait encore posséder l'Europe et laissait pour cela 150,000 de ses meilleurs soldats ensevelis en pure perte dans les places fortes du nord de l'Allemagne. En 1814, au moment où il lui fallait combattre un million d'hommes avec une armée de moins de 100,000 hommes qui s'amoindrissait tous les jours, tandis que les armées adverses ne faisaient qu'augmenter, il refusait de faire à la paix les concessions nécessaires et s'écriait, enflé de quelques succès inespérés, en parlant de ses ennemis : « Je suis maintenant plus près de

Cour, rappeler à lui le corps trop éloigné de Grouchy et agir comme Moreau l'avait fait en Allemagne en 1796, c'est-à-dire tendre, en se retirant, des piéges à l'ennemi, et attendre que de faux mouvements de la part des alliés lui permissent de tomber sur celle de leurs armées qui se trouverait isolée.

Il ne sut se décider ni pour l'une ni pour l'autre de ces alternatives. Il eut la simplicité de croire que le prompt, le bouillant et l'audacieux Blücher demeurerait immobile dans Wavre, même devant Grouchy se retirant après l'y avoir attaqué ; que celui-ci, malgré le mauvais état des chemins, viendrait vers lui sans être poursuivi ni inquiété, et cela avant d'en avoir reçu l'ordre ou même malgré l'ordre contraire qu'on lui avait envoyé à dix heures du matin. En cas que Grouchy ne vînt pas de lui-même, il crut qu'en le lui prescrivant aussitôt, le maréchal pourrait encore faire à temps sa jonction, bien qu'il fallût plus de cinq heures au porteur de la dépêche pour aller et sept heures à Grouchy pour cesser de combattre à Wavre et venir par des chemins affreux et des plaines partout découpées de ravins, de rivières. Il crut tout cela et résolut en conséquence de continuer à combattre, envoyant une partie de ses réserves contre Bulow, après avoir laissé celui-ci franchir paisiblement le défilé de la Lasne, tenant ses autres réserves inactives, laissant le corps de d'Erlon et les braves cuirassiers Milhaud s'exténuer, se fondre, dans une lutte inégale, impossible, contre plus de 50,000 braves Anglais, parfaitement retranchés, renforcés de tous les corps détachés de l'armée de Wellington, et résolus, vu la difficulté, le danger de leur retraite, à mourir en

Vienne qu'ils ne le sont de Paris. » Ce qui ne l'empêcha pas quelques jours après de se voir coupé de toute communication avec ce même Paris et d'apprendre que les rois coalisés y étaient entrés.

attendant le secours certain et peu éloigné de Blücher, et, par ce secours, le salut, le triomphe et la gloire (1). Il résolut de continuer cette lutte, bien que la défense énergique du château d'Hogoumont laissant jusque-là cette im-

(1) Il est vrai que pour s'excuser de ses fautes, de ses hésitations, des faux calculs qui le portèrent à vouloir vaincre à Waterloo quand tout lui faisait une loi de s'abstenir, Napoléon allègue, comme raison déterminante, les deux ordres verbaux qu'il prétend avoir envoyés à Grouchy dans la nuit du 17 au 18 juin, et qui prescrivaient à celui-ci de détacher un corps de 7,000 hommes à Saint-Lambert, ordres verbaux dans lesquels le chef de l'armée française maintient en outre l'assertion, fausse de tout point, par laquelle il aurait enjoint à son lieutenant d'aller coucher à Wavre le 17, de s'y rendre à l'aube du jour le 18. Nous avons montré plus haut ce qu'on doit penser de ces ordres verbaux invoqués avec tant d'assurance par Napoléon. A cela nous ajouterons que, si réellement deux courriers avaient été envoyés à Grouchy, le premier aurait été arrêté par l'avant-garde de Bulow qui avait passé la nuit à Saint-Lambert, le second par les patrouilles prussiennes qui s'étendaient entre la Lasne et la Dyle dans la direction d'Ottignies, de Moustiers, etc. Mais les Prussiens ayant assuré n'avoir pas fait de prisonniers sur aucun point (voyez Damitz), d'un autre côté Grouchy n'ayant reçu aucun des deux ordres, il faut bien en conclure qu'il n'y eut aucun courrier porteur de ces ordres, à moins qu'on admette qu'ils se soient évaporés dans les airs ou noyés dans un gouffre.

Mais dans l'hypothèse où les allégations de Napoléon à cet égard aient pu être admises, elles ne sont nullement de nature à lui procurer les justifications qu'il en attendait, quand à Sainte-Hélène il fut assez peu scrupuleux pour les imaginer. En effet, selon lui, les ordres de détacher un corps de 7,000 hommes de Wavre sur Saint-Lambert furent envoyés à Grouchy à dix heures du soir le 17 et à cinq heures du matin le 18. Or, lorsqu'il prit de nouvelles mesures et persista dans son attaque à une heure, le 18 juin, Napoléon, dans la supposition de l'existence de tels ordres, aurait dû très-bien savoir que le pre-

portante position aux Anglais, ne lui permît pas d'aborder sur tous les points la ligne ennemie et le forçât lui-même au désavantage d'une ligne brisée accusant les formes d'un quadrilatère où il aurait à se défendre par trois côtés à la fois. Il s'obstina à vouloir combattre encore, quand tout lui faisait une loi de se retirer. En conséquence, il continua à faire attaquer les Anglais par les seules forces de la première et seconde ligne de d'Erlon, par les divisions Foy et Guilleminot, qui ne cessaient de se faire décimer à l'assaut, plein d'étourderie et par conséquent impossible, d'Hogoumont, tandis que les généraux Domon et Subervic reçurent l'ordre, non immédiatement,

mier, adressé à Wavre, n'avait pu parvenir à destination, cette ville étant au pouvoir des Prussiens, et que le second n'avait pas plus été remis à Grouchy, car, parti à cinq heures, il n'était pas encore arrivé à onze heures, moment du départ du major Lafrenaie pour le champ de bataille. Par conséquent, dans l'hypothèse de la vérité des ordres verbaux allégués par Napoléon, il ne pouvait pas espérer que le détachement de Grouchy fût venu ou vînt à Saint-Lambert. D'ailleurs, ce village et tout l'espace compris entre la Dyle et le Mont-Saint-Jean étant occupés par Bulow, il ne pouvait pas croire que ses communications fussent de sitôt établies avec son lieutenant, son ordre de dix heures du matin ne prescrivant à Grouchy de ne les établir que par Wavre, qu'après s'être rendu à Wavre, où l'on n'entendait pas encore à une heure et demie la moindre canonnade, le moindre signe de combat. D'un autre côté, dans la supposition que le détachement de 7,000 hommes fût réellement arrivé à destination, il y avait folie de croire qu'isolé derrière Bulow, ayant Blücher à dos, ce détachement pouvait suffire pour arrêter le premier de ces généraux et même concourir à sa perte.

Donc les faits inventés après coup par Napoléon pour se justifier ne sont nullement de nature à le justifier aux yeux de ceux même qui en admettraient la réalité. Et l'on doit conclure qu'il fut aussi mal inspiré en les imaginant qu'en s'obstinant à ne rien changer à ses plans après l'annonce de l'approche de Bulow et de l'intervention indubitable de Blücher.

mais une heure plus tard, de se porter avec leurs 2,000 hommes de cavalerie de la position qu'ils occupaient derrière la division Durutte à la rencontre de l'avant-garde de Bulow. En même temps, la lettre suivante fut adressée à Grouchy :

Du champ de bataille de Waterloo, le 18 juin,
à une heure après-midi (1).

Monsieur le maréchal,

Vous avez écrit, ce matin à deux heures, à l'Empereur que vous marchiez sur Sart-lez-Walhain ; donc votre projet était de vous porter à Corbaix ou à Wavre. Ce mouvement est conforme aux dispositions de Sa Majesté qui vous ont été communiquées.

« Cependant l'Empereur m'ordonne de vous dire que « vous devez *toujours manœuvrer dans notre direction.* « C'est à vous de voir le point où nous sommes, pour « vous régler en conséquence et pour lier nos communi- « cations, ainsi que pour être toujours en mesure de « tomber sur les troupes ennemies qui chercheraient à « inquiéter notre droite, et de les écraser.

« Dans ce moment la bataille est engagée sur la ligne « de Waterloo. Le centre ennemi est à Mont-Saint-Jean ; « ainsi, *manœuvrez pour y joindre notre droite.* »

« *P. S.* Une lettre qui vient d'être interceptée porte « que le général Bulow doit attaquer notre flanc. Nous « croyons apercevoir ce corps sur les hauteurs de Saint-

(1) Une heure de l'après-midi. Telle est en effet la date de la seconde dépêche envoyée par Napoléon à Grouchy dans la journée du 18 juin. Cependant les Mémoires de Sainte-Hélène disent formellement qu'il était onze heures. Pourquoi mentir ? pourquoi dénaturer ainsi sciemment les faits ?

« Lambert; ainsi, ne tardez pas un instant pour *vous* « *rapprocher de nous et nous joindre*, et pour écraser Bu« low, que vous prendrez en flagrant délit. »

« Signé : *Le maréchal duc de Dalmatie.* »

LXXII

L'unique courrier porteur de cette dépêche importante qui contenait le salut de toute une armée, de tout un empire, était parti depuis passé une heure et demie, par la longue route de Genappe, les Quatre-Bras, Gembloux, que le général Domon, du lieu vers lequel on l'avait détaché, fit dire que les troupes qu'il avait devant lui étaient certainement ennemies, qu'il avait envoyé partout des patrouilles et qu'elles n'avaient pu avoir aucune nouvelle de Grouchy. Alors Napoléon s'empressa de prendre des mesures pour empêcher la jonction du corps prussien avec l'armée anglaise et pour tenir tête à Bulow. En conséquence, il ordonna à Durutte de marcher à l'assaut des hameaux et fermes de Papelotte, la Haie et Smohain, situés au point de jonction des deux armées ennemies, puis il envoya l'ordre à Lobau, non de courir tout de suite au débouché de la Lasne afin d'y arrêter le mouvement de Bulow, chose facile dans cette position, mais de se tenir prêt à marcher en avant avec les 7,500 hommes de son corps d'armée (1) aussitôt que le mouvement du général prussien se prononcerait. Il se flattait que ces 7,500 hommes, avec les 2,000 cavaliers de Domon et de Subervic, suffiraient, dans la pre-

(1) Le corps de Lobau avait été diminué de la division Teste, passée la veille aux ordres de Grouchy, et de son artillerie de réserve, mise en batterie près de la Belle-Alliance. De là sa réduction à 7,500 hommes.

mière position venue, pour tenir Bulow en échec (1). Quand, vers quatre heures et demie, Lobau eut pris position à droite de Domon entre Frischermont et l'abbaye d'Aywiers, à cheval sur le chemin de Plancenoit à Lasne, les troupes prussiennes débouchèrent tout à coup devant lui. Elles se composaient de quatre divisions d'infanterie, les divisions Losthin, Hiller, Hacke et Ryssel, et d'une di-

(1) Napoléon prétend que Lobau reçut l'ordre de pousser Bulow de manière à le refouler sur le détachement de Saint-Lambert; mais nous avons vu plus haut qu'il ne pouvait être question dans son esprit d'aucun détachement à Saint-Lambert. Disons, conformément à la vérité, que Lobau ne reçut nullement l'ordre de pousser Bulow : conformément à ses instructions, il se borna à l'observer, à l'attendre, non à la faveur des bords escarpés et habités de la Lasne, comme Napoléon aurait dû le prescrire, mais dans une plaine découverte qui ne lui offrait aucun appui naturel.

Non-seulement Lobau ne reçut aucun ordre lui prescrivant de pousser en avant jusqu'à la Lasne et d'y prendre position, mais Domon, qui fut tout d'abord envoyé de ce côté, n'en reçut pas davantage la mission. Voici ce que dit à ce sujet l'historien Damitz : « Les Français ne se garantirent pas suffisamment contre le corps d'armée prussien. Le général Domon n'observa qu'à une distance trop éloignée la forêt de Frischermont. On aurait dû faire occuper ce défilé par de l'infanterie, voire même par une division. De cette manière les Prussiens auraient débouché avec peine et on les aurait arrêté plusieurs heures vers les défilés de la Lasne. Les Français auraient gagné du temps; l'armée prussienne eût été obligée de faire des détours et serait peut-être arrivée trop tard sur le champ de bataille..... »

« Mais..., ajoute Damitz, les Français ne se procurèrent aucun éclaircissement positif; les patrouilles même que le général Domon prétend avoir envoyées ne furent aperçues que dans le lointain, sur les hauteurs en avant de la forêt de Frischermont. *Cette négligence, dont on ne saurait se rendre compte, doit être regardée comme une des principales causes de la perte de la bataille.* » (Damitz, ouvrage cité.)

vision de cavalerie, celle du prince Guillaume de Prusse. Quatre-vingt-six bouches à feu les accompagnaient. Ces divisions marchaient par échelons, le centre en avant. L'échelon du centre, aussitôt qu'il fut en présence en deçà du bois de Paris, démasqua trente bouches à feu. Lobau lui en opposa autant, puis, au bout d'une heure, s'apercevant que ce premier échelon n'était pas immédiatement soutenu, il marcha à lui, l'enfonça et le rejeta sur les autres échelons. Ceux-ci avaient été retardés par le mauvais état des chemins, et surtout par l'extrême difficulté qu'ils avaient eue à franchir avec leur artillerie la pente du versant gauche de la Lasne (1). Au lieu d'attaquer Lobau, ces échelons, conformément aux intentions

(1) Nous le disons encore, on ne comprend pas comment Napoléon, sitôt qu'il sut par l'officier prussien que Bulow marchait vers lui, n'ait pas envoyé Lobau défendre le passage de cette rivière, au cours si fortement encaissé. Posté à temps avec son artillerie sur la rive gauche, maître des habitations qui s'y trouvent, Lobau était à même d'y arrêter seul pendant de longues heures le général prussien et ses 31,000 hommes au fur et à mesure de leur arrivée. Les coureurs de Domon, le paysan propriétaire où l'Empereur avait son quartier général et qui ne le quitta pas de toute la journée, pouvaient fort bien, avec la carte, le renseigner sur la nature du ravin de la Lasne aux lieux où les Prussiens s'apprêtaient à la franchir. Mais le général en chef de l'armée française devait montrer, à ce sujet, la même incurie qu'au sujet de la véritable topographie du Mont-Saint-Jean. Quelques questions adressées au paysan d'Ekoster auraient pu lui révéler, concernant ce plateau et son accès plus facile à l'est de la route, sur la ligne qu'occupait la gauche anglaise, et l'existence de ce fatal chemin creux contre lequel allèrent échouer plusieurs attaques courageuses et désespérées, qui auraient bien pu de préférence être dirigées sur d'autres points.

A propos de la négligence que l'on mit à bien reconnaître la nature du terrain occupé par l'armée anglaise, Hippolyte de Mauduit, dans le dessein d'excuser l'Empereur, fait peser, chose

de leur chef, cherchèrent, après avoir rallié leur devancier, à déborder le général français par un à gauche en bataille. Lobau, craignant d'être tourné, exécuta sa retraite en échiquier en se rapprochant de la chaussée de Bruxelles, dans la direction de la Belle-Alliance, la droite au village de Plancenoit. Les Prussiens descendirent dans ce village et s'en emparèrent. En partie repoussés une première fois par Lobau, qui, se retranchant dans le cimetière, leur causa de grandes pertes, ils revinrent une seconde fois en force, menaçant plus que jamais la position. Pendant ce temps ils s'emparaient, sur sa droite, du château de Frischermont, renforçaient à la Haie et à Smohain le prince de Saxe-Weymar de trois bataillons, et déployaient en batterie, sur les hauteurs qui sont à l'est de Plancenoit, soixante bouches à feu qui inondèrent de leurs projectiles les abords de la grande route de Charleroi à Bruxelles. Ces projectiles venaient ricocher autour des fermes de la Belle-Alliance, de Rossomme et de la maison d'Ekoster, où se tenaient le quartier général français et la garde. Leurs obus mirent le feu à la ferme du Caillou, où Napoléon avait passé une partie de la nuit, ce qui causa sur les derrières de l'armée française une panique momentanée pendant laquelle on vit des cavaliers courir en criant : *Sauve qui peut!* et déterminer la fuite d'une partie des bagages

étrange, cette négligence sur le major général de l'armée seul. Voici ce qu'il dit : « Si Napoléon eût connu son terrain avant de dicter son ordre de combat, il n'eût point attaqué le taureau par les cornes alors qu'il pouvait faire autrement et d'une manière plus conforme à ses vues et à ses intérêts. Mais, grâce à l'incurie coupable de l'état major général, on fit commettre à Napoléon une faute qui contribua à nos désastres. » — Disons-le, le premier coupable en cette circonstance fut celui qui se trouvait à la tête de l'armée française et pour qui de telles informations étaient une affaire de première, de suprême importance.

vers Charleroi (1). Napoléon, se voyant sur le point d'être tourné, ordonna alors au général Duhesme, qui se tenait avec la jeune garde entre Plancenoit et la Maison du roi, de marcher sur ce village en prenant la droite de Lobau, et il le fit appuyer par vingt-quatre bouches à feu de la garde. Cette artillerie, admirablement servie, ne tarda pas à désorganiser celle de Bulow. Les Prussiens, refoulés par la jeune garde, s'arrêtèrent. On remarqua du flottement dans leur ligne. Mais ils continuaient toujours à s'étendre le long du ravin de la Lasne, déterminés à gagner la route de Charleroi par la ferme du Caillou (2); la jeune garde fut obligé d'allonger sa ligne de ce côté. Pendant ce temps les Prussiens re-

(1) De plus, dans ce moment Napoléon dit avoir remarqué du désordre dans son aile gauche. Il assure que trois bataillons de cette aile s'étaient repliés, sans y être forcés, sur la garde, et cela d'après les ordres de chefs malintentionnés. Il y avait en effet dans l'armée française à Waterloo quelques troupes hostiles à la cause impériale. De ce nombre était le 1er de ligne, de la division Jérôme Bonaparte, qui avait fait précédemment partie de la garde de Louis XVIII et dont l'ancien colonel avait, quelques jours avant l'entrée en campagne, été arrêté dans un village près d'Avesnes pour être conduit à Vincennes. Il y eut aussi de ce côté une défection semblable à celle dont la division Durutte avait été témoin la veille. Un capitaine de carabiniers du corps de Kellermann eut le triste courage de passer à l'ennemi en plein combat, sous les yeux de ses compagnons d'armes.

(2) C'était, paraît-il, Blücher lui-même qui avait prescrit cette manœuvre, qui tendait à prolonger le corps de Bulow sur nos derrières. Blücher, dit Damitz, qui s'était empressé de devancer sur le théâtre de la lutte la plus grande partie de ses troupes, observait, du haut du bois de Paris, vers quatre heures, le champ de bataille. Voyant Wellington menacé et recevant coup sur coup des estafettes que celui-ci lui envoyait pour réclamer son aide, le vieux feld-maréchal, n'ayant encore en ce moment que peu de forces en main, résolut de les diriger immédiatement

vinrent en force ; après un combat terrible, acharné, où l'on se fusilla à trente pas, l'une de leurs divisions, celle de Hiller, débusqua la jeune garde et la rejeta hors du village. Le moment était critique. Les Prussiens remontaient le cours de la Lasne jusqu'au pied de la route de Bruxelles, et leurs batteries s'en rapprochaient à une distance d'environ 700 mètres. Napoléon ordonna au général Morand de reprendre Plancenoit à la tête de trois bataillons et de deux batteries de la garde, tandis qu'un régiment de grenadiers et une batterie du même corps appuieraient ce mouvement à droite en allant se poster entre ce village et la ferme du Caillou, et que le bataillon qui avait été laissé dans cette ferme à la garde du quartier général serait porté à celle du Chantelet. Les soldats de la garde, que les boulets prussiens atteignaient sur la hauteur où ils se trouvaient placés, et qui depuis longtemps, attendaient, l'arme au bras, le moment de prendre part à la lutte, accueillirent avec joie l'ordre de marcher à l'ennemi. Au moment où ils allaient s'ébranler, Napoléon entra dans l'un des trois bataillons qui se trouvait à proximité de lui et que commandait le lieutenant colonel Golzio. Il adjura les braves grenadiers qui le composaient de faire un effort suprême, et leur donna pour instruction d'arriver sur l'ennemi à la baïonnette. Le bataillon part au cri de *Vive l'Empereur !* et se précipite au pas de charge à travers une haie d'aubépines qu'il sape en passant. Soldats, sous-officiers, officiers, fifres et tambours rivalisent de zèle. Un premier bataillon prussien est culbuté. Les grenadiers pénètrent dans le village et s'y rencontrent avec les deux autres bataillons que Morand y a conduits d'un autre point avec un égal

contre le flanc et les derrières de Napoléon, afin de semer le désordre dans ses parcs et de le distraire de son attention et de ses efforts vers Wellington. V. DAMITZ, ouvr. cité.

succès. Les Prussiens sont précipités des champs qui sont en haut de la colline dans les vergers, des vergers dans les jardins, des jardins dans les rues, des rues dans le ravin, et tout cela se fait en quelques instants. Rien ne peut résister au choc des soldats de la garde, qui, à l'avantage de se précipiter de tout le poids et l'impulsion de leur corps du haut d'une colline, joignent l'élan que leur donnent leur haine, leur enthousiasme et l'impatience d'avoir trop longtemps attendu, l'arme au bras, sous le feu des batteries ennemies. Quelques centaines de Prussiens s'étant réfugiés dans le cimetière et l'église, y sont cernés et massacrés jusque sur l'escalier de l'autel. Partout c'est une tuerie épouvantable. Un tambour-major, à défaut de fusil, se sert de sa canne, et on le voit assommer un grand nombre d'ennemis avec cet instrument de parade. Les Prussiens, frappés d'épouvante, abandonnent Plancenoit, et pour courir plus vite jettent armes et bagages. Ils vont se réfugier au sein des masses que Bulow tient rassemblées à l'orient du village, et y communiquent la terreur qui les saisit. A la suite de ce combat de géants où 1,100 soldats de la garde avaient culbuté près de 10,000 Prussiens et mis 3,000 hommes hors de combat, Duhesme et Lobau reprennent l'offensive. Bulow est obligé de se replier. Les Français le poursuivent, occupent les positions que vient de couvrir son artillerie et le tiennent à distance. Pendant ce temps, Durutte, déjà maître de Papelotte, parvient à s'emparer de la Haie et de Smohain, s'y crenèle, assurant ainsi la séparation des Prussiens d'avec les Anglais. Bulow, poussé sur son front et débordé par sa droite, se garde pour le moment de toute agression, et pendant quelque temps le flanc de l'armée française peut se croire assuré. Il était sept heures du soir.

LXXIII

Napoléon, au moment où Lobau reculait devant les Prussiens, avait fait dire à Ney que, ne pouvant le renforcer de ses réserves, il cessât toute attaque sur le Mont-Saint-Jean. Il lui avait recommandé de se borner à garder la Haie-Sainte, de la créneler en face de l'ennemi et de se tenir sur la défensive jusqu'à ce qu'il fût rassuré du côté du général prussien. Ney obéit; mais Wellington, qui avait été témoin de l'arrivée de Bulow et palpitait de joie de la diversion toute-puissante qu'allait opérer en sa faveur cet auxiliaire tant attendu, se résout à prendre l'offensive à son tour. Le canon de Bulow continuant à retentir avec force, il s'écrie en agitant son épée aux yeux de ses troupes : « En avant, mes amis! en avant! Nous avons assez résisté de pied ferme, à nous maintenant d'attaquer! » Une colonne profonde se forme à sa voix et il l'envoie à l'attaque de la Haie-Sainte et des bataillons français qui l'entourent, déterminé à déborder la gauche de Ney et à couper le corps de Reille de celui de d'Erlon. La colonne est reçue au pied des murs de la Haie-Sainte par un feu des plus meurtriers. Les Hanovriens qui la composent voyant leurs rangs se fondre sous les décharges de notre infanterie s'arrêtent, hésitent et reculent. Wellington leur envoie l'ordre de se remettre en marche et trois fois réitère cet ordre avant de le voir exécuté. Enfin la colonne, renforcée, s'ébranle de nouveau, entoure les abords de la Haie-Sainte et descend dans le ravin. Ney, qui ne l'a pas perdue de vue, lance sur elle une brigade des terribles cuirassiers Milhaud. Le choc est irrésistible. Enfoncée, rompue, écrasée, la colonne se met en désordre et les soldats qui la composent fuient mutilés sur le plateau. La cavalerie française les y poursuit le sabre à la

main. Sur son chemin se trouvent des batteries ennemies; les canonniers anglais, d'après une manœuvre qui leur est habituelle, n'ont que le temps de se réfugier avec leurs avant-trains dans les carrés qui les avoisinent. Les cuirassiers traversent leurs batteries dans l'intervalle des pièces, tuent les artilleurs dont la fuite n'a pu être assez prompte, et se jettent sur les carrés. Quelques-uns sont enfoncés, la plupart font une héroïque résistance. Les cuirassiers les enveloppent et vont partout, essayant la force de leurs coups au sein de la ligne anglaise. Ney, que d'aussi belles charges électrisent, lance sur les pas de la 1re brigade de cuirassiers tout le corps entier du général Milhaud et le fait appuyer à gauche par les chasseurs et les lanciers de la garde. Lui-même s'élance à la tête des nouveaux escadrons et pénètre sur le plateau. Longtemps il y combat de sa personne, l'épée à la main, plutôt comme un soldat que comme un chef; mais Wellington pousse sur lui les gardes à cheval de Somerset, les carabiniers hollando-belges de Tripp et les dragons de Dörnberg. Écrasés de toutes parts par la mitraille, la fusillade des carrés, les braves cuirassiers Milhaud n'en font pas moins face à ces nouveaux adversaires. Ils chargent à la fois avec une fermeté admirable l'infanterie et la cavalerie britanniques; mais la lutte est par trop inégale, ils sont obligés de se replier. Ils descendent du plateau, poursuivis par les escadrons ennemis; mais aussitôt Ney lance sur ces derniers les lanciers et les chasseurs de la garde, qu'il a tenus en réserve. Cette brave cavalerie, corps d'élite qui aux Quatre-Bras comme à Waterloo a pendant si longtemps été témoin de la lutte sans pouvoir s'y mêler, s'ébranle avec une joie sans pareille au son de toutes ses fanfares et aux cris frénétiques de *Vive l'Empereur!* Elle tombe sur la cavalerie anglo-hollandaise avec la soudaineté de l'aigle. Des escadrons entiers de celle-ci sont désorganisés et culbutés sous le jeu terrible

des lances et achevés par le sabre des chasseurs. Somerset, Tripp, Dörnberg sont ramenés au plateau. Rien ne peut résister à l'élan des cavaliers de Lefebvre-Desnouettes. Ils pénètrent à leur tour au sein des carrés de Wellington et les chargent avec furie. Pendant ce temps Ney a rallié les cuirassiers Milhaud et les a reportés en avant afin de soutenir les lanciers et chasseurs de la garde. Une seconde fois l'infanterie anglaise se trouve enveloppée, et de part et d'autre se renouvellent des traits admirables de courage, d'audace et de fermeté.

LXXIV

Pendant quelque temps Ney se soutient ainsi au milieu des masses anglaises, en espérant que sa témérité, sa promptitude, son élan, décideront Napoléon à lui prêter sa garde et à oublier Bulow. Plusieurs fois il se retourne dans cette attente vers la Belle-Alliance. Nos braves cavaliers, entrant dans cette pensée et sentant que leurs efforts seront vains si quelque infanterie n'arrive et pour les soutenir et pour enlever les canons anglais qu'ils ont laissés derrière eux, ne cessent de leur côté de crier : « La garde! la garde! » Mais l'Empereur, qui a assez de Lobau, de Duhesme, de Morand, de Subervic et de Domon pour contenir les Prussiens, se refuse à envoyer les réserves qu'il a sous la main; il les laisse même dans leurs premières positions, au lieu de les envoyer combler les vides qu'a formés sa première ligne en se portant en avant. Il atermoie quand la situation lui fait une loi de tout précipiter. Il s'obstine toujours à croire à l'immobilité de Blücher. Au lieu d'envoyer à Ney le soutien que celui-ci attend, il se contente de murmurer, de condamner la témérité de son lieutenant (1). Le maréchal Soult, entrant

(1) On rapporte que Ney ayant envoyé son aide de camp

dans ses pensées, taxe de son côté d'étourderie la conduite de Ney : « Il nous compromet, dit-il, comme à Iéna ; il nous entraîne d'un seul côté, quand nous avons à faire face sur plusieurs points à la fois. » — « Voilà un mouvement prématuré qui pourra nous coûter cher, »

Heymès à Napoléon pour lui demander de l'infanterie, autant pour soutenir ses charges que pour combler le vide qui s'était établi entre le 1er et le 2e corps, Napoléon répondit par ces mots : « De l'infanterie ! où voulez-vous que j'en prenne ? voulez-vous que j'en fasse ? » Cependant il pouvait à cet effet disposer de sa garde qui, employée à temps, nous aurait sans doute donné le champ de bataille. « Ce fut certes une grande faute, dit le capitaine Hippolyte de Mauduit, et elle doit retomber tout entière sur Napoléon : car si le premier ordre de la bataille était habilement conçu, l'harmonie en fut détruite aussitôt que le 1er corps se fut porté en avant, et surtout après le changement de position du 6e corps et des deux divisions Subervic et Domon. Laisser les réserves de l'infanterie et de la cavalerie en quelque sorte dans leurs premières positions alors que la première ligne s'était portée à six cents toises en avant pour aborder l'ennemi, fut une faute capitale ! — Toute la garde, aussi bien que la cavalerie de réserve, auraient dû immédiatement remplacer les troupes qui s'étaient portées en avant. Cette faute, ajoute Hippolyte de Mauduit, que personne n'a sans doute encore osé relever parce qu'il aurait fallu la reprocher à l'Empereur, ne saurait s'expliquer ni se justifier. A une heure, les premières têtes de colonne de Bulow étaient encore à deux lieues du champ de bataille, et par conséquent nullement à redouter. Les trois heures qu'il mit à rassembler ses 30,000 hommes avant d'entrer en ligne étaient suffisantes pour battre Wellington... en se jetant sur lui avec toute la garde.... Mais l'Empereur manqua de résolution, de coup d'œil peut-être, et tout fut perdu !!! — On se demande encore pourquoi et comment Napoléon n'arrêta point alors le mouvement intempestif de Milhaud et de la cavalerie de la garde, qu'il avait pour ainsi dire sous la main. C'était le cas de tirer bon parti de la mobilité de ses aides de camp. »

Hippolyte DE MAUDUIT, ouvrage cité.

dit Napoléon. Il admire et condamne tout à la fois l'intrépidité de son lieutenant. Que ne l'approuva-t-il au contraire en se mettant aussitôt en mesure d'en profiter! Hélas! le brave des braves et ses intrépides soldats furent les seuls qui alors eurent le pressentiment, l'intuition de la conduite dont les circonstances faisaient une loi. Ce qui allait se passer le devait bientôt montrer jusqu'à la plus parfaite évidence.

Cependant les cuirassiers Milhaud ainsi que la cavalerie légère de la garde se fatiguent en vains efforts au sein des masses anglaises qui, revenues d'un premier désordre et d'une première panique, se sont reformées pour résister de pied ferme. Désunis par l'énergie même de leur attaque et privés du soutien que l'Empereur leur refuse, nos escadrons sentent mollir leur audace. Foudroyés par la puissante mousqueterie des carrés de Wellington, chargés par la cavalerie de lord Uxbridge, ils sont repoussés du plateau et obligés de venir se rallier dans le vallon de la Haie-Sainte. Napoléon, qui les voit redescendre la colline au galop, craint que ce reflux ne porte le désordre et le découragement dans les rangs de son infanterie et se décide enfin à les faire soutenir. Il ordonne à Kellermann, qui jusque-là est demeuré immobile derrière le corps de Reille, de se porter en avant avec ses deux divisions. La première à droite, composée de dragons et de cuirassiers aux ordres du général L'Héritier, court se joindre aux escadrons de Milhaud, dans le bas-fond où ils se sont ralliés; la seconde, composée de cuirassiers et de carabiniers aux ordres du général Roussel, va se former à droite de la partie orientale d'Hogoumont. A peine ces deux divisions sont-elles arrivées au lieu d'où elles devaient s'ébranler pour charger l'ennemi que les chasseurs et lanciers de la garde, impatients de porter de nouveaux coups, vont se ranger dans l'intervalle qui les sépare. Ils y sont presque aussitôt suivis par les

dragons et grenadiers à cheval de la garde, qui, témoins du haut de la colline de la Belle-Alliance des précédentes charges ainsi que du mouvement en avant de la cavalerie de Kellermann, n'ont pu réprimer leur impatience de combattre et se sont avancés malgré les ordres de l'Empereur et aux cris de *Vive l'Empereur!* cris qui empêchent ces ordres d'être entendus (1).

LXXV

Alors, cuirassiers et carabiniers de Roussel, dragons et grenadiers de la garde à cheval, chasseurs et lanciers de la garde, dragons et cuirassiers l'Héritier, cuirassiers Milhaud, formant une immense ligne oblique de bataille, du parc d'Hogoumont à la Haie-Sainte, s'élancent au son de toutes leurs fanfares, aux hennissements de leurs chevaux, aux cris de *Vive l'Empereur!* sur la droite et le

(1) Certains auteurs prétendent que ces dragons et grenadiers à cheval ne s'ébranlèrent point sans ordre, mais à la demande du maréchal Ney, à la disposition de qui Napoléon les avait placés quelques heures auparavant, et que par conséquent les reproches que formule à ce sujet Napoléon ne sont d'aucune justice. (V. à ce sujet les *Victoires et Conquêtes.*) D'un autre côté, plusieurs auteurs avouent que cette intervention des dragons et grenadiers de la garde sans l'ordre de l'Empereur est un fait avéré, mais ils ajoutent que celui-ci pouvait l'empêcher, et que ce corps de réserve n'eût point commencé à s'ébranler si Napoléon, au lieu de se tenir constamment sur les derrières de l'armée, avait imité Wellington et était venu plus près du théâtre de l'action afin d'en examiner les phases diverses, de prendre sur-le-champ les mesures qu'elles nécessiteraient et de surveiller par lui-même jusqu'aux moindres mouvements de ses troupes. — (V. dans Hipp. de Mauduit les causes du malentendu qui emporta les dragons et grenadiers de la garde sur les pas de Kellermann.)

centre de l'armée anglaise. Ils étaient près de huit mille chevaux. Cette masse de cavaliers d'élite, dont le galop ébranle la terre, tombe comme une immense avalanche sur de longues files de cavalerie ennemie qui semblent l'attendre et qu'elle voit rangées sur le front des Anglais. Celles-ci, à son approche, se replient à droite et à gauche et démasquent une batterie de soixante pièces qui vomit la mort devant elle. Nos cavaliers n'en sont point ébranlés. Ils resserrent ceux de leurs rangs que le canon a éclaircis, se précipitent sur les batteries, renversent, tuent les canonniers ou les forcent de nouveau à s'abriter au sein de l'infanterie. Laissant derrière eux les soixante bouches à feu, ils continuent leur course intrépide, et s'élancent, comme d'un bond, dans le chemin creux, du chemin creux dans la plaine où les attendent les carrés échelonnés de Wellington. Les carrés, formés sur quatre rangs par de vieux soldats habitués aux luttes de ce genre, tiennent ferme. Ils vomissent devant eux des nuées de balles et demeurent inébranlables sous le choc. Nos escadrons tourbillonnent autour d'eux, se glissent dans leurs intervalles et vont partout essayant la force de leurs coups sur leurs diverses faces. En un clin d'œil ils ont envahi toute la première ligne anglaise, et, non contents d'en cerner l'infanterie, ils vont provoquer à la lutte les escadrons de lord Uxbridge qui occupent la seconde ligne. Quelques cavaliers même, dans leur fougue indomptée, pénètrent jusqu'aux bagages de l'armée ennemie, y sèment la terreur, jusqu'à ce qu'ils périssent accablés par le nombre ou, jusqu'à ce que, par un grand détour sur leur droite, ils parviennent à regagner, vers Papelotte et Smohain, les bataillons de Durutte (1).

(1) Ce fait est réel, nous le tenons de témoins oculaires qui se trouvaient derrière l'armée anglaise.

LXXVI

La cavalerie britannique se montra ferme devant ce choc immense et inattendu. Plus ferme encore fut l'attitude de l'infanterie. Après chaque charge on voyait ses carrés se déployer, faire feu sur l'escadron qui l'avait chargé, se reformer devant une nouvelle agression de celui-ci, et lui présenter un rempart toujours inébranlable. La brigade Kalkest fut ainsi chargée onze fois et par onze fois consécutives on la vit se déployer pour faire feu et se reployer pour recevoir le choc de nos escadrons. A la dernière charge, cependant, un de ses quatre régiments était couché par terre et les deux tiers des trois autres taillés en pièces. Des pertes à peu près équivalentes avaient lieu sur d'autres points. La division Picton, sans cesse foudroyée par les batteries du comte d'Erlon, se voyait réduite de 4,000 hommes à 400. Elle fait demander des renforts au général en chef. « Qu'elle meure, mais qu'elle reste, répond lord Wellington : il n'y a que la nuit ou Blücher qui puissent nous en donner, des renforts! » La division obéit. En même temps, du côté des Français avaient lieu les pertes les plus sensibles. Le général l'Héritier tombait grièvement blessé d'un coup de feu à travers le corps; le chef d'état-major du général Milhaud était tué; Milhaud lui-même, les généraux Roussel et Delort avaient plusieurs chevaux tués sous eux, leurs chapeaux et leurs habits criblés de balles; Delort, en outre, était blessé d'un coup de feu et atteint de plusieurs coups de sabre. Un très-grand nombre d'officiers supérieurs, de même que les généraux de brigade de grosse cavalerie Blanquart, Porquet, Travers, Donop et le lieutenant général des lanciers de la garde, Colbert, étaient mis hors de com-

bat. Le général Guyot était démonté et foulé aux pieds des chevaux ennemis. Mais les pertes des Anglais étaient plus grandes encore. Ils avaient déjà plus de 18,000 hommes blessés ou tués. Parmi les tués on comptait les généraux Ponsonby, Picton, Ompteda, Van Merlen et Duplat; parmi les blessés se trouvaient le prince d'Orange, les généraux Cooke, Alten, Collaert, Kempt, Pack, Halkest, Adam, Dœrnberg et Bylandt. Six de leurs drapeaux étaient pris et présentés à Napoléon par un groupe de chasseurs et de cuirassiers en tête desquels figurait le maréchal des logis Gautier, ancien volontaire de 93 et l'un des héros de la retraite de Russie. Cet intrépide soldat, guide général de son escadron, avait pénétré le premier dans un carré ennemi et avait pu en sortir vivant, tenant son drapeau en main.

Cependant, au milieu de cet ouragan qui menaçait de tout emporter, Wellington conservait toute sa fermeté, son coup d'œil et son sang-froid. Partout on voyait ses aides de camp porter, avec des ordres, des paroles d'encouragement. Il en était de même de lord Hill, qu'on vit longtemps combattre sans chapeau, de lord Uxbridge, de Pozzo di Borgo, du baron Vincent, d'Alava, qui volaient tour à tour d'un régiment à l'autre pour les animer, se renfermant, à l'approche de nos cavaliers, au centre du carré, portant partout la résolution et l'exemple. Wellington lui-même se jeta plusieurs fois dans les carrés qui l'avoisinaient. On l'y entendait répéter ces mots : « Tenez ferme, tenez jusqu'au dernier, mes enfants! ne souffrons pas qu'on nous batte! que diraient-ils de nous en Angleterre! » C'était ainsi vers le pays que Nelson reportait ses pensées à Trafalgar. De tels mots d'ordre furent aussi ceux de nos généraux au temps des grandes luttes de la République, alors que nos soldats n'ambitionnaient d'autre récompense que les acclamations de leurs concitoyens, que celle d'*avoir bien mérité de la*

patrie! Tels seront toujours les principaux mobiles des peuples libres en combattant pour leur indépendance !

Toutefois Wellington se désespérait en voyant tomber, les uns après les autres ses plus intrépides compagnons d'armes; il ne lui restait plus guère que 40,000 hommes en ligne, et rien ne paraissait encore de Blücher, que les bataillons de Bulow repoussés sur les coteaux de la Lasne. Il désespéra de nouveau de la victoire et ordonna de faire rétrograder sur Anvers une batterie de dix-huit qui devait rejoindre son armée et qui avait déjà dépassé Malines. Le désordre et la panique étaient si grands, même à cette distance, que les fuyards, se jetant sur le convoi, le désorganisèrent et amenèrent le renversement d'une partie des pièces dans le canal de la Senne. Wellington, apprenant le désordre incessant de ses réserves, voyant la quantité de morts et des blessés qui causait partout des vides dans ses rangs, ne put, malgré son stoïcisme, cacher l'inquiétude extrême de son âme. On l'entendit s'écrier : « Il faut encore quelques heures pour tailler en pièces *ces braves gens : plaise au ciel que la nuit ou les Prussiens arrivent avant!* » — « Jamais, a dit un écrivain contemporain de ces faits, les Français n'avaient été si acharnés à la victoire, jamais les Anglais si inébranlables à la défaite. On sentait que c'était la proie du monde qu'ils se disputaient pour la première fois. Le monde moderne n'avait jamais vu une si terrible étreinte de deux nations corps à corps sur un aussi étroit espace. Tout était sang, cadavres, chevaux, affûts, canons, armes brisées sous les pieds ! Ney, oubliant qu'il était général, et abandonnant chaque régiment à son instinct, combattait lui-même, son chapeau de général dans la main gauche, son épée brisée dans la droite, son cheval tué sous lui à ses pieds. Des deux côtés on ne respirait que pour tuer. Frapper, être frappé, c'était vivre. Chefs, soldats, animaux même semblaient avoir dit adieu à l'existence et

ne chercher, comme dans un cirque mortel, qu'à tomber avec plus de gloire et à tomber sur le cadavre de l'ennemi. Les huit mille cavaliers français parcouraient et ravageaient ainsi ce champ de bataille détrempé d'eau et de sang et pétri comme une argile rougie sous les pas de quinze mille chevaux des deux camps. Wellington, un moment hors de la mêlée et revenu à son poste, sous le chêne, n'a plus à ses côtés que trois aides de camp sur dix-sept, étendus blessés ou mourants. Sa lunette à l'œil, il contemple quelques instants ce tourbillon de charges; il voit que les balles de ses carrés s'émoussent contre les cuirasses de nos cavaliers. Il fait passer de rang en rang à ses intrépides Ecossais l'ordre de laisser aborder sans tirer, de percer le poitrail des chevaux de la pointe des baïonnettes, de se glisser sous les pieds des animaux et de les éventrer avec le glaive court et large de ces enfants du nord, de leur couper le jarret. Les Ecossais obéissent, et l'on voit un de leurs bataillons charger lui-même à pied un de nos régiments à cheval. Trois heures entières avait duré cette mêlée, emportant douze à quinze milliers d'hommes des deux nations sans emporter un sillon du sol sous leurs pieds. Les blessés et les morts jonchaient la boue, les survivants comblaient les vides en se resserrant à la voix éteinte des officiers. Ney, remonté sur le cheval d'un de ses cavaliers, était emporté et rapporté par le flux et le reflux de la mêlée, tantôt jusqu'aux réserves anglaises, tantôt jusqu'au bord du plateau (1). » On le vit, parcourant le front des régiments, le visage bouleversé, appelant par leurs noms les officiers qu'il connaissait personnellement. Se croyant encore aux champs de Fleurus en 1794, oubliant l'Empire et son despotisme, ignorant qu'à Ligny la première pensée de Napoléon avait été de faire

(1) Lamartine.

tourner son triomphe contre les libéraux français, on l'entendit s'écrier : « Français, ne bougeons pas, c'est ici que sont les clés de nos libertés ! » Ailleurs, rencontrant le comte d'Erlon, compromis comme lui dans les événements qui avaient signalé le retour de l'île d'Elbe, il l'entraîne au feu en lui disant : « *Toi et moi nous devons périr ici, car tous deux nous sommes destinés à être pendus si la mitraille anglaise nous ménage.* »

Mais l'exemple des chefs ne peut faire ce que la cavalerie, en pénétrant dans la ligne anglaise, n'a pu effectuer. Les Anglais demeurent inébranlables, renouvelant avec une précision admirable la manœuvre qui les déploie et referme leurs quatre rangs solides à l'approche de nos escadrons. Des troupes fraîches, l'arrivée de l'infanterie de la garde, peuvent seules compléter l'œuvre commencée par la cavalerie; mais Napoléon, trop préoccupé des Prussiens, que pourtant Lobau, Duhesme et Morand tiennent en respect, ne sait pas saisir l'instant décisif. Il hésite, il flotte irrésolu et inactif entre Wellington et Bulow, méconnaissant l'arrivée plus que probable de Blücher, se contentant d'admirer la belle résistance des Anglais. Il reconnaissait enfin la vérité de ce que lui avait appris Reille avant l'action. « Quelles braves troupes, dit-il au maréchal Soult, et comme elles travaillent avec constance et vigueur! Les Anglais se battent bien, il faut en convenir; nous les avons formés, ils sont dignes de nous; mais ils ne tarderont pas à fuir. » Soult ne partageait pas cette illusion. Il connaissait les Anglais pour les avoir souvent combattus en Espagne. « Je crains plutôt qu'ils ne se fassent tous hacher, » répondit-il à l'Empereur. Les généraux anglais, de leur côté, ne pouvaient cacher l'admiration que leur causaient la constance héroïque, les admirables charges de nos cavaliers. « La cavalerie française nous environnait comme si ç'eût été la nôtre, » écrivait Wellington quelques jours après

la bataille. Plus tard, se trouvant devant un grand nombre d'officiers généraux et supérieurs des armées coalisées : « Messieurs, leur dit-il, vous ignorez peut-être quelle est la meilleure cavalerie de l'Europe aujourd'hui? Eh bien, je dois vous avouer que c'est celle qui est la plus mal montée de toutes, celle qui a le moins de réputation, en un mot, c'est la cavalerie française. Depuis que j'ai eu à soutenir personnellement les efforts de son audace et de sa persévérance, comme à Waterloo, je n'en connais aucune capable de la surpasser ! »

Napoléon, après avoir admiré l'excellence des troupes anglaises, voyant que ses escadrons ne les ébranlaient point en s'ouvrant, comme à Ligny, une trouée capable de les désorganiser, se mit, dit-on, à regretter Murat, ce roi des déroutes, homme d'initiative et d'une impétuosité sans pareille, qui savait imprimer à de semblables charges une âme, un ensemble irrésistibles. Mais Murat n'aurait point suffi sans infanterie à l'œuvre de titans dont se berçait le chef de l'armée française. Il ne s'agissait plus cette fois d'Autrichiens, de Russes à enfoncer, mais de tenaces Anglais, de braves Hollando-Belges, parfaitement aguerris, d'hommes qui semblent nés pour les luttes défensives, les mieux faits pour garder une position, et qui cette fois en tenaient une excellente. Qu'aurait fait Murat, sans infanterie, sur ce sol détrempé, à travers ces talus, ces fondrières, ces chemins creux, hérissés de canons, de baïonnettes inébranlables ? D'ailleurs, un second Murat se trouvait là dans la personne de Kellermann, le héros de Marengo, d'Austerlitz et des Quatre-Bras, général intrépide, toujours bien inspiré dans les grandes circonstances. Mais Napoléon ne pardonnait pas à ce vieux soldat de la République d'avoir été la cause du triomphe de Marengo et d'en avoir revendiqué la gloire (1). Long-

(1) Voyez plus loin aux paragraphes C, CVI.

temps, pour le punir de cette gloire qui l'offusquait, il l'avait laissé à l'écart et n'avait consenti à recevoir ses services qu'en le maintenant dans un rang secondaire. A Waterloo il l'oublia au sein de ses cuirassiers sans l'investir d'aucune mission décisive. Hélas! dans ce moment suprême où, comme à Valmy, le sol national était à sauver, le nom de Kellermann eût porté bonheur. Le duc de Valmy eût sans doute retrouvé les inspirations de Marengo.

LXXVII

L'absence d'un général de cavalerie qui donne aux charges du Mont-Saint-Jean l'élan moral qui leur était nécessaire, qui leur imprime de l'ensemble, un but, un courant irrésistible; l'hésitation de Napoléon à envoyer aussitôt quelques troupes d'infanterie sur les pas de ses escadrons, entre autres la division Bachelu, qui n'a pas encore donné, ou les huit bataillons de sa garde, qu'il n'a point envoyés à Plancenoit; ces circonstances, avec l'éparpillement successif de nos charges, frappant partout, ne perçant nulle part, n'aboutissant qu'à absorber les feux des carrés et à s'en laisser décimer; la lassitude des hommes et des chevaux de courir et de lutter ainsi trois heures durant dans des terres défoncées ou glissantes qui consumaient les forces des animaux sous un soleil d'été dont l'ardeur était doublée par la flamme des décharges et l'haleine des hommes et des chevaux; enfin les batteries de réserve de Wellington qu'on a négligé de faire enclouer, et qui, reconquises par ses artilleurs après le reflux de nos escadrons, vomissent sur nous la mitraille (1); toutes ces causes finissent par séparer les com-

(1) On sait qu'il est d'ordonnance dans l'armée anglaise de dé-

battants et par rejeter Ney et son armée en deçà du plateau si glorieusement assailli. La cavalerie de la garde descendit dans le ravin pour y reformer ses rangs décimés. Quant aux héroïques cuirassiers, ils demeurèrent sur la crête, en face de l'infanterie qu'ils venaient de sabrer et des pièces qu'ils avaient prises, et qui, maintenant retournées contre eux, leur faisaient payer cher l'héroïsme qu'ils mettaient à la braver.

Il était sept heures du soir; la situation de l'armée française devenait de plus en plus critique. La lutte ne se trouvait plus dans les conditions des batailles ordinaires: elles durent habituellement six heures, et il y en avait déjà huit que les armées s'attaquaient avec un acharne-

teler les chevaux à l'approche du danger: les soldats du train les emmènent hors de portée, et les artilleurs se réfugient dans les carrés voisins. On ne tint pas compte de cette circonstance bien connue, et, bien qu'il ne faille qu'un clou long et tendre, qui puisse se recourber, et une minute à un artilleur pour l'entasser d'un coup de sa hache de campement dans la lumière du canon, on laissa intactes, par plusieurs fois, quatre-vingts pièces d'artillerie ennemie que le sort avait mises entre nos mains et que le même sort remit au pouvoir des Anglais !!! Ceci, avec la première attaque de la Haie-Sainte, est le pendant de l'assaut étourdi et infructueux du château d'Hogoumont qu'une brèche faite à coups de canon nous aurait livré sans efforts et que nous ne pûmes emporter après un demi-jour de tentatives vaines et la perte de plusieurs milliers d'hommes! Français, Français, vous êtes vaillants, vous êtes les premiers soldats du monde; mais bien peu prévoyants et réfléchis parfois! Au Mont-Saint-Jean vous eûtes l'héroïsme, l'exaltation des batailles; mais à coup sûr vous n'en eûtes pas toujours l'inspiration et le génie. Puissent ces fautes du passé, qu'il est de notre devoir de rappeler, servir de leçon pour l'avenir, si jamais le malheur des temps et les tristes fatalités qui pèsent parfois sur les nations nous revoyaient aux prises dans de semblables luttes sur quelque champ de bataille de l'Europe.

ment sans exemple, sans qu'on touchât même aux résultats qui marquent le milieu de la plupart des batailles. Les soldats, les généraux, qui voyaient l'inutilité des efforts déployés pour percer la ligne anglaise, sentaient refroidir l'élan qui les avait jusque-là soutenus. Harassés, épuisés de besoins, ayant combattu à jeun faute de vivres, ils commençaient à désespérer de la victoire. Mitraillés en face, inquiétés sur leur gauche, menacés sur le flanc droit par Bulow, ils pressentaient que ce général n'était que le précurseur de l'armée prussienne, et que bientôt Blücher, dont ils apercevaient les avant-gardes couronnant les côteaux d'Ohain, allait intervenir à son tour. D'ailleurs, que pouvaient-ils faire sans cavalerie? Ils n'avaient même plus de munitions, car tel avait été le peu de prévoyance qui avait présidé à l'approvisionnement de l'armée, que l'infanterie, aussi bien que l'artillerie, s'en trouva pour ainsi dire dépourvue à la fin de la journée. Depuis quelques heures on voyait à chaque instant des pièces de canon que ces raisons mettaient hors de service se détacher de la plaine et s'acheminer avec leurs caissons vides sur les derrières de l'armée par la route de Charleroi. Cependant l'Empereur ne songeait ni à se garantir par une prévoyante retraite, ni à porter la moindre réserve, la moindre infanterie sur les pas de sa brave cavalerie. On le savait immobile, irrésolu, bien loin sur les derrières du champ de bataille, préoccupé plus qu'il ne convenait de Bulow, et on s'étonnait de ne lui point voir prendre aussitôt la résolution d'un mouvement rétrograde, ou une de ces mesures promptes, audacieuses, qui parfois l'avaient sauvé dans d'autres situations critiques. Le murmure avait même gagné ses généraux, et l'on entendit plusieurs d'entre eux s'écrier: « Mais cet homme n'y est plus, que veut-il donc? Il perd la tête (1)! »

(1) « Hélas! dit Hippolyte de Mauduit, pourquoi tant de vertus

LXXVIII

On le vit bientôt pourtant s'arracher à son immobilité. Le spectacle de sa cavalerie revenant vers lui décimée, mutilée, harassée, avait mis le comble à son anxiété. Il fait venir son cheval et se met à galoper çà et là, portant, envoyant de nouveaux ordres. Bulow était repoussé

guerrières ne furent-elles pas couronnées par la victoire! Que n'avons-nous pu marcher une heure plus tôt pour la leur assurer, en nous précipitant aussi tête baissée, et alors qu'il en était temps encore, contre les derniers obstacles qu'avait à nous opposer l'armée anglaise! Oui! par quelle fatalité nouvelle l'Empereur a-t-il hésité à nous faire marcher contre elle!

« A la Moskowa pareille hésitation paralysa la victoire, à Waterloo elle nous l'arracha.

« Hélas! Napoléon lui-même ne fut pas à l'abri de cette fatale contagion qui, pour une cause ou pour une autre, paralysa la plupart de ses principaux lieutenants. Y eut-il chez lui fatigue ou malaise de corps?..... Désespéra-t-il enfin de lui-même, de sa propre étoile?..... Nous serions tenté de le croire, car l'Empereur ne montra, ni à Ligny, ni à Waterloo, ce génie, ce coup d'œil, cette activité, cette détermination énergique et prompte comme la foudre, qui le firent triompher si souvent dans des moments critiques aussi.

« L'Empereur, qui toujours sur un champ de bataille tenait sa lorgnette braquée sur l'ennemi pour en déjouer les mouvements, sembla plongé pendant cette journée, où se jouait cependant sa fortune, dans une sorte de prostration morale; souvent même on le vit tournant le dos à l'ennemi et à sa propre armée, comme s'il eût voulu être tout entier à ses propres pensées!!! Bien des fois des officiers de son entourage, entre autres le général Haxo, durent l'arracher à cette désolante indifférence pour fixer son attention sur quelques mouvements de Wellington, quelque démonstration de sa cavalerie. »

(Hippolyte de Mauduit, ouvr. cité.)

de Plancenoit. Rassuré de ce côté, l'Empereur avait enfin résolu d'entreprendre ce qu'il avait négligé d'exécuter vers une heure, ce qu'il aurait pu ordonner peut-être avec succès à quatre heures et à six heures, c'est-à-dire il avait résolu de réunir ses réserves non engagées à tout ce qui lui restait de troupes de ligne valides et, quoi qu'il fût bien tard pour une telle manœuvre, de ne faire de ses forces disponibles qu'une masse et de la jeter baïonnette croisée au Mont-Saint-Jean. Pour cela il se décide à faire faire un changement de front oblique sur le centre, l'aile gauche en avant, dirigée contre le plateau du Mont-Saint-Jean et la droite appuyée comme pivot au village de Plancenoit, manœuvre qui lui permet de faire face à la fois à Wellington et à Bulow. Dans ce but, il fait passer sur la gauche de la route quelques-unes des batteries qui jusque-là ont été tenues sur la droite de la Belle-Alliance, et fait adjoindre à ces batteries les bouches à feu qui sont demeurées en réserve. Pendant que cette artillerie vomit directement la mort dans la partie centrale de l'armée anglaise, Napoléon rappelle quatre bataillons de sa vieille garde qu'il a placés en réserve devant Plancenoit, en laisse deux autres, l'un à la ferme du Chantelet, l'autre dans le village même, faisant dire au général Pelet, qui les commandait, qu'étant le pivot, le point d'appui de tout le mouvement, il devait tenir jusqu'à la dernière extrémité. Tandis que les grenadiers de la réserve de Plancenoit viennent rejoindre quatre autres bataillons de la garde, massés près de la Belle-Alliance, Napoléon, impatient cette fois de porter de l'infanterie de réserve contre la ligne anglaise, dispose à cet effet de sept autres bataillons d'élite, trois de grenadiers et les quatre autres de chasseurs, qu'il trouve disponibles et sous sa main. Il n'attend pas, lui qui a tant atermoyé jusque-là, que toutes ses réserves soient réunies et qu'il puisse tenter une attaque générale et décisive, et, sous prétexte qu'il y a

urgence de parer au mouvement rétrograde de sa cavalerie, il envoie contre l'ennemi six de ses bataillons isolés, en tout 2,900 hommes, espérant avec ce peu de monde rétablir le combat. Mais c'est bien plus, il les envoie contre le centre inexpugnable de la ligne ennemie qui vient d'être renforcée, d'une brigade des gardes anglaises, celle de Maitland, de la brigade de réserve du général Lambert, de la division Chassé et de celle de Brunswick que Wellington a fait se concentrer sur ce point important de sa ligne en place des troupes qui y ont jusque-là si courageusement combattu. Après avoir été placer en observation le septième bataillon de sa garde, comme un blokaus isolé près du parc d'Hogoumont, sans doute pour masquer son mouvement de ce côté et se préserver des Anglais, toujours possesseurs de cette position, Napoléon rejoint les autres bataillons et descend à leur tête par la route de Bruxelles, suivi à distance par son état-major. Il guide cette portion de sa garde jusqu'au sein d'une forte tranchée d'où la route sort pour courir à découvert vers la Haie-Sainte. Il s'arrête sur le bord occidental de cette tranchée, qui l'abrite contre les boulets et qu'avoisinent deux batteries chargées d'appuyer l'attaque. Là, montrant du bout de son épée et les bataillons affaiblis de d'Erlon et le plateau du mont Saint-Jean, il s'écrie : « En avant, mes amis, en avant... voilà le chemin de Bruxelles! » Grenadiers et chasseurs, sans songer à la mort qui les attend, défilent devant lui au cri de *Vive l'Empereur!* et en élevant en l'air leurs bonnets à poil. Ney arrive alors et prend le commandement des bataillons des mains de Napoléon même. Deux pas plus loin ils quittent la route et commencent à se déployer dans la plaine, les deux bataillons de grenadiers à droite, les quatre bataillons de chasseurs à gauche. Dans leur sein se trouvent les lieutenants-généraux Roguet, Friant et Michel, les maréchaux de camp Porret de Morvan, Harlet et Mallet : un général

par bataillon ! Ils marchent échelonnés sur le bataillon de grenadiers de l'extrême droite ayant dans leurs intervalles deux pièces chargées à mitraille. Ils s'avancent d'abord obliquement au sud-ouest de la Haie-Sainte. Mais arrivés au fond du ravin ils font une conversion à droite et montent d'un pas ferme, l'arme au bras droit aux positions anglaises.

LXXIX

Malgré les premières ombres de la nuit qui commençaient à planer sur le champ de bataille, malgré la fumée de l'artillerie, Wellington, déjà mis en éveil par la canonnade inusitée qui tout à coup avait éclaté en face de son centre, s'est aperçu de la nouvelle attaque qui le menace. Cette colonne mouvante et sombre de bonnets à poils et de longues capotes bleues qui évoluait en ondoyant comme un gigantesque reptile lui montre l'imminence du péril qui va fondre sur lui. Cette fois ce sont des troupes fraîches, la terrible garde de Napoléon qui se déploie sur son front. Il avait appelé sur le point menacé tout ce qui lui restait en artillerie, cavalerie, infanterie. Il fait serrer les brigades de lord Hill, qui, rapprochées du théâtre de l'action occupaient, du plateau au parc d'Hogoumont, une ligne concave, position qui leur permet de prendre nos bataillons en écharpe. Sur son centre se trouvent les débris encore valides des régiments qui ont combattu, sa seconde ligne encadrée dans sa première, de nouveaux renforts venus de son aile droite. Il avait fait avancer sur le front de ce centre, en première ligne, sept bataillons de Brunswick et de Nassau. Il les destine à recevoir le premier choc. A sa droite, et sous sa main, il place la division Chassé ayant une brigade en colonne serrée, et l'autre en carrés éche-

lonnés. En seconde ligne, derrière les Nassaus et les Brunswickois, il place les gardes anglaises de Maitland. Cette seconde ligne s'étend le long du terrible chemin creux qui jusque-là lui a servi si admirablement de rempart. Les soldats des gardes sont placés, les uns dans le premier fossé du chemin, d'autres sur le chemin même, d'autres sur son revers septentrional, d'autres enfin sur le bord de la plaine qui est au delà, de manière à former une quadruple ligne de feux étagés. A ceux de la plaine il ordonne de se coucher à plat ventre en attendant le moment de faire feu. Il donne un ordre pareil aux artilleurs, qu'il a placés, avec leurs pièces, dans les intervalles, et à tous il commande de laisser approcher l'ennemi à demi-portée de pistolet avant de riposter.

LXXX

Pendant ce temps les six bataillons de la vieille garde sont arrivés en haut de la colline. Les dernières évolutions anglaises s'achevaient qu'ils n'étaient plus qu'à quelques pas de distance. Soudain, sur leur front et sur leur flanc, une terrible décharge de mousqueterie et d'artillerie les foudroie. Ce feu, émané des troupes que Wellington a placées en flanc et en première ligne, couche par terre des rangs entiers. Au nombre des blessés se trouve Friant, et au nombre des tués le brave général Michel. La mort de ce dernier donnant de l'hésitation au bataillon qu'il commandait, l'intrépide Porret de Morvan élève la voix pour le ranimer. Il se remet en marche au cri de *Vive l'Empereur !* suivi des autres bataillons qui s'avancent comme à la parade. Ney est toujours dans leur sein. Renversé de cheval, marchant à pied, l'épée à la main, il électrise les braves bataillons par ses exhortations et son exemple. Tous s'avancent avec

le même calme et la même assurance. L'ennemi plie, les Brunswickois sont culbutés, la brigade de Nassau est dispersée et son chef, le prince d'Orange, blessé. Les grenadiers, après avoir ainsi percé la première ligne ennemie, enlèvent plusieurs batteries qu'ils renversent dans l'impossibilité où ils sont de les emmener ou de les enclouer. A la vue de ce premier succès, Ney, ne doutant plus du triomphe, court ranimer les bataillons de d'Erlon et les reporte au combat. Pendant que le brave des braves s'éloigne, la redoutable colonne arrive en face du chemin creux où Wellington a rassemblé ses plus grands moyens de résistance. Ce chef, qui surveille attentivement l'approche des bataillons de la garde, profite alors d'un intervalle de profond silence et s'écrie d'une voix forte : « *Up guards, make ready*. Debout, gardes, et visez bien. » Aussitôt ceux de ses fantassins et de ses artilleurs qui s'étaient couchés se lèvent, et, des quatre étages de la ligne ennemie part soudain la plus terrible décharge qu'on eût jamais vue. Une pluie épaisse de balles, un ouragan de mitraille, tel est l'accueil fait par les Anglais aux braves qui les assaillent. Ceux-ci sont de nouveau renversés par centaines. Leurs rangs sont fauchés, broyés, leurs bataillons éclaircis, et au milieu des morts se trouvent encore un général, l'intrépide Mallet et un grand nombre d'officiers supérieurs. Ils ne s'en avancent pas moins avec ordre, enjambant leurs morts et leurs blessés, resserrant leurs rangs. Mais chacun de leurs pas est marqué par de nouvelles pertes. La mitraille et la fusillade achèvent de ravager l'intérieur de leur masse, et, en vingt minutes, de 2,900 hommes qu'ils étaient il n'en demeure plus que 700 en état de combattre. Jamais, depuis les célèbres journées de Fontenoi et de Wagram, on n'avait vu une colonne aussi menaçante et aussi inébranlable réduite en si peu de temps à un aussi faible effectif.

Les blessés qui purent se relever allèrent, sur les derrières de l'armée, offrir à tous les regards le spectacle de leurs effroyables mutilations et répandre dans les cœurs la désolation dont ils étaient saisis. Quant aux 700 survivants, ils se retirèrent en frémissant et vinrent se rallier dans la vallée. Un capitaine nommé Nimal, le seul qui fût demeuré sans blessures, essaya de les ramener au plateau. Sacrifice inutile : il fut repoussé par le flot de l'infanterie britannique. Il en fut de même, sous un autre point des dragons et grenadiers de la garde qui avaient fourni de nouvelles charges pour soutenir l'attaque des héroïques bataillons. Accablée par le nombre, exténuée, harassée, cette cavalerie fut repoussée après avoir vu tomber le général Jamin, major des grenadiers à cheval, Guyot lui-même et une foule d'officiers, le premier sans vie, les autres grièvement blessés. Ainsi échoua cette agression audacieuse de 2,900 braves contre toute une armée. Une heure plus tôt, lancée sur les pas de notre cavalerie, cette admirable infanterie nous donnait la victoire. Elle nous la procurait encore si elle eût été envoyée à l'ennemi immédiatement suivie des autres bataillons de la garde. Mais Napoléon, par suite d'une incurie inconcevable, ne sut, cette fois pas plus que les précédentes, saisir le moment convenable et se mettre en mesure assez tôt. Le reste de sa garde commençait à peine à s'ébranler que l'autre moitié était détruite (1). Ces fautes, ces échecs et le spectacle de la destruction qui les accompagna exaspérèrent dans nos rangs plusieurs de ces âmes bouillantes pour qui reculer est une

(1) « Il y eut donc imprévoyance de n'avoir pas disposé une heure plus tôt les bataillons de la garde chargés d'enfoncer les lignes anglaises, imprévoyance qui peut être considérée comme la onzième fatalité de la campagne et la dernière faute de la bataille, car, après celle-là, il n'en restait plus à commettre. (Hippolyte DE MAUDUIT.)

honte, et qui, désespérant de la victoire, se résolvent au moins à mourir en vendant chèrement leur vie. C'est ainsi qu'on vit, dit un écrivain anglais, un officier de la garde s'arrêter au lieu de suivre le mouvement rétrograde des débris de l'héroïque colonne, ramasser un fusil et une giberne, faire volte-face, aller se placer seul à quatre pas d'une batterie ennemie et tirer sur elle jusqu'à ce que, criblé de blessures, il fût massacré par un chasseur de Brunswick. D'un autre côté, on vit le colonel d'artillerie Duchand descendre de la colline au pied de laquelle était Napoléon, courir, au grand étonnement de celui-ci, vers l'ennemi, aller mettre ses pièces en batterie à portée de pistolet d'un carré écossais, le foudroyer à bout portant, et ne se retirer devant une forte colonne de cavalerie anglaise qu'après avoir épuisé ses munitions et perdu la moitié de ses artilleurs.

LXXXI

Cependant, les troupes de d'Erlon, électrisées par l'exemple des intrépides bataillons de la garde, s'étaient reportées au combat à la voix et sous l'impulsion de Ney, qui, dans l'intention d'une nouvelle attaque, avait même attiré à lui la brigade Pegot, de la division Durutte. Le feu de l'artillerie avait en partie recommencé sur une foule de points et l'engagement était redevenu général. Au moment des plus grands efforts et à l'instant où la moyenne garde, broyée sous la mitraille et la mousqueterie de Wellington, commençait à hésiter, un officier était accouru dire à l'Empereur que les Allemands et les Belges qui formaient la gauche anglaise en face de Smohain se repliaient en désordre vers le Mont-Saint-Jean, suivis d'une colonne de fumée. « C'est Grouchy ! c'est un second Marengo ! » s'écrient quelques-uns des généraux qui entou-

rent l'Empereur, et la confiance disparue de leur cœur y revient aussitôt. Napoléon qui dans ce moment était averti de l'arrivée de nouvelles colonnes prussiennes et ne pouvait pas se faire d'illusion à l'égard de Grouchy, feint pourtant de croire à cette nouvelle afin d'en tirer parti pour l'effort désespéré qu'il veut encore tenter. « C'est Grouchy, s'écrie-t-il à son tour. Enfin le voilà! nous sommes vainqueurs... Courez, dit-il à Labédoyère qui était à cheval à côté de lui, courez annoncer au maréchal et aux troupes cette joie qui raffermira leur courage. » Labédoyère court de bataillon en bataillon jusqu'au maréchal en semant partout la nouvelle de l'approche de Grouchy, et reporte même au combat trois bataillons qui s'étaient mis en retraite par suite de la lâcheté ou de la perfidie de leur chef. « Vive l'Empereur! répondent partout les soldats à Labédoyère, la victoire est à nous. » Une foule de blessés se raniment même à cette nouvelle et se sentent la force de revoler au combat. Tous, soldats blessés ou non blessés, gravissent avec une nouvelle ardeur, sur la gauche de Wellington, les étages de feu du Mont-Saint-Jean, malgré les murmures et l'incrédulité de plusieurs officiers et généraux que n'a pu abuser la mission de Labédoyère (1).

(1) Une foule d'auteurs prétendent que Napoléon savait très-bien, au moment où il faisait répandre cette nouvelle, qu'au lieu de Grouchy c'étaient les Prussiens qui arrivaient, et ils le blâment fortement d'avoir ainsi bercé son armée d'une illusion qui devait un moment après produire un effet si contraire.

« Le maréchal Ney lui-même, — dit Hippolyte de Mauduit, — ne put contenir son indignation en apprenant l'expédient dont se servait l'Empereur. Il ne sentait que trop le contre-coup qu'allait produire sur ses soldats la certitude du mensonge dont le général Labédoyère venait de se faire le trop complaisant colporteur; car l'Empereur, moins que tout autre, ne pouvait désormais s'abuser sur la marche du commandant en chef de son aile droite.....

L'affreux ravage que cause dans leurs rangs l'infanterie britannique par ses décharges à bout portant ne peut les arrêter : arrivés au pied de la terrasse, ils gravissent le talus sous une grêle de balles ; ils le franchissent, Ney à leur tête ; une nombreuse artillerie se met de nouveau de

Ce subterfuge, quand il fut découvert, fit jeter de colère plus d'un fusil et fit débander plus d'un peloton. Peut-être même est-ce à lui qu'on dut la retraite anticipée de plusieurs bataillons de la droite du 1er corps, que l'on a signalée comme une des causes déterminantes de la perte de la bataille ; car elle était parvenue à ce moment suprême, où le premier pas rétrograde fait par l'une ou l'autre ligne décide du sort de l'une ou de l'autre armée. »

« Je ne saurais, dit de son côté le colonel de Baudus, trouver d'expressions pour rendre l'impression que j'éprouvai lorsque, revenant de porter des ordres à notre aile droite....., j'entendis Napoléon donner l'ordre de faire publier sur toute la ligne que c'était le feu du maréchal Grouchy qu'on entendait de ce côté. Ce mensonge insigne, dont le but était d'appuyer par un dernier effort l'attaque d'une partie de la garde contre le centre de l'armée anglaise, produisit son effet, mais pour aggraver notre situation ; il le produisit non-seulement sur les hommes valides, mais, chose admirable, il ranima même les hommes blessés ; car tous ceux qui pouvaient encore se traîner se relevèrent et se portèrent sur l'ennemi aux cris de *Vive l'Empereur!* Cet enthousiasme, que l'espoir de ressaisir la victoire fit éclater dans l'armée, n'inspire que plus de colère contre l'homme qui en abusa alors qu'il savait très-bien ne pouvoir se flatter du succès ; car ce dernier effort, tout vigoureux qu'il fût, n'avait aucune chance de réussite dans la situation affreuse où nous nous trouvions placés. En outre, il eut l'inconvénient immense de désorganiser presque complétement la majeure partie de cette magnifique réserve de vieille garde, qui, si elle fût restée entière, aurait pu protéger la retraite et prévenir en partie les pertes énormes que nous fîmes par suite du désordre dans lequel nous nous éloignâmes du champ de bataille. »

(De Baudus, ouvrage cité.)

la partie et les foudroie. Ney ordonne d'emporter les batteries à la baïonnette. Les régiments se précipitent sur les canons, s'en emparent et forcent les canonniers à se réfugier encore une fois dans l'intérieur des carrés. Ceux-ci sont abordés à leur tour; deux ou trois sont renversés, d'autres, bien qu'enfoncés, se reforment et portent ou reçoivent de nouveaux coups. Ney est encore jeté à bas de son cheval, mais il se relève et, l'épée à la main, continue à guider les combattants. L'infanterie, la cavalerie, toutes les armes ne tardent pas à se mêler et à porter des coups simultanés; partout des étreintes de corps à corps, partout la mort!

Les derniers compagnons qui sont demeurés à Wellington, Vincent, Alava, lord Hill, croient tout perdu; lui seul espère encore. « Quels ordres donnez-vous? » lui demande son chef d'état-major d'une voix indécise et qui semble conseiller la prévoyance d'une retraite. « Aucun, répond le général. — Mais vous pouvez être tué et il faut laisser votre pensée à celui qui aura à vous remplacer. » « Ma pensée, réplique le général, je n'en ai point d'autre que de tenir ferme ici jusqu'au dernier homme. »

LXXXII

Pendant que Wellington, gravement menacé par sa gauche, faisait ainsi le testament de sa pensée sur le champ de carnage, les quatre bataillons de la garde qui étaient demeurés en réserve près de la Belle-Alliance venaient de descendre dans le ravin et y avaient rallié les 700 braves qui avaient échappé un moment auparavant à la boucherie sur la lisière du chemin creux. Formés en colonne flanquée de bataillons carrés à droite et à gauche, ces vieux soldats avaient descendu la colline suivis de leur artillerie. Ils avaient défilé tous à travers le pli de terrain où Napoléon se tenait. Celui-ci, les flattant du

geste et du sourire, leur avait montré le Mont-Saint-Jean, les exhortant à un dernier effort qui devait leur livrer le chemin de Bruxelles. Ils y avaient répondu en élevant en l'air leurs bonnets à poil et en brandissant leurs armes au cri de Vive l'Empereur!

« Ils s'étonnaient pourtant, a dit un écrivain, que, dans l'extrémité d'un pareil combat, Napoléon fût si loin du champ de bataille, à l'abri de cette mort que tant de milliers d'hommes affrontaient pour lui. Ils s'attendaient à le voir déboucher au galop du ravin et se jeter comme dans les grands jours au milieu d'eux. Les blessés par centaines, arrosant les collines de leur sang, passaient, en redescendant, devant lui. Le choc des bataillons s'entendait par-dessus sa tête. Jérôme son frère, rougissant de sa propre sûreté pendant que tant de vies se donnaient pour la sienne, murmurait à demi-voix contre cette immobilité de l'Empereur. « Qu'attend-il pour se découvrir? disait-il à Labédoyère; aura-t-il jamais une plus belle scène pour vaincre ou mourir (1)? » On raconte même que, peu après, au moment où la bataille prit une tournure tout à fait désespérée, on l'entendit s'écrier : « C'est ici que doit mourir tout ce qui a nom Bonaparte!... » Mais l'Empereur des Français, sourd à ce cri, demeura à la même place, à cheval au pied de la tranchée et en proie au plus profond affaissement. Jérôme lui-même se contenta de dire qu'il fallait mourir, mais ne se pressa nullement d'aller joindre l'effet aux paroles.

La vieille garde, arrivée en face de la Haie-Sainte, commençait à se déployer afin d'attaquer l'ennemi, quand tout à coup elle s'arrête aux cris de *Sauve qui peut, nous sommes trahis!* prononcés par une foule de fuyards qui viennent chercher un refuge dans ses rangs. Le nombre de ces fuyards s'accroît de moment en moment. C'est toute

(1) Lamartine.

une division en déroute que des flots de cavalerie prussienne poussent devant eux. D'où vient cette cavalerie, d'où vient la déroute dont elle est cause? La garde l'apprend bientôt. Blücher venait de faire entrer en ligne les 40,000 hommes de Ziethen et de Pirch, trop longtemps retardés par leurs fatigues et les mauvais chemins. Tandis que Pirch faisait sa jonction avec Bulow, Ziethen s'était porté sur l'extrême gauche de Wellington. Là se trouvaient les bataillons hollandais de Nassau, du duc de Saxe-Weymar, qui portaient encore l'uniforme français de 1814. Ziethen les avait mitraillés et chargés à outrance, et de là cette alerte sur la gauche anglaise qui avait fait croire un moment à l'arrivée de Grouchy et causé une confiance aussi grande que fatale parmi les Français. Mais les Prussiens de Ziethen, après avoir reconnu leur erreur, s'étaient portés sur la division de Durutte qui occupait les fermes de la Haie, de Papelotte et le hameau de Smohain. Les 29e, 85e, 95e de ligne et un régiment d'infanterie légère tenaient ces positions. Fatigués d'une longue lutte, et d'ailleurs stupéfaits de voir arriver de nouveau une armée ennemie à la place de Grouchy qu'on leur avait tant de fois annoncé, ils avaient senti réveiller en eux les idées de trahison qui travaillaient toute l'armée, et dont ils avaient lieu d'être tout particulièrement frappés, eux qui l'avant-veille avaient vu sortir de leur sein deux traîtres pour passer à l'ennemi (1). Bien qu'ils fussent avantageusement postés, ils avaient abandonné, presque sans résistance, leurs positions devant des forces supérieures et s'étaient repliés vers la Haie-Sainte et la Belle-Alliance, tandis que sur leurs côtés des fuyards isolés et suivis sur tous les points par la cavalerie prussienne semaient partout le fatal cri de *Sauve qui peut!*

Ainsi, au lieu de Grouchy, c'était une deuxième armée

(1) Voyez à la fin du chapitre IV.

prussienne qui se présentait sur le champ de bataille de Waterloo (1). D'après ce que nous avons dit plus haut, on ne doit pas être étonné de ce résultat. Il devait être prévu.

LXXXIII

Voici en effet ce qui était arrivé.

D'après les renseignements envoyés à Napoléon et conformément aux instructions qu'il en avait reçues, Grouchy s'était dirigé vers huit heures et demie de Gembloux sur Wavre, par où il lui semblait enfin, d'après les actives reconnaissances qu'il avait ordonnées, que les principales forces de l'armée prussienne s'étaient retirées. La rencontre d'une arrière-garde qui avait voulu lui barrer la route de cette ville et un avis émané d'une personne de

(1) On a prétendu que, sans l'arrivée des corps de Ziethen et de Pirch, Napoléon avait la certitude d'enfoncer l'armée anglaise et de l'anéantir. C'est encore là une assertion que tout le monde répète aveuglément parce qu'elle a été dite une fois, sans que la pensée soit venue à personne d'en examiner la solidité. Le fait est que, bien qu'en dise Napoléon, il n'avait plus de disponible, pour accabler l'armée anglaise à huit heures du soir, que les 700 braves soldats de la garde échappés à la précédente boucherie, plus quatre bataillons de la même garde, c'est-à-dire environ 2,700 hommes. Un pareil nombre de soldats de la garde venaient d'échouer contre les forces de Wellington, renforcées, massées, retranchées, non vaincues, et cela quand les grenadiers et les dragons de la garde avaient pu encore appuyer l'attaque. Les 2,700 désespérés, qui seuls restaient intacts, allaient-ils pouvoir faire sans la cavalerie ce que leurs devanciers avaient vainement tenté d'effectuer, et, dans la supposition que l'armée anglaise eût été percée sur un point, avait-on les forces suffisantes pour la rompre et l'accabler dans sa forte position ? Nous ne le croyons pas. Disons plutôt que, même sans l'arrivée de Blücher, Napoléon ne fût point parvenu à débusquer les Anglais, et que, par conséquent, il était vaincu ; car, dans la situation où

confiance, que Blücher était là avec toutes ses forces, l'avait affermi dans sa résolution, et le canon de Waterloo n'avait pu l'en détourner. Il est vrai que quelques-uns de ses généraux, Gérard notamment, lui avaient conseillé vivement de se rabattre sur le canon (1). Mais le maréchal n'avait point partagé cette manière de voir. Il s'était appuyé sur les ordres de l'Empereur, qui, lorsqu'il l'avait quitté la veille, lui avait enjoint d'une manière positive d'attaquer les Prussiens aussitôt qu'il les aurait rejoints et de ne pas les perdre de vue, et qui en outre l'avait prévenu de son intention de combattre l'armée anglaise si elle avait pris position de ce côté-ci de la forêt de Soignes. Ainsi avait dit le maréchal : « La canonnade qu'on entend ne doit pas plus nous surprendre que me faire dévier de mes instructions ; car si l'Empereur eût voulu que je coopérasse à une affaire générale, en admettant que c'en soit une que celle dont cette canonnade est le signal, il ne m'eût pas détaché avec l'aile droite de son armée et les dernières paroles qu'il m'a adressées n'auraient pas

il se trouvait, ne point demeurer maître du champ de bataille était l'équivalent d'une défaite. Voilà ce qu'ont fort bien su reconnaître une foule d'hommes de guerre. Pour eux, sans l'arrivée de Blücher, le succès de la campagne des Cent Jours n'en était pas moins manqué, et Napoléon forcé à la retraite. Voyez, entre autres, l'opinion émise par les colonels Janin et Charras et par les biographes de Wellington.

(1) Napoléon prétend que Grouchy aurait dit à Gérard, qui l'engageait à se rabattre sur le canon : « Mais si Blücher débouche de Wavre sur moi et me prend en flanc, je serai compromis pour n'avoir point obéi à mon ordre qui est de marcher contre Blücher », et qu'à cela Gérard aurait répondu : « Votre ordre porte d'être hier à Wavre et non aujourd'hui. » Cette réponse n'a pu être faite. On a vu plus haut que l'ordre de se diriger sur Wavre ne fut donné à Grouchy que le 18. (Voyez du reste au paragraphe C.)

été : « Dirigez-vous vers la Meuse : c'est du côté de Liége ou de Maestricht que se retire Blücher, » mais bien celles-ci : « Dirigez-vous du côté de Wavre, et sitôt que vous entendrez le canon de la bataille que je suis pour livrer si les Anglais m'attendent, rabattez-vous sur moi. » D'ailleurs, aurait pu ajouter Grouchy, si Napoléon eût eu besoin de moi pour la bataille, dès l'aube du jour, voyant l'armée anglaise disposée à la recevoir, il me l'eût fait savoir, et le porteur de cet ordre eût paru depuis longtemps. Il est vrai que Grouchy n'avait pas prévu le cas où Blücher, laissant devant lui une partie de ses forces, se dirigerait à son insu avec le gros de son armée sur le Mont-Saint-Jean, et qu'il avait commis la faute, pour s'en assurer, de ne s'être point fait assez éclairer sur sa gauche. Mais Napoléon avait encore moins prévu un tel cas et avait montré de son côté à se faire éclairer une négligence plus condamnable encore. D'ailleurs, Grouchy eût-il prévu le cas de la marche de Blücher sur le Mont-Saint-Jean avec la totalité de ses forces, qu'il n'était, par suite des distances, des mauvais chemins et de sa faiblesse numérique, ni à même de l'en empêcher en passant la Dyle, ni de le vaincre, ni de l'arrêter, ni d'intervenir à temps et puissamment sur le champ de bataille de Waterloo.

Les raisons alléguées par Grouchy, sa non-prévision de la manœuvre de Blücher, la distance (six lieues), le mauvais état des chemins, l'assurance que le général d'artillerie Balthus donnait de l'impossibilité d'y faire mouvoir ses pièces (1), la rencontre d'une arrière-garde

(1) Cette allégation était fondée, bien qu'on prétende qu'elle fut contestée par Gérard et par le général du génie Valazé. La lenteur excessive, un demi-jour et un jour que Bulow et Blücher mirent à se rendre sur le champ de bataille de Waterloo, c'est-à-dire pour faire, l'un une lieue et demie, l'autre trois lieues; la lenteur non moins grande des mouvements de Gérard, dans la soirée du 17 et dans la matinée du 18, en sont une preuve, et

qui avait commencé à canonner le général Excelmans, la difficulté de franchir les bords escarpés et couverts de la Dyle en face des troupes qu'on apercevait sur l'autre rive,

alors on conçoit que Grouchy, dans la supposition d'une intervention, n'aurait jamais pu la faire à temps. Napoléon, cependant, malgré ces raisons et ces difficultés, a fait un crime à Grouchy de ne s'être point dirigé sur le gros de l'armée prussienne. « En passant la Dyle, il aurait pu, dit-il, surprendre Blücher dans sa marche processionnelle à travers les défilés de Saint-Lambert et le mettre en déroute. » Cela est bientôt dit. D'abord, il eût fallu que Grouchy eût eu connaissance de la marche de Blücher, que Napoléon lui-même n'avait ni prévue, ni soupçonnée, et contre laquelle il ne sut prendre lui-même aucune mesure de prévoyance soit en faisant garder fortement le passage de la Lasne, soit en précipitant l'assaut de l'armée anglaise. En second lieu, il eût fallu que Grouchy eût pu passer la Dyle à temps et sans difficulté avec toute ses forces, qui ne furent toutes réunies sous sa main que bien tard. Il eût fallu enfin que Blücher se fût mis dans la situation d'être pris au dépourvu. Mais il était bien loin d'en être ainsi. Il avait fait échelonner le long de la Dyle, en deçà et au delà, une suite de postes qui devaient masquer ses mouvements et le mettre au courant de tous ceux du général français. Tandis que trois de ses corps d'armée s'ébranlaient successivement à partir de Wavre, en s'appuyant l'un sur l'autre, pour aller occuper les hauteurs que longe la Lasne à l'est, un quatrième, celui de Thielmann, restait à Wavre avec ordre de défendre cette position quand même, jusqu'à la dernière extrémité, si les Français s'y présentaient en force. Si ceux-ci passaient la Dyle beaucoup plus haut ou s'ils n'étaient pas supérieurs en nombre, ce dont on pouvait être sûr, le général Thielmann avait ordre de ne laisser à Wavre que quelques bataillons, et un corps d'armée devait suivre comme réserve le reste de l'armée prussienne dans la direction de Coûture-Saint-Germain. Il lui était aussi recommandé de ne point faire sortir ses troupes en masses, mais en corps détachés, et de ne pas perdre de vue l'ennemi. « Aussi, dit le major de Damitz, à supposer que le maréchal Grouchy eût tenté de passer la Dyle au-dessu

l'incertitude des mouvements de Blücher, tout cela avait été autant de causes qui avaient déterminé Grouchy à continuer sa route vers Wavre. Arrivé devant cette ville et ayant commencé à y attaquer l'ennemi, le maréchal avait reçu à quatre heures et demie la dépêche par laquelle l'Empereur lui enjoignait de marcher sur Wavre, puis de lier de là ses communications avec lui. Cette dépêche, demeurée six heures en route, était arrivée bien tard (1). Cependant, comme elle prescrivait au maréchal de s'em-

de Wavre et qu'il y eût réussi, il ne pouvait en espérer un résultat avantageux. Les Prussiens l'auraient remarqué. Leurs 2e et 3e corps d'armée, qui s'élevaient de 40 à 50,000 hommes, eussent été plus que suffisants pour arrêter Grouchy en attendant Thielmann. Les Prussiens étaient non-seulement maîtres des mouvements du maréchal, mais ils pouvaient l'attaquer sur tous les points. » (Voyez le paragraphe C.)

(1) Le colonel d'état-major Zenowich, avons-nous dit, fut le porteur de cette dépêche. Au lieu de se rendre directement vers Grouchy par Ottignies, sur la direction que suivait en ce moment là même, et en sens contraire, le major Lafrenaie, Zenowich était venu par Genappe, les Quatre-Bras, Gembloux, Sart-à-Walhain, faisant ainsi onze lieues de circuit quand il n'en avait que quatre à parcourir. Pourquoi un tel détour? Parce que, comme Napoléon avait négligé de faire reconnaître tous le cours de la Dyle à partir du lieu où il l'avait traversée la veille jusque vers Wavre, négligence impardonnable; comme, de plus, bien qu'il en ait dit, il n'avait pas pris la précaution de faire éclairer tout l'espace compris entre cette rivière et le Mont-Saint-Jean, on s'en était tenu à son quartier général, à la route jusque-là suivie et indiquée par lui pour la transmission des dépêches, route plus sûre, mais d'une longueur fâcheuse. On a parlé, il est vrai, de la reconnaissance faite par les ordres du colonel Marbot dans la direction du pont de Moustiers; mais cette reconnaissance, nous l'avons montré, fut trop tardive; elle fut incomplète et sans le moindre sérieux. S'il en eût été autrement, pourquoi ne l'avoir pas utilisée pour la transmission des ordres par le chemin le plus

parer de Wavre, puis de lier par là ses communications avec l'Empereur, Grouchy, qui était précisément en voie de satisfaire à ces prescriptions, avait continué avec une ardeur nouvelle son attaque. La seconde lettre, qui annonçait que la bataille du Mont-Saint-Jean était engagée et qui ordonnait en outre à Grouchy de se diriger immédiatement sur Bulow afin de l'écraser, lettre écrite à la Belle-Alliance à une heure, n'avait pas mis moins de temps à parvenir à destination. Elle avait été remise à Grouchy à sept heures du soir, c'est-à-dire au moment où la fausse position de ses troupes, aux prises avec l'ennemi, la pistance à parcourir et le peu de temps qui lui restait avant la nuit, rendaient toute intervention matériellement impossible sur les derrières de Bulow. En conséquence, il avait continué à faire attaquer Wavre avec circonspection, croyant que Blücher s'y trouvait. Mais celui-ci en était sorti vers le milieu de la journée avec l'avant-garde des corps de Pirch et de Ziethen, ne laissant que celui de Thielmann (20,000 hommes) dans la ville. Étant au delà des défilés de Saint-Lambert, vers cinq heures et demie, le feld-maréchal avait entendu la canonnade de Wavre, et bientôt après un officier, accourant à franc étrier, était venu lui apprendre que Thielmann était attaqué par un corps très-considérable et que déjà l'on se disputait la possession de la ville. Blücher, se trouvant placé dans une situation analogue à celle de d'Erlon deux jours auparavant, s'était bien gardé d'agir comme lui. Au lieu

court. Mais les Prussiens, qui parcoururent dès la matinée tous les abords de la Lasne, ont déclaré unanimement n'y avoir rencontré aucun éclaireur français. Leurs assertions venant s'ajouter au fait de la ligne détournée de Genappe, les Quatre-Bras, Gembloux, choisie pour la transmission des dépêches, nous autorisent à répéter encore une fois que Napoléon négligea de faire éclairer son armée et d'assurer ses communications directes avec Grouchy. (LIX, LX, LXI, LXX, LXXI.)

de courir au secours de son lieutenant sur un champ de bataille tout à fait secondaire, il s'était dit « *que c'était à la Belle-Alliance que l'affaire allait se décider, et que si on l'emportait sur ce point, tout revers du côté de Wavre serait de peu de conséquence.* » Aussi avait-il continué à diriger ses troupes vers le Mont-Saint-Jean, où l'arrivée de Ziethen et de Pirch, remplissant, comme nous l'avons vu, de stupéfaction notre extrême droite, avait eu pour premier effet d'amener la déroute des bataillons de Durutte. Ainsi s'expiait la grave faute qu'avait commise Napoléon par son inaction du 17 juin, par la négligence qu'il avait montrée dans la poursuite et l'active surveillance d'un ennemi vaincu.

Pendant que cette intervention de la part des Prussiens avait lieu, Wellington, à qui l'arrivée de Blücher avait permis de rappeler les brigades de cavalerie Vandeleur et Vivian, qu'il avait détachées sur le chemin d'Ohain, lançait cette cavalerie du haut de son centre sur la gauche de la garde, entre les corps de Reille et du comte d'Erlon. Un grand vide se trouvait précisément en cet endroit. Napoléon, dans l'intention de rallier les fuyards de la division Durutte et d'opposer une barrière à la cavalerie de Ziethen, venait de faire passer sa garde de la gauche à la droite de la route, où elle s'était formée en carrés. La cavalerie anglaise avait donc beau jeu pour percer notre ligne et répandre le trouble sur nos derrières. Napoléon voyant à côté de lui son audacieuse agression, regrette alors de n'avoir plus la moindre réserve de cavalerie disponible pour infliger aux escadrons anglais un sort semblable à celui qu'avaient essuyé au commencement de la bataille les dragons de Ponsonby. Néanmoins, il ordonne à ses quatre escadrons de service de charger la cavalerie anglaise. Mais ceux-ci, trop peu nombreux, sont rompus et culbutés, et bientôt tout n'est plus que désordre sur les derrières de l'armée française.

CHAPITRE VII.

DÉROUTE, DÉSASTRE, RÉFLEXIONS.

. . . . C'est alors
Qu'élevant tout à coup sa voix désespérée,
La déroute géante à la face effarée
. . . . apparut au soldat qui s'émeut,
Et, se tordant les bras, cria : Sauve qui peut!
Sauve qui peut! affront! horreur! toutes les bouches
Criaient; à travers champs, fous, éperdus, farouches,
. . . .
Parmi les lourds caissons et les fourgons poudreux.
Roulant dans les fossés, se cachant dans les seigles,
Jetant schakos, manteaux, fusils, jetant les aigles,
Sous les sabres prussiens, ces vétérans, ô deuil!
Tremblaient, hurlaient, pleuraient, couraient! En un clin d'œil,
Comme s'envole au vent une paille enflammée,
S'évanouit ce bruit qui fut la grande armée.
Et cette plaine, hélas! ou l'on rêve aujourd'hui,
Vit fuir ceux devant qui l'univers avait fui.

(Victor Hugo.)

LXXXIV. L'armée française, voyant de la cavalerie sur ses derrières, entendant des cris de *Sauve qui peut*, se débande et fuit. Premiers moments de cette fuite. — LXXXV Derniers efforts de l'héroïque Ney pour rallier les troupes. — LXXXVI. Bataillons de vieille garde de Petit et de Combes. Napoléon y cherche momentanément un abri avec son état major. Scène émouvante. — LXXXVII. Dévouement sublime des bataillons de vieille garde commandés par Cambronne et Belcourt. Le mot de Cambronne. — LXXXVIII. Le général Pelet, à la tête de quelques compagnies de la moyenne garde, résiste à plus de 40,000 Prussiens. — LXXXIX. Émotion qu'inspire l'héroïsme de la vieille garde, digne de mourir pour la cause de la liberté en même temps que pour celle de la patrie. — XC. Vellington et Blücher se saluent mutuellement vainqueurs au pied de la Belle-Alliance, Poursuite des Français; combat de Genappe et mort du général Duhesme. L'illustre chirurgien Larrey, fait prisonnier, échappe miraculeusement à la mort. — XCI. Apreté de la poursuite des Prussiens. Désespoir et

LXXXIV

Cependant les braves qui sur le plateau portaient aux Anglais les plus furieux coups, en attendant la garde et l'arrivée promise de Grouchy, ne tardent pas à entendre la fusillade qui retentit sur leurs derrières. Ils se retournent étonnés de n'être point encore rejoints par la réserve de Napoléon. Ils la voient enveloppée de cavalerie ennemie, tandis que des cris de *Sauve qui peut* arrivent à leurs oreilles du fond de la vallée. Ce spectacle et ces cris les émeuvent. Dominés par les fatals soupçons de trahison qui n'ont cessé de les agiter, ils s'arrêtent interdits et cessent la lutte!

Wellington qui a suivi attentivement les progrès des Prussiens et ceux de sa cavalerie, s'aperçoit de l'hésitation des troupes qui sont devant lui, et envoie partout dire aux siennes de se porter en avant. Pour la seconde fois de la journée, il ordonne un mouvement d'offensive et il l'ordonne enfin sur toute sa ligne. Les 50,000 hommes qui lui restent, quoique harassés, en partie disloqués, se raniment à sa voix. Ils resserrent leurs rangs et s'ébranlent sur tous les points, infanterie, cavalerie, artillerie. Les Français leur résistent à peine. Ils reculent et abandonnent les positions qu'ils ont conquises

au prix de tant de peine et de sang. Bientôt, entendant sur leur droite et sur leurs derrières s'approcher la canonnade et la fusillade des soldats de Blücher, la frayeur s'empare de leur esprit. Le fatal cri de *Sauve qui peut* retentit parmi eux ; ils se débandent et fuient. Ils descendent en masse du fatal plateau et se précipitent tous confusément vers la grande route, entraînant leurs chefs dans le torrent et jusqu'à l'intrépide Ney, qui, mis à pied après avoir eu cinq chevaux tués sous lui et brisé de fatigue, ne parvient à fuir qu'avec la plus grande peine. Napoléon, qui voit repasser devant lui ses bataillons en désordre, est frappé de stupeur. Il demeure comme cloué à sa place. Son visage pâlit, ses lèvres deviennent tremblantes, de grosses larmes, les premières qu'il ait versées sur un champ de bataille, coulent lentement de ses yeux. Ses aides de camp courent de tous côtés, espérant arrêter ce mouvement général de panique. Lui-même se jette au milieu de ses soldats. Ses ordres, ses paroles, ses supplications ne sont point entendus. Les détonations de l'artillerie qui continue à tirer, le tumulte causé par le passage des chevaux et des voitures qui cherchent leur salut dans la fuite, le bruit des imprécations de cette masse d'hommes qui se heurtent, se poussent sur la chaussée, couvrent tous les commandements. La nuit déjà épaisse ne permet plus de voir les chefs. Une préoccupation d'ailleurs domine tous les esprits : l'artillerie de Bulow, revenue vers Plancenoit, tonne sur les derrières ; la retraite, si on ne se hâte de fuir, va devenir impossible ; aussi ce n'est bientôt plus qu'un immense désordre, une déroute telle que les annales de la guerre n'en offrent pas d'exemple. Des régiments entiers jettent leurs armes et leurs havresacs pour courir plus vite. Des canonniers coupent les traits de leurs chevaux et laissent leurs pièces dans les ravins. Les soldats des équipages abandonnent leurs voitures, leurs caissons et

tous se servent des chevaux pour fuir à travers champs. Ceux des soldats qui ne peuvent courir assez promptement périssent, impitoyablement massacrés, ou se blottissent dans des fossés, à côté de cadavres amoncelés d'hommes et de chevaux, derrière des caissons ou des canons renversés, ou bien dans le moindre sillon, sous les pas de la cavalerie ennemie. Cette cavalerie, comme le reste des troupes anglaises ou prussiennes, se montre impitoyable. Exaspérée par la conduite des nôtres, qui dans leurs charges n'avaient fait de grâce à personne, les escadrons anglais tuent tout ce qu'ils rencontrent, prisonniers ou blessés, aux cris de *No quarter*, *no quarter* : pas de quartier. Fatale représaille de cette fureur aveugle que quelques chefs de l'armée française s'étaient plu à encourager et que tous devaient expier !

LXXXV

De tout le corps du comte d'Erlon, il n'y avait que 800 hommes ralliés par Durutte qui eussent conservé leurs rangs. Ces braves, reculant en ordre devant les masses de Ziethen, marchaient en hâte vers la Belle-Alliance dans l'espoir de s'y porter pour arrêter l'ennemi, quand Ney se présente à eux, une épée à la main et monté sur un cheval d'emprunt. Il les arrête et leur dit : « Mes amis, je veux vous montrer comment meurt un maréchal de France ! » Electrisés par ces paroles, les 800 braves répondent par le cri de *Vive l'Empereur ! vive le Maréchal !* et se disposent à mourir avec lui. Mais à peine se mettent-ils en bataille qu'ils sont foudroyés et chargés en tous sens par des forces décuples, et, en un clin d'œil, leurs débris dispersés vont se mêler à la foule des fuyards. Ney n'a que le temps de se jeter dans un carré de la vieille garde situé à quelques pas de là. Quant à Durutte, sur-

pris au moment où il s'était séparé de sa troupe pour aller à la découverte d'un point de retraite, il reçoit deux coups de sabre dont l'un lui fend le visage, et dont l'autre lui abat la main droite. Il est cependant miraculeusement sauvé par son cheval qui l'entraîne, tout ruisselant de sang, sur les derrières du champ de bataille. Il gagna ainsi Marienbourg, où on fit le lendemain l'amputation de son bras.

LXXXVI

Les bataillons de la vieille garde qui avaient essayé d'arrêter au fond du ravin de la Haie-Sainte et la cavalerie et le flot des fuyards, s'étaient repliés sur le penchant de la colline, sous la conduite de Napoléon, et s'y étaient momentanément formés en bataille, la gauche du côté de la Haie-Sainte et la droite vers la Belle-Alliance, faisant à la fois face aux Prussiens et aux Anglais. Mais, chargés par la cavalerie de Wellington, mitraillés par son artillerie légère, heurtés par la masse des fuyards, ces bataillons sont obligés presque aussitôt, pour ne pas être entraînés par le désordre général, de se former de nouveau en carré. Ils essayent ainsi d'arrêter l'ennemi. Ils ne le peuvent et sont obligés de se replier plus en arrière. L'un d'entre eux est commandé par le colonel Combes, ce soldat héroïque qui plus tard doit porter glorieusement notre drapeau dans les murs d'Ancône et périr sur la brèche de Constantine. Un autre a à sa tête le général Petit, l'un des principaux acteurs de la mémorable scène des adieux de Fontainebleau. Ces deux bataillons, postés sur les bords de la route, tiennent à distance les escadrons anglais et prussiens par leurs feux de file. Ils permettent aux fuyards du corps de d'Erlon de gagner les abris des fermes de Rossomme, de la Maison-

du-Roi et du Caillou et de garantir quelque peu leur retraite. C'est dans l'un de ces bataillons que se jette Napoléon avec Soult, Flahaut, Labédoyère, Bertrand, Drouot, Gourgaud, Jérôme Bonaparte et plusieurs autres officiers de l'état-major général de l'armée. En ouvrant les rangs, le bataillon accueille les fugitifs d'un formidable cri de *Vive l'Empereur!* ce devait être le dernier, et, par une coïncidence remarquable, le bataillon qui le prononce, est celui de l'île d'Elbe. Ainsi il est donné au général Petit et à ses braves de répéter encore, et cette fois en face de la mort, les suprêmes adieux de Fontainebleau! Ici nous laissons de nouveau parler l'écrivain qui a su peindre ces grandes scènes avec des couleurs dignes du sujet.

« Morne et silencieux, Napoléon semblait résigné à attendre là le boulet qu'il avait vainement prédit à Arcis-sur-Aube et qui pouvait seul l'absoudre et illustrer sa dernière faute contre sa patrie. La masse épaisse des fuyards débouchant de toutes les collines et de toutes les gorges de la plaine vers la Belle-Alliance et le plateau de Rossomme et interposés à ce confluent de chemins et de routes entre la cavalerie et la garde, embarrassait l'ennemi. Les régiments de grosse cavalerie de Wellington ne pouvaient la traverser ; ils refoulaient pesamment devant eux ces masses désarmées, comme un troupeau qui se laisse écraser par le pied des chevaux faute d'espace pour se répandre.

« L'empereur aperçoit devant lui quelques pièces d'artillerie française abandonnées et renversées sur les bords de la route. « Relevez et faites tirer ces pièces », dit-il à Gourgaud. Et Gourgaud obéit, aidé par les grenadiers de la garde, qui se détachent du carré. Il place quelques canons en batterie et fait feu sur la cavalerie anglaise. Ce furent les derniers boulets de la bataille. »

« Un de ces boulets emporte la cuisse du général Ux-

bridge qui commandait ses régiments et qui avait échappé jusque-là à toute blessure, au milieu d'un carnage de douze heures. Il tombe le douzième des généraux anglais frappés dans la journée. Sa chute et son sang consternent et suspendent un moment la poursuite. Mais bientôt sa cavalerie, brûlant de le venger, se ranime à la charge.

« L'Empereur ordonne de reformer le carré et pousse son cheval pour se jeter dans les rangs. Soult, avec plus de sang-froid, saisit la bride et retient le cheval : « Ah ! sire, l'ennemi n'est-il pas déjà assez heureux ? » Bertrand, Drouot, Flahaut, Labédoyère, conjurent Napoléon de ne pas livrer dans sa personne l'armée et la France à la mort ou à la captivité. Il cède et renonce à la mort du héros pour les hasards d'une destinée tranchée avec ses derniers bataillons. La tombe était là, avait dit Jérôme. Vivre, pour lui, ce n'était plus que décheoir. Les hommes qui meurent à leur sommet, même au sommet de leurs revers, laissent une pitié qui double leur gloire. Il avait montré trois fois qu'il n'était pas de ces hommes, à Moscou, à Fontainebleau, à Waterloo. Il s'obstine à vivre et à espérer quand la gloire était de désespérer. Sainte-Hélène l'attendait avec ses petitesses et ses langueurs pour le punir de s'être trompé de mort ! (1) »

Pendant que Napoléon s'éloigne, les ennemis reviennent à la charge. Ils vont égorger sous les yeux des intrépides bataillons carrés ceux des soldats débandés qui n'ont pu trouver de trouée pour fuir. Les hussards anglais, aussi ardents à poursuivre cette fois qu'ils avaient été prompts à fuir au commencement de l'action, accourent venger le général Uxbridge. Ils s'abattent sur les braves canonniers qui ont une dernière fois arrêté l'ennemi. Ceux-ci, trompés par une erreur d'uniforme, croient voir des Français et les laissent approcher. Les hussards les mas-

(1) Lamartine.

sacrent tous sans pitié, en répétant le fatal cri de *No quarter*, pas de quartier.

Combes et Petit reculent avec leurs braves. Ils s'arrêtent pour faire feu, puis reprennent à pas précipités la direction du hameau de la Maison-du-Roi. Ils se hâtent d'y pénétrer avant l'ennemi. Une partie des grenadiers se jettent dans les habitations dont ils font autant de citadelles. Le lendemain, le soleil en reparaissant devait montrer là et à la ferme de Rossomme ces braves tenant encore leurs postes de refuge au milieu d'une masse d'ennemis. On les vit, de guerre lasse, après une foule de sommations réitérées, déposer leurs armes en pleurant. C'étaient les premières larmes que versaient depuis vingt ans ces hommes de bronze. Le récit d'une telle scène devait nous faire pleurer aussi quand, plus tard, en pèlerin ému de l'histoire, triste et proscrit, nous visitâmes ces lieux.

LXXXVII

D'autres bataillons s'illustraient à peu de distance de là par un non moins grand héroïsme. L'un d'eux, commandé par Cambronne, avait été posté sur la gauche de la route à l'extrémité de notre dernière ligne de défense. S'étant aperçu que le bataillon de grenadiers que Napoléon avait précédemment été poster en observation vers le parc d'Hogoumont comme un blokaus ou plutôt comme une sentinelle perdue, se repliait avec peine, accablé qu'il était sous le poids des masses anglaises, Cambronne s'était dirigé vers lui pour le rallier, le soutenir, et couvrir en même temps le vide qu'avait laissé la division Bachelu en se retirant. Mais à peine son bataillon s'est-il avancé de quelques pas dans la plaine qu'il est lui-même enveloppé par une nuée de cavaliers ennemis et assailli sur

ses quatre faces. Cambronne et ses braves accueillent les assaillants avec une vigueur à laquelle ceux-ci ne s'attendaient plus. Chargés à outrance, ils repoussent tous les assauts que leur livrent les escadrons anglais et les déciment par des feux de file on ne peut plus meurtriers. S'arrêtant pour recevoir les charges, battant en retraite en chargeant leurs armes et s'arrêtant de nouveau pour faire feu, on les voit gagner ainsi le haut de la colline en face de la Belle-Alliance. Toutefois, leur nombre diminue sensiblement. Des décharges d'artillerie légère achèvent de porter la mort dans leurs rangs. L'ennemi, qui croit avoir lassé leur courage, suspend son feu et envoie un parlementaire leur proposer de se rendre. Cambronne, déjà frappé de six coups de sabre, répond alors par cette trivialité célèbre qui, traduite plus tard en phrase de parade, est demeurée et demeurera éternellement attachée à son nom (1). Il refuse toute capitulation.

(1) On prétend que c'est le général Michel qui prononça ce refus énergique de se rendre. Napoléon à Sainte-Hélène, loin de tout renseignement, de tout moyen de contrôle, eut cette opinion. Elle est erronée, car on a vu le général Michel frappé à mort en abordant le plateau du Mont-Saint-Jean, dans un moment où l'on ne songeait certes ni à parlementer, ni à faire des phrases. La seule réponse qui ait été faite l'a été par Cambronne, et cette réponse est une expression militaire ayant le même sens, mais trop triviale pour que nous la fassions figurer ici. Quant aux paroles : *La garde meurt, elle ne se rend pas*, elles ne furent prononcées par personne. Le général Cambronne a constamment affirmé ne les avoir pas dites, et il y a une déclaration adressée au préfet de la Loire-Inférieure par le maire de Nantes, ville natale et lieu de résidence de Cambronne, laquelle est conçue en ces termes : « Le général, dont chacun connaît la « simplicité et l'extrême modestie, s'est toujours défendu per- « sonnellement d'avoir prononcé ces paroles, disant, à la vérité, « *que c'était le cri de l'armée tout entière ;* mais sans que

L'ennemi recommence son attaque et son artillerie, une fois encore, est chargée d'avoir raison de ce bloc de héros. Atteint d'un éclat d'obus à la tête, Cambronne est

« jamais, dans les épanchements les plus intimes, il ait proféré « le nom du général Michel ou de tout autre. »

Une foule de témoins auriculaires qui ont fréquenté le général ont porté le même témoignage, et nous tenons nous-même l'aveu de Cambronne à ce sujet d'un officier supérieur natif de Nantes, qui avait beaucoup connu le général. Mais le principal témoignage ce sont les paroles prononcées par Cambronne lui-même, lors d'un banquet que lui offrirent les habitants de Nantes en 1830, paroles qui ont alors figuré dans un journal de cette ville, et qui ont été consignées dans la *Biographie bretonne*, article Cambronne, par M. Levot, archiviste à Brest. Cela étant, d'où vient donc qu'un paysan de la commune de Vicq (Nord), nommé Deleau, ait cru devoir déclarer en ces derniers temps qu'il avait entendu Cambronne prononcer à deux reprises différentes les mémorables paroles sur le champ de bataille de Waterloo ?

Entre un paysan qui prétend avoir été à 22 ans incorporé dans un régiment de vieille garde et y avoir entendu proférer la phrase célèbre par Cambronne, entre ce paysan qui affirme et Cambronne qui nie, le public, il nous semble, ne peut hésiter, malgré toute la peine que se sont donnée, pour accréditer les déclarations du sieur Deleau, de hauts fonctionnaires civils et militaires. Nous en sommes bien fâchés pour ces hauts fonctionnaires, mais, avant tout, il faut donner place à la vérité.

Toutefois, le mot de Cambronne, rendu célèbre par le refrain qui, au fond, est l'expression de la vérité, ne périra pas. Il est un des premiers chants que nous bégayâmes dans les élans patriotiques de notre enfance ; c'est par lui que nous apprîmes pour la première fois que le drapeau français s'était immortalisé à Waterloo. C'est toujours avec émotion que nous nous rappellerons ce refrain populaire des premières années de la Restauration, répété souvent alors par notre bouche d'enfant :

A répondu l'invincible Cambronne :
La garde meurt, elle ne se rend pas.

renversé de cheval et reste couché presque sans mouvement sur le champ de bataille. Ses soldats voulant le relever et l'emporter, il s'y oppose et se déclare résolu à mourir à la place même où il vient de tomber. Il dit adieu à ses braves, leur ordonnant de continuer sa mission qui est de protéger la retraite de l'armée. Le lendemain on le tira vivant encore du milieu d'un tas de morts et de mourants et on le transporta dans un hôpital de Bruxelles où les secours de l'art le rappelèrent à la vie. Quant à ses héroïques compagnons d'armes, ils périrent presque tous en se retirant.

Tandis que Cambronne tombait ainsi avec une foule de soldats de la garde, le bataillon qu'il avait eu l'intention d'aller rejoindre et de soutenir s'immortalisait par une défense non moins héroïque.

Ce bataillon avait à sa tête un autre Cambronne : le brave commandant Belcourt. Après avoir permis aux restes des divisions Foy et Guilleminot d'effectuer leur retraite avec assez d'ordre, ce bataillon, décimé par les batteries anglaises, s'était replié pas à pas, afin de se joindre à celui de Cambronne. Pendant sa marche il est chargé cinq fois avec furie et par cinq fois il jonche le sol de cavaliers ennemis. A la quatrième attaque les braves qui le composent sont réduits de cinq cent cinquante à trois cents. L'obscurité de la nuit les trouve isolés au milieu des Anglais, n'ayant plus de Français autour d'eux que les morts et les mourants. Ils vont rétrogradant dans la direction de Rossomme, servant de rempart et de retraite à une multitude de blessés de toutes armes auxquels ils ouvrent généreusement leurs rangs, au risque de s'embarrasser et de se perdre eux-mêmes. Pendant leur marche, n'ayant plus assez d'hommes pour conserver leur carré ni rester sur trois rangs, ils se forment sur deux rangs et en triangle, ayant leur angle saillant dans la direction de leur retraite. Ils franchissent ainsi avec une peine ex-

trême des champs couverts de plantes légumineuses dont les tiges entrelacées les font trébucher, s'arrêtant à chaque instant pour relever ou soutenir les blessés que les accidents du terrain empêchent de marcher. L'ennemi, qui s'aperçoit de ces haltes et des obstacles qui en sont cause, se résout à tenter une cinquième charge. Des hourras effroyables prononcés en trois ou quatre langues différentes par des escadrons de dragons, de uhlans et de hussards, en donnent le signal. Alors le triangle s'arrête. L'ordre est donné d'attendre le choc ennemi et de ne faire feu qu'à l'instant où la baïonnette s'enfoncera dans le corps des assaillants ou dans les flancs de leurs chevaux. Cet ordre est accueilli aux cris de *Vive l'Empereur!* et d'un accord spontané les braves grenadiers s'écrient unanimement : *Ne nous rendons pas, mourons tous ici!* La cavalerie anglaise s'approche ayant en tête les lanciers noirs de Brunswick, ardents à venger la mort de leur chef, tué aux Quatre-Bras. Les lances de ces cavaliers sont destinées à servir de bélier pour pousser et renverser le double rang du triangle. Arrivée à cent pas, la cavalerie, surprise de l'immobilité et du profond silence qui règne devant elle, s'arrête comme mue par un sentiment de crainte ou de respect. Quelques secondes après elle avance de nouveau, et au bout de soixante pas elle s'arrête encore. Enfin, elle se jette tête baissée devant elle en répétant le fatal mot d'ordre de *No quarter*, *no quarter* : pas de quartier! Les lances et les baïonnettes s'entre-croisent : la mêlée devient générale. Aux cris affreux arrachés par le désespoir et la douleur des blessures se mêlent les coups de pistolet tirés à brûle-pourpoint, les coups de lance, de sabre et de baïonnette, qui jonchent bientôt la terre d'hommes et de chevaux. Parmi les victimes se trouvent une centaine de grenadiers. La phalange n'a plus de forme, la mort l'a brisée. Mais ce qu'il en reste se pelotonne par groupes de quinze et de vingt,

décidés à mourir les armes à la main. La lutte dure encore quelques instants, alors qu'enfin, selon les paroles d'un de ces héros, « manquant de munitions, criblés de blessures, la plupart mortelles, écrasés par le nombre et foulés aux pieds des chevaux, quelques-uns s'obstinent à combattre avec la seule baïonnette (1). » Un moment après, aux bruits de la lutte avait succédé un long silence. La cavalerie ne trouvant plus de combattants continua sa route, ne laissant sur ses pas que des cadavres et des blessés. Le lendemain, à l'aube du jour, on devait voir dans les plaines ou sur la lisière des bois des groupes de ces braves, couverts de leurs blessures, refusant toute capitulation et imposant encore à l'ennemi par leur attitude résolue. Notre grand dessinateur Charlet, digne interprète de ces mémorables scènes, devait en retracer de main de maître l'un des plus émouvants épisodes. Dans une de ses compositions, un vieux grenadier de la garde est représenté adossé au tronc d'un arbre, aux branches duquel touche son bonnet à poil. Sous ses pieds est un drapeau sur lequel est agenouillé un compagnon d'armes plus grièvement blessé, et qui se soutient en étreignant la capote du grenadier. Celui-ci a un bras en écharpe. De la main droite, enveloppée d'un mouchoir ensanglanté, il brandit son sabre et tient à distance une compagnie d'Anglais qui, croisant la baïonnette ou tenant le fusil en l'air, s'arrêtent pleins d'hésitation et de respect devant ces nobles survivants de la gloire.

LXXXVIII

Quelque temps auparavant, à Plancenoit, le brave, l'intrépide général Duhesme, tombait blessé, à la suite

(1) Hippolyte Mauduit.

de la jeune garde dispersée. Lobau, après avoir vainement essayé, avec quelques centaines d'hommes, restes de son corps d'armée, d'arrêter l'ennemi en lui disputant chaque pouce de terrain, était fait prisonnier avec la poignée de braves qui l'entourait. Le général Pelet, qui, à la tête d'un bataillon de chasseurs de la garde et d'une compagnie de grenadiers du même corps, avait repris le village, une seconde fois abandonné, et s'y était défendu de maison en maison, de clôture en clôture, de talus en talus, avec le dernier acharnement, contre des milliers de Prussiens et une artillerie formidable, fait plus encore : voyant sa troupe réduite à 250 hommes, reconnaissant par le canon et la fusillade que l'ennemi couvrait déjà derrière lui de ses masses la route de Charleroi, il réunit les braves qui lui restent et se met en retraite vers la ferme du Caillou, en se faisant jour à la baïonnette. Mais, poursuivi avec acharnement, il voit ses rangs s'éclaircir et une dernière charge de cavalerie se préparer pour l'accabler. Dans cette suprême extrémité, il s'arrête à la faveur d'un léger pli de terrain, il prend et fixe à côté de lui le drapeau des quatre régiments de moyenne garde, qui était demeuré sauf (1), et s'écrie, d'une voix qui domine le bruit de la fusillade : « Chasseurs, braves chasseurs, à moi! sauvons l'aigle ou mourons en la défendant! » A cet appel, officiers et soldats se rapprochent et se serrent autour de leur général en croisant la baïonnette. Ils reçoivent ainsi le choc de la cavalerie prussienne, qui essaye vainement de les entamer, et qui, après plusieurs efforts infructueux sur ce groupe compact et inébranlable, recule, en jonchant la terre de ses morts. Alors arrive l'artillerie. La mitraille s'abat sur les braves soldats, les fauche, démolit leurs rangs, qui tombent l'un sur l'autre comme les fortes

(1) Dans la garde il n'y avait qu'un drapeau par quatre régiments de même ordre.

assises d'un rempart que le canon bat en brèche. L'ennemi, à la suite de cette destruction, croit le moment propice et charge de nouveau. Mais les rangs se sont reformés et le groupe invincible, notablement diminué, mais resserré une seconde fois, ne se laisse pas plus entamer que précédemment. Les intrépides chasseurs continuent à se faire jour à la baïonnette, se retirent à pas lents, se retournant souvent pour faire feu, et, nobles survivants d'un héroïque corps, parviennent à en sauver l'inébranlable noyau, qui s'est ainsi maintenu intact avec son drapeau (1). Ce dévouement sans pareil, cette lutte sublime de quelques braves contre toute une armée, donna le temps à Napoléon et à une grande partie de ses soldats de s'enfuir. Si elle n'avait pas eu lieu, toute retraite était interdite. L'armée française était coupée et cernée sur tous les points.

LXXXIX

Tels furent les actes inouïs de courage calme et résolu que déploya la vieille garde à Waterloo. Telle fut la mort des soldats les plus braves, les plus consommés et les plus intrépides que la France ait jamais vus marcher sous ses drapeaux! Les temps modernes ne reverront pas deux fois de tels soldats!

Reposez en paix, âmes héroïques qui avez scellé de votre sang, dans cette mémorable journée, les derniers instants de la grande lutte de la France contre toutes les nations, d'une lutte jusque-là inouïe dans l'histoire par les événements gigantesques qui la signalèrent et qui, pendant vingt ans, vous vit triomphants jusque sur les bords lointains du Nil, du Jourdain, du Tage, du Danube et du

(1) Voyez dans les *Victoires et Conquêtes* la relation du général Pelet lui-même sur ce fait d'armes incomparable.

Borysthène. Si, par votre empressement à abandonner la cause du peuple pour vous dévouer aveuglément aux passions, aux égarements, aux intérêts exclusifs d'un homme; si, par votre facilité à croire que le despotisme militaire était tout ce que la France avait à recueillir de tant de sacrifices héroïques, de toutes les saintes promesses de la Révolution; si, par votre attitude superbe à l'égard de vos compatriotes et par votre conduite cruelle aux champs de Ligny, vous aviez imprimé quelques taches à tant de gloire, vous les avez lavées par votre suprême et dernier sacrifice... Nous nous sentons fiers d'être Français, quand ce nom a été illustré par la mort intrépide d'aussi vaillants hommes! Désormais, oubliant que vous avez été les soldats égarés d'un ambitieux, les serviteurs aveugles de tous ses desseins égoïstes, transfuges de la liberté et déserteurs de la sainte cause des idées, l'histoire ne verra plus en vous que de nobles vétérans, martyrs de l'honneur, victimes du devoir militaire et du sentiment de fidélité au drapeau.

XC

La lune, se levant dans un ciel serein, se montra pour éclairer la poursuite. Les éléments, jusque-là contraires à nos armes, semblaient ainsi achever de concourir à la fortune de l'ennemi. A sa lueur, les armées anglaise et prussienne se confondirent. Elles prirent possession des lieux où Cambronne, Belcourt, Petit, Combes et Pelet avaient retardé leur marche. Blücher et Wellington se rencontrèrent au pied de la Belle-Alliance. Descendant de cheval, ils s'embrassèrent avec effusion, se renvoyant modestement l'un à l'autre la gloire de la journée. Elle appartient à tous deux, cette gloire : à l'un, pour s'être soutenu avec tant de fermeté contre les assauts terribles

d'une armée de héros, combattant avec la force du désespoir; à l'autre, qui sut intervenir par deux fois avec vigueur et à propos, pour balancer les destins d'abord, pour les fixer ensuite. L'histoire dira néanmoins que, sans la seconde intervention, Wellington n'en était pas moins en mesure de conserver jusqu'au lendemain le champ de bataille. Ce généralissime, prenant la main de Blücher (1), lui dit : « Mes braves soldats sont épuisés de sang, de forces et de fatigues; ils combattent depuis dix heures ; je voudrais les épargner; ce sont mes enfants ; ils ont fait des miracles! » Blücher jure de réparer au delà de toute espérance les instants perdus dans sa marche si difficile vers le champ de bataille. Il fait venir ses généraux de cavalerie, ses chefs de corps les plus rapprochés, met à leur tête l'illustre Gneisenau, son major général, et leur ordonne de lancer jusqu'au dernier homme et au dernier cheval sur la trace des vaincus. Puis, remontant à cheval, il dit aux régiments qui défilent devant lui : « Enfants, que cette nuit achève l'ennemi, pour que le soleil, en se levant demain, ne nous montre plus que la route libre vers Paris! « Gneisenau, l'homme des marches rapides, le chef qui, en 1814, avait eu l'inspiration de la grande manœuvre qui conduisit les alliés des bords de l'Aisne à Paris, et qui, chargé de la retraite des Prussiens à Ligny, les rallia si habilement sur les côtés de l'armée anglaise, Gneisenau, le principal auteur du triomphe, la véritable gloire de la campagne, ne devait que trop bien exécuter les ordres de Blücher.

Tandis qu'il pousse ses escadrons sur les vaincus, Wellington fait arrêter son armée et lui fait pousser trois acclamations de victoire avant de faire halte. 15,000 morts,

(1) On sait que le généralissime prussien avait été blessé à Ligny et qu'il n'avait plus qu'une main valide, l'autre bras étant en écharpe.

10,000 prisonniers, 100 pièces de canon étaient déjà sa part. Blücher allait compléter le reste. « Napoléon, qui ne savait pas vaincre à demi, ne savait rien non plus sauver de la défaite. On pleure en écrivant de tels désastres, mais l'histoire qui ment ne fait qu'ajouter la honte au revers. La France n'a pas besoin de mensonges dans sa gloire. Un homme avait tout perdu. L'armée, coupée par son imprudence, fuyait dans les ténèbres en se demandant s'il était mort ou prisonnier (1) ».

Les divers régiments français s'engouffraient dans le ravin de la Maison-du-Roi, où les quelques grenadiers et chasseurs de la garde tenaient encore afin de protéger ses derrières. Cavaliers, fantassins, artilleurs, généraux, officiers et soldats, canons, bagages et caissons, tout s'y mouvait, tout s'y pressait pêle-mêle, se frappant, se heurtant, se culbutant pour avancer plus vite. Depuis le fameux passage de la Bérézina, de douloureuse mémoire, on n'avaït plus vu de scène pareille. L'ennemi fit sur ce point un nombre considérable de prisonniers. Napoléon, cerné de tout près par la cavalerie de Blücher, ne dut son salut qu'en passant à la dérobée sur le côté de la route, à travers le verger de la ferme où il avait reposé quelques heures la nuit précédente. Dès lors on le vit fuir au grand galop de son cheval, sans s'arrêter nulle part et en proie à une frayeur jusque-là inouïe (2). Beaucoup de soldats, restés comme lui à l'arrière-garde, suivirent ses traces et parvinrent ainsi à se dérober au sabre des Prussiens. Soixante pièces de canon avec tous leurs caissons et leurs

(1) Lamartine.

(2) Au moment du désordre, la frayeur s'empara de l'esprit de Napoléon d'une manière toute particulière. Marmont, dans ses *Mémoires*, assure ce fait et déclare le tenir d'officiers attachés à l'Empereur en ce moment, entre autres du général Bernard, son aide de camp de confiance, officier distingué, dit Marmont, et homme très-véridique.

attelages, qui, à partir de la ferme du Caillou, avaient été dirigés à travers champs sur la droite de la route, afin d'y trouver des passages moins encombrés, furent abandonnées quelques instants après par les artilleurs, qui, coupant les traits de leurs chevaux se mirent à courir à bride abattue dans la direction de Genappe. A l'entrée de cette ville et au passage du pont de la Dyle qui s'y trouve, même presse, même encombrement, mêmes désastres. Quelques milliers de braves, guidés par le courage du désespoir, essayèrent, en se retournant contre les Prussiens et en se barricadant, de les repousser Tout ce qu'ils purent faire ce fut de donner encore à Napoléon le temps de s'échapper par un petit chemin détourné à travers un gué de la Dyle et de rejoindre la route au delà du pont fatal, vers les Quatre-Bras. Beaucoup de soldats suivirent encore là son exemple. Mais, après une lutte de quelques instants, ceux qui n'avaient pu fuir tombèrent par milliers au pouvoir des Prussiens. Alors fut prise la chaise de poste de Napoléon, avec son épée, son manteau impérial, son lit de campagne et d'autres objets que les Anglais transportèrent à Londres, où ils figurent encore dans une exposition rendue publique. Parmi ces objets se trouvait une proclamation adressée aux habitants de la Belgique et des provinces Rhénanes, datée par anticipation de Bruxelles et tirée à un grand nombre d'exemplaires. Par cette proclamation, Napoléon, qui croyait pouvoir s'emparer de ces contrées sans trop de peine, en appelait les populations aux armes, les engageant à se joindre à lui pour chasser les troupes alliées, qu'il appelait des barbares (1).

Sept à huit cents braves furent tués dans Genappe. De

(1) Cette proclamation, ainsi que le manteau impérial, montrent que Napoléon, au milieu des instants si précieux d'une lutte qui n'admettait pas le moindre retard avant que l'Europe entière

ce nombre fut l'intrépide, l'incorruptible Duhesme, qui finit là cette longue et noble carrière que vingt et un ans auparavant il avait commencé à illustrer d'une manière si brillante à quelques lieues plus loin, aux bords de la Sambre et sur le champ de bataille de Fleurus (1). Surpris par des hussards de Brunswick au moment où il faisait panser ses blessures dans un hôtel de Genappe, il fut impitoyablement massacré, bien qu'il eût présenté son épée aux hussards et qu'il consentît à se rendre. Son mausolée, érigé dans le cimetière de Genappe par les soins pieux de sa famille, rappelle aujourd'hui cette mort d'un soldat héroïque, aussi distingué par sa capacité et son patriotisme que par son courage. Que n'était-il donné à ce glorieux débris de nos gloires républicaines de mourir un jour de victoire pour la cause de la liberté qu'il avait tant aimée !

Tandis que Duhesme succombait ainsi sous la brutalité cruelle d'ennemis furieux, tout près de là un autre grand cœur, illustré dans une carrière moins retentissante, mais plus utile peut-être, courait le risque d'être impitoyablement fusillé. Nous voulons parler du baron Larrey, chirurgien en chef de l'armée française, l'une des gloires

fut vaincue, était néanmoins dans l'intention de s'arrêter après un premier succès à Bruxelles, pour y faire ce qui plaisait tant à sa vanité et à son amour de l'étiquette, c'est-à-dire le monarque. Comme au Champ de Mars quelques semaines auparavant, il voulait paraître devant les Belges, non avec son costume traditionnel, sa redingote grise, son petit chapeau, dont la vue pourtant était d'un effet si magique aux yeux des masses, mais avec le manteau impérial, costume sous lequel son originalité, sa personnalité, s'effaçaient pour le placer, comme aspect, au niveau d'un roi de théâtre. Décidément, comme l'a dit Paul-Louis Courrier, les idées de cet homme n'étaient pas à la hauteur de sa destinée.

(1) Voyez notre *Épopée de l'an II*.

de son art et l'un des hommes dont le nom honore le plus l'humanité. Cerné, blessé, terrassé, dévalisé, après s'être vaillamment défendu contre des soldats prussiens non moins furieux que ceux de Genappe, Larrey fut pris par eux pour Napoléon lui-même. Il lui ressemblait beaucoup par la taille, l'aspect physique. Comme lui il portait une redingote grise et un petit chapeau. Aux yeux des Prussiens nul doute qu'il fût Napoléon en personne. Les farouches soldats, égarés, exaspérés par tant d'excitants divers, croyant tenir enfin dans leurs mains le suprême auteur des maux communs, résolurent de savourer à eux seuls le plaisir d'en faire immédiatement eux-mêmes bonne justice sommaire. Larrey, garrotté, allait être fusillé comme un criminel, quand, au moment où l'on s'apprêtait à lui bander les yeux, il fut reconnu par un jeune chirurgien militaire prussien, qui avait autrefois assisté à un cours de clinique fait à Berlin par ce grand praticien de la chirurgie moderne. Celui-ci parvint à l'arracher aux mains des furieux qui voulaient l'immoler. Il le conduisit à Bulow, qui le reçut dignement et l'envoya à Blücher. Larrey, dans une campagne précédente, avait eu l'occasion d'amputer un membre à l'un des fils de Blücher lui-même, qui, tombé blessé entre les mains des Français sur le champ de bataille, avait dû aux soins du grand chirurgien d'échapper à la mort. Le vieux feld-maréchal, blessé lui-même, fut ému en voyant l'état dans lequel se trouvait un homme de la valeur de Larrey. Il le reçut affectueusement et lui donna une poignée de pièces d'or, nécessaires dans l'affreux dénuement où il se trouvait, et l'envoya à Louvain, ordonnant toutes sortes de soins et d'égards pour sa personne. Quelques jours après, Larrey était dans les hôpitaux de Bruxelles, accompagné d'un autre homme de cœur, chirurgien également illustre, le docteur Seutin, prodiguant ses soins aux malheureux blessés de Waterloo et sauvant la vie à plusieurs des

nôtres qui avaient été recueillis sur le champ de bataille (1).

XCI

Ces épisodes divers n'interrompirent pas toutefois la poursuite. Elle continua avec une vivacité extrême. Neuf fois pendant cette nuit fatale les restes de l'armée française tentèrent de résister et d'établir leurs bivacs ; neuf fois les Prussiens fondirent sur ces débris sans chefs et presque sans armes et les dispersèrent. Ce fut, dit Blücher, une véritable chasse soit dans les champs, soit dans les maisons. Jamais on ne vit une telle suite de paniques dans une armée en déroute. Le galop d'un cheval, un seul coup de fusil, un simple hourra prononcé par une voix isolée, suffisait pour ranimer la fuite et l'accélérer. Partout le cri de *Sauve qui peut*, et partout, à ce cri que souvent rien ne justifiait, l'effroi et une fuite précipitée. Pour comble d'humiliation de ces guerriers superbes qui avaient fait trembler l'Europe, on vit un tambour prussien que ses fatigues empêchaient de marcher, monté sur un des chevaux mêmes de la voiture de Napoléon, s'avancer en battant la charge et faire fuir à lui seul, dans cette attitude grotesque, des régiments entiers ! Il est vrai de dire, toutefois, qu'un grand nombre d'officiers et de soldats se dérobèrent, par une mort volontaire, à la honte d'une telle fuite aussi bien qu'aux coups furieux de la cavalerie prussienne. « Ils n'auront ni mon cheval ni moi, » dit un officier de cuirassiers en voyant arriver l'ennemi : d'un coup de pistolet il abat son cheval, de l'autre il se brûle la cervelle. Des généraux, des officiers, des soldats, se retournaient aussi parfois sur l'ennemi et le chargeaient seuls, tête baissée. Beaucoup

(1) Voyez les *Mémoires* de Larrey.

purent ainsi trouver au milieu des escadrons prussiens la mort glorieuse qu'ils cherchaient. On vit même des soldats, décidés à mourir plutôt que de se rendre, se fusiller entre eux. Ces scènes se renouvelèrent jusque sous les murs de Charleroi et jusqu'au delà du Piéton, que nos soldats débandés traversèrent à l'aube du jour. Bien différente fut l'attitude, aux mêmes lieux, vingt et un ans auparavant, des patriotiques phalanges de Jourdan. Quelques vieux soldats qui avaient fait partie de ces vieilles phalanges et combattu à Fleurus, dûrent, en repassant la Sambre, réfléchir, le cœur plein d'amertume et de regrets, sur les destins bien différents procurés autrefois à la France par la grande République. De tels destins ne s'étaient point en effet montrés du temps de cette dernière : partout elle avait glorieusement reculé nos frontières et les avait conservées intactes. Mais les soldats de cette époque avaient à leur tête des généraux pleins de séve, d'ardeur et d'inspiration, et cela leur avait tenu lieu de tout. Chefs et soldats, alors, avaient foi dans la grandeur de leur cause et ne doutaient nullement de son triomphe. Comme nous l'avons dit ailleurs (1), souvent éprouvés par des revers, ils étaient toujours retournés fièrement à l'ennemi après un prompt ralliement. La Sambre aussi les avait vus cédant au nombre, abandonner le champ de bataille. Mais ils l'avaient toujours fait en bon ordre, sans jamais se laisser entamer et sans laisser l'ennemi prendre pied de ce côté-ci de la rivière. Mémorable effet de la persévérance et de la fermeté que fortifient au cœur des hommes le culte des idées, l'amour de la liberté, la sainte préoccupation du progrès et de la justice sociale! Oui, répétons-le, autre chose est pour une armée de se dévouer exclusivement aux intérêts personnels d'un homme, ou de servir la cause de son

(1) Voyez notre *Epopée de l'an II*.

pays, celle des idées. « L'étoile et la fortune d'un homme peuvent pâlir, s'éclipser ; cet homme lui-même peut tomber, et alors ceux qui le servent, n'ayant plus de boussole, de point d'appui pour se diriger, de croyance pour se soutenir, cèdent au découragement et à la peur, qui, de combattants intrépides, en font des fuyards que rien ne peut rallier. Les idées ne périssent point, elles, et, en l'absence des hommes, elles servent toujours de palladium aux armées comme aux peuples, comme aux exilés, comme aux opprimés. Ce sont elles qui imprimèrent tant d'héroïsme et de constance aux phalanges enthousiastes de Jourdan. Les pieds-nus de la Révolution, soldats de la veille, commandés par des généraux sans expérience, sans autres ressources que des assignats, avec la guerre civile sur leurs derrières, la défiance et la désorganisation partout, repoussèrent les quatorze armées qui les menaçaient, et conquirent la frontière du Rhin, la Hollande, l'Italie, que ne surent point défendre les armées de l'Empire, parfaitement organisées, aguerries et commandées, avec lesquelles marchait une moitié de l'Europe et que dirigeait le plus grand génie militaire des temps anciens et modernes. Deux fois celui-ci, en fuyant, livra à l'étranger le sol de la patrie ; deux fois l'ennemi traversa en quelques jours, sur ses pas, des provinces que la coalition avait naguère essayé vainement d'entamer pendant deux années consécutives. La différence des résultats montre celle des temps et la supériorité des principes d'une époque sur le système de l'autre. Puisse ce contraste être l'objet d'utiles enseignements et servir à qui de droit de profitables leçons !

XCII

L'armée vaincue à Waterloo fuyait donc dans les ténèbres, sans pouvoir prendre ses bivacs nulle part, suc-

combant sans défense sous le sabre des Prussiens, se décimant elle-même pour échapper à la honte d'une telle mort ou à la possession du vainqueur. Aux abords de l'unique pont de Charleroi et de l'étroite rue qui y conduisait, elle trouva comme à Genappe le passage encombré de caissons, de canons, de voitures et de fourgons. Dans un certain nombre de fourgons se trouvait le trésor de l'armée, dont la plus grande partie tomba bientôt après aux mains des habitants de la ville ou dans celles de l'ennemi (1). Napoléon, qui avait taxé d'impéritie la résolution que Wellington avait mise à l'attendre, ayant derrière lui la forêt de Soignes, reconnut alors que son imprudence avait été plus grande encore, car il n'avait pas songé qu'en cas de retraite, il n'avait qu'une seule issue pour son armée et ses bagages, à travers plusieurs rivières considérablement grossies par les eaux pluviales. Sur sa route on l'avait vu en proie à une panique jusque-là sans exemple, envoyant constamment des aides de camp sur ses derrières et sur ses côtés s'assurer si les Prussiens ne s'apprêtaient pas à fondre sur lui (2). Arrivé au milieu de l'encombrement du pont de Charleroi, dans l'incertitude de n'y pouvoir passer assez tôt, sa frayeur redoubla. Heureusement, un passage lui fut ménagé et il put gagner l'autre rive. Là, il s'arrêta pour la première fois avec quelques généraux et aides de camp de sa suite et y prit, sur le gazon d'une prairie, le seul repas qu'il eût fait depuis les premières heures de la matinée. Après

(1) Voyez, pour ces incidents et une foule d'autres relatifs à la campagne de Waterloo, notre ouvrage intitulé : *Excursion archéologique et historique de la frontière de France à Bruxelles, par Charleroi, Fleurus, Genappe, Nivelles, Waterloo, etc.*

(2) Ce sont notamment, comme on l'a vu, les aveux du général Bernard, l'un de ses aides de camp. Voyez les *Mémoires* de Marmont. Voyez aussi le colonel de Baudus, qui assure avoir vu en ce moment Napoléon pleurer.

avoir remercié Ekoster, le paysan de la plaine de Waterloo, qui lui avait servi de guide toute la journée à travers mille dangers, par le don de quelques pièces de monnaie, il se dirigea péniblement, dans une mauvaise voiture de village, vers Philippeville, où il arriva dans la matinée du 19 juin, dans un état de prostration morale et physique dont l'histoire offre peu d'exemples. Le plus grand colosse d'orgueil et de puissance que la terre ait possédé, précipité ainsi du sommet de sa grandeur dans les abîmes, ne sut point, en cette occasion, comme tant d'autres hommes moins célèbres, se montrer supérieur à la mauvaise fortune (1). Ceux qui le virent alors purent croire, en l'écoutant, qu'ils n'avaient devant eux que l'ombre d'un homme ou celle d'un enfant égaré par la peur. On dit qu'au 18 brumaire, devant la représentation du pays indignée, il avait pâli et tremblé. Au lendemain de Waterloo, ce grand châtiment du 18 brumaire, il fit plus : la peur alla jusqu'à l'accablement complet, presque jusqu'au délire. Ainsi s'étaient montrés plusieurs tyrans de l'ancienne Rome dans les mortelles angoisses du jour de leur chute. Qui sait si en ces tristes moments de halte à Philippeville, les âmes des malheureuses victimes du tyran moderne n'étaient pas venues toutes se dresser devant lui pour lui reprocher leur mort? Et combien n'y en avait-il pas qui auraient pu exercer cette mystérieuse justice : et les mânes de plus de cinq millions d'hommes sacrifiés à son ambition et à la consolidation de son despotisme dans des guerres inutiles ou ruineuses : et celles des victimes de sa politique affreusement machiavélique, du duc d'Enghien, du malheureux Palm, du colonel Oudet, des prisonniers de Jaffa, et de tant d'autres immolés perfidement, contrairement à toutes les lois divines et humaines!

(1) Voyez surtout à ce sujet M. de Lamartine, *Histoire de la Restauration*.

Toutefois, il devait bientôt reprendre ses sens, rassuré qu'il était par les remparts de la forteresse contre une irruption soudaine de la cavalerie prussienne et retrouver assez de calme pour dicter le bulletin par lequel il voulait apprendre son désastre à la France et à l'Europe. Mais ce bulletin ne fut qu'une suite d'assertions controuvées, où, pour déguiser ses fautes, il commença par calomnier les innocents. Il devait bientôt aller plus loin. Vaincu sur le champ de bataille, Napoléon s'appliqua dès lors à vaincre dans le champ de l'opinion. C'est par son bulletin de Philippeville qu'a commencé ce long tissu d'impostures dont la réfutation n'est pas la moins lourde des tâches que nous avons entreprises. Le lendemain il gagnait, à travers l'épaisse solitude des bois de l'Ardenne, le territoire de l'ancienne France et arrivait à Laon, d'où il désertait son armée, comme il l'avait fait en Egypte et au lendemain de la Bérézina, de Leipzig.

Telle fut, dans toutes ses tristesses et ses douloureux enseignements, la catastrophe de Waterloo. Le désastre fut si grand que des 72,000 hommes présents sous les armes le matin de la bataille, c'est à peine si 30,000 purent repasser la Sambre le lendemain. Ils reparurent à la frontière à l'état de la plus complète débandade. On les voyait fuir, dispersés sur tous les points, jetant leurs armes, leur fourniment et jusqu'à des étendards qu'ils ravirent en divers lieux à la capture possible de l'ennemi en les précipitant dans l'eau vaseuse des étangs. C'est alors que le père et la mère de celui qui écrit ces lignes, occupés à donner des soins aux blessés de Ligny et des Quatre-Bras, en virent par centaines, implorant un gîte, des aliments et du repos, les premiers qu'ils aient eu la possibilité de recevoir dans la promptitude de leur fuite. Des deux cent quarante-huit bouches à feu qui avaient foudroyé l'armée anglaise, trente seulement rentrèrent en France, encore un certain nombre d'entre

elles devaient-elles être abandonnées dans un chemin boueux, non loin des coteaux de Wattignies, près les lieux mêmes où naguère nos braves soldats avaient capturé tant de canons ennemis. Triste retour de la fortune, bien inattendu certes de la part d'un régime où tout avait été sacrifié aux préoccupations militaires. Les vainqueurs de Ligny durent alors réfléchir amèrement à la faute qui avait été commise à la suite de cette bataille et voir combien il est fructueux de s'acharner à la poursuite d'un ennemi vaincu.

XCIII

Il n'y eut de sauvé que le corps de Grouchy. Ce maréchal était parvenu à s'emparer de Wavre sur le général Thielmann et l'avait vivement poussé devant lui, quand le 19, vers onze heures du matin seulement, étant sur la rive gauche de la Dyle, occupé à poursuivre son ennemi, il apprit, par un officier que Napoléon lui avait expédié des Quatre-Bras, la catastrophe de Waterloo. Celui-ci, dans la précipitation et les alarmes de sa fuite, n'avait pas songé à indiquer à son lieutenant, par cette tardive missive, sur quelle direction il devait se retirer. Grouchy, après avoir réuni ses généraux et officiers les plus rapprochés de lui et leur avoir fait un loyal exposé des ordres qu'il avait reçus et des motifs légitimes qui avaient dirigé sa conduite, fit sa retraite dans la direction de Gembloux et de Namur, et déploya, pour opérer ce mouvement dangereux devant et sur les côtés d'un ennemi victorieux qui l'avait considérablement dépassé, une habileté, une prévoyance qu'on n'a pas assez admirées. Il ramena en France son corps d'armée intact. Quelques jours plus tard il avait rejoint à Soissons les débris des régiments dispersés à Waterloo et en prenait, par ordre du

ministre de la guerre, le commandement des mains du maréchal Soult. Pendant que Napoléon, pour la quatrième fois déserteur de son armée, échouait dans ses nouveaux projets de coup d'État contre la représentation de son pays, Grouchy, en face des deux armées victorieuses qui le serraient de tout près, et ayant tout au plus 50,000 hommes, renouvela ses belles manœuvres de Wavre à Givet, et ramena dans Paris la seule armée digne de ce nom qui restât à la France. Sur sa route il s'était illustré par le glorieux combat de Villers-Cotterets, qui montra aux Prussiens que la valeur française n'était pas morte au Mont-Saint-Jean. Pendant sa retraite il s'appliqua, par l'inspection du registre d'ordre de l'état-major général de l'armée, à s'expliquer les retards qui avaient eu lieu dans la transmission des ordres qui lui avaient été adressés le 18 juin. Il prit même copie de ces ordres, constata qu'il ne lui en avait été envoyé aucun autre; qu'aucune trace quelconque, aucune mention n'en existait là ou ailleurs, et qu'en tout point il avait agi autant que possible conformément aux intentions exprimées par l'Empereur, et dont les registres de l'état-major général et ceux de l'état-major de son propre commandement font foi. L'histoire rendra sans doute un jour justice à ce général capable et prudent, qui sut vaincre l'ennemi et se replier avec ordre et fermeté quand tous ailleurs étaient saisis de terreur panique ou à la débandade. L'homme qui en ces graves circonstances ne désespéra pas du salut de la France, qui sut se montrer supérieur à l'ennemi dans les dangereuses évolutions de la plus difficile des retraites et qui devait expier par l'exil sa fidélité à l'égard de celui qui le calomnia, a droit à nos hommages. Puisse venir bientôt le moment où la postérité le relèvera des imputations mensongères qui ont pesé sur sa mémoire et empoisonné sa vieillesse. Nos masses, désabusées, finiront sans doute un jour par ne plus faire du nom de

Grouchy un synonyme d'impéritie ou de trahison ! Elles pèseront à leur juste valeur ces outrageantes paroles de *Napoléon dans l'exil*, rapportées par O'Méara : « *J'eusse vaincu à Waterloo sans l'imbécillité de Grouchy !* »

XCIV

Pendant que Grouchy prenait à Soissons le commandement des régiments dispersés à Waterloo et leur dondonnait pour refuge et point d'appui les 33,000 hommes qu'il avait ramenés intacts et glorieux, les ennemis franchissaient la frontière en deçà et au delà de la Sambre. Wellington, en nouveau Marlborough, venait camper sur le champ de bataille même de Malplaquet et de là gagnait Cambrai, qui lui ouvrait ses portes ainsi qu'au roi Louis XVIII. Blücher allait bivaquer sous les murs des places de Maubeuge et d'Avesnes et les couvrait d'obus et de boulets rouges. Celle-ci, renversée par l'effroyable explosion d'un magasin à poudre, lui livrait passage à travers un monceau de décombres (1). A l'autre, où une

(1) Voyez, dans nos *Excursions archéologiques et historiques dans l'arrondissement d'Avesnes*, les faits se rattachant à ce douloureux épisode. L'explosion de ce magasin à poudre, qui livra si bien à point passage à l'ennemi, est un des mystères de la campagne, que l'on n'a jamais pu expliquer. C'était un magasin d'artifices où personne n'était entré. Il n'était pas, il est vrai, à l'épreuve de la bombe, mais on n'avait tiré sur la ville qu'avec des pièces de campagne. Son explosion n'abîma des fortifications qu'une simple courtine, défendue par les eaux profondes d'une rivière et des ouvrages avancés. Il restait dans la place quarante-sept bouches à feu, de nombreux approvisionnements de tout genre. Il s'y trouvait 200 vétérans et trois bataillons de gardes nationales actives, c'est-à-dire environ 1500 hommes déterminés, pleins de patriotisme et d'ardeur. Mais, comme en 1814, les autorités de la place crurent devoir capituler à la première som-

poignée de gardes nationaux, d'ouvriers et de soldats échappés de Waterloo s'apprêtaient à la plus héroïque résistance, il envoyait une sommation qui commençait par ces mots : « Nous sommes les amis des Français et « nous venons les délivrer de la tyrannie de Bonaparte... « Ce n'est qu'à lui et à ses complices que nous faisons la « guerre. Bien loin de nous mêler dans les affaires de la « France, c'est aux Français seuls à déterminer la forme « de gouvernement qui pourra leur convenir, aussi long- « temps qu'ils ne menacent pas la sûreté politique des « autres États (1). »

Liberté, souveraineté nationale, tels étaient les mots magiques que croyait devoir invoquer l'ennemi en franchissant nos frontières. La France, livrée pendant quinze ans aux abus de l'arbitraire, à un régime d'étouffement et de violence, devait, leur semblait-il, se sentir désarmée devant ces mots, véritable talisman des nations modernes. Ce furent aussi de semblables paroles que proférèrent beaucoup d'officiers de Blücher en pénétrant au foyer des pauvres habitants de nos frontières. « Pour vous, Fran- « çais, disaient-ils, venir en 1792 nous apprendre la li- « berté sur le Rhin. Pour nous, Allemands, venir vous en « rappeler en 1815. Nous, amis des Français, mais en- « nemis implacables du tyran qui a trahi leur confiance, « foulé l'Europe et trompé les espérances du siècle ! » Oui, ce furent là de leurs paroles, des paroles que le père

mation.... Comme on le voit, ils étaient loin les jours d'héroïsme de 1793, alors que les gardes nationaux d'Avesnes se portaient au secours de leurs frères d'armes de Landrecies, et que les commandants de place de cette ville, du Quesnoy, de Valenciennes et de Condé, s'illustraient par d'aussi belles résistances. Mais depuis quinze ans nos populations avaient beaucoup baissé en patriotisme. L'Empire récoltait ce qu'il avait semé.

(1) Voyez, dans nos *Excursions archéologiques et historiques* précitées, le texte entier de cette sommation.

et la mère de celui qui écrit ces lignes leur entendirent prononcer. Aussi les avons-nous recueillies religieusement et nous les consignons ici comme un des grands enseignements de l'histoire. Ainsi, par un bizarre et triste retour de la fortune, l'ennemi, à l'ascendant de ses triomphes, en était venu à joindre celui des idées. Que fallait-il de plus pour achever d'accabler cette pauvre France, chez qui la mémoire de la Révolution, de ses dogmes et de ses grandeurs s'était trop facilement éteinte !

XCV

Mais cette terre des épreuves, des expiations et des retours soudains, ce pays qu'on a appelé tour à tour l'épée ou le flambeau du monde, ne devait pas longtemps demeurer dans l'accablement d'une semblable chute. Il lui arriva que, tandis que ses soldats étaient vaincus dans l'ordre des luttes physiques, il remportait dans l'ordre des faits moraux les plus grands triomphes. Pendant que nos armes succombaient à Waterloo, le génie initiateur de la France triomphait à Paris dans le champ de l'idée. Carnot, le vainqueur de Wattignies, celui qui avait organisé la victoire dans les quatorze armées de la République, le ministre de l'intérieur Carnot, cherchant des triomphes plus grandioses, devait bientôt remporter la plus mémorable des victoires sur l'esprit du passé. Il venait, au grand désespoir du sacerdoce catholique et des ennemis de tout progrès, d'organiser pour toujours l'enseignement mutuel. L'instituteur laïque, le lutteur par excellence, allait porter les plus terribles coups à l'ignorance, qui seule avait rendu le despotisme possible. Il allait aider à renverser le lourd boisseau qui couvrait encore la lampe sur la montagne, en inculquant à tous, et par des procédés merveilleux, l'instruction élémen-

taire, instrument indispensable de toute science et de tout perfectionnement social. Bientôt, devant les progrès du merveilleux enseignement, lord Brougham devait s'écrier : « Ce n'est plus désormais par le canon, mais avec « l'instituteur, que se décideront les destinées du monde! »

Dans l'ordre des faits brutaux, la France était vaincue par la faute de celui qui avait personnifié en lui, plus que tout autre homme, la puissance brutale du sabre. Mais, dans une voie plus noble et plus profitable, elle allait s'élever bien plus haut. Elle allait voir s'ajouter une nouvelle grande gloire à ses anciennes gloires littéraires; un merveilleux poëte, devenu son chantre national, s'apprêtait à la consoler de ses revers. La France, pleine de tristesse, se sentit émue jusqu'au fond de son âme, lorsque d'un modeste grenier de la grande capitale sortirent tout à coup ces mâles paroles :

Reine du monde, ô France, ô ma patrie,
Soulève enfin ton front cicatrisé;
Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit flétrie,
De tes enfants l'étendard s'est brisé.
Quand la fortune outrageait leur vaillance,
Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or,
    Tes ennemis disaient encor :
    Honneur aux enfants de la France.

Dieu qui punit le tyran et l'esclave,
Veut te voir libre et libre pour toujours.
Que tes plaisirs ne soient plus une entrave,
La liberté doit sourire aux amours.
Prends son flambeau, laisse dormir sa lance ;
Instruis le monde, et cent peuples divers
    Répéteront, brisant leurs fers :
    Honneur aux enfants de la France.

Cette parole de prendre le flambeau de la liberté, de laisser dormir sa lance et d'instruire le monde, ne devait

point être perdue. Beaucoup l'entendirent. De ce nombre fut un soldat de cœur, noble intelligence, l'un des vaincus mêmes de Waterloo, le général Foy. Les revendications patriotiques de ce noble tribun, alternant avec les accents du poëte national, devaient, à côté des gloires de la lyre, nous montrer la résurrection de celles de la tribune. Le général Foy devait, de plus, retracer avec la plume d'un Salluste les hauts faits auxquels il avait pris part, et prononcer sur la journée de Waterloo, où il avait versé son sang, ces mémorables et instructives paroles : « On a « comparé le désastre de Cheronée, qui abattit autrefois un « peuple illustre et vaillant, à celui de Waterloo. Mais « pour Athènes, Cheronée était mieux qu'un Waterloo ; « si elle y combattait aussi l'étranger, c'était pour elle-« même et non pour un maître intérieur. Et cependant « nous aussi avons mérité la couronne civique au pied « du Mont-Saint-Jean, sous ces hauteurs hérissées de « feu, ces batteries plongeantes ; car ce n'est pas le suc-« cès, mais le dévouement qui fait la gloire, et ce que « nous défendions là c'était le sol et le drapeau, la sub-« stance et le signe extérieur de la patrie. Que n'avions-« nous à défendre aussi des lois, des institutions, des « mœurs publiques, une liberté ancienne et inviolable ! « Cette garde-là ne serait pas tombée à Waterloo ; elle « se fut relevée dans chaque village français. De la Loire « au Rhin, elle eût couvert et revendiqué le sol de la « France ! (1) »

XCVI.

Oui, telle fut la raison génératrice de la journée de Waterloo. Telle fut la fatalité qui pesa sur elle et en fit la

(1) Voyez les *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature* de M. Villemain, tome II, article Démosthènes et le général Foy.

journée des expiations. Si, comme autrefois, alors la grande cause de la liberté et des idées eût été en jeu, le chef dirigeant n'eût manqué ni d'activité, ni de prévoyance, ni d'inspiration, et le Dieu des batailles eût béni ses armes comme autrefois il avait béni aux mêmes lieux celles des héroïques et purs soldats de la Révolution. La France n'eût pas été abattue par la perte d'une seule bataille, et la paix eût été reconquise avec les frontières du Rhin. Mais au lieu de cela ce furent nos propres frontières, celles de l'ancienne France, qui furent entamées. Le 7 juillet 1815, vingt jours après le désastre, l'ennemi entrait dans Paris et nous imposait de nouveau le gouvernement des Bourbons, c'est-à-dire la domination du parti prêtre avec la réaction royaliste la plus furieuse, et un milliard d'indemnité en perspective pour l'apaisement de cette réaction. En 1814, Napoléon, après avoir perdu la frontière du Rhin et l'alliance des petits États, héritage de la République, enterré 500,000 hommes dans les neiges de la Russie, 200,000 en Espagne, 500,000 au delà et en deçà du Rhin et des Alpes, avait laissé son pays sans soldats, sans argent, sans gouvernement, sans liberté, sans vertu et sans patriotisme. En 1815, il le laissa plus amoindri encore, obligé de livrer six de ses places fortes, de voir démolir le boulevard d'Huningue, de consentir au pillage de ses arsenaux, de payer à la coalition 1,994,800,000 francs d'indemnité et d'entretenir pendant cinq ans sur ses frontières 150,000 des soldats étrangers qui, au nombre de près d'un million, le traversèrent, l'occupèrent et l'épuisèrent pendant un an sur toute l'étendue de son territoire. Voilà ce que gagna la malheureuse France pour s'être une seconde fois livrée à l'homme qui l'avait naguère opprimée et abrutie, pour la laisser ensuite ruinée, humiliée et anéantie. De plus, près de 40,000 de ses plus braves enfants avaient payé de leur vie, de leur sang, cette nouvelle tentative de domination

napoléonienne. Les 19 et 20 juin, leurs corps gisaient encore sur les champs de bataille des Quatre-Bras et du Mont-Saint-Jean, affreusement mutilés par le fer et le plomb, écrasés sous les roues des canons et des caissons, sous des charges épouvantables de cavalerie. D'autres râlaient dans une boue épaisse, pétrie de sang et de cervelle humaine, sous le poids de monceaux de cadavres ou de chevaux morts, sans soins, sans secours, au milieu des plus atroces tourments, dévalisés, achevés par les pillards du lendemain, paysans belges ou traînards prussiens, et cela au milieu de la putréfaction la plus épouvantable qui eût jamais existé!

Tableaux affreux, mais utiles à retracer aujourd'hui que la manie de cette atroce folie qu'on appelle la guerre redevient de plus en plus l'objet de la pensée des potentats; aujourd'hui où les bienfaiteurs de l'humanité qui, par leurs admirables découvertes, ont aidé à préserver la vie des hommes, à les enrichir, à les éclairer et à les alimenter, sont de plus en plus méconnus pour ceux qui les exterminent et les appauvrissent, pour ceux qui découvrent et perfectionnent des canons monstres à tout percer, des torpilles sous-marines et des feux grégeois, des mitrailleuses renversant des bataillons entiers et des fusils tuant trente-deux hommes à la minute!

Est-ce que le tableau cruel de nos guerres passées, celui si lamentable de la plaine de Waterloo, ne suffiront pas pour guérir bientôt l'Europe de ces préoccupations sauvages qui consistent, en des temps de civilisation, d'adoucissement de mœurs et de congrès pacifiques internationaux, à armer perfidement les peuples les uns contre les autres jusqu'à leur mutuelle destruction, au grand préjudice de leurs finances et de leurs libertés, sans profit aucun que celui de la consolidation de la tyrannie qui les écrase et les avilit!

XCVII.

Mais retournons aux suites du désastre de Waterloo. Mort d'une foule de vaillants soldats, portion la plus virile de plusieurs générations; perte d'importantes forteresses et de territoire; payement de contributions énormes; pays ruiné, pillé, humilié; réaction furieuse; abaissements de tout genre : telle fut l'issue d'une campagne dont la France attendait le rétablissement de son ancienne puissance, mais où ses libertés avaient autant à craindre de la victoire que de la défaite. Et combien avait-il fallu de temps pour arriver à cette triste issue? Quatre jours de campagne. Jamais en si peu de temps les destins d'une nation n'avaient été consommés. Issue sans précédents dans les annales de la France, et qui offre plus d'un enseignement. Comme on l'a dit, « l'histoire ne présente pas un phénomène militaire aussi triste, aussi étonnant, que cette chute rapide, profonde, d'un grand œuvre politique à la suite d'une campagne de quatre jours et d'une bataille. Quatre jours ont suffi pour bouleverser tout un empire élevé par une main redoutable et le plus extraordinaire des Césars. Ce qui était né si vite est mort plus vite encore. Est-ce là la condition de l'existence? Quand le chêne a de vieilles racines, l'ouragan a besoin de souffler longtemps dans ses branches épaisses pour le renverser sur le sol; lorsqu'à peine l'arbre tient au rocher desséché, la première bouffée l'emporte; il meurt et il ne reste plus de traces que le bruit confus de sa chute. Ainsi fut évidemment Napoléon à Waterloo; les Cent Jours étaient sans racines dans l'opinion; la France en avait assez de Bonaparte et de ses guerres; surprise, éblouie, trompée un moment, elle n'avait que faiblement secondé la révolution du 20 mars. Napoléon n'avait plus son pres-

tige, il était éteint, la force n'était plus en lui : voilà pourquoi une bataille suffit pour le faire crouler (1). »

Mais qu'on le sache bien, et puisse cet enseignement servir à l'édification des peuples dans le présent comme dans l'avenir, il en sera toujours ainsi des gouvernements qui ne seront que le résultat de la force, de la surprise et de la séduction Un gouvernement fondé ouvertement, librement, sur des intérêts, des principes nouveaux, sur les sympathies réfléchies du plus grand nombre, conséquent avec lui-même et fidèle à son principe, eût résisté à tous les orages. Mais l'Empire n'était qu'une usurpation, une captation habile des droits du peuple. Au lieu d'employer sa force à développer logiquement, à asseoir les principes et les intétêts de la Révolution, il s'était au contraire occupé à les étouffer et à ressusciter les idées d'un autre âge. Il n'avait satisfait que les préjugés, les intérêts, les passions des anciens partis. Comme le symbole de ces partis était avant tout la royauté de droit divin, ils y étaient revenus aussitôt que le colosse avait chancelé et que les masses, désabusées, s'étaient retirées de lui. Le colosse, privé de ses faux appuis, avait alors croulé.

Mais nous n'avons pas tout dit sur Waterloo. Avant de terminer, il nous paraît indispensable d'y revenir; nous avons besoin d'y jeter encore un coup d'œil, afin de formuler sur ce désastre et sur l'homme qui en fut la principale cause nos derniers jugements. Cette récapitulation rétrospective sera l'objet du chapitre suivant.

(1) M. Capefigue, *Histoire des Cent-Jours*.

CHAPITRE VIII.

JUGEMENTS RÉTROSPECTIFS. — NAPOLÉON DEVANT L'HISTOIRE.

« *Il fut vaincu sans pouvoir ou vouloir s'expliquer à lui-même sa défaite, en la rejetant sur la trahison. Il ne fut trahi que par son génie. Vingt mille cadavres de ses généraux, de ses officiers et de ses soldats attestent la fidélité jusqu'à la mort. Ces braves ne manquèrent point à l'homme, l'homme leur manqua.* »

(LAMARTINE, *Histoire de la Restauration*.)

« *Un général doit accepter franchement la responsabilité des événements qu'il dirige. Il y a de la noblesse, de la véritable grandeur à s'avouer coupable des revers et des succès qui résultent de mauvaises combinaisons. Que doit-on dire d'une conduite opposée? Ce fut trop souvent celle de Napoléon.* »

(Colonel JANIN, *Remarques critiques et historiques sur Waterloo*.)

« *La gloire de Napoléon est assez grande; ne la faisons pas surhumaine en louant les désastres à l'égal des triomphes. On l'a comparé à César. Si César eût deux fois amené par sa faute l'invasion des barbares dans Rome, s'il avait perdu dans quatre campagnes les armées romaines en Gaule, en Germanie, en Espagne, en Scythie, est-il croyable que les anciens lui eussent su autant gré de ses défaites que de ses victoires?* »

(Edgar QUINET.)

XCVIII. Deux choses ont concouru au résultat de la journée de Waterloo : l'habileté que les généraux ennemis ont eu à réparer leurs fautes et la belle conduite de leurs soldats d'une part, de l'autre, les fautes accumulées de

Napoléon. — XCIX. Les Prussiens de 1815 et ceux d'aujourd'hui. Un mot à leur adresse. — C. Examen sommaire et rétrospectif des prétendues fautes reprochées à Ney et à Grouchy et justification de la conduite de ce dernier dans la journée du 18 juin. Raisons qui montrent que s'il eût marché au canon du Mont-Saint-Jean, il n'eût en rien changé les destins de la campagne. — CI. Retour sur les principales fautes de Napoléon. — CII. Malgré ces fautes, un concours de circonstances favorables rétablissent plusieurs fois ses chances de succès : il ne sait jamais en profiter. Son inertie et son aveuglement bien constatés. — CIII. Par quelle tactique les coalisés étaient parvenus à le vaincre. — CIV. Dans le but de cacher ses fautes, Napoléon a falsifié l'histoire de la campagne. Récapitulation sommaire des assertions mensongères contenues dans ses mémoires. — CV. Jugement sévère que sa conduite comporte. — CVI. Jugement non moins rigoureux que l'on doit porter sur M. Thiers. — CVII. Coup d'œil rétrospectif sur la carrière de Napoléon. On a trop exalté cet homme : il fut plus souvent servi par la fortune et par l'héroïsme des Français que par sa prudence. — CVIII. Cet homme avait manqué à sa mission. Quelle était cette mission et quel fut l'affreux système auquel il donna la préférence. — CIX. Waterloo, comme Moscou, comme Leipzig, fut une punition où se reconnaît le doigt de la Providence. — CX. Ce que serait devenue la France sans la catastrophe du 18 juin 1815.

XCVIII

La bataille de Waterloo, la plus douloureuse défaite qu'ait jamais éprouvée la France, fut perdue, comme on l'a vu, par un ensemble de causes diverses sur lesquelles il est bon de revenir en les récapitulant.

On en a fait la gloire de Wellington, une gloire sans pareille par laquelle on l'a voulu placer au-dessus de tous les grands généraux, au-dessus de Napoléon même. L'histoire n'a point ratifié une telle manière de voir. Nous avons montré les fautes graves que commit ce généralissime, qui n'eut qu'un seul mérite, grand à la vérité, celui de bien se tenir aux Quatre-Bras et au Mont-Saint-Jean, et qui dut surtout cet avantage à son incomparable fermeté, à son excellente infanterie et à l'heureuse position qu'il avait choisie, tandis qu'on est en droit de lui reprocher : 1° d'avoir trop éparpillé ses forces et isolé l'une de l'autre ses diverses armes à la veille des hostilités ; 2° de

ne s'être pas porté assez tôt en avant avec les troupes qu'il avait immédiatement sous la main à la nouvelle de l'agression des Français ; 3° d'avoir trop allongé sa ligne de bataille dans la journée du 18 juin, où un corps, celui du prince Frédéric des Pays-Bas, posté à Hal, demeura inactif. Ce chef trop glorifié que nous avons comparé à Annibal, non parce qu'il eut son génie, mais parce qu'il fut comme lui le général tout-puissant d'une nation de marchands et d'une armée de mercenaires, ce chef qu'on a tour à tour exalté et rabaissé dans sa patrie, eut certainement été vaincu aux Quatre-Bras le 17 juin et à Waterloo le 18, sans les fautes incroyables de Napoléon, fautes qui n'étaient pas à prévoir.

De même en eût-il été des Prussiens à Ligny, qui y eussent trouvé une déroute au lieu d'une simple défaite, sans des fautes non moins graves de la part du chef de l'armée française. Blücher, en se refusant à croire que l'irruption rapide et soudaine de cette armée sur le point de Charleroi était par elle-même une grande victoire qui la rendait maîtresse de tout l'espace compris entre cette ville et Bruxelles, s'était on ne peut plus compromis en marchant à sa rencontre. Son obstination à venir concentrer ses forces à Ligny eût été grandement expiée si en ces graves circonstances Napoléon eût eu l'activité, les inspirations d'autrefois, ainsi qu'une promptitude égale à l'ardeur qui animait ses soldats. Mais il n'en fut pas ainsi, et le feld-maréchal prussien put réparer sa faute par son inébranlable persévérance, son activité et l'admirable idée qu'il eut de se replier sur l'armée anglaise, en dérobant à Napoléon, somnolent et oublieux, la trace de ses pas. Ajoutons à cela que si Wellington trouva d'excellents auxiliaires dans ses soldats, les généraux prussiens n'en trouvèrent pas de moins dignes dans les leurs.

XCIX

Napoléon avait toujours trop peu rendu justice à l'armée prussienne. Son triomphe de Iéna l'avait ébloui et les leçons de 1813 n'avaient point suffi pour le faire revenir de son erreur. Selon lui, et il l'avait dit à ses soldats, un Français valait deux Prussiens. Ce n'était pas tout à fait vrai, et les belles défenses de Ligny et de Saint-Amand, les admirables manœuvres des 17 et 18 juin en donnèrent la preuve.

Les Prussiens d'Iéna, sans doute, n'avaient point été à la hauteur des soldats français; mais ces derniers, pour la plupart, étaient alors d'anciens soldats de la République, des hommes animés d'une bien autre trempe que les contingents subséquents de l'Empire. Il y avait encore en eux la flamme de l'idée, l'illusion qu'ils étaient toujours les serviteurs de la Révolution; ils avaient des sentiments, enfin, qui manquaient aux soldats automatiques du duc de Brunswick, tous commandés, depuis les généraux jusqu'aux officiers, par des hobereaux plus ou moins vaillants et capables. Mais, depuis, l'armée prussienne avait bien changé : elle s'était retrempée au contact des idées de liberté et de progrès social; la flamme démocratique l'avait épurée et réchauffée.

Après Iéna, un fait mémorable s'était passé dans l'Allemagne du Nord. Un grand ministre, le baron de Stein, attentif aux causes qui avaient donné aux Français de la Révolution tant de supériorité, avait cherché à doter sa patrie d'institutions libérales en harmonie avec l'esprit des sociétés nouvelles. Il avait tout reformé : administration, commerce, industrie, législation, instruction publique et armée. Où il n'y avait qu'une aristocratie militaire, il avait

fait surgir un peuple, il en avait fait une armée de soldats-citoyens, parfaitement exercés au maniement des armes et prêts à passer au premier appel du foyer domestique sur le champ de bataille. Napoléon, il est vrai, avait méprisé de telles conceptions civiles et militaires et avait rangé le baron de Stein parmi les hommes à songes creux qu'il appelait idéologues. Parlant, du fond de l'Espagne, par l'organe de son *Moniteur* du 21 novembre 1808, des étutudiants de Salamanque et des paysans espagnols qui croyaient faire la conquête de la France et qu'un souffle de la grande armée avait renversés, et les comparant aux paysans et aux étudiants allemands, il avait dit : « Il fau- « drait que les hommes comme M. de Stein, qui, au dé- « faut de troupes de ligne qui n'ont pu résister à nos « aigles, méditent le sublime projet de lever des masses, « fussent témoins des malheurs qu'elles entraînent et du « peu d'obstacles que cette ressource peut offrir à des « troupes réglées... »

La réponse à ces superbes paroles avait été, en Espagne, six ans de la plus héroïque résistance, et en fin de compte, la délivrance de ce pays indomptable. Du côté des Prussiens, la réplique avait été les journées de la Kasbach, de Dennewitz, de Gross-Beren, de Lukau, de Leipzig et de Waterloo!

Nous l'avons fait voir, jamais soldats ne déployèrent plus de valeur et d'habileté que les Prussiens devant Napoléon lors de son irruption aux bords de la Sambre. A Ligny ils avaient été sur le point de garder leurs positions vainement attaquées, sans la faute que commit leur chef et sans la soudaine agression, sur leur centre affaibli, de toutes les réserves de Napoléon. Mais, à l'exception de quelques régiments, ils avaient battu en retraite avec ordre, jurant de prendre aussitôt leur revanche, et ils avaient vaillamment tenu parole.

On a parlé de la lassitude des Français, de leurs mar-

ches forcées, de leurs besoins physiques, et on les a excusés de n'avoir pu vaincre en 1815. Mais s'il est une armée qui, en ces circonstances, fut en droit d'alléguer en sa faveur la fatigue, les veilles et les privations, c'est à coup sûr l'armée prussienne. En effet, les soldats composant cette armée, quand ils arrivèrent sur le champ de bataille de Waterloo, avaient été continuellement en marche depuis quatre jours. Ils avaient marché pendant six et neuf heures pour venir de Namur, de Dinant et de Ciney à Ligny, pendant douze heures pour se rendre de Liége à Gembloux, n'avaient reposé ni la nuit du 15 au 16 ni celle du 16 au 17. De plus, après la terrible lutte de Ligny, ils avaient été battus et dispersés, ce qui ne les avait pas empêchés de se rallier en ordre et de faire par les chemins les plus impraticables, et cela presque sans vivres, puisqu'ils avaient rétrogradé dans une direction autre que celle de leur base d'opérations, ce qui ne les avait pas empêchés, disons-nous, de faire le trajet de Ligny à Wavre et de Wavre au Mont-Saint-Jean en gagnant un jour de marche sur les Français. Comme on le voit, si la fatigue, le mauvais état des chemins étaient des obstacles faits pour retarder des troupes, c'étaient bien celles de Blücher. Elles ne furent point retardées cependant; elles marchèrent et combattirent avec une célérité, une vigilance et un courage admirables. Aussi la victoire couronna-t-elle leurs efforts, comme elle couronnera toujours les efforts des armées enthousiastes, passionnées, valeureuses et infatigables que commandent des chefs vigilants. A celui-là qui dans les grandes luttes déploie le plus les vertus de sa mission, à celui-là la palme. Voilà ce que l'impartialité nous fait une loi de déclarer. Mais sachons dire aussi que les soldats français en tout temps, quand ils l'ont voulu, ont montré de telles vertus et plus encore. En 1815 ils les eussent peut-être plus que jamais déployées; mais pourquoi les capacités

de leur chef, sa vigilance et son coup d'œil d'autrefois devaient-ils alors leur faire défaut !

Aussi la justice que nous n'avons cessé de rendre à l'armée de Blücher et à ses généraux, chose jusqu'ici peu usitée en France, nous donne-t-elle le droit de parler avec franchise aux Prussiens en général, et à ceux qui vainquirent en 1866 en particulier, et de leur dire ceci :

« Hommes allemands, glorifiés par le grand Frédéric, plus glorifiés encore par les Humboldt, les Kant, les Gœthe et tant d'autres philosophes inspirés, savants et libres penseurs, votre caractère dominant est de vous enorgueillir démesurément dans le succès. Ne le faites pas trop. Si vous avez vaincu à Waterloo, c'est que, là, vous étiez, comme en 1813, les soldats de la liberté, des obstacles à la tyrannie du sabre qu'avait voulu faire peser sur vous, sur la France et sur l'Europe le potentat du siècle. C'est que l'esprit du baron de Stein, de Schanhorst et de la noble affiliation du *Tugend-Bund* était toujours dans votre sein. C'est que vous comptiez dans vos rangs Karl Ludwig Sand, le fils du malheureux Palm et les compagnons de Staps. Dieu bénit alors vos armes en aveuglant et en paralysant le tyran qui était l'ennemi commun. Mais sachez que les hommes que vous avez vus fuir alors devant vous, vous ont toujours vaincus à nombre égal et parfois n'étant qu'un contre deux. Si vous êtes des soldats-citoyens, vigilants, instruits, tenaces et bons manœuvriers, rappelez-vous que le soldat français est la fougue disciplinée, le guerrier inspiré, le premier soldat du monde en un mot, et qu'il sera toujours invincible quand il marchera sous les drapeaux d'une grande cause. Aussi ne vous enorgueillissez pas plus de votre victoire de Sadowa que de celle de Waterloo. A Sadowa vous n'avez vaincu que ceux qui ont toujours été vaincus, et si vos récents triomphes ne doivent aboutir qu'à un

déplacement de tyrans, qu'à fortifier chez vous le despotisme militaire, qu'à détruire les nationalités et à absorber l'Allemagne, au lieu de l'unifier sous l'empire de l'idée démocratique; si, enfin, le sang de tant de malheureux soldats versé dans les champs de la Bohême ne doit aboutir qu'à féconder chez vous les racines du vieux tronc féodal et à donner raison aux revendications gothiques de la *Gazette de la Croix*, retenez bien ceci, Prussiens : vous serez abandonnés du Dieu des armées à la première occasion. Et quand les fils des vainqueurs de Valmy régénérés marcheront contre vous sous le même drapeau et avec les mêmes idées qu'en 1792, attendez-vous à céder devant leur impétuosité sans pareille, bien que les armes nouvelles que le génie infernal de la destruction a imaginées ôtent de leur avantage aux soldats de l'offensive pour le faire passer au courage passif, aux calmes tireurs, aux adroits pointeurs de la défensive. Mais cela ne pourra amener que des efforts plus meurtriers et n'empêchera pas que quelque autre Jourdan, quelque Hoche ou quelque nouveau Marceau n'aille à Francfort conjointement avec les compatriotes et frères de Simon, de Trèves, de Robert Blum, du docteur Meyer, de Stuttgard, et de Jacoby, de Berlin, proclamer la grande fédération démocratique allemande, partie intégrante de la vaste et fraternelle république universelle que le monde attend, et d'y enterrer au milieu de l'allégresse générale, le dernier des fusils à aiguille et des canons rayés sous un trophée de socs de charrue, d'épis, de fleurs et de fruits!

Mais revenons à Waterloo.

C

On a vu l'inanité des reproches articul s contre Ney par les *Mémoires* de Sainte-Hélène. Nous avons prouvé que ce chef intrépide n'eut réellement qu'un tort dans la campagne de 1815, celui de s'obstiner à attaquer les Quatre-Bras avec des forces inférieures et de rappeler pour cela le comte d'Erlon, quand il s'agissait seulement pour lui de contenir les Anglais afin de les empêcher de joindre les Prussiens.

Nous avons montré comment cet homme héroïque répara cette faute et la fit oublier par ses inspirations et sa sublime attitude au pied du Mont-Saint-Jean. Il devient donc inutile d'insister encore sur sa justification. Mais nous sommes obligés de revenir sur celle de Grouchy relativement à ses opérations du 18 juin. Ici, plus qu'ailleurs, il a été en butte à une foule d'assertions calomnieuses et inconsidérées qu'il importe de réduire à néant.

Nous ne reviendrons pas sur celles de ces assertions par lesquelles Napoléon prétend que deux courriers auraient été envoyés à Grouchy dans la nuit du 17 au 18 pour lui prescrire de se rendre à Wavre et de se lier avec l'armée principale par l'envoi de 7,000 hommes détachés à Saint-Lambert. La parfaite fausseté et invraisemblance de ces assertions a été démontrée.

Après les avoir si commodément imaginées, l'auteur des *Mémoires* ajoute qu'à cinq heures du matin il reçut un nouveau rapport, daté de Gembloux à deux heures du matin, par lequel Grouchy apprenait qu'il avait su « à « six heures du soir que Blücher s'était dirigé avec toutes « ses forces sur Wavre, qu'en conséquence il avait voulu

« l'y suivre à l'heure même, mais que ses troupes ayant « déjà pris leur camp et fait la soupe, il ne partirait « qu'au jour pour arriver de bonne heure devant Wavre, « ce qui aurait le même effet; que le soldat serait bien « reposé et plein d'ardeur. » Plus loin les *Mémoires* ajoutent que Napoléon sut dans la matinée de Waterloo, par une dépêche de Grouchy, que celui-ci devait être rendu à Wavre à la pointe du jour.

La réponse à ces versions étranges est la teneur des lettres envoyées par Grouchy et dont nous avons donné la substance aux chapitres V et VI de cet ouvrage, paragraphes LX, LXX, lettres dont la minute est au dépôt de la guerre.

Par ces lettres, datées de Gembloux, l'une à dix heures du soir, l'autre à trois heures du matin, on voit que les troupes de Vandamme et de Gérard, au lieu d'avoir pris gîte et repos à six heures du soir à Gembloux, n'y étaient pas même encore arrivées (LVII). Que Grouchy ignorait tout à fait à ces heures la direction prise par Blücher, et qu'il se disposait à le chercher dans les directions de Wavre et de Maëstricht.

Plus haut, Napoléon dit, avec ironie, que *Blücher avait échappé* à son lieutenant, comme si Grouchy eût jamais été sur le point d'atteindre le généralissime prussien, qui avait échappé en effet, mais la veille, et non à Grouchy, mais à Napoléon lui-même, et cela d'environ quinze heures. Plus loin, les *Mémoires* de Sainte-Hélène font partir Grouchy à dix heures de Gembloux. Mais il est démontré par une foule de témoins oculaires que Grouchy partit plus tôt et prit les devants du corps de Vandamme, à qui il avait ordonné, par une lettre qui est au dépôt de la guerre, de partir à six heures. A dix heures il était à Sart-lez-Valhain, à une lieue et demie de Gembloux, attendant ses troupes, et c'est de là, à onze heures, que le major Lafrenaie reçut de lui la lettre portée à Na-

poléon et dont nous avons parlé au chapitre VI, paragraphe LXX.

Vandamme, prévenu de partir à six heures, ne partit qu'à sept heures, sous prétexte de distributions à faire. Gérard, qui devait le suivre, attendit son départ, bien que Grouchy lui eût fait dire de prendre un chemin parallèle, et il y en avait un dans la direction est d'Ernage, tirant sur Walhain, comme l'indiquait du reste la carte. Ce fut par suite de ces retards que l'arrière-garde de Grouchy était encore à Gembloux à neuf heures et demie. Mais, comme on le voit, ce ne fut pas sa faute (1). Pendant ce temps, Excelmans, répondant à l'attente du maréchal, avait fouillé partout les localités dans la direction de Wavre et de Perwez, prenant des renseignements sur les chemins qu'avaient pu suivre les Prussiens. On apprit par lui que leur armée s'était dirigée en partie sur Wavre et en partie sur Perwez. C'était vers cette localité, en effet, que Bulow avait rétrogradé la veille, après s'être arrêté à Basse-Baudeset, au nord de Gembloux. Grouchy prit naturellement la direction intermédiaire entre Wavre et Perwez.

(1) On a fait un crime à Grouchy de n'avoir pas mis plus tôt ses deux corps d'armée en mouvement. Mais pourquoi l'aurait-il fait avant de savoir quelle direction avaient prise les Prussiens, chose qu'il ne connut positivement que vers le milieu de la journée? Devait-il, dans l'incertitude où il se trouvait, lancer son infanterie dans de douteuses aventures qui l'auraient peut-être plus éloigné encore du point où le véritable état des choses l'appelait. Il devait tout d'abord pousser sur tous les points sa cavalerie à l'aube du jour pour faire des reconnaissances; c'est ce qu'il fit. Dans l'incertitude où il se trouvait encore le matin à Gembloux, prescrire de partir à six heures à une infanterie harassée, qui n'y était arrivée la veille qu'à dix et onze heures, n'était pas un manque de vigilance que devait lui reprocher Napoléon, qui dans cette même matinée négligeait d'écrire à son lieutenant et perdait un demi-jour dans l'attaque de l'armée anglaise. (LXII, LXIII.)

Il s'arrêta à Sart-lez-Valhain et y déjeuna chez un notaire de la localité en attendant l'arrivée de Vandamme et de Gérard. Là, un habitant du pays, ancien officier des chasseurs de la garde, tout dévoué à la France, lui donna des renseignements précieux sur l'état moral et physique des colonnes de Thielmann et de Bulow, sur leurs haltes et leurs mouvements divers, renseignements qui lui apprirent définitivement que les Prussiens avaient manœuvré dans la direction de Wavre. C'était sur cette direction unique qu'avaient justement été poussés depuis quelque temps les dragons d'Excelmans.

Sur ces entrefaites, une importante canonnade se fit entendre dans la direction ouest de Sart-lez-Walhain. Les hôtes du général, consultés sur le point d'où pouvait partir cette canonnade, lui dirent que, selon toute apparence, elle avait lieu vers les villages de Plancenoit, Waterloo, Braine-la-Leud, en deçà de la forêt de Soignes, à une distance d'environ six lieues à vol d'oiseau..... A ce sujet, Napoléon veut que le général Excelmans ait dit à Grouchy : « Il faut marcher au feu ! » et que le comte Gérard, survenant au moment où Grouchy excipait de l'ordre de marcher sur Wavre qu'il avait reçu, lui aurait répondu : « Votre ordre porte d'être hier à Wavre et non aujour- « d'hui ; le plus sûr est d'aller sur le champ de bataille, « et nous y serons dans deux heures. » Mais ce qui dément ce récit, c'est qu'Excelmans était en ce moment avec ses dragons au delà de Nil-Saint-Vincent, à une lieue et demie sur la direction de Wavre, et que l'ordre de se porter sur cette ville n'était pas même encore connu de Grouchy, puisque, parti à dix heures du matin du quartier général de la Belle-Alliance, cet ordre ne lui fut remis qu'à quatre heures et demie. D'un autre côté, Gérard ne pouvait dire qu'il serait en deux heures au Mont-Saint-Jean, puisque en ligne droite, de cet endroit à celui où il se trouvait, il y a six lieues de vingt-cinq au dégré,

soit près de vingt-quatre kilomètres (1). Mais Gérard ne parla que de quatre heures et, comme on va le voir, il se trompait dans ses calculs.

Rétablissons donc la vérité et disons comment les faits se passèrent.

Gérard ayant vivement insisté pour qu'on marchât directement au canon, Grouchy allégua que ce mouvement offrait de nombreuses difficultés et de grands dangers ; que, vu les distances, la nature du terrain, découpé en tous sens de ravins, de bois, de haies, de marécages, de coteaux abrupts (2), vu l'état d'éparpillement où se trouvaient en ce moment ses forces, occupées à marcher à la suite l'une de l'autre, il faudrait au moins une heure pour que le mouvement fut ordonné, deux pour qu'il fut en voie d'exécution entière ; que la Dyle n'étant pas guéable, surtout en ce moment, il faudrait passer sur deux ponts étroits (ceux de Moustiers et d'Ottignies), peut-être détruits par l'ennemi ; que, vu les difficultés et les lenteurs

(1) Consultez la carte *topopraphique* (du dépôt de la guerre) de la Belgique, à l'échelle de $\frac{1}{80000}$, carte sur laquelle le plan qui est à la fin de ce volume a été rectifié. — Des discussions se sont établies relativement aux distances qu'auraient eu à parcourir Grouchy et ses lieutenants dans la journée du 18 juin. Ces discussions proviennent des renseignements pris auprès de beaucoup d'habitants du pays qui ont conservé l'habitude d'évaluer les distances en lieues de Brabant et non en lieues de France. Or, la lieue de Brabant est d'un quart environ plus grande que la lieue de France de vingt-cinq au degré.

(2) Ce terrain est en effet l'un des plus accidentés de la Belgique centrale. Le général Lamarque, qui le visita après 1815, dit, dans ses *Mémoires*, « qu'il offrait de grandes difficultés. On est tout étonné, dit-il, d'y trouver des montagnes élevées, des ravins profonds, enfin comme une espèce de contre-fort des Alpes et des Pyrénées, à travers lequel il eût été difficile de traîner l'artillerie. »

de la marche de la veille et de celle de la matinée, on pouvait estimer que le corps de Vandamme, parti le premier et dans le cas où il ne fût pas arrêté par les Prussiens, n'arriverait pas avant dix heures au Mont-Saint-Jean, c'est-à-dire quand il ne serait plus temps, la bataille devant être décidée à cette heure; que la marche sur Wavre était préférable, attendu que de cette ville au Mont-Saint-Jean il n'y a pas quatre lieues; que si l'armée prussienne en était partie dans la matinée pour prendre part à l'action, elle ne devait pas tarder à être aux prises à côté des Anglais; que Gérard et Vandamme, partant de Sart-lez-Walhain et de Nil-Saint-Vincent où ils étaient, ne pourraient rien pour l'empêcher, ayant passé six lieues à faire à vol d'oiseau, près de huit lieues, en réalité, à cause des détours, des sinuosités des chemins et des terrains excessivement montueux qu'on avait à parcourir; que, d'ailleurs, selon toute apparence, les Prussiens étaient encore à Wavre (Excelmans venait, en effet, de joindre leur arrière-garde), et que passer la Dyle en présence de leurs éclaireurs et peut-être même d'un corps commis à la garde de cette rivière était dangereux; que c'était appeler sur ce point le gros de leurs forces et s'exposer pendant une longue marche de flanc à une destruction possible, comme d'un autre côté c'était ouvrir à Blücher la voie à un retour offensif par le terrain qu'on abandonnerait sur la ligne d'opérations de l'armée française. Napoléon, ajouta Grouchy, bien qu'il fût en face de l'armée anglaise dès la veille, ne l'avait pas appelé à lui ; il avait laissé repartir les courriers que lui, Grouchy, lui avait envoyés pendant la nuit précédente sans leur donner aucune nouvelle instruction ; pourquoi alors aller vers lui quand ses derniers ordres étaient *de ne pas perdre de vue les Prussiens lorsqu'il les aurait rejoints*, et en ce moment son avant garde venait précisément de les atteindre? A l'appui de ses raisons, Grouchy allégua

enfin la déclaration du général Balthus, commandant l'artillerie du 3e corps, lequel soutenait qu'il était presque impossible de conduire le matériel à travers le terrain montueux de la Dyle et de la Lasne, surtout dans l'état où se trouvaient des chemins étroits, détrempés par les pluies.

Gérard, oubliant sa marche de la veille et celle de la matinée, où, pour faire trois lieues d'une part et deux lieues et demie de l'autre, il lui avait fallu six heures et quatre heures, insista avec force, s'appuyant de l'assurance que le général du génie Valazé avait donnée que ses sapeurs aplaniraient bien des obstacles (comme si le plus grand obstacle, l'état du sol et des chemins, pouvait être aplani !). Il se fit fort de se rendre vers les quatre heures et demie à l'aile droite de Napoléon ou sur les flancs de Blücher, en cas où ce feld-maréchal aurait marché au secours des Anglais. La bonne confiance de Gérard était visiblement aventurée et peu propre à convaincre, et lui-même en est convenu plus tard, car il a parlé, depuis, de sept heures de marche nécessaires au lieu de quatre et demie, et cela, sans doute, lorsqu'il vit par les faits qu'il avait fallu presque tout un jour à Blücher pour faire le trajet moins grand et moins difficultueux de Wavre au Mont-Saint-Jean. Aussi Grouchy ne se rendit-il pas plus à ses raisons qu'à la proposition que lui fit Gérard de marcher seul au canon avec son corps d'armée, et en cela il agit avec une prudence que Gérard a reconnue lui-même plus tard dans l'abandon d'un moment de franche et libre expansion. S'entretenant en 1830 de ces faits avec le baron Voland, intendant militaire en retraite, il lui avoua *que s'il eût été à la place de Grouchy, il n'aurait pas osé prendre sur lui d'enfreindre en cette circonstance les ordres écrits de l'Empereur* (1). Tel

(1) Voyez à ce sujet, dans les *Documents* publiés en 1864, chez Dentu, par le marquis de Grouchy, sénateur, fils du maréchal,

a été, on le voit, l'avis définitif de Gérard lui-même, lorsqu'il a été supplié de dire le fond de sa pensée. Mais nous irons plus loin, nous dirons que si Grouchy eût enfreint ces ordres et marché au canon, il n'eût pas changé pour cela les destins de la campagne. Il eût compromis ses 33,000 hommes, qu'il n'eût certainement pu ramener intacts en France comme il le fit ; voilà tout.

Cette thèse de l'inutilité pour les destinées de la campagne qu'aurait eue l'intervention de Grouchy, se rabattant d'inspiration sur le canon de Waterloo à l'heure où il commença à se faire entendre, a été victorieusement soutenue par les écrivains allemands. Les jugements de Damitz à ce sujet sont péremptoires ; le Badois de Zech a exprimé une semblable opinion, et c'est surtout là un des points sur lesquels le colonel Charras est sans réplique. Mais une opinion que nous placerons au-dessus de tout est celle de Jomini. La voici :

« La maxime de marcher au canon est fort sage en général..., mais il est des circonstances particulières où il faut faire des exceptions : la bataille de Bautzen en est un des exemples frappants... Toutefois, l'on ne pouvait s'en promettre les mêmes avantages que si ce mouvement eût été opéré par Gembloux, dès le point du jour, et qu'il fût arrivé assez tôt pour être décisif ; car, en supposant que Vandamme, dont le corps se trouvait en tête, pût commencer son mouvement vers une heure, et cela à la hauteur de Saint-Martin, il est probable qu'il ne serait arrivé que vers quatre heures à Moustiers. Or, l'état affreux des chemins, l'exiguïté de ponts fragiles, le défilé marécageux de la Dyle, et surtout la présence du corps de Thielmann qui se fût prolongé des hauteurs de Bierge sur Limale pour s'opposer au passage, autorisent à croire

une attestation de M. Delaville, conseiller général du Haut-Rhin.

que Grouchy ne fût arrivé à Lasne ou à Saint-Lambert qu'entre sept et huit heures du soir. Alors les corps de Thielmann et de Pirch, formés derrière le ruisseau de Lasne, l'eussent empêché de pousser plus loin; Bulow et Ziethen n'en eussent pas moins décidé la bataille de Waterloo... » (Comme cela se fit.)

« Une grande controverse s'est élevée à ce sujet : chacun a interprété à sa guise et selon ses vues les suites qu'aurait pu amener ce mouvement conseillé par le général Gérard. Pour bien juger le résultat que l'on pouvait s'en promettre, il ne faut pas oublier que le corps de Thielmann, posté sur les hauteurs de Bierge, s'éclairant jusqu'à Limale, avait l'ordre de suivre celui de Pirch sur Saint-Lambert, dans le cas où Grouchy ne se montrerait pas vers Wavre, et qu'une de ses divisions s'était même déjà mise en marche à cet effet. S'il est vrai que les troupes de Grouchy, prenant dès midi le chemin de Nil-Saint-Martin sur Moustiers, y fussent arrivées entre trois et quatre heures, elles y eussent été bientôt engagées avec les 20,000 hommes de Thielmann, ce qui eût forcément suspendu et peut-être arrêté leur marche. Si elles eussent voulu déboucher par Limale, elles eusseut rencontré encore plus promptement ces forces ennemies. D'un autre côté, les colonnes de Pirch qui cheminaient dans ce moment sur la Lasne, eussent probablement fait halte, se voyant ainsi menacées à revers ; on doit même admettre qu'elles eussent rétrogradé afin de soutenir Thielmann ; mais Bulow avait déjà réuni ses quatre divisions pour attaquer Plancenoit, et Ziethen cheminait avec Blücher vers Ohain... »

Leur seule arrivée devait décider avant très-peu de temps la déroute de l'armée française, et, comme nous venons de le dire, cela eut lieu.

«..... La bravoure et le zèle de Grouchy étaient éprouvés ; il avait souvent donné des preuves de talent... Les

moyens de justification ne lui manquent pas. Le plus important et le plus fondé de tous, c'est que, ne pouvant deviner les intentions de Blücher, et le supposant concentré en avant de Wavre, vers Dion-le-Mont, Grouchy put craindre de découvrir entièrement les communications de l'armée, s'il se jetait ainsi dans les environs de Saint-Lambert en laissant toute l'armée prussienne derrière lui. Les partisans exaltés de Napoléon ont jugé son lieutenant avec une rigueur extrême, sans songer qu'une partie du blâme devait retomber sur leur héros, qui ne lui avait pas donné de direction entièrement satisfaisante ; et, il faut l'avouer, il existe bien peu de généraux qui eussent pris la résolution de se jeter ainsi sur Saint-Lambert, sans savoir ce que le gros des forces ennemies entreprendrait. »

Comme on le voit, Jomini a pensé qu'il n'était guère possible à Grouchy de songer à changer le destin de la journée en intervenant comme le voulait Gérard, à partir de l'heure où le canon de Waterloo se fit entendre. Cette intervention, bonne en soi, sans doute, puisqu'elle n'était au fond qu'un mouvement concentrique, manœuvre toujours excellente dans le plus grand nombre des cas, offrait de plus des dangers. L'idée favorite de l'illustre tacticien est que l'intervention devait et pouvait avoir lieu dès la pointe du jour à partir de Gembloux, au moment où Grouchy vit que les Prussiens, au lieu de fuir sur la Meuse, avaient rebroussé chemin vers le nord. En manquant d'inspiration en ce moment, le lieutenant de Napoléon, dit-il, laissa échapper « l'occasion de se placer au rang des généraux les plus habiles ; il s'attacha trop alors à suivre strictement des ordres qui lui avaient été donnés, dit-on, avec un peu d'amertume, et dont il s'appliqua à exécuter la lettre plutôt qu'à en interpréter l'esprit. »

Ainsi donc, d'après Jomini, il reste seulement à la charge de Grouchy, non de n'être pas intervenu pendant

la bataille, mais d'avoir manqué d'inspiration un demi-jour plus tôt. Mais la guerre d'inspiration, il l'a dit lui-même, est une guerre dangereuse, pleine de périls, et ajoutons qu'elle peut seule être tentée par un généralissime tout-puissant dans le choix de ses déterminations ou par un chef abandonné à lui-même, sans ordres précis et sans responsabilité. Tel n'était pas le cas de Grouchy. Nul général n'avait plus que lui la religion du devoir, celle de la soumission absolue aux intentions exprimées par le maître. Nul n'était plus vigilant, plus ponctuel, plus prudent et plus capable d''exécuter sans la discuter la pensée suprême, et c'étaient les hommes qui plaisaient le plus à Napoléon, et c'est pourquoi il l'avait préféré à tant d'autres généraux plus célèbres et aussi éprouvés pour en faire un maréchal. Napoléon n'aimait les généraux d'inspiration que quand ils l'aidaient à gagner des batailles ou à lui faire éviter des revers et qu'ils savaient modestement lui en laisser tout l'honneur. Mais quand ils voulaient en revendiquer la gloire, il les avait en inimitié, comme cela arriva à Kellermann et à plusieurs autres (1). Si, après avoir agi d'inspiration, ils s'étaient laissé vaincre, alors il n'y avait pas de pardon pour eux. Même si, exécutant passivement ses ordres à la lettre, ils n'étaient pas heureux, rien ne lui coûtait de les désavouer, soit en forgeant après coup des ordres contraires, comme pour Vandamme à Culm, soit en falsifiant de tout point le récit des opérations, comme cela arriva pour Ney et Grouchy à Waterloo. On a vu plus tard sur d'autres champs de bataille un général agir d'inspiration, sauver une armée et n'être pas tout d'abord le premier récompensé, comme on a vu aussi un autre général forcé par ordre supérieur d'effectuer un mouvement compromettant et être tacitement désavoué ensuite devant l'opinion par celui de qui l'ordre était émané.

(1) Voir aux paragraphes LXXV, C, CVII.

Jomini eût voulu que Grouchy se portât de Gembloux à la pointe du jour par le pont de Moustiers, le 18 juin, et allât aider Napoléon à vaincre. Mais celui-ci, bien qu'il fût mieux renseigné que lui sur l'état des choses, ne l'avait nullement demandé. Ses ordres en font foi. Il avait seulement prescrit à son lieutenant de *chercher les Prussiens, de ne pas les perdre de vue dès qu'il les aurait rejoints*. C'est ce que Grouchy fit. A partir de la soirée de Ligny, en aucun moment, dans aucune circonstance et devant quelque avis que ce soit, Napoléon ne voulut croire au retour possible de Blücher vers lui, et ce fut là son principal aveuglement. Il n'y crut que quand ce dernier apparut avec ses principales forces, le 18 juin au soir, pour lui dessiller les yeux. Mais devait-il faire un reproche au chef de son aile droite de n'avoir pas été plus perspicace que lui et d'avoir exécuté ses ordres? Se rendre, malgré ces ordres positivement exprimés, au Mont-Saint-Jean, à travers les vallées de la Dyle et de la Lasne, eût été convenable sans doute, si Grouchy eût su à l'aube du jour, le 18 juin, que les forces prussiennes étaient à Wavre ; mais il n'en eut connaissance que vers le milieu de la journée. On lui a fait un reproche d'avoir été si mal et si tard renseigné et de n'avoir pas tiré un meilleur parti des nombreux éclaireurs de son importante cavalerie. Une foule de témoignages, la minute des ordres donnés par Grouchy à ses lieutenants, prouvent que ce reproche n'est pas fondé. Mais pourquoi, dit-on, n'a-t-il pas fait reconnaître les parages de la rive droite de la Dyle, les points de Tilly, Gentinnes, Vilroux, Mont-Saint-Guibert, par où les principales forces prussiennes s'étaient retirées. Pourquoi ? Parce que cela ne le regardait pas ni ne pouvait le regarder, du moment que Napoléon l'avait envoyé à Gembloux. Le soin de ces reconnaissances incombait à Napoléon, qui donnait des ordres à tous partout où il était présent, et qui, placé en face

de la ligne principale de retraite la plus probable de l'armée prussienne le 17 juin, ne la fit pas explorer; comme de même, ayant sur son flanc immédiat cette même ligne la nuit et la matinée suivante, il négligea également de la faire occuper, surveiller ou reconnaître. Et d'ailleurs, Grouchy eût-il fait explorer les abords de la Dyle, y eût-il reconnu le passage d'un corps prussien se dirigeant sur Wavre, que Napoléon n'aurait nullement été en droit de lui reprocher sa conduite dans la matinée du 18 juin. L'Empereur fut prévenu, nous l'avons montré, de ce fait dans la même matinée par Soult, et il en fut tellement prévenu que la lettre envoyée par celui-ci à Grouchy peu d'instants après contient ces lignes : « *Des rapports disent qu'une troisième colonne qui est assez forte a passé par Gery et Gentinnes, se dirigeant sur Wavre* (LXV). Mais il n'en tira aucun enseignement, aucun changement dans ses dispositions (1).

Ainsi donc, Napoléon sut dès le matin de Waterloo que des forces prussiennes avaient marché sur Wavre par la rive droite de la Dyle; il sut à la même date, par Grouchy, que les autres forces de Blücher n'avaient pas continué leur marche sur Namur, mais avaient rebroussé chemin vers le nord. Pourquoi ne prévit-il pas alors que

(1) Depuis que nous avons écrit ce qui précède, nous nous sommes assuré que Grouchy envoya une reconnaissance sur la Dyle, le 18 au point du jour. Il y a une déclaration de M. Le Gouest, l'un de ses officiers d'ordonnance, qui l'affirme. De cette déclaration il résulte que Pont-Bellanger, aide de camp de Grouchy, fut alors envoyé au pont de Moustiers avec une partie de l'escorte du maréchal. Cette reconnaissance, il est vrai, fut sans résultat, car elle n'apprit rien au maréchal du reploiement des Prussiens sur Wavre par la vallée de la Dyle. Sans doute que, comme celle du colonel Marbot, dont nous avons parlé plus haut (LIX, LXXI), elle ne fut pas assez minutieuse et persistante; mais le reproche n'en peut être fait à Grouchy.

ce changement de direction ne pouvait avoir lieu que dans l'intention d'amener vers Wavre la jonction de ces forces avec le corps qui avait passé à Gery et à Gentinnes? Pourquoi ne vit-il pas que Wellington s'arrêtant pour combattre au Mont-Saint-Jean, cela ne pouvait avoir lieu que parce que les Prussiens avaient marqué l'intention de l'appuyer en deçà de Bruxelles, comme ils en avaient la possibilité, possibilité que Napoléon pouvait constater, répétons-nous, puisqu'il savait qu'une partie de ces troupes avait gagné Wavre, tandis que l'autre partie semblait, au dire de Grouchy, manœuvrer pour s'en rapprocher. Napoléon, sachant cela, n'agit pas en conséquence; il ne rappela pas à lui son lieutenant, comme le lui conseilla le maréchal Soult; bien plus, il ne veilla pas à ce que de sérieuses et énergiques reconnaissances le missent en relations directes avec lui. Il continua à correspondre avec son aile droite par la route la plus longue, la plus détournée, et n'appela cette aile sur le champ de bataille que quand il était trop tard. Si Napoléon, suffisamment renseigné, ne fit pas venir à lui aussitôt Grouchy, modifiant par là les ordres qu'il lui avait donnés, pourquoi celui-ci, qui n'avait pas les mêmes renseignements, eût-il agi contrairement aux volontés tacites ou exprimées du maître? Pourquoi, enfin, l'Empereur, qui fut le plus grand coupable sous tous les rapports, s'est-il cru permis d'accabler un maréchal moins répréhensible à tous les points de vue? Disons, pour en finir, que si Grouchy manqua d'inspiration le 18 juin 1815 (et nous avons montré que son inspiration n'aurait en rien changé le cours des événements), ce n'était certes pas au général en chef, cause de tout le désastre, à le lui reprocher et à lancer contre lui ces paroles outrageantes, trop longtemps accréditées : « La conduite de Grouchy, disent les *Mémoires* « *de Sainte-Hélène*, fut aussi imprévoyante que si, sur sa « route, son armée eût éprouvé un tremblement de terre

« qui l'eût engloutie. » C'est en ces termes que l'Empereur des Français a osé reprocher à son lieutenant un désastre dont, répétons-le, il fut, lui Empereur, la suprême et unique cause!

CI

Oui, Napoléon fut la cause de tout le désastre, et nous ne pouvons mieux faire, dans ce chapitre final, que de revenir sur ses fautes nombreuses en les récapitulant.

D'abord on doit lui reprocher les illusions peu réfléchies qui lui firent croire que l'Europe accepterait son retour de l'île d'Elbe, illusions qui le paralysèrent lorsqu'il s'agissait de s'armer promptement par l'effet d'un puissant effort national (1). Il fut mal inspiré ensuite d'entrer en campagne au moment du solstice et des

(1) Napoléon s'est plu, dans ses *Mémoires*, à comparer son activité de 1815 à l'activité de la Convention; il n'a pas craint d'affirmer qu'il avait fait plus, qu'il avait fait mieux et plus rapidement que la grande assemblée. « Ah! s'écrie le colonel Charras, si la Convention eût trouvé dans ses mains, comme Napoléon, une armée de plus de cent mille hommes présents au drapeau, un fond de quatre cent mille anciens soldats armés, où puiser pour renforcer ses légions, pour encadrer, commander ses volontaires, ses réquisitionnaires, des arsenaux pourvus, des fonderies, des poudrières montées pour suffire aux plus grandes armées, des manufactures d'armes susceptibles du plus grand, du plus rapide développement, un corps d'artillerie très-nombreux et très-instruit, un pays très-centralisé, ses armées en trois mois seraient entrées en campagne, non avec 180,000 hommes de troupes de ligne et 50,000 gardes nationaux, mais avec 600,000 hommes. Elle dut tout improviser, personnel, matériel, généraux et soldats. Elle improvisa tout, au milieu de dissensions déchirant son sein, de la guerre étrangère éclatant à toutes les frontières, de la guerre civile enflammant la moitié de

grandes marées qui en sont la suite, cause inévitable de pluies diluviennes presque toutes les années. Il eut de plus le tort d'appeler autour de lui des lieutenants en qui les soldats n'avaient plus confiance, et de ne les appeler qu'au dernier moment, quand ils ne pouvaient prendre aucune connaissance suffisante des lieux, du caractère et des aptitudes des généraux qu'ils avaient à commander, des desseins de l'Empereur, de son plan de campagne et de la nature des opérations que la situation réclamait. A ces fautes il faut ajouter le tort que le chef de l'armée française eut d'arrêter le 15 ses troupes victorieuses autour de Charleroi, au lieu de les porter à Fleurus et à Sombref, point de concentration et d'arrivée de l'armée prussienne. Il faut ajouter encore l'incurie dont il fit preuve en revenant à Charleroi dans cette même journée du 15 dès six heures du soir, en n'en partant le lendemain qu'à onze heures et en n'envoyant qu'à neuf heures et demie seulement ses ordres de mouvements à ses lieutenants.

Ces fautes permirent à l'armée prussienne de se concentrer, de se rapprocher de l'armée anglaise, et, lorsqu'elle fut vaincue, Napoléon, qui avait négligé de la pousser par sa droite, afin de la séparer de l'armée coagissante et de la rejeter sur la Meuse, en ne la faisant poursuivre que dix-sept heures après son mouvement rétrograde, lui permit de se retirer dans une direction parallèle à l'armée anglaise, à la distance de trois à quatre lieues seulement de celle-ci, en communication non interrompue avec celle-ci ; de telle sorte que Napoléon, qui avait passé inopinément et rapidement la Sambre pour empêcher la réunion des armées anglaise

la France. Elle sauva la patrie. Elle recula ses bornes et les enfonça si bien dans le sol, qu'il fallut quinze ans et les criminelles folies de l'Empire pour les en arracher. »

et prussienne, qui avait vaincu pour cela le 16, se trouvait avoir manqué totalement son but le 17, ce qui nous autorise à dire que la bataille de Waterloo, livrée le 18, était déjà perdue la veille à l'heure de midi!

CII

Cependant, nonobstant ces fautes graves, nonobstant le tort que Napoléon eut de se tenir enfermé dans sa chambre pendant la nuit du 16 au 17, sans vouloir même recevoir Grouchy, qui était allé prendre ses ordres dans l'attente d'une poursuite, nonobstant l'incurie par laquelle il crut devoir passer une revue et laisser les soldats de Ligny démonter leurs armes pour les nettoyer et s'éloigner pour fourrager, incurie qui lui fit passer ce jour toute une matinée en promenades stériles sur le champ de bataille, tandis qu'il ne songea que bien tard à faire connaître ses intentions à Ney, ce qui permit à Wellington de se retirer tranquillement des Quatre-Bras; nonobstant tout cela, il y avait encore la veille de la bataille de Waterloo, à midi, un moyen de réparer les fautes commises et de se rendre la fortune favorable.

L'armée prussienne était en fuite. Elle avait perdu de 12 à 20,000 hommes, on le savait; 12,000 étaient peut-être dispersés. Mais on avait laissé à cette armée quatorze heures d'avance pour se rallier à l'abri du corps de Bulow, et à la suite d'une pareille perte de temps il était impossible d'avoir aussitôt connaissance de la direction qu'elle avait prise. Il convenait alors de ne point envoyer sur ses traces Grouchy qui, après tant d'heures perdues, ne pouvait pas plus l'empêcher de se rallier que l'affronter seul si elle revenait vers lui lors d'un de ces retours offensifs si familiers à Blücher et dont on avait été

plusieurs fois la victime dans les campagnes précédentes. Quel que fût l'état de l'armée prussienne, la position qu'elle allait occuper et les desseins de son chef, Napoléon savait fort bien que cette armée ne pourrait rejoindre Wellington avant trente-six heures au moins. Son devoir était donc de marcher aussitôt avec toutes ses forces pour écraser celui-ci; et si absolument il voulait faire observer Blücher, intercepter ses communications avec l'armée an-anglaise, il devait le faire sur les points par où il avait poussé ce général. Il devait, par exemple, détacher Grouchy sur la rive gauche de la Dyle, rivière fortement encaissée dans des pentes abruptes parsemées de bocages, de villages montueux, et d'une défense facile. De cette rivière à la route de Charleroi, sur laquelle Napoléon allait attaquer l'armée anglaise, il n'y avait que deux ou trois lieues. Il devenait alors très-facile à Grouchy, en coupant les ponts, en occupant les gués, les hauteurs escarpées de la rive gauche, de repousser Blücher sur tous les points où il pourrait se présenter, comme il lui était facile aussi de porter au premier appel des renforts suffisants à Napoléon, et cette tactique pouvait être suivie sur tout le cours de la Dyle jusqu'à Louvain, dans le cas où Wellington abandonnât Bruxelles sans combattre (1).

Napoléon ayant négligé de prendre ainsi des mesures aussi simples, et que le moindre coup d'œil sur la carte semblait lui indiquer, et s'étant avancé un demi-jour trop tard et sans s'éclairer par sa droite, avec 72,000 soldats, à la poursuite des 70,000 hommes de Wellington, et après avoir envoyé les 33,000 de son aile droite bien loin, dans la direction de Maëstricht, pouvait néanmoins

(1) « Si Napoléon, dit Jomini, eût voulu que Grouchy restât entre lui et l'armée prussienne, qui marchait sur Namur et la Meuse, c'était vers la Dyle qu'il aurait fallu se porter immédiatement. » (*Lettres à Grouchy*, p. 21.)

se rendre la fortune favorable le 18 juin, en attaquant les les Anglais à l'aube du jour (1). Ne l'ayant pas fait, lorsqu'à une heure après-midi il eut connu, par l'officier prussien, l'arrivée de Bulow sur sa droite et la présence de Blücher à Wawre, il pouvait encore éviter une défaite : c'était, s'il se croyait dans la nécessité de combattre à tout prix et d'accélérer les destins de la guerre, c'était, disons-nous, de ne point compter sur Grouchy, trop éloigné alors pour qu'il pût venir à temps à lui, à travers des défilés et des plaines fangeuses, d'après un ordre envoyé à une heure, qui demandait trois heures pour être transmis par la voie la plus directe, mais la moins sûre, et au moins sept à huit heures pour être exécuté. C'était de se borner à arrêter Bulow en face des coteaux de la Lasne avec les forces justement nécessaires, comme la chose était possible, et lancer aussitôt toutes ses réserves de cavalerie, suivies de ses réserves d'infanterie, non sur le centre et la droite inexpugnables de Wellington, mais sur sa gauche ébranlée, débordée, sur le point le plus accessible, sur le côté qu'il importait, avant tout, d'isoler des Prussiens. Cette conduite si simple, il ne la suivit pas; cette attaque unique et irrésistible, il ne sut point en donner l'ordre d'abord, et attendit, pour se résoudre à l'attaque bien plus difficile du centre, que Wellington eût rappelé une partie des troupes qu'il avait détachées, que la cavalerie française, que les corps de d'Erlon et de Reille, sa moyenne garde, fussent harassés, décimés, que l'armée anglaise, enfin, se ranimât à l'approche de Blücher.

(1) C'est l'opinion de Damitz; c'est aussi celle de Marmont, d'une foule de généraux et d'historiens. « L'armée française, dit Damitz, aurait dû commencer la bataille beaucoup plus tôt. La difficulté qu'il y avait pour manœuvrer sur un terrain humide n'était pas une excuse, puisque dans ce moment l'armée prussienne venait de partir de Wavre.» (Voyez plus haut ce que nous avons dit à ce sujet.)

Telles furent l'indécision, la mollesse de Napoléon dans la campagne de Waterloo. On ne peut retenir des larmes de tristesse en voyant que, dans les quatre journées qui signalèrent cette mémorable campagne, la fortune de la France mit cinq fois les plus heureuses circonstances aux mains de l'homme qui s'était fait l'arbitre absolu de sa destinée, et qu'à chaque fois il n'en sut rien faire. La première fois, notre fortune inspire aux alliés l'audace de venir se concentrer sur un terrain dont une irruption rapide et inattendue nous a rendus les maîtres ; la chance s'augmente par la lenteur que l'une des armées alliées met à venir joindre l'autre : des retards, des hésitations fatales dans la direction suprême nous enlèvent le fruit principal d'une aussi bonne fortune. Le courage irrésistible de nos soldats rétablit toutefois les chances en rompant la première armée, et les fautes commises seront réparées si cette armée est immédiatement poursuivie et surveillée : elle ne l'est pas. Dans la troisième journée, le généralissime anglais, entretenu dans une trompeuse sécurité faute d'avoir été averti du désastre de Ligny, peut être surpris et enveloppé dans ses bivacs si on répond à la juste impatience des soldats, qui veulent de nouveau joindre l'ennemi à la pointe du jour. Mais cette ardeur si légitime, si conforme aux exigences de la situation, n'est point écoutée. Neuf heures du temps le plus précieux sont consommées en immobilité et en promenades sur le champ de bataille. Dans la dernière journée, la fortune répare encore les fautes commises. Le général anglais tient, bien loin sur sa droite, un tiers de ses forces, et des torrents de pluie, en détrempant les chemins, rendent difficultueuse l'arrivée de ces forces ainsi que l'approche de l'armée auxiliaire dont l'intervention doit tout décider. Si le général anglais est attaqué énergiquement et judicieusement par son endroit le plus faible, après une canonnade de quelques heures, com-

mencée dès que le jour paraît, elle sera accablée, perdue. Elle ne l'est pas : on laisse le temps à l'ennemi de se reconnaître, d'attendre ses renforts, et bien plus, on néglige de faire occuper en force les défilés de la Lasne, une barrière suffisamment défensive par où doivent arriver ces renforts ; on attaque d'une manière aveugle, étourdie, décousue ; on s'épuise en efforts isolés, et l'on donne ainsi aux destins fatigués l'occasion de passer enfin dans le parti contraire, et au lieu d'une grande victoire, on ne recueille plus qu'une effroyable catastrophe !

Dans ses *Mémoires*, parlant de la façon dont se décide généralement le gain d'une bataille, Napoléon s'exprime de la manière suivante : « Le gain d'une bataille dépend souvent d'un instant, d'une pensée. On se présente avec des combinaisons diverses. On combat un certain temps. Le moment décisif se présente. Une étincelle morale prononce et la moindre réserve accomplit. »

On doit dire qu'à Waterloo on combattit longtemps et qu'il y eut plusieurs moments décisifs ; mais il n'y eut pas ce jour-là d'étincelle morale dans la direction de l'armée française. Jamais on ne vit un homme aussi en dessous de lui-même que celui à qui fut alors donné le pouvoir de l'envoyer à la mort. Il n'y eut de *prononcé* que son imprévoyance, son incurie, une irrésolution constante. Telles furent les causes de son désastre. Napoléon fut vaincu par ces uniques causes et nullement par toutes celles qu'il s'est plu à imaginer. Il fut vaincu aussi pour avoir trop méprisé son ennemi, pour n'avoir pas cru à la ténacité, à l'habileté, à la prudence bien reconnues de Wellington, à l'excellence, à la fermeté et au patriotisme bien constatés de ses troupes (1) ; pour avoir cru aveu-

(1) « L'armée anglaise s'est montrée à la bataille de Waterloo la même qu'en Portugal et en Espagne. Groupée sur un terrain bien adapté à la défense, répartie avec une prévoyance habile et

glément au découragement, à la lassitude, à l'éloignement, à la mollesse des Prussiens; pour n'avoir pas senti, lui, âme impassible et sans croyances, habitué à considérer les hommes comme des machines, qu'il y avait contre lui au cœur de ces Allemands régénérés de la passion, de la haine, un amour excessif de la liberté et un culte enthousiaste pour ces préoccupations d'avenir, de progrès social et de perfectibilité humaine qu'il avait tant de fois traitées ironiquement d'idéologie et qu'il avait si odieusement étouffées partout sur la terre de France.

CIII

D'ailleurs, comme autrefois Pyrrhus et Annibal devant les Romains, comme Charles XII devant Pierre le Grand, Napoléon avait fini par apprendre à ses ennemis à le vaincre. Le secret de sa stratégie avait été deviné, et les généraux coalisés, après l'avoir attentivement étudiée, n'avaient plus été embarrassés pour le combattre par ses propres armes. Napoléon avait pour habitude de se présenter au point de jonction des forces ennemies, afin de les séparer et de les écraser isolément avant que cette jonction soit faite. A cette méthode, qui lui avait pendant si longtemps réussi, les alliés avaient fini par en opposer une autre non moins bonne. Ainsi, quand l'Empereur opérait sa manœuvre d'attaque sur un corps d'armée isolé, ce corps, sans trop s'engager, se retirait après avoir

de manière à ce que tous ses corps puissent au besoin se prêter un secours prompt, elle a partout opposé une résistance efficace... L'armée anglaise, sous le rapport de la discipline, de l'unité du commandement, du sang-froid, de l'instruction individuelle, a eu sur nos troupes une véritable supériorité... » (Général baron Delort, ouv. cité.)

essayé d'arrêter le plus longtemps et le mieux possible les forces qui le poursuivaient ; et tandis que Napoléon croyait anéantir ce qu'il avait devant lui, une autre armée, par une marche de flanc, se présentait à son côté et le mettait ainsi entre deux feux. A l'éventail qu'il déployait, les alliés opposaient une grande tenaille qui le broyait. Les Russes avaient suivi ce plan dans la campagne de 1812 ; la bataille de Leipzig en 1813 n'en avait été au fond que la conséquence. En 1815, Wellington et Blücher, s'appuyant sur ces données, étaient convenus de renouveler la tactique qui avait valu à la coalition ses précédents succès. Ils avaient arrêté que le premier d'entre eux qui serait attaqué concentrerait ses forces à la hâte et irait occuper une forte position pour accepter la bataille ; que cette bataille se bornerait à une énergique mais prudente défensive, afin de donner à l'autre général le temps d'opérer sur le flanc des assaillants une diversion décisive. Ainsi fut la bataille de Ligny, qui serait devenue un triomphe sans la lenteur non prévue de Wellington et quelques fautes de Blücher. Blücher, attaqué et non efficacement secouru, devait lui-même profiter de la première circonstance favorable pour se mettre en retraite, non sur sa base d'opérations, mais sur celle de l'armée coagissante. Si celle-ci était au contraire attaquée en second lieu, ou même si elle l'était en premier lieu, les Prussiens devaient opérer les mêmes manœuvres de flanc sur l'armée de Napoléon diminuée et harassée. Telle fut la bataille de Waterloo, que les fautes de Napoléon et l'activité infatigable des Prussiens convertirent en une effroyable déroute. L'arrivée du général prussien au Mont-Saint-Jean, qu'on a cru un effet du hasard, ou du moins la suite d'une inspiration soudaine, était, comme on le voit, en germe dans les plans des deux généraux coalisés, et c'est bien plus, Ligny d'une part et Waterloo de l'autre, parcourus et étudiés à l'avance par Blücher et Wellington,

avait été désignés à Bruxelles quinze jours auparavant comme devant être dans les deux cas le champ de résistance de l'une ou de l'autre des deux armées, si Napoléon franchissait la Sambre dans la direction de Charleroi. Voilà ce que, d'après les documents les plus authentiques, l'historien impartial doit dire (1).

CIV

Retiré sur le rocher de l'exil, au lieu d'attribuer ses revers à ses fautes, à son vertige, à son apathie, à l'habileté et à la ténacité inébranlable de ses ennemis, Napoléon préféra les rejeter sur ses lieutenants, sur la trahison, la fatalité. Mais, comme nous l'avons dit plus haut, ses *Mémoires* de Sainte-Hélène sont pleins de faits controuvés, d'inexactitudes! Quand Napoléon, après avoir placé la défection de Bourmont un jour plus tôt qu'elle n'eut lieu, y dit que sans la *trahison* de ce général il dispersait et anéantissait les bandes ennemies, il dénature en l'exagérant la véritable portée d'un fait (VIII). Quand il affirme que le 15 juin il surprit les Prussiens du corps de Ziethen dans leurs cantonnements et les dispersa, il avance un fait également faux (XVI). Quand, pour s'excuser de sa négligence à se porter ce jour-là même aux points de concentration et de jonction de Blücher et de Wellington, il dit que ce fut la faute de Ney, à qui il avait ordonné ce jour-là d'occuper les Quatre-Bras, il formule une allégation aussi peu véridique que la précédente (XVIII) (2).

(1) Voyez dans Damitz les plans arrêtés par les généraux alliés avant l'ouverture des hostilités.

(2) Nous croyons devoir répéter ici ce que nous avons déjà dit à diverses reprises. Pour établir les inexactitudes, les fausses assertions de Napoléon relativement à la campagne des Cent

Il n'est pas plus sincère quand, pour s'excuser de n'avoir pas fait dès trois heures de l'après-midi attaquer Ziethen à Gilly, il dit que c'est parce qu'il voulait auparavant apprendre la prise de Gosselies par Reille et s'assurer de la sécurité de Charleroi, ville que personne ne menaçait ni ne pouvait menacer (XIV). Il en est de même quand il prétend que s'il n'alla point prendre son quartier-général à Fleurus le 15 au soir, ce fut à cause des retards de ses généraux dans leur attaque de Gilly et de l'arrivée de la nuit (XIV, XV, XVI). Quand il affirme que Ney reçut, dans la nuit du 15 au 16, par le comte Flahaut, l'ordre de se porter à la pointe du jour en avant des Quatre-Bras; quand il dit qu'après avoir chassé les Prussiens de Fleurus le 16, il reconnut leur armée et forma la sienne en bataille à dix heures, il avance deux faits également faux, car à dix heures du matin il était encore à Charleroi, et c'est de là que sont datés, à neuf heures et demie, les ordres de marche en avant portés aux maréchaux Ney et Grouchy (XXI, XXII, XXIX). Il est aussi peu sincère quand, partant de ces assertions, il prétend qu'il envoya, étant à Fleurus, une lettre de reproches à Ney pour avoir perdu huit heures dans l'attaque des Quatre-Bras, l'engageant en même temps à détacher une colonne sur Bry aussitôt qu'il serait maître de la position et que le maréchal reçut cette nouvelle instruction à onze heures

jours, nous nous sommes servi de tout ce qu'il a dit, écrit ou dicté sur ces événements. Voir, non-seulement les différentes éditions des *Mémoires pour servir à l'histoire de France en* 1815 (Paris, 1818 et 1820), dictés aux généraux Gourgaud et Montholon, mais encore le *Mémorial de Sainte-Hélène*, par Las Cases et O'Méara. En lisant attentivement ces ouvrages, surtout les premiers, dans leurs éditions primitives, on trouvera non-seulement la preuve des assertions controuvées que nous relevons ici, mais encore d'une foule d'autres que la nécessité de nous restreindre nous fait passer sous silence.

et demie (XXIX). Il est aussi de mauvaise foi quand il donne à entendre que d'Erlon, qui avait été laissé en réserve à Gosselies comme formant la seconde ligne indispensable du maréchal Ney, était accouru de son propre mouvement vers Saint-Amand, tandis qu'il est authentiquement prouvé que c'est Napoléon lui-même qui le détourna de sa route, pour l'oublier ensuite en le laissant abandonné à sa propre impulsion, sans lui prescrire d'ordres ultérieurs (XXIV, XXVI, XLII). Napoléon est encore de mauvaise foi lorsque, pour s'excuser de s'être couché le 16 à onze heures du soir, de s'être levé le lendemain à huit et de s'être promené inutilement toute une matinée sur le champ de bataille, donnant ainsi à Wellington le temps de s'échapper des *Quatre-Bras* et à Blücher celui de rallier ses colonnes, il en attribue la cause au silence et à l'inaction de Ney dans son bivac de Frasne (XLVII, XLVIII). Il manque également de sincérité : 1° quand il dit que le soir de la bataille de Ligny, en rentrant à Fleurus, il expédia sur-le-champ au maréchal Ney l'ordre d'avoir ses troupes sous les armes à la pointe du jour et de poursuivre vivement l'armée anglaise ; 2° quand il assure que le lendemain il reprocha à Ney de n'avoir pas exécuté ses ordres (XLVII, LII, LVII). Napoléon altère la vérité quand il dit que Pajol poursuivit les Prussiens à la pointe du jour dans la direction de Wavre par les routes de Tilly et de Gembloux, tandis que ce général ne fut envoyé que sur la route de Namur (XLVII, LII, LVII). Il ment : 1° quand il donne à croire qu'il envoya à Grouchy l'ordre de marcher aussi à la pointe du jour pour poursuivre Blücher ; 2° quand il assure avoir dit à son lieutenant, en le congédiant, que les Prussiens se retiraient sur Wavre et lui avoir ordonné tout d'abord de déborder leur aile droite de manière à être toujours en communication avec le reste de l'armée par les rives de la Dyle et d'aller coucher à Wavre. Des

documents officiels sont là pour répondre à de telles assertions (LII, LVII, XCIX). Il n'est pas plus sincère quand il affirme un fait contredit par tous les genres de vraisemblance aussi bien que par des témoins oculaires, c'est-à-dire d'avoir reproché à Ney ses prétendues lenteurs aux Quatre-Bras (LII, LVII). Il altère impudemment la vérité, d'abord, quand il prétend que dans la nuit qui précéda la bataille de Waterloo, il envoya à Grouchy deux courriers pour lui prescrire de détacher une partie de ses forces sur Saint-Lambert; en second lieu, quand il dit avoir fait éclairer sa droite en maintenant ses communications directes avec Gembloux dans la journée du 17 et la nuit du 18; en troisième lieu, enfin, quand il soutient que Grouchy, dans sa deuxième dépêche en date du 18, à deux heures du matin, lui annonça que depuis six heures il savait que la plus grande partie de l'armée prussienne s'était dirigée sur Wavre, et qu'à la pointe du jour il partirait pour la suivre dans cette direction (LX, LXXI, XCIX). Il avance un fait inexact quand il assure s'être fait éclairer sur sa droite, le 18 juin notamment, par de la cavalerie qui aurait battu l'estrade entre Wavre et Plancenoit, tandis que cette cavalerie ne circula tout au plus qu'entre ce village et le bois de Paris et qu'il n'y eut pendant très-peu de temps qu'une pointe de coureurs faite dans la direction de Moustiers (LIX, LXXI, LXXII, XCIX). Il n'est pas plus fondé dans son assertion quand il dit que ce fut d'abord son intention d'attaquer la gauche de l'armée anglaise et qu'il ne changea de résolution que par suite de l'approche des Prussiens, que, ajoute-t-il, il aurait aperçu à onze heures, tandis qu'il ressort d'une foule de témoignages et de la dernière dépêche envoyée à Grouchy que ce ne fut que vers une heure qu'on aperçut l'avant-garde de Bulow (LXVII, LXXI). Il dénature encore la vérité au sujet de l'attaque qu'il dirigea sur le point d'intersection de la gauche et du centre ennemi,

quand il veut expliquer la malencontreuse idée qu'on eut d'y laisser employer les divisions de d'Erlon échelonnées en masses profondes, quand il prétend que cette idée lui fut inspirée par le danger de la présence de Bulow sur sa droite, tandis qu'il ne connut l'approche de ce général qu'une heure après et ne le vit s'avancer que vers quatre heures après-midi (LXVII, LXXI). Il est de nouveau inexact : 1° quand il assure que ses troupes s'emparèrent d'Hogoumont (LXIX) ; 2° quand il dit que le soir de la bataille il fit indiquer au chef de son aile droite la direction dans laquelle il devait battre en retraite (LCII) ; 3° quand, dénaturant la discussion qui eut lieu entre ce maréchal et Gérard, il prétend que celui-ci dit à Grouchy que le maréchal avait reçu le 17 l'ordre d'aller coucher à Wavre..... (XCIX). Non-seulement il altère la vérité par la plupart de ses assertions, par de prétendus ordres forgés après coup, des indications d'heures déplacées à dessein, mais encore par ses réticences, par le soin qu'il prend de passer sous silence sa conduite, ses lenteurs, ses méprises, les mesures fâcheuses qu'on lui vit prescrire, les réponses qu'il fit à Soult, à Grouchy et à d'autres généraux qui voulaient le prémunir contre le mouvement de retraite que Blücher semblait avoir effectué le long de la Dyle. Il ment partout, en un mot, où la triste réalité des faits lui a montré une faute à couvrir, une négligence ou une imprudence à cacher, et ne recule pas devant l'odieux système de tout laisser peser sur la mémoire de deux illustres et malheureux lieutenants !

CV

Voilà ce que l'histoire a trop longtemps caché ou obscurci, voilà ce qu'elle doit enfin déclarer, hautement, courageusement, en termes propres. Elle doit dire aussi

que telle ne fut point la conduite de la plupart des grands capitaines dans le récit de leurs revers. Le grand Condé, lui, après le désastre de Mariendal, montra plus de sincérité et de grandeur d'âme. Il ne fit point peser sur la trahison, la fatalité, ses lieutenants, les causes de sa défaite. A ceux qui lui demandaient comment il avait pu être vaincu, il répondit simplement : *Par ma faute*. Une magnanimité d'âme semblable eut lieu de la part du grand Frédéric, cet homme si extraordinaire qui réunit tous les genres de talents et sut, contrairement à Napoléon, léguer à son successeur un royaume considérablement agrandi, une patrie intacte. Au lieu de dissimuler ses fautes, il les avoue dans toute leur réalité, et pousse, dans ses *Mémoires*, la modestie jusqu'à attribuer ses succès aux fautes de ses ennemis plutôt qu'à son génie, à son infatigable activité, exemple mémorable et digne des louanges de la postérité, mais que Napoléon se garda bien d'imiter.

Ainsi, non content d'avoir fait tout ce qu'il fallait pour succomber à Waterloo, d'y avoir par son imprudence, son incurie et son aveugle obstination sacrifié la plus vaillante et la plus belle des armées, Napoléon s'est appliqué à travestir, à embrouiller de mensonges, de faits controuvés, l'histoire de cette journée néfaste ; si bien qu'on peut dire de la campagne des *Cent Jours* et de la relation qu'il en a faite, qu'elles sont le couronnement et comme le chef-d'œuvre du caractère imprévoyant, aventureux et souvent aveugle de cet homme. et de l'esprit d'imposture et d'injustice qu'on lui vit si fréquemment déployer dans les différentes phases de sa vie. Mais, répétons-le, le moment est venu où la vérité doit briller dans toute sa lumière et où à côté des amplifications de tant de panégyristes complaisants, idolâtres ou mal informés, doivent prendre rang des jugements sévères, des révélations trop longtemps demeurées dans

l'ombre. Nous avons déjà cité les paroles de généraux, de soldats français qui, présents à Waterloo, avaient été loin de ratifier les récits de Napoléon. Citons de nouveau celles d'un de ses plus fidèles serviteurs, le colonel d'état-major Janin. Répondant en 1820 aux assertions mensongères des *Mémoires* de Sainte-Hélène, ce brave officier s'écrie avec une légitime indignation : « Un général doit accepter franchement la responsabilité des événements qu'il dirige. Il y a de la noblesse, de la véritable grandeur, à s'avouer coupable des revers et des succès qui résultent de mauvaises combinaisons : que doit-on dire d'une conduite opposée ?...

« ..... Ce fut trop souvent celle de Napoléon. Enfant gâté de la fortune, chaque fois qu'elle le négligea il sembla vouloir se la rendre plus propice en immolant comme en holocauste quelque grande victime sur l'autel de son propre orgueil, je dirais presque de sa vanité. C'est ainsi que dans un grand nombre de circonstances il sacrifia à sa prétendue infaillibilité la réputation de ses généraux les plus distingués. A Iéna, il ne craint pas de diffamer dans un bulletin officiel les généraux Klein et Lassalle, l'honneur de la cavalerie française. A Fontainebleau, il outrage aussi gratuitement le brave et modeste général L'Héritier ; et s'il fallait un dernier et plus grand exemple, je rappellerais, non sans rougir, les infamies qui, jaillissant de la fange du Palais-Royal, où elles furent jetées à dessein, souillèrent l'un des noms les plus illustres de l'armée française. Ce que fit alors Napoléon, il le fait encore aujourd'hui par l'organe de ses aides de camp. »

Ces paroles d'un serviteur de Napoléon même, tout dévoué à l'Empire et à ses gloires, ajoutées à celles du colonel de Baudus déjà citées dans cet ouvrage, sont plus significatives que tout ce que nous pourrions dire (1).

(1) Dans son récit de la campagne de Russie, le colonel de

Aussi, quand, dans ses *Mémoires*, l'Empereur des Français s'écrie avec amertume, en parlant de sa chute de Waterloo, que c'était écrit, on est en droit de lui répondre avec un illustre écrivain de ce temps : « Oui, c'était écrit, dans sa faute! oui, la chute était écrite dans le précipice qu'il avait creusé lui-même en soulevant l'armée contre le pays, en n'ayant à jouer contre l'Europe et contre la France à la fois que cette armée unique qu'il tremblait de perdre et qu'il perdit pour n'avoir pas osé la risquer, sur les pas de Ney. Il ne combattit jamais pendant toute cette journée qu'avec le quart, le tiers, la moitié de ses forces, attendant, suspendant, lançant et retenant ses co-

Baudus s'exprime avec une indignation semblable à propos d'autres faits controuvés et des reproches tout gratuits que Napoléon crut devoir faire à la réputation des maréchaux Victor et Oudinot et du général Parthounaux, pour leurs opérations sur les rives de la Bérésina. Plus loin, l'honnête et véridique colonel rappelle l'accusation calomnieuse dont Vandamme fut la victime, relativement au désastre de Kulm, accusation dont le général Mathieu Dumas a su si bien le justifier, et il rapproche ce fait de la destruction du pont de l'Elster, que le vaincu de Leipzig reprocha sans raison au général du génie Montfort. Placé devant ces faits et une foule d'autres du même genre, l'aide de camp de Bessières et de Soult s'écrie : « Ce système de ne laisser aucune faute sur le compte de Napoléon, de le représenter comme infaillible, ne date donc pas du séjour de Sainte-Hélène seulement, il est plus ancien. On conçoit, au reste, que ce conquérant, dominé par son orgueil, l'ait adopté et qu'il se fût fait depuis longtemps une habitude de rabaisser, de réduire à rien les talents de ses plus habiles généraux, toutes les fois que les intérêts de son amour-propre le demandaient.... On éprouve un sentiment pénible en voyant une telle petitesse se glisser dans l'âme d'un tel homme, et on a peine à concevoir que ses serviteurs les plus dévoués n'aient pas eu le bon esprit de chercher à cacher cette faiblesse au lieu d'avoir la maladresse de la mettre en relief. »

lonnes, envoyant une à une ses ailes, ses avant-gardes, son centre, sa cavalerie, ses réserves, sa garde impériale enfin, comme autant de vagues isolées, se ruer, se briser, s'user, se fondre contre l'écueil de feu du Mont-Saint-Jean, que ses forces réunies auraient submergé sans aucun doute avant l'arrivée de Blücher, s'il avait commencé la bataille avec le jour et donné à son attaque le poids de son armée entière, l'éclair de son coup d'œil et l'impulsion de sa présence (1).

« Il fut vaincu sans pouvoir ou vouloir s'expliquer à lui-même sa défaite et la rejetant sur la trahison. Il ne fut trahi que par son génie. Vingt mille cadavres de ses généraux, de ses officiers et de ses soldats attestent la fidélité jusqu'à la mort. Ces braves ne manquèrent point à l'homme, l'homme leur manqua. Waterloo ne reste pas dans l'histoire comme une défaillance de l'armée française, mais

(1) « La perte de la bataille de Waterloo a été causée d'un côté par la direction incertaine et décousue des attaques et l'éloignement du champ de bataille de Napoléon, tandis que Wellington, placé dans les lieux les plus exposés, a su maintenir la confiance par sa présence et la bravoure extraordinaire qu'il a déployée. » (Duc de Raguse, *Mémoires.*) Voici, d'un autre côté, ce que dit Hippolyte de Mauduit, et nous aimons à citer ces témoignages d'hommes compétents, témoins oculaires et tout dévoués à l'Empereur, afin de donner plus de poids à nos jugements sur des faits qu'on s'est plu à présenter tout autrement qu'ils se sont passés, et sur des assertions qui ont été regardées comme autant de vérités auxquelles on ne peut porter atteinte. « L'armée anglaise, dit Hippolyte de Mauduit, est séparée des Prussiens comme nous le sommes de Grouchy. Nous enlevons les positions successives de cette armée...; quand nous sommes à la dernière, nous attendons!... Sur notre point central de tactique, indécision, tâtonnements; puis, à l'instant le plus critique, attaque sans liaison, absence de réserve, de pensée; chaos!!.... Puis pas même la grande figure de l'Empereur pour rassurer les esprits par ses regards!! »

comme une défaillance de son chef. L'armée ne fut pas vaincue, mais sacrifiée (1). Aussi, à l'inverse des journées historiques qui élèvent ou diminuent un peuple, la défaite de Waterloo compte devant la gloire de la patrie autant qu'un triomphe. L'Europe n'en redouta pas moins des soldats qui savaient ainsi mourir et une armée qui s'ensevelissait dans son sang. Pour le monde ce fut une terreur de notre nom, pour la France ce fut un deuil, non une humiliation; pour Napoléon ce fut une bataille follement aventurée, mollement conduite, une mêlée livrée à elle-même, une fortune cherchée à tâtons dans un déluge de sang, une renommée éclipsée, une gloire compromise, une patrie livrée, un empire perdu. Voilà Waterloo ! La postérité n'en demandera pas compte à la France, mais à Napoléon (2). »

Oh ! cette catastrophe ne peut être pour la sévère histoire l'objet et l'occasion de trop graves reproches à l'adresse de celui qui en fut la suprême cause. On est en droit de demander compte à cet homme de l'obstination cruelle qu'il mit à vouloir combattre après tant de fautes accumulées, lorsqu'il lui fut clairement prouvé que la jonction de Blücher et de Wellington, résultat qu'il avait

(1) « Ce ne fut pas, dit le général Delort, la faute de cette héroïque armée, si les vaincus de Ligny et des Quatre-Bras opérèrent librement et en secret tous leurs mouvements de retraite, ne rencontrant aucun obstacle, et purent l'assaillir de toute part à la fin de la journée du 18; si, luttant obstinément contre des forces supérieures, alors qu'une grande partie des siennes étaient complétement paralysées, elle déploya jusque-là en pure perte une si rare valeur. Ce ne fut pas sa faute, enfin, si on prolongea un combat trop inégal au moment où les deux armées ennemies étaient entièrement rassemblées, tandis qu'elle était épuisée de fatigue et que tout démontrait la nécessité d'une retraite pour éviter un désastre. » (Général Delort, *Commentaires* cités.)

(2) Lamartine, *Histoire de la Restauration*.

voulu entraver et duquel dépendait tout le sort de la campagne, était effectuée. Pourquoi cette obstination coupable malgré toutes les chances contraires, au mépris de la destruction certaine qui l'attendait ? Pourquoi ? Parce qu'en cette grave circonstance, comme toujours, il ne vit que lui et non la cause de la France, le sang et la vie de ses soldats, les droits sacrés de l'humanité. Pourquoi ? Parce que la situation était telle pour lui qu'il ne lui restait plus d'autre alternative que d'abdiquer ou d'essayer des chances d'une lutte affreuse, désespérée. Comme on l'a dit, il avait encouru témérairement en quittant l'île d'Elbe l'une de ces extrémités qui dépassent le génie humain et les faveurs mêmes de la fortune : un homme contre son pays, un homme contre l'Europe. Rétrograder devant Wellington et Blücher, c'était encourager tous les royalistes de l'intérieur dans leurs projets de révolte, c'était donner du répit à toutes les forces de la coalition pour se joindre et l'accabler de concert, c'était s'exposer à voir diminuer et même s'évanouir les quelques chances désespérées qu'il s'obstinait à attendre encore de la fortune. Fuir, c'était retarder sa perte de quelques jours seulement; combattre, c'était tenter des hasards inespérés. Il préféra jusqu'au bout poursuivre une bataille impossible. Tout autre eût évité à son pays une pareille extrémité et lui eût conservé une vaillante armée, avec laquelle on pouvait, en se retirant, ou donner à une guerre nationale, comme celle de 92, un admirable noyau, un précieux point d'appui, et c'est ce qu'avait voulu Carnot, ou imposer d'honorables conditions de paix. Mais, nous le répétons, que faisaient à Napoléon la cause de la France, la vie de ses soldats? Son âme égoïste ne les avait jamais sèchement considérés que comme les instruments de son orgueil et de sa vanité, que comme le piédestal de sa grandeur et de sa fortune. Périsse la France et jusqu'au dernier de ses braves, mais que la dernière chance de la commander

en maître absolu soit au moins tentée. Tel fut l'odieux mot d'ordre qu'il formula dans son cœur dans la seconde moitié de la journée du 18 juin 1815 !

CVI

Aussi, si nous avons retracé et jugé avec un langage sévère les circonstances diverses qui ont amené, accompagné et suivi cette journée néfaste, nous n'avons été, on a pu s'en convaincre, que trop en droit de le faire. Trop longtemps en France l'opinion s'est montrée complaisante à l'égard du grand châtié de Waterloo. Elle avait accoutumé de placer la condoléance empressée, l'intérêt aveugle, la bienveillance partiale et passionnée là où elle aurait dû formuler les plus rigoureux jugements. Elle s'était plu, sur la foi du chef vaincu et intéressé de la cause, à accabler les innocents, à trouver de la trahison là où il n'y avait eu qu'une rigoureuse logique, la conséquence toute naturelle de fautes accumulées! Telle n'a pu être notre manière de voir, et le suprême auteur du désastre a dû être nécessairement jugé par nous comme il le méritait. Mais que n'aurions-nous pas à dire aussi de l'écrivain qui s'est plu si complaisamment, dans l'histoire de ce désastre, à justifier partout celui à qui on doit seul le reprocher.

M. Thiers, fidèle à sa façon d'écrire l'histoire avec un nombre de documents restreints, d'y suppléer même par son imagination quand il ne les falsifie pas, s'en tenant, pour juger les campagnes de Napoléon, presque aux seuls récits de Napoléon lui-même, nous a montré, à propos de Waterloo, jusqu'où peut aller un historien peu soucieux de connaître la vérité et de la proclamer. Aussi, disons que, si aujourd'hui, après le triste retour sur le passé que la France a été obligée de faire, le nom

de Napoléon exerce encore sur elle une certaine fascination, c'est à l'historien de l'Empire qu'on le doit. Qui a plus contribué que lui à égarer l'opinion sur ce nom?

Qu'on lise les premiers volumes de son histoire. Là, on voit un homme qui venait de se rendre coupable du plus odieux des attentats, d'une expédition comme celle de Saint-Domingue, de la destruction machiavélique de toutes nos libertés, un homme qui venait d'arracher par sa faute la France aux bienfaits de la paix, pour la lancer à l'égard de l'Europe dans une situation violente qui lui valut sa ruine et son abaissement; un homme enfin qui trahit les espérances de son siècle et fit rebrousser chemin à l'humanité, présenté par M. Thiers comme un génie divin, merveilleusement doué de tous les genres de sagesse, animé des plus admirables desseins qu'un mortel ait jamais pu projeter! Il en a fait à tous les points de vue un être infaillible, de telle sorte qu'on peut croire en le lisant que si d'étonnantes choses ont été accomplies sous son règne, son pays, ses auxiliaires n'y ont été pour rien ; et que si des revers sont survenus, ceux-ci, au contraire, y ont beaucoup contribué.

On sait quel a été le résultat de telles conclusions historiques. Le peuple français les accepta aveuglément et pénétra de toute part avec ferveur dans le temple de l'idolâtrie nouvelle qu'on lui construisait.

Pourtant ce peuple, toujours trop peu jaloux de ses prérogatives, trop indifférent à la cause de son droit public, et toujours trop enclin à faire d'un homme le dispensateur absolu de ses intérêts, à ne concevoir le gouvernement, non dans l'empire des lois, mais dans la volonté suprême d'un potentat quel qu'il soit, n'avait pas besoin qu'on lui fît une telle idolâtrie.

Elle lui fut faite cependant, et la journée du 10 décembre 1848 nous en a montré les résultats dans toute leur réalité et leurs enseignements.

Placé devant ces enseignements, puis plus tard emprisonné, méconnu, oublié, bâillonné, M. Thiers en vint à faire un retour sur lui-même et sur son passé historique. Au milieu de l'écrasement de nos libertés et sous l'ascendant de la force qu'un gouvernement inattendu avait tirée du nom de Napoléon, on vit le glorificateur démesuré de ce nom regretter ses apothéoses.

Aussi, l'homme dont il avait fait l'organisateur *définitif* de la France, un *excellent politique*, un administrateur consommé... qui par sa sagesse, sa prudence, ses bienfaits, ses *miracles*, était devenu les *délices de son pays* et *l'admiration du monde* (1), a-t-il été présenté dans son XXe volume comme « l'homme le plus fou du monde après Alexandre, un homme *descendant au rang d'un pauvre insensé* (p. 721) dont on ne saurait condamner trop sévèrement la conduite. » Son historien est allé même jusqu'à dire que « l'Europe, la France comprise, ayant expéri-
« menté outre mesure combien Napoléon était dange-
« reux pour elle, avait le droit de lui enlever les moyens
« de nuire, de lui ôter sa liberté, de l'enchaîner ! » (Même volume, p. 563, 568.)

Tel a été le revirement subit de M. Thiers dans les appréciations de son héros, tel est le langage dont il s'est à la fin servi. Toutefois, comme nous l'avons déjà dit, selon lui, si Napoléon fut insensé, ce n'est qu'en politique; mais comme homme de guerre il fut infaillible. Comme tel, la fatalité, la trahison, les fautes de ses généraux ont été les seules causes de ses revers! Chose assez rare et surprenante, toutefois, qu'un homme dont l'esprit d'erreur et de vertige ne s'empare qu'à moitié, insensé d'une part, grand esprit de l'autre au même moment!

Mais l'histoire, dans ses révélations tardives et ses dé-

(1) Voyez l'introduction au XIIe volume de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*.

tails ignorés, aussi bien que dans ses jugements impartiaux, n'a point ratifié cette manière de voir de l'historien de l'Empire. Nous l'avons montrée fausse de tout point pour la campagne de Waterloo. Essayons de montrer aussi qu'elle n'est pas non plus absolument exacte si on l'applique aux autres phases de la vie militaire de l'Empereur des Français.

CVII

Comme général, Napoléon fut d'abord un gâté de la fortune. Les événements lui furent admirablement propices. Il fut d'abord servi par une foule de circonstances favorables qu'il n'avait point préparées, mais qu'il sut habilement utiliser. Tandis que ses rivaux, Hoche, Marceau, Kléber, Desaix, Moreau, tandis que ceux qui auraient pu contre-balancer sa réputation et son ascendant disparaissaient, les uns frappés par le fer ou le poison, celui-ci impliqué machiavéliquement dans un complot déshonorant, lui, il profitait de la lassitude des esprits, du découragement et de la corruption des âmes, de la disparition des croyances, pour usurper habilement, violemment, la souveraineté de son pays. A peine supérieur en talents militaires à ces illustres ou nobles soldats, leur inférieur comme vertu et caractère, remarquable principalement par une activité extraordinaire et un rare esprit de décision et d'inspiration dans les circonstances opportunes, il s'emparait par surprise du pouvoir absolu, ce qui lui permit d'agir avec tous les moyens et l'initiative nécessaires. En faisant de telle sorte qu'il n'y eût plus de place que pour ses seuls desseins, opprimant les capacités qui auraient pu partager avec lui le sceptre de la célébrité, en remplissant la France du seul bruit de sa personne, en ne permettant pas qu'une autre parole que la sienne y re-

tentisse, il devait arriver à exercer cet ascendant, ce culte pour son nom, cette foi dans ses talents et sa destinée, qui sont à eux seuls pour un homme d'action la moitié du succès (1). Ajoutez à cela que cet homme commandait au peuple le plus belliqueux du monde et avait en mains les puissantes ressources d'un riche pays, unifié et centralisé, que des institutions plus perfectionnées, des ressources sociales et administratives précieuses, dues au génie révolutionnaire, venaient de placer au-dessus de tous les gouvernements de l'Europe!

Cependant, malgré cela, combien de fois, même dans ses entreprises les plus heureuses, ne fut-il pas exposé aux plus grands revers! On a remarqué que ses campagnes étaient presque toujours aventurées, à la merci des moindres accidents et dépendantes, soit du courage et de l'activité de ses soldats, soit des éclairs de génie, de l'ini-

(1) « Sous l'Empire nous disparûmes; il ne fut plus question de nous; tout appartenait à Bonaparte: j'ai ordonné, j'ai vaincu, j'ai parlé; mes aigles, ma couronne, mon sang, ma famille, mes sujets. » CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe.*

Un autre écrivain célèbre, contemporain de la même compression, le poëte M.-J. Chenier, devait la caractériser en ces termes :

Un Corse a des Français dévoré l'héritage :
Élite des héros aux combats moissonnés,
Martyrs avec la gloire à l'échafaud traînés,
Vous tombiez satisfaits dans une autre espérance.
Trop de sang, trop de pleurs ont inondé la France ;
De ces pleurs, de ce sang un homme est héritier.
Aujourd'hui dans un homme un peuple est tout entier.
Tel est le fruit amer des discordes civiles !
Mais les fers ont-ils pu trouver des mains serviles?
Les Français de leurs droits ne sont-ils plus jaloux?
Cet homme a-t-il pensé que, vainqueur avec tous,
Il pourrait malgré tous envahir leur puissance?
Déserteur de l'Égypte, a-t-il conquis la France?

tiative, qui pouvaient soudain sortir de lui ou de la tête d'un ou plusieurs lieutenants. Combien de fois aussi, sans un hasard heureux, n'a-t-il tenu à rien que ses plus grands triomphes ne devinssent ses plus honteuses défaites! Quant à ses défaites, elles ont été non-seulement des déroutes, mais encore des catastrophes où le soldat éprouva tous les genres de maux qu'il est donné à l'homme de subir. On a remarqué que ce potentat qui poussait l'esprit des détails jusqu'à la minutie, que l'on voyait s'occuper d'acteurs, d'actrices, de théâtre, sur un champ de bataille, de factures de lingerie, de cérémonial et d'étiquette au milieu des protocoles de la diplomatie, laissa la plupart du temps le service de ses ambulances, de ses hôpitaux, de ses magasins de vivres et d'approvisionnements militaires à la merci de tous les genres d'incurie. A Waterloo ses soldats manquèrent de vivres et de munitions. Il en fut de même en Russie. A Leipzig il dut quitter le champ de bataille faute de la poudre suffisante pour la continuation de la lutte. Le service et l'approvisionnement des ambulances de son armée laissèrent toujours à désirer, car pour Napoléon un soldat mutilé, ne pouvant plus être utile et devenant une charge, il n'y avait plus guère à s'en préoccuper. Qu'on voie à ce sujet les révélations curieuses que le colonel de Baudus a faites à propos de la campagne de Russie.

Mais passons, et revenons à ses batailles.

Au début de sa carrière, si Napoléon compte de grands succès, il les doit surtout d'avoir à combattre les moins belliqueux des ennemis de la France; il les doit aux vaillants défenseurs de la République, soldats pleins d'enthousiasme et de patriotisme, à des troupes invincibles, telles qu'il en surgit toujours à la suite des agitations d'un pays en révolution; il les doit enfin à un système de stratégie dont il n'est pas l'inventeur, puisqu'il l'avait emprunté à Carnot et qu'il ne fit que lui donner une plus grande ex-

tension (1). C'est ainsi qu'en Italie, profitant de ce système encore nouveau pour l'ennemi et auquel celui-ci ne put en conséquence parer, il lui dut ses plus grands succès, ainsi qu'à une armée qui s'était renforcée des excellents officiers et des meilleurs soldats qui, depuis quatre ans, s'étaient formés à la guerre des montagnes dans les Pyrénées. Mais ces succès, que des circonstances imprévues, que des bévues inouïes de la part des généraux autrichiens vinrent vingt fois favoriser, ne furent pas toujours depuis aussi suivis, aussi faciles. Qu'on se rappelle le siége de Saint-Jean-d'Acre, la retraite qui en fut la suite et la bataille de Marengo. Dans cette bataille, le général français avait morcelé ses forces pour chercher l'ennemi, au lieu de les concentrer pour l'attendre patiemment et lui barrer le passage, comme la situation le réclamait. Comme dans les *Cent-Jours*, il avait détaché, entre autres corps, une notable partie de son armée avec le brave général Desaix, qui eut ordre de chercher l'ennemi, même à une distance telle qu'il devenait impossible d'aller assez tôt le joindre ou de le faire revenir avec certitude assez à temps en un jour de bataille. Si Desaix, imitant Grouchy, avait suivi les ordres qui lui étaient prescrits et ne s'était de lui-même rabattu sur le canon; si l'impétueux Kellermann, après la mort de Desaix et le désordre qui s'en était suivi, n'avait exécuté d'inspiration la plus heureuse des charges (2), Marengo devenait quinze ans plus tôt une journée de Waterloo; que disons-nous, une journée de Waterloo? une journée de Poitiers et de Pavie, puisque l'armée française, qui n'avait plus de retraite que l'Autriche, courait le risque

(1) Voyez, pour les preuves authentiques de ces faits, notre *Épopée de l'an II*, p. 44.

(2) Il est aujourd'hui avéré que sans cette charge, l'arrivée de la division Desaix n'eût pas même changé les destins de la journée. Elle fut si inattendue, si énergique et si bien conduite, qu'il en résulta chez les Autrichiens une terreur panique à

d'être faite prisonnière avec son chef. A Eylau, où Napoléon fut surpris dans sa marche par l'armée russe, concentrée à son insu, il faillit être vaincu par suite d'une imprudence semblable à celle de Marengo. Il détache les maréchaux Ney et Davoust, comme il l'avait fait autrefois de Desaix, et ne parvient, après la plus effroyable boucherie, à repousser l'ennemi que par la promptitude habile de Davoust et l'intervention inattendue de Ney, qui s'est de lui-même et avant que l'ordre lui en soit parvenu, rabattu sur le théâtre de l'action; et encore la bataille était-elle perdue si les Russes, prenant plus tôt l'offensive, avaient profité de leur supériorité en hommes et en artillerie pour nous accabler avant l'arrivée des deux lieutenants. A Essling, en 1809, Napoléon s'aventure impatiemment avec des forces inférieures, dans une saison pluvieuse défavorable, sans moyens suffisants de passage, au delà d'un large fleuve, sur un simple pont de bateaux et sans avoir pris les précautions nécessaires. Mais quand les flots, résultat de pluies solsticiales qu'on devait prévoir, ont emporté ce pont, il se trouve acculé sans issue entre le fleuve et l'armée autrichienne, qui l'eût fait prisonnier sans le dévouement héroïque de Lannes, la conduite mémorable de Masséna et une faute de l'archiduc Charles. A la sanglante journée de Wagram, quelques jours après, ce prince, malgré le tort qu'il avait eu de ne point concentrer toutes ses forces, de ne point fortifier sa ligne principale de défense, eût battu son adversaire et l'eût rejeté hors de sa base d'opérations dans les eaux du Da-

laquelle l'arrivée de la nuit empêcha de remédier. Napoléon, selon son habitude, cacha ce brillant fait d'armes dans ses rapports, afin de s'attribuer tout le mérite de la victoire, qu'il eût cependant perdue sans ses lieutenants. Voyez, à ce sujet, l'*Histoire de la Campagne de* 1800, par le duc de Valmy, fils du général Kellermann, et les pièces justificatives authentiques qui l'accompagnent. Paris, Dumaine, 1863.

nube et sur l'archiduc Jean, sans la ténacité inébranlable de Masséna et de Davoust, le coup d'œil et l'élan de Macdonald, la promptitude et l'habileté du général d'artillerie Drouot. En Russie, 1812, au lieu de profiter d'une occasion qui au début lui permet d'anéantir l'armée russe, il s'arrête pendant quinze jours à Vilna dans une inaction inconcevable employée seulement à décevoir les Polonais de tout espoir de se voir reconstituer en corps de nation. Après avoir négligé de laisser derrière lui une Pologne libre et forte, plein de confiance dans des alliés qu'il sait perfides et qu'il laisse cependant agir seuls sur ses ailes au lieu de les disséminer dans son armée, il s'avance au milieu de l'année, malgré l'avis de tous, à travers un pays presque désert et des villes incendiées, et cela quand il lui faudrait au moins huit mois de belle saison. Il s'aventure, laissant sur sa base d'opérations et devant de simples corps d'observation les armées russes de Wittgenstein et de Tchitchagow. Il livre à la Moskowa une bataille dont son inertie inconcevable, celle de sa garde, font seulement une boucherie épouvantable pour les siens ainsi que pour l'ennemi. Ensuite, après avoir perdu six semaines du temps le plus précieux au milieu des décombres d'une ville ruinée, dont il prétend néanmoins faire ses quartiers d'hiver, après avoir vainement sollicité d'un ennemi qu'il sait perfide, lui vainqueur, une paix douteuse, et après s'être follement bercé de l'espoir de l'obtenir, il revient, à la veille des plus grands froids, à travers un pays ravagé. Il y retrouve, au lieu de ses alliés, qui ont fait défection, ces mêmes généraux russes qu'il a laissés imprudemment sur ses derrières, et ceux-ci, avec les frimas, anéantissent la plus belle et la plus gigantesque des armées. En 1813, il s'obstine à demeurer en Allemagne, au sein de populations qui se soulèvent de toute part et avec enthousiasme contre lui, et, quand l'Europe entière s'avance pour l'envelopper, il conserve néanmoins cette position dangereuse,

à laquelle ni le Rhin, ni la France, ne servent de point d'appui. Il ne se rappelle pas que, si précédemment il a eu de si grands succès, il les a dus aux lenteurs et à l'imprévoyance des rois coalisés, qui n'avaient point su s'attendre et se joindre pour le combattre de concert, mais s'étaient livrés successivement et séparément à ses coups. Cette fois, quoiqu'ils fussent tous réunis et instruits par l'expérience et qu'ils eussent avec eux l'enthousiasme des peuples, il prétend encore leur dicter des lois. Il commence une campagne de laquelle un de ses familiers a dit qu'il n'y eut que des maréchaux tués, des victoires sans trophées et des villages incendiés (1). On le voit dans cette campagne détacher de nouveau hors de son cercle d'action des corps d'armée qui se font battre et qui le laissent affaibli et aux prises avec des forces sextuples, forces contre lesquelles il s'acharne cependant à soutenir une lutte impossible que couronne une défaite. Il bat en retraite, et, dans sa prétention de vouloir encore posséder l'Europe, quand il a à sauver la France, il laisse perdus dans des places isolées au fond de l'Allemagne 196,000 hommes d'excellentes troupes. La lutte recommence quelques mois plus tard en France, par suite de son obstination à ne point faire à la paix les concessions nécessaires, et elle amène les mêmes résultats, c'est-à-dire des succès partiels, d'abord, qui, chose prévue, épuisent son armée devant des ennemis sans cesse renaissants, et, enfin, une issue qui pouvait être retardée, mais non évitée, la jonction de ses ennemis et leur marche quand même sur Paris ouvert et désaffectionné.

Telles furent les principales fautes militaires de Napoléon. Ces fautes, il les dut toutes à l'esprit impatient, aventureux et parfois imprévoyant qui faisait le fond de son caractère; les dernières à la fois à cet esprit et à l'ab-

(1) Le baron Fain, *Manuscrit de* 1813

sence des brillantes facultés qui avaient dans ses beaux jours atténué ou réparé l'effet des premières. Depuis que Napoléon était devenu un souverain absolu, au-dessus de tout conseil, de tout contrôle, assez fort et audacieux pour défaire la Révolution et restaurer le passé avec son cortége d'institutions gothiques, il avait perdu les belles facultés physiques et intellectuelles qu'il avait jusque-là déployées, particulièrement au début de sa carrière, lorsque le souffle de la Révolution l'animait. Son activité et sa vitalité s'étaient émoussées, amoindries, dans les veilles incessantes, les préoccupations puériles qu'il crut devoir déployer au sujet des vaines pompes de la majesté impériale, dans des fêtes de palais où les affaires d'étiquette et de représentation étaient pour lui aussi importantes que ses plus grandes luttes avec l'Europe. « Depuis la paix de Tilsitt, qui fut l'apogée de sa gloire comme celle de sa puissance, il était, » a dit un de ses maréchaux, « devenu gras, lourd, sensuel et occupé de ses aises jusqu'à en faire une affaire capitale ; insouciant et craignant la fatigue, blasé sur tout, indifférent à tout, ne croyant à la vérité que lorsqu'elle se trouvait d'accord avec ses passions, ses caprices; d'un regard satanique et d'un grand mépris pour les hommes ; comptant pour rien les intérêts de l'humanité, négligeant dans la conduite de la guerre les plus simples règles de la prudence, comptant sur sa fortune, sur ce qu'il appelait son étoile, c'est-à-dire sur une protection toute divine. Sa sensibilité s'était émoussée sans le rendre méchant, mais sa bonté n'était plus active ; elle était toute passive. Son esprit était toujours le même, le plus vaste, le plus étendu, le plus profond, le plus productif qui fut jamais ; mais plus de volonté, plus de résolution, et une mobilité qui ressemblait à de la faiblesse (1).» « Je n'avais plus en moi dans ces circon-

(1) Voyez, dans les *Mémoires du duc de Raguse*, ce passage

stances, a-t-il dit lui-même, le sentiment du succès définitif; ce n'était plus ma confiance première, soit que l'âge, qui d'ordinaire favorise la fortune, commençât à m'échapper, soit qu'à mes propres yeux, dans ma propre imagination, le merveilleux de ma carrière se trouvât entamé, toujours est-il certain que je sentais en moi qu'il me manquait quelque chose (1).....»

CVII

Tel fut le Napoléon d'Essling, de Wagram, de la Moskowa et de Leipzig, tel fut le Napoléon de Waterloo.

La Providence, dont les fins inconnues se révèlent parfois d'une manière surprenante, avait sans doute permis que ce soldat parvenu, ce despote, fût frappé de mollesse, d'indécision, de mobilité, d'imprévoyance et d'aveuglement, parce qu'elle voulait enfin le châtier d'avoir attenté aux libertés de son pays, de l'avoir tué dans son âme, et s'être servi de l'héroïsme, de la confiance et du dévouement par trop excessifs d'une grande nation pour faire rebrousser chemin à l'humanité et remplir le monde de ruines, de préoccupations violentes et suran-

remarquable et celui où ce maréchal cite sur l'état moral de Napoléon pendant les *Cent-Jours* une lettre curieuse que lui adressa alors le duc Decrès. Les termes de cette lettre sont en tout semblables pour le fond aux jugements portés par Benjamin Constant, Miot de Melito, Carnot et Mme de Staël, dont nous avons parlé au paragraphe XLVII de cet ouvrage. Le portrait tracé par Marmont, si l'on s'en tient surtout au côté psychique, à l'aspect des yeux, brillant d'un éclat étrange sur un visage obèse, est tout à fait conforme aux traits d'une image de l'Empereur Napoléon, qui a été peinte en 1812 par David, et qui a été gravée par Blanchard fils et dédiée à Napoléon III.

(1) *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. VII, p. 162.

nées, de haines, de passions brutales, de larmes et de sang.

Un des plus dignes citoyens qui aient honoré la France, député à son Corps législatif, premier magistrat municipal d'une ville de son empire, dans le remarquable et impartial monument historique qu'il a consacré à ce potentat, a résumé en ces termes le tableau saisissant de ce que pouvait être Napoléon, de ce qu'il fut en réalité, et du châtiment qui s'appesantit sur lui pour avoir manqué à sa destinée.

« Dieu, dit-il, l'avait envoyé sur la terre avec un génie « sans pareil et tous les signes de la grandeur pour reti- « rer la France du gouffre de l'anarchie, pour assurer le « triomphe de la révolution contre les rois absolus de « l'Europe, et faire successivement disparaître la servi- « tude qui depuis tant de siècles pesait sur l'humanité... « La nation lui demandait des lois, il lui donna des fers. « Aveuglé par l'ambition, il tourna contre elle et contre « lui-même son puissant génie. Après avoir dissous les « factions, il travailla avec un art infini à séduire le « peuple français pour lui dérober toutes ses libertés. « La gloire des armes, le prestige d'une politique artifi- « cieuse et le développement d'une prospérité matérielle « créée par la Révolution, furent ses moyens. Pour « éteindre l'amour de la liberté, il porta au dehors toute « l'activité nationale; et comme il ne pouvait asservir les « Français qu'en les éblouissant par l'éclat des con- « quêtes, la guerre, son penchant, lui devint une néces- « sité. Oubliant que l'esprit du commerce a succédé à « l'esprit militaire chez les modernes, et qu'ils tendent « nécessairement à la paix, comme les anciens à la « guerre, parce que la guerre, qui enrichissait les peu- « ples barbares, ruine des peuples civilisés; enfin, ne son- « geant pas qu'un grand homme n'exerce une puissance « durable qu'en représentant fidèlement son siècle, il

« rêva la monarchie universelle..... Il souleva les peu-
« ples et les rois par ses continuels envahissements; et,
« se jetant dans des guerres désespérées, jouant sans
« cesse le tout pour le tout, parce qu'il voulait la domi-
« nation du monde ou le néant, il roula d'abîme en
« abîme, comme l'archange déchu du ciel, et succomba
« sous le poids du genre humain. Il succomba, parce que
« l'ambition et l'orgueil étouffèrent en lui l'humanité et
« le divin sentiment du devoir, et qu'il réduisit la poli-
« tique à la force et au calcul de son égoïsme. Il suc-
« comba en montrant au monde que le plus grand génie
« se précipite, s'il n'est retenu par des institutions fortes
« et libérales, et que, dans une période de civilisation,
« l'esprit de conquête est fatal et le despotisme impos-
« sible (1). »

CVIII

Il tomba, et il est à remarquer que ce fut à l'aide des mêmes moyens qui avaient servi à son élévation. Il avait fait de la guerre l'instrument exclusif de sa grandeur, et c'est par la guerre qu'il fut précipité. Il s'était servi de l'épée et en avait abusé, il périt par l'épée. La force brutale avait été le premier et le dernier des arguments de sa puissance, et c'est par la force brutale qu'il fut replongé dans le néant, d'où Dieu l'avait tiré.

Et c'est en cela qu'on reconnaît le doigt de la Providence et sa divine justice. Telle a été la manière de voir d'un autre grand cœur qui s'est fait aussi l'historien de ses désastres. Selon le colonel Charras, il faut voir dans la fin de Napoléon un châtiment providentiel, une légi-

(1) *Histoire de Napoléon*, par Martin de Gray. 3 vol. in-8, Paris, 1853, chez Penaud-Jolly, rue des Marais-Saint-Germain.

time expiation. « Toutes les religions, dit-il, d'accord en « cela avec un sentiment inné chez l'homme, placent dans « une autre vie la récompense et la peine assurées des ac-« tions humaines. C'est une croyance universelle tout à « fait consolatrice des justes, des opprimés, et tutélaire « des sociétés. Cependant, au spectacle prolongé de la « perversité triomphante, cette croyance s'ébranle chez « les plus fermes, et le scepticisme gagne les âmes. Il est « donc souverainement bon, souverainement utile que « parfois, au moins, sur cette terre, ces grands coupables « de lèse-nation, de lèse-humanité, ces ambitieux tur-« bulents qui sacrifient les peuples à leur égoïsme, qui « les désolent par la conquête, soient précipités du som-« met dans les abîmes. »

Tel était aussi, il y a dix-huit siècles, le langage du sage de Chéronée dans son livre intitulé : *Des délais de la justice divine dans la punition des coupables*. Non-seulement il montre, contrairement à l'opinion vulgaire, que les coupables reçoivent pour la plupart leur châtiment ici-bas, mais même que, le plus souvent, ce châtiment suit de près l'accomplissement du crime qui le provoque (1).

Plutarque avec tous les philosophes spiritualistes de son école professait de plus cette vérité : que les moyens que la justice divine emploie pour châtier les grands coupables est de les livrer à

..... Cet esprit de vertige et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur.

Quos vult perdere Jupiter dementat, disaient les anciens, et cette maxime, notre grand Bossuet l'a formulée

(1) Voyez surtout l'édition de cet ouvrage publiée en 1822 à Louvain, avec des additions et des notes de Joseph de Maistre.

à son tour par de remarquables paroles qu'il est bon de rappeler ici.

« Pour mieux entendre cet ordre des conseils de Dieu, « posons avant toutes choses cette vérité si souvent éta- « blie, que l'un des plus terribles effets de la vengeance « divine c'est lorsqu'en punition de nos péchés précé- « dents, elle nous livre à notre sens réprouvé; en sorte « que nous sommes sourds à tous les sages avertisse- « ments, aveugles aux voies de salut qui nous sont mon- « trées, prompts à croire tout ce qui nous perd, pourvu « qu'il nous flatte, et hardis à tout entreprendre, sans « jamais mesurer nos forces avec celles des ennemis que « nous irritons. »

Quelle plus grande démonstration de ces vérités que la vie de Napoléon? Nous en pourrions comme preuve rapporter une foule de faits; mais, devant nous restreindre nécessairement ici, nous n'en citerons que quelques-uns, mais suffisamment concluants et instructifs. Qu'on fasse, en effet, attention aux échecs, aux désastres essuyés par ce conquérant, à ses conceptions, à ses déterminations les plus fatales et les plus grosses de déceptions à venir, on verra qu'ils eurent toujours lieu au lendemain d'un des crimes de sa politique.

Le malheureux échec du siége de Saint-Jean-d'Acre, la peste qui à sa suite décima son armée, furent la punition de l'affreux massacre des prisonniers de Jaffa, de deux mille malheureuses victimes qu'on immola contrairement aux lois de la guerre, malgré la capitulation qui garantissait leur vie (1).

L'assassinat du duc d'Enghien et l'expédition machiavélique de Saint-Domingue eurent un châtiment peut-être

(1) Voyez, pour ce fait, une histoire récente de Napoléon, par Lanfrey, celle de Martin de Gray, ainsi que les *Mémoires d'outre-tombe* de Châteaubriand.

plus grand encore dans l'enchaînement de ses circonstances logiques, car c'est au lendemain de ces actes affreux que l'homme qui les avait ordonnés entra dans la voie qui devait naturellement tôt ou tard ruiner sa puissance. Comme on l'a dit, si l'assassinat du duc d'Enghien fut le premier pas vers le trône, il fut aussi le premier vers la déconsidération publique. Cet attentat, par lequel son auteur croyait devoir éloigner à jamais une dynastie déchue, fut une des causes qui facilitèrent au contraire son rétablissement. Il enfanta l'empereur, sa cour, des institutions, des distinctions dont la France était désaccoutumée depuis longtemps, et fit qu'elle les vit sans surprise ni opposition quand Louis XVIII reparut. Comme il l'a avoué lui-même, Napoléon avait refait le lit des Bourbons; ils n'eurent plus qu'à s'y coucher.

Sous les murs de Vienne, en 1809, il avait laissé assassiner par sa police le colonel Oudet et les officiers de son régiment; il s'était montré impitoyable à l'égard de Staps, un intéressant et digne jeune homme que le fanatisme égarait : la punition en fut la fatale idée de se divorcer avec la femme qui avait commencé sa fortune, pour contracter une alliance trompeuse qui devait l'endormir dans une fausse sécurité. En épousant Marie-Louise, il crut épouser l'Autriche, et il ne s'aperçut pas qu'en cas où cette alliance même serait sincère, épouser l'Autriche, c'était épouser la mort.

Sa folle expédition de Russie et la manière dont il la conduisit furent le châtiment de sa conduite coupable envers le roi d'Espagne et de sa perfidie à l'égard de l'Europe, à laquelle il avait imposé le blocus continental, blocus enfreint par lui-même et cause de ruines et d'avanies de tout genre.

Qui ne voit dans son désastre de Leipzig la juste réaction des exactions commises dans un pays allié lors de la marche de son armée vers la Russie (V), et le châti-

ment encouru par le supplice du malheureux Palm et des citoyens insurgés de Hambourg (V)?

L'année 1814 fut à la fois une punition et de son règne tout entier et des paroles outrageantes prononcées contre les réclamations courageuses de quelques députés de son Corps législatif. Elle fut enfin l'exaucement des cris déchirants d'une multitude de mères éplorées, auxquelles tant d'enfants avaient été cruellement arrachés pour en faire litière au sabre et au canon.

Quant à Waterloo, c'est ici que se reconnaît surtout le doigt de la justice suprême. Là le despote oublieux venait de commettre le plus grand de tous les crimes. Un parti en France avait rendu possible son retour de l'île d'Elbe, l'avait accueilli à bras ouverts et replacé sur le pavois. C'était le parti libéral. Eh bien, la première pensée du vainqueur de Ligny fut de faire servir son triomphe à l'écrasement de ce parti, de méditer de nouveau sa ruine et son oppression! Il ne se préoccupa, en face des plus graves et des plus pressantes décisions à prendre, que des Jacobins, qui, selon lui, relevaient la tête, et de l'espoir que la victoire allait lui donner la possibilité de les accabler encore. Que n'eût-il mieux fait de se préoccuper plutôt des Anglais et des Prussiens, qu'il laissait s'échapper et se joindre pour l'accabler lui-même!

Aussi alors, devant tant d'ingratitude, d'aveuglement et d'incorrigibilité, la fortune se lassa. L'esprit d'inspiration et de vigilance l'abandonna définitivement à ce sens réprouvé dont nous venons de parler tout à l'heure. Dès lors se succédèrent sans interruption ces faux calculs, ces illusions incroyables, cette inertie et cette irrésolution constantes que nous avons montrées à l'œuvre et qui furent les causes suprêmes du désastre.

Oui, répétons-le, Waterloo fut par-dessus tout une suprême et dernière punition.

CIX

Toutefois, sachons le dire, cette journée fut peut-être un grand bien pour la France comme pour l'Europe.

Non-seulement on y vit l'exemple d'un grand et juste châtiment, mais aussi un enseignement d'une autre nature non moins salutaire.

On y vit une fois de plus que, de toutes les gloires, la plus fugitive et la plus instable de toutes est la gloire des conquêtes, et que dans cette horrible loterie, cet aveugle jeu de la fortune dont le théâtre est un champ de bataille et dont les empires sont les gages, les heureux de la veille ne sont pas toujours ceux du lendemain. Cette journée mit fin à ces stériles aventures militaires, à ces luttes brutales sans cesse renaissantes qui ensanglantaient, ruinaient et abrutissaient l'Europe depuis quinze ans, et fut cause que les nations, pacifiées, se tournèrent vers un autre ordre d'activité que celui qui a pour but la destruction méthodique des hommes. Elle leur rappela qu'il est pour l'humanité d'autres préoccupations et d'autres destinées que d'éterniser des catastrophes, des massacres inutiles, auxquels la cause des grandes vérités sociales n'est point liée. Sans ce désastre qui marqua la seconde chute de Napoléon, celui-ci ressaisissait toute sa puissance, son prestige; et avec cette puissance, ce prestige, devaient reparaître l'esclavage des peuples, l'affermissement du despotisme, avec tout son cortége d'institutions féodales, de domination cléricale, et, pour couronnement, le triomphe ténébreux du jésuitisme! L'humanité, enserrée dans de forts liens de fer, dans de lourdes chaînes forgées par la gloire, jetée à côté de sa voie, endormie, bâillonnée, frappée d'inertie intellectuelle, de mort morale, se serait accroupie dans une

longue apathie qui aurait retardé de nouveau pour elle, de plusieurs siècles peut-être, l'ère des grands progrès, des sublimes transformations. La France, ce flambeau de Dieu quand elle n'en est pas l'épée, se serait vue plus que jamais refouler vers le moyen âge, dans cette mort de la liberté que rien ne peut compenser, ni une plus grande puissance politique, ni une coûteuse et vaine extension de frontières. Le sceptre des idées, toutes les gloires de l'intelligence, lui eussent échappé. Un régime plus libre, plus constitutionnel, moins dangereux parce qu'il était moins fascinateur et moins fort, lui permirent, au contraire, d'ambitionner ce sceptre et de cultiver ces gloires, les plus durables et les plus nobles de toutes. Les loisirs de la paix favorisèrent dans son sein le libre essor d'une foule de penseurs, d'écrivains illustres, de grands caractères, de nobles courages civiques, qui déposèrent partout, avec l'effet salutaire des bons exemples, les germes d'innombrables et fécondes idées. Ces idées, avec celles que 89 avait fait naître, eurent le temps, pendant trente-trois années de liberté légale, d'éclore et de prendre racine au sein des masses. Aujourd'hui, des gouvernements d'arbitraire peuvent venir, s'établir par surprise, ruiner le pays, soudoyer, corrompre et égarer des millions de satellites, ils ne seront plus assez forts pour détruire ce courant d'idées et de souvenirs que plusieurs générations se sont légués, et qui ont pu se développer et s'affermir dans les différentes couches de la nation.

ÉPILOGUE.

La principale circonstance du pouvoir de Napoléon, c'est d'avoir toujours compromis la France et l'armée, en telle sorte que l'honneur national et la sûreté du territoire étaient en jeu, même lorsqu'ils n'avaient été pour rien dans les motifs de la guerre ...

Le général Foy, Introduction à l'*Histoire des guerres de la Péninsule.*

Lorsque, il y a douze ans, nous écrivions ce qu'on vient de lire, lorsque nous racontions au milieu de quelles circonstances, par suite de quelle catastrophe, s'était abîmé le premier empire français, un second empire venait de surgir de la manière la plus inattendue.

. . . .

. . . .

. . . .

Cette résurrection d'un régime si peu en harmonie avec la tendance actuelle des esprits fit renaître des pensées qui avaient fini par s'assoupir au fond des âmes françaises.

L'empire nouveau, se dirent quelques-uns, ne peut avoir que cinq raisons d'être : 1° le rétablissement de la prépotence française en Europe; 2° la reprise des frontières du Rhin, limites réelles et indispensables de notre territoire; 3° l'expansion au dehors des conquêtes de la Révolution; 4° une main secourable hardiment tendue aux peuples, afin de favoriser leur affranchissement et de

nous en faire des soutiens naturels; 5° enfin, la réalisation de ce qui avait été la pensée fixe et inébranlable de Napoléon, c'est-à-dire l'humiliation de l'Angleterre, à la maison régnante de laquelle le prisonnier de Sainte-Hélène légua l'opprobre de sa mort!

Ce programme n'a pas été rempli.... La liberté, opprimée au dedans, n'a pu être portée au dehors. L'attente des peuples a été trompée; au lieu de la grande guerre pour la revendication des frontières du Rhin et de la revanche de Waterloo, nous avons eu au loin des expéditions ruineuses et infécondes. Villafranca, Varsovie, le Mexique, Mentana, nous ont montré ce qu'on entendait par l'affranchissement des peuples. Quant à l'humiliation d'une nation voisine, l'éternelle ennemie de la France, la présence à Paris de la reine d'Angleterre au milieu de l'ovation la plus magnifique qui ait jamais été faite à une tête couronnée, nous a montré en 1855 ce qu'il devait advenir du legs de Sainte-Hélène. Depuis les temps malheureux d'Azincourt, on vit alors pour la première fois un souverain anglais entrer triomphalement à Paris, et ce souverain fut la nièce même du premier de tous que les paroles de Sainte-Hélène avaient eu en vue de maudire!

Comme on le voit, le second empire n'a pas réalisé la pensée dernière de celui qui avait fondé le premier; il n'a non plus donné à la France la liberté, l'extension territoriale et le prestige extérieur attendus. Quant à son bilan intérieur, chacun le connaît..... Il est superflu d'en faire mention ici. Cela offrirait du reste des dangers que nous ne pouvons ni ne voulons provoquer. . . . .

Il est vrai qu'au mois de mai 1866, dix ans trop tard, une solennelle parole a enfin retenti devant les habitants de la ville d'Auxerre assemblés.

« La France doit se relever de l'humiliation des traités « de 1815; ils doivent être révisés! » s'est-on écrié.

Ces traités, il est vrai, ont été depuis révisés, mais

dans ce qu'ils avaient conservé d'avantageux pour nous. Beaucoup de petits États voisins, nos alliés et protégés naturels, ont été annihilés; deux États formidables, y compris une monarchie essentiellement militaire, notre ennemie héréditaire, se sont levés menaçants à nos portes. Voilà quelle a été la réponse des événements.

De plus, les tristes, les fatales préoccupations du commencement de ce siècle se sont ranimées partout. Le réveil des rivalités, des haines nationales, a été affreusement soufflé. Aux calmes et fécondes espérances de la paix ont fait place des armements effrayants, des appréhensions terribles. Coalition nouvelle, lutte désespérée, peut-être sans alliés, sans même qu'on soit soutenu par la sympathie des peuples, telle est la perspective qui s'offre à la France.

La guerre non-seulement est devenue imminente comme résultat de situations internationales respectives, mais est aussi devenue une nécessité de la politique intérieure des potentats. Ils vont y trouver, comme toujours, un moyen tout naturel de détourner leurs peuples de la préoccupation de leurs vrais intérêts. En les mêlant à des complications extérieures où l'amour-propre national, le sentiment patriotique, sont en jeu, ils les verront avec satisfaction quitter la passion de la liberté, de l'intérêt public et des réformes pour ne plus se préoccuper que de bulletins de bataille, de l'humiliation possible de l'étranger! Devant les dangers du pays, qui peut avoir la force d'accuser un gouvernement qui s'en est présenté comme le sauveur, et qui doit nécessairement en personnifier exclusivement les moyens de défense? Pour une telle œuvre, trop de pouvoir ne peut lui être accordé. Alors il peut hardiment lever tous les impôts possibles, détruire jusqu'aux dernières libertés publiques et privées. Si la chance des batailles tourne contre lui, ce qui a été décrété demeure un fait accompli, permanent. On attri-

bue alors à la fatalité, à la trahison, à la mauvaise fortune, les malheurs du moment, et l'on n'a plus qu'une pensée : celle de la revanche, pour laquelle il faut de plus grands moyens d'action encore, et l'on passionne les masses aveugles dans ce but. Ainsi s'éternise à toujours avec ses ruines et ses souffrances l'affreux fléau de la guerre. Si la chance a été heureuse, au contraire, et qu'elle n'ait pas provoqué une coalition avec des luttes plus terribles encore et de tristes retours de la fortune, quelle force, quel prestige n'en tire pas alors le potentat pour achever de river les chaînes de son peuple ! Désormais tout est dit. Le char du progrès s'arrête, et ce peuple, avec ceux qu'il domine, retourne vers les mauvais temps de l'histoire, vers les âges de fatalité qui ont si souvent pesé sur le monde.

Et, au milieu de tout cela, quels n'ont pas été les maux présents de la guerre : la partie la plus virile des générations, moissonnée ; partout la ruine, le fer et la flamme, la destruction ; puis, le plus souvent, la peste et la famine ; des contributions de guerre ; des blessés, des mutilés, toute leur vie à la charge des États ; des chefs, des vétérans, dont il faut récompenser d'une manière onéreuse les services meurtriers ! et pendant ce temps, l'atelier, la charrue, manquant de bras et d'argent, livrés à l'impuissance et à la routine !

Ah ! peuples, voilà le châtiment qui vous attend pour vous punir d'avoir vécu dans l'aveuglement, la corruption et l'ignorance, et de n'avoir pas su vous rendre souverains !.....

Et toi, France ! si les destins qui pèsent sur les tristes temps où nous sommes doivent fatalement s'accomplir, s'il faut que tu luttes encore contre les rois, rappelle-toi que tu n'as d'autres moyens de salut que de prendre en main la cause des peuples. Mais, pour cela, que de réformes n'as-tu pas à accomplir ! Considère que les na-

tions qui t'environnent et que tu voudrais enchaîner à tes destinées ont toutes les libertés que tu n'as plus; que chez elles sont réalisés une foule de progrès qui te manquent; que les charges qu'elles supportent sont moindres que celles qui t'écrasent, y compris le lourd impôt du service militaire. Au nom de quel principe alors peux-tu donc marcher vers ces nations, les vaincre ou les attacher à ta fortune comme le pouvaient prétendre tes enfants de 1792?.....

Mais il en est temps encore : hâte-toi de réfléchir à ce sujet. Cours aux scrutins d'une âme libre et résolue; répare tes erreurs passées, agis avec plus de discernement cette fois : car, s'il est vrai de répéter avec ton chantre national que le *Rhin lui seul peut retremper tes armes*, sache qu'il ne les retrempera que lorsqu'elles seront délivrées de la rouille du pouvoir personnel et aiguisées sur l'autel de la liberté !

Z.-J. Piérart.

Joinville-le-Pont, près Paris, ce 15 septembre 1868.

OBSERVATIONS, ADDITIONS ET ERRATA.

Le *Drame de Waterloo* n'a point la prétention d'être une œuvre historique infaillible. Tout est faillible ici-bas. C'est pourquoi nous accueillerons avec plaisir toutes les rectifications de faits et d'appréciations qu'on voudra bien nous envoyer. Si nous les trouvons fondées, nous en tiendrons compte dans une édition postérieure.

Les notes justificatives et autres qui en grand nombre accompagnent cet ouvrage ont une importance qui n'est pas du tout secondaire; nous engageons vivement nos lecteurs à en prendre connaissance.

La précipitation avec laquelle le livre a été imprimé, surtout les 2e et 3e chapitres, fait qu'il s'y trouve des fautes ou négligences typographiques. Nous en corrigeons ci-dessous quelques-unes.

Page 6, 4e ligne du 3e paragraphe, au lieu : *des cuirassiers de la division Milhaud*, mettez : *des cuirassiers du général Milhaud*.

Pages 9 et 10, au bas de la note bibliographique, lisez : d'un côté : *Wellington dispatches*, et de l'autre : *Clauzewitz* avec un *z*.

Page 25, mettez comme titre du chapitre : JOURNÉE DU 15 JUIN 1815. — PASSAGE DE LA SAMBRE PAR L'ARMÉE FRANÇAISE.

Page 34, 3e paragraphe, lisez : *Français*, au lieu de : *Fraçais*.

Page 53, 3e ligne, au lieu de : *Muffling*, lisez : *Jurgas*, *Marwitz*, etc.

Page 108, 5e ligne du XXIIe paragraphe, au lieu des mots : *division de grosse cavalerie*, mettez les mots : *du corps de grosse cavalerie*.

Page 131, à la note qui est au bas, ajouter ces mots : Le soin que prit ainsi Napoléon de faire le métier d'artilleur lui fut fatal, car, pendant qu'il s'occupait de ces détails, il se relâchait de la surveillance soutenue des opérations

générales, négligeant par exemple de faire avertir Vandamme de l'approche de d'Erlon et n'envoyant à celui-ci aucun ordre relativement au point, à l'heure et au mode précis de son intervention, ce qui, comme on va le voir, eut les conséquences les plus regrettables.

Page 133, 4e ligne du 2e paragraphe, mettez : *la division Girard*, au lieu de : *la division Gérard ;* et à la 4e ligne, à partir de la note en remontant, au lieu de : *de Girard*, mettez : *de la division Girard*.

Page 135, à la 5e ligne de la note, au lieu de : *avait eu d'abord*, mettez : *avait eu, nous avons dit, d'abord ;* et à la dernière ligne de cette note, au lieu de : *Il en fut dissuadé*, mettez : *on vient de voir qu'il en fut dissuadé.*

Page 136, supprimez la virgule qui sépare le mot *division* des mots *des chasseurs de la garde.*

Page 145, fin de la note, faire accorder les mots *qui auraient été envoyés* avec *ordre* et non avec *les* 7,000 *hommes*, par conséquent, mettre le verbe au singulier : *aurait été envoyé.*

Page 146, dernière ligne, au lieu de : *général de brigade Teste*, mettez : *général de division Teste.*

Page 164, à la 4e ligne, au lieu de : *Wellington*, mettez : *ce généralissime.*

Page 168, 2e ligne, au lieu de : *des précédents messages*, lisez : *du précédent message*, et à la 6e ligne du 5e paragraphe, au lieu de : *son quartier de Braine-le-Comte*, mettez : *son quartier général de...*

Page 169, 1er paragraphe, mettez le verbe *ne voulut pas croire* à l'imparfait.

Page 173. La note de cette page appartient à la page précédente et doit venir au mot *Arquennes.*

Page 176, à la 8e ligne, à partir du bas de la page, au lieu de : *sud-ouest-nord-ouest*, mettez : *sud-ouest-nord-est.*

Page 186, 6e ligne, avant la fin du 1er paragraphe, au lieu de mettre : *Ney fut stupéfait*, mettez : *Ney est stupéfait.*

Page 188, à la 13e ligne du XXXIXe paragraphe, mettez : *renforcer ses ailes*, au lieu de : *renforcer les ailes.*

Page 195, 2e et 3e lignes du 2e paragraphe, il faut rétablir le

texte de la manière suivante : *et que ce fut une grande faute de n'avoir pas attaqué les Quatre-Bras plus tôt. Mais le reproche doit en être fait à Napoléon.*

Page 196, 7e ligne du paragraphe XLII, au lieu de : *Napoléon cru*, mettez : *Napoléon a cru.*

Page 198, 13e ligne du second paragraphe, au lieu de : *vient lui intimer l'ordre*, mettez : *vint lui intimer...*

Page 205, 3e ligne du second paragraphe, au lieu de : *sa base opération*, mettez : *sa base d'opération.* — Même page, même paragraphe, à la 7e ligne avant la dernière, au lieu de : *qu'il ne fit*, mettez : *qu'il ne le fit.*

Page 206, à la 8e ligne, après le mot *indispensables* et avant ceux : *n'a pas le moindre sérieux*, intercalez ceux-ci : *surtout Gémioncourt.* — Même page, à la 3e ligne du paragraphe XLVI, mettez le mot *reproché* au féminin.

Page 276, à la 11e ligne de la note, au lieu de : *ce fut ce détachement qui*, mettez : *ce fut l'un de ces détachements qui.*

Page 304, au commencement du paragraphe LXVI, au lieu de : *cette position se composait*, mettez : *Hogoumont se composait.*

Page 345, à la 12e ligne, au lieu de : *ils s'emparaient sur sa droite*, mettez : sur *leur* droite.

Page 358, à la 14e ligne du 2e paragraphe, au lieu de : morts et *des* blessés, mettez : *de morts et de blessés.*

Page 381, à la 6e ligne avant la dernière de la note, au lieu de : *un corps d'armée*, mettez : *son corps d'armée*, et, au dernier mot de la note, *au-dessu*, mettez une *s*.

Page 383, 12e ligne, mettez : *distance*, au lieu de : *pistance.*

Page 387, 6e ligne, au lieu du *fatal plateau*, mettez : *de l'inexpugnable plateau.*

Page 412, 2e ligne, au lieu de : *près les lieux*, mettez : *près des lieux.*

Page 438, 2e ligne du 2e paragraphe, mettez : *qu'aurait eue*, au lieu de : *qu'aurait eu.*

Page 446, à la 4e dernière ligne du 1er paragraphe, au lieu de : *six heures du soir*, mettez : *sept heures.*

TABLE.

—

CHAPITRE II.

BATAILLE DE LIGNY.

CHAPITRE III.

BATAILLE DES QUATRE-BRAS.

CHAPITRE IV.

JOURNÉE DU 17 JUIN.

CHAPITRE V.

MATINÉE DU 18 JUIN. ATTAQUES D'HOGOUMONT ET DE LA HAIE-SAINTE.

CHAPITRE VI.

INTERVENTION DE BULOW A WATERLOO. — ATTAQUES DE LA CAVALERIE FRANÇAISE ET DE LA GARDE.

CHAPITRE VII.

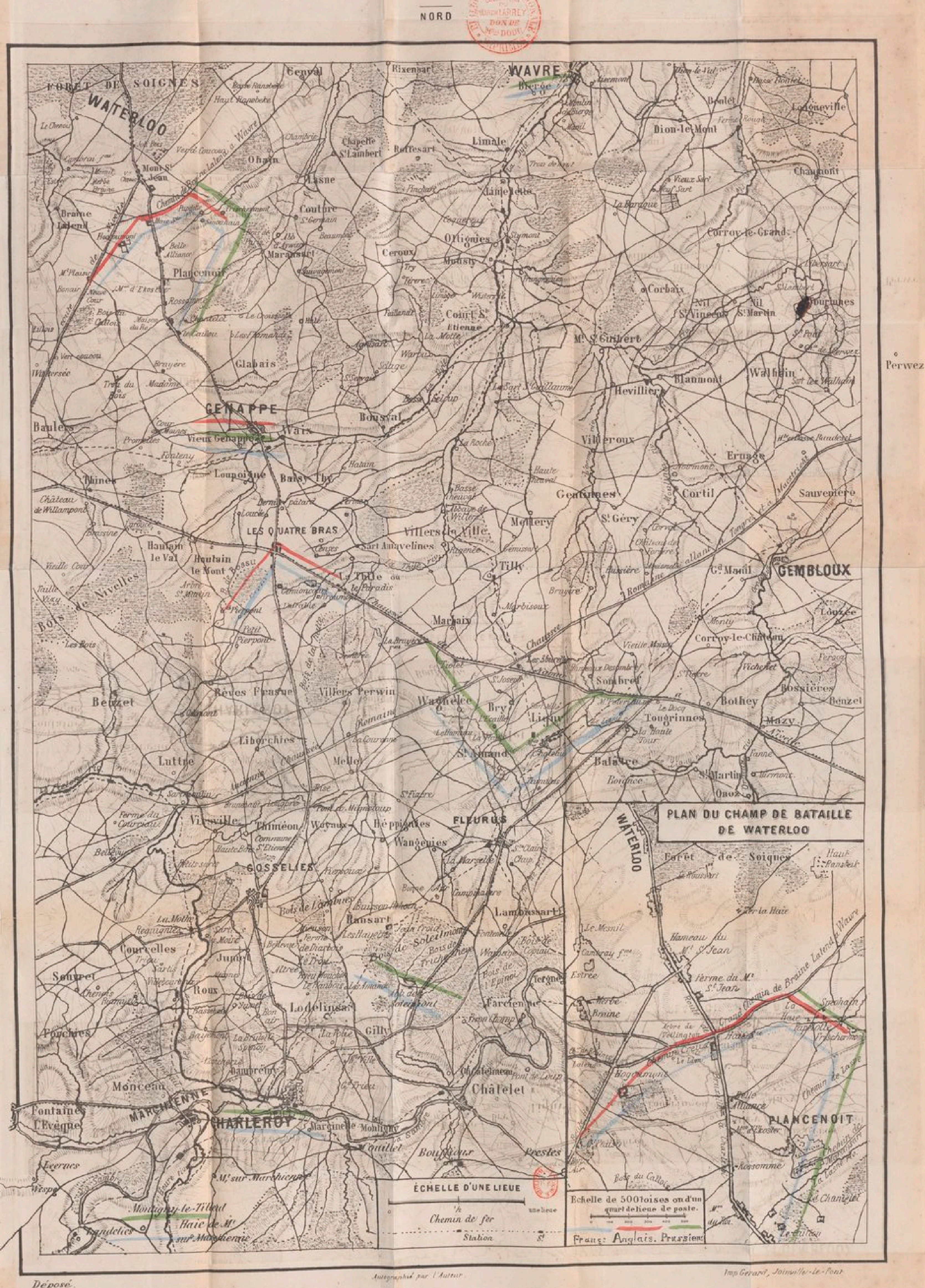
DÉROUTE, DÉSASTRE, RÉFLEXIONS.

CHAPITRE VIII.

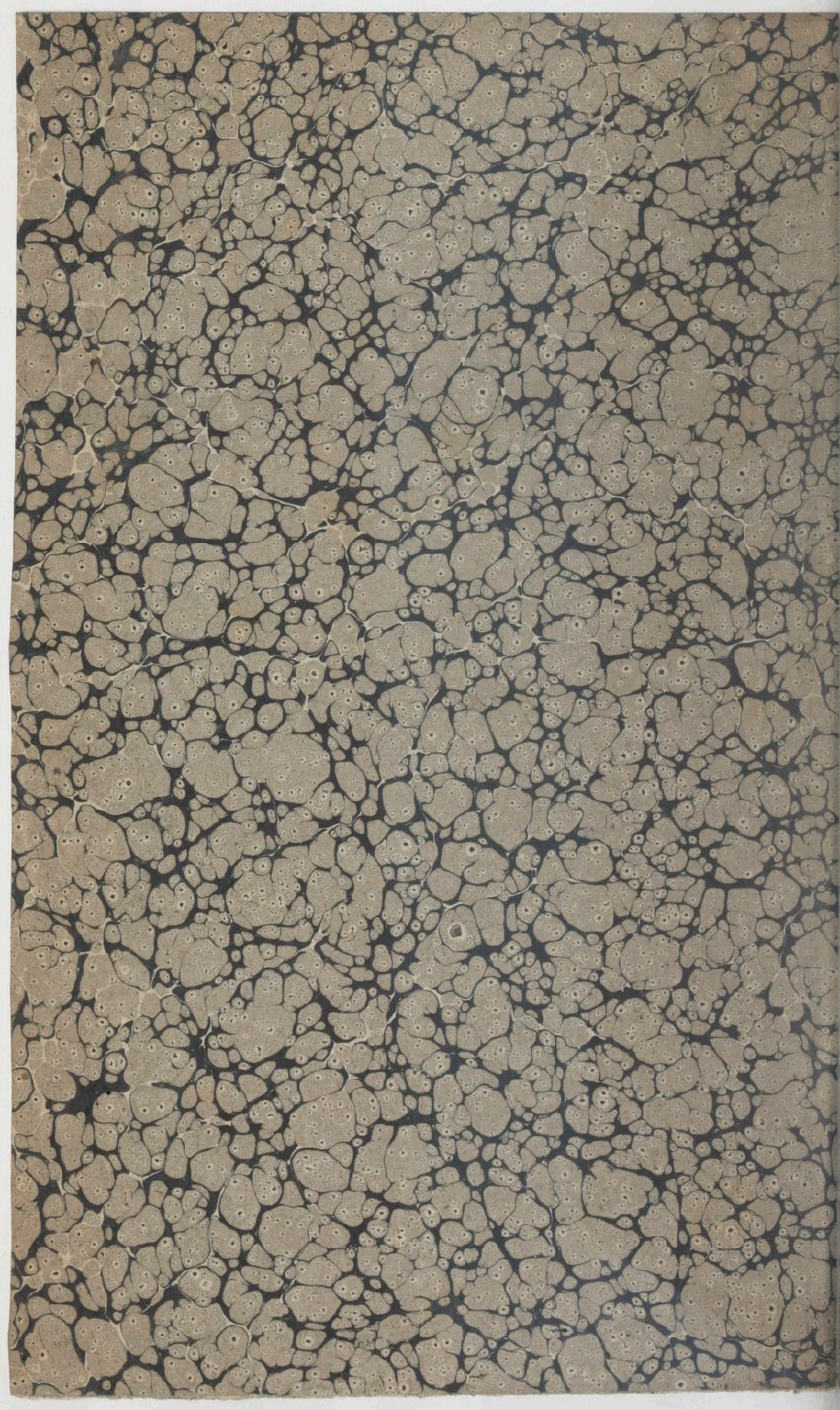
JUGEMENTS RÉTROSPECTIFS. — NAPOLÉON DEVANT L'HISTOIRE.

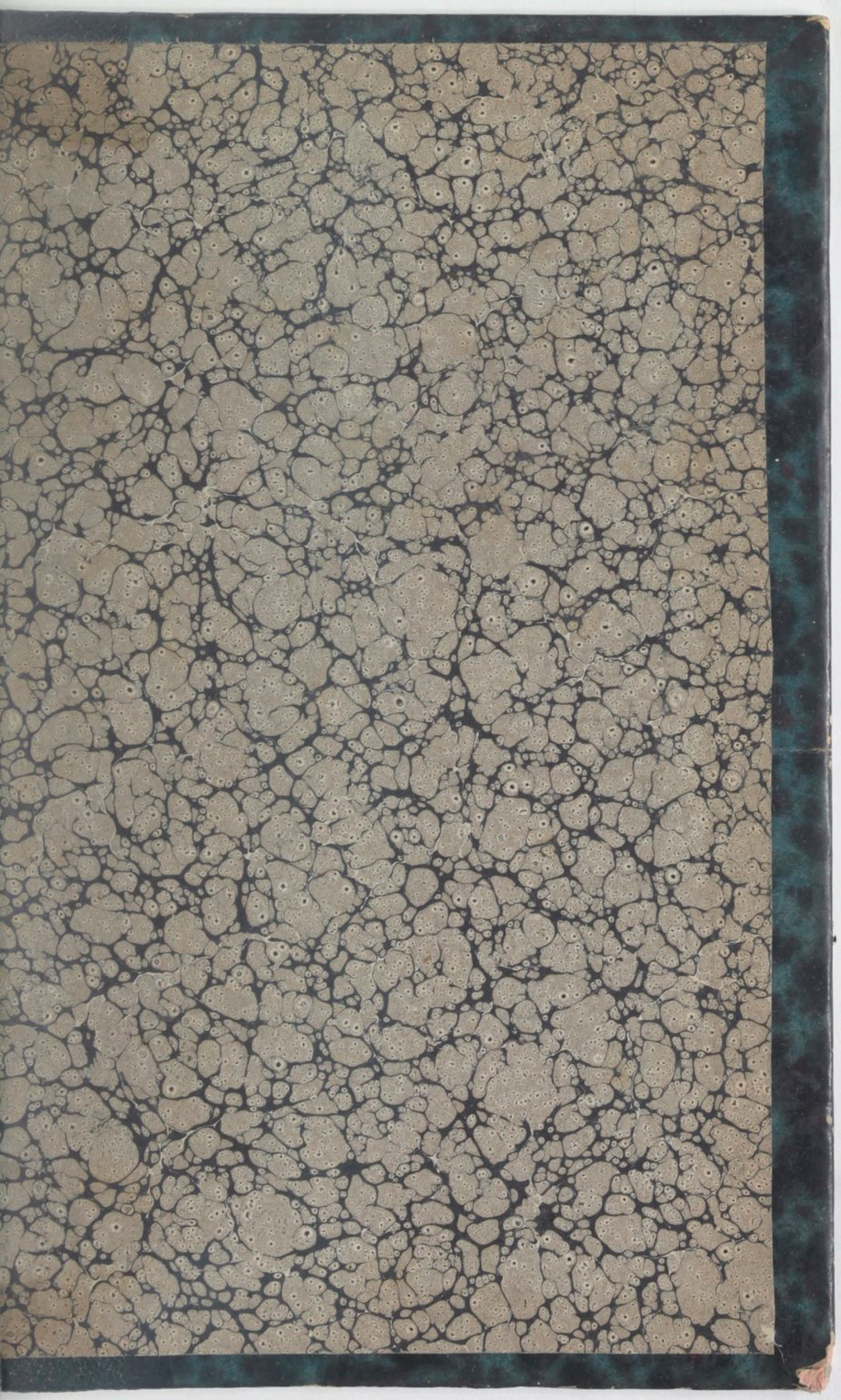


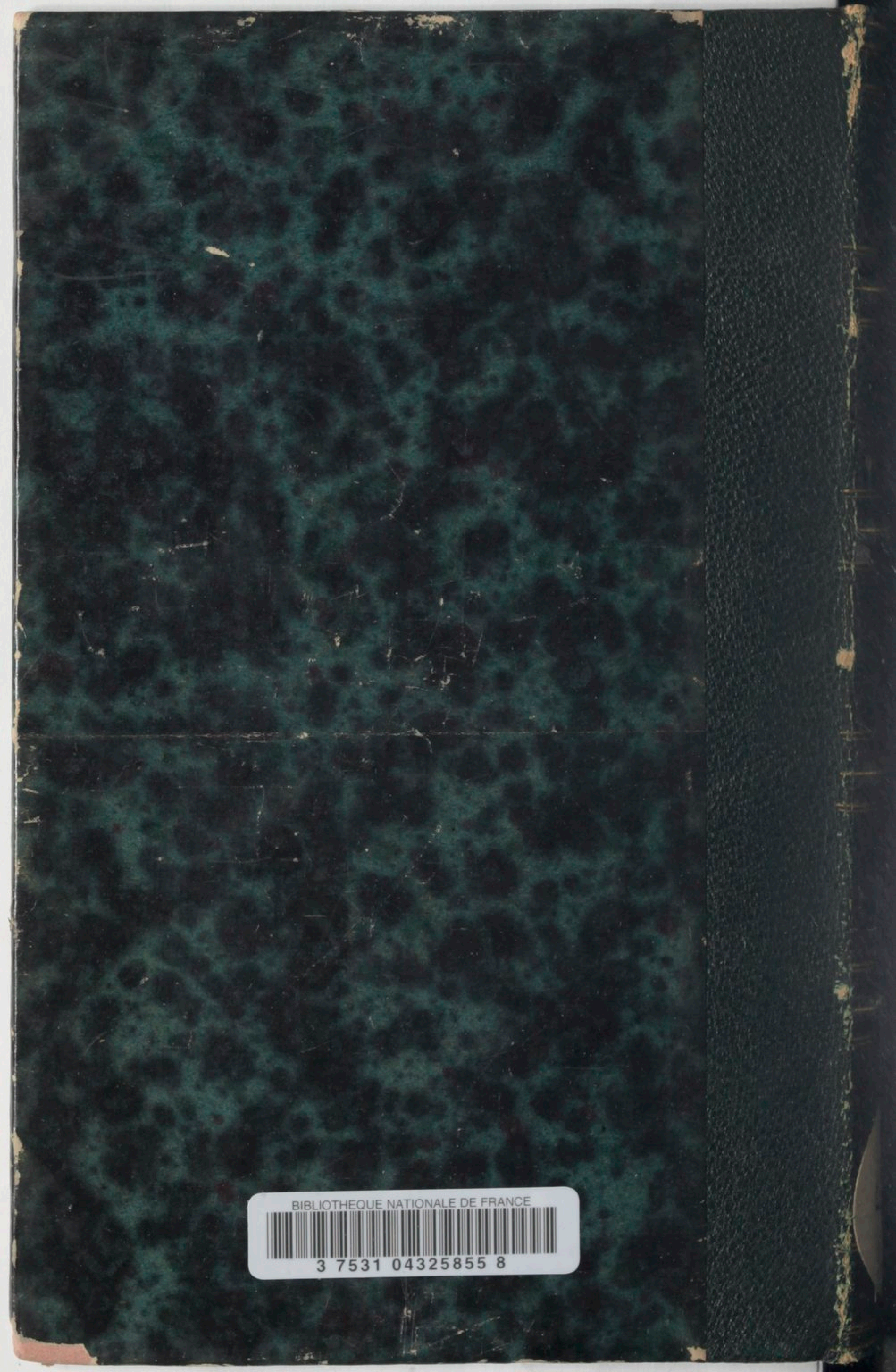
5802. — Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 388.



CARTE HISTORIQUE DU PARCOURS DE CHARLEROI A WATERLOO & A WAVRE
NORD
WAVRE
WATERLOO
FORET DE SOIGNES
GENAPPE
LES QUATRE BRAS
GEMBLOUX
FLEURUS
GOSSELIES
CHARLEROY
MARCHIENNE
Châtelet
Perwez
Bois de Nivelles
PLAN DU CHAMP DE BATAILLE DE WATERLOO
PLANCENOIT
ÉCHELLE D'UNE LIEUE
Chemin de fer
Station
Echelle de 500 toises ou d'un quart de lieue de poste.
Franç. Anglais. Prussiens
Déposé.
Autographié par l'Auteur
Imp. Gérard, Joinville-le-Pont






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 04325855 8